



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 473081



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

THE

PROGRESS

OF

THE

ARTS

AND

MANUFACTURES

IN

THE

UNITED

STATES

OF

AMERICA

FROM

1790

TO

1860

BY

JOHN

W. FOSTER

OF

THE

AMERICAN

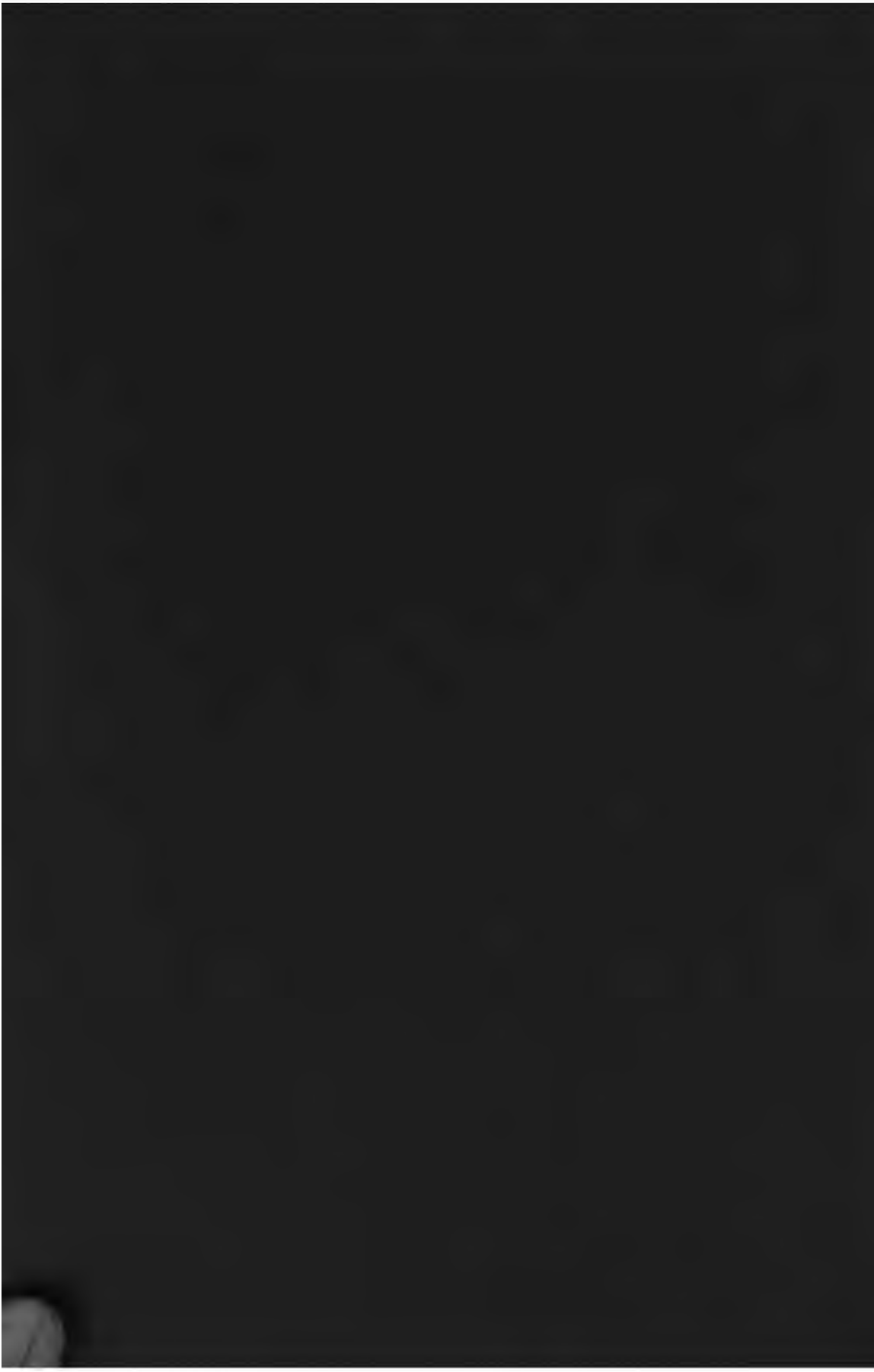
ANTI-SLAVERY

SOCIETY

NEW

YORK

1860



DC
611
L731
25

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XLV

(TOME XXIII DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V. H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin
7, RUE DES ARÈNES, 7

1896



Dunning
Nijhoff
2-4-28
14247

ÉTUDE

BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

BERNARD GUIDONIS

évêque de Lodève

Il y a plus de vingt ans, nous avons recueilli quelques matériaux pour une biographie de Bernard Guidonis, évêque de Lodève, une de nos célébrités limousines. Plus tard, en 1879, M. Léopold Delisle, le savant membre de l'Institut, publia une Notice sur les manuscrits de Bernard Gui. Cette Notice nous a permis de donner plus d'étendue à notre travail. M. Léopold Delisle l'a composée avec la science qui le distingue, avec la patience et la conscience d'un bénédictin. Nous y avons trouvé non-seulement l'énumération des nombreux ouvrages de l'illustre dominicain, mais l'indication des divers manuscrits qui les renferment et les sources où nous pouvions puiser les détails de sa biographie. Cette étude reposait depuis quelques années dans nos cartons quand nous l'en exhumâmes pour en faire la lecture au Congrès des Sociétés savantes, tenu à la Sorbonne en 1894.

Nous diviserons cette étude en deux parties : 1° Biographie de Bernard Guidonis ; 2° Analyse et appréciation de ses nombreux ouvrages.

Mais avant de donner sa biographie, qu'il nous soit permis d'éclaircir certaines questions que M. Léopold Delisle a laissées dans le doute :

1° Quelle était la forme française du nom de famille de Bernard Guidonis ?

2° Bernard Guidonis était-il de famille noble ?

3° Est-il né au château de Juvé, comme le prétendent certains écrivains ?

1° *Quelle était la forme française du nom de famille de Bernard Guidonis?*

Le mot *Guidonis* est son nom de famille latinisé, avec le mot *Guido* au génitif, suivant la coutume du moyen âge. Faut-il le traduire par *Gui*, comme a fait M. Léopold Delisle, ou par *Guyon*, comme a fait l'abbé Fleury (1), ou par *de la Guyonnie*, comme ont fait nos écrivains limousins, ou par *de la Guyonne*, comme ont fait Quétif et Echard dans leur livre sur les écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique?

M. Léopold Delisle n'a pas trouvé, dit-il, le nom de *La Guyonnie* au-delà du xvii^e siècle, et il adopte la forme de *Bernard Gui* qu'il trouve chez deux écrivains du xiv^e siècle, Jean Golein et un anonyme qui ont traduit en français et en provençal un ouvrage de Bernard Guidonis (2).

Si ces deux écrivains étaient Limousins, la question serait tranchée sans difficulté. Mais comme ils étaient étrangers à notre province, ils ont pu traduire naturellement *Guidonis* par *Gui*, sans que cette traduction fût la forme limousine du nom de famille de Bernard.

Gui est la forme française du nom de *Guidonis*, mais la forme limousine de ce nom est *Guyon* : car ce nom de *Guyon* a servi à former le nom de *La Guyonnie*. *Guyon* est le nom patronymique ; *La Guyonnie* est le domaine noble dont les membres de la famille *Guyon* ont pris le nom plus tard.

Nous avons en Limousin d'autres exemples du mot de *Guyon* employé au lieu de *Gui* : le château de Lavau-guion.

Nos écrivains limousins traduisent constamment *Guidonis* par *de la Guyonnie* : ainsi le chanoine Collin, au xvii^e siècle ; l'abbé Nadaud, au xviii^e, et dans ce siècle l'abbé Labiche, traduisent *Guidonis* par *de la Guionnie* (3).

En dehors du Limousin, dom Estiennot, dans ses *Fragments de l'Histoire de l'Aquitaine* (4), Moréri, dans le *Dictionnaire historique*, — le *Gallia christiana*, t. VI, 554, — dom Vaissette, t. IV, p. 182, — la Bibliothèque historique de la France, édition Fontette, t. V, p. 555, etc., traduisent aussi *de la Guionnie*. Quétif et Echard, t. I,

(1) *Histoire de l'Eglise*, livre XLIV, à l'an 1330, édition de 1726, t. XIX, p. 474.

(2) *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui*, p. 172.

(3) COLLIN, *Vies des saints du Limousin*, 1672, p. 224. — NADAUD, *Nobiliaire du Limousin*, t. II, p. 394. — LABICHE, *Six mois des Vies des Saints du Limousin*, t. III, p. 392.

(4) Bibliothèque nationale, fonds latin, ms. 12764, fol. 268-272.

p. 576, traduisent *de la Guyonne*, mauvaise leçon pour *La Guyonnie*. Ils ont été suivis par l'abbé Roy-Pierrefitte, dans son *Mémoire* sur les Dominicains en Limousin (1).

Les membres de la famille noble de La Guyonnie, dans la paroisse de Royère (Haute-Vienne), qui se disaient les petits-neveux de Bernard Guidonis, s'appelaient *de La Guyonnie*, non-seulement au xvii^e siècle, mais encore au xvi^e (2).

La Guyonnie est un ancien domaine de la paroisse de Royère transformé en fief noble, qui tirait son nom de son premier possesseur, nommé *Guyon*. Au moyen âge, comme dans l'antiquité judaïque, les propriétaires d'un domaine lui donnaient leur nom : *Vocaverunt nomina sua in terris suis* (3). *La Guyonnie* tire donc son nom de *Guyon*, comme La Martinie dérive de Martin, La Chabaudie de Chabaud, Lasteyrie d'Astier, Leymarie d'Aimar, L'Andrevie d'André, etc.

Guyon est donc la forme limousine du nom de famille de Bernard Guidonis, comme *la Guyonnie* en est la forme anoblée ou nobiliaire. C'est ainsi que les cardinaux limousins *Judicis*, dont le nom de famille en français était *Juge*, s'appelaient aussi *de La Jugie*, domaine noble dont le nom dérivait de leur nom de famille.

Mais après le travail de M. Léopold Delisle, nous craignons bien qu'on abandonnera la dénomination de *Guidonis* et de la *Guyonnie*, aussi bien que celles de *Guyon* et de la *Guyonne*. Le savant membre de l'Institut, en élevant à la mémoire de Bernard Gui un monument immortel, aura consacré d'une manière définitive le nom de famille que Bernard portera désormais et que lui conservera la postérité. Nous lui donnerons indifféremment l'un ou l'autre.

2^e Bernard Guidonis était-il de famille noble?

Voici la réponse de M. Léopold Delisle à cette question : « La condition des parents de Bernard n'est pas connue. Des auteurs modernes le rattachent à une famille noble du Limousin (4) ; d'autres affirment qu'il était d'une humble condition (5) ; à cet égard les anciens témoignages font défaut (*Notice*, p. 173).

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. X, p. 43.

(2) *Nobiliaire du Limousin*, t. II, p. 244.

(3) *Psalms*. XLVIII, 12.

(4) VAISSETTE, édition originale, IV, 182. — BRÉQUIGNY, *Notes et extraits des mss.* II, 3.

(5) *Chronologia præsul. Lodov.*, p. 287. — *Gallia christiana*, ancienne édition, II, 674, col. 4. — *Id.*, nouvelle édition, t. VI, 554. — FONTANA, *Sacrum theatrum dominicanum*, p. 217, col. 2.

Nous répondrons à notre tour : la famille de Bernard Guidonis était noble, mais de petite noblesse.

En effet, dom Estiennot, dans ses *Fragments de l'histoire d'Aquitaine*, a consacré cinq pages à la famille Guidonis (de La Guyonnie). Ce document, qui a échappé aux recherches de M. Léopold Delisle, établit la noblesse de cette famille dès le ^{xiii}^e siècle. Avant Bernard Guidonis, l'évêque de Lodève, dom Estiennot cite un ancien abbé de Saint-Junien de Noaillé, c'est-à-dire Hélié Guidonis, qui était évêque d'Autun en 1311 (*Gallia christ.*, t. IV, col. 408). Un neveu de ce dernier Guido Guidonis était en 1310 « *prior sancti Salvatoris Liguriaci in Alnesio et Comitatu Benonensi* ».

D'après les archives des Frères prêcheurs de Limoges, Bernard Guidonis, chevalier, fils de Guido Guidonis, épousa damoiselle Comptor de Mas-Nadaud (*de Manso Natali*), paroisse de Pageas, qui était veuve en 1362 (1).

D'autre part, les petits neveux de Bernard Guidonis, qui étaient sieurs de La Guyonnie, et qui possédaient dans le château [de Juvé] les ouvrages manuscrits de l'évêque de Lodève, étaient nobles : l'un d'eux, Pierre de la Guyonnie, sieur de Juvé, fut trouvé gentilhomme en 1598 (2).

Enfin si les armoiries sont une preuve de noblesse, voici les armoiries qui figuraient sur la tombe de Bernard Guidonis, dans l'église des Dominicains de Limoges : *Bandé de ... au chef de ... à trois créneaux de ... x* (3).

D'ailleurs, au ^{xiii}^e siècle, les dominicains en Limousin se recrutèrent parmi les familles nobles : témoins : Gérard de Frachet, Itier de Compreignac, Jourdain Paute, etc.

Donc Bernard Guidonis était de famille noble : c'est ce que reconnaissent nos écrivains limousins, Collin, Nadaud, Labiche, etc.

3^e Bernard Guidonis est-il né au château de Juvé ?

Plusieurs écrivains font naître Bernard Guidonis au château de Juvé, situé dans l'ancienne paroisse de Royère, aujourd'hui commune de La Roche-l'Abeille. Citons en particulier : Collin, *Vies des saints du Limousin*, 1672, p. 224. — L'abbé Nadaud, *Nobiliaire limousin*, t. II, p. 394. — Labiche de Reignefort, *Six mois des Vies des Saints du Limousin*, t. III, p. 392. — L'abbé Faillon, *Monu-*

(1) NADAUD, *Nobiliaire Limousin*, t. II, p. 233.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 244.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 243. — ESTIENNOT, p. 268, donne les armoiries de La Guyonnie : *bandé de et de à chef chargé de trois guignes ou cerises de*

ments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence, t. II, p. 777, etc.

C'est là une supposition erronée. Ce qui a donné lieu à cette supposition, c'est que, au *xvi^e* siècle, le château de Juvé appartenait aux petits-neveux de Bernard Guy, noble Bertrand et noble Charles de La Guyonnie. Mais le château de Juvé n'était devenu la possession de la famille de La Guyonnie que vers le commencement du *xvi^e* siècle, par suite du mariage de Bertrand de La Guyonnie avec Antoinette du Verger ou du Verdier, seule héritière du château de Juvé (1). Au *xv^e* siècle ce château appartenait à la famille du Verdier (2).

C'est à tort que M. Labiche (*loc. cit.*) et M. l'abbé Faillon (*ibid.*), avancent que le château de Juvé n'existe plus depuis plusieurs siècles. Le château de Juvé, que nous avons visité, est une gentilhommière qui paraît dater du *xv^e* siècle. C'est près de ce château, dans le champ de l'*Imperadou*, qu'a été trouvée la statue en granit de Jupiter qui figure au Musée lapidaire de Limoges.

Bernard Gui est né dans la maison noble de La Guyonnie, qui n'existe plus, mais qui est mentionnée dans des actes du *xvi^e* siècle. Noble Charles de La Guyonnie, écuyer, *sieur dudit lieu* et de Juvé est nommé dans un acte de 1544. Jean de La Guyonnie, *sieur dudit lieu*, était l'un des cent gentilshommes de la maison du roi, en 1569. François de La Guyonnie, curé de Royère et de La Roche-l'Abeille son annexe, fut inhumé le 8 avril 1579 dans la chapelle de La Guyonnie (3).

Aujourd'hui La Guyonnie n'est plus qu'un hameau ou plutôt un domaine, une maison isolée, comprenant quelques habitants, à 400 mètres du village de Royère, à 2,400 mètres de la Roche-l'Abeille, sur la route qui va de ce bourg à Coussac-Bonneval.

(1) NADAUD, *Nobiliaire limousin*, t. II, p. 244.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 243.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 244 et 245. Registres de la Roche-l'Abeille.

CHAPITRE PREMIER

Biographie de Bernard Guyon

Bernard Gui, ou mieux *Guyon*, plus connu dans le monde savant sous son nom *latinisé* de Bernard Guidonis, est appelé par la majorité de nos écrivains limousins Bernard de la Guionnie.

Il naquit, en 1260 (1), de parents nobles, à La Guionnie, ancien fief situé dans la paroisse de Royère, laquelle est, depuis 1829, annexée à la paroisse de la Roche-l'Abeille (canton de Nexon, arrondissement de Saint-Yrieix, Haute-Vienne).

De bonne heure, il reçut la confirmation et la tonsure des mains de Pierre de Saint-Astier, évêque de Périgueux (2), dans l'église des Dominicains, à Limoges, où ce prélat passa les dernières années de sa vie (1266-1275).

Il prit l'habit de saint Dominique le 16 septembre 1279, à l'âge de dix-neuf ans, dans le couvent de Limoges, dont Pierre de Mulcéon était alors prieur (3); et le xvi^e des calendes d'octobre de l'année suivante (16 septembre 1280), il fit profession entre les mains d'Etienne de Salagnac, l'un des premiers religieux limousins de l'ordre de Saint-Dominique (4).

Peu de temps après sa profession (1284), il fut chargé par le chapitre provincial de Perpignan d'enseigner la logique au couvent de Brive; et dans les années 1285, 1286 1287, il suivit, à Limoges des cours de théologie qu'il alla terminer à Montpellier en 1290 (5).

L'année suivante (1291), il débuta à Limoges dans l'enseignement

(1) C'est la date adoptée par l'abbé Nadaud, et suivie par l'abbé Labiche (t. III, 392). M. Léopold Delisle se basant sur ce fait que Bernard est mort le 30 décembre 1331, à l'âge de 70 ou 71 ans, place sa naissance en 1261 ou 1262. (*Notice*, p. 173).

(2) Léopold DELISLE, p. 174. — LABICHE, p. 393.

(3) *Sic de se testatur* : Anno Dominico MCCLXXIX, ego frater Bernardus Guidonis introivi ordinem prædicatorum Lemovicensium in festo sanctæ Euphemie, virginis et martyris, in septembri, existente priore F. Petro de Mulceone. (QUÉTIF ET ECHARD, *Scriptores ordinis prædicator*, t. I, p. 576).

(4) In cujus manibus sum professus, anno Domini MCC octogesimo, XVI kalendas octobris. (Ap. Léopold DELISLE, *Notice*, p. 175).

(5) Léopold DELISLE, *Notice*, etc. p. 175.

de la théologie en qualité de sous-lecteur (1); puis, pendant deux ans, il fut lecteur de théologie au couvent d'Albi (1292-1294).

Il raconte, dans l'un de ses ouvrages, que, l'an 1293, le dimanche dans l'octave de la fête de Saint-Pierre, Bernard de Castanet, évêque d'Albi, posa la première pierre du couvent des Dominicains de cette ville, et que lui, Bernard Guidonis, alors lecteur dans ce couvent, remplit solennellement la fonction de diacre à cette cérémonie (2).

Elu prieur du couvent d'Albi, il exerça cette charge pendant trois ans (1294-1297), tout en continuant ses fonctions de lecteur (3).

Il cumula les mêmes fonctions à Carcassonne, où il fut prieur, d'octobre 1297 jusqu'au 29 juillet 1301 (4).

Pendant qu'il était à Carcassonne, il reçut dans son couvent le neuvième général des Dominicains, Nicolas Bocasini, qui fut promu vers ce temps au cardinalat par le pape Boniface VIII, et qui, plus tard, monta sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Benoît XI (5).

Bernard Guidonis fut ensuite, pendant quatre ans, prieur du couvent de Saint-Vincent de Castres, du 16 août 1301 jusqu'en 1305. C'est sous son administration que deux chapelles furent construites dans l'église de Saint-Vincent, l'une en l'honneur de saint Dominique, l'autre en l'honneur de Saint-Pierre martyr (6). Le chapitre provincial de 1302, assemblé à Carcassonne, le désigna comme prédicateur général (7).

Le 23 août 1305, il fut nommé prieur du couvent de Limoges et occupa cette charge pendant deux ans et demi jusqu'au 13 janvier 1307. Il fit faire la Bibliothèque qui coûta plus de cent livres (8).

C'est pendant qu'il était prieur du couvent de Limoges que le pape Clément V vint dans cette ville, accompagné de huit cardinaux, le samedi 23 avril 1306, et fut logé dans le couvent des Dominicains. Sur la demande de Bernard, le Pape lui accorda ainsi qu'à ses religieux quelques privilèges et faveurs spirituelles. Le lendemain dimanche, 24 avril, le Pape après avoir visité l'église de Saint-Martial et vénéré les reliques de l'apôtre, donna sa bénédiction solennelle

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 175.

(2) Ap. BALUZE, *Vitæ papar. Avenion*, t. I, p. 719. — Léopold DELISLE, *Notice*, p. 176, notes 1 et 2.

(3) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 176, n. 4.

(4) *Brevis chronica*, etc., ap. LABBE, *Nova Bibl.*, t. II, p. 512. — Léopold DELISLE, *Notice*, p. 176, n. 5.

(5) LABICHE, *Six mois des vies des saints du Limousin*, t. III, p. 394.

(6) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 178, n. 2.

(7) *Id.*, *ibid.*, p. 178, n. 4.

(8) *Brevis chronica*, etc., ap. LABBE, t. II, p. 512, et Léopold DELISLE, p. 428 et 178. — QUÉTIF ET ECHARD, t. I, p. 576.

au peuple qui était assemblé près du couvent sur la place St-Gérald (aujourd'hui place de la Mairie). De là, le pontife partit pour le monastère de Solignac, se dirigeant vers Bordeaux (1).

Bernard Guidonis raconte, dans un de ses ouvrages, que le Pape, en vénérant le chef de Saint-Martial, fut ému jusqu'à verser des larmes (2).

Le 16 janvier 1307, Bernard Guidonis fut relevé de sa charge de prieur de Limoges, et nommé inquisiteur de Toulouse, fonction de la plus haute importance qu'il remplit avec autant de zèle que de sagesse pendant près de dix-sept ans (1307-1323). Le premier dimanche de carême 1308, il prêchait, en qualité d'inquisiteur, dans la cathédrale de Toulouse. Il exerça son zèle non-seulement dans cette ville pendant les dix années suivantes, mais encore à Carcassonne (1309), à Albi (1321), à Pamiers (1323), etc. Ses nombreuses occupations d'inquisiteur l'empêchèrent, en 1308, d'aller installer les Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Junien, comme il en avait été chargé par le chapitre provincial de Rieux (3).

Il conserva ce titre d'inquisiteur même quand il fut nommé procureur général de l'Ordre de saint Dominique à la cour Romaine (1317), charge qu'il remplit pendant près de quatre ans (4). Il se trouvait à Avignon, en cette qualité de procureur au mois d'août 1318, quand on travaillait à la canonisation de saint Raymond de Pennafort; c'est encore en cette qualité de procureur qu'il reçut une lettre d'Edouard II, roi d'Angleterre qui lui recommandait frère Nicolas de Wisebech, chargé d'une mission auprès du Pape (5).

Le pape Jean XXII, la première année de son pontificat, alors que Bernard Gui remplissait les deux offices d'inquisiteur de Toulouse et de procureur général de l'Ordre de saint Dominique, lui confia une mission de la plus haute importance. Par lettres datées d'Avignon le 1^{er} mars 1317, il le chargea d'aller en Italie avec frère Bertrand de la Tour, provincial des Frères Mineurs d'Aquitaine, pour établir et confirmer la paix dans cette contrée, divisée par les factions. Guidonis avait pour mission spéciale de régler les différends de Robert, roi de Sicile, avec Amédée, comte de Savoie; Manfroi, marquis de Saluces, et Mathieu Visconti de Milan : en outre, il

(1) Léopold DELISLE, p. 178, n. 6.

(2) Ap. MARTÈNE, *Ampliss. Collectio*, t. VI, p. 469.

(3) Léopold DELISLE, p. 179-182.

(4) *Brevi chronica*, ap. LABBE, t. II, p. 512., Léopold DELISLE p. 428. — ECHARD, t. I, p. 576.

(5) Léopold DELISLE, p. 483, 400,

devait s'efforcer d'apaiser les factions qui déchiraient la ville de Gênes (1).

Plus tard, le même pape Jean XXII employa Bernard Gui à négocier la paix entre la France et la Flandre, en ménageant un rapprochement entre Robert, comte de Flandre, et le roi de France, Philippe-le-Long (2). Dans la première mission, Bernard Gui reçut les pouvoirs que le Saint-Siège donne aux nonces apostoliques, et dans la seconde, il avait le titre exprès de légat apostolique. Cinq années entières furent employées à ces négociations qui engagèrent Guidonis dans de fréquents et pénibles voyages, et pendant lesquelles il fit preuve d'une activité prodigieuse; il s'acquitta de ces négociations avec la prudence et l'habileté qu'on pouvait attendre de lui (3).

La dignité épiscopale n'était pas au-dessus de ses mérites. En récompense de ses services, le pape Jean XXII le nomma, en 1323, à l'évêché de Tuy en Galice; et, l'année suivante (1324), il le transféra au siège épiscopal de Lodève, dans la province de Narbonne (4); c'est ce titre, évêque de Lodève, qui accompagne ordinairement le nom de Bernard Guidonis. Son titre épiscopal ne le sépara pas de ses frères de saint Dominique. Après son installation comme évêque de Lodève, il voulut renouveler sa profession religieuse à Avignon, entre les mains de frère Barnabé, maître de l'Ordre (5).

Cette vie, dit M. Léopold Delisle, « semble assez bien remplie par l'enseignement de la théologie, par l'administration de plusieurs couvents, par l'accomplissement de plusieurs missions politiques et religieuses, et par le gouvernement d'un diocèse. Cependant, au milieu d'occupations si multiples et si absorbantes, Bernard Gui sut trouver le temps nécessaire pour composer des ouvrages historiques d'une étendue et d'une valeur considérables. Depuis sa jeunesse jusqu'à la veille de sa mort, il a tenu la plume pour préparer, rédiger et compléter d'immenses compilations qui embrassent l'histoire générale, l'hagiographie, les annales de l'ordre des Dominicains, et différents détails d'histoire civile et religieuse (6) ».

Selon la pieuse expression de son biographe, Bernard Guidonis

(1) *Brevis chronica*, ap. LABBE, t. II, p. 512. — Léopold DELISLE, p. 428, 183. QUÉTIF et ECHARD, t. I, p. 376.

(2) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 184.

(3) LABICHE, *Vies des Saints du Limousin*, t. III, p. 297.

(4) L'ancien diocèse de Lodève fait aujourd'hui partie du diocèse de Montpellier.

(5) *Brevis chronica*, ap. Léopold DELISLE, p. 430.

(6) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 186.

« s'endormit dans le Seigneur, le lendemain de la fête de Saint Thomas martyr, à l'aurore », 30 décembre 1331. C'était dans la huitième année de son épiscopat. Il était âgé de soixante-onze ans, il avait passé cinquante deux ans dans l'ordre de saint Dominique.

Il mourut dans le château de Lauroux (*in castro de Laurosio*) aujourd'hui canton de Lodève, Hérault. Après que ses funérailles eurent été célébrées solennellement dans la cathédrale de Lodève, son corps fut transporté à Limoges (suivant qu'il l'avait ordonné lui-même) pour être inhumé dans l'église des Frères Prêcheurs (aujourd'hui Sainte-Marie).

Son tombeau était placé dans le sanctuaire (*in presbyterio*) de cette église, à gauche du grand autel. Il était relevé de terre et fait en laiton ou cuivre jaune (1). Cette tombe fut enlevée quand on pillait l'église des Dominicains, pendant les troubles religieux du xvi^e siècle (2).

On la remplaça par cette épitaphe :

Sub hoc humili loco jacet frater Bernardus Guidonis, ordinis Fratrum prædicatorum, post nonnullas per Italiam, Galliam et Flandriam legationes apostolicas, primum Tudensis in Gallæcia, deinde Lodovensis episcopus in Gallia Narbonensi, qui animam cælo reddidit anno salutis M.CCC.XXXI, die XXX decembris. Requiescat in pace. Amen (3).

« Dans cet humble lieu repose frère Bernard Guidonis, de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui, après avoir rempli quelques légations apostoliques en Italie, en France et en Flandre, fut d'abord évêque de Tuy en Galice, puis évêque de Lodève dans la Gaule Narbonnaise. Il rendit son âme à Dieu l'an du salut 1331, le 30 décembre. Qu'il repose en paix. Amen. »

Dans la biographie de Bernard Gui écrite par un contemporain, que les savants croient être son neveu, Pierre Guidonis, nous trouvons une pieuse légende relative à sa mort. Si on a dit du roman historique « qu'il est plus vrai que l'histoire », on peut bien dire aussi de la légende qu'elle illustre l'histoire en lui donnant de la couleur et de la poésie, et en nous faisant mieux connaître l'esprit, les tendances, et la physionomie d'une époque.

(1) Eminentium tumulo fabrefacto ex letone. *Brevis chronica*, ap. LABBE, t. II, p. 512, Léopold DELISLE, p. 487. — M. Léopold DELISLE, p. 185, a traduit par *une tombe de bronze*, ce qui n'est pas exact.

(2) « Sed fuit in desolatione conventus ablatas » (FCHARD, t. I, p. 577). « Cette tombe que les troubles religieux du xvi^e siècle ne devaient pas respecter, fut remplacée par cette modeste épitaphe » (L. DELISLE, p. 185.)

(3) LABICHE, t. III, p. 402, TEXIER, *Inscriptions*, p. 226, L. DELISLE, p. 185.

Frère Thomas Norman, prieur des Dominicains de Limoges (1) était en prière dans l'église du couvent une nuit après matines ; il était agenouillé dans le chœur, devant le siège prieural. Tout à coup il vit une brillante lumière qui, partant de la stalle du prieur, se dirigeait à travers le chœur vers le sanctuaire du grand autel.... Cette lumière disparut presque aussitôt. Comme on ne savait pas à Limoges la mort de l'évêque de Lodève, frère Thomas était dans l'admiration sur ce que ce prodige pouvait signifier. Mais le lendemain matin, un courrier arriva avec des lettres, annonçant que l'évêque de Lodève était mort, et que, suivant ses dernières volontés, on portait son corps à Limoges, pour qu'il fut inhumé dans l'église du couvent. Alors le prieur frère Thomas comprit que cette lumière figurait Bernard Guidonis, qui, par sa vie et par sa doctrine, avait illustré de plusieurs manières son ordre et l'Eglise ; et cette lumière allait de la stalle du prieur vers le sanctuaire, parce que Bernard, ayant été en ce lieu prieur des Dominicains, avait voulu reposer dans le sanctuaire auprès du grand autel, où il attend avec les justes la résurrection bienheureuse (2).

Le biographe à qui nous devons ce récit fait le plus grand éloge du caractère et des vertus de Bernard Gui : « Homme de bon conseil, d'une grande expérience, d'une prudence consommée, d'une religion à l'épreuve, modeste, sensé, illustre par sa science et son éloquence, ... digne d'être comparé aux anciens pères par la vivacité de sa foi, la ferveur de son zèle et la sincérité de sa religion (3).

Bernard Gui savait allier à un grand fond de piété une conversation pleine de sel et de gaieté (*mente devotus et sermone jocundus*). Le soir, après les occupations de l'étude et les préoccupations des affaires, il avait coutume d'appeler auprès de lui quelques familiers, pour échanger avec eux des paroles de douce et d'honnête récréation ; et il disait, avec *joyeuseté*, que celui-là n'est pas un brave homme qui va se coucher sans avoir ri une bonne fois dans la journée — *asserens non esse probum virum qui vadit ad dormien-*

(1) Ce prieur a été oublié dans la liste des prieurs du couvent de Limoges, donnée par l'abbé Roy-Pierrefite (*Bulletin archéologique*, t. X, p. 45).

(2) *Brevi chronica*, etc., ap. LABBE, t. II, p. 890. — Léopold DELISLE, p. 430, 431.

(3) Vir magni consilii, magne experientie experteque prudencie ac religionis probate, vir modestus atque sensatus, ac humilitate profundus, ... scientia ac eloquentia clarus, ... assimilatus insuper in fidei fervore, in zelo ac sinceritate religionis, patribus primitivis. (*Brevi Chronica*, ap. Léopold DELISLE, p. 427. — LABBE, t. II, p. 512. — LABICHE, t. III, p. 403).

dum nisi semel in die fuerit jocundatus. Toutefois il usait avec sobriété de cette récréation et il la terminait en l'assaisonnant toujours par quelques paroles d'édification et de piété, qui, chez lui coulaient de source (1).

Le même biographe dit que Bernard Guidonis opéra des miracles pendant sa vie et après sa mort, et il cite en particulier les faits suivants :

Frère Arnaud Borguet, inquisiteur à Barcelone, qui fut provincial des Frères Prêcheurs dans la province d'Aragon, homme sincère et digne de foi, avait raconté souvent et très sérieusement à des personnages de grand mérite une guérison miraculeuse qu'il devait aux prières de Bernard Guidonis. C'était la seconde année du pontificat de Jean XXII (1318) : il se trouvait alors à Avignon, pour travailler à la canonisation de saint Raymond de Pennafort, troisième général de l'ordre de saint Dominique. Il s'y trouvait avec Bernard Guidonis qui était à cette époque inquisiteur de Toulouse et procureur général des Dominicains. Après avoir, dans la saison d'été, passé trois nuits sans sommeil, tant à cause de l'intensité de la chaleur que de divers autres accidents, Frère Arnaud en était arrivé à une telle fatigue corporelle, une telle altération des traits, un tel abattement général qu'il craignait une mort prochaine. Touché par la sainte conversation de l'homme de Dieu, et ayant la plus grande confiance en ses mérites, frère Arnaud le supplia humblement et dévotement de le secourir par sa pieuse intercession. Le saint homme, voyant sa foi, dit ces paroles : « Au nom de Dieu, je commande au sommeil de revenir aux yeux de l'inquisiteur de Barcelone, et que toute indisposition inquiétante s'éloigne de lui ! » La parole de l'homme de Dieu eut une telle efficacité, qu'à partir de ce moment frère Arnaud goûta un sommeil doux et tranquille, et sa première santé lui fut rendue (2).

Un autre religieux de l'ordre de saint Dominique, frère Guillaume de Gardage, de Bayonne, fut atteint dans la même semaine d'une fièvre violente et d'une dysenterie pernicieuse. Ayant appris la guérison que le vénérable serviteur de Dieu avait obtenue à l'inquisiteur de Barcelone, il lui demanda avec une foi vive et une dévotion admirable, un jour qu'il recevait sa visite, d'ordonner à la maladie de s'éloigner de lui. D'abord frère Bernard, par humilité, refusa d'acquiescer à cette demande : mais enfin, vaincu par les instances du malade, il ordonna à la fièvre et à la dysenterie qu'à

(1) *Brevia chronica*, ap. Léopold DELISLE, p. 428. — LABBE, t. II, p. 512.

(2) Ap. LABBE, t. II, p. 820; Léopold DELISLE, p. 429.

partir de tel jour, c'est-à-dire de la fête de saint Dominique, qu'on devait célébrer le lendemain ou le surlendemain, elles cessassent de tourmenter ce malade ; et, ajoute le biographe, selon que je l'ai appris de la bouche de frère Guillaume, qui me l'a attesté souvent et devant de nombreux témoins, à partir de ce jour, il se sentit délivré de la fièvre et de la dyssenterie par les mérites du bienheureux Bernard Guidonis.

Ces deux miracles et prodiges furent tellement notoires dans le couvent d'Avignon que frère Pierre Bernard de Bayonne, alors sacriste (*sacellarius*) du sacré Palais, plus tard évêque de la même ville de Bayonne, disait en riant devant lui et en présence de quelques témoins, que l'ordre des Frères Prêcheurs se donnait bien vainement de la peine pour la canonisation des religieux morts, puisqu'il pouvait canoniser un saint vivant (1).

CHAPITRE II

Les ouvrages de Bernard Guyon

Les ouvrages les plus importants de Bernard Guyon, ceux qui ont consacré sa réputation, sont des livres d'histoire ; mais il a composé aussi divers ouvrages de science ecclésiastique ; on peut les classer ainsi :

- I. Histoire générale ;
- II. Histoire provinciale ou locale ;
- III. Hagiographie ou Vies des saints ;
- IV. Histoire monastique ;
- V. Théologie ;
- VI. Droit canon ;
- VII. Liturgie ;
- VIII. Mélanges, tels que sermons, lettres, opuscules, etc.

ARTICLE PREMIER

HISTOIRE GÉNÉRALE

Nous classons dans cet article les ouvrages suivants :

- 1° Fleurs des chroniques ou catalogue des pontifes romains ;

(1) Ap. LABBE, t. II, p. 820 ; Léopold DELISLE, p. 430.

- 2° Chronique abrégée des papes ;
- 3° Chronique abrégée des empereurs ;
- 4° Chronique des rois de France ;
- 5° Catalogue des rois de France ;
- 6° Arbre généalogique des rois de France ;
- 7° Description des Gaules.

§ I^{er}. — FLEURS DES CHRONIQUES OU CATALOGUE DES PONTIFES ROMAINS

Le principal ouvrage de Bernard Guyon, intitulé *Flores croniconum seu Catalogus pontificum Romanorum*, est une chronique universelle, commençant à Jésus-Christ et descendant jusqu'au commencement du xiv^e siècle, 1315, 1319, 1320, 1321, 1327, 1330 ou 1331, selon les divers exemplaires. La Bibliothèque nationale en possède vingt-une copies du xiv^e et du xv^e siècle, dans lesquelles on remarque des différences notables. C'est à Avignon, le 26 mars 1311, que Bernard commença à écrire cette chronique, dont il avait ramassé les matériaux depuis plus de cinq ans, et qui devait embrasser la période comprise entre la naissance de Jésus-Christ et le pontificat de Clément V (1).

M. Léopold Delisle, avec une patience et une sagacité de bénédictin, a étudié et signalé les nombreuses éditions que Bernard Gui a données de cet ouvrage, les remaniements successifs et les corrections qu'on remarque dans ces divers manuscrits.

Le manuscrit 1171 est l'original de la chronique, tel que l'auteur le commença à Avignon le 26 mars 1311, et tel qu'il le présenta d'abord à la fin de l'année 1315, puis le 1^{er} mai 1316, à frère Berenger, maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Il publia, en 1319, une deuxième édition des *Fleurs des Chroniques*. L'existence de cette édition est prouvée par une dédicace au pape Jean XXII, qui porte la date du 7 août 1319, troisième anniversaire de la nomination du pape.

En 1320, il publia une troisième édition, qu'il dédia, comme la seconde, au pape Jean XXII.

Après l'année 1320, Bernard Gui ne cessa pas de recueillir des notes sur les événements qui arrivaient à sa connaissance et qui étaient de nature à prendre place dans les *Fleurs des Chroniques* (2).

« La première partie des *Fleurs des Chroniques*, jusqu'au pontificat de Grégoire VII inclusivement, a été publiée en 1841, d'après le ms. du Vatican, par le cardinal Maï, au commencement du

(1) Léopold DELISLE, *Notice, etc.*, p. 188, 190.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 189, 201, 202, 204.

lome VI du *Spicilegium Romanum*, mais avec de telles suppressions et de tels changements qu'on ne peut se servir de l'édition pour avoir une idée exacte de l'ouvrage de Bernard Gui.

» La seconde partie, depuis le pontificat de Victor III jusqu'à celui de Jean XXII, a été comprise par Muratori dans le tome III des *Rerum italicarum scriptores*, p. 351-634. Muratori a suivi le ms. de l'Ambrosienne.

» Les dernières pages des *Fleurs des Chroniques*, à partir de l'année 1305, ont été publiées en 1693 par Baluze, sous le titre de *Quarta vita Clementis V* (1) et de *Tertia vita Joannis XXII* (2). Baluze a eu sous les yeux un exemplaire de la dernière édition.

» Les articles les plus importants des *Fleurs des Chroniques* relatifs au XIII^e et au XIV^e siècle ont été fort correctement imprimés par M. de Wailly, dans le *Recueil des Historiens* (t. XXI, p. 691-734), d'après les manuscrits 4975, 4976, 4977.

» Un extrait des *Fleurs des Chroniques* (*Præclara Francorum facinora*) fut imprimé vers le commencement du XVI^e siècle en un petit livret de 56 feuillets in-8 (L. DELISLE, p. 223).

» L'extrait des *Fleurs des Chroniques* intitulé *Præclara Francorum facinora* a été réimprimé en 1623 par Guillaume Catel (3) et en 1649 par François Du Chesne (4) et traduit dans le tome XV de la collection de M. Guizot où il est intitulé : *Des gestes glorieux des Français de l'an 1202 à l'an 1311* (5). »

M. Léopold Delisle, à qui nous empruntons les détails qui précèdent (6), a oublié de mentionner la Vie du pape Innocent IV publiée en 1715 par notre savant Baluze (7).

§ 2. — CHRONIQUE ABRÉGÉE DES PAPES

« La *Chronique abrégée des papes*, dans sa plus ancienne rédaction se présente sous la forme d'appendice aux *Fleurs des Chroniques*. La date en est nécessairement comprise entre la mort de Clément V (22 avril 1324) et l'élection de Jean XXII (7 août 1316). Elle se compose d'un texte principal et de gloses marginales. La

(1) *Vitæ papar. Avenion.*, t. I, p. 61-84.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 151-170.

(3) *Histoire des comtes de Toulouse*, append., p. 111-155.

(4) *Historiæ Francorum scriptor.* t. V, p. 764-792.

(5) *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. V, p. 764-792.

(6) *Notice sur les mss. de Bernard Gui*, p. 226-227.

(7) *Miscellanæ*, t. VII, p. 405-406.

dernière phrase du texte a pour objet la sépulture de Clément V dans l'église d'Uxeste.

» Une seconde édition de cet ouvrage fut conduite par l'auteur jusqu'à l'arrivée de la cour de Jean XXII dans la ville d'Avignon, le 2 octobre 1326.

« Vers l'année 1329, Bernard Gui refondit sa *Chronique abrégée des papes*, qu'il intitula : « *Catalogus brevis per modum cronicorum de Romanis pontificibus a beato Petro apostolo usque ad dominum Johannem papam XXII* », et dans laquelle il fit disparaître les gloses marginales. Ainsi refondue, la *Chronique abrégée des papes* devait servir d'appendice au Sanctoral. L'auteur en donna deux éditions.

» Des dernières pages de la *Chronique des papes*, Baluze a formé les biographies qu'il a intitulées : *Tertia Vita Clementis V* (1) et *secunda Vita Johannis XXII* (2). Elles avaient déjà été publiées par Bosquet (3) dans son *Histoire des papes d'Avignon* (4). »

§ 3. — CHRONIQUE ABRÉGÉE DES EMPEREURS

La *Chronique abrégée des empereurs* s'arrêtait d'abord au couronnement de Henri de Luxembourg (1312). L'auteur ne tarda pas à ajouter au texte primitif une note relative à la mort de cet empereur et au transport de son corps dans la ville de Pise (1313).

Bernard Gui arrangea la dernière édition de sa *Chronique abrégée des empereurs* pour servir d'appendice au Sanctoral (5).

Parmi les nombreux manuscrits de la Bibliothèque nationale qui renferment cette chronique, bornons-nous à citer les mss. 4980, 4986, 4989.

§ 4. — CHRONIQUE DES ROIS DE FRANCE

Au mois d'octobre 1312, Bernard Gui rédigea, sous le titre de *Reges Francorum*, une Chronique des rois de France, qui devait servir d'appendice aux *Fleurs des Chroniques*, il se proposait de donner un abrégé de l'histoire de chaque règne.

La première édition fut achevée le 21 octobre 1312; une seconde

(1) *Vitæ papar. Avinion.*, t. I, p. 53-62.

(2) *Ibid.*, p. 133-151.

(3) *Pontificum Romanorum qui ex Gallia oriundi in ea sederunt Historia*, p. 9 et 18.

(4) Léopold DELISLE, *Notice, etc.*, p. 236, 237, 238, 240.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 240, 241, 213.

édition parut en décembre 1314; l'année 1315 vit paraître une troisième édition; la quatrième édition est du mois de mai 1320; il avait à peine achevé cette quatrième édition qu'il y ajouta un paragraphe additionnel pour l'histoire du traité qui fut conclu à Paris entre Philippe-le-Long et le comte de Flandre. Enfin, en 1331, Bernard publia une édition de la chronique amplifiée, au commencement de laquelle il annonce qu'il écrit sous le règne de Philippe-le-Valois, en 1331.

Des fragments de la *Chronique des rois de France* ont été publiés dans plusieurs volumes des *Historiens de France*, t. XI, 383, t. XII, 230, t. XXI, 691 (1).

§ 5. — CATALOGUE DES ROIS DE FRANCE

Le *Catalogue des rois de France* intitulé *Nomina Regum Francorum*, parut une première fois en décembre 1314. Cette édition s'arrête à l'avènement de Louis X.

Bernard Gui en donna une seconde édition en 1320. Le dernier événement mentionné dans cette édition est la mort de Philippe, fils de Philippe-le-Long (2).

On trouve ce Catalogue dans les manuscrits 4986, 4989, 5989 de la Bibliothèque nationale.

§ 6. — ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE FRANCE

L'Arbre généalogique des rois de France est une suite de tableaux enluminés sur lesquels on peut étudier la succession, la filiation et la chronologie des rois de France. Chaque roi est représenté en pied, dans un grand médaillon qui contient le nom du prince et la durée du règne. A côté sont groupés des médaillons plus petits, renfermant les bustes des reines et des enfants des rois, ceux des princes et des saints les plus illustres, avec des légendes et des signes distinctifs, tels que des couronnes pour les reines et les rois, des nimbes pour les saints. Les tiges d'arbres qui supportent les médaillons sont entourées d'un texte explicatif tiré de la *Chronique des rois*.

La première édition s'arrête à Philippe V (1313). La deuxième se poursuit jusqu'à l'avènement de Louis X (1314). La troisième va jusqu'à l'avènement de Philippe-le-Long (1317); une quatrième édition fut publiée au mois de mai 1320; la cinquième et dernière édition se termine à la réformation de la monnaie en 1330 (3).

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 245, 246, 247, 252.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 252, 253.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 254-257.

§ 7. — DESCRIPTION DES GAULES

Une description abrégée de la Gaule a été jointe à quelques exemplaires de la grande Chronique de Bernard Gui. Ce morceau se rapporte à peu près exclusivement à l'état de la Gaule romaine.

On y relève à peine quelques détails propres au moyen âge, tels que par exemple, l'usage de désigner la deuxième et la troisième Lyonnaise par les noms de Neustrie et d'Armorique.

Cette description des Gaules est moins développée que la description mise par Bernard en tête de la *Chronique des rois de France*, dont le texte a été publié par André Du Chesne, (1).

ART. II

HISTOIRE PROVINCIALE OU LOCALE

Nous classerons dans ce second article les ouvrages de Bernard Guyon relatifs à l'histoire de la province du Limousin et de la province du Languedoc.

§ 1. — PROVINCE DU LIMOUSIN

- 1° Catalogue des évêques de Limoges ;
- 2° Traité sur l'histoire de saint Augustin de Limoges ;
- 3° Chronique des prieurs de Grandmont ;
- 4° Chronique des prieurs de l'Artige.

§ 2. — PROVINCE DU LANGUEDOC

- 1° Catalogue des évêques de Toulouse ;
- 2° Chronique des comtes de Toulouse ;
- 3° Cartulaire et chronique de l'église de Lodève.

§ 1. — PROVINCE DU LIMOUSIN

1° — *Catalogue des évêques de Limoges*

M. Léopold Delisle signale deux éditions de ce livre de Bernard Gui, l'une qui date de l'an 1316, sous l'épiscopat de Raynaud ; une autre édition qui va jusqu'au sacre de Gérard Roger (13 février 1317, n. st.), a été rédigée en 1320.

(1) *Scriptores*, t. I, p. 23. — Léopold DELISLE, p. 258, 259.

M. de Wailly a inséré dans le *Recueil des historiens* (XXI, 734) la dernière partie du *Catalogue des évêques de Limoges* (1). Le texte qu'a publié le P. Labbe (II, 265-271) est très défectueux, il s'arrête à Aimeric de La Serre (xiii^e siècle). Une nouvelle édition de ce catalogue serait très désirable, et pourrait être faite facilement d'après les manuscrits signalés par M. Léopold Delisle (2).

2° — *Traité sur l'histoire du monastère de Saint-Augustin de Limoges*

Un petit traité qui a pour titre : *De fundatione et progressu monasterii sancti Augustini Lemovicensis* et qui commence par ces mots : *Sicut posteritati sue fidelis tradidit enaratio et assertio antiquorum*, nous a été conservé par plusieurs manuscrits (3).

Le P. Labbe (t. II, p. 277) nous a donné un fragment de ce traité d'après un manuscrit de Petau.

Dans ce petit traité, il est surtout question de la restauration de l'abbaye de Saint-Augustin par l'évêque Turpin (que M. Delisle appelle *Turpion*). L'auteur y cite le testament de ce prélat qui était conservé aux archives de la cathédrale de Limoges ; il cite aussi le cartulaire de l'abbaye de Saint-Augustin, et il s'appuie sur ce cartulaire pour réfuter l'assertion d'un écrivain de ce monastère qui prétendait que l'évêque Turpin avait assisté à la translation des reliques de saint Augustin à Pavie, l'an 721 ou 722.

Nous faisons des vœux pour que ce traité soit publié par la Société archéologique du Limousin.

3° — *Chronique des prieurs de Grandmont*

La *Chronique des prieurs de Grandmont* intitulée « *Priores Grandimontis* » commence par une histoire abrégée de la fondation de cet ordre : « *De fundatione ordinis Grandimontensis in dyocesi Lemovicensi. Primus prior, institutor et fundator ordinis ...* » Elle contient des détails circonstanciés sur la vie et sur la canonisation du fondateur Etienne de Muret. Bernard Gui a soigneusement recherché le nom et l'origine de chacun des prieurs qui ont été appelés à diriger la maison de Grandmont pendant le xii^e et le xiii^e siècle. Pour la

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 259, 260.

(2) Bibliothèque nationale, fonds latin, 5929, fol. 47-53. — 4977, fol. 170-173. — 5043, fol. 319-325. — Nouvelles acquisitions 1171, fol. 204-208.

(3) Bibliothèque nationale, fonds latin, 4977, fol. 180. — 5043, fol. 338. — Nouv. acq. 1171, fol. 222, exemplaire original.

plupart, il a rencontré des particularités intéressantes à noter. A propos du septième, nommé Géraud Itier, élu en 1188, il nous apprend que c'était un lettré et qu'il avait composé une Vie d'Etienne de Muret, conservée à Grandmont dans le livre appelé le Miroir : « *Hic prior Geraldus fuit vir litteratus, qui gesta sancti Stephani digessit et scripsit, prout liquet in libro qui in Grandi-Monte speculum nominatur.* »

Le dix-huitième « *Petrus de Causaco*, originaire de Pons, près Figeac, avait été le premier maître de Bertrand de Goth, depuis pape sous le nom de Clément V (1).

La première rédaction de cet opusculé doit être rapportée au commencement de l'année 1313, et se termine à la mort de Guillaume de Puy-Moreau (*de Podio Morelli*), vingt-et-unième prieur, arrivée le 13 mars 1313. Bernard en donna une seconde édition vers l'an 1318.

La dernière partie de la *Chronique des prieurs de Grandmont* a été publiée par M. de Wailly (2), d'après les mss. 4977 et 5929. Un extrait en avait été donné par le P. Labbe (II, 275), d'après le ms. 638 de Petau (3).

4° — *Chronique des prieurs de l'Artige*

Bernard Gui rédigea une *Chronique des prieurs de l'Artige* (4) dont voici les premiers mots : « *Priores ordinis Artigie. Fundatio ordinis Artigie in dyocesi Lemovicensi. Primus prior et fundator ordinis Artigie ...* »

Bernard Gui a donné deux éditions de cette *Chronique* : l'une en 1312, qui se trouve dans le ms. 1171 des nouvelles acquisitions; l'autre en 1313, qui mentionne la mort de Pierre des Prés, au mois d'août 1313, et l'élection de son successeur, frère Gui de Chambéret (5).

Le P. Labbe n'a publié que quelques articles de la *Chronique de l'Artige* (t. II, p. 278), d'après un ms. de Petau. On pourra se servir pour une nouvelle édition des manuscrits de la Bibliothèque nationale 5929, fol. 78-79, et 4977, fol. 186-187.

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 263.

(2) *Recueil des historiens*, t. I, p. 751.

(3) Léopold DELISLE, p. 265.

(4) M. Léopold Delisle écrit *prieurs d'Artige* au lieu de *prieurs de l'Artige*.

(5) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 265.

§ 2. — PROVINCE DU LANGUEDOC

1° — *Catalogue des évêques de Toulouse*

Une première édition du *Catalogue des évêques de Toulouse* date du mois de novembre 1313. Une autre édition fut donnée en 1315, sous l'épiscopat de Gailhard de Pressac, successeur de Pierre de La Chapelle, et neveu du pape Clément V. L'érection de l'évêché de Toulouse en archevêché, au mois de juillet 1317, fournit à Bernard l'occasion de revoir son Catalogue et de le mettre en harmonie avec le nouvel état de choses.

M. de Wailly, dans le *Recueil des Historiens* (XXI, 753) a donné la dernière partie de la *Chronique des évêques de Toulouse*, en suivant le texte des mss. 4977, 5036^A et 5929 (1).

2° — *Chronique des comtes de Toulouse*

La *Chronique des comtes de Toulouse* est une compilation pour laquelle Bernard Gui a principalement employé la chronique de maître Guillaume de Puy-Laurens et les Gestes de Simon de Montfort, c'est-à-dire l'ouvrage de Pierre des Vaux de Cernay. Parmi les quatorze manuscrits de cet ouvrage que possède la Bibliothèque nationale, nous citerons en particulier les mss. latins 4986, fol. 263 v°-268; 4989, fol. 293 v°-298 v°; 1474 des nouvelles acquisitions, fol. 168 v°-172, qui sont des exemplaires originaux.

La *Chronique des comtes de Toulouse* a été publiée en 1623 par Guillaume Catel (2). Elle se trouve par fragments dans le *Recueil des Historiens* (XII, 372 et XIX, 225) (3).

3° — *Cartulaire et chronique de l'Eglise de Lodève*

Lorsque Bernard Gui monta sur le siège épiscopal de Lodève, il voulut se rendre un compte exact des droits et des propriétés de son église; il voulut aussi connaître l'histoire de ses prédécesseurs. De là une vaste compilation à laquelle des notaires donnèrent une forme authentique et qui remplissait cinq gros volumes. Au xvi^e siècle, la rage calvinienne (suivant les expressions de l'évêque Jean de Plantavit) détruisit en grande partie cet ouvrage, dont il restait

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 270-273.

(2) *Histoire des comtes de Toulouse*, append., p. 35-46.

(3) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 266-270.

à peine un volume entier, avec un abrégé des parties perdues (1). Il est à craindre, dit M. Delisle, que ces débris aient à jamais disparu depuis la Révolution (2).

ART. III

HAGIOGRAPHIE OU VIES DES SAINTS

Nous classerons dans cet article les ouvrages suivants :

1° Le Sanctoral (*Speculum Sanctorale*), en quatre parties et en quatre volumes, dont nous donnons plus bas l'analyse ;

2° Diverses Vies des Saints, formant comme un supplément au Sanctoral ;

3° Traité sur les Saints du Limousin ;

4° Traité sur les soixante-douze disciples.

§ 1^{er}. — MIROIR SANCTORAL (*Speculum Sanctorale*)

Un des ouvrages les plus considérables de Bernard Gui est son *Miroir des Saints* (*Speculum Sanctorale*). C'est un grand recueil hagiographique divisé en quatre parties.

Il entreprit la composition de ce grand ouvrage à la demande et sur l'ordre formel de frère Béranger de Landorre, treizième général de l'ordre des Dominicains, c'est-à-dire entre les années 1312 et 1318. Frère Béranger, qui fut plus tard archevêque de Compostelle, trouvait que l'ouvrage si connu de Jacques de Voragine, la *Légende dorée* (*Legenda aurea*), laissait à désirer sur beaucoup de points et renfermait trop de faits douteux (3). C'est pourquoi il engagea Bernard à composer un nouveau recueil de Vies de Saints.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. Les deux premières étaient terminées en 1324. Bernard Gui, alors évêque de Lodève, les dédia au pape Jean XXII, à Avignon, le 13 des calendes d'août (20 juillet), et les soumit à son approbation et à sa correction (4).

Cinq ans plus tard (1329), l'ouvrage entier était achevé. Bernard Gui offrit au pape la quatrième et dernière partie du *Miroir Sanctoral* « comme un bouquet composé des violettes des Confes-

(1) Quorum vix unum integrum et aliorum epitomen nobis Calviniana rabies reliquit (*Chronologia præsulum Lodovensium*, p. 289).

(2) *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui*, p. 273.

(3) Ap. LABBE, t. II, p. 512.

(4) Voir cette dédicace dans LABBE, t. II, p. 513, et dans M. Léopold DELISLE, p. 420.

seurs et des lys des Vierges (1) ». Jean XXII reçut ce présent avec une satisfaction particulière et en remercia l'auteur par une lettre datée d'Avignon, le 21 juillet 1329 (2). Bernard Gui fait l'analyse et donne le résumé de son *Miroir Sanctoral* dans la préface de cet ouvrage, que le P. Labbe et M. Léopold Delisle ont publiée (3).

Dans la première partie, l'auteur traite des fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, des deux fêtes de la Sainte-Croix, de celle des Anges, de la fête de Tous les Saints, de la Commémoration des Fidèles trépassés, et en dernier lieu de la dédicace des Eglises (4).

Dans la seconde partie, il traite de saint Jean-Baptiste (sa Nativité et sa Décollation), puis des gestes des apôtres, en commençant par saint Pierre et saint Paul, et en continuant par les autres, d'après l'ordre qu'ils occupent dans le calendrier ; il y ajoute deux évangélistes, saint Luc et saint Marc. A la suite des apôtres et des évangélistes, il donne la Vie de saint Martial, disciple du Christ (5). A la fin de cette seconde partie, il donne les légendes de quelques-uns des soixante-douze disciples, c'est-à-dire de ceux dont il a pu se procurer les gestes ; car il n'en a recueilli qu'un petit nombre, et n'a pu retrouver le nom de tous.

La troisième partie du *Miroir Sanctoral* est consacrée aux martyrs, à leurs combats et à leurs triomphes. L'auteur commence ce volume par le proto-martyr saint Etienne et les Saints Innocents ; puis il parle des autres martyrs, d'après l'ordre où ils sont placés dans les calendriers et les Martyrologes. On trouve, dans cette troisième partie, la légende de sainte Valérie, vierge et première martyre des Gaules (6).

La quatrième et dernière partie renferme les légendes des saints confesseurs et des vierges, en commençant par saint Silvestre, souverain pontife, et en continuant par les autres d'après le rang qu'ils occupent dans le calendrier. On trouve dans cette quatrième partie la vie de plusieurs saints du Limousin, dont nous donnons ci-après la liste (7).

(1) *Quasi manipulum quartum de confessorum viridis et virginum lilii candidatum.* (Ap. FAILLON, t. II, p. 782. — Léopold DELISLE, p. 424.)

(2) Voir cette lettre dans LABBE, t. II, p. 513 ; — FAILLON, t. II, p. 782 ; — Léopold DELISLE, p. 424.

(3) LABBE, *Nova Bibliotheca*, t. II, p. 514. — Léopold DELISLE, *Notice*, p. 421.

(4) Cette première partie se trouve dans le ms. 1014 de la Bibliothèque de Tours.

(5) Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 9731, fol. 168.

(6) Bibliothèque de Toulouse, ms. 64, fol. 121.

(7) Cette quatrième partie se trouve à la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 5407.

Bernard Gui dit, en terminant sa préface, que ce qui l'a déterminé à entreprendre ce travail, c'est que, dans les recueils composés avant lui, les compilateurs, visant à la brièveté, avaient tronqué une partie des légendes ; en outre, on avait omis, dans ces divers recueils, les légendes d'un grand nombre de saints.

Qu'il nous soit permis de signaler, dans cette quatrième partie, la légende de plusieurs saints qui sont originaires du Limousin, ou dont la vie se rattache à l'histoire du Limousin. Voici le rang qu'ils occupent dans le ms. 5407 de la Bibliothèque nationale : saint Wast, né à Courbefy (fol. 38 v°) ; saint Alpinien, disciple de saint Martial (fol. 87) ; saint Sacerdos, évêque de Limoges (fol. 90 v°) ; saint Antoine de Padoue, qui a prêché en Limousin (fol. 106) ; saint Prosper, né à Limoges (fol. 113) ; saint Yrieix (fol. 157) ; sainte Pélagie (fol. 161) ; saint Pardoux (fol. 194 v°) ; saint Junien (fol. 201 v°) ; saint Léonard (fol. 209 v°).

Divers auteurs ont publié quelques-unes des légendes que renferme le Sanctoral de Bernard Guidonis. On en trouve dans *les Vies des Saints* de Surius. Jacques Percin a publié (1693) la Vie de saint Dominique dans ses *Monuments du Couvent de Toulouse* (1). Bosquet, dans ses *Histoires de l'Eglise Gallicane*, a donné les légendes de saint Paul de Narbonne et de saint Georges de Velay (2). Le P. Labbe, dans sa *Bibliotheca Nova*, a fait des emprunts considérables au Sanctoral, en se servant de copies prises par François Bosquet sur l'exemplaire des Dominicains de Toulouse. C'est ainsi qu'il a publié les légendes de saint Cybard, de saint Hygin, de saint Julien de Brioude, de saint Justin, de saint Licier de Couserans (3). Les Bollandistes ont reproduit également les légendes de saint Fulcran de Lodève, de saint Hygin, de saint Julien de Brioude, de saint Justin, de saint Licier de Couserans (4). Baluze a donné au public la Vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges (5). Nous-même, nous avons publié, d'après le Sanctoral de Bernard Gui, le récit des miracles de saint Antoine de Padoue, composé par le Frère Jean Rigaud, évêque de Tréguier (6).

(1) *Monumenta Conventus Tolosæ*, p. 30.

(2) *Ecclesiæ Gallicanæ Histor.*, pars II, p. 106 et 13. — L'addition à la Vie de S. Georges, qu'on lit page 16, est de Bernard Guidonis.

(3) *S. Cybard*, t. II, p. 519 ; — *S. Hygin*, 564 ; — *S. Julien de Brioude*, 567 ; — *S. Justin*, 579 ; — *S. Licier*, 588.

(4) *S. Fulcran*, février, II, 712 ; — *S. Hygin*, mai, I, 388 ; — *S. Julien*, août, VI, 173 ; — *S. Justin*, mai, I, 49 ; — *S. Licier*, août, VI, 47.

(5) *Disquisitio sæculi quo vixit S. Sacerdos*. Tutelæ, 1655.

(6) *Saint Antoine de Padoue en Limousin*. Limoges, 1895, p. 166.

Dans la liste des auteurs qui ont donné des extraits du Sanctoral, M. Léopold Delisle a oublié Benoît Gonon, qui, dans ses *Vies des Pères d'Occident*, imprimées à Lyon en 1625, a publié, d'après Bernard Guidonis, les Vies de saint Junien et de saint Amand, de saint Pardoux de Guéret et de saint Léonard du Limousin (1).

Le Sanctoral de Bernard Gui n'est pas une œuvre originale : c'est un vaste recueil où l'auteur reproduit presque textuellement quelques-unes des anciennes légendes, telles que celles de saint Léonard, saint Junien, saint Yrieix ; parfois il abrège et il ajoute aussi quelquefois : il n'est donc pas l'auteur, mais le compilateur, l'abréviateur et le continuateur.

Toutefois, ce grand recueil a obtenu l'estime des critiques les plus sévères ; voici ce que dit Baillet de cet ouvrage et de son auteur : « Cet écrivain, né pour l'avancement de l'histoire de l'Eglise, composa, outre un assez grand nombre de Vies particulières de saints, un grand recueil des Vies des saints en général.... Il avait plus d'érudition et de jugement que la plupart des savants de son temps ; et l'on prétend qu'il s'est montré plus exact et plus sévère, sur les fables et les faits incertains, que ceux qui l'avaient précédé. Il s'est attaché principalement à recueillir les actes anciens. Mais, au lieu de les donner en entier, il semble avoir voulu abréger ceux qui étaient longs, et retrancher ce qui lui paraissait suspect ou superflu (2). »

M. Léopold Delisle a dit avec raison « que le Sanctoral n'est pas un vulgaire recueil de légendes et que la critique et l'histoire y ont à gagner beaucoup de renseignements utiles (3) ».

« Bernard, dit-il, dans son Sanctoral, ne se contente pas de copier ou d'abrégé les anciennes légendes : il y enregistre ça et là des événements relativement modernes...

» A l'occasion de la vie de sainte Valérie, il entre dans des détails très précis sur l'église qui fut élevée à Limoges en l'honneur de cette sainte. Il en a décrit la construction en 1165 et la dédicace en 1212, beaucoup plus complètement que Bernard Itier, le chroniqueur de Saint-Martial (4) ».

§ 2. — DIFFÉRENTES VIES DE SAINTS

Outre les quatre volumes du Sanctoral dont nous venons de parler, Bernard Gui avait composé un recueil ayant pour objet la

(1) *Vitæ patrum Occidentum*. Lugduni, 1615, in-fol., p. 208-210.

(2) Ap. LABICHE, t. III, p. 396.

(3) LÉOPOLD DELISLE, *Notice*, p. 291.

(4) *Id. ibid.* p. 287-288. — Voir *ibid.* le texte de Bernard sur l'église de Sainte-Valérie.

vie, la translation et les miracles de plusieurs saints du pays de Toulouse, tels que saint Saturnin, saint Exupère, saint Germer, saint Papoul, saint Bérenger, etc. (1).

Dans un chapitre du Sanctoral consacré à saint Thomas d'Aquin, Bernard Gui fait mention d'un écrit spécial qu'il avait composé sur la vie, la mort et les miracles de l'illustre dominicain. A la suite de cet écrit, il avait publié l'abrégé d'une enquête solennelle qui fut faite par les inquisiteurs du Saint-Siège sur la vie, la conversation et les miracles de saint Thomas depuis l'an 1319 jusqu'à sa canonisation qui eut lieu quatre ans plus tard, en 1323 (2).

C'est ce texte qui a été publié par Quétif et Echard, d'après un manuscrit du couvent des Dominicains de Carcassonne qui portait le nom de Bernard Guidonis (3). Le texte a été reproduit par les Bollandistes (4).

Quétif et Echard ont attribué à Bernard Gui un lectionnaire en deux volumes qui est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de Toulouse, et dans lequel on trouve la Vie et le trépas de saint Martial, disciple du Christ, ses lettres aux habitants de Bordeaux et de Toulouse, les Vies de saint Cybard, de saint Dominique, de saint Léonard, etc. (5).

§ 3. — TRAITÉ SUR LES SAINTS DU LIMOUSIN

Il est question, dans ce traité : 1° des saints dont les corps reposent dans le diocèse de Limoges ; 2° des saints qui, étant nés dans le diocèse ou y ayant séjourné, sont morts et reposent dans d'autres provinces.

A propos de saint Martin de Corbie, chapelain et confesseur de Charles-Martel, Bernard Guidonis dit que ce saint exerça sa vengeance sur les hommes du château de Limoges, qui avaient envahi et violé son église, pendant que le prêtre célébrait l'office divin (1273). Il ne s'agit pas ici, comme l'a cru M. Léopold Delisle, de l'église des Dominicains de Limoges, mais de celle de Saint-Priest-sous-Aixe, dans laquelle saint Martin était inhumé (6).

M. L. Delisle semble avoir ignoré que ce traité sur les saints du

(1) Bibliothèque nationale, fonds latin, 4985, fol. 150, *Toulouse*, ms. 72, fol. 220.

(2) Voir l'extrait du ms. dans Léopold DELISLE, p. 296.

(3) *Scriptores ordinis prædicat.*, t. I, p. 44 et suiv.

(4) *Acta SS.*, t. I aug., p. 628 et suiv.

(5) Léopold DELISLE, p. 292-293.

(6) Voir le texte de Bernard Gui dans Léopold DELISLE, p. 261.

Limousin a été publié par le P. Labbe, dans sa *Bibliotheca Nova*, t. I. On pourrait en donner une édition plus correcte d'après quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale. Fonds latin 4977, 5043, 5920, et le ms. 1171 des nouvelles acquisitions, exemplaire original.

§ 4. — TRAITÉ SUR LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

On lit dans l'Evangile (Luc, X, 1) que le Christ choisit, outre les douze apôtres, soixante-douze disciples, qu'il envoya deux à deux devant lui dans les cités et les lieux où il devait aller lui-même. Quels étaient ces soixante-douze disciples? Eusèbe, dans le premier livre de son Histoire (ch. XIV), dit qu'il n'en a trouvé le nom nulle part. Bernard Gui a fait des recherches sur ce sujet, et il a exposé, dans ce Traité, le résultat de ses recherches. Il range résolument parmi les disciples de Notre-Seigneur : saint Martial de Limoges et ses compagnons, saint Austriclinien et saint Alpinien, saint Saturnin de Toulouse, saint Georges du Puy, saint Front de Périgueux, saint Julien du Mans, saint Ursin de Bourges, saint Trophime d'Arles, saint Maximin d'Aix, saint Lazare de Marseille, saint Clément de Metz, saint Eucaire, saint Valère et saint Materne de Trèves, saint Sixte de Reims, saint Mansuet de Toul, saint Savinien, saint Potencien et saint Altin de Sens et d'Orléans. Mais il n'inscrit sur son Catalogue qu'avec des réserves les noms de saint Eutrope de Saintes, de saint Gatien de Tours et de saint Menge de Châlons (1).

Ce traité fut écrit en 1313. L'auteur y fit plus tard quelques additions : l'une, relative à saint Georges du Velay ; l'autre, à saint Luc l'Evangéliste. Voir les manuscrits de la Bibliothèque nationale, 1171 des nouvelles acquisitions et les mss. latins 4976 et 4989 (2).

ART. IV

HISTOIRE MONASTIQUE

Compilation historique sur l'ordre des Dominicains

« Le 22 décembre 1304, Bernard Gui, étant prieur du couvent de Saint-Vincent de Castres, soumit à frère Aimeri, maître de l'ordre des Dominicains, une vaste compilation sur l'histoire de cet ordre. Le 24 juin suivant, frère Aimeri remerciait l'auteur, le félicitait du

(1) Léopold DELISLE, p. 299.

(2) *Id.* p. 297.

succès de son entreprise et s'engageait à lui fournir tous les documents qui pourraient servir à perfectionner et à continuer un ouvrage si glorieux pour la grande famille de saint Dominique (1).

La lettre même de Bernard Gui, que M. Delisle a publiée dans l'Appendice de son ouvrage (n° 1), indique très clairement le plan de la Compilation.

§ 1^{er}. — TRAITÉ D'ÉTIENNE DE SALAGNAC

L'ouvrage commence par un texte revu et considérablement augmenté du Traité que frère Etienne de Salagnac, du diocèse de Limoges, avait écrit sur les quatre grâces insignes dont Dieu a favorisé l'ordre des Frères prêcheurs. Ce Traité était divisé en quatre parties, dont chacune correspond à l'une des quatre grâces insignes dont l'ordre avait été favorisé par la Providence : 1^o les mérites du chef de l'ordre, saint Dominique (*de strenuo duce*); 2^o la glorieuse mission qui lui était confiée (*de glorioso nomine prædicatorum*); 3^o l'illustration des religieux qui en ont fait partie (*de illustri prole*); 4^o la sécurité qu'on trouvait à y faire profession (*de securitate vitæ*).

La première partie, qui est un éloge de saint Dominique, renferme des détails précis sur les origines des couvents de Limoges et de Cahors.

Dans la troisième partie, on trouve l'énumération des religieux qui, à divers titres, ont illustré l'ordre des Frères prêcheurs.

La quatrième partie a pour but de montrer la parfaite sécurité qu'offre, au point de vue du salut, le régime de l'ordre de saint Dominique.

Dès les premières lignes du Traité, Bernard Guy prévient les lecteurs qu'il a fait des additions considérables au travail d'Etienne de Salagnac. Cet ouvrage, avec les additions de Bernard, paraît être resté inédit (2).

§ 2. — CATALOGUE DES MAÎTRES DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE ET DES PRIEURS PROVINCIAUX

En second lieu, Bernard Gui, dans son ouvrage, donne le Catalogue des maîtres de l'ordre et des prieurs provinciaux.

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 304.

(2) *Id.* p. 306-310. — Quelques fragments en ont été compris dans les extraits que M. de Wailly a donnés, d'après le ms. 5486 et d'après dom Martène dans le *Recueil des Historiens* (XXI, 735), sous le titre de *Fragmenta libelli de ordine prædicatorum* (*ibid.* 310, n. 1).

Le Catalogue historique des maîtres de l'ordre s'arrêtait d'abord à l'élection d'Aimeri de Plaisance, c'est-à-dire en 1304. Plus tard, Bernard Gui le conduisit jusqu'à la démission de ce maître qui eut lieu en 1311. C'est d'après le ms. 5486 de la Bibliothèque nationale, qui contient la copie du premier de ces textes, que Martène a publié le Catalogue historique des maîtres de l'ordre des Frères prêcheurs (1).

Dans le Catalogue des prieurs provinciaux, Bernard Gui s'est attaché surtout à la province de Provence, qui, à partir de l'année 1304, fut divisée en deux provinces nouvelles, celle de Toulouse et celle de Provence. Dans le Catalogue de cette dernière province on peut citer, entre autres notices, celle qui concerne Gérard de Frachet, une de nos illustrations limousines (2). Ce Catalogue des prieurs provinciaux a été publié par Martène, à la suite du Catalogue des maîtres, d'après le ms. 5486 (3).

Bernard Gui a ajouté au Catalogue des prieurs provinciaux de Toulouse et de Provence le Catalogue des prieurs de la province de France et de la province de Danemarck (4).

§ 3. — HISTOIRE DES PRIEURS CONVENTUELS

Après l'histoire des maîtres de l'ordre de saint-Dominique et des prieurs provinciaux, Bernard voulut comprendre dans sa Compilation l'histoire des couvents et des prieurs conventuels ; il commença par écrire en abrégé l'histoire des couvents de Prouille et de Toulouse ; peu à peu il élargit son cadre et il étendit ses recherches à l'histoire de tous les couvents avec lesquels il avait été particulièrement en rapport, c'est-à-dire ceux de Toulouse et de Provence. Nous avons compté, dans la province de Toulouse, vingt sept couvents de Frères prêcheurs et trois couvents de religieuses dominicaines ; dans la province de Provence, vingt-huit couvents de frères et deux maisons de sœurs.

Bernard Gui s'est principalement étendu sur l'histoire des couvents de Prouille, Toulouse, Limoges, Cahors, Bordeaux, Périgueux, Carcassonne, Agen, Castres, Brive, Alby et Saint-Junien (5).

Martène a publié, dans l'*Amplissima Collectio* (t. VI, 437-539), l'histoire de tous les couvents de la province de Toulouse et d'une

(1) *Amplissima Collectio*, t. VI, 397-417.

(2) Léopold DELISLE, p. 312-316.

(3) *Amplissima Collectio*, p. 418-436.

(4) Léopold DELISLE, p. 316.

(5) Léopold DELISLE, p. 317.

partie seulement des couvents de la province de Provence. On en trouve l'histoire complète dans le ms. 173 de Toulouse et dans le ms. de Bordeaux.

Signalons en particulier, dans l'*Amplissima Collectio*, l'histoire des couvents de Limoges (p. 463), de Brive (p. 501), et de Saint-Junien (p. 518).

M. l'abbé Douais, de l'Institut Catholique de Toulouse, a publié dans notre *Bulletin*, l'histoire de la fondation du couvent de Limoges, et le catalogue de ses prieurs, jusqu'en 1338, d'après le ms. 490 de Toulouse et le ms. 780 de Bordeaux (1).

§ 4. — CHAPITRES GÉNÉRAUX ET PROVINCIAUX

Dès l'année 1297, Bernard Gui travaillait à recueillir les actes des Chapitres généraux et provinciaux de l'ordre de saint Dominique. En 1304, il considérait son recueil des Chapitres comme terminé. Mais arrivé à ce point de son travail, il modifia son plan, et en fit deux parties : l'une consacrée aux Chapitres généraux, l'autre aux Chapitres provinciaux.

La première partie, exclusivement consacrée aux Chapitres généraux, fut terminée en 1212 ou 1213. L'ouvrage fut revu et complété en 1315.

A la suite de cette première partie, on en trouve une seconde, dans laquelle sont compris les actes des Chapitres de la province dont Toulouse était le chef-lieu (2).

Dom Martène a donné une édition très incomplète des Chapitres généraux (*Thesaurus*, IV, 1669-1964).

Une édition des Chapitres provinciaux, faite d'après les meilleurs manuscrits, offrirait de grandes ressources à l'histoire. Que de renseignements précieux on trouverait dans la liste des personnages vivants et morts, qui étaient recommandés aux prières de l'Ordre ! On peut en juger par la liste que M. Delisle a publiée à la page 330 de sa *Notice sur les mss. de Bernard Gui*.

L'illustre membre de l'Institut a analysé, avec une sagacité et une patience que nous ne saurions trop admirer, tous les manuscrits de Paris, de Toulouse et de Bordeaux, qui renferment en tout ou en partie les divers ouvrages dont se compose la compilation historique de l'ordre des Dominicains. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XL, p. 264-282.

(2) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 329, 332, 334, 335,

ART. V

THÉOLOGIE

§ 1^{er} ABRÉGÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

« Bernard Gui a résumé les éléments de la doctrine chrétienne dans un opuscule où il traite successivement : — des préceptes du Décalogue, — des articles de foi, — du symbole des apôtres, de celui de Nicée et de celui de saint Athanase, — des sept sacrements, — des qualités de la gloire des bienheureux.

» La composition de l'abrégé de la doctrine chrétienne remonte au commencement du xiv^e siècle. »

Aux six exemplaires de ce traité que possède la Bibliothèque Nationale et que cite M. Delisle, nous pouvons en ajouter un septième, le ms. 12090.

L'auteur refondit cet opuscule dans les dernières années de sa vie quand il avait à administrer l'église de Lodève. Il lui donna la forme d'une instruction destinée aux curés de son diocèse : *Libellus brevis et utilis de articulis fidei et sacramentis Ecclesiæ, et præceptis Decalogi, cum quibusdam annexis aliis in fine, pro rectoribus et curatis ecclesiarum nostræ dyocesis*.

Dans cette nouvelle édition, l'ordre des matières n'est plus celui qui avait été adopté pour la première. Bernard Gui commence par les articles de foi ; il traite ensuite des trois symboles, des sept sacrements, des dix commandements, des sept œuvres de miséricorde corporelle, des six œuvres de miséricorde spirituelle, des sept péchés capitaux, et enfin des sept qualités de la gloire des bienheureux (1).

C'est cette seconde édition qui est citée par l'abbé Roy-Pierrefitte dans sa notice sur Bernard Guidonis (2).

L'opuscule *De articulis fidei* a été publié récemment, à la suite du synodal de Lodève, par M. l'abbé Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse (3).

§ 2. — TRAITÉ SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE-VIERGE

Ce traité a pour titre : *Dicta sanctorum atque doctorum Ecclesiæ loquentium de peccato originali*. On le trouve dans les mss. 4976, 4977, 4987 de la Bibliothèque Nationale,

(1) L. DELISLE, *Notice*, p. 362.

(2) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. X, p. 44.

(3) *Synodal de Lodève*, in-8 de xxviii-80 pages. Paris, Picard.

Bernard Gui n'a pas, à proprement parler, composé un traité sur cette question. Il s'est borné à rassembler les textes les plus probants à l'appui de l'opinion qui avait alors généralement cours dans les écoles dominicaines. L'opuscule se termine par la célèbre lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon : *Inter cæteras Gallie constat profecto Lugdunensem* (1).

ART. VI

OUVRAGES DE DROIT CANON

§ 1^{er}. — TRAITÉ SUR L'ÉPOQUE DE LA CÉLÉBRATION DES CONCILES

Bernard Gui a composé un petit traité sur l'époque de la célébration des conciles généraux et particuliers. On en a deux rédactions différentes : la première a été achevée vers l'an 1315 ; la seconde, qui renferme des additions considérables, fut publiée après le mois de novembre 1317. La Bibliothèque nationale possède plusieurs exemplaires de ces deux rédactions (2).

Voici le titre que portait cet ouvrage dans le manuscrit du château de Juvet (Haute-Vienne), appartenant au seigneur de La Guionie :

« *De tempore celebrationis conciliorum in partibus Orientis ab ortu Ecclesie ad annum MCCCX.*

» *De conciliis in Occidente habitis ad annum MCCCXIII* (3) ».

Le chanoine Collin, dans son livre sur les *Limousins illustres*, publié en 1660, dit que le seigneur de La Guyonnie, qui possédait les manuscrits de Bernard Guidonis, s'appelait le baron de Nantiat (4).

§ 2. — PRATIQUE DE L'INQUISITION

L'inquisition avait pour but de conserver l'unité de la foi et de préserver la société des dangers que lui faisaient courir des sectes ténébreuses, telles que les nouveaux Manichéens, les Vaudois, etc. Les moyens de répression employés par l'inquisition en Espagne doivent être attribués plutôt aux pouvoirs publics et aux lois civiles espagnoles qu'à l'Eglise. En Aquitaine, on n'a pas connu ces excès.

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 365.

(2) Voir les numéros de ces mss. dans Léopold DELISLE, p. 300 et 301.

(3) Dom ESTIENNOT, *Bibliothèque nationale*, ms. 12764, p. 260.

(4) Cujus (Guidonis) opera extant exarata manu, apud baronem de Nantiat in castro de La Guyonie. (*Lemocii multiplici eruditione illustres*, p. 20).

Nous en avons la preuve dans l'ouvrage que Bernard Guidonis a composé sur la *Pratique de l'inquisition* et dans lequel, en exposant méthodiquement les prérogatives et les devoirs des inquisiteurs, il cite les textes sur lesquels reposait leur autorité et il insère le modèle de tous les actes auxquels donnait lieu l'exercice de l'inquisition. Ce genre de manuel ou de formulaire est intitulé : *Practica tradita per fratrem Bernardum Guidonis, de ordine prædicatorum, contra infectos heretice pravitatis*. La Bibliothèque de Toulouse en possède, sous les n° 98 et 196, deux exemplaires du xiv^e siècle,

Cet ouvrage est divisé en cinq parties :

1° Dans la première, on trouve les formules des lettres ayant trait, soit à la citation, soit à l'arrestation des personnes coupables ou suspects d'hérésie ;

2° La seconde partie renferme les formules des lettres relatives aux actes gracieux qui se faisaient d'ordinaire au commencement des sermons des inquisiteurs, tels que l'enlèvement des croix, l'élargissement des prisonniers, l'imposition de pénitences, comme pèlerinages, etc. ;

3° La troisième partie comprend les formules des actes qui se faisaient aux sermons généraux des inquisiteurs, tels que l'exposé des fautes, l'abjuration de l'hérésie, l'absolution des excommuniés, etc. ;

4° La quatrième partie renferme le résumé des constitutions apostoliques qui avaient défini les pouvoirs et les prérogatives des inquisiteurs ;

5° Dans la cinquième partie, on trouve des instructions pour l'examen et l'interrogatoire des différentes classes d'hérétiques. Bernard Gui passe successivement en revue les modernes Manichéens, les Vaudois, les faux-apôtres, les Béguins, les Juifs, les sorciers et les devins.

A ces cinq parties est joint un appendice dans lequel on trouve des Mémoires sur la secte des faux-apôtres, sur la vie des fondateurs de cette secte, Géraud Ségarel et Dulcin de Novare. Ces Mémoires, qui sont de l'an 1346, peuvent être cités comme un des écrits les plus curieux de Bernard Gui (1).

La *Pratique de l'inquisition* peut servir à combler des lacunes dans les registres de l'Inquisition qui nous sont parvenus : mais elle est surtout remarquable par un exposé systématique de la procédure que suivaient les inquisiteurs et par les détails historiques sur les croyances et les pratiques des hérétiques qui étaient l'objet de leurs poursuites.

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 353-357.

Sans entrer dans l'examen des formes de procédure dont Bernard Gui nous a tracé le tableau, disons un mot des croix que les hérétiques devaient porter sur leurs habits. Ces croix, dont ils ne pouvaient jamais se séparer, étaient en feutre jaune; on les fixait l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos du pénitent.

Les prisonniers mis provisoirement en liberté portaient sur leurs habits deux marteaux jaunes, pour rappeler qu'ils appartenaient toujours aux murs de la prison.

Les pèlerinages qui étaient imposés comme pénitence se divisaient en deux classes : 1° les quatre grands pèlerinages : Rome, Compostelle, Saint-Thomas de Cantorbéry, les trois Rois de Cologne; 2° les petits pèlerinages, parmi lesquels on nomme Roc-Amadour, le Puy-en-Velay, Saint-Martial et Saint-Léonard en Limousin, Saint-Denis en France, Notre-Dame de Chartres, Saint-Surin de Bordeaux, etc.

Les pénitents étaient parfois dispensés d'accomplir leur pèlerinage en payant une certaine somme qu'on affectait à la construction des églises, des ponts et des fontaines (1).

M. Léopold Delisle a publié dans sa *Notice* (p. 402) le sommaire et la table de la *Pratique de l'Inquisition*, d'après deux manuscrits de Toulouse, et, à la suite de cette pièce, des extraits de la *Pratique de l'Inquisition* relatifs à la secte des Béguins (p. 416); il ajoute à la dernière page de son livre que la *Pratique* de Bernard Gui et les débris qui nous sont parvenus des Archives de l'Inquisition ont été mis en œuvre par M. Charles Molinier dans une composition dont le manuscrit a été couronné par l'Académie de Toulouse (p. 452).

§ 3. — SYNODAL DE LODÈVE

Le synodal du diocèse de Lodève (1325-1326), accompagné du *Libellus de articulis fidei*, a été publié par M. l'abbé C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. (Paris, Picard, 1895, in-8 de xxviii-80 pages).

ART. VII

OUVRAGES DE LITURGIE

§ 1^{er}. — TRAITÉ DE LA MESSE

Ce traité se divise en deux parties : la première a pour titre : *De ordinatione officii Missæ facta a Domino Jhesu Christo et sanctis*

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 358-361.

ejus apostolis, ac demum per summos Romanos pontifices successive. Dans cette première partie, Bernard Gui fait un exposé historique de la façon dont la liturgie de la messe a été formée. Après avoir relevé les passages de l'évangile relatifs au sacrement de l'Eucharistie, il indique les constitutions par lesquelles les papes, depuis saint Clément jusqu'à Urbain II, ont réglé certains détails de la célébration de la Messe.

Dans la seconde partie qui a pour titre : *Casus qui contingere possunt in celebrando*, l'auteur s'occupe, en suivant la Somme de saint Thomas, des fautes et des accidents qui peuvent arriver pendant la célébration du saint sacrifice.

On trouve ce traité dans les mss. 4975, 4976, 4977 de la Bibliothèque nationale. Dom Estiennot l'avait vu dans les manuscrits du château de Juvet (1).

Une édition gothique de la seconde partie, qui faisait partie de la Bibliothèque de la Sorbonne, est citée par Quétif et Echard (2).

§ 2. — MESSE EN L'HONNEUR DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

Sous ce titre *Missa discipulorum*, Bernard Gui a composé une messe en l'honneur des soixante-douze disciples, avec une prose dont voici les premiers vers :

*Jubilantes exultemus
Collaudantes exaltemus
Domini discipulos.*

On trouve cette messe dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale cités dans le paragraphe précédent (3).

ART. VIII

MÉLANGES

§ 1^{er}. — SERMONS

Bernard Gui, dans le cours de sa longue carrière, a prononcé un grand nombre de sermons. Quétif et Echard en citent parmi ses ouvrages, sous ce titre : *Sermones de tempore et sanctis* (t. I, p. 578), ils occupaient le tome III des œuvres de Bernard en neuf volumes

(1) Bibliothèque nationale, ms. 12764, p. 270.

(2) L. DELISLE, *Notice*, p. 364.

(3) L. DELISLE, *Notice*, p. 258, 436.

in-folio que possédaient les Dominicains de Toulouse. Percin dit que ses sermons se trouvaient dans le tome IX in-4° de ses ouvrages (1).

Le ms. 219 de la Bibliothèque de Toulouse renferme une collection de sermons attribués, par une main moderne, à Bernard Guidonis. M. Léopold Delisle suppose que ces sermons sont ceux du dominicain Guy d'Evreux, dont plusieurs exemplaires existent à la Bibliothèque nationale (2).

§ 2. — LETTRES

Dans sa Notice sur les manuscrits de Bernard Gui, M. Léopold Delisle a publié quelques-unes de ses lettres. Bornons-nous à mentionner les suivantes :

1° Une lettre qui ordonne la recherche des livres juifs qui devaient être brûlés, dans les sénéchaussées de Toulouse et de Rodez (4 janvier 1310);

2° Une autre du même genre pour la sénéchaussée de l'Agenais (même date);

3° Une lettre pour confier provisoirement les fonctions d'inquisiteur au prieur et au lecteur du couvent de Carcassonne (3).

§ 3. — AUTRES OUVRAGES

Quétif et Echard mentionnent deux ouvrages de Bernard Guidonis dont ne parle pas M. Léopold Delisle, en voici le titre :

1° *Tractatus de dominicis, feriis et festis de tempore*;

2° *Tractatus de festis sanctorum* (4).

Nous avons trouvé à la Bibliothèque nationale un ouvrage historique qui paraît avoir échappé aux recherches de M. L. Delisle, c'est un Appendice à la Chronique de Martin le Polonais.

(1) Tomus IX in-quarto continet plures sermones de tempore (*Monumenta conventus Tolosani*, p. 70).

(2) L. DELISLE, *Notice*, p. 366.

(3) L. DELISLE, *Notice*, p. 382, 384, 397.

(4) Ap. ROY-PIERREFITE, *Bulletin archéol. du Limousin*, t. X, p. 44.

CONCLUSION

Nous ne pouvons que souscrire à l'appréciation judicieuse que M. Léopold Delisle a faite des travaux historiques de Bernard Gui.

« L'examen minutieux auquel il a soumis ses ouvrages ne peut, dit-il, manquer d'en faire comprendre le caractère et l'importance. Bernard Gui n'est assurément pas un écrivain de premier ordre : l'originalité lui fait trop souvent défaut, et les compositions qu'il nous a laissées n'ont qu'une mince valeur littéraire. Il faut cependant reconnaître qu'il nous a conservé, sur l'histoire du midi de la France au ^{xiii}^e et au commencement du ^{xiv}^e siècle, une multitude de renseignements précieux, dont l'équivalent n'existe nulle part ailleurs. Un autre genre de mérite ne saurait lui être contesté, il a épuisé tous les moyens qu'on avait de son temps pour arriver à la connaissance de la vérité.

» Plusieurs de ses devanciers s'étaient fait une loi d'indiquer les principaux historiens auxquels ils faisaient des emprunts. Non-seulement il suit cet exemple et renvoie d'une façon précise aux auteurs qu'il a consultés, il cite encore, çà et là, pour les événements contemporains, des notes et des mémoires domestiques, comme les écrits de Guillaume Pélisson, comme aussi un livre sur la fondation du couvent de Limoges, les notes d'un des premiers disciples de saint Dominique, une note autographe de Gérald de Frachet. Il reproduit les documents dont il se procure des copies, par exemple la relation des miracles opérés sur la tombe de Benoît XI, relation dont Geoffroy de *Ablusiis*, lui avait envoyé un exemplaire.

» Il nomme les personnes dont les entretiens lui ont appris des détails dignes d'être transmis à la postérité : frère Etienne de Salagnac, un vieux chapelain qui avait connu le chroniqueur Gérald de Frachet, frère Pierre de la Forge, frère Bernard de *Bociacis*, frère Bertrand de Clermont, frère Hugues de Roffignac, frère Pierre le Roy de Fangeaux, les compagnons de l'helléniste frère Guillaume Bernard de Gaillac, frère Arnaud du Prat, ou Dupré, poète latin, frère Guillaume Pierre, qui devint évêque de Sabine.

» Son amour pour les légendes pieuses ne l'absorbe pas au point de lui faire négliger les détails piquants de l'histoire profane. Il a

recueilli des récits chevaleresques, tels que l'aventure de ce croisé limousin, Gouffier de Lastours, qui délivra un lion des étreintes d'un serpent.

» Bernard a compulsé les registres, notamment ceux de l'Inquisition, il a lu beaucoup de chartes originales, pour en tirer, soit des éléments chronologiques, soit des notions sur la vie des grands personnages ou sur les origines des églises. Il portait le scrupule jusqu'à marquer l'état matériel des documents qui lui passaient par les mains.

» Dans ses voyages, il copiait de vieilles épitaphes et notait les objets précieux conservés dans les trésors pour justifier de vieilles traditions qu'il n'avait garde de laisser de côté.

» Suivant des procédés que la critique moderne ne désavouerait pas, Bernard s'attache à distinguer nettement ce que, de son chef, il ajoute aux citations d'auteurs plus anciens ; il met en balance les témoignages contradictoires, il discute les dates, et ne confond pas ce qui est simplement probable avec ce qui lui paraît démontré(1) ».

Bornons ici cette citation. On nous a dit que Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier et de Lodève, avait l'intention d'élever un monument en l'honneur de son illustre prédécesseur sur ce dernier siège, dans « le château de Lauroux » (*in castro de Laurosio*) où est mort Bernard Guidonis. Nous applaudissons d'avance à ce projet. M. Léopold Delisle, en consacrant tout un volume à l'étude des divers manuscrits des nombreux ouvrages de Bernard Gui, a élevé à la mémoire de l'ancien évêque de Lodève, un monument plus durable et plus glorieux qu'une statue de marbre ou de bronze, et il peut dire avec le poète latin :

Exegi monumentum ære perennius.

(1) Léopold DELISLE, *Notice*, p. 367-372.

APPENDICE

Voici dans quel ordre M. Léopold Delisle a dressé le catalogue des ouvrages de Bernard Gui dont il a étudié les manuscrits :

- 1° Fleurs des chroniques ou Catalogue des pontifes romains (p. 168).
- 2° Chronique abrégée des papes (p. 235).
- 3° Chronique abrégée des empereurs (p. 240).
- 4° Chronique des rois de France (p. 245).
- 5° Catalogue des rois de France (p. 252).
- 6° Arbre généalogique des rois de France (p. 254 et 452).
- 7° Description des Gaules (p. 258).
- 8° Catalogue des évêques de Limoges (p. 259).
- 9° Traité sur les saints du Limousin (p. 260).
- 10° Traité sur l'histoire de saint Augustin de Limoges (p. 261).
- 11° Chronique des prieurs de Grandmont (p. 263).
- 12° Chronique des prieurs d'Artige (p. 265).
- 13° Chronique des comtes de Toulouse (p. 266).
- 14° Catalogue des évêques de Toulouse (p. 270).
- 15° Cartulaire et chronique de l'église de Lodève (p. 273).
- 16° Sanctoral ou Miroir des saints (p. 273).
- 17° Diverses vies de saints (p. 292 et 437).
- 18° Traité sur les soixante-douze disciples et sur les apôtres (p. 297).
- 19° Traité sur l'époque de la célébration des conciles (p. 300).
- 20° Compilation historique sur l'ordre des Dominicains (p. 303).
- 21° Pratique de l'Inquisition (p. 331).
- 22° Abrégé de la Doctrine chrétienne (p. 362).
- 23° Traité de la Messe (p. 364).
- 24° Traité sur la conception de la Sainte-Vierge (p. 365).
- 25° Sermons (p. 366).

Parmi les vingt-sept pièces publiées à l'Appendice, signalons en

particulier : 1° la copie faite par Bernard Gui d'une lettre de saint Dominique (p. 380); 2° le récit fait par lui de la révolte des Albigeois contre les inquisiteurs en 1302 (p. 386); 3° une lettre d'Edouard II, roi d'Angleterre, adressée à Bernard Gui (p. 400); 4° le sommaire et la table de la Pratique de l'Inquisition (p. 402); 5° les extraits de cette Pratique relatifs à la secte des Béguins (p. 416); 6° la Biographie de Bernard Gui, écrite par un contemporain, que Quétif et Echard supposent être frère Pierre Guidonis, neveu de Bernard (p. 427).

L'abbé ARBELLOT.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Sceau de la garde nationale de Limoges (1793). — 2. Sceau de la Société patriotique et littéraire de Limoges (1790). — 3. Sceau de la Société des amis de la Constitution de Limoges (1790). — 4. Sceau de l'évêque constitutionnel de la Haute-Vienne (1791). — 5. Sceau du directoire du district de Saint-Junien (1793). — 6. Sceau de la municipalité de Rochechouart (1793). — 7. Sceau de J. Estier, agent national du district de Limoges (1794). — 8. Sceau du Comité révolutionnaire de Saint-Laurent-sur-Gorre (1794).



LES EMBLÈMES ET LES DÉVISES

dans les Sceaux de l'époque révolutionnaire

spécialement dans ceux du département de la Haute-Vienne

La Révolution qui, dans l'ordre politique, rompit complètement avec le passé, ne se montra pas aussi absolue en toutes choses. A vouloir tout réformer, il lui eût fallu tout créer, ce à quoi elle ne pouvait prétendre. Au surplus, quelque ardent que fut l'esprit de rénovation qui l'animait, elle dut parfois subir la force d'impulsion, l'influence des habitudes, et procéder par transaction. C'est pourquoi elle conserva ce qui, plus vivace que les formes politiques, pouvait s'encadrer dans les institutions nouvelles.

Ainsi en fut-il de certains usages, de diverses pratiques. A vrai dire, ce sont bien là les liens intimes par lesquels une époque se rattache aux temps antérieurs. En eux se révèle le travail d'hérédité permanente qui fait que, dans les mœurs de nos jours, il y a quelque chose des mœurs d'autrefois.

Au nombre des coutumes que la Révolution s'appropriâ fut celle, essentiellement aristocratique, qui consistait à faire emploi de cachets de cire ardente pour clore les lettres et en assurer le secret, comme aussi d'apposer des sceaux sur certains actes pour en attester l'authenticité. A la vérité, les circonstances rendaient plus impérieux que jamais le recours aux moyens propres à sauvegarder aussi bien les intérêts privés que la bonne foi des citoyens. Aussi peut-on dire qu'à aucune autre époque il ne fut fait un usage aussi général et aussi fréquent de sceaux et de cachets. Il n'est point rare de rencontrer, sur des documents officiels assujettis au visa de plusieurs autorités, des empreintes multiples.

Quoique les sceaux de la période révolutionnaire ne constituent que des combinaisons d'un nombre restreint de types principaux, ils n'en offrent pas moins, dans leur ordonnance, une diversité qui

leur assure un réel intérêt. Œuvres de graveurs habiles, ils participent, pour la plupart, des qualités spéciales à une époque qui eut le culte de l'élégance et de la distinction. C'est pourquoi, à défaut d'une grande originalité, on retrouve, dans les compositions qui les décorent, une certaine recherche d'art. Mais, aux formes contournées, à la profusion ornementale de jadis, ont succédé une régularité et une simplicité qui reposent de l'exagération produite par le style rocaille.

Longtemps les sceaux portèrent, soit l'image des personnes auxquelles ils appartenaient, soit le blason de leurs armes. Celui-ci devint même, après le moyen âge, d'un emploi presque général, sauf pour les établissements et les corps ecclésiastiques. Fleurs de chevalerie, — disent de vieux auteurs, — les armoiries furent, à l'origine, l'apanage de l'aristocratie féodale. Le blason était attaché au seigneur comme le titre nobiliaire l'était à la terre. C'était le signe extérieur et partout visible de son individualité. Peu à peu, par l'obtention de charges publiques, la bourgeoisie fut admise à jouir des prérogatives jusque là réservées à la noblesse et notamment du droit de porter des armoiries. Bientôt aussi les usurpations se produisirent et en tel nombre que, dans l'impossibilité de les réprimer, il fallut se borner à les régulariser. On exigea alors leur enregistrement et le paiement d'une taxe, en attendant que chacun put impunément et sans aucune formalité s'octroyer un blason. Les armoiries concédées moyennant finance avaient été composées sans grand souci des règles héraldiques ; les autres n'eurent plus aucune signification ou, du moins, n'offrirent plus qu'un sens vulgaire. On s'ingénia, en effet, à les meubler de pièces équivoques présentant une allusion au nom, à l'emploi, ou même aux goûts du possesseur et constituant autant de rébus. Il y eut bien pis : un jour l'on put voir les financiers enrichis et les femmes galantes arrêter au pied du grand escalier de Versailles leurs équipages armoriés. De ce jour, la vieille noblesse acheva de se détacher de ces marques d'honneur, de plus en plus avilies, et qui lui rappelaient d'antiques privilèges maintenant partagés et amoindris. Aussi, quand vint le temps des voyages à Cythère, volontiers elle suivit la mode qui substituait aux « pièces nobles » des chiffres illisibles et qui prenait pour cimiers et pour supports des couronnes de roses et des amours dessinés par Boucher ou Watteau : le trophée héroïque cédait la place au trophée amoureux.

En sorte que bien avant la Révolution, la chevalerie n'était plus qu'une conception figée ; la floraison qu'elle avait produite et semée dans les armoiries était depuis longtemps desséchée et les pièces du blason restaient, même pour ceux qui en tiraient gloire, l'alphabet indéchiffrable d'une langue morte.

Par ses décrets des 4-11 août 1789, l'Assemblée nationale avait déclaré le régime féodal à jamais détruit, tous droits et privilèges seigneuriaux abolis. Cette destruction fut définitivement consommée le jour où disparut toute distinction d'ordres. Le 6 novembre, les représentants de la nation proclamèrent qu'il n'y avait plus en France qu'une seule et grande famille et, le lendemain, le roi promulgua l'acte qui mettait fin au vieil état de choses. Car ce fut réellement là, qu'on veuille bien le remarquer, le point final placé à l'ultime limite de l'ancien régime.

Désormais les bases de l'organisation sociale ne reposeront plus sur l'identification de l'Etat et du monarque, mais sur le principe de la souveraineté du peuple. De sorte qu'à partir de ce moment, Louis XVI ne se qualifia plus : *par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre*, mais bien : *par la grâce de Dieu et la loi constitutionnelle roi des Français*. Par suite, les lettres-patentes sanctionnant les décisions de l'Assemblée nationale ne porteront plus le *scel royal* ou le *grand sceau de France* en cire verte, mais bien le *grand sceau de l'Etat*. En même temps disparaît l'antique et hautaine formule : *Tel est notre plaisir* (1) que, depuis Charles VIII, la chancellerie française employait comme clause finale et confirmative, avant la date et l'annonce du sceau, dans la plupart des actes royaux. Encore quelques jours et la sanction du roi ne sera plus exprimée par les mots : *nous voulons et ordonnons*, mais simplement par ceux-ci : *le roi accepte et fera exécuter*, lorsqu'il s'agira d'un décret constitutionnel, — *le roi consent et fera exécuter*, quand il s'agira d'un acte législatif ordinaire. C'est qu'en effet le roi n'est plus que le premier fonctionnaire du royaume. Le pouvoir exécutif seul lui appartient. « C'est dans la nation, — dit la *Déclaration des Droits*, — que réside essentiellement le principe de toute souve-

(1) Il ne faudrait pas lire : *Tel est notre Bon plaisir*.

D'après *l'Art de vérifier les dates*, 3^e édition, I, 640, François I^{er} serait l'inventeur de cette dernière formule. Or, M. de Mas Latrie a démontré (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t, XLII, 1881) que, contrairement à cette indication, la formule usitée sous l'ancien régime était celle-ci : *Car tel est notre plaisir*. On la trouve, pour la première fois, sur une ordonnance du roi Charles VIII portant la date du 12 mai 1497, et elle fut constamment employée, concurremment avec cette autre : *Car ainsi nous plaist*.

Quant à la clause à la fois confirmative et restrictive *Car tel est notre Bon plaisir*, elle fut mise en usage par la chancellerie impériale qui l'employa de 1804 à 1814. Sans soupçonner, probablement, l'innovation, la Restauration s'en empara et s'en servit.

» raineté. Tous les pouvoirs émanent d'elle, nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément. »

Toutefois, le sceau de l'Etat ne prend pas, dès cette époque, un caractère impersonnel. Celui dont l'empreinte est apposée à l'encre rouge, sur les lois et décrets, à partir du mois de janvier 1790, représente encore le monarque séant sur son trône, sous un pavillon soutenu par deux anges, avec les attributs de la royauté et dans l'attitude des justiciers. Comme au temps du roi Jean, deux lions sont couchés à ses pieds. Légende : *Louis XVI, p. l. g. d. Dieu et p. l. loy constitutionnelle, roy d. François*. Ce ne sera qu'après le Dix-Août et la suspension du roi que l'Assemblée nationale substituera à celui en usage un sceau d'un nouveau type. Le projet adopté en premier lieu devait représenter le peuple figuré par un Hercule entouré d'un cordon d'étoiles en nombre égal à celui des départements français. Mais la loi du 15 août 1792 relative aux actes du pouvoir exécutif décida que le sceau officiel porterait « la figure » de la Liberté armée d'une pique surmontée du bonnet phrygien » et aurait pour légende : *Au nom de la Nation française*.

Cependant la forme de ce sceau fut bientôt remise en question : dans la séance du 22 septembre, c'est-à-dire au lendemain de la proclamation de la République, la Convention décréta que le sceau des archives serait modifié et représenterait « une femme appuyée » sur un faisceau, tenant de l'autre main une lance surmontée du « bonnet de la Liberté ». La modification devait s'étendre aux sceaux de tous les corps administratifs et judiciaires. Cette prescription fut immédiatement mise à exécution.

Au mois de novembre 1793, la Convention, sur le rapport de David, votait l'érection à Paris d'un monument à la gloire du peuple français. Le décret rendu à cette occasion, le 28 brumaire an II, disposait que le sujet de ce monument, choisi après concours, deviendrait le motif principal du sceau de l'Etat. Il ne fut pas donné suite à ce projet et le type précédemment employé était encore en usage quatre ans plus tard (1797) sans avoir subi d'autre changement que celui de la légende, laquelle était alors ainsi conçue : *Au nom de la République française*.

Tel fut le sceau duquel devaient s'inspirer ceux de toutes les autorités et des corps constitués de l'Etat, des départements et des communes.

J'ai dit qu'après qu'eut été abolie la distinction par ordres, la Révolution était faite. En face de l'orgueil nobiliaire, se dressait maintenant l'orgueil plébéien. Dans la séance de l'Assemblée nationale du 19 juin 1790, Charles de Lameth déclare que la noblesse

héréditaire « choque la raison et blesse la véritable liberté ». Lambel, député de Villeneuve-de-Rouergue, se lève à son tour : « C'est aujourd'hui, dit-il, le tombeau de la vanité. Je demande » qu'il soit fait défense à quiconque de prendre les qualités de » comte, baron, marquis, etc. » Une explosion d'applaudissements mêlés de murmures accueille cette proposition et l'Assemblée décrète, comme conséquence de la suppression des titres, qu'aucun citoyen ne pourra désormais avoir des armoiries ni faire porter des livrées.

Dorénavant, nul sceau, nul cachet ne devra être meublé de pièces héraldiques, ni être accompagné d'aucun signe nobiliaire ; car, dans la proscription du blason, aucune exception n'a été faite. Ceux des communes, orgueilleux emblèmes arrachés par la révolte aux seigneurs féodaux, ou prix de la soumission et de la fidélité aux souverains, ne seront même pas épargnés. On les garnira donc de nouvelles figures conventionnelles, sujets gracieux empruntés à la mythologie et aux règnes de la nature. Mais l'esprit humain s'est toujours complu dans le symbolisme, et il ne faut pas s'attendre à le voir tenter de s'en affranchir, même à une époque d'abandon général des préjugés et des vieilles formules.

Le goût de l'antiquité, qui s'était développé durant la seconde moitié du dix-huitième siècle, et aussi un retour marqué vers la nature, domineront toute la révolution dans les arts, les lettres, les modes et les coutumes. C'est à l'histoire grecque et romaine que la société française demandera des exemples de civisme et de mâles vertus. Elle lui empruntera les noms de ses héros et les emblèmes de leurs triomphes, qu'elle placera sur ses monnaies et sur ses sceaux. L'influence des idées philosophiques de J.-J. Rousseau s'affirmera par le culte de l'Être suprême ; tandis qu'à la suite de Bernardin de Saint-Pierre, la génération affectera une simplicité naturelle qu'elle ne poussera jamais jusqu'à l'austérité et qui trouvera l'une de ses expressions dans le culte des arbres. C'est ainsi que l'ère nouvelle aura pour attributs : le bonnet phrygien, symbole de la liberté ; le triangle et le niveau, emblèmes de l'égalité ; la pique, arme de l'homme libre ; le faisceau de lances, symbole de la force qui naît de l'union ; le faisceau de verges des licteurs romains accompagné de la hache de la loi ; la couronne de chêne, emblème des vertus sociales ; l'œil, symbole de la vigilance.

Quelque saisissant qu'en fut le sens, le symbole, langage muet, ne pouvait parler assez haut à l'esprit du peuple. Ce qu'il fallait à celui-ci pour être comprise de lui, c'était une langue claire, sans équivoque, énergique et sonore. Ces conditions se trouvent réu-

nies dans les devises des sceaux. Non-seulement elles énoncent avec une force singulière, sous leur extrême concision, les idées, les sentiments et les vœux qu'elles entendent traduire, mais elles précisent avec netteté le rang et l'importance qui doivent être attribués à chaque sujet dans les préoccupations du moment.

Ce que disent alors les sceaux n'est point banal et leurs devises sont tout aussi suggestives que les emblèmes qu'elles commentent.

Les premiers mois de la Révolution semblèrent sur le point de voir se réaliser, dans l'apaisement d'attendrissantes illusions, un accord sincère entre la monarchie dégagée de tout despotisme et l'esprit nouveau dont les tendances, essentiellement réformatrices, n'excluaient ni les sentiments généreux, ni les vues foncièrement sages. « *La nation*, — dit Mallet du Pan, — paraissait vouloir concilier » ses droits avec ceux des autorités auxquelles elle en remettait » l'exercice et placer sa liberté dans l'harmonie des différents » pouvoirs. » Il y a un reflet de cet état d'esprit dans l'union, sur les sceaux, des fleurs de lis royales avec la devise : *La Nation, la Loi et le Roi*. Mais bientôt le mouvement révolutionnaire, accéléré par des impulsions diverses, va grandissant. L'alliance des esprits, l'élan des multitudes se tournent vers la défense de la Constitution, sauvegarde des droits acquis. De là la mention : *La Constitution ou la Mort*, qui donne, un instant, la note dominante. Puis, au Dix Août, le divorce éclate entre la royauté et la nation. Une ère nouvelle s'ouvre, à laquelle il faut des symboles nouveaux. Deux mots caractérisent les aspirations du moment : *Liberté, Egalité*.

Dès le commencement de l'année 1793, la double menace de l'invasion étrangère et de la réaction intérieure provoque un état de fièvre qui va aboutir à la Terreur. C'est maintenant l'irréductible révolte, le déchaînement de toutes les fureurs et de toutes les violences. La mort plane sur le paroxysme des haines déchaînées. A l'auguste devise : *Liberté, Egalité, Fraternité*, la Convention vient d'ajouter l'option sinistre : *Ou la Mort*. — *Vivre libres ou mourir*, — *La Liberté ou la Mort*, répètent les sceaux. Et durant toute cette période agitée, ce cri, dont les clubs avaient, depuis longtemps, fait leur mot de ralliement, retentit, alternant avec cet autre : *Guerre aux tyrans*. Enfin, quand après une commotion sans précédent dans l'histoire, l'âme de la France cesse d'osciller entre la violence et la peur, la passion politique perd de son acuité; peu à peu les mots de colère et de rancune s'effacent des sceaux pour ne laisser subsister, triomphante, que cette seule formule, suprême défi jeté au fédéralisme expirant et à la Vendée toujours menaçante : *République Française une et indivisible*.

La période à laquelle appartiennent les monuments sigillographiques que je me suis proposé de décrire s'arrête avec la fin de l'an III ou, si l'on veut, avec le mois de septembre 1795. A cette époque, subitement, et comme si la matière se fut trouvée épuisée par un trop long et fréquent usage, ou encore comme si les cachets et les sceaux eussent été frappés à leur tour d'une proscription générale, les empreintes à la cire disparaissent à peu près complètement des pièces officielles. On ne retrouve guère sur celles-ci que des empreintes en timbre sec ou obtenues par l'apposition du sceau sur des pains à cacheter.

Au reste, une transformation s'opère dans la composition et l'ornementation des sceaux eux-mêmes ; les emblèmes usités jusqu'alors cèdent la place à d'autres attributs d'un nouveau genre. L'œil rayonnant inscrit dans un triangle, cet œil « qui vous poursuit par » tout et qui avait commencé par être l'œil bienveillant de la » Nature, est devenu le regard inquisiteur de la police politique » (1). Le bestiaire héraldique se reconstitue avec des éléments qui diffèrent quelque peu de ceux d'autrefois. L'un des premiers, le coq prend place dans le champ. Mais le coq n'est pas seulement le symbole de la vigilance, l'oiseau fier et courageux se plaisant aux combats : les anciens l'avaient consacré au soleil, dont il est le précurseur. Or, voici qu'à l'instant précis où il apparaît dans les blasons, se lève l'astre qui éblouira le monde des rayons de sa gloire.

Déjà l'aigle, qui sera le témoin de ses triomphes, a fait son apparition dans l'art officiel, vision sillonnant la tourmente, appel vers les sommets, présage de force et de grandeur prochaines. On connaît le bel assignat dessiné par Gatteaux, gravé par Tardieu, et qui offre un motif ornemental des plus suggestifs : au milieu, et dans l'éblouissement de rayons qui projettent au loin leurs feux, un faisceau de verges se dresse, accompagné d'une hache à double tranchant et surmonté du bonnet phrygien ; à sa base, une aigle aux ailes déployées tient en ses serres la foudre et, de son bec, élève un anneau formé du serpent saturnien, lequel vient encadrer la hache et le bonnet placés à la partie supérieure du faisceau. Deux branches, l'une de chêne, fruitée, l'autre de laurier, forment avec l'anneau une double couronne. C'est bien là l'aigle corse, aux yeux froids. Elle n'a pas encore la majestueuse attitude des aigles d'or des légions défilant sous le soleil de juillet ; cependant c'est déjà l'aigle héraldique avec les attributs qu'elle présentera dans le

(1) J. RENOUVIER. *Histoire de l'art pendant la Révolution.*

blason impérial : il ne lui manque plus que la couronne. Ce même sujet décoratif, gravé à l'eau-forte, constitue, en l'an III, la vignette d'en-tête du papier servant à la correspondance du directoire de la Nièvre.

Les archives départementales de la Haute-Vienne possèdent, dans la série de l'époque révolutionnaire, un grand nombre de sceaux et de cachets de toute provenance et d'une belle conservation. Une description de la totalité de ces empreintes serait fastidieuse. Je me bornerai à signaler, parmi les pièces locales, quelques-unes offrant des spécimens des différents types et aussi celles qui présentent des particularités remarquables ou seulement curieuses.

Tous les sceaux dont on trouvera ci-après la liste sont ornés de motifs gracieux, sans inconvenance. Beaucoup joignent à une grande simplicité une véritable élégance. Tels sont ceux des municipalités de Rochechouart et de Saint-Léonard, du directoire de Saint-Junien, du comité de Salut public du Dorat, de la direction des postes de Limoges. Le prêtre qui, devenu évêque constitutionnel de la Haute-Vienne, trouva trop somptueux pour lui le palais des évêques de Limoges et qui ne prétendait être que le premier curé de son diocèse, avait un sceau des plus modestes. Pour encadrer l'écusson sur lequel il affirme sa foi politique et religieuse par les mots : *Évangile et Constitution*, il emploie simplement l'étole, insigne des fonctions curiales. Enfin, pour ne pas omettre les singularités individuelles, je citerai le cachet dont faisait usage le procureur de la commune de Saint-Martin-de-Jussac et qui portait, sur deux tibias en croix, une tête de mort couronnée d'étoiles. Faut-il voir dans cette représentation une ironie amère, une vengeance raffinée ou un simple caprice sans aucune portée philosophique ?

La plus grande latitude, la plus complète liberté paraissent avoir été constamment laissées, dans notre département, aux autorités et aux fonctionnaires de tous ordres, pour la confection de leurs sceaux officiels ou personnels. En une seule circonstance, le jour où s'opéra dans le gouvernement un changement radical, le Conseil départemental, par mesure d'ordre public, intervint au moyen d'un arrêté qui porte la date du 18 août 1792 et dont voici le texte :

« Le Conseil du département,

» Considérant que le pouvoir exécutif étant suspendu dans les mains du roy, les corps administratifs sembleroient improuver la conduite de nos représentants s'ils laissoient subsister son nom sur leurs cachets ;

» Que les citoyens devant prêter désormais le serment de maintenir la liberté et l'égalité, ces deux mots sont enfin devenus les plus beaux du vocabulaire françois ;

» Que, d'ailleurs, la liberté et l'égalité, objets de nos désirs dans des temps d'oppression, de nos travaux et de nos veilles depuis que nous avons brisé nos fers, ne sauroient jamais être trop souvent répétés à nos yeux ; qu'étant gravés en caractères ineffaçables dans les cœurs de tous les bons François, nous ne devons pas négliger l'occasion d'en multiplier l'empreinte,

» Arrête, sur ce, ouï le procureur général syndic, qu'aussitôt la publication du présent arrêté, les mots : *la Loi et le Roi*, qui sont écrits sur les cachets du Département, des Districts et des Municipalités, seront remplacés par ceux-ci : *Liberté, Egalité* ; invite les tribunaux criminel, des districts, police correctionnelle et les juges de paix à décorer leurs cachets de ces noms sacrés ; qu'au surplus le présent arrêté sera imprimé, lu, publié et affiché aux lieux accoutumés » (1).

ADMINISTRATIONS DU DÉPARTEMENT ET DES DISTRICTS

Directoire du département. — I. Sceau ovale de 0,027 sur 0,024. Au milieu, trois fleurs de lis posées 2 et 1, coupées par les mots : *La Loi et le Roi*. Sur le tout, une épée placée verticalement et surmontée du bonnet. Autour de ce motif la légende : DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE enfermée par deux branches de laurier formant couronne. — Mars 1792 (2). — II. Sceau ovale de 0,025 sur 0,023. Au milieu, une hallebarde placée verticalement, surmontée du bonnet et entourée de la devise : *Liberté, Egalité*, qu'enferment deux branches de chêne posées en sautoir. Légende : DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE. — Août 1793. — III. Sceau ovale de 0,032 sur 0,028. La Liberté, debout et vue de profil, tient de la main droite une pique surmontée du bonnet et s'appuie de la main gauche sur un bouclier portant les mots : *Salut public*. En exergue : *Dép^t de la Haute-Vienne*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Septembre 1793.

Directoire du district de Bellac. — Sceau ovale de 0,027 sur 0,024. Au milieu, une hallebarde placée verticalement, surmontée du bonnet et entourée de la devise : *Liberté, Egalité*, qu'enferment deux branches de chêne posées en sautoir. Légende : DISTRICT DE BELLAC. — Octobre 1793.

(1) Archives départementales de la Haute-Vienne, L : 6.

(2) La date placée après la description de chaque sceau est celle de la pièce sur laquelle a été prise l'empreinte décrite. Elle n'implique aucune limitation de durée dans l'emploi du sceau.

Directoire du district de Limoges. — I. Sceau ovale de 0,029 sur 0,026. Au milieu, trois fleurs de lis posées 2 et 1, coupées par les mots : *La Loi et le Roi* et entourées de la légende : DISTRICT DE LIMOGES, qu'enferment deux branches posées en sautoir. — Juin 1791. — II. Sceau ovale de 0,029 sur 0,023. La Liberté, debout et vue de profil, tient de la main gauche une pique surmontée du bonnet et s'appuie de la main droite sur un faisceau avec hache. En exergue : *District de Limoges*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Avril 1793.

Directoire du district du Dorat. — I. Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Au milieu, une hallebarde surmontée du bonnet et entourée de la devise : *Liberté, Egalité*, le tout enfermé par deux branches de chêne posées en sautoir. Légende : DISTRICT DU DORAT. — Décembre 1792. — II. Sceau ovale de 0,028 sur 0,025. Type « à la Liberté ». Exergue : *District du Dorat*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Décembre 1793.

Directoire du district de Saint-Junien. — I. Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Type avec fleurs de lis et la devise : *La Loi et le Roi*, entourée de la légende : DISTRICT DE SAINT-JUNIEN. — Juin 1791. — II. Sceau ovale de 0,027 sur 0,024. Au milieu du champ, un arbre planté sur une terrasse, surmonté du bonnet et entouré de la devise : *Liberté, Egalité*, qu'enferment deux branches de chêne formant une couronne renversée. Légende : DISTRICT DE SAINT-JUNIEN. — Octobre 1792 - Juin 1793.

Directoire du district de Saint-Léonard. — Sceau ovale de 0,032 sur 0,027. Au milieu, un faisceau traversé par une pique, surmonté du bonnet et entouré d'une couronne et de la devise : *Union et confiance*. En exergue : *District de Saint-Léonard*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Décembre 1793.

Directoire du district de Saint-Yrieix. — I. Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Type aux trois fleurs de lis coupées par les mots : *La Loi et le Roi* et entourées de la légende : DISTRICT DE SAINT-YRIEIX. — Avril 1792. — II. Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Type à la hallebarde surmontée du bonnet et entourée de la devise : *Liberté, Egalité*, qu'enferment deux branches de chêne posées en sautoir. Légende : DISTRICT DE SAINT-YRIEIX. — Novembre 1792 - mai 1793. — III. Sceau ovale de 0,030 sur 0,025. Type « à la Liberté » avec, à droite, un liston portant les mots : *La Loi*. En exergue : *District de Saint-Yrieix*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Février 1794.

Agent national près le district de Limoges. —

I. Sceau ovale de 0,029 sur 0,023. Du type « à la Liberté ». Dans la partie supérieure du champ et à gauche de la Liberté, se voit un œil ouvert. — II. En avril 1794, Joseph Estier aîné, agent national près le district de Limoges, timbra ses lettres d'un cachet ovale de 0,023 sur 0,019 portant au centre un globe soutenu d'une épée surmontée du bonnet et autour duquel se lit le mot : *Constitution*, accosté d'une plume et d'une pique. Légende : ELLE FAIT LE TOUR DU MONDE. Près de la poignée de l'épée, les initiales J. E.

COMMUNES

Aixe. — Sceau ovale de 0,028 sur 0,025. Au milieu, placé sur un cartouche décoré de guirlandes, un écusson ovale portant trois fleurs de lis 2 et 1 coupées par les mots : *La Loi et le Roi*. Sur la base du cartouche on lit : *Vivre libre ou mourir*. Le tout est soutenu par une pique surmontée du bonnet qui forme couronnement. Légende : MUNICIPALITÉ D'AXE. — Avril 1793.

Bellac. — Sceau ovale de 0,026 sur 0,023. Au milieu, un écusson ovale portant trois fleurs de lis 2 et 1 coupées par les mots : *La Loi et le Roi*. L'écusson, surmonté d'une couronne civique, est entouré de deux branches posées en sautoir et formant couronne. Légende : MUNICIPALITÉ DE BELLAC. — Janvier 1791, octobre 1792. A cette dernière date, les fleurs de lis ont été supprimées.

Burnac. — Sceau ovale de 0,035 sur 0,028. La Liberté, debout, vue de profil, tient de la main droite une pique surmontée du bonnet et s'appuie de la main gauche sur un faisceau avec hache. En exergue : *République française*. Légende : MUNICIPALITÉ DE BURNAC. — Septembre 1793.

Chalus. — Sceau ovale de 0,030 sur 0,024. Sur un cartouche orné de guirlandes à sa partie supérieure et de deux palmes à sa base est un écusson portant plusieurs pièces que nous n'avons pu déterminer, vu le peu de netteté de l'empreinte. Légende : MAIRE DE CHALUS. — Février 1794.

Châteauponsac. — I. Sceau ovale de 0,030 sur 0,024. Au centre, les mots : *Liberté, Egalité*, coupés par une flèche placée verticalement et surmontée du bonnet. Une couronne de chêne forme liseré, enfermant la légende : MUNICIPALITÉ DE CHATEAU-PONSAT. — Septembre-décembre 1793. — II. Sceau ovale de 0,035 sur 0,032. Même type que celui de Burnac. En exergue : *République Française*. Légende : MUNICIPALITÉ DE PONSAT LA MONTAGNE. — Mars 1794.

Couzeix. — Sceau ovale de 0,032 sur 0,028, du type « à la Liberté » (v. Burgnac). Légende : MUNICIPALITÉ DE COUZEIX. — Septembre 1793.

Le Dorat. — I. Sceau ovale de 0,030 sur 0,025. Ecusson ovale portant, au centre, la couronne royale accompagnée de trois fleurs de lis 2 et 1. Deux branches de laurier formant liseré enferment la légende : MUNICIPALITÉ DU DORAT. — Novembre 1791. — II. Même sceau avec écusson portant un faisceau surmonté du bonnet. Même légende. — Janvier 1794.

Eymoutiers. — I. Sceau ovale de 0,025 sur 0,021. Sur un cartouche orné de guirlandes, écusson portant : de gueules au buste de saint Etienne, vêtu d'une dalmatique, nimbé d'or et accosté des lettres S. S. (1), au chef d'azur chargé de 3 fleurs de lis d'or. Couronne de comte. Légende : MUNICIPALITÉ DE LA VILLE D'EYMOUTIERS. — Novembre 1792. — II. Sceau ovale de 0,030 sur 0,026. La Liberté, debout, vue de face, tenant de la main droite une pique surmontée du bonnet et s'appuyant de la main gauche sur un faisceau. Un liston placé à droite porte : *In Legibus salus*. En exergue : *Municipalité d'Eymoutiers*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Septembre 1793.

Flavignac. — Sceau ovale de 0,030 sur 0,027 présentant un faisceau surmonté du bonnet et enfermé dans une couronne. En exergue : *Municipalité de Flavignac*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Mai 1793.

Limoges. — I. Sceau ovale de 0,028 sur 0,025. Sur un cartouche soutenu de deux palmès est placé un écusson ovale aux armées de la commune : de gueules au buste de saint Martial accosté des lettres S. M., au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or. Légende : VILLE DE LIMOGES. 1789-1791 (2). — II. Sceau ovale de 0,030 sur 0,027. La Liberté debout, vue de profil, tenant de la main droite une pique surmontée du bonnet et s'appuyant de la main gauche sur un faisceau. A droite, sur un liston, la devise : *In Legibus salus*. En exergue : *Municipalité de Limoges*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. 1794. — III. Sceau ovale de 0,032 sur 0,028. Même type que ci-dessus avec, à gauche de la figure, un œil rayonnant. En exergue : *Municipalité de Limoges*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. AG^t N^l (sceau de l'agent national) 1794.

(1) La paroisse d'Eymoutiers est placée sous le vocable de Saint-Etienne.

(2) Le service de la police municipale de Limoges possédait, à la même époque, un sceau exactement semblable comme dimensions et comme ordonnance. Ce sceau portait pour légende : POLICE DE LIMOGES.

Lussac-les-Églises. — Sceau ovale de 0,034 sur 0,30. La Liberté, debout, vue de profil, tenant de la main gauche une pique surmontée du bonnet et s'appuyant de la main droite sur un faisceau. Sur le socle on lit : *République*. En exergue : *chef-lieu (de canton)*. Légende : MUNICIPALITÉ DE LUSSAC LA PATRIE. — Août 1794.

Magnac-Bourg. — Sceau ovale de 0,030 sur 0,024. Même type que Lussac. Sur le socle, le mot : *République*. Légende : MUNICIPALITÉ DE MAGNAC. — Février 1794.

Magnac-Laval. — Sceau ovale de 0,026 sur 0,022. Au centre, un faisceau surmonté du bonnet et entouré des mots : *République Française*, le tout enfermé par deux branches de laurier posées en sautoir. Légende : MUNICIPALITÉ DE MAGNAC, CHEF-LIEU DE CANTON. — Décembre 1793, mai 1794.

Marval. — Sceau ovale de 0,028 sur 0,024. Le milieu du champ est occupé par une pique placée verticalement, surmontée du bonnet et encadrée par une couronne ouverte et renversée. En exergue : *Municipalité de Marval*. Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — Septembre 1793.

Pierrebuffière. — I. Sceau ovale de 0,031 sur 0,027. Au milieu, un écusson coupé de gueules à la croix de... accostée des lettres S C (1), au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or; au 2^e de gueules au lion de..., au chef d'or. L'écu est posé sur un second écu portant en bordure les mots : *Justice. Liberté*. Couronne de marquis. Légende : MUNICIPALITÉ DE PIERREBUFFIÈRE. — 1792. — II. Sceau ovale de 0,030 sur 0,026. Même disposition de l'écu, mais les pièces du premier quartier ont été remplacées par deux pièces qu'il est difficile de déterminer et qui sont accompagnées des mots : *La Loi*; le second quartier est de gueules plein; sur le tout, une fasce d'or. En bordure, la devise : *Justice. Liberté*. L'écu est sommé du bonnet, surmonté lui-même d'une couronne de fleurs. Légende : MUNICIPALITÉ DE PIERREBUFFIÈRE. — Septembre 1794.

Rochechouart. — Sceau ovale de 0,025 sur 0,023. Au milieu, écusson portant un arbre de la Liberté planté sur une terrasse, l'écu surmonté du bonnet et entouré de deux branches de laurier posées en sautoir et liées. Légende : VILLE DE ROCHECHOUART. — Septembre 1793.

(1) La paroisse de Pierrebuffière est placée sous le vocable de Sainte Croix.

de grouper l'élément jeune, les citoyens âgés de moins de trente ans et parmi ceux-ci, spécialement ceux qui, adoptant les idées nouvelles, entendaient les défendre par leurs écrits. A chaque réunion du mercredi, il était fait lecture du journal *L'Ami de la Révolution* ou *Philippiques* et les sociétaires étaient invités à commenter les articles de cette feuille. La composition du sceau décrit ci-dessus et qu'elle fit graver, avait été arrêtée en séance. Dans la réunion du 7 novembre, le président prononce un discours sur « l'âme de la devise » de la société : *Pro gente, lege et rege, mori*. Il est décidé qu'on ajoutera à cette devise les mots : *Sonitu, tremite, mali*. S'apercevant qu'elle poursuivait, avec des moyens d'action plus restreints et de moindres chances de succès, le même but que la *Société des amis de la Constitution*, la *Société patriotique et littéraire* fusionna, le 3 janvier 1791, avec son aînée.

Société populaire de Limoges, fondée le 20 juin 1790, sous le titre de *Société des amis de la Constitution de Limoges*, prit, en novembre 1792, celui de *Société des amis de la Liberté et de l'Égalité*, et, plus tard, celui de *Société des amis de la République*, qu'elle porta jusqu'à sa dissolution prononcée par le décret du 6 fructidor an III. — Sceaux ovales, l'un de 0,030 sur 0,025, l'autre de 0,026 sur 0,023. Dans le milieu, trois fleurs de lis posées 2 et 1, coupées par la devise : *Vivre libre ou mourir*, et entourées de deux branches de chêne formant couronne. Légende : SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA CONSTITUTION. — II. Sceau ovale de 0,029 sur 0,026. Au milieu, brochant sur la devise : *Vivre libre ou mourir*, une hallebarde surmontée du bonnet et accostée du mot : *Limoges*, le tout enfermé par deux branches de chêne formant couronne. Légende : SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ.

Société populaire de Bellac. — Sceau ovale de 0,033 sur 0,031, du type « A la Liberté ». En exergue : *République Française*. Légende : SOCIÉTÉ POPULAIRE DE BELLAC.

Société populaire de Châlus. — Sceau ovale de 0,034 sur 0,032, du type « A la Liberté ». Exergue : *République Française*. Légende : SOCIÉTÉ POPULAIRE DE CHALUS. — 1793.

Société populaire de Châteauponsac. — Sceau ovale de 0,035 sur 0,030, du type « A la Liberté ». Exergue : *République Française*. Légende : SOCIÉTÉ POPULAIRE DE PONSAT LA MONTAGNE.

Société populaire de Magnac-Laval. — Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Au milieu, un faisceau surmonté du bonnet et entouré de la devise : *Liberté, Égalité*, le tout enfermé par deux

branches posées en sautoir. Légende : SOCIÉTÉ RÉPUBLICAINE DE MAGNAC.

Société populaire de Saint-Léonard. — Sceau ovale de 0,032 sur 0,027. Au milieu, un écusson surmonté du bonnet, portant les mots : *La Constitution ou la mort*, entouré de deux branches posées en sautoir. Légende : SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA CONSTITUTION DE S. LÉONARD.

AUTORITÉS ET CORPS DIVERS

Garde nationale de Limoges. — Sceau ovale de 0,037 sur 0,028. Sur un cartouche orné d'une guirlande à sa partie supérieure et surmonté de la couronne royale est placé un écu aux armes de la ville. La devise : *Union, Force, Fidélité*, entoure ce motif. Légende : GARDE NATIONALE. LIMOGES. 1789.

Tribunal criminel du département. — Sceau ovale de 0,028 sur 0,025. Au milieu, une pique surmontée du bonnet, soutenant le fléau d'une balance à deux plateaux et un écusson qui porte trois fleurs de lis posées 2 et 1 coupées par les mots : *La Loi*. Sur un liston placé au-dessous de l'écu, les mots : *Tribunal criminel*. Légende : DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE. — 1791-1792.

Comité de Salut public du département. — Sceau ovale de 0,029 sur 0,025. La Liberté, debout, vue de profil, tient de la main droite une pique surmontée du bonnet et s'appuie, de la main gauche, sur un bouclier portant les mots : *Salut public*. En exergue : *Dép^t de la Haute-Vienne*. Légende : REPUBLIQUE FRANÇOISE. — Décembre 1793.

Comité de Salut public du Dorat. — Sceau ovale de 0,030 sur 0,024. Au milieu du champ, un faisceau posé verticalement, surmonté du bonnet et entouré des mots : *République Française*, le tout enfermé par deux branches de chêne posées en sautoir. Légende : COMITÉ DE SALUT PUBLIC DU DISTRICT DU DORAT. — Septembre 1794.

Comité de surveillance de Châteauponsac. — Sceau ovale de 0,035 sur 0,032. Du type « A la Liberté ». Légende : COMITÉ DE SURVEILLANCE DE PONSAT LA MONTAGNE. — Mars 1794.

Comité révolutionnaire de St-Laurent-sur-Gorre. — Sceau ovale de 0,027 sur 0,023. Au sommet d'un arbre planté sur une terrasse et au pied duquel se trouve une cage ouverte, un oiseau chante et bat des ailes. Légende : J'AIME LA LIBERTÉ. — Juin 1794.

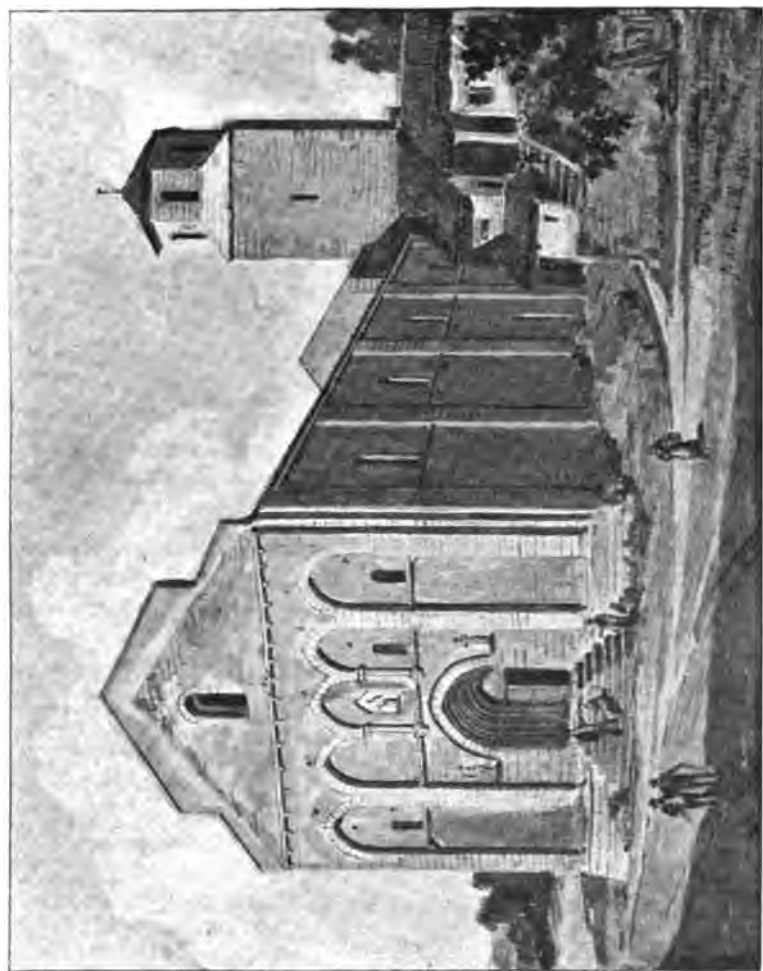
Tribunal de police correctionnelle de Rochechouart. — Jean-Baptiste Gonneau, président de ce tribunal en septembre 1795, timbre ses lettres d'un cachet ovale de 0,029 sur 0,026. Au milieu, écusson ovale portant sur un fond d'azur le chiffre J. B. G. Cet écusson, surmonté du bonnet, est posé sur un fusil et une épée croisés et entouré des attributs suivants : à droite, un soleil rayonnant ; à gauche, la lune et une étoile ; en pointe, un compas et une équerre. Légende : VERITATI ET PATRIÆ DEVOTUS.

Direction des postes de Limoges. — Sceau ovale de 0,026 sur 0,023, portant un faisceau soutenu d'une pique surmontée du bonnet. Légende : DIRECTION DES POSTES DE LIMOGES. — Juillet 1794.

Evêché de la Haute-Vienne. — Sceau ovale de 0,026 sur 0,023. Au milieu, un écusson ovale portant les mots : *Euang. et Constit.* (Evangile et Constitution). Cet écusson est entouré d'une étole et surmonté de la crosse et de la mitre. Légende : DIOCÈSE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE.

Bataillons de volontaires. — I. Sceau ovale de 0,030 sur 0,026. Du type « à la Liberté ». En exergue : *5^{me} bataillon de la Haute-Vienne.* Légende : RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. — Novembre 1793. — II. Le commandant Masfrand, du 3^e bataillon, timbre ses lettres d'un cachet ovale de 0,027 sur 0,023, portant au milieu, sur un écusson ovale qu'entourent deux branches de laurier, le chiffre L. M. Légende : COMD^e DU 3^e BATAILLON DE LA HAUTE-VIENNE. — Septembre 1793.

A. FRAY-FOURNIER.



ÉGLISE DES SALIES LA VAUGUYON
d'après un dessin de M. le baron de Verneilh.



L'ÉGLISE DES SALLES-LA VAUGUYON

Il est toujours assez embarrassant d'avoir à se répéter, quand on a à décrire un monument. Tel est cependant mon cas. Au moment de parler de l'église des Salles-Lavauguyon, je me souviens fort à propos que j'ai eu, il y a une dizaine d'années, l'occasion d'en entretenir les lecteurs des « *Récits de l'histoire du Limousin* ». Je pourrais donc me contenter de copier ce que je disais, dans cette belle publication de la Société archéologique, et risquer le seul genre de plagiat qui soit permis honnêtement. Mais, bien que le monument soit toujours le même, à quelques dégradations près et aussi à quelques moisissures verdâtres des murs intérieurs qui, depuis quelques années, ont fait beaucoup de progrès, je tiens, tout en disant les mêmes choses, à ne pas les dire dans les mêmes termes.

C'est à l'extrémité occidentale du canton de Saint-Mathieu, non loin des ruines du grand château des seigneurs des Cars La Vauguyon, et dans le voisinage presque immédiat de l'Angoumois, qu'est située la belle église des Salles. Le *Guide* Joanne assure qu'elle est classée comme monument historique. Par ses dimensions, par son architecture, par le soin avec lequel elle est construite presque entièrement en pierre de taille de granit, elle méritait cette flatteuse distinction qui, d'ailleurs, ne s'est jamais traduite, que je sache, par des secours de l'Etat et n'a pas empêché le prodigieux acte de vandalisme dont elle fut victime il y a une trentaine d'années. La façade du monument semble s'être inspirée de l'art angoumoisin, tout au moins pour les dispositions architecturales ; car, à l'exception de trois statues de pierre calcaire d'un faible relief, appliquées à droite et à gauche et au dessus de la porte d'entrée et de deux consoles, il n'y a pas l'ombre d'une sculpture, alors que les églises angoumoisines sont d'une richesse d'ornementation exubérante.

Mais l'architecture du portail n'en est pas moins bonne et suffisamment décorative. Cinq arcades, légèrement ogivales, couronnées par un bandeau à modillons que surmonte un pignon peu aigu en forme de fronton, ornent cette façade, qui, dans le bas, s'appuie sur un vigoureux soubassement. Le pignon, qui a été surélevé, est percée d'une baie cintrée; trois autres fenêtres assez petites, également cintrées, s'ouvrent dans les arcades, et enfin la porte d'entrée ogivale, accompagnée de colonnettes qui se prolongent dans la voussure et font un excellent effet, occupe, au sommet d'un perron de cinq ou six marches, le centre de l'étage inférieur. Tout cela, en style de transition de la fin du ^{xv}^e siècle, est fort bien appareillé en pierres de taille comme le reste de l'édifice et est en bon état d'entretien, quoiqu'on n'y voit pas trace de réparations récentes. La surélévation du pignon est seule en moellons, ce qui la rend facile à reconnaître.

L'intérieur de l'église des Salles ne dément pas la bonne opinion qu'on a pu s'en faire d'après l'élégance architecturale de la façade et la bonne construction des murs latéraux, couronnés comme elle par un entablement à modillons, et appuyés par des contreforts plats de peu de saillie. Il se compose d'une nef de quatre travées voûtée en berceau et de deux bas côtés assez étroits, presque aussi hauts que la nef et dans lesquels s'ouvrent les seules fenêtres qui éclairent l'église. Les voûtes sont cintrées ainsi que les arcades qui rejoignent la nef aux bas côtés. Le chœur, au lieu d'une abside arrondie, est, comme celui de Saint-Junien, terminé par un mur droit percé de trois fenêtres étroites.

Une seule chose à noter, car elle est assez rare, c'est la différence de niveau entre le seuil de l'église et le chœur. A chaque travée, le sol s'élève de deux marches, de telle sorte que du bas de l'église on voit parfaitement le prêtre à l'autel comme s'il était hissé sur un piédestal. Les visiteurs de l'église des Salles s'apercevront aisément qu'elle appartient à un style excellent dans sa sobriété, et qu'elle a été bâtie par un homme de talent. Ils ne se douteront pas, après trente ans écoulés, de l'acte de vandalisme dont elle fut le théâtre et qu'il m'est impossible de passer sous silence. Mais ici je demande la permission de me copier, n'ayant rien à changer à cette étrange histoire.

« L'église des Salles possédait, il y a vingt ans, une mise au tombeau de Notre Seigneur, due probablement aux libéralités des comtes de La Vauguyon et qui faisait honneur à leur goût en attestant leur opulence. Les six ou sept statues de grandeur naturelle qui la composaient étaient de la bonne époque de la Renaissance et admirablement conservées, à l'exception de celle du Christ. Par

une superstition, assez innocente d'ailleurs, les paysans malades du pays râclaient le corps du Sauveur, à la partie correspondante à celle dont ils souffraient eux-mêmes et buvaient, à petites doses, cette poudre calcaire en lisane. Ce remède naïf, pour être en dehors des ordonnances de la Faculté, leur réussissait-il?... On serait tenté de le croire, puisqu'ils continuaient à l'employer, et que ni exhortations ni menaces ne parvenaient à les en détourner. En tous cas, l'état de cette pauvre statue annonçait, par la profondeur et la fraîcheur de ses râclures, les maladies régnantes du pays, et les statisticiens de la santé publique pouvaient la consulter avec profit. Cette considération et bien d'autres ne parvinrent pas à la sauver et, avec elle, les six personnages intacts du monument. Au lieu de les protéger par une grille et d'arrêter ainsi une pratique ridicule, mais point anti-religieuse, celui-là même qui en était le gardien naturel, prit le parti radical de convertir en moellons ce chef-d'œuvre et d'employer ces matériaux au pavage de son église ! acte de vandalisme cent fois pire que la superstition qu'il prétendait déraciner, et que nous ne rapportons, après le bruit qu'il fit en son temps, que pour prévenir le retour de semblables excès. ».

Baron DE VERNEILH.

LA PIERRE DITE DE SAINT-MARTIN

A JABREILLES

A l'entrée du bourg de Jabreilles (Haute-Vienne), distant de quelques centaines de mètres seulement de la limite du département de la Creuse, sur la gauche du chemin vicinal n° 57 des Adoux à Jabreilles, au point où cette route est rejointe par une autre voie, celle-ci simple chemin rural, qui descend le long d'une pente assez rapide et passe auprès de l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à Saint-Martin-de-Tours, aujourd'hui démolie, on voit un très modeste autel formé d'une belle dalle qui repose sur des supports plantés sans aucun souci de la symétrie. Si les matériaux n'étaient pas taillés, cette table rustique offrirait exactement l'image d'un petit dolmen. Adossé au mur d'une propriété privée, l'autel fait saillie à l'intersection des deux chemins, en contre-haut de celui qui monte de La Jonchère, en contre-bas de celui qui descend de l'aride plateau dominant le bourg. Ce pieux monument n'oblige point le passant à s'arrêter ni à dévier de sa route : sans le gêner, sans le heurter, humblement, pour ainsi dire, il sollicite l'attention et la pensée. Il évoque l'idée religieuse, vivante au fond de toute âme humaine, et invite le cœur et l'esprit à s'élever vers le maître de toutes choses.

A cet autel, qui ne remonte pas à une époque bien reculée, au moins dans sa disposition actuelle, se rattachent pourtant certaines traditions. Des vieillards viennent parfois s'y agenouiller ; des femmes y récitent le chapelet. Les processions s'y arrêtent et le curé y donne la bénédiction du Saint-Sacrement, qui autrefois se donnait sans doute dans la chapelle placée à quelques centaines de mètres plus haut, et où devait avoir lieu la station : ainsi l'autel du chemin conserve le souvenir et garde pieusement l'héritage de l'oratoire du grand patron des Francs.

La table, posée un peu de travers sur les pierres qui la soutiennent, porte elle-même un bloc de granit affectant la forme d'un prisme à base rectangulaire, dégradé à sa partie supérieure et paraissant avoir été entaillé assez anciennement pour recevoir une croix à laquelle il aurait servi de socle. Les quatre faces de ce bloc, haut de 0 m. 66 au milieu, sur 0 m. 71 de large et 0 m. 31 d'épaisseur, offrent des sculptures d'un assez fort relief, passablement conservées et dont le dessin et l'exécution, sans être délicats, sans avoir rien en soi de remarquable, ne dénotent ni une époque barbare ni un malhabile ciseau. Dans l'impression que donne l'aspect de ce petit monument, il entre une certaine satisfaction d'ordre esthétique. L'art avait, jusqu'à un certain point, marqué de son empreinte cette humble épave d'un ancien culte que l'ignorance naïve des paysans a attribuée à l'inspiration chrétienne.

Le général Creuly, parcourant cette région sévère et accidentée il y a quelque trente ans, à l'époque où des reconnaissances topographiques et des fouilles d'une certaine importance furent entreprises sur plusieurs points de la contrée, sous la direction de la commission dite « de la topographie » ou « de la carte des Gaules », en vue surtout d'éclairer certains chapitres de la *Vie de César* que préparait alors l'Empereur Napoléon III, aperçut en passant cette pierre, mais sans pouvoir l'examiner à loisir. Elle avait pourtant excité sa curiosité, et il la signale, dans les notes qu'il a laissées, comme représentant « une amazone gauloise », remontant par conséquent à une époque peu éloignée de la conquête, et inspirée par les traditions et le génie de la race vaincue plutôt que du peuple conquérant.

Les sculptures de la « pierre de Saint-Martin » semblent néanmoins procéder de l'art classique, dont elles offrent les caractères généraux, et nous avouons que, si nous nous en étions tenu à nos seules appréciations, nous eussions été, vu le style du morceau, fort tenté de chercher dans la mythologie italo-grecque, l'explication des sujets représentés sur ce curieux bas-relief. — Mais un ouvrier formé aux traditions de Rome a pu traduire une inspiration étrangère, et les divinités des peuples les plus divers offrent souvent des traits de ressemblance qui attestent leur commune origine. Quoiqu'il en soit, en suivant notre première impulsion, nous ne nous serions pas moins grossièrement mépris que les braves gens dont l'imagination naïve et complaisante avait reconnu, dans une femme tenant son cheval par la bride, le charitable Saint-Martin, descendant de sa monture pour partager ses vêtements avec un pauvre, d'ailleurs absent. Le sexe du person-

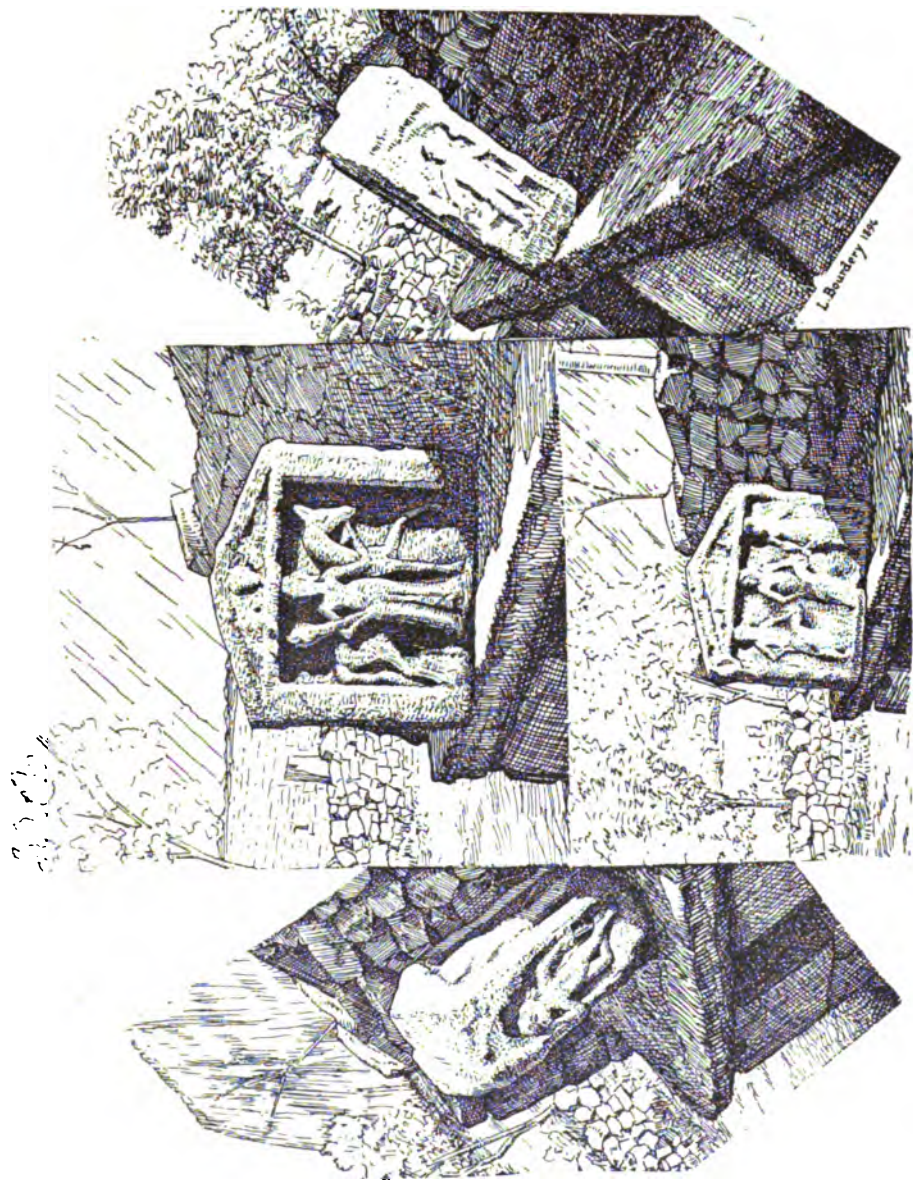
nage debout devant l'animal, et qui constitue un des sujets principaux de la pierre de Jabreilles, n'est pas douteux. Le modelé du buste l'atteste : ce ne peut être ni un héros, ni un saint, ni un Dieu : il faut reconnaître là une héroïne ou une déesse.

Cette femme, que le sculpteur a représentée à peu près de face, la figure légèrement tournée vers la gauche du spectateur, se tient debout sous une niche dont le cadre est formé de deux pilastres doubles, sans ornements caractéristiques, chapiteaux ni décor apparent quelconque, et d'un fronton triangulaire assez bas, dont une moulure d'un fort relief accuse les deux angles latéraux. Le milieu du tympan est occupé par un objet à peu près rond, ayant à droite et à gauche des accessoires qui peuvent être des rameaux, des ailes ou quelque chose d'approchant. Impossible de dire si l'objet principal, placé juste au dessus de la tête de la femme, est une figure, un vase, un fruit, une pomme de pin ou quelque attribut symbolique, caractérisant telle ou telle divinité. Le temps a usé les lignes qui le dessinaient et l'œil ne peut rien distinguer : il constate seulement, grâce à un relief aux bords très flous, qu'il y avait quelque chose là.

La femme, dont les formes, comme nous l'avons dit plus haut, sont très accusées, porte une coiffure un peu haute, autant qu'on peut en juger. La tête est découverte ; mais peut-être un ornement, nœud, rosette, bijou, se trouvait-il plaqué sur la chevelure. Il semble, au premier abord, que le buste et les bras soient nus ; autour de la taille un renflement très sensible pourrait être attribué à la partie haute de la robe, drapée ou enroulée autour des reins.

Il est possible toutefois que le personnage soit entièrement vêtu d'une longue *stola* un peu collante au buste, et dont la partie inférieure, très ample, forme sur le devant, à partir de la ceinture, trois larges plis tombant jusqu'à terre. Le bas de la pierre se trouve un peu usé, et il est impossible de voir si les pieds étaient nus ou chaussés.

Le bras droit de la femme est replié et supporte un instrument allongé, massue, thyrses, flambeau, peut-être (mais l'hypothèse est moins probable. l'objet ayant, sauf à son extrémité, une forme à peu près rectiligne) une corne d'abondance dont la main placée au-devant de la hanche tient l'extrémité. La main gauche serre la bride d'un cheval en marche, allant de gauche à droite, placé derrière le personnage ; aucune autre pièce du harnachement n'apparaît. L'animal a la tête et l'encolure assez fines, les jambes déliées, l'arrière-train élevé. Il est de taille moyenne. Peut-être porte-t-il sur le haut de la tête, entre les oreilles, un plumet ou un ornement quelconque. On n'aperçoit, dans le champ de la scène, aucun attribut, aucun objet accessoire.



Pierre dite de Saint-Martin, à Jabreilles, dessinée par M. L. Bourdery
d'après les photographies de M. P. Ducourtieux.



La seconde des faces principales du petit monument que nous décrivons, présente le même encadrement, avec cette différence toutefois que les montants sur lesquels repose le fronton offrent moins de largeur et ne sont pas l'un et l'autre, comme sur la face opposée, divisés par une rainure verticale. Peut-être un ornement, une couronne par exemple, décorait-il, de chaque côté, les angles du fronton. Au centre du tympan, l'œil distingue assez nettement un oiseau, droit sur ses pattes, vu de profil et allant de la gauche à la droite du spectateur : comme sur le fronton de la première face, l'objet principal est accosté d'accessoires symétriques qu'on ne peut exactement reconnaître.

Sous l'édicule sont représentées trois figures debout, dont la tête touche l'architrave, et derrière lesquelles passe, à la hauteur du bassin, une bande ou barre dont nous ne nous expliquons pas l'usage, mais qui offre une complète analogie avec les bandes d'émail bleu ou vert turquoise que les orfèvres du moyen âge ont souvent placées derrière les personnages figurant sur les plaques de nos châsses de fabrication limousine. Ces trois personnages ont des vêtements longs et paraissent être des femmes.

Sur l'une et l'autre des deux faces latérales du bas relief se montre un personnage nu, peut-être un enfant, sans aucun attribut particulier. Le sculpteur a placé sous des arcades cintrées ces deux figures, dont le dessin laisse à désirer. L'une est debout, la main gauche élevée à la hauteur de la tête, et semble montrer, ou tout au moins porter un objet dont la forme ne se détache pas sur le pilastre ou la colonne supportant le cintre. Derrière ce personnage, à la hauteur des genoux, apparaît une bande analogue à celle qu'on voit derrière les trois femmes d'une des faces principales. Au dessus de l'arcade qui encadre le sujet, s'accuse d'une façon très nette le relief de l'entablement.

Le personnage sculpté de l'autre côté est vu presque de trois quarts et tourné vers la gauche. Il a la jambe repliée sous lui et son genou repose sur une pierre. La tête, légèrement inclinée, s'appuie sur la main ; un support, qui se confond avec le pilastre de gauche, soutient le coude. Le bras gauche est rejeté en arrière et la main porte sur une saillie du montant opposé. Du reste, de ce côté pas plus que l'autre, aucun accessoire, aucun symbole caractéristique.

Telle est la pierre dite de Saint-Martin, que, lors des fouilles exécutées sur le Puy-de-Jouer aux frais de la Société archéologique

et historique du Limousin, M. Buisson de Mavergnier, chargé de la direction de ces travaux, avait déjà examinée et signalée à cette société. Il en décrivait ainsi les sculptures :

« Elle représente *un homme nu*, qui tient, *de la main droite*, un cheval sans harnais ; *dans sa main gauche* il porte une sorte de thyrses ou de massue. Sur les deux côtés de la pierre, on voit un homme dans un état complet de nudité (1). »

M. Buisson de Mavergnier ne dit mot du quatrième sujet, celui qui fait face au mur de clôture auquel est adossé l'autel et que par conséquent le passant ne voit pas. Il n'avait point essayé de retourner la pierre, qui pourtant n'est pas assez lourde pour résister à l'effort de deux hommes de moyenne force. Plus heureux que lui, nous avons pu faire une étude complète du petit monument, grâce à l'aide obligeante de trois de nos confrères de la Société Archéologique de Limoges, MM. le commandant de Chaptès, Paul Ducourtieux et Edouard Hersant, qui avaient bien voulu nous accompagner dans notre excursion à la recherche de l'amazone signalée par le général Creuly. M. Ducourtieux a pris, des quatre faces du bas relief, des vues photographiques qui ont permis à M. Louis Bourdery de dessiner la jolie planche jointe à notre notice. Les dessins de M. Bourdery donnent une idée très précise du monument de Jabreilles et les sujets s'y détachent avec plus de netteté que les sculptures sur la pierre elle-même, dont certains reliefs ont été bien usés par le temps.

C'est à coup sûr pour une destination pieuse qu'a été sculptée la pierre de Jabreilles, et ce sont des divinités qui figurent au moins sur ses deux principales faces. Nous avons d'abord pensé qu'elle avait pu constituer la partie supérieure d'une stèle funéraire : beaucoup de monuments de cette nature ont, en effet, pour couronnement un édicule, une niche analogue à celle qui abrite les personnages que nous venons de décrire, et tous nos musées, même la pauvre collection lapidaire de Limoges, possèdent des spécimens de ce genre de tombeaux.

Toutefois, l'image qu'on trouve en général sculptée sur ces stèles est celle du défunt, et il est rare que les quatre faces d'un cippe funéraire soient ornées de sujets.

Nous ajouterions que les tombeaux portent presque toujours des inscriptions ; mais l'inscription pouvait se trouver sur la pierre

(1) *Excursion au Mont-de-Jouer*. ap. *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XIII, p. 114.

servant de support ou de socle à notre bloc de granit, car nous n'avons ici que la partie supérieure de l'édicule.

Il faut donc voir dans l'intéressant morceau qui fait l'objet de notre étude un véritable monument du culte. Peut-être avait-il été placé sur un socle servant de limite à une grande propriété ou à un territoire ; peut-être se trouvait-il dans la cour ou dans les bâtiments d'une villa ou constituait-il la pièce principale d'un petit oratoire en plein air ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'autrefois comme aujourd'hui, il devait reposer sur un support, sur un soubassement que nous avons vainement recherché aux environs et dont personne n'a gardé le souvenir.

Quelles divinités le sculpteur a-t-il représentées sur cette pierre ? Suivant les autorités les plus compétentes, M. Alexandre Bertrand et M. Salomon Reinach, directeurs du Musée national de Saint-Germain, il ne saurait s'élever aucun doute sur l'identification de la femme qui tient sa monture par la bride, et c'est avec raison que le général Creuly, alors Vice-Président de la Société des Antiquaires de France, signalant à ses collègues la pierre de Jabreilles (1), avait, dans le prétendu saint Martin, reconnu la déesse Epona, dont le culte, presque général en Gaule (on relève son nom sur un certain nombre d'inscriptions dans diverses provinces), s'était répandu dans les pays voisins, et avait pris notamment une certaine importance en Italie.

Toutefois Epona n'est peut-être pas, à proprement parler, d'origine Gauloise. Elle appartient à cette famille de divinités cosmopolites qu'on rencontre un peu partout et dont on ne peut reconnaître la patrie. Née, suivant Plutarque, d'un honteux accouplement, elle avait des autels en Thessalie comme en Ecosse, dans les pays Rhénans comme en Aquitaine. On la tenait pour la patronne spéciale des chevaux, des ânes, des mulets, et elle leur devait bien cette protection puisqu'elle était un peu de la famille. On la trouve souvent représentée avec un ou plusieurs de ces animaux ; fréquemment elle est à cheval ; parfois elle monte une pacifique jument et un poulain la suit. M. Huillard Bréholles a décrit plusieurs monuments de la Franche-Comté et de la Bourgogne où cette divinité est ainsi représentée ; elle est « amplement drapée » et a « les seins et le ventre proéminents », ce qui se rapporte aux indications données par la pierre de Jabreilles. Dans un de ces bas reliefs, elle tient une corne d'abondance. (2)

(1) Séance du 6 juin 1864.

(2) *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1865, p. 148, 149.

Les Romains plaçaient l'image d'Epona dans leurs écuries pour qu'elle veillât avec plus de sollicitude sur les animaux confiés à ses soins. Dans les *Métamorphoses* d'Apulée, son malheureux héros, transformé en âne par les merveilleux onguents de la magicienne Pamphyla, aperçoit, au mur de l'étable où il s'est réfugié, une image de la déesse Epona, placée dans une niche qu'on a décorée de guirlandes de roses. (1)

Epona, dont on vantait la beauté, était la patronne spéciale des éleveurs et des *sportmen*. Dans sa huitième satire, Juvénal nous montre son Damasippe, type accompli, du reste, du politicien sans scrupules, populacier et crapuleux, conduisant son char, le fouet au poing, donnant de ses mains l'orge à ses chevaux et ne jurant que par Epona et les autres divinités familières des écuries, même lorsqu'il offre des sacrifices à Jupiter :

...Dum lanatus torvumque juvenum
More Numæ cædit Jovis ante altaria, jurat
Solam Eponam et facies olida ad præsepia pictas.

Bien d'autres écrivains des premiers siècles nomment Epona : Tertullien, dans son *Apologétique*, reproche aux païens le culte qu'ils portent à cette singulière divinité et aux animaux dont elle est accompagnée. Prudence la cite également dans ses vers. Quelques auteurs, soucieux outre mesure de l'orthographe étymologique, ont voulu changer le nom de la déesse et substituer à la forme *Epona* la forme *Hippona* qui exprimerait mieux et l'origine et les attributions de la protectrice des écuries de nos ancêtres ; mais cette prétention n'a pas été admise par les savants.

Le culte des déesses-mères ou pour mieux parler, des déesses-maires — *deabus mairabus* — était fort répandu dans les Gaules. Les monuments qui conservent leurs images ne sont pas rares. On trouve le plus souvent ces déesses en triade, et il est fort probable que la seconde face de la pierre de Saint-Martin représente ces graves divinités. C'est du moins l'avis de M. Reinach. Dans ce cas, la bande passant derrière elles indiquerait peut-être leur indissoluble union, à moins qu'elle ne fût la partie supérieure du siège d'osier sur lequel on les représentait quelquefois assises. Les déesses-maires ne sont autres, en somme, que les Parques de la

(1) In ipso fere meditullio Eponæ deæ simulacrum residens ædiculæ, quod accurate corollis roseis et quidem recentibus fuerat ornatum (*Métam.* livre III).

mythologie classique. Par un singulier enchaînement d'idées, ces redoutables ouvrières de la mort avaient peu à peu, à raison de leur résidence souterraine, de leurs rapports avec la mystérieuse et symbolique Proserpine, pris place parmi les emblèmes des forces fécondantes de la terre, et étaient comptées au nombre des plus précieuses nourricières de la vie. On les invoquait pour obtenir des récoltes abondantes. Leur association, sur le monument de Jabreilles, à Epona, arbitre de la prospérité des écuries, et peut-être aussi des étables, n'a donc rien que de très naturel.

Quant aux deux personnages des bas-reliefs latéraux, auxquels, dans sa communication à la Société des Antiquaires, M. Creuly donnait un peu gratuitement des ailes, ce sont, suivant toute vraisemblance, des génies locaux.

Ils complétaient l'ensemble de divinités rurales que la niche présentait à la vénération des habitants du pays. La présence de figures analogues sur des monuments funéraires et l'attitude d'un de ces personnages, qui semble exprimer la douleur, pouvaient nous confirmer dans l'opinion que la pierre de Jabreilles provenait d'un tombeau : mais nous avons dit que cette hypothèse paraît devoir être abandonnée.

A la fin de son rapport sur les fouilles du Puy-de-Jouer, M. Buisson de Mavergnier exprimait le vœu que la « pierre de Saint-Martin » fût déposée au musée de Limoges. Il semble même qu'il fût entré en pourparlers à cet effet avec le propriétaire de l'objet. Ce propriétaire était alors un particulier. On nous assure qu'aujourd'hui la commune prétend avoir des droits sur le petit monument. On peut se demander de quelle façon elle les aurait acquis.

Nous ne saurions terminer cette notice qu'en renouvelant, après un intervalle de trente années, le vœu de notre confrère. Tous les amis de l'archéologie et de l'histoire verraient avec satisfaction la pierre de Jabreilles (que les directeurs du musée de Saint-Germain ont déclaré offrir « un intérêt capital » pour l'étude de la mythologie gauloise et dont le moulage a été exécuté pour notre grande collection nationale), installée auprès de la stèle du grammairien Blésianus, au musée lapidaire de Limoges, lequel n'est nullement « défunt », en dépit de la boutade, si justifiée d'ailleurs, à un certain point de vue, du savant et regretté Léon Palustre. Nous espérons qu'une place honorable et un espace suffisant seront réservés aux monuments épigraphiques dans le nouvel édifice construit sur l'emplacement des galeries provisoires où pendant vingt ans nos riches collections céramiques ont trouvé un trop modeste abri. Le curieux morceau dont on a lu plus haut la

description, y figurerait avec honneur. Nous souhaiterions qu'il y fût bientôt rejoint par l'intéressant autel taurobolique de Texon, le seul monument de ce genre existant à notre connaissance dans le département de la Haute-Vienne, et par l'énigmatique bas-relief de Berneuil, insuffisamment étudié jusqu'ici, et non sans analogie avec la « pierre de Saint-Martin ».

Louis GUBERT.

JEAN BERTHON, DIT DE PRELHY

Libraire et Imprimeur à Limoges, en 1528

On sait jusqu'ici fort peu de chose relativement à l'existence de Jean Berthon, le disciple de Gutenberg, qui, le premier, en 1496, introduisit l'invention de l'imprimerie à Limoges ; et nous estimons qu'il y a lieu de recueillir avec soin tous les documents qui fournissent des matériaux précis pour l'histoire de l'établissement de l'art typographique dans notre ville.

Cette étude a été ébauchée d'une façon très intéressante par MM. Poyet, Guibert, Ducourtieux et Claudin. La contribution que nous apportons ici est des plus modestes ; elle n'en offre pas moins un intérêt réel.

Le dernier ouvrage connu, publié chez nous par Jean Berthon, est un Missel à l'usage de l'église de Limoges, daté du 20 juin 1503 ; et l'abbé Legros avait trouvé dans un terrier des prêtres communalistes de Saint-Pierre, aujourd'hui perdu, mention de l'existence de Jean Berthon le 23 octobre 1510. C'est la dernière date de la vie de notre imprimeur qu'ait connue M. Poyet.

Les fructueuses recherches de M. Louis Guibert ont mis à jour un acte, appartenant à la Bibliothèque du Séminaire de Limoges, où l'on voit figurer, comme témoin, un « Jean Berton, libraire » le 4 décembre 1523 ; et M. Guibert proposait, avec vraisemblance, d'identifier ce *libraire* avec notre premier *imprimeur*. Le texte que nous avons découvert confirme cette supposition, tout en étendant, au moins jusqu'en 1528, la période de la vie de Jean Berthon à Limoges.

Il y a plus : notre document qualifie, à cette dernière date, Jean Berthon « *libraire et imprimeur* » (1). Faut-il en conclure que ce dernier avait conservé jusqu'alors ses presses particulières, et qu'il a

(1) Ces deux derniers mots ajoutés de la même main au-dessus du mot *libraire*.

dû produire des ouvrages postérieurs au Missel de 1505 ? On le pourrait à la rigueur, puisque le texte est précis, plus explicite même que ceux de 1504 et de 1523 qui ne donnent à notre typographe que le titre de « libraire ». Quoiqu'il en soit, en 1528, Jean Berthon n'avait plus le monopole de l'imprimerie, et son parent Paul est installé, de même que lui, dans la rue Fourie, deux ans après, comme son concurrent ou son associé, sinon comme son successeur.

Le texte que nous allons citer fournit encore une indication dont il y a lieu de tenir compte.

L'abbé Legros constate que Jean Berthon était dit « Prucly », surnom que rectifie M. Poyet, en le remplaçant par « Poucly ». M. Louis Guibert croit devoir relever, à ce sujet « une erreur évidente » ; il suppose qu'il y a eu simple confusion avec le nom de Paul ou Pauly, le successeur de Jean, et que l'on doit rejeter le surnom donné à ce dernier.

On verra que s'il y a variante dans un surnom — dont la forme donnée ici, et exactement lue, paraît d'ailleurs plus admissible — ce surnom n'en a pas moins existé, et qu'il vient confirmer l'identité de « Jean Berthon, dict de Prelhy, libraire et imprimeur » en 1528, avec l'introduit de l'imprimerie à Limoges.

Voici le sommaire et l'extrait de l'acte qui nous a fourni ces divers renseignements :

30 Janvier 1527 (v. s. 1528) — (1) Contrat de mariage de Antoine Fournier, bourgeois de Limoges, avec Marie Vigier.....

« Et par expres led futur a obligé une sienne vigne contenant cinq journaux d'homme ou environ, assise au territoire de Limoges et au claud de las Palissas (2), confrontée entre la vigne de Jehan Berthon, dict de Prelhy, libraire et imprimeur, d'une part..... »

Limoges, le 1^{er} février 1896. (3).

L. BOURDERY.

(1) Minutes de l'ancien notaire Deschamps, à Limoges.

(2) Le clos des Palisses était à peu près à l'emplacement de la rue Croix-Mandonnaud actuelle et de la Nouvelle-route-d'Aixe.

(3) Après avoir remis cette note au Secrétariat de la Société, pour être insérée au *Bulletin*, nous avons communiqué à M. Claudin le texte découvert par nous. On a pu voir, sur ces entrefaites, le parti qu'en a tiré le savant auteur, dans sa *Notice sur les origines de l'imprimerie à Limoges* (*Le Bibliophile Limousin*, avril 1896, p. 56). La constatation la plus importante que lui permet notre acte est que l'assertion de l'abbé Legros, qui donnait au prototypographe de Limoges la Touraine pour patrie, se trouve confirmée. En effet, lorsque Jean Berthon est dit de *Prelhy*, « cette désignation s'applique, suivant la mode du temps, à son lieu de naissance, PREUILLY, gros bourg de Touraine, près Loches ».

LES BARBOU

IMPRIMEURS

LYON — LIMOGES — PARIS

1524-1803

IV

LES BARBOU DE PARIS

Après les Barbou de Lyon et de Limoges, dont il a été question dans les chapitres précédents, il nous reste à dire un mot de ceux de Paris, pour en terminer avec cette famille d'imprimeurs.

Le nom de Barbou ne paraissait pas pour la première fois parmi ceux des imprimeurs-libraires de la capitale, lorsque Jean-Joseph vint s'y établir en 1704. Dans le chapitre consacré à la Famille, on a pu voir qu'un Nicolas Barbou exerçait à Paris de 1530 à 1542 ; mais il ne paraît pas qu'il ait fait souche d'imprimeurs (1).

La Maison de Paris n'a eu qu'un siècle de durée (1704-1808) et pendant cette période, elle n'a eu à proprement parler que trois chefs, tous trois nés à Limoges :

Jean-Joseph Barbou (par abréviation Jean) fut seulement libraire de 1704 à 1717 ; il s'associa ensuite avec son jeune frère Joseph, qui acheta une imprimerie en 1723 et mourut en 1736. Seul en nom de 1736 à 1752, Jean-Joseph n'en était pas moins puissamment secondé par son neveu Joseph-Gérard, reçu libraire en 1746 et imprimeur en 1750.

Joseph-Gérard, successeur de son oncle Jean-Joseph, a exercé de 1752 à 1790. C'est pendant son exercice que la maison atteignit sa plus haute prospérité.

Joseph-Hugues (par abréviation, Hugues) neveu et successeur du précédent, a exercé de 1790 à 1808, d'abord avec ses jeunes

(1) Voir la 2^e partie, pages 189 et ss.

frères, jusqu'en 1796 et enfin seul de 1797 à 1808. A cette dernière date, il céda son établissement à M. Auguste Delalain.

La similitude des prénoms des Barbou, et de l'initiale de leur premier prénom J, a occasionné de fréquentes erreurs chez les bibliographes, qui ont souvent confondu les frères et les neveux entre eux, ou qui ont fait vivre tel ou tel de ces imprimeurs beaucoup plus longtemps qu'il n'avait vécu en réalité.

Ce qui a fait la réputation des Barbou de Paris, ce n'est pas, comme on le pense, leurs livres classiques, qui ne sortaient pas de l'ordinaire, mais bien leur Collection des auteurs latins du format in-12.

Dans une notice sur *l'Origine de l'art typographique et les principaux imprimeurs*, M. Gabriel Peignot déclare que les Barbou, les Didot, les Crapelet, etc., immortalisèrent le XVIII^e siècle, par la beauté de leurs éditions, par la netteté et la perfection de leurs caractères (1).

Les Barbou avaient acquis dans le milieu littéraire et artistique de la capitale, une connaissance approfondie du livre ; ils savaient quels étaient les desiderata des amateurs. Par leurs premiers essais, on voit qu'ils avaient conçu le projet de former une collection d'auteurs latins soigneusement imprimée, ornée de belles eaux-fortes ; mais bien des causes les forçaient à l'ajourner. Une pareille entreprise exigeait de grands capitaux ; car aux frais de l'impression proprement dite, il fallait ajouter la rémunération des annotateurs, des dessinateurs, des graveurs et des relieurs et, au fur et à mesure que la collection s'augmenterait, il faudrait engager une mise de fonds plus importante. Les Barbou se buttaient aussi à une entrave presque insurmontable : les privilèges possédés par leurs confrères.

L'idée de la collection des auteurs latins avait germé aussi dans l'esprit de quelques libraires, soit naturellement, soit à l'instigation de l'abbé Dufresnoy. Le premier qui la mit à exécution, en 1743, fut Coustelier (Antoine-Urbain II) fils d'un très savant libraire du même nom (2) qui avait déjà publié (de 1683 à 1712) *Pline* et *Catulle*. D'après G. Peignot (3), Coustelier avait composé plusieurs romans ou brochures frivoles, tout à fait oubliés aujourd'hui ; mais

(1) Gabriel PEIGNOT, *Manuel bibliographique de l'an IX*, p. 89 et 921.

(2) Henri STEIN, *Antoine-Urbain I Coustelier, imprimeur-libraire à Paris, d'après des fragments de sa correspondance avec Dom Calmet*. (Paris, 1893, in-8 de 9 p.)

(3) Gabriel PEIGNOT, *op. cit.*

il retira plus d'honneur de la publication de quelques volumes de la collection d'auteurs latins. Antérieurement à 1743, il avait publié *Quinte-Curce*, *Pline le jeune*, *Martial*. En même temps que lui, les libraires David, Grangé, Robustel, Le Loup et Méricot publièrent quelques auteurs.

Le zèle des premiers imprimeurs semblant se ralentir en 1754, Joseph-Gérard Barbou jugea le moment favorable pour continuer l'œuvre commencée. Il acheta donc à ses confrères les ouvrages déjà publiés par eux, et à partir de cette époque jusqu'en 1780, il ne cessa d'ajouter chaque année de nouveaux volumes à la Collection des auteurs latins. Au moment de sa mort, vers 1790, cette collection comprenait 34 ouvrages formant 68 volumes, tous ornés de gravures, têtes de chapitres, vignettes, culs de lampe, dessinés par Cochin, Eisen et les autres principaux artistes de l'époque.

Lorsque Antoine Urbain II Coustelier entreprit la collection des auteurs latins, dans le format in-12, il ne fit que céder aux désirs des bibliophiles, qui, depuis la disparition des Elzéviros, recherchaient leurs éditions « avec une convoitise ardente (1). » Il s'efforça de suivre les traces de ces « imprimeurs émérites ». C'est ce qui ressort de l'avis qu'il plaça en tête de ses premiers volumes (du *Catulle*, notamment), avis que Barbou s'empressa de reproduire dans son prospectus et sur quelques unes de ses éditions. Mais tout en confiant la direction à un savant éditeur, Etienne-André Philippe, connu aussi sous le nom de Philippe de Prétot, tout en veillant à ce que les livres « soient exempts de toute erreur d'impression », il subit, pour la forme, la mode du jour ; le livre se ressentait alors des « fadeurs et des bergeries » du règne de Louis XV (2).

(1) « Les Elzéviros (1592-1712) étaient à peine descendus dans la tombe, et déjà leurs productions étaient, de la part des bibliophiles, l'objet d'une convoitise ardente..... »

« La collection élzévirienne résiste toujours victorieusement aux fluctuations du caprice, à la saleté des temps. D'un format commode, d'un caractère aussi purement gravé que purement dessiné, d'un tirage parfait, elle joint la grâce à la correction..... » Gustave BRUNET, *Recherches sur diverses éditions élzéviennes*, p. 11 et 12 (Paris, 1866, in-12).

« Les *Elzéviros*, les *Elzéviros* ! Voilà ce qui fait le fond et le grand prix des anciennes bibliothèques ; les *Elzéviros* ! c'est là le mot sacramentel, le véritable mot de passe des amateurs, et c'est aussi celui qui leur est habituellement jeté dans le monde avec l'ironie si plaisamment caractéristique des ignorants par ceux qui veulent faire semblant de rire des jouissances qu'ils ne sont pas en état de partager. » (p. 40.) TENANT DE LA TOUR, *Mémoires d'un bibliophile* (Paris, 1861, in-18).

(2) Henri BOUQUOT, *Le Liore* (p. 19) (Paris, Quantin, 1886, in-8).

« On n'imprimait presque plus de livres dans les formats in-folio et in-4^a, dit Paul Lacroix : on se rejetait sur les petits formats depuis l'in-8° jusqu'à l'in-24, en rehaussant le peu d'importance des publications nouvelles, dites *nouveautés*, par des estampes, des vignettes et des culs-de-lampe en taille douce. Là était la mode avec son engouement passager. Un auteur n'eût pas fait imprimer une héroïde ou une poésie sans y ajouter quelques figures dues au crayon de Gravelot, d'Eisen, de Moreau, de Marillier ou de Saint-Aubin. Une école de gravure pour les estampes de livres s'était formée parmi les élèves de Lebas, et l'on crut voir renaitre les beaux jours de la librairie, lorsqu'on offrit aux amateurs, et surtout aux femmes du monde, une série de collections volumineuses accompagnées de charmantes gravures, telles que *le Cabinet des Fées, les Voyages imaginaires*, etc..... » (1).

M. Paul Lacroix, aurait pu dire que, lorsque les gravures venaient rehausser un texte aussi élevé que celui des auteurs latins, elles en augmentaient considérablement la valeur.

Joseph-Gérard n'eut qu'à suivre l'exemple des libraires qui l'avaient précédé : après avoir choisi les éditeurs les plus experts et les dessinateurs les plus habiles, il imprima sur les beaux papiers du Vivarais ou de l'Angoumois, avec les meilleurs caractères de Fournier le Jeune. Ses livres étaient convenablement reliés, et on peut dire qu'ils avaient un aspect très chatoyant. Dans ces conditions, ils ne pouvaient manquer d'être accueillis favorablement par les amateurs d'alors.

La meilleure preuve que la Collection des auteurs latins fut bien accueillie en son temps, et qu'elle répondait à un réel besoin, c'est que les Barbou durent rééditer certains auteurs jusqu'à trois ou quatre fois.

Ses contemporains ne lui marchandèrent pas les éloges. Si on parcourt la *Bibliographie parisienne* de 1770, on y trouvera fréquemment les appréciations les plus flatteuses extraites des journaux de l'époque (*Journal des savants, Journal historique de Verdun, Affiches-Annonces, Mercure de France*) (2).

(1) Paul LACROIX, XVIII^e siècle, *Lettres, Sciences et Arts*, p. 271 (Paris, Firmin Didot et C^e, 1878, in-8).

(2) *Bibliographie parisienne ou Catalogue d'ouvrages de science, de littérature et de tout ce qui concerne les beaux-arts...* imprimés ou vendus, à Paris, avec les jugements qui en ont été portés dans les écrits périodiques... Par une Société de gens de lettres (Hurtault d'Hermilly, etc.), année 1770. — (Paris, Desnos, 1770, 2 vol, in-8).

De nos jours, Peignot, Brunet, Deschamps, Cohen, les PP. de Backer et Sommervogel (1) et tous les bibliographes se sont accordés à reconnaître les mérites de la Collection des auteurs latins de Barbou. Ils ont fait seulement des réserves pour ceux réimprimés par Joseph-Hugues, dont les caractères sont moins bons et dont les frontispices et les vignettes sont usés. L'imprimeur en avait conscience, car en 1808, il donna une seconde édition des *Lettres de Pline*, sans gravures.

La Collection des auteurs latins n'est plus aussi recherchée qu'autrefois. Nos goûts littéraires ont changé; les professeurs et les savants du XVIII^e siècle ont fait place à d'autres; on préfère maintenant les éditions annotées et commentées, accompagnées de la traduction, telles que celles de Lemaire ou de Panckoucke.

En dehors de leurs classiques et de leur collection, les Barbou éditérent peu de choses. La littérature française fut à peine abordée par eux et si, parmi leurs ouvrages, on remarque les belles éditions de Malherbe de 1757, 1764 et 1776, on est surpris qu'ils n'aient pas continué à marcher dans cette voie. Ils avaient probablement une assez grosse affaire sur les bras avec leurs auteurs latins et la question des privilèges devait les arrêter aussi (1). Mais s'ils n'en éditérent pas pour leur compte, en revanche ils en imprimèrent pour leurs confrères, et cela d'une façon remarquable (2).

Un seul ouvrage immoral est sorti des presses des Barbou; mais il est en latin et il ne porte pas leur nom, le *J. Meursii elegantiae latinis sermoni*, de Nicolas Chorrier, que l'on range quelquefois dans la Collection des auteurs latins. Ils en avaient si bien conscience qu'ils l'indiquaient comme imprimé à Leyde (*Lugduni Batavorum*) chez les Elzéviros avec la marque à la devise : *Non solus*, adoptée par Coustelier, que Joseph-Gérard Barbou continua à placer sur ses titres.

Les Barbou faisaient le commerce des papiers en grand. Indé-

(1) PP. de BACKER et SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, éd. de 1853-61, 3 vol. in-fol. (II, col. 363 et suiv.)

« C'est à Joseph-Gérard Barbou ... que le public est redevable de cette » belle Collection des auteurs latins qui rendra immortel le nom de cet » imprimeur ... ».

(2) Ils donnèrent cependant, en 1757 le *Télémaque de Fénelon*, réédité en 1806, et en 1808 les *Œuvres de Boufflers*, avec des gravures de Marillier, in-12.

(3) En 1770, Joseph-Gérard a imprimé pour le compte de la veuve Duchesne, Saillant, Desaint, Panckoucke et Nyon une fort belle édition de la *Henriade* de Voltaire, en 2 vol. in-8.

pendamment de ceux qu'ils utilisaient pour eux-mêmes, ils en vendaient d'énormes quantités à leurs confrères de Paris et des provinces avoisinantes. De 1704 à 1750, ils les tiraient beaucoup du Limousin, comme on a pu le voir dans le chapitre qui précède : mais nos papiers n'étaient pas très beaux : on s'en plaignait, et à partir de 1750, les Barbou s'adressèrent presque exclusivement aux fabricants de l'Angoumois et du Vivarais, comme on peut s'en assurer par leurs ouvrages.

Ils étaient aussi relieurs et ils créèrent un genre, la reliure dite *Barbou*, plein veau marbré, avec trois filets dorés sur les plats, dentelle aux gardes ; au dos, six compartiments, le deuxième recevant le titre sur étiquette en peau, les autres avec petits fers. C'est la reliure de la Collection d'auteurs latins, reliure qui était imitée par plusieurs de leurs confrères, par Cazin notamment.

Nous ne connaissons aux Barbou de Paris que trois domiciles, qui nous sont indiqués par les titres de leurs livres. Au début (1704 à 1715), ils sont *rue Saint-Jacques, en face le Collège Louis le Grand* (peut-être chez la veuve de Simon Bénard). A dater de 1715, probablement à la suite de l'achat de l'ancien fonds et de la maison de la veuve Mabre-Cramoisy, ils habitent *rue Saint-Jacques, près la Fontaine Saint-Benoit, aux Cigognes*. Dans la deuxième généalogie (1) l'indication est encore plus précise : « maison touchant l'église Saint-Benoit ». Cette maison correspondrait aujourd'hui aux bâtiments en construction entre la Nouvelle Sorbonne et la Faculté des sciences, en face de la rue du Cimetière Saint-Benoit actuelle (ancienne rue Fromental). C'est dans cette maison que s'étaient succédé depuis le xv^e siècle plusieurs générations d'imprimeurs célèbres. Il se pourrait même qu'elle eût abrité un des premiers imprimeurs de Paris, Ulrich Gering, lorsqu'il quitta la Sorbonne. Dans tous les cas, depuis le xvi^e siècle, c'était celle des Nivelles et des Cramoisy.

A partir de 1757, les titres indiquent une troisième adresse : *rue et vis-à-vis la grille des Mathurins*. C'était l'ancien hôtel Catinat, qui porte aujourd'hui le n° 56 de la rue des Ecoles avec entrée au n° 29 de la rue du Sommerard (ancienne rue des Mathurins, n° 5). Hugues Barbou le vendit avec son fonds à M. Auguste Delalain en 1808, et ses successeurs l'occupent encore. Quelquefois, de 1757 à 1767, les volumes portent encore *rue Saint-Jacques* : cela tient à ce que l'ancienne maison était toujours en la possession des Barbou, qui y avaient un dépôt.

(1) V. 1^{re} partie p. 144.

Les Barbou de Paris ont eu plusieurs marques (1). En premier lieu, ils adoptèrent celle de Simon Bénard, à la veuve duquel ils avaient acheté en 1711 une bonne partie, peut-être la totalité de son fonds. C'est la même marque qui figurait sur les derniers ouvrages édités par la veuve de Bénard (2), et qui est indiquée dans *l'Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la Collection du Cercle de la Librairie* par M. Paul Delalain (3). Ce dernier désigne la marque ainsi : « Initiales fleuronées et doublées dans un cercle. » Les initiales sont D B. Le D se rapporte peut-être au prénom d'un Bénard ou au nom d'un libraire associé avec lui : David, Dupuy ou Desprès. Nous avons relevé cette marque sur des ouvrages de Jean-Joseph Barbou de 1713 et 1714.

A partir de 1715, cette marque fait place à celle des Cramoisy : *Aux Cigognes*. « Dans un cercle formé par un serpent qui se mord la queue, volant au-dessus d'un paysage, deux cigognes dont l'une soutient et nourrit l'autre » (4).

Cette marque avait appartenu d'abord à Sébastien Nivelles, aux Cramoisy et à d'autres imprimeurs. Jean Barbou la prit à la suite de l'achat du fonds de la veuve Mabre-Cramoisy et M. Auguste Delalain l'adopta lorsqu'il acquit la maison Barbou en 1808.

Lorsque Jean-Gérard acheta les premiers volumes de la Collection des auteurs latins à Urbain II Coustel et autres, il continua à placer sur les titres l'une des marques des Elzéviros, celle représentant « un orme entortillé d'un cep de vigne chargé de raisin qu'un vieillard vient cueillir, avec la devise : *Non Solus* » (5).

(1) Paul DELALAIN, *Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la collection du Cercle de la librairie*, 2^e éd. revue et augmentée, p. 4, (Paris, au Cercle de la librairie, Avril 1892, 1 vol. in-4).

(2) Voy. Emile RUBEX, *Catalogue de la Bibliothèque communale de Limoges, Belles Lettres*, p. 121, sous le n° 415, un recueil factice de plusieurs opuscules écrits par les PP. Jésuites Vanière, Tarillon, Champion, Sanadon, etc., entre les années 1704 et 1707.

(3) Paul DELALAIN, *op. cit.*, p. 6 : « Veuve de Simon Bénard, rue Saint-Jacques, en face le Collège Louis-le-Grand. Initiales fleuronées et doublées dans un cercle. »

(4) Sur cette marque, voyez la savante description qu'en a fait M. Paul Delalain. (*Bibliographie de la France*. Chronique, n° 8, 25 février 1893.)

(5) Paul DELALAIN, *op. cit.*, p. 4 et 291. « La marque adoptée en 1620 par Isaac Elzévir et connue sous le nom du *Solitaire*, représente, dit M. Alphonse Willems, dans son ouvrage sur les Elzéviros, un orme embrassé par un cep chargé de raisins, avec le *Solitaire* et la devise : *Non Solus*. La vigne mariée à l'ormeau est un symbole emprunté à l'antiquité ; il sert à exprimer la concorde et l'union. Le promeneur solitaire est un autre symbole : il signifie que le sage s'accorde de la solitude, parce qu'elle lui fournit l'occasion de se recueillir en lui-même et de s'entretenir avec ses propres pensées. »

En 1757, Joseph-Gérard adopta une seconde marque qui lui était propre : « un atelier d'imprimerie avec des attributs scientifiques et des petits génies pour ouvriers » ; devise : *Meta laboris honos*. C'était la devise des Barbou de Limoges avec la variante *honos* au lieu de *honor* (1).

En 1763, nouvelle marque : « un olivier près duquel sont représentées deux cigognes, dont l'une apporte de la nourriture à l'autre (rappel de la marque des Cramoisy) avec devise : *Et fructu et foliis* : par le fruit et par les feuilles (2)... C'était, avec la précédente, la marque préférée de Joseph-Gérard.

Enfin, de 1807 à 1808, on voit sur quelques ouvrages les initiales J. B., en anglaise, entrelacées.

Les Barbou ont eu d'autres marques que nous avons négligé de relever, parce qu'elles n'ont figuré que sur des volumes isolés.

Possédant déjà trois marques, lorsqu'il imprima le premier volume de la Collection des auteurs latins, en 1755, pourquoi Joseph-Gérard y ajouta-t-il celles aux devises : *Meta laboris honos* et *Et fructu et foliis*? S'il avait réservé l'une à telle ou telle catégorie d'ouvrages, nous l'aurions compris ; mais dans sa Collection il employait indifféremment l'une ou l'autre de ces marques. Dans les titres du *Cicéron* de 1768, en quatorze volumes, une partie porte la marque : *Non solus* et l'autre celle : *Et fructu et foliis*.

Jean-Joseph BARBOU (3)

(1704-1717)

Jean-Joseph Barbou, fils cadet de Pierre, imprimeur du roi à Limoges, était né dans cette ville le 30 mars 1683. Après de bonnes études au collège des Jésuites, il avait fait son apprentissage chez son père. Son intelligence, ses aptitudes particulières pour le commerce donnaient le meilleur espoir à sa famille ; Pierre Barbou rêva pour lui une librairie à Paris. Il pensait avec raison que la maison de Limoges tirerait de grands avantages d'un établissement dans la capitale, soit pour la vente de ses ouvrages, soit pour celle

(1 et 2) Paul DELALAIN, *Inventaire des marques*, p. 4.

(3) Dans les chapitres qui précèdent, nous avons désigné le premier des Barbou de Paris par ses noms de baptême, Jean-Benoît. D'après les documents que nous avons consultés depuis, il est désigné par Jean-Joseph, prénoms que nous lui donnerons à l'avenir.

MARQUES DES BARBOU DE PARIS



N° 1. — Marque de Simon Bénard
de 1713 à 1715.



N° 2. — Marque des Cramoisy
de 1715 à 1808.



N° 3. — Marque des Elzéviros : *Non Solus*
de 1754 à 1793.



N° 4. — *Meta laboris honor*
de 1757 à 1801.



N° 5. — *Et fructu et foliis*
de 1763 à 1801.

des papiers fabriqués en Limousin. L'entreprise pouvait paraître téméraire; car Paris possédait d'anciennes maisons, très connues, très achalandées, dont les chefs jouissaient d'une grande réputation de savoir et d'intelligence. Mais si son fils réussissait, quelles facilités ne devait-il pas procurer à ses frères pour leur établissement. On verra par la suite qu'il ne faillit pas à cette tâche.

Mais comment entrer dans cette communauté des libraires et imprimeurs de Paris, dont le nombre des membres, d'après l'édit d'août 1686, avait été réduit à trente-six, bien qu'elle comptât plus de soixante titulaires à cette époque. L'édit tolérait l'existence viagère des imprimeurs existants; mais il tendait à ramener au plus tôt leur nombre au chiffre fixé par lui. En 1697, il y avait encore cinquante-sept imprimeurs à Paris (1).

Une circonstance vint servir les projets de Pierre Barbou. Il apprit en 1703 que la communauté des libraires et imprimeurs avait été autorisée à emprunter la somme de 9,500 l. et les deux sols pour livre (soit 10,450 l.) pour être déchargée « de l'exécution des » édits des mois de mars 1691, pour les offices de syndic et juré; » — d'août 1701 pour l'hérédité des offices d'auditeurs; — et de » juillet 1702, pour un office de trésorier de leur bourse », et être ainsi affranchie des taxes sur les arts et métiers, ses membres devant être considérés « comme suppôts et membres de l'Université de Paris ».

Malgré ses démarches, la communauté n'avait pu parvenir à trouver cette somme. Pierre Barbou s'offrit à lui prêter les 10,450 l. au denier vingt, par contrat de constitution, sans répéter les intérêts de la première année, à la condition que son fils Jean-Joseph serait reçu libraire de Paris. La chambre syndicale assemblée accepta cette proposition le 13 novembre 1703 et promit « de solliciter un arrêt du conseil royal des finances autorisant ladite réception » (2).

La communauté présenta une requête au roi dans ce sens et, le 8 décembre 1703, un arrêt du Conseil d'état autorisa M. d'Argenson, conseiller, à recevoir Jean-Joseph Barbou comme libraire, « bien qu'il n'ait fait aucun apprentissage, afin qu'il jouisse des mêmes droits, franchises, immunités, privilèges et prérogatives dont jouissaient les autres libraires de la communauté, à la condition de payer la somme promise » (3).

(1) Ambroise Firmin-Dinot, *Histoire de la typographie*, p. 830. (Paris, 1882, in-8).

(2) Bibliothèque nationale, Ms. fonds français 21856, f° 195 v°.

(3) *Ibid.*, f° 196 r°.

La réception de Jean-Joseph Barbou eut lieu le 8 janvier 1704. Le registre ne mentionne pas, suivant l'usage, l'apprentissage du candidat et son examen devant les membres de la Chambre, puisque Jean-Joseph était l'objet d'une faveur ; mais il s'étend en revanche sur les conditions du prêt qui motivait cette faveur.

Un peu plus loin, le registre de la communauté des libraires et imprimeurs de Paris fait encore mention de Jean-Joseph Barbou. Au 22 juillet 1707, celui-ci, qui avait versé 3,000 l. au moment de sa réception et un peu plus tard 4,230 l., était encore débiteur de 1,200 l. envers la communauté. La Chambre prit une décision par laquelle elle empruntait cette dernière somme à M^{lle} Cusson et à M^{me} veuve Journal, sous le couvert de Barbou, afin de se libérer vis-à-vis du trésor. Le paiement ne semble avoir été complètement effectué qu'en 1714, d'après un reçu collé à la fin du registre (1).

D'après la deuxième généalogie (2), il reçut de son père, en avancement d'hoirie, soit en marchandises, soit en argent, une valeur de 36,000 livres. Sa mère lui donna en sus « en sous-main » 10,000 livres pour son établissement. Il partait donc avec les encouragements paternels et un premier fonds.

Ce fonds se composait naturellement des ouvrages classiques suivis au Collège des Jésuites de Limoges, qui devaient trouver aussi leur écoulement au Collège Louis-le-Grand. On ne sera donc pas surpris de voir Jean-Joseph Barbou ouvrir sa librairie en face de ce grand établissement et rechercher la clientèle des Jésuites. Il y réussit pleinement car, dès 1711, comme le prouve le permis d'imprimer du *Principia linguæ græcæ* de 1717, il est seul à prendre le titre de libraire du Collège Louis-le-Grand (3).

Il arrivait dans un bon moment : le collège Louis-le-Grand était dans sa plus grande prospérité ; d'autre part, s'il avait des concurrents sérieux dans Ballard, Bénard, Coustelier, Cusson, David, Guérin, Lambin, Langlois, Sevestre, Thiboust, etc., deux des an-

(1) Bibliothèque nationale, Ms. Fonds français 21856, f^o 221 v^o. On trouve, collé à la fin du registre, un reçu du 11 mars 1714, d'après lequel Barbou reconnaît que les syndic et adjoints lui ont remis 1,200 l. provenant de M^{me} Journal, dont ceux-ci lui ont fait contrat de constitution, et il s'engage à leur rapporter quittance de ladite somme de MM. les traitants.

(2) V. 1^{re} partie, p. 144.

(3) « Par grâce et privilège du Roy, il est permis à Jean Barbou, marchand libraire à Paris et du collège des Pères Jésuites, suivant le privilège qui leur a été accordé en conséquence des désordres que les différentes impressions apportaient dans les classes dudit collège, d'imprimer, vendre et débiter SEUL les Feuilles et Auteurs tant grecs que latins accomodez à leur usage ... (5 juillet 1711). »

cjens fournisseurs du collège, Simon Bénard et Mabre-Cramoisy étaient morts et leurs héritiers devaient souhaiter de vendre leur fonds.

C'est certainement à la suite des demandes de son fils, que Pierre Barbou de Limoges obtenait en 1707 la permission d'imprimer pendant quatre ans les ouvrages suivants : *Feuilles classiques, César, Quinte-Curce, Salluste, Justin, Florus, Velleius Paterculus, Tite-Live, les histoires d'Hérodien, Tursellin, les Fables de Phèdre, Cornelius Nepos, la Vie de saint Ignace, Virgile, Ovide, Horace, Sénèque, Despautère et rudiments de Behours*, et le même ouvrage du P. Gaudin. Ces ouvrages, édités auparavant par la maison de Limoges, devaient faire partie du premier fonds emporté par Jean-Joseph, et leur épuisement rapide motivait cette nouvelle permission.

Si nous manquons de documents pour les premières années de la librairie de Paris, en revanche nous en possédons de précieux à partir de 1711 ; ce sont les relevés de compte annuels entre les maisons de Paris et de Limoges. Au chapitre des Barbou de Limoges, nous avons résumé ces comptes, et si l'on veut bien s'y reporter, on se fera une idée des livres, papiers et autres fournitures expédiés de Limoges ; notre ville recevait en retour, des ouvrages parisiens (1), des caractères d'imprimerie et des fournitures de toutes sortes.

Parmi les ouvrages édités par Jean-Joseph de 1704 à 1717, époque où il s'associa avec son frère Joseph, nous en avons relevé trente-quatre, presque tous écrits par les PP. Jésuites : Catrou, Commire, Gaudin, Gobien, de Grainville, Jouvency, Labbe, de La Rue, de Montaigu, Pomey, Porée, Sanadon, etc. Leurs titres nous sont en majeure partie fournis par le savant ouvrage du P. Carlos Sommervogel : *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (2).

Jean Joseph s'efforça d'acheter les ouvrages des Jésuites à ceux de ses collègues qui les possédaient. En 1711, il acquit le fonds d'un

(1) Parmi ces ouvrages on remarque plusieurs fournitures de l'*Almanach royal* de d'Houry et des *Almanachs* de Collombat.

(2) *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par le P. Carlos Sommervogel

Simon Bénard éditait beaucoup de livres écrits par les PP. Jésuites. Il fit paraître en 1672 le charmant ouvrage suivant : *Carolus de la Rue e Societate Jesu Idyllia, tertia editio auctior* ; in-12 avec sept gravures de L. Cossin, plus deux culs de lampes et deux têtes de chapitre du même. L'ouvrage eut trois éditions successives de 1671 à 1672.

libraire bien connu, Simon Bénard (1) dont sa veuve, N. Dallin, avait sa boutique auprès de la sienne, rue Saint-Jacques. Il trouva dans ce fonds les auteurs édités par le P. Jouvençy : *Horace*, *Juvénal* et *Martial*, les *Discours* du même auteur avec gravure de I F. Cars, le *Virgile* du P. de La Rue (en un vol. in-4° *ad usum Delphini*, avec frontispice, et en 4 vol. in 12).

La même année, il acheta à J.-B. Cusson (2), un *Virgile*, in-12 avec carte, frontispice et dix-sept gravures de F. de la Monnée, gravées par G. Scotin l'aîné.

En 1713, il acheta, aux héritiers de la veuve Mabre-Cramoisy (3), avec le fonds de la librairie, la maison que celle-ci occupait, près de l'église Saint-Benoit, et à partir de cette date ses ouvrages porteront l'ancienne marque des Cramoisy et leur enseigne : *Aux Cigognes*.

Le 8 avril 1713, nouvel achat, celui-ci fait à Guérin, comprenant les *Pensées édifiantes*, de l'abbé de Bellegarde, du *Candidatus Juvencii*, du *Commiri Carmina* et du *Virgile* du P. Catrou en six volumes, avec figures. Cet ouvrage avait dû être imprimé par Guérin (4), auquel Jean-Joseph Barbou avait fourni le papier, car nous voyons dans ses relevés de comptes annuels un certain nombre de rames de papier pour le *Virgile* : « 1713, 440 rames carré fin *Virgile* à 4 l. la rame ».

C'est en 1715 aussi que l'on rencontre le premier catalogue de Jean-Joseph Barbou que nous donnons plus loin. Il se trouve à la suite du *Juvénal* et forme douze pages. Il est divisé en trois catégories : *livres de fonds* (230 ouvrages), *livres d'assortiments* (76 ouvrages) et *assortiments de Hollande* (48 ouvrages) ; au total : 354 ouvrages.

Parmi les ouvrages de fonds, nous n'en avons trouvé que trente-

(1) Bénard (Simon), 2^e fils de Guillaume et gendre de Jacques Dallin, reçu libraire le 25 septembre 1659, † 3 mai 1684. Sa veuve était morte en 1719. (Lottin.)

(2) Cusson (Jean-Baptiste), fils de Jean II, reçu libraire le 19 septembre 1686 et imprimeur le 8 juin 1694 ; adjoint le 19 août 1702, établi à Nancy le 10 mai 1711 ; mort après 1716. (Lottin.)

(3) Mabre-Cramoisy (Sébastien), petit-fils maternel de Sébastien II Cramoisy, reçu libraire le 6 mars 1659, adjoint le 25 juin 1677, marguillier de Saint-Benoit en 1678, mourut le 10 juin 1687, directeur de l'Imprimerie royale au Louvre. Sa veuve lui succéda dans ses fonctions et elle mourut avant 1696. (Lottin.)

(4) Guérin (Louis), de Bray-sur-Seine, reçu libraire le 7 sept. 1683, adjoint le 12 mai 1698, marguillier de St-Benoist le 1^{er} janvier 1705 et syndic le 17 juin 1705, mort en 1719. (Lottin.)

cinq imprimés par la maison de Limoges; les autres étaient achetés à Paris ou faisaient partie de l'ancien fonds de Bénard ou de Cramoisy. Dans le nombre se trouvent les éditions *ad usum Delphini* suivantes : *Apulée* (2 vol.), *Aulu-Gelle*, *Cicéron*, Discours, (3 vol.) Lettres (1 vol.) (1) et Pensées philosophiques (2 vol.) (2), *Horace* (2 vol.), *Virgile* (1 vol.) Ce dernier, édité par le P. de La Rue est indiqué « sous presse » bien qu'il ait paru en 1675 sous le nom de Simon Bénard, à la veuve duquel Barbou l'avait acheté en 1711, comme on l'a vu plus haut.

Le catalogue est assez sobre de dates. Deux ouvrages portent le millésime de 1710, quatre celui de 1712, trois celui de 1713, quatre celui de 1714 et douze celui de 1715. Ces derniers sont accompagnés de la mention : *Nova editio auctior*, indication à laquelle il fallait peut-être ajouter plus de foi qu'aujourd'hui.

Les auteurs latins qui figurent sur ce catalogue sont édités par des savants très appréciés, comme on peut en juger : les PP. Jouvency, de la Rue, Catrou ; parmi les traducteurs, Algay de Martignac et l'abbé Lezeau (deux Limousins), d'Ablancourt, Durier, de Bellegarde, Vaugelas.

Jean-Joseph Barbou tirait plusieurs de ses ouvrages de Lyon ; sans parler du *Dictionnaire* de Danet, qu'il imprima plus tard, le catalogue indique dix autres ouvrages venant de la même ville. Il payait, du reste, une somme considérable aux libraires de Lyon qui, encore au XVIII^e siècle, était un centre important pour l'imprimerie et la librairie.

Nous voyons aussi des livres de Genève, d'Amsterdam.

Un *Quintus Curtius*, in-8, *variorum* est accompagné du nom : *Elzévir*. Si on rapproche ce fait du soin que prend Jean-Joseph d'acheter des ouvrages à gravures, on verra se dessiner son désir de satisfaire les goûts du public et de marcher sur les traces des Elzévirs ; c'est ce qu'il fera plus tard.

Le catalogue se termine par l'avis suivant :

« On trouvera à la même librairie toutes sortes de feuilles latines et grecques, classiques, avec le latin interlinéaire (3), in 4 et in-8, de

(1) *M. Tullii Ciceronis Epistolæ ad familiares Phil. Quartier. Parisiis, 1685.*

(2) BRUNET (*Manuel du Libraire*) dit ne connaître que le tome I des *Œuvres philosophiques* de Cicéron *ad usum Delphini*, édité par François l'Honore (*Parisiis, apud viduam Claudii Thiboust, 1689, in-4*). C'est donc à tort que le catalogue Barbou indique deux volumes. Du reste, ce premier volume acheté par lui, devint plus tard la propriété de la maison Delalain, qui, encore aujourd'hui, le fait figurer sur ses catalogues.

(3) Cette définition vient confirmer ce que nous avons dit déjà des *Feuilles Classiques*.

tous les orateurs et poètes, avec plusieurs livres d'assortiments qui n'ont pu trouver place au présent catalogue.

» Messieurs les Professeurs, Maîtres de pension et libraires de province, sont priés de s'adresser à lui [Barbou] directement ; ils seront servis avec exactitude. »

Un avis à peu près semblable se trouve à la suite des catalogues de 1720 et 1723.

Les Barbou ne s'adressent encore qu'aux professeurs et aux élèves ; mais plus tard, ils élargiront le cadre de leur clientèle et s'adresseront au grand public.

Parmi les ouvrages classiquesque Barbou avait acquis dans l'ancien fonds de la veuve Mabre Cramoisy, il s'en trouvait qui devaient lui rapporter de gros bénéfices à cause des grandes quantités demandées par les Collèges de la Compagnie de Jésus en France et à l'étranger. Au sujet des différentes éditions du *Flores latinae locutionis ex probatissimis scriptoribus*..., par le P. Bouriot ou Bariot, le P. Sommervogel s'exprime ainsi (1) : « Il est auteur d'un livre de *Phrases latines* qu'il renouvelait et augmentait tous les ans, intitulé, ce me semble : *Flores latinitalis*, auquel le bonhomme Cramoisy disait qu'il avait plus gagné qu'à tous les autres livres qu'il avait jamais imprimez, à cause du débit infini qu'il en faisait dans tous les Collèges de cette Société, tant en France qu'en Allemagne et dans les Pays-Bas. »

Le 28 octobre 1714, mourut Pierre Barbou, imprimeur du roi à Limoges. Jean-Joseph avait à ce moment près de lui à Paris, deux de ses frères, Jean, qui prit par la suite la maison de Limoges, et Joseph, le plus jeune. La mort du chef de la famille ne modifia pas tout d'abord les rapports d'affaires entre les maisons de Limoges et de Paris.

Jean-Joseph et Joseph BARBOU

(1717-1732)

A partir de 1717, Jean-Joseph associa à sa librairie son frère Joseph, son filleul, qu'il avait pour ainsi dire élevé et pour lequel

(1) Le P. Carlos SOMMERVOGEL, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus depuis sa fondation jusqu'à nos jours* (p. 321), Paris Librairie de la Société bibliographique, 1884, 2 vol. in-8.

il avait un grand attachement. Désormais, la raison sociale sera : BARBOU FRÈRES, ou encore : JEAN et JOSEPH BARBOU.

Joseph était né à Limoges, le 19 mars 1693 et avait été baptisé à Saint-Michel-des-Lions. On saurait peu de choses sur lui, sans le registre de la Communauté des libraires et imprimeurs de Paris, qui, à l'occasion de sa réception comme libraire et, six ans après, comme imprimeur, fournit quelques indications.

L'arrêt du Conseil d'Etat du 21 novembre 1716 nous apprend que Joseph Barbou, qui avait fait un apprentissage de quatre ans, en vertu du contrat du 9 juin 1713, demandait à être dispensé du temps qui lui restait encore à faire pour les trois ans de service chez les maîtres, d'après l'édit d'août 1686, afin d'être reçu libraire. A sa demande étaient jointes les pièces suivantes : l'avis favorable des syndic et adjoints de la Communauté lui accordant la dispense ; les certificats de trois Jésuites sous lesquels il avait étudié, les PP. Arnaudy (28 juin 1708), Moulinier et Boudart (ce dernier avait été son professeur de logique et de philosophie), son extrait de baptême et son brevet d'apprentissage.

A la suite de l'arrêt du Conseil d'Etat, les syndic et adjoints se réunirent le 12 janvier 1717 et procédèrent à la réception de Joseph comme libraire « dans la forme accoutumée ». Après avoir constaté que le brevet d'apprentissage de Joseph du 9 juin 1713 avait été inscrit sur le registre de la Communauté ; que le candidat avait plus de vingt ans et que, d'après le certificat de M. de Montempuys, Recteur de l'Université (31 octobre 1716), il était congru en langue latine et savait lire le grec ; que son présentateur Jean Barbou, son frère, et ses deux « certificateurs » Louis Guérin et Charles Robustel, libraires et anciens syndics, attestaient qu'il était de bonnes vie et mœurs, faisait profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et avait les qualités requises par le Règlement, ceux-ci l'admirent « à exercer l'art et profession de la librairie ».

Joseph promit d'observer les statuts et règlements et la déclaration du 23 octobre 1713 et de se soumettre aux dettes et obligations contractées par la Communauté, puis il signa sur le registre avec les syndic et adjoints, les présentateur et certificateurs. On lui délivra copie de son acte de réception, mais en lui déclarant qu'il ne pourrait s'en servir qu'après avoir prêté le serment devant le lieutenant général de police.

La réception du libraire se faisait avec un certain cérémonial. Les postulants invitaient plusieurs de leurs confrères à assister à leur réception, et ceux-ci étaient priés de venir « en Manteau et Rabat », comme en témoigne la lettre d'invitation ci-dessous,

adressée aux Libraires de sa connaissance par Nicolas-Augustin Delalain, le père d'Auguste Delalain, qui succéda aux Barbou (1).

Joseph Barbou versa entre les mains du syndic la somme de six cents livres pour sa réception, conformément à la déclaration du roi, du 11 septembre 1703, et en outre, « de sa bonne volonté » il y ajouta quatre cents livres dont il fit présent à la Communauté.

Trois jours après (15 janvier 1717), Joseph Barbou se faisait inscrire sur le registre « aux fins de parvenir à son rang à la maîtrise d'imprimeur » conformément à l'arrêt du Parlement du 3 mars 1704 sur le Règlement de l'imprimerie à Paris.

Comme nous l'avons déjà dit, Jean-Joseph Barbou agissait vis-à-vis de son jeune frère comme un second père. Il le maria le 25 janvier 1717 avec Anne-Antoinette de Béville, avec laquelle il avait été fiancé quelques mois auparavant. D'après le contrat de mariage, dont nous possédons une copie, les biens de la future s'élevaient à 49,915 l. 15 s.; ceux du futur étaient ainsi déterminés : « ... Le futur porte en communauté, de son côté, 20,000 l. dont 12,000 l. sont à lui léguées par son feu père Pierre Barbou et 8,000 l. que Jean Barbou, son frère, bourgeois de Paris, fondé de la procuration de leur mère Jeanne Mailhard, lui constitue en avancement d'hoirie de sa succession future, dont 5,000 l. sont déjà entre les mains dudit sieur Jean Barbou et les autres 15,000 l. en mains de leur mère, et se décharge desdites 5,000 l.; et le reste payable en trois pactes de six mois chacun ... »

» Promet led. s^r Jean Barbou d'associer led. Joseph dans son fonds de librairie pour six ans à compter du jour de la célébration du mariage. Dans la société entreront lesd. 20,000 l. du futur et seront dressés les articles de lad. société par main publique ... »

Ce qui entravait l'essor de la librairie à cette époque c'était le nombre incalculable de privilèges et de permissions accordés aux libraires pour des ouvrages qui auraient dû entrer dans le droit commun. Grâce à l'extrême obligeance de M. Henri Stein, nous avons eu connaissance d'une requête formulée en 1721 par une vingtaine de libraires parisiens, dans laquelle ceux-ci demandaient que l'impression des livres de classes (manuels, racines, textes, grammaires, bibles, etc.) ne fussent pas le privilège exclusif de

(1) « Monsieur, Nicolas-Augustin Delalain est venu pour avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs et pour vous prier de vous trouver mardi prochain, 7 août 1764, à cinq heures de relevée, en la Chambre Royale et Syndicale de notre Communauté, pour être présent à sa Réception de Libraire, conformément au Règlement. *Vous êtes prié de venir en Manteau et Rabat.* » (Document communiqué par M. Paul Delalain).

quelques-uns. Joseph Barbou figure parmi les plaignants. En réponse à cette protestation parut l'arrêt du Conseil d'Etat privé du Roy du 13 septembre 1721, qui « donne acte aux libraires oppo- » sans à l'enregistrement du privilège obtenu le 8 août 1720 par » l'Université de Paris, de la déclaration par elle faite sur ledit » privilège et ordonne qu'il sera enregistré pour être exécuté confor- » mément à la dite déclaration. »

A cause de cette situation, les libraires trafiquaient entre eux de tout ou partie de leurs privilèges. Pour le même ouvrage, ils étaient plusieurs à se partager les droits et cela dans des proportions variables. Il n'était pas rare de voir paraître un ouvrage sous le nom d'un libraire qui, quelques jours après, avait cédé son privilège à un autre. De là des changements de titres et des complications difficiles à résoudre pour les bibliographes de l'avenir (1).

Les associations entre libraires étaient fréquentes ; on connaît les plus célèbres, la Compagnie de la *Grande navire* entre autres. Le nom de Barbou se trouve dans plusieurs associations pour des ouvrages publiés, entre autres avec Charles-Joseph Panckoucke en 1765 et avec plusieurs libraires en 1770 et années suivantes.

Après dix-huit ans d'exercice, Jean-Joseph Barbou s'était acquis l'estime de ses confrères, qui le nommèrent adjoint de la communauté le 8 août 1722 (en vertu d'un arrêt du conseil du 1^{er} août). On sait que c'était un poste de confiance ; car les syndic et adjoints avaient pour mission d'enregistrer les privilèges accordés par le roi, et surtout de veiller à l'observance des statuts et règlements sur l'imprimerie et la librairie. Le syndic était alors Jean-Baptiste-Christophe Ballard et les trois autres adjoints Michel III Brunet, Pierre-François Emery et Nicolas Simart. C'était, d'après Lottin, le XXXVI^e syndicat qui dura un an et neuf mois. Jean-Joseph Barbou fit encore partie du syndicat suivant (durée deux ans deux jours) qui avait à sa tête Michel III Brunet. Il eut pour collègues Nicolas Simart, Antoine-Urbain I Coustelier et Laurent II Rondet.

C'est pendant ce second syndicat que son frère Joseph fut reçu imprimeur, en même temps que Nicolas Gosselin, Claude Robustel et Christophe David. Le 2 juillet 1723, les quatre candidats se présentèrent devant les syndic et adjoints et produisirent un arrêt du

(1) Le 20 janvier 1718, les frères Barbou achetèrent à Robustel son privilège pour vingt-cinq ans sur l'*Horatius Juvenii* et deux ans après, tous les exemplaires étaient à leur nom. En 1746, Jean Barbou acheta à Marc Bordelet, son privilège sur le *Prædium rusticum* du P. Vanière, et la même année le nom du premier libraire était remplacé par celui de Barbou.

Conseil d'État du 22 juin précédent, les autorisant « à lever une imprimerie » conformément au règlement du 28 février 1723. La Chambre leur ayant donné son approbation, ils payèrent d'avance la somme de 600 l. pour les droits de leur réception. Cette somme venait affirmer qu'ils s'empresseraient de former leur établissement; mais dans le cas où ils ne se seraient pas mis en état d'être reçus, ils ne pouvaient réclamer la somme donnée à la Communité (1).

La réception de Joseph Barbou comme imprimeur à Paris dut certainement contrarier la maison de Limoges, qui pouvait craindre de se voir fermer, à un moment donné, l'important débouché de la capitale. Cependant la maison de Paris continua toujours à demander des livres à Limoges.

A dater de 1723, on remarque sur les titres de plusieurs ouvrages imprimés par Jean Barbou de Limoges pour le compte de ses frères de Paris, le mot : *Lemovicis* en petites italiques précédant le mot : PARISIIS en capitales. D'autre part Joseph Barbou a soin de mettre à la fin des ouvrages sortant de ses presses *Ex typis Josephi Barbou* ou *De l'imprimerie de Joseph Barbou*.

En 1723, les Barbou sont parvenus à réunir dans leur librairie une collection de onze ouvrages de poésie des PP. Jésuites, dont on relève les titres sur les *Œuvres* du P. du Cerceau. Ces ouvrages, formaient dix-sept volumes dont deux avec figures (ceux des PP. de La Rue et Vanière). Il y avait là une tentative de leur part, qui peut-être ne fut pas aussi fructueuse qu'ils le pensaient, car la collection s'augmenta peu par la suite. Dans tous les cas, en éditant les œuvres poétiques des Jésuites, ils eurent avec ceux-ci des relations plus intimes encore qui se traduisirent par l'impression d'une quantité de petits ouvrages pour le Collège Louis-le-Grand (tragédies, ballets, éloges, etc.).

Le privilège qui termine les *Œuvres* du P. du Cerceau comprend sept ouvrages : *Cornelius Nepos, Erasmi colloquia, Virgilius, Aurelius Victor, Justinus, Cæsaris Commentaria, Maximes tirées de l'Ecriture sainte*, ce qui indique une grande activité dans la librairie Barbou. Les *Œuvres* sont imprimées par J.-B.-Christophe Ballard; c'est à la veuve de celui-ci que Joseph-Gérard Barbou achètera plus tard son imprimerie.

Ici se place une critique des Barbou, dans laquelle l'auteur anonyme, qui n'est autre que l'abbé Pierre-Jacques Blondel, nous paraît avoir forcé la note :

Les *Mémoires sur les vexations qu'exercent les libraires et impri-*

(1) Bibliothèque nationale, Ms. fonds français, 21837, f° 63 v°.

meurs de Paris (1) présentent les Barbou comme vendant leurs livres trop cher par rapport au prix de revient. Ils s'adressent surtout à Joseph Barbou qu'ils traitent, avec plusieurs autres imprimeurs du reste, de « corsaires impitoyables ». Nous en extrayons les passages suivants :

« ARTICLE I^{er}. *Vexations exercées sur le public* ...

» Qu'on fasse un peu attention aux éditions de Barbou, comment sont conditionnées celles des livres classiques et des poètes latins modernes, quoiqu'il les vende trop cher et qu'il en fasse un grand débit (2).

» Il est associé avec Despréz (3) pour l'Édition de St-Christos-tome du R. P. D. Bernard ; on sait qu'il n'y emploie que du papier de Limoges, et que les caractères grecs dont il se sert sont si usez qu'à peine peut-on distinguer les esprits et les accents (4). Le même

(1) Publiés d'après l'imprimé de 1725 et le ms. de la Bibliothèque de la ville de Paris, par Lucien Faucou. (Paris, 1879, in-4°.) — Bibliothèque nationale, Ms. fonds français 21833.

(2) Nous avons voulu nous rendre compte du bien fondé de cette critique. En prenant les bases données par l'auteur des *Mémoires* : pour la composition, le tirage et le papier. Les « compagnons » compositeurs étaient payés de 3 à 4 livres, soit à peu près 35 centimes le mille de lettres levées ; les « compagnons » imprimeurs touchaient 2 livres 10 sols par jour, soit environ 1 livre 5 sols le mille de feuilles tirées ou la rame. Le papier carré du poids de 48 livres coûtait 4 livres la rame, comme on l'a vu dans les comptes des Barbou de Limoges. Ceci posé, à combien revenait au libraire un ouvrage classique in-12 de 24 feuilles (soit 576 pages) ce qui était la grosseur habituelle, tiré à quinze cents exemplaires (trois rames) avec une reliure pleine basane.

En chiffres ronds, la composition était de 240 l., les tirages 360 l., le papier 300 l., les étoffes 300 l. et la reliure 600 l. Au total 1,800 l. soit par exempl. 1 l. 5 sols. Les Barbou vendaient ces ouvrages 2 l. 10 sols. Mais comme aujourd'hui, il leur fallait ajouter au prix coûtant, une foule de choses difficiles à apprécier les frais de publicité, les remises aux libraires, les dons de livres, etc., etc. Le prix de vente n'était donc pas aussi exagéré que l'auteur des *Mémoires* veut bien le dire.

(3) Guillaume II Desprez, fils de Guillaume I, reçu libraire le 23 novembre 1706, imprimeur le 5 juillet 1708, devenu le 25 août 1740 imprimeur du roi et mort le 31 octobre 1753, retiré de la librairie depuis le 10 déc. 1743. (LOTTIN).

(4) Dans le chapitre : Les Barbou de Limoges (p. 393) nous disions que le carré fin de 25 l. et de 17 l. dont Jean-Joseph Barbou achetait une quantité à Limoges, était pour Robustel, l'éditeur des œuvres de saint Jean-Chrysostome. Les *Mémoires sur les vexations*, de 1725, nous apprennent l'association de Barbou avec Guillaume II Desprez, pour ce même ouvrage. On

Desprez a donné au public une Edition in-24 de l'Imitation de J. C. du Sr de Beuil, beaucoup plus mal conditionnée que les almanachs qui s'impriment à Troyes en Champagne...

» ARTICLE III. *Vexations contre les compagnons imprimeurs ...*

» ... Ils (les maitres imprimeurs) les ont fait passer depuis peu pour des séditieux à cause que huit compagnons imprimeurs qu'ils avoient fait venir d'Allemagne, mécontents de leur procédé, s'en sont retournez dans leur pays.

» On ne peut trop éclaircir ce fait pour montrer la lâcheté et la mauvaise foy des libraires dans ce trait de calomnie qu'ils ont lancé contre les compagnons. Barbou et David (1), deux imprimeurs aussi avides et aussi malfaisants qu'il y en ait dans le corps, prièrent Montalan, libraire, qui a ses correspondances dans tous les pays étrangers, de leur faire venir d'Allemagne des compagnons imprimeurs, à qui ils s'engagèrent de donner trois livres par jour, nourris, blanchis et couchés. Ils vinrent au nombre de huit sur la foi qu'ils avaient prise en la lettre de Montalan, que par malheur ils avaient laissée à Francfort. Etant arrivez, on en conduisit six chez Barbou et deux chez David.

» Ils travaillèrent pendant trois jours chez ces imprimeurs. Barbou ne fut pas content de leur besogne, parce que ces Allemands ne connaissent rien en François. D'ailleurs comme chacun a ses usages, ils n'étoient pas faits à la manière de travailler de Paris. Cet imprimeur ne trouvant pas son compte à payer ces étrangers sur le pied énoncé et stipulé dans la lettre de Montalan, voulut les obliger à rompre le marché et à se contenter de 40 sols par jour pour tout, à condition qu'ils resteroient chez lui pendant trois ans. Les Allemands ayant appris ce manque de foy par la bouche d'un relieur qui servoit d'interprète à Barbou, parce que ces pauvres gens n'entendoient pas un mot de François, — ils répondirent qu'ils n'y consentiroient pas, d'autant qu'il faisoit trop cher vivre à Paris pour des Allemands qui ne sont pas accoutumés à se contenter de peu et à se passer de vin. L'impri-

s'explique mieux alors le nom de « St-Chrysostome » donné au papier qui servait à l'impression de cet ouvrage, et le chiffre des commandes : « 1714, 100 rames double carré Saint-Chrysostome pesant 25 livres à 6 l. 10 s. la rame, de M^{lle} Leblois de Saint-Léonard, pour MM. Robustel (Claude), Desprez (Guillaume II) et Desessarts (Jean), imprimeurs à Paris, et 267 rames même papier pesant 17 livres à 4 l. 15 s. ; — 1725, 28 rames Saint-Chrysostome pesant 25 livres à 6 l. 10 s. ; — 1726, 80 rames même papier ; — 1727, 615 rames ; — 1729, 444 rames ; — 1731, 200 rames, etc.

(1) Christophe II David, second fils de Michel, reçu libraire le 27 octobre 1713 ; imprimeur le 2 juillet 1723, mort en 1742. (Lottin.)

meur Barbou, mécontent de leur réponse et accoutumé qu'il étoit à agir avec hauteur, les enferma tout un jour dans son imprimerie sans leur faire donner aucune nourriture, faisant ainsi charte privée de la manière la plus criante. Ce Monsieur Barbou auroit besoin d'être plus modéré, car il a déjà été noté dans son pays pour mauvaise affaire (1).

» Des Allemands qu'on retient de force et à jeun ne laissent pas que de faire grand bruit : ceux-ci en firent tant qu'il fallut enfin leur donner la liberté. Après cet esclandre, ils ne pensèrent plus qu'à s'en retourner dans leur pays avec leurs camarades ; mais Barbou leur retint injustement leurs hardes qu'il garde encore, tant il est honnête homme !

» Pour s'en retourner chez eux, ils n'avoient pas de quoi : il étoit donc de la justice de ceux qui les avoient fait venir de leur payer leur retour, comme cela se pratique en pareil cas : mais ce sont des libraires. Les compagnons imprimeurs de Paris, indignés de la mauvaise foy de Barbou envers ces étrangers et pénétrés de commisération pour des confrères éloignés de leur pays et dans l'indigence, leur firent quelques charitez pour les aider dans leur voyage.

» Voilà le crime capital que les Imprimeurs leur reprochent. Quoi des compagnons auront la hardiesse de se montrer généreux envers de pauvres étrangers que les maîtres maltraitent injustement ! Cela est-il supportable ! Aussi les maîtres imprimeurs s'en sont-ils plaint partout comme d'une révolte ouverte... »

« Voilà un procédé neuf, original, peu dispendieux : réduire par la famine des ouvriers à travailler », dit M. Werdet qui reproduit quelques passages des *Mémoires* dans son *Histoire du livre* (2).

Si les syndicats avoient existé de ce temps, l'imprimerie de Joseph Barbou eût été avec raison mise à l'index. Peut-être faudrait-il toutefois avant de condamner les Barbou, savoir si l'espèce de pamphlet dont nous venons de reproduire quelques passages, narre très exactement les faits.

Les catalogues des Barbou que l'on trouve à la suite d'ouvrages imprimés en 1720, 1723 et 1729, sont à peu près la reproduction

(1) Nous ne savons à quelle « mauvaise affaire » l'auteur fait allusion. Dès sa jeunesse, Joseph Barbou habitait avec son frère à Paris et il n'est venu à Limoges qu'en 1713 et 1714 pour voir ses parents et faire quelques achats de peaux et de parchemins. S'il y avait eu quelque chose à lui reprocher à Limoges, nous en aurions trouvé trace.

(2) Edouard WERDET, *Histoire du livre en France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*. Troisième partie II, 243 et ss. (Paris, Dentu, Aubry, 1864, 4 vol. in-18).

de celui de 1715 ; ils présentent cependant cet intérêt, qu'ils permettent de suivre les éditions nouvelles et les rééditions. Lorsque l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur ces additions, on voit très bien le but des libraires : ils recherchaient les meilleurs ouvrages didactiques et s'attachaient les meilleurs éditeurs pour leurs ouvrages latins. Dans ces quinze années, ils ont ajouté à leurs dictionnaires l'*Apparatus græcus*, les *Dictionnaires* de Richelet et celui dédié au prince de Dombes.

Ils ont refait une partie de leurs éditions latines et se sont attachés à augmenter surtout celles des auteurs suivis dans les collèges des Jésuites : *Cicéron*, *Horace*, *Ovide* et *Virgile*.

Pour *Cicéron*, ils ont ajouté cinq éditions des œuvres complètes (in-fol., 2 vol., in-4°, 4 vol., in-8°, 11 vol.), dont trois d'Amsterdam et une de Bâle (in-4°, 2 vol.). Ils recommandent tout spécialement aux étudiants celle de Grævius, qu'ils ont divisée en cinq volumes se vendant séparément. Ils ont des éditions latines-françaises pour *les Devoirs*, *les Epîtres familières*, *les Tusculanes* et *la Rhétorique* ; des éditions françaises pour *les Epîtres familières*, *les Oraisons choisies*, *le Songe de Scipion* et *la Lettre à Quintus*. Leurs nouveaux éditeurs pour ces derniers sont l'abbé Geoffroy et M. Dubois.

Pour *Horace*, ils possèdent l'édition *ad usum Delphini*, celle avec notes de du Hamel et les éditions latines-françaises du P. Tarteron (2 vol. in-12) et de M^{me} Dacier, 10 vol. in-12 de Hollande.

Pour *Ovide*, des éditions des œuvres complètes *ad usum Delphini* (in-4° 1 vol., in-18 ou in-24 3 vol. de Hollande) des éditions latines-françaises en 9 volumes in-12 et françaises en 6 vol. in-12 (*Métamorphoses*, 3 vol. in-12).

Pour *Virgile*, les éditions du P. de la Rue en un vol. in-4° ou en quatre volumes in-12.

Leur fonds s'est augmenté de *Plaute* et de *Tacite*, ainsi que de plusieurs traductions de M^{me} Dacier et de MM. de Port-Royal, éditions d'Amsterdam. Il semble qu'il s'est produit un adoucissement dans l'enseignement du latin, et l'on parle plus souvent le français dans les classes. Les ouvrages latin-français ou les traductions sont bien plus nombreux qu'autrefois.

Dans le catalogue de 1715 se trouvaient quelques volumes de l'édition *ad usum Delphini*. Celui de 1727 nous apprend que les Barbou ont fait paraître les auteurs suivants : *Florus*, *Velleius Paterculus*, *Eutropius*, *Cornelius Nepos*, *Aurelius Victor*, *Phædrus*, *Virgilius* et *Sallustius*, et qu'ils se proposent d'éditer les autres auteurs, formant plus de soixante volumes, cela par dix volumes chaque année. C'était, nous le pensons, une promesse en l'air ; car il aurait fallu aux Barbou beaucoup plus de capitaux que ceux

dont ils disposaient pour mener à bien une aussi vaste entreprise. Mais ils pouvaient acheter des queues d'édition et substituer un titre à leur nom à celui du précédent libraire : c'est ce qu'ils firent pour quelques-uns de ces ouvrages (1).

Parmi les ouvrages imprimés par les Barbou, de 1729 à 1732, nous citerons, indépendamment de nombreuses plaquettes pour le Collège Louis-le-Grand, le *Catalogue des manuscrits de Saint-Martial de Limoges* (1730) dont M. Léopold Delisle a donné une réédition dans le *Bulletin* de notre Société, accompagnée de précieux documents (2) ; les *Oraisons de Cicéron* traduites en français par de Villefore (8 vol. in-12), achetées au libraire Gandouin, le 3 octobre 1730 ; l'*Histoire de Danemarck*, par J.-B. Desroches, avocat-général au bureau des finances de La Rochelle (1732).

Le 18 août 1732, Joseph Barbou mourut (3). Sa veuve administra l'imprimerie quelque temps, puis elle la fit gérer par son neveu Joseph-Gérard jusqu'au 31 octobre 1750, date à laquelle elle s'en dessaisit en sa faveur.

Joseph-Gérard et Antoine, fils de Jean II, imprimeur à Limoges, étaient employés dans la librairie de leur oncle au moment de sa mort.

Jean-Joseph BARBOU

(1732-1752)

Jean-Joseph Barbou, à dater de la mort de son frère, met son nom seul sur les ouvrages de sa librairie, bien que, par le fait, depuis 1746, sa maison fût dirigée par son neveu Joseph-Gérard, reçu libraire cette même année.

L'âge du repos était venu pour lui : depuis 1745, du reste, une

(1) FOURNIER, *Dictionnaire portatif de Bibliographie* (Paris, Fournier frères, 1805, in-8) donne le catalogue des auteurs latins *ad usum Delphini*, in-4. 'Aucun des ouvrages cités par Barbou n'est indiqué à la date de 1727. Ils sont portés au contraire à leur véritable date d'impression chez divers imprimeurs : Aurelius Victor, 1681, Cornelius Nepos, 1675, Florus, 1674, Eutropius, 1683, Phædrus 1675, Sallustius, 1674, Velleius Paterculus, 1675, Virgilius, 1682.

(2) *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XLIII, p. 1-64.

(3) Il laissait une fille, mariée en 1741, à J.-B. Lepenier de Nonbaron, riche marchand de bois à Paris.

attaque d'apoplexie l'avait paralysé du côté droit, et depuis 1749, il habitait le plus souvent sa maison de campagne de Fleury, près de Paris.

De 1732 à 1752, Jean-Joseph Barbou imprima pour les PP. Jésuites, une foule d'ouvrages dont on verra les titres au catalogue ci-après. Ces ouvrages, proprement imprimés et reliés, ne sortaient cependant pas de l'ordinaire.

A la suite du *Dictionnaire français* du P. Tachard (1752), l'éditeur donne les titres des autres dictionnaires que l'on trouve chez lui. Il y en a quatorze.

C'est en 1742 que sortirent de l'imprimerie de la veuve Joseph Barbou les *Mémoires pour le s^r Barbou, seigneur de Monimes, contre M. de la Guérinière, abbé-chef de Grandmont. et Aymé de Myomandre, archiprêtre de Rancon et curé de Bessines*. Nous avons déjà parlé de ces mémoires dans la première partie. En 1742 aussi, Barbou imprima les *Modèles de caractères de l'imprimerie et des autres choses nécessaires audit art, gravés par Simon P. Fournier le jeune*. (1) C'étaient les spécimens de ce fondeur qui, sur les indications des Barbou de Paris, fournissait depuis 1736 les imprimeurs du Limousin et qui fit imprimer par la suite plusieurs ouvrages chez Joseph-Gérard Barbou. Les caractères et les vignettes de Fournier le jeune, paraissent à cette époque dans les ouvrages des Barbou et des grands éditeurs parisiens. Il faut reconnaître que ses types étaient bien gravés et d'un dessin agréable.

Une note administrative rédigée vers 1751 et conservée à la Bibliothèque nationale. Manuscrits (fonds français. Collection Anisson Duperron, 22105, t. 46), nous fournit les renseignements suivants :

« Barbou (Jean), demeurant rue Saint-Jacques, *Aux Cigognes*. C'est un honnête homme, fort riche et qui vend beaucoup de livres de classe. Le 10 septembre [1750], il s'est retiré au village de Fleury, dans une maison qu'il a achetée et a cédé son imprimerie (lisez librairie) à son neveu [Joseph Gérard].

» Barbou (la veuve de Joseph) demeure rue Saint-Jacques. Elle est retirée et son neveu tient pour son nom (2).

» Barbou (Joseph-Gérard), rue Saint-Jacques, *Aux Cigognes*. C'est le neveu du précédent avec lequel il est associé. Il tient

(1) Sur *Fournier le jeune*, voy. Ambroise FIRMIN-DIDOT, *Essai de typographie*, p. 847-848.

(2) Depuis novembre 1733, elle habitait à Limoges, auprès de ses parents.

l'imprimerie de sa tante. Le 1^{er} octobre 1750, il a acheté l'imprimerie de Ballard père et a été reçu en cette qualité le 6 dudit mois.

» Les Barbou sont fort riches. Ils sont de Limoges, où ils avaient une fabrique de papiers. » (1)

Jean-Benoit mourut à Fleury le 20 août 1752 et fut enterré à Clamart. Il avait institué son neveu Joseph-Gérard pour son héritier universel.

On a vu dans la première partie, dans quelle haute estime sa famille le tenait. Les deux généalogies rendent hommage à la bonté de son cœur et à ses hautes qualités d'administrateur.

Joseph-Gérard BARBOU

(1752-1788)

Joseph-Gérard Barbou, cinquième fils de Jean II, imprimeur du roi à Limoges, était né dans cette ville le 7 juin 1723. Comme on l'a vu plus haut, il travaillait chez son oncle Jean-Joseph depuis sa jeunesse avec son frère Antoine ; mais c'est surtout après l'attaque d'apoplexie qui frappa son oncle Jean-Joseph en 1745, qu'il prit la direction des affaires.

Le registre de la Communauté des libraires nous apprend que le 11 janvier 1746, Joseph-Gérard, apprenti en premier lieu de Simon Langlois et ensuite de Gabriel Valleyre depuis 1742, se présenta devant les syndic et adjoints avec l'approbation de Monseigneur le Chancelier, l'exemptant du temps qui lui restait à faire pour terminer son apprentissage et les requit de le mettre en état de subir « l'examen de sa capacité au fait de la librairie », selon l'art. XLIV du Règlement du 28 février 1723. Ceux-ci, après avoir examiné le certificat de M. le Recteur de l'Université de Paris Josse, du 30 mars 1742, constatant que le candidat « était congru en langue latine et qu'il savait lire le grec » ; — le certificat de M. Bruté, curé de Saint-Benoît (12 janvier 1746), attestant qu'il était de la religion catholique, apostolique et romaine ; — l'attestation de « ses vie et mœurs » signée : Le Mercier, Briasson, Valleyre et Ganeau, libraires et imprimeurs, lui firent tirer au sort les noms des huit examinateurs qui, avec la Chambre, devait juger de sa capacité,

(1) C'est leur grand commerce des papiers qui faisait supposer qu'ils avaient une fabrique en Limousin.

dont quatre parmi les anciens officiers (David, du Mesnil, Pralard et Le Mercier) et quatre parmi ceux qui n'avaient pas passé par les charges (Valleyre, Lottin, Despilly et Clousier). Joseph-Gérard Barbou se chargea de les convoquer pour le 13 janvier 1746 à quatre heures du soir (1).

Au jour indiqué, les examinateurs questionnèrent le candidat « sur les connaissances propres et nécessaires à la profession de librairie », et, après avoir entendu ses réponses, par voie de scrutin, ils jugèrent qu'il devait être admis.

Deux jours après (15 janvier 1746), les syndic et adjoints procédaient à la réception de Joseph-Gérard de la même manière que pour son oncle Joseph, avec cette variante, c'est qu'en lui délivrant copie de la réception, ils lui déclaraient qu'il ne pourrait s'en servir « qu'après avoir été présenté par l'un d'entre eux au Tribunal de l'Université pour y prêter le serment *in loco majorum*, à l'effet d'obtenir lettres d'immatriculation de membre et suppost de la dite Université, conformément aux articles 5 et 6 du Règlement du 10 décembre 1725 ». Joseph-Gérard versa mille livres entre les mains du syndic, pour la Communauté des libraires.

Depuis 1742 au moins, Joseph-Gérard gérait l'imprimerie de la veuve de Joseph, sa tante. Du jour où il fut reçu libraire, il s'inscrivit pour parvenir à la maîtrise de l'imprimerie. Le 7 septembre 1750, il présenta une requête au Conseil d'Etat pour demander d'être reçu imprimeur, faisant valoir que, par actes passés devant notaires les 20 mai 1749 et 17 avril 1750, sa tante avait renoncé à ses droits, comme imprimeur, en sa faveur; que d'autre part il était entré en pourparlers avec J.-B.-C. Ballard pour lui acheter son imprimerie, mais que celui-ci étant mort sur les entrefaites, il s'était adressé à M^{me} Cottin, sa veuve, qui, par acte du 14 août 1750, s'était démise en sa faveur. Il produisit les justifications d'usage, et le roi ayant accédé à sa demande, il fut admis à « représenter ses titres et capacités et à subir l'examen et l'épreuve accoutumés » devant les syndic et adjoints de la Communauté des libraires et imprimeurs de Paris (2).

Le 15 septembre 1750, le registre de la Communauté constate que les syndic et adjoints ont « fait la visite et dressé le procès-verbal de l'imprimerie que le s^r Barbou a acquise pour servir à son établissement, et que celui-ci, conformément à l'article XLIV du Règlement, les a requis de le mettre en état de subir l'examen et épreuve sur le fait de l'imprimerie. » Ils lui ont fait tirer au sort les

(1) Bibliothèque nationale, Manuscrit, fonds français 21858, f^o 63 r^o.

(2) *Ibid.*, f^o 134, r^o.

noms des huit examinateurs qui doivent, avec eux, juger de sa capacité, savoir : quatre parmi les anciens officiers (de Lépine, Josse, Coignard, Le Mercier) et quatre parmi ceux qui n'ont pas encore passé par les charges (Rabuty, Hardy, Prault père et Lottin), qu'il s'est chargé de convoquer pour le lendemain à trois heures du soir (1).

Le lendemain, en effet, les examinateurs interrogèrent Joseph-Gérard sur « les différentes parties et usages de l'art de l'imprimerie », et, après avoir entendu ses réponses, par la voie du scrutin, « ils se trouvèrent réunis sur sa capacité et pensèrent qu'il méritait d'être admis à la maîtrise de l'imprimerie (2) ».

L'arrêt du Conseil d'Etat du 28 septembre 1750 ordonna que Joseph-Gérard serait admis comme imprimeur-libraire à Paris et il fut reçu en cette qualité par les syndic et adjoints le 6 octobre suivant (3). Joseph-Gérard donna 500 livres à la Communauté pour sa réception.

Grâce à ses nombreuses et bonnes relations avec ses confrères, Joseph-Gérard put réaliser le projet qui souriait aux Barbou depuis longtemps, celui de posséder la Collection des auteurs latins pour les bibliophiles. On verra, par la suite, avec quelle persévérance il poursuivit la continuation de cette Collection, pour le plus grand honneur de sa maison.

La formation de cette Collection et sa valeur vont faire l'objet des lignes suivantes.

Il convient tout d'abord de dire de quels volumes se composait la Collection, à l'apparition du dernier ouvrage, celui du P. Rapin publié en 1780. Nous prendrons la liste dressée par Joseph-Gérard lui-même :

P. Terentii comœdiæ, 2 vol., 1753 (Le Loup et Mérigot).

Catullus, Tibullus, Propertius, 1754 (c'est l'édit. de 1743 avec changement de titre), réédité en 1792.

T. Lucretii Cari Opera, 1754 (c'est l'édit. de 1744 avec changement de titre).

Martialis Epigrammata, 2 vol., 1754 (c'est l'édit. de 1753 avec changement de titre).

Eutropius, 1754 (c'est l'édit. de 1746 avec changement de titre), réédité en 1793.

Phædri fabulæ, 1754 (il y avait deux édit. : celle de 1742 (Coustelier) et celle de 1747 (Grangé), dont les titres avaient été changés), réédité en 1783 et 1802 (Brotier).

(1) Bibliothèque nationale, Manuscrits, fonds français 21858, f° 134, v°.

(2) *Ibid.*, f° 135, r°.

(3) *Ibid.*, f° 136, r° et v°.

- C. Julii Caesaris Commentaria, 2 vol., 1755.
 Quintus Curtius, 1757.
 Planti comœdiæ, 3 vol., 1759.
 Sarbievii (Mathiæ Casimiri) carmina, 1759, réédité en 1771.
 C. Cornelius Tacitus, 3 vol., 1760, réédité en 1793 (J.-N. Lallemand).
 Selecta Senecæ Philosophi opera, 1761, réédité en 1790.
 Publii Ovidii Nasonis Opera, 3 vol., 1762, réédité en 1793.
 P. Virgilii Maronis Opera, 4 vol., 1767 (l'édit. de 1745 (Coustelier) formait 3 vol.), réédité en 1790.
 Lucani Pharsalia, 1767 (il y avait eu une édit. en 1745).
 Cornelius Nepos, 1767 (il y avait eu une édit. en 1745), réédité en 1781.
 Novum Jesu-Christi Testamentum, 1767, réédité en 1785.
 M. T. Ciceronis Opera omnia, 14 vol., 1768 (J.-N. Lallemand).
 Caii Plinii Secundi Epistolæ et Panegyricus Trajano dictus, 1769, réédité en 1788 (J.-N. Lallemand).
 Justinus, 1770.
 Sarcotis et Caroli V Imp. Panegyris, carmina, auctore Masenio, 1771 (il y avait eu une édit. en 1757).
 Sallustius, 1774 (il y avait eu des édit. en 1714, 1761), réédité en 1801.
 Jac. Vanierii Prædium rusticum, 1774 (petit in-8), réédité en 1786.
 Q. Horatii Flacci Opera, 1775 (il y avait eu des édit. en 1746 et 1763).
 Titus Livius, 7 vol., 1775.
 Juvenalis et Persii Satyræ, 1776 (il y avait eu une édit. en 1716 avec nouveau titre en 1754), réédité en 1801.
 Senecæ de Beneficiis et de Clementia excerpta, 1776.
 Velleius Paterculus et Florus, 1777 (il y avait eu une édit. en 1746).
 D. Erasmi Encomium Moriæ, et Mori utopia, 1777. (Il y avait eu une édition en 1765.)
 F. J. Desbillons Fabulæ Æsopiæ, 1778 (il y avait eu des édit. en 1750 et 1769).
 Amœnitates poeticæ, sive Th. Bezæ, Mureti poemata, et J. Secundi Juvenilia, J. Bellaii amores, 1779 (il y avait eu une édit. en 1757).
 Caii Plinii Historia naturalis, 6 vol., 1779 (Brotier).
 De Imitatione Christi, ex recens. J. Valart, 1780 (il y avait eu des édit. en 1738, 1764 et 1773), réédité par Beauzée en 1789.
 Renati Rapini Hortorum libri IV et Cultura hortensis, 1780.

Soit trente-quatre ouvrages en soixante-huit volumes.

Dans une *Notice des éditions des auteurs latins* (1), notice qui a dû être imprimée plusieurs fois, voici comment les Barbou exposent la formation de la Collection.

« Les éditions des Auteurs latins imprimées par les *Elzéviros*, si recherchées pour leur élégance, si commodes par leur format,

(1) *Notice des éditions des auteurs latins, poètes, historiens, orateurs, philosophes, etc., qui composent la collection des Barbou*, M. DCCC. VII. In-12 de 24 p. (Communiquée par M. Paul Delalain.)

devenoient plus rares de jour en jour, et peu de gens pouvoient parvenir à les compléter. M. *Lenglet Dufresnay* conçut, en 1743, le dessein de suppléer à la rareté de ces éditions, en faisant réimprimer toute la suite des mêmes Auteurs Latins, en petits in-12, et, s'il se pouvoit, aussi proprement que les Elzéviros.

» Son projet fut goûté de plusieurs libraires (et entr'autres d'Antoine *Coustelier*, fils d'Urbain, si célèbre dans la typographie française), qui publièrent successivement : Catulle, Tibulle et Propertius réunis dans un seul volume, Lucrèce, Salluste, Virgile, Cornélius Népos, Phèdre, Horace, Velleius Paterculus, Eutrope, Juvénal, seconde édition de Phèdre, fort supérieure à la première, et Martial. Etienne-André *Philippe* de Prétôt, censeur royal, présida à plusieurs de ces éditions.

» On paroissoit en rester là, quand BARBOU résolut de poursuivre l'entreprise. Il acquit, pour cet effet, le fonds des Auteurs déjà publiés par différents libraires, et ces Auteurs ont été la base de la belle Collection qu'il continue de former. Il a depuis publié lui-même César, Quinte-Curce, Plaute, Tacite, Ovide, Lucain, Cicéron, Justin, Pline le Jeune, Tite-Live, etc., ainsi que d'autres livres modernes qui ne déparent point cette suite. Il a encore réimprimé la plupart des précédents Auteurs qui manquoient, et les nouvelles éditions ne le cèdent aux premières, ni pour la correction, ni pour l'exécution typographique. »

Dans la *Biographie Michaud*, M. Gabriel Peignot donne quelques renseignements complémentaires sur la Collection.

« ... En 1753, dit-il, le zèle des entrepreneurs des quatorze premières éditions formant dix-huit volumes (1) (dont un triple : *Catulle, Tibulle, Propertius*), se ralentissant, Joseph-Gérard Barbou résolut de la continuer. En conséquence, il acquit le fonds des seize auteurs déjà publiés par différents libraires et en ajouta dix huit autres formant en 1780 soixante-huit volumes in-12. Joseph-Hugues céda sa librairie à M. Auguste Delalain, qui édita trois autres auteurs en quatre volumes : *Juvencius* (1809), 1 vol.; *Musæ rhetorices* (1809), 1 vol.; *Quintilianus* (1810), 2 vol. (2). Pour compléter cette jolie Collection, il faut y ajouter quatre autres tomes publiés en 1757, réunis deux à deux, par Philippe de Prétôt (3), éditeur de la plupart des auteurs imprimés pour cette

(1) Nous donnons plus loin les titres des quatorze premiers volumes publiés.

(2) Ces trois ouvrages ne figurent plus sur le catalogue actuel de MM. Delalain, qui ont cependant quelques exemplaires encore du *Musæ rhetorices*.

(3) Probablement les *Tablettes géographiques*, 1753, 2 vol.

collection avant 1755. La collection complète était, en 1810, de soixante-seize volumes (1) ».

Les ouvrages que Joseph-Gérard acheta à Antoine Urbain II Coustelier étaient les suivants : 1° *Phèdre*, édition Le Mascrier, 1742, (imp. David) ; 2° *Catulle, Tibulle, Properce*, 1743, 3 tomes en 1 vol. ; 3° *Lucrèce*, 1744 (des exemplaires portent le nom de Grangé, 1748), imp. C.-F. Simon ; 4° *Virgile*, 1745, 3 vol. ; 5° *Lucain*, 1745 ; 6° *Horace*, 1746 ; 7° *Velleius Paterculus*, 1746 ; 8° *Eutrope*, 1746 (imp. V° Delatour) ; 9° *Juvénal et Perse*, 1746 (imp. V° Delatour).

Il acheta en outre à David : *Salluste*, 1744 (imp. C.-F. Simon) ; *Cornelius Nepos*, 1745 (imp. C.-F. Simon) ; — à Grangé : *Phèdre*, éd. S.-A. Philippe, 1747 (imp. C.-F. Simon) ; — à Le Loup et Mérigot : *Térence*, 1753, 2 vol. ; — à Robustel et Le Loup : *Martial*, éd. Le Mascrier, 1753, 2 vol.

Tous ces ouvrages, sauf le *Phèdre* et le *Martial*, étaient édités par Etienne-André Philippe dit de Prétot.

Dès qu'il fut en possession de ces volumes, Joseph-Gérard en refit les titres à son nom, en substituant au premier millésime celui de 1754 (2), et il masqua le nom de l'imprimeur par une bande de papier. Nous n'avons trouvé que le *Térence* qui ait conservé son titre aux noms de Le Loup et Mérigot, probablement parce qu'il avait été tiré à trop grand nombre (3), ou bien parce que Barbou n'était pas seul propriétaire de cet ouvrage.

D'autres ouvrages étaient dans le même cas et ne furent pas réédités par Joseph-Gérard Barbou, tels sont : *Catulle, Lucrèce, Martial, Eutrope* et *Phèdre* (il possédait deux éditions de ce dernier) (4). Ce n'est qu'en 1764, huit ans après l'achat à Coustelier, que Barbou réédita l'un des premiers ouvrages, le *Salluste*.

(1) On a vu plus haut que le chiffre de Joseph-Gérard Barbou était de 68. M. G. Peignot, pour arriver au chiffre de 76 indiqué par lui en 1811, doit ajouter probablement les ouvrages suivants : *Meursii elegantiae latini sermonia*, 2 tomes en 1 vol. ; *Tablettes géographiques*, par Philippe de Prétot (1755), 2 vol., et les trois ouvrages édités par Auguste Delalain. (*Biographie universelle ancienne et moderne*, III, 354 (Paris, Michaud, 1811-33, 55 vol. et supplém. 1834-62, 30 vol.)

(2) L'achat à Coustelier doit remonter à 1753, car pour le *Catulle* de ce libraire, daté de 1743 (marque : *Non solus. Lugduni Batavorum*), Barbou refit le titre à cette date, vignette banale : *Lucretiae Parisiorum. Apud Josephum Barbou, via San-Jacobæd, M. DCC. LIII*). L'avis du *Typographe au lecteur*, daté des calendes d'octobre 1743, émane de Coustelier.

(3) Il figure tel qu'il était en 1753 dans le Catalogue actuel de MM. Delalain.

(4) Parmi les quatorze premiers ouvrages, voici ceux qui furent réédités : 1761 et 1774 *Salluste*, 1763 et 1775 *Horace*, 1767 *Virgile* (en 2 vol. au lieu de 3), *Lucain*, *Cornelius Nepos*, 1776 *Juvénal et Perse*, 1777 *Velleius Paterculus*.

Dans un prospectus, qui semble à peu près le même que celui rédigé dix ans auparavant par Coustelier, Barbou annonce son intention de continuer la Collection des auteurs latins. Moins heureux que Deschamps (1), nous n'avons pu voir ce prospectus, qui certainement devait s'inspirer de l'Avis du typographe au lecteur, placé en tête du *Catulle* de Coustelier. Nous en traduisons quelques passages :

« Nous l'offrons, bienveillant lecteur, une édition aux caractères élégants, sur papier pur et glacé, depuis longtemps désirée... Nous avons soigné l'exécution typographique de façon à pouvoir présenter aux yeux des savants et des délicats un livre exempt de toute erreur d'impression... Tel est, bienveillant lecteur, l'avertissement que nous avons cru devoir placer en tête de cet ouvrage. Si tu favorises notre entreprise, nous nous hâterons de publier tous les autres poètes, ceux surtout que n'ont pas édités les Elzévier. Ce sont, en effet, ces imprimeurs émérites, et non point ces vulgaires barbouilleurs de papier et gâcheurs de caractères que nous avons voulu et que nous voudrions toujours limiter. Salut. 1^{er} octobre 1743. » (2).

Pour rendre l'imitation plus évidente, Coustelier avait adopté l'une des marques des Elzéviros celle à la devise : *Non solus*, et Joseph Gérard continua à la placer sur ses titres.

Pour montrer l'ardeur que Joseph-Gérard mit dans la continuation de la Collection, nous indiquerons dans quel ordre les ouvrages se sont succédés.

Le premier ouvrage imprimé par lui fut le *César* de 1753 en 2 vol. On lit à la fin du tome I^{er} la liste des auteurs que Coustelier avait édités et de ceux qui étaient sous presse. Le libraire fera paraître chaque année les autres auteurs. Joseph-Gérard ajoute que l'édition de ces ouvrages a été enrichie de notes et de corrections

(1) *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne à l'usage du libraire et de l'amateur de livres*, par un Bibliophile [Deschamps], p. 720. Paris, Didot, 1870, in-8.

(2) « TYPOGRAPHUS LECTORI : Jamdudum expetitam Catulli, Tibulli et Propertii Editionem eleganti caractere, cartha pura et nitida offerimus tibi, Lector benevole... Editionem porro nostram ita curavimus prælo subjici, ut eam doctis et delicatis oculis offeramus omni errore typographico vacuum... Ea sunt, Lector benevole, quæ præloqui censuimus : si autem cœptis nostris favcas, quamprimum properabimus ad cæteros Poëtas edendos, eos præcipue quos non ediderunt Elzevirii. Hos etenim, non verò vulgares illos chartarum maculatores, atque characterum corruptores imitari mens nostra semper fuit, et erit. Vale. Kalendis Octobris 1743. »

savantes et qu'elle a été ornée surtout de plusieurs gravures du très célèbre D. Cochin et d'autres illustres maîtres (1).

On ne voit dans cette liste ni le *Térence* ni le *Lucain* qui faisaient cependant partie de la Collection. Joseph-Gérard réédita *Lucain* en 1767.

Suivant sa promesse, Joseph-Gérard fit paraître successivement : *Quintus Curtius*, *Amœnitates poeticæ* et *Masenius*, en 1757 ; *Th. a Kempis de Imitatione Christi*, en 1758 ; le même ouvrage, traduction Valart, *Sarbievius* et *Plaute*, en 1759 ; *Tacite*, 3 vol. en 1760 ; *Sénèque* et *Salluste* (2^e édition), en 1761 ; *Ovide*, 3 vol., en 1762 ; *Horace*, en 1763.

La couverture de ce dernier donne le catalogue de 1755, en y ajoutant les volumes parus depuis, plus le *Desbillons* que Barbou ne réédita qu'en 1769. Joseph-Gérard se garde bien de parler du *Meursius*, de Nicolas Chorier (1757), qu'il a sur la conscience.

Il annonce comme étant sous presse : *Cicéron*, *Justin*, *Nouveau testament*, *Pline l'Ancien* et *Tite-Live*.

En 1764, paraît la deuxième édition de *Th. a Kempis*, et en 1767, *Novum testamentum*, *Virgile* en 2 vol., *Cornelius Nepos* et *Lucain*. Le catalogue qui termine ce dernier ouvrage mentionne l'*Erasmii encomium moriæ* que Barbou venait d'acheter et qu'il imprima en 1777 seulement.

Aux ouvrages sous presse sont venus s'ajouter *Quintilien*, qui ne parut qu'en 1810 chez Delalain et les *Fables* de Desbillons, bien que ce dernier figure parmi les ouvrages en vente à la suite de l'*Horace* de 1763.

Si Joseph-Gérard sembla se ralentir de 1764 à 1767, ce n'était qu'un sommeil apparent, car en 1768 parut l'ouvrage le plus considérable de sa Collection latine, les *Œuvres de Cicéron*, en quatorze volumes. Cet ouvrage, dont Brunet fait un grand éloge, demanda un travail opiniâtre. Barbou qui l'avait commencé dès 1763 (2)

(1) AUCTORES quos in lucem prodidit A. U. Coustelier: quorum auctorum editio dilatur ac locupletatur tum egregiis digrammatibus tum emendatioribus viticulis, quam plurimis præsertim à celebratissimo D. Cochin, et aliis celeberrimis Magistris exaratis.

POETÆ: Catullus, Tibullus et Propertius; — Lucretius — Virgilius, 3 vol.; — Horatius; — Juvenalis et Persius; — Phœdri fabulæ; — Martialis epigrammata.

HISTORICI: Cæsaris commentaria, 2 vol.; — Cornelius Nepos; — Sallustius; — Velleius Paternulus; — Eutropius.

SUB PRÆLO: Quintus Curtius; — Ovidius, 4 vol.; — Plinius Harduini; — Justinus.

Aliiauctores singularis (sic) annis ab eodem Bibliopola prælo subjicientur

(2) Voir le deuxième titre du tome 1^{er}.

sentit qu'il ne pourrait mener l'œuvre à bonne fin, s'il n'y intéressait quelques confrères. Sur les titres des tomes 1, 2, 4, 5 et 6, son nom est précédé de ceux de Desaint et Saillant. Les titres portent indifféremment les marques aux devises *Non solus* et *Et fructu et foliis*. A la fin, on remarque une réclame du fondeur en caractères que l'on retrouve sur bien d'autres volumes de la Collection à partir de 1753. « *Litteræ quibus impressus est hic liber a P. S. Fournier juniore incisæ sunt.* » Barbou devait bien une part de sa gloire à cet habile fondeur.

Le *Cicéron* se termine par un catalogue de la collection comprenant vingt-quatre auteurs et quarante-six volumes. Souvent les volumes sont accompagnés d'un index bibliographique se terminant toujours par l'édition Barbou.

On voit paraître ensuite : *Desbillons* et *Pline le Jeune*, en 1769, *Justin*, en 1770, *Masenius*, 2^e édition, en 1771, *Th. a Kempis*, 3^e édition et le même, traduction Valard, 2^e édition, en 1773, *Salluste*, 2^e édition et le *P. Jacques Vanière* en 1774.

A la suite de ce dernier, Barbou ajoute le nom d'Eisen à celui de Cochin et indique comme étant sous presse le *Tite-Live*, revu par Lallemant, qui parut en effet l'année suivante ainsi que l'*Horace*, du même éditeur.

Nous passons par dessus les rééditions de *Velleius Paterculus*, *Juvénal* et *Perse*, *Sénèque*, en 1776 ; *Erasme*, en 1777 ; *Desbillons*, en 1778 ; *Aménitables poétiques*, *Pline l'Ancien* (6 vol.), en 1779 ; *Imitation de Jésus-Christ*, 4^e édition, en 1780, pour arriver au dernier ouvrage de la Collection, le *Ren. Rapini hortorum et cultura hortensis* de 1780 (1).

Joseph-Gérard avait donc mis vingt-six ans pour achever la Collection.

Les volumes étaient du format in-12 carré, sur beau papier de l'Angoumois ou du Vivarais, imprimés avec les excellents caractères de P.-S. Fournier le Jeune, et ornés d'eaux-fortes des meilleurs graveurs. Ils avaient une reliure en veau marbré, dorée sur tranches, avec petits fers au dos, filets sur les plats et dentelle sur les gardes. Ils étaient donc d'un format très commode et avaient un aspect très élégant.

Les prix fixés par Joseph-Gérard pour chacun des volumes reliés étaient de 5 à 6 l., et il vendait la collection complète (68 vol.) 395 livres, en 1782. C'est à peu de chose près le prix

(1) De 1780 à 1788, il réédita les volumes suivants : *Phèdre*, 1783, *Cornélius Nepos*, 1784, *Novum testamentum*, 1783, *P. Vanière*, 1786, *Encomium moriæ*, et *Th. a Kempis*, 1787.

qu'elle vaut de nos jours, et on la trouve rarement complète et en bon état, du moins c'est ce qui ressort de l'examen de l'ouvrage de Cohen et des quelques catalogues que nous avons consultés.

J.-B. Brunet (1) donne la liste des « auteurs latins publiés et imprimés à Paris chez Coustelier, Barbou, etc., du format in-12 ». Il prévient le lecteur que les éditions citées par lui sont celles qu'il est préférable de choisir. Il ajoute que « les soixante-et-onze volumes réunis, reliés en veau, dorés sur tranche, se paient de 200 à 250 fr. dans les ventes ; ils étaient plus chers il y a cinquante ans. Un exemplaire en papier de Hollande et broché a été vendu 540 fr., salle Sylvestre, en 1808 ».

Si Brunet parle de soixante et onze volumes, c'est qu'il comprend dans la Collection l'*Imitation de Jésus-Christ*, traductions Valart ou Beauzée, deux éditions de *Phèdre*, et le *Meursii elegantiae latini sermonis* que les Barbou n'y comprenaient pas. Ils y ajoutaient en revanche le *Senecæ de Beneficiis et de Clementia excerpta, in gallicum conversa*, de 1776, dont ils latinisaient le titre pour le mettre en harmonie avec les autres.

Dans les catalogues, on voit souvent introduire dans la Collection Barbou, des ouvrages que les éditeurs n'y avaient jamais compris, tels par exemple : *Ruris deliciae*, de 1757, *Santeuil, hymnes*, de 1760, *Du Mas, Liber psalmorum*, de 1780, *Malherbe, Poésies*, de 1776 ; *Sannazarii Opera*, de 1723 ; etc.

Les ouvrages de la collection qui furent le plus souvent réédités sont *Th. à Kempis De imitatione Christi* (4 éd.), le même, traduction Valart (4 éd.), *Desbillons* (4 éd.), *Salluste* (4 éd.), *Virgile* (3 éd.), *Horace* (3 éd.)

Parler des éditeurs de la collection des Barbou, des dessinateurs et des graveurs qui l'ont illustrée, ce serait nommer presque tous les savants et les artistes du XVIII^e siècle. Nous ne copierons pas les dictionnaires biographiques : il nous suffira de dire que les Barbou ont eu le grand mérite de faire une belle œuvre, en groupant autour d'elle l'élite des savants et des artistes.

Avant d'en terminer avec la Collection d'auteurs latins, qu'il nous soit permis d'indiquer les noms des dessinateurs et des graveurs.

Dans les quatorze ouvrages édités par Coustelier avant 1754, on remarque parmi les dessinateurs les noms de Cochin fils, Van Mieris, Eisen, Durand, Gravelot, et parmi les graveurs, ceux de Delafosse, Sornique, Duflos, Lemire, Fessard.

Joseph-Gérard Barbou ajouta à ceux-ci, à partir de 1755 : B.

(1) *Manuel du Libraire*, 3^e édit., V, c. 1788.

Picart, Marillier, de Sève, de la Borde, Blakey, Prévot, comme dessinateurs ; Ficquet, Lempereur, Aliamet, de Longueil, L.-J. Cathelin, Baquoy, comme graveurs. Il mettait en avant le nom de Cochin, auquel il adjoignit bientôt celui d'Eisen, comme les deux plus en vue.

Cohen, dans son *Guide de l'amateur de livres à vignettes et à figures du XVIII^e siècle* (1) indique, comme Brunet, les éditions que l'on doit préférer aux autres, ce sont généralement les plus anciennes ; car les dernières ont des gravures fatiguées par le tirage. Il indique aussi des prix qui sont supérieurs à ceux de Brunet. Les ouvrages qu'il cote le plus cher à cause des dessinateurs et du nombre des gravures sont : *Lucrèce*, 1754 (10 à 12 fr.) ; *Horace*, 1754 et 1763 (8 à 10 fr.) ; *Térence*, 2 vol. 1753 (15 à 20 fr.) ; *Phèdre et Lucain*, 1754 (7 à 8 fr.) ; *Justin*, 1770 (6 à 8 fr.). Les autres ouvrages sont de 5 à 6 fr.

On comprend que les livres qui demandaient le concours des dessinateurs, des graveurs et des imprimeurs en taille-douce, revenaient cher. Aussi Barbou employait-il fréquemment les entêtes et les culs de lampe gravés sur bois par J.-B. Papillon, qui tentait à ce moment de régénérer l'ancienne gravure en « taille d'épargne » et qui faisait d'assez jolies vignettes. Mais celles-ci étaient bien loin d'approcher de la grâce et de la finesse des eaux-fortes.

Pendant l'exercice de Joseph-Gérard, on trouve quantité d'ouvrages pour le Collège Louis-le-Grand, écrits par des Jésuites, entre autres ceux des PP. Commire, de La Sante, Hosschius, Gautruche, Tachard, Sanadon, de la Rue, Jouvençy, Sautel, Pomey, Masenius, de Kervillars, Desbillons, Porée, de Merville, de Querbœuf, Baudory, Fleuriau, Lebrun, Sauger, Rapin ; mais à partir du moment où les Jésuites ne dirigent plus les collèges, ces noms se font plus rares et ils font place à ceux de nouveaux auteurs, qui quelquefois n'ont fait que démarquer les ouvrages des premiers. Cependant, ceux du P. Jouvençy se vendaient toujours.

Les auteurs suivis sont alors : de Wailly, Vaugelas, les abbés d'Olivet, Colin, Valart, Beauzée, Paul, Gédoyen, Dinouart, Le Ragois, — Lallemand, De Barrett, Mercier, Capperonnier, de Sacy, Mongault, Seguy, Bouhier, Villier, etc.

Les ouvrages le plus souvent réimprimés étaient ceux de l'abbé d'Olivet et de de Wailly. *Les principes généraux de la langue française* et l'*Abrégé de la grammaire* de ce dernier eurent sept éditions en dix ans.

(1) Paris, Rouquette, 1880, in-8.

A partir de 1763, Barbou se lance dans les traductions françaises; dans le catalogue de cette année, il donne les titres de trente et un auteurs traduits.

L'un de ses beaux ouvrages pendant cette période est le *Malherbe*, édité en 1757, 1764 et 1770, dont Cohen fait grand éloge, et qu'il estime de 15 à 20 fr.

Il fit paraître aussi, de 1768 à 1773, trois Traités de Cicéron dans le format in-32, dont les éditions, accompagnées d'un portrait, sont exécutées avec beaucoup de soin et de goût.

Les ouvrages relatifs au Limousin imprimés par Barbou sont si rares, que l'on nous permettra de signaler l'*Histoire de la vie et du culte de Saint-Léonard en Limousin*, par l'abbé Oroux, chanoine de Saint-Léonard de Noblat, imprimé en 1760.

Joseph-Gérard, suivant l'usage d'alors, aimait à s'adresser au lecteur, au début de ses livres; il vantait naturellement les qualités de ses ouvrages, mais cependant d'une façon discrète et en fort bons termes. Ainsi on trouve en tête du *Nouveau testament* in-24 de 1774, l'avis suivant que nous traduisons : (1)

« Pour le *Nouveau Testament* dans l'édition que l'on appelle ordinairement petit format, nous avons suivi l'édition déjà sortie de nos presses. C'est donc le même texte que nous avons reproduit, avec les mêmes sommaires en tête de chaque chapitre. Nous avons apporté le même soin, afin que, autant que possible, aucune faute ne déshonore le plus utile et le meilleur des livres.

» Nous avons entrepris cette double édition pour que tout chrétien puisse se procurer un *Nouveau Testament* d'un format plus commode et d'un prix modique. Si, en effet, l'imprimeur qui publie des livres destinés à être mis entre toutes les mains doit offrir ces deux avantages, il doit agir ainsi surtout quand il édite le *Nouveau Testament* ».

Dans l'avertissement de la traduction d'*Eutrope* par de Wailly, parue en 1783, Barbou s'exprime ainsi : « ... Dans tout ce que

(1) TYPOGRAPHUS LECTORI. — Novum Testamentum in forma quam vocant minorem vulgaturi eam seculi sumus editionem quæ nostris e typis prodierat. Eundem igitur textum repræsentavimus; eadem capitibus singulis præfiximus argumenta. Par adhibita est diligentia, ut nullis, quoad fieri posset, mendis sædaretur librorum utilissimus et excellentissimus.

Ideo duplex a nobis suscepta est editio ut cuique christiano liceret novum sibi comparare Testamentum, quod esset formâ commodiori, quodque modico vœniret pretio. Si enim hoc utrumque præstandum est a Typographo qui libros manibus omnium terendos typis mandat, maxime cum novum Testamentum in lucem dare aggreditur.

fesons, nous avons pour objet le plus grand bien des études. Nous désirons que ce que nous offrons aujourd'hui à la jeunesse lui soit aussi profitable que notre zèle est pur. »

Les auteurs qui lui confiaient leurs ouvrages avaient pour lui la plus grande estime, on en jugera par la phrase qui termine la préface des diverses éditions des *Principes généraux et particuliers de la langue française* de M. de Wailly : « Mon ouvrage étant contrefait dans plusieurs villes de province, ces éditions remplies de fautes et imparfaites m'ont attiré des reproches de plusieurs professeurs; j'avertis que je n'avouerai d'autre édition que celle imprimée à Paris sous mes yeux; il sera aisé de la reconnaître à la signature de l'imprimeur.

Barbou

Plusieurs éditeurs, et des plus importants, s'adressaient à lui pour l'impression de leurs ouvrages; la belle édition de la *Henriade* de Voltaire sortie, en 1770, de chez la veuve Duchesne, Saillant, Desaint, Panckoucke et Nyon (2 vol. in-8) porte à la fin de la seconde partie (verso de la 3^e page de la table), dans un encadrement formé d'attributs des sciences et des arts :

De
l'Imprimerie
de BARBOU

En donnant les titres de plus de deux cents ouvrages imprimés par Joseph-Gérard Barbou pendant les trente ans de son exercice, nous ne prétendons pas les donner tous, mais seulement une partie. L'on se rend bien compte des lacunes qu'une pareille liste doit présenter lorsque l'on parcourt la liste de tous les ouvrages parus pendant une seule année. Ainsi la *Bibliographie parisienne pour l'année 1770* (1) nous donne les titres de trente-cinq ouvrages de Barbou, alors que dans nos recherches nous n'en avons trouvé que huit.

La *Bibliographie parisienne* donne sur chacun des ouvrages les appréciations des journaux. Voici ce que nous relevons au sujet du

(1) Paris, Denos, 1770, in-8°.

Justin de 1770, le seul de la Collection des auteurs latins qui parut cette même année :

« Ce Justin forme le cinquantième volume de la magnifique Collection des auteurs latins et il est exécuté comme tous les autres : nous ne pouvons le louer davantage ». (*Journal des savants*, mars 1770, p. 562).

« Cette belle édition, faite sur celle de Fischerus à Leipsick lui est supérieure par les corrections de quelques fautes et par l'insertion de plusieurs leçons excellentes. L'auteur recommandable à plus d'un titre a fait disparaître presque toutes les difficultés qui embarrassaient dans le texte de Justin ». (*Journ. hist. de Verdun*, 1770, t. 107, p. 92).

« Rien n'est désiré pour la critique du texte. Quant à la partie typographique, ce livre aussi soigné que tous ceux qui sortent des mains de l'imprimeur, est encore décoré d'une estampe gravée sur le dessin de M. Gravelot ». (*Affiches-Annonces*, 1770, janvier n° 5).

Les catalogues placés à la fin de plusieurs ouvrages de Joseph-Gérard Barbou auraient pu nous permettre de suivre l'accroissement de sa librairie ; mais ces catalogues sont souvent écourtés et ne contiennent que les titres des ouvrages les plus en faveur. On doit cependant une mention à celui qui suit les poésies du P. Sanaudon de 1754. Il comprend les sept divisions suivantes : Ouvrages du P. Jouvency ; — Ouvrages du P. de La Rue ; — Collection des poètes latins édités par A.-U. Coustelier ; — Traductions ; — Dictionnaires ; — Livres à l'usage des classes et des pensions ; — Poètes et orateurs de la Société de Jésus.

C'est sous la direction de Joseph-Gérard que la librairie Barbou atteignit son apogée. C'était même la librairie à la mode en 1762. On lit, en effet, dans l'ouvrage de M. Henri Bouchot (1) : « Quand les fermiers généraux, ces grands financiers amateurs du siècle dernier, imaginèrent de faire une édition à leurs frais des *Contes* de La Fontaine, ils jetèrent naturellement les yeux sur les artistes les plus préparés à illustrer les inimitables fantaisies du grand poète, Eisen et Choffard. Le premier eut dans sa tâche la composition des sujets hors texte ; Choffard, la décoration générale. On s'adjoignit Ficquet pour le portrait du *bonhomme*, Ficquet dont la spécialité en ce genre était éblouissante de finesse et d'esprit ; Diderot fit une courte introduction ; on confia la composition à un imprimeur de premier ordre et on le mit en vente chez Barbou ».

Joseph-Gérard mourut vers 1790.

(1) Henri Bouchot, *Le Livre*, p. 209 (Paris, Quantin 1886, in-8).

BARBOU Frères

(1790-1796)

Après la mort de Joseph-Gérard, la maison fut dirigée par ses neveux : les trois fils de Léonard Barbou de Monimes (Joseph-Hugues, Martial et Martial-Rémy) et l'un des fils de Martial Barbou des Courières (Henri-Joseph Barbou des Places). Ce dernier et Joseph-Hugues étaient les filleuls de Joseph-Gérard.

C'est Joseph-Hugues qui semble avoir eu la part prépondérante dans la direction. Depuis la mort de son père, en 1782, il était devenu le chef de la famille. Comme tel il était entré en possession du Livre de raison. Il semble qu'il ait fait de courts séjours à Limoges, car le Livre ne porte que deux mentions de sa main. Dans la première, il inscrit la mort de son père (10 juin 1782) et mentionne qu'il est son héritier universel, à la charge d'acquitter la légitime de ses cinq frères et sœurs (22,000 livres pour chacun); il signe : « Barbou de Monimes fils aîné, garde du corps Compagnie de Villeroy ». En 1786, il indique le mariage de sa troisième sœur et la même année, l'entrée au service de ses jeunes frères Martial et Martial-Rémy, en qualité de gardes du corps dans la Compagnie de Luxembourg.

Le catalogue de Hugues Barbou de 1807, que M. Paul Delalain a eu l'obligeance de nous communiquer, permet de savoir le nombre et le genre d'ouvrages publiés par les frères Barbou pendant cette période si sombre de notre histoire, de 1790 à 1796. Comme les titres sont accompagnés de leur date de publication et du prix de vente, il nous a été facile d'en relever une trentaine, ce sont presque tous des auteurs latins ou des traductions de ces auteurs; la plupart des rééditions.

Parmi les ouvrages de la Collection d'auteurs latins, il réédita *Virgile* et *Sénèque* (1790); *Sarbievius* (1791); *Catulle* (1792); *Ovide*, *Eutrope* et *Tacite* (1793). Mais les gravures et les caractères de ces éditions sont fatigués et celles-ci sont généralement moins estimés que les premières.

Au moment de l'effervescence politique, alors que l'on prenait pour modèle la République romaine, les œuvres de Cicéron, étaient souvent citées et le grand orateur romain jouissait d'une grande faveur. C'est pour cela qu'à la suite d'une traduction de Cicéron de 1795, les frères Barbou indiquaient les titres de

leurs autres traductions de cet auteur. Il y en a douze, à la suite desquelles se trouvent d'autres auteurs latins avec la traduction en regard.

Eu 1796, plusieurs circonstances vinrent rompre l'association des frères Barbou. Peut-être Martial et Martial-Rémy émigrèrent-ils et s'engagèrent-ils dans l'armée de Condé ? On n'entend plus parler d'eux à partir de cette date. Henri-Joseph Barbou des Places épousa à Paris, en 1796, M^{lle} Rosalie Ardant de Meilhards, sa cousine, et il dut se retirer des affaires, car à partir de 1797, le nom de Hugues Barbou est seul sur les titres d'ouvrages.

Joseph-Hugues BARBOU

(1797-1808)

Joseph-Hugues, ou tout simplement Hugues, dut être, à ses débuts, très gêné par la situation politique. Les affaires en librairie, comme dans les autres industries, étaient à peu près nulles. Pendant les trois années de 1797 à 1799, il n'édita que deux ouvrages. En revanche, de 1800 à 1808, la reprise des affaires s'accrut d'années en années (quatre titres en 1800 et vingt en 1806), et l'on peut évaluer à une centaine les nouveautés ou les rééditions sorties des presses de Hugues pendant huit ans.

Mais de même que ses devanciers, Hugues Barbou ne se départ pas un instant de la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Il ne publie que des ouvrages classiques, les latins principalement, et des ouvrages de piété. Dès le Concordat, il réimprime toute l'ancienne série des catéchismes, évangiles, imitations de J.-C., maximes, vies de saints, etc.

A la liste des classiques latins, il ajoute les excellents ouvrages de Lhomond, tant de fois réimprimés depuis. Hugues fait aussi quelques tentatives du côté des classiques français. On remarque dans le catalogue de 1807 des ouvrages de Fénelon, Boufflers, Fléchier, Montesquieu, Voltaire, etc.

Hugues publia en 1807 une *Notice des auteurs latins de la collection des Barbou*. Nous avons reproduit plus haut le préambule de cette Notice. Les ouvrages sont présentés au public d'une façon très engageante, sans forcer l'éloge. On trouvera ces notices à la suite de chacun des titres, dans le catalogue.

De la Collection des auteurs latins, il ne réédita que le *Salluste*

et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Toute la collection figure sur son catalogue, et elle est cotée plus cher que du temps de Joseph-Gérard, 7 fr. le volume (au lieu de 6 fr.) ou 469 fr. la collection entière.

On trouve à la suite neuf ouvrages des auteurs *ad usum Delphini* dont le prix n'est pas indiqué; mais comme quelques pages plus haut le *Virgile* est compté 18 fr., les autres devaient être du même prix.

Hugues Barbou possède encore en 1807 les trois ouvrages de Cicéron dans la jolie édition in-32, qu'il vend, en reliure maroquin, 6 fr. le volume.

Sous le titre « Catalogue des différents traités des auteurs grecs et latins en grandes feuilles in-4° et in-8° », nous voyons dans le catalogue de 1807, quelques-unes des feuilles classiques éditées à Limoges. Il n'y a plus que Cicéron qui soit représenté par treize titres, c'est probablement ce qui restait de cette fameuse *Chambre des Cicérons* de la maison de la rue Manigne à Limoges, qui contenait 77,413 de ces feuilles en 1751. Le catalogue fait connaître les prix de vente: les traités de 3 à 4 feuilles in-4° se vendaient 20 c.; ceux de 5 à 6 feuilles, 30 c.; de 7 à 8 feuilles, 40 c., etc.

Puisque nous venons de parler de prix, le catalogue de 1807 permet de constater que les livres sont d'un prix plus élevé qu'avant 1789. Les volumes in-32 se payent: reliure parchemin, 1 fr.; basane dorée sur tranche, 1 fr. 50; — les in-24, parchemin, 75 c.; basane, 1 fr. 25; veau, 1 fr. 75; veau doré sur tranche, 2 fr.; — les in-18, parchemin, 1 fr.; basane, 1 fr. 25; veau, 2 fr.; — les in-12 cartonnés ou reliure parchemin, 1 fr. 50 à 2 fr.; basane, 2 fr. 75; veau, 3 fr. 25; veau doré sur tranche, 3 fr. 60.

En 1808, Hugues perdit sa femme et ce triste événement venant après la mort de ses frères le détermina à abandonner les affaires. Il céda sa maison à l'un de ses plus estimables confrères, M. Auguste Delalain (1) avec lequel il avait des relations d'affaires et

(1) Voici la généalogie de MM. Delalain, telle que MM. Delalain ont eu l'obligeance de nous la communiquer :

« 1° Nicolas-Augustin, de Vitry-le-François, libraire, 7 août 1764, adjoint 11 septembre 1786 (LORTIN). Était désigné par *l'aîné*, un de ses frères puînés, Louis-Alexandre, étant alors établi également libraire;

2° Jacques-Auguste, né à Paris, le 23 juillet 1774, l'un des fils du précédent, libraire à Rouen, 1803, puis à Paris vers 1805, acquéreur du fonds Barbou, 1808; retiré 1836, mort 1852;

» 3° Jules, fils aîné du précédent, libraire, 1836; mort 1877.

» 4° Henri et Paul, deux des fils du précédent, libraires à partir de 1864

de famille. La maison ne pouvait tomber en de meilleures mains. M. Paul Delalain, l'un des petits-fils de M. Auguste Delalain, a bien voulu nous communiquer la circulaire par laquelle il annonce sa retraite à sa clientèle.

« Paris, 5 septembre 1808.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que Monsieur Auguste Delalain, Successeur de la maison Barbou, Imprimeur-libraire à Paris, rue des Mathurins, n° 5, est chargé de la liquidation définitive de ladite maison, en vertu des pouvoirs authentiques qui lui ont été conférés ; en conséquence, c'est avec lui que vous avez à traiter directement pour les Comptes qui existaient entre vous et la maison Barbou.

« Je suis avec considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« BARBOU. »

Joseph-Hugues survécut peu à sa retraite. Il est permis de supposer que le chagrin et la maladie devaient le miner. Il mourut à la fin de 1808 ou au commencement de 1809, laissant un fils, M. Eugène-Valérie, né en 1800, qui entra dans la magistrature (1).

et 1866, d'abord sous la raison sociale de Jules Delalain et fils, puis à partir de 1878, sous celle de Delalain frères.

» Nicolas-Augustin a eu plusieurs domiciles : en 1764, rue de la Comédie française (aujourd'hui rue de l'ancienne-Comédie); en 1780, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, adresse désignée : en 1784, rue Saint-Jacques, la porte cochère en face la rue du Plâtre, au fond de la cour; en 1787, rue Saint-Jacques, n° 240, devenue en 1794, rue Jacque, n° 140.

» Jacques-Auguste fut appelé au service militaire pendant la Révolution et fut employé dans l'administration des vivres, section des approvisionnements extraordinaires, à la suite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Libéré en 1800, il ne trouva en rentrant à Paris qu'un paquet d'assignats sans valeur pour sa part de succession et reprit la profession paternelle, qu'après un court séjour à Paris rue Hautefeuille (1801), il alla exercer pendant quelque temps à Rouen, où le signale l'*Annuaire* de 1804; revenu peu après à Paris, il s'établit rue Saint-Jacques, puis, en 1808, devint acquéreur du fonds des Barbou. Jusqu'en 1810, il mettait sur les titres de ses éditions : « successeur de MM. Barbou et Lallemant ».

(1) Il était président de Chambre à la Cour de Paris au moment de sa mort en 1856.

Grâce à l'extrême obligeance de MM. Henri et Paul Delalain, il nous a été permis de visiter l'ancienne maison des Barbou, rue des Mathurins, n° 5, qui correspond aujourd'hui au n° 29, rue du Sommerard. C'est l'ancien hôtel Catinat dont on peut voir la façade sobre et sévère en pénétrant par la cour, rue du Sommerard, mais dont l'aspect a été sensiblement modifié par les transformations qu'elle a subies. Le bâtiment de l'hôtel de Catinat était entre cour et jardin ; une partie du jardin a été expropriée pour le percement de la rue des Ecoles, le long de laquelle a été édifiée la librairie existant aujourd'hui.

Nous avons pu voir aussi les ouvrages des Barbou en feuilles, dont les ballots, faits sous les yeux mêmes des premiers éditeurs, sont toujours en parfait état. Du reste, on peut lire dans le catalogue de MM. Delalain les titres des éditions latines de la Collection Barbou qui sont encore en vente. Il y a vingt-deux ouvrages formant cinquante-six volumes in-12, auxquels il faut ajouter quatre ouvrages des éditions latines *ad usum Delphini*, du format in-4°.

Nous voilà arrivé au terme de notre tâche. Nous avons essayé de jeter un peu de lumière sur une famille d'imprimeurs qui a joué un grand rôle dans la production du livre. Nous avons montré avec quelle persévérance elle a poursuivi le but qu'elle voulait atteindre et le succès qui fut la récompense de ses efforts. Grâce à ces hommes intelligents et laborieux, nous possédons une des collections d'auteurs latins à laquelle les bibliophiles réserveront toujours une place honorable dans leur bibliothèque. Ce sera le plus beau titre de gloire de la maison Barbou.

Paul DUCOURTIEUX.

OUVRAGES IMPRIMÉS

PAR LES BARBOU DE PARIS (1)

Jean-Joseph Barbou (1704-1716)

Nom : J. Barbou, *Johannem* Barbou, J. Barbou.

Domicile : *Via Jacobæd, e regione Collegii Ludovici Magni*. Rue Jacob, vis-à-vis le Collège Louis-le-Grand, jusqu'en 1714. — Rue Saint-Jacques, près la Fontaine Saint-Benoit, 1715.

Enseigne : Aux Cigognes. *Sub Ciconiis*.

Marques : Celle de Simon Bénard, de 1704 à 1714; celle des Cramoisy, à partir de 1715.

1711

1. Philippo V. Hispaniarum Regi Catholico ob cæsos acie pul-sosque occupatis urbibus ac regnis hostes. Epinicia in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. In-4° de 28 p.

Les pièces sont des PP. N. Et. Sonadon, Jac. Longueval, R. P. Dorival, Rob. Rauld, N. Châtillon, Th.-M. Desantons, N.-L. Ingoult. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 216)

1712

2. Candidatus rhetoricæ, olim a Patre Francisco Pomey e Societate Jesu digestus, In hac editione novissimâ à P. Josepho Juvencio, auctus, emendatus et perpolitus. In-12 de 360 p.

3. Laudatio funebris Ludovici Delphini, nepotis Ludovici Magni, dicta in regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu, a Natali Stephano SANADON..., ex eadem Societate. Non. mai. an. M. DCC. XII. Marque de Simon Bénard. In-12 de 35 p.

4. Virgilius... avec l'interprétation et les notes du R. P. de la Ruë... In-4.

D'après Barbier le P. de La Rue céda son privilège à Barbou en juin 1713. (P. C. SOMMERVOGEL).

5. Epicedia Ludovico Delphino, Ludovici Magni Nepoti, Mariæ Adelaidi Conjugi, Ludovico Delphino dicta, in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu, die 27 Aprilis anni 1712. In-8 de 30p. (Par le P. Porée.)

Mém. de Trévoux, 1712, p. 1801-98. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 247.)

(1) Le nom du P. C. SOMMERVOGEL, renvoie à sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*; — celui de BRUNET, au *Manuel du Libraire*; — et celui de COHEN, au *Guide de l'amateur de livres à vignettes*.

6. Dictionnaire nouveau ou l'abbregé du Trésor des deux langues françoise et latine, du R. P. Jean Gaudin de la Compagnie de Jésus. Enrichi de quantité de mots et d'un très grand nombre de phrases et de façon de parler françoises et latines. In-8.

1713

7. Gallis ob Victoriâ reducem congratulatio. Habita in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu, die vii kal. Jan. An. m. dcc. xii. A. P. Carolo Porée, Societatis ejusdem Sacerdote. In-8 de 80 p.

Dans les *Orationes*, t. I, p. 166-202 (*Mém. de Trévoux*, 1713, p. 737-41). (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1022.)

8. Lettres edifiantes et curieuses ecrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus [par le P. Charles Gobien]. Tomes III et IV du Recueil. 2 vol. in-12.

9. Ratio conscribendæ epistolæ. Carmen Anctore Claudio Heroæo de Montaigu, e Societate Jesu... Marque de Simon Bénard. In 8 de 15 p.

Dans les *Poemata didascalica* du P. Oudin, II, 298-309. (P. C. SOMMERVOGEL.)

10. In divum Maximum martyrem, Cujus ossa in æde sacrâ regii Societatis Jesu collegii Ludovici Magni adservantur, ode ionica. Petit in-8 de 4 p.

P. C. SOMMERVOGEL, VI.

1714

11. P. Virgilii Maronis Opera, interpretatione et notis illustravit Carolus Ruæus, Soc. Jesu. Jussu Christianissimi Regis ad usum Delphini, editio novissima, auctior et emendatior, cui accessit index accuratissimus, omnibus numeris et concordantiis absolutus. 4 vol. in-12.

L'Index forme le 4^e volume; d'après Barbier, il serait de l'abbé de Lezeau, qui perfectionna l'Index fait par le P. de la Rue pour son édition de 1684. — Les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1714, p. 2037, disent que Barbou aurait, en même temps que son édition en 4 vol. in-12, fait paraître l'Index in-4^o. (P. C. SOMMERVOGEL.)

12. De mala ingeniorum contagione vitanda. Oratio habita Lutetiæ Parisiorum, in regio Ludovici Magni collegio societatis Jesu a Natali Stephano Sanadone, ex eadem Societate. vi decembris an. m. dcc. xiii. Marque de Simon Bénard. In-12.

13. Josephi Juvencii e Societate Jesu Orationes. Editio nova emendatior. 2 vol. in-12, 287 (pour 277) et 271 p.; grav. de I F Cars.

14. Candidatus Rhetoricæ a P. Josepho Juvencio auctus emendatus et perpolitus. Ad usum Regii Ludovici Magni Collegii Societatis Jesu. In-12 de 360 p.

15. Cai Velleii Paterculi historiæ Romanæ libri duo cum notis. In-12 de 286 p.

Cet ouvrage est du P. Joseph de Grainville, S. J., bien que le nom du P. Buffier se trouve dans le privilège. L'auteur habitait Rouen; le P. Buffier se sera chargé ou de surveiller l'édition, ou, comme le pense Barbier, de remettre le manuscrit à l'imprimeur. (SOMMERVOGEL, II, 349.)

16. *Grammaticæ græcæ poeticæ libri tres, Ex Prosodia et Dialectis Græcis olim a Philippo Labbe S. J. editis maximam partem confecti. Ad usum Regii Ludovici Magni Collegii Societatis Jesu.* In-12 de 166 p. sllt.

17. Le premier livre des *Fastes d'Ovide*, traduction nouvelle, avec des notes critiques et historiques (par Lezeau). In-12.

Frontispice reproduisant les armes de l'abbé Bignon, signé I. F. CARS, sc.

L'abbé Lezeau avait entrepris de traduire les six livres des *Fastes*, et il paraît qu'il était capable d'y réussir; mais il n'a donné que la traduction du 1^{er} livre. Le traducteur y a joint d'amples notes critiques et historiques qui sont ce qu'il y a de plus estimable dans son ouvrage. La vie d'Ovide qui est à la tête est trop superficielle, et l'auteur y adopte trop facilement les idées de Ciofanius et de quelques autres, qui se sont trompés sur le compte d'Ovide. — V. GOUJET, *Vie d'Ovide*.

18. *Publii Virgilii Maronis Operum editio nova. Cæteris omnibus emendatior.* In-12, 352 p., fig. et cartes.

1 frontispice et 17 figures de F. de la Monnée, gravée par G. Scotin l'atné.

1715

19. *Joannis Commirii, e Societate Jesu, Carmina. Editio novissima, longe auctior et emendatior.* 2 vol. in-12, 444 et 356 p. sll.

Cette édition a été donnée par le P. Sanadon; il y a inséré plusieurs opuscules de Commire, au nombre de plus de 40, qui n'avaient point encore été imprimés. (P. C. SOMMERVOGEL, II, 1344.)

20. *Decii Junii Juvenalis Satyræ, cum notis ac perpetua interpretatione Josephi Juvencii, e Societate Jesu. Editio nova auctior et emendatior.* In-12 de 503 p. pour *Juvénal et Perse* et 29 p. pour l'*Appendix de Diis*.

21. *Pensées édifiantes et chrétiennes pour tous les jours du mois; avec des considérations sur la mort.* Par M. l'abbé de Bellegarde. Petit in-8 de 8 p. non chiffrées au comm^t et de 392 p.

22. *Natalis Stephani Sanadonis, e Societate Jesu, carminum libri quatuor.* In-12 (pp. 278, 24, 26 et 2 sllts).

1716

23. *Publii Terentii Comœdiæ expurgatæ. Interpretatione ac notis illustravit Josephus Juvencius S. J. Editio nova ab autore denuo aucta et emendata.* In-12 de 312 p. sll.

La première édition imprimée à Rouen en 1680, in-8, souvent réimprimée par la suite. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des anonymes*, p. 960.)

24. *Les œuvres de Virgile, traduction nouvelle, avec des Notes critiques et historiques.* Par le P. Catrou, de la Compagnie de Jésus. 6 vol. in-12, lig. (298, 495, 496, 499, 412 et 456 p.).

Jean et Joseph Barbou

(1717-1732)

Raison sociale : Fratrum Barbou, Frères Barbou. — Jean et Joseph B. Johannem et J. B. Domicile : Viâ Jacobæ, prope Fontem Sancti-Benedicti, rue Saint-Jacques, près la Fontaine Saint-Benoît.

Enseigne : Aux Cigognes. — *Sub Ciconiis*.

Marque : celle de Mabre Cramoisy.

1717

25. — Publii Terentii Comœdiæ expurgatæ. Notis novissimis et argumentis illustravit Josephus Juvenicius Societatis Jesu. — Cum appendice de Diis et heroibus poëticis ad omnium poëtarum intelligentiam necessario. — Nova editio prioribus longe auctior et emendatior. In-12 4 ff. n. c. 312 p., avec frontispice.

26. P. Canisii S.-J. Theologi Cathéchismus latinus. Nunc iterum in gratiam studiosæ juventutis operâ cujusdam ex eadem Societate editus. In-16 de 80 p.

(P. C. SOMMERVOGEL, II, 640.)

27. Joannis Despauteii Prosodia, de quantitate syllabarum. Nova methodo et facili compendio in quatuor Partes digesta. Cum variis Observationibus et Appendicibus. Postrema editio denuo recognita, aucta, illustrata. Curâ et studio R. P. Philippici Labbe Biturici Societatis Jesu sacerdotis, ad usum collegiorum Societatis Jesu. In 8 de 100 p.

28. — In laudem Ludovici XV. Argumenta poetica a P. Carolo Porée Rhetorices professore proposita. A Selectis Rhetoribus scripta, et ab iisdem recitata; die veneris Aug. 21 anni Dom. 1716. In Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. in 12 de 14 p.

Quatre pièces signées, dont une par Charles-Marie de la Condamine. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 248.)

29. Exempla amoris a P. Carolo Porée Rhetorices professore proposita, a Selectis Rhetoribus scripta, et ab iisdem recitata; Die Veneris Aug. 21 Dom. 1716. In Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. In-12 de 14 p.

Quatre pièces signées. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 248.)

30. In laudem Ludovici XV. Argumenta poetica a P. Carolo Porée, rhetorices professore, proposita; a selectis rhetoribus scripta (Paul Bombard, Ch. Marie de la Condamine, P. César-Fabrice Bombard et Dominique de S.-Contest), et ab iisdem recitata... In regio Ludovici Magni collegio societatis Jesu. In-12.

31. *Exempla amoris* a P. Carolo Porée ... *proposita* ; a *selectis rhetoribus* (Ch. Distephano, Ch.-Gab. Turgis, Nicolas Le Breton, Jacq.-Marie-Jérôme de Montaran) *scripta*, et ab *iisdem recitata* ... in regio Ludovici Magni collegio Societatis Jesu. In-12

32. Eutrope. *Abrégé de l'histoire romaine depuis la Fondation de Rome, jusqu'à la mort de l'empereur Jovien*. Traduct. nouv. avec des notes critiques, hist., etc., par M. l'abbé Lezeau. In-12. Frontispice par L. Cossin.

33. *Publii Terentii comœdiæ expurgatæ*. In-12. Frontispice gravé.

34. *Principia linguæ græcæ seu faciliores Grammaticæ græcæ*. *Institutiones Latino-Gallicæ, ad usum Collegii Patrum Societatis Jesu*. In-8.

(P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des anonymes*, p. 754.)

35. *Index vocabulorum omnium quæ in Eclogis, Georgicis et Æneide Virgilii continentur*. In-4°, 3 fr.

1718

36. — *Candidatus rhetoricæ* a P. Josepho Juvencio auctus emendatus et perpolitus. Ad usum Regii Ludovici Magni Collegii societatis Jesu. In-12 de 338 p. silett.

37. — Dictionnaire françois et latin, tiré des auteurs originaux et classiques de l'une et de l'autre langue. Dédié à Son Altesse Royale Monseigneur le serenissime Prince des Asturies. Seconde édition. Par le R. P. Joseph Joubert, de la Compagnie de Jésus. Marque des Cramoisy. In-4°.

38. *Apparat royal augmenté ... Dictionnaire des commençants du R. P. Gaudin*. In-8.

« On a attribué à tort au P. Gaudin l'*Apparatus græco latinus* de Paris, 1664 (Barbier, *Exam. des Dictionn.*) ». (P. C. SOMMERVOGEL, III, 1270.)

39. *Eutropii breviarium ... latin-français, traduction nouvelle*. In-12

40. *Histoire des Juifs*. 3 vol. in-12.

1719

41. Dictionnaire de Richelet. Nouvelle édition. 2 vol. in-fol.

42. *Titi Livii Opera ... cum notis*. 6 vol. in-12.

43. *Racines grecques augmentées*. In-12.

44. *L'histoire de la guerre des Romains contre Jugurta, roi des Numides, et l'histoire de la conjuration de Catilina*. Ouvrages de Salluste. Latin-François. Traduction nouvelle. In-12.

45. *Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle* par M. l'abbé D.-R. In-12, fig.

1720

46. *Les fleurs des vies des saints, en abrégé et leurs doctrine et maximes*, par le R. P. Amable de Bonnefons, de la Compagnie de Jésus. 4 vol. in-8.

(P. C. SOMMERVOGEL, I, 1739.)

47. Q. Horatii Flacci Opera expurgata. Interpretatione ad verbum, variis Lectionibus ac Notis illustravit Joannes du Hamel, in Alma Universitate Parisiensi eloquentiæ professor. Marque des Cramoisy. In-12 de xxvii-300 p. Frontispice de C. Cochin.

48. Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle. In-12.

49. Cicéron. Les Epîtres familières, latin-françois, traduction nouvelle par M. Dubois. 2 vol. in-12.

1721

50. Q. Horatii Flacci Carmina expurgata. Cum adnotationibus ac perpetuâ interpretatione Josephi Juvencii, e Societate Jesu. Editio nova ab auctore denuo aucta et emendata. 3 vol. in-12, 336, 258 et 237 p. (Imprimé par Antoine Lambin en 1697).

51. Dictionnaire français-latin, par le P. Gaudin ? In-4°.

52. Gradus ad Parnassum sive novus synonymorum, epithetorum, et phrasium Poeticarum Thesaurus, Smethium ... ad poesim necessarios ... comprobatur. Addita sunt genera, et crementa. Nominum ac Verborum Præterita et Supina cum omnium vocabulorum interpretatione Gallica. Accedunt quæ ... excerptæ. Ab uno e Societate Jesu recognitum (le P. Jacques Vanière). In-8.

« En 1710, la veuve Simon Bénard, rentrant pour ainsi dire dans une propriété qui avait été enlevée à son mari, obtint un privilège pour cinq ans, de réimprimer à Paris seulement le *Gradus ad Parnassum*. En 1712, elle céda son droit à J. Barbou, qui fit paraître dès 1713 une édition assez soignée de cet ouvrage. Les explications tirées de l'histoire, de la fable et de la géographie s'y trouvent en latin et en français. Dans ces nouvelles éditions, à dater au moins de 1704, l'avis sur l'utilité de ce livre n'est plus celui que le P. Aler avait traduit du français, c'est une censure assez fine des plagiats faits à l'ouvrage par l'auteur du *Regia Parnassi*, pour les libraires Bruyset de Lyon. On fit encore des augmentations successives au *Gradus*, à Paris, chez le libraire Brocas, en 1732, et chez Barbou en 1734 » (P. C. SOMMERVOGEL, II, 1095.)

Le P. Vanière n'est que l'éditeur de cette nouvelle édition du *Synonymorum et Epithetorum Thesaurus*, dont l'auteur serait un Père Castillon ou Chastillon. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dictionn. des anonymes*, p. 356.)

53. Officina latinitatis. In-8.

54. Despautère et Behourt. In-8.

1722

55. La véritable sagesse ou considérations très propres à inspirer la crainte de Dieu. Disposées pour tous les jours de la semaine. Traduites de l'italien du Père Paul Segneri de la Compagnie de Jésus. Et augmentées de réflexions et de sentiments sur la confession et sur la communion. Par le P. Gabriel-François Le Jay, de la même compagnie. In-24 de 271 p.

L'approbation pour les additions qui se doivent faire à la traduction

du livre du P. Segneri, etc., est donnée en Sorbonne, le 15 mars 1703. Le privilège de la veuve Bénard est de la même année. (P. C. SOMMERVOGEL, IV, 767.)

56. *Candidatus rhetoricæ ...* du P. Jouvençy. In-12.

57. *Publii Virgilii Maronis Opera*, interpret. et notis illustravit. Car. Rueus, ad usum Delphini. Nova editio auctior et emendatio. In-4° de 860 p., 18 fr.

A la suite : Index vocabulorum omnium quæ in Eclogis, Georgiis et Æneide Virgili continentur. Novo ordine dispositus, mendis fere innumeris expurgatus, adjecto etiam verborum constructione.

58. *In Laudem Ludovici XV rite inuncti et coronati Argumenta poetica* A P. Ægid. An. Xav. de la Sante Rhetorices professore proposita, a Selectis rhetoribus scripta, et ab iisdem recitata. Die Martis 24 novembris anni Dom. 1722. In regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. In-12 de 19 p.

(P. C. SOMMERVOGEL, VI, 251)

59. *Phædri Fabulæ ... latin-français*. In-12.

1723

60. *Gabrielis Cossartii e Societate Jesu Orationes et Carmina*. Nova editio auctior et emendatio. In-12 de 297 p.

P. C. SOMMERVOGEL, II, 1500.

61. *Joannis Antonii du Cerceau e Societate Jesu Carmina*. Nova editio aucta et emendata. In-12 de 218 p. silelt. Imprimé par J.-B.-Christophe Ballard.

62. *Renati Rapini Societatis Jesu, Carminum*. Nova editio aucta et emendata. Marque des Cramoisy. 3 vol. in-12.

Au t. 1^{er}, frontispice de L.-M. Dumesnil, gravé par I. F. Cars.

Cette édition contient en plus les *Miscellanea* et une ode p. 206-23 du t. III. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1454.)

63. *Ludovico XV regni habenas moderanti Musarum Juveniliūm concentus*, seu varia Carminum Argumenta, A. P. Ægid. An. Xav. de la Sante, rhetoricæ professore proposita, a selectis rhetoribus scripta, et ab iisdem recitata. Die sabbate 13 martii, ann. dom. 1723. In regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. In-12 de 31 p.

(P. C. SOMMERVOGEL, t. VI, 252.)

64. *Jonathas le Machabée*, tragédie qui sera représentée au Collège de Louis le Grand, chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Mercredi 4^e jour d'aoust 1723. In-4° de 8 p. (Par le P. de la Sante).

Le temple de la gloire, ballet qui sera dansé au Collège de Louis le Grand, à la tragédie de Jonathas le Machabée. Le mercredi quatrième jour d'aoust 1723. In-4°.

Mercur, août 1723, p. 315-60. *Journ. de Verdun*, janv. 1724, p. 28. (P. C. SOMMERVOGEL, t. VI, 253.)

65. Sidronii Hosschii, e Societate Jesu, elegiarum libri sex. Item Guilielmi Becani, ex eadem societate, idyllia et elegiæ. Præmittitur Sidronii Hosschii vita, una cum illustrissimorum virorum poematibus in ejus obitum scriptis, jussu eminentissimi principis Fabii Chisii, S. R. E. cardinalis, qui fuit Alexander VII. Pont. Max. Nova editio auctior et emendatior. In-12.

66. Sex. Aurelii Victoris Historiæ romanæ breviarium ex bibliotheca Andreæ Schotti. Au usum studiosæ juventutis. Nova editio emendatior. In-24 de 184 p. plus 5 p. de catalogue.

67. Regi christianissimo Ludovico XV regni moderamen Capesenti Gratulatio. Habita 6 kalendas martias anno 1723, in regio Ludovici Magni Collegio, Societatis Jesu. In-4° de 36 p.

Dans les *Orationes*, II, 35 68, et dans le *Selectæ PP. Soc. Jesu Orationes*. (*Mém. de Trévoux*, 1723, p. 1749-53.) (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1026.)

68. Joannis Antonii du Cerceau, e Societate Jesu, Opera. Nova editio, aucta et emendata. Marque des Cramoisy. Imp. par J.-B.-Chr. Ballard. In-12.

69. Les œuvres de François Malherbe, avec les observations de M. Ménage et les remarques de M. Chevreau sur les poésies. Marque des Cramoisy. 3 vol. in-12.

Au tome 1^{er} portrait à l'eau forte de Malherbe signé : A. Bormane sculp.

Au tome II, le privilège pour dix ans accordé à Antoine-Urbain l Cous-
telier daté de Paris le 22 février 1719.

70. Œuvres de Tite-Live, en François... 8 vol. in-12.

1724

71. L'histoire poétique pour l'intelligence des poètes et des auteurs anciens. Nouvelle édition. In-16. (Par le P. Pierre Gaultruche.)

La première édition de cet ouvrage très souvent réimprimé parut avant 1658; elle n'est pas anonyme, non plus que les suivantes généralement, dans celle que je cite, 1724, le nom de l'auteur est au privilège. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des anonymes*, p. 388.)

72. Nouveau dictionnaire françois-latin [par le P. Gaudin]. Nouvelle édition. In-4°.

73. Joannis Antonii du Cerceau, e Societate Jesu, Carmina. Nova editio aucta et emendata. In-12 de 218 p. sllelt.

La pièce intitulée : *Omnia vanitas, præter amare deum* a été imitée de trois façons différentes. Voir la *Suite de la Clef* ou *Journal historique sur les matières du temps*, t. 82, p. 209 et 368-9. (P. C. SOMMERVOGEL, II, 970.)

74. Apparatus Virgilii Poeticus ... In-4°.

1725

75. Natalis Stephani Sanadonis, e Societate Jesu, carmina, (v. l'éd. de 1713.)

76. P. Ovidii Nasonis *Metamorphoseon*, libr. XV, expurgati cum interpretatione Notis et Appendice de Diis et Heroïbus poeticis. Nova editio accuratissima. 2 vol. in-12, 353 et 306 p.

L'*Appendix* commence à la page 229 du t. II. Il est certain, dit le P. Adry (Barbier, *Dict. des anonymes*, 1^{re} édit., t. III, p. 618-20) que ni cet Ovide ni cet *Appendix* ne sont du P. de Jouvancy; ils ont pour auteur le P. Fabre de l'Oratoire, et ont été réimprimés. Il est même arrivé que l'*Appendix* du P. Fabre a été, ajouté à des éditions d'Ovide du P. de Jouvancy, et celui du P. de Jouvancy à des Ovide du P. Fabre. En serait-il de même de l'édition Barbou 1766? (P. C. SOMMERVOGEL, IV, 817.)

77. *Magistris Scholarum inferiorum Societatis Jesu, de ratione discendi et docendi*. In-12 de 191 p. slt. (Par le P. Jouvancy.)

78. *Candidatus rhetoricæ, auctus et in meliorem ordinem digestus*. (Par le P. Jouvancy.) In-12 de 315 p. ou in-16 de 295 p.

79. *Regulæ accentuum et spirituum Græcorum novo ordine in faciliores et difficiliore pro captu Scholasticorum distributæ, quibus additæ sunt nonnullæ observationes omnibus græcæ linguæ studentibus utilissimæ. Item dialecti apud Oratores usurpatæ a Poeticis sejunitæ. Opera P. Philippi Labbe Biturici, Societatis Jesu. Editio ultima auctior*. In-8 de 220 p.

80. *Utrum jure, an injuria Galli levitatis accusentur. Oratio. Habita XII. Kalendas februarias, anno m.dcc.xxv. In Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu, A. P. Carolo Porée, societatis ejusdem sacerdote*. In-4^o de 40 p.

Dans les *Orationes*, II, 227-264 (*Mercur*, mars 1725, p. 531-540). (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1026.)

81. *Œuvres du P. Rapin, qui contiennent les comparaisons des grands hommes de l'antiquité qui ont le plus excellé dans les belles lettres. Dernière édition, augmentée du Poème des Jardins*. 2 vol. in-12.

82. *In rogales Ludovici XV et Mariæ nuptias Oratio, Habita I. Calendas decembris anno m.dcc.xxv, in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu*. In-4^o de 31 p.

(P. C. SOMMERVOGEL.)

83. *Lusus poetici allegorici, sive elegiæ oblectandis animis et moribus informandis accomodatæ in tres libros, aut decurias tributæ. Auctore P. Petro-Justo Sautel...* In-12.

84. Le mariage de Thésée et d'Hippolite, ballet, à l'occasion de l'auguste mariage de Louis XV, sera dansé au Collège de Louis le Grand, à la tragédie de Telegon, reconnu fils d'Ulysse. Le mercredi premier jour d'août 1725 à midi. In-4^o de 8 p.

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 253.

85. *Gabrielis MADELENETI carmina. Nova editio auctior*. In-12.

86. Cicéron. Oraisons choisies, avec des notes critiques et historiques. Traduction nouvelle, latin-français, sur l'édition de Grævius. 2 vol. in-12.

87. Ciceronis, de Officiis, Amicitia, Senectute, Paradoxa et Somnium Scipionis, latin-français, traduction nouvelle par M. Dubois. 2 vol. in-12.

88. Le Songe de Scipion, la Lettre politique à Quintus et les Paradoxes de Cicéron. latin-français, avec des notes, par M. l'abbé Geoffroy. Traduction nouvelle. In-12.

89. Salluste, de la conjuration de Catilina et de la guerre de Jugurtha contre les Romains. Traduction nouvelle. In-12.

C'est une nouvelle édition de la traduction de l'abbé Cassagne, selon Barbier, 2 vol. texte en regard.

1736

90. P. Virgilii Maronis opera, ... cum interpretat. et notis Car. Ruæi ... Ad usum Serenissimi Delphini. Marque des Cramoisy. In-4°.

L'édition que l'on préfère pour la collection *Ad usum* est celle de 1682 (Simon Bénard) 10 à 12 fr. La première de 1675 est peu recherchée, 6 à 9 fr. Celle de Paris 1722 ou 1726 (Barbou) in-4° est moins belle, mais comme elle contient des augmentations le prix est le même que celui de l'édition de 1684. (BRUNET).

91. L. Annæi Flori. Epitome Rerum Romanarum, edente Anna Tanaquilli Fabri filia, editi ad usum Delphini. Marque des Cramoisy. In-4°. Frontispice de Cossin.

C'est l'éd. de 1674 dont les Barbou ont refait le titre.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893,

92. Eutropii historiæ Romanæ breviarium, ... notis et emendationibus illustravit Anna Tanaquilli Fabri filia. Marque des Cramoisy. In-4°. Frontispice de Cossin.

C'est l'éd. de 1683 dont les Barbou ont refait le titre.

Catalogue Delalain frères, Paris 1893.

93. Aurelii Victoris historiæ Romanæ compendium, interpretatione et notis illustravit Anna Tanaquilli Fabri filia. Marque des Cramoisy. In-4°. Frontispice de Cossin.

C'est l'édition de 1681 dont les Barbou ont refait le titre.

Catalogue Delalain frères, Paris 1893.

94. Phœdri Fabulæ, cum interpretatione et notis Petri Danetii, ad usum Delphini, nova editio emendata, et Publii Syri, aliorumque veterum Sententiis aucta. In-4°.

C'est l'édition de Léonard 1675, dont les Barbou ont refait le titre.

95. Tursellini historiæ cum argumentis, et capitibus distinctæ. In-12.

Ce livre a été réimprimé plusieurs fois avec des continuations.

1727

96. Appendix de Diis et Heroibus poeticis, editio aucta, cum notis gallicis, ... par le P. Jouvençy. In-12.

97. Utrum informandis heroibus sit magis idoneum regnum an Respublica Oratio habita a Carolo Porée, e Societate Jesu, pridie Idus Januarii anno 1727 in regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. Serenissimo Principi Contio dicata, et jubente Serenissima Principe Contia. Gallice reddita a Petro Brumoy ejusdem Societatis Jesu. In-4° de III p. sld.

Dans les *Orationes*, II, 265-415 (*Mercur*, février 1727, p. 266-91.) (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1026.)

98. Utrum informandis Heroibus sit magis idoneum regnum aut Respublica. Oratio habita a Carolo Porée, e Societate Jesu, pridie Idus Januar. an. 1727 in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. Serenissimo Contio dicata, et jubente Serenissima Principe Contia, Gallicè reddita, à Petro Brumoy, ejusdem Societatis Jesu. In-4° de 111 p. sld.

Inseré dans le *Caroli Porée S. J. Orationes* (1717), II, 265-415. (P. C. SOMMERVOGEL, II, 245.)

99. Novum dictionarium latino-gallicum, P. Gudonis Tachard, e Societate Jesu, ... aliorum ex eadem Societate eruditorum opera ac studio concinnatum ... Recognitum denuo et emendatum ac... locupletatum. In-4°.

Ce dictionnaire quoique portant le nom de Tachard, est moins son ouvrage que celui des PP. Gaudin, Bouhours et Commire. (V. MICHAUD, *Biogr. univ.*)

100. Apologie de la religion chrétienne et de l'église de J.-C., par M^{***}. 6 vol. in-4°.

101. Eutropii Breviarium historiæ romanæ, juxta editionem in usum serenissimi Delphini, cum notis gall. In-24.

102. Horatii Opera, latin-françois, avec des notes par M. Dacier. 10 vol. in-12.

103. Sallustius, juxta editionem in usum serenissimi Delphini, cum notis. In-24.

1728

104. Novus Apparatus latino-græcus. Seu Thesaurus trium linguarum latinæ, gallicæ, græcæ, ex Isocrate, Demostheni, aliisque præcipuis Auctoribus græcis concinnatus ab uno e Societate Jesu. Nova editio auctior et emendatior. In-4° de iv-712 p.

105. Q. Horatii Flacci Carmina expurgata. Notis novissimis illustravit Josephus Juvencius e Societate Jesu. Cum appendice de Diis et Heroibus poeticis ... Nova editio prioribus longe auctior et emendatior. 2 vol in-12 de 420 et 106 p.

106. Les hommes, ouvrage rempli de caractères. In-12.

107. Santolii (J.-B.) Operum omnium, editio tertia. 3 v. in-8, portr.

1729

108. Decii Junii Juvenalis satyræ ... cum notis novissimis ac perpetua interpretatione Jos. Juvencii, cum Appendice de Diis et heroibus poeticis ad intelligentiam poetarum necessaria. In-8°.

109. P. Virgilii Maronis Opera notis novissimis illustravit P. Carolus Ruæus Soc. Jesu. Jussu Christianissimi Regis, ad usum Serenissimi Delphini. Nova editio longè auctior et emendatior. Cum Appendice de Diis et Heroibus poeticis, ad poetarum intelligentiam necessaria. Tomus primus. In-12 de 590 p. et 23 pour l'*Appendix de Diis* (qui est du P. de Jouvancy); la vie de Virgile est en tête du volume.

Quoi qu'en dise le titre, il n'y a pas de tome 2°. Dans la préface qui n'est pas datée, on lit : « Hac septima editione ... textus ipse Virgilii ... ex fide Nic Helnsii restitutus ... ». (P. C. SOMMERVOGEL, VI.)

110. Les poésies de VIRGILE, avec des notes critiques et historiques. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Par le P. F. Catrou, de la Compagnie de Jésus. Marque des Cramoisy. 4 vol. in-12 (342, 630, 592 p.).

4 grav. dans le t. II, 1 frontispice et 6 grav. au t. III, 4 grav. au t. IV, signées : F. de la Monnee; G. Scottin aîné sc.

Dans cette édition se trouve la vie du poète écrite par Donat en latin, et traduite par le P. Le Mazerier (*Mém. de Treo.*, 1729, p. 928). (P. C. SOMMERVOGEL, II, 884.)

111. Les Aventures d'Ulysse ou le Génie vainqueur des obstacles. Ballet qui sera dansé au Collège de Louis le Grand à la tragédie de Telegone reconnu fils d'Ulysse. Le mardi second jour d'aoust 1729, à midi. In-4° de 8 p.

Mercur, août 1729, p. 1822-1835. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 256.)

112. Joannis-Baptistæ Santoli Victorini operum omnium, editio tertia, in qua reliqua opera nondum conjunctim edita reperiuntur. 3 vol. in-12. Portrait de Santeul.

113. Jacobi Vanierii à Societate Jesus Tolosæ. In-12.

Pierre Robert, qui avait obtenu le privilège pour cet ouvrage, l'avait vendu presque aussitôt aux frères Barbou.

1730

114. Bibliotheca insignis et regalis ecclesiæ sanctissimi Martialis Lemovicensis, seu catalogus librorum manuscriptorum qui in eadem bibliotheca asservantur. In-8 de 27 p.

Cet imprimé se trouve au fol. 65 du tome LXIII^e de la collection de Grenier à la Bibl. nat. (*Cabinet historique*, année 1861, catalogue, p. 219. Réimprimé dans *Les Manuscrits de Saint-Martial de Limoges*, par M. Léopold Delisle, au tome XLIII du *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, p. 1. Il y a eu un tirage à part.

1731

113. Les oraisons de Cicéron, traduites en françois, sur la nouvelle édition d'Hollande 1724. Avec des remarques. Par M. de Vil-lefore. 8 vol. in-12.

116. L'empire de la mode. Ballet qui sera dansé au Collège de Louis le Grand, chez les Pères de la Compagnie de Jesus et servira d'intermèdes à la tragédie de Regulus. In-4° de 8 p.

Les danses sont de la composition de Blondy et de Malter l'aîné. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 258.)

1732

117. Dictionnaire françois et latin, etc., ou trésor des langues françoises et latines... Par le P. Jean Gaudin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. In-4°.

118. Le manuel des grammairiens divisé en 3 parties, ... par Nic. Mercier. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par M^{me}. In-12.

119. M. Tullii Ciceronis Epistolarum selectarum libri IV. Accurate ad meliorum codicum fidem et nitidioris orthographiæ leges emendati. Marque des Cramoisy. In-12.

120. Histoire de Danemarc, avant et depuis l'établissement de la monarchie, par M. J.-B. des Roches, écuyer, conseiller et avocat général du roi très chrétien au Bureau des finances et chambre du domaine de la Généralité de La Rochelle. Nouvelle édition, revue et corrigée sur l'édition de Hollande, à laquelle on a joint la suite de la même histoire jusqu'à l'an 1732. Marque des Cramoisy. 6 vol. in-12.

121. Musæ rhetorices seu carminum libri sex, a selectis rhetorices alumnis in regio Ludovici magni Collegio elaborati et palam recitati, in argumenta ipsis proposita Ab Ægid. Ann. Xaverio de la Sante, Societatis Jesu sacerdote. In-12, x-288 p.

Autre édition en 1743, 2 vol. in-12 (xvii-379 et viii-256). Le faux-titre de celle-ci porte : *Editio tertia multis aucta carminibus*. (P. C. SOMMERVOGEL, VI.)

Jean Barbou (1732-1752)

Nom : Joannem Barbou. Jean Barbou.

Domicile : Viâ Jacobea prope Fontem Sancti Benedicti; Viâ Jacobea, e regione Collegii Ludovici Magni.

Enseigne : Aux Cigognes. Sub Ciconiis.

Marque : Celle des Cramoisy.

1733

122. Jonathas le Machabée, tragédie, sera représentée au Collège de Louis le Grand pour la distribution des prix fondez par Sa

Majesté, le 5 août 1733, à midi. (Par le P. de La Sante.) In-4 de 4 ff.

L'Envie, ballet qui sera dansé au Collège de Louis le Grand, à la tragédie de Jonathas le Machabée. Le Mercredi cinquième jour d'Août 1733, à midy. In-4° de 8 p.

*Mercur*e, août 1733, p. 1853-60. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 259)

1734

123. Gradus ad Parnassum, sive novus synonymorum, epithetorum, phrasium poeticarum ac versuum thesaurus... Ab uno e Societate Jesu (Paulo Aler). Editio novissima, præcedentibus longe auctior et emendatior. In-8.

1735

124. Telegone, reconnu fils d'Ulysse, tragédie, sera représentée au Collège Louis le Grand, pour la distribution... Le Mercredi troisième jour d'Aoust 1735, à midi. (Par le P. de La Sante.) In-4 de 8 p.

Le Ballet de Mars sera dansé au Collège de Louis le Grand, et servira d'intermèdes à la tragédie de Telegone reconnu fils d'Ulysse. Pour la distribution des prix fondez par Sa Majesté. Le Mercredi troisième jour d'Août 1735, à midi. In-4 de 8 p.

(P. C. SOMMERVOGEL, VI, 261.)

1736

125. Q. Horatii Flacci Carmina expurgata. Cum adnotationibus ac perpetua interpretatione Josephi Juvencii e Societate Jesu. Nova editio. 3 vol. in-8.

1737

126. Candidatus Rhetoricæ (du P. Jouvençy). In-12 de 338 p. slllet.

L'édition de : Blesis, ex-officina Phil. Josephi Masson, 1742, in-12 de 261 p. porte à la fin le Privilège donné à Barbou.

127. An et quatenus ars politica virtutibus regum annumeranda sit Pratio. Habita die vigesima Februarii, anno Domini m. dcc. xxxvii. In regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu, ab Ægid. An. Xaverio de la Sante, ejusdem Societatis Sacerdote. In-4 de 38 p.

(P. C. SOMMERVOGEL.)

128. Regulus, tragédie, sera représentée au Collège de Louis le Grand pour la distribution des prix fondés par Sa Majesté, le Mercredi septième jour d'Août 1737, à midy. On fera une répétition publique de cette tragédie le Dimanche, quatrième du même mois à trois heures précises. (Par le P. Porée.) In-4 de 8 p.

La Curiosité, Ballet moral, sera dansé au Collège de Louis le Grand, et servira d'intermède à la Tragédie de Régulus, pour la

distribution des prix fondés par Sa Majesté. Le Mercredi septième jour d'Août 1737, à midy. In-4° de 8 p.

Mercur, sept. 1737, p. 2045-56. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 262.)

1738

129. Grammaire grecque la plus courte et la plus aisée qu'il ait encore paru. In-12.

Le P. Carlos Sommervogel (*Dict. des anonymes*, 357) indique que l'ouvrage est du P. Pierre Escoulant et qu'il y a eu une autre édition. (Paris, Thiboussi, 1736, in-12.)

130. Titi Livii Historiarum quod exstat, cum integris Johannis Freinshennii supplementis, emendationibus et suis locis collatis, tabulis geographicis et copioso indice. Recensuit et notulis auxit Joannes Clericus. Editio nova prioribus auctior. Marque des Cramoisy. 3 vol. in-12.

1739

131. Jonathas Machabée, tragédie, sera représentée au Collège pour la distribution des prix fondez par Sa Majesté. Le Mercredi cinquième jour d'Aoust 1739, à midi. On fera une Répétition publique de cette tragédie le Dimanche, second jour d'Aoust, à trois heures précises après-midi. (Par le P. de La Sante.) In-4° de 8 p.

L'Origine des Jeux, Ballet qui sera donné au Collège de Louis le Grand et servira d'intermède à la Tragédie de Jonathas Machabée pour la distribution des prix fondez par Sa Majesté, le Mercredi cinquième jour d'Aoust 1739 à midy. In-4° de 8 p.

Les danses sont composées par Walter l'aîné. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 264.)

132. Decii Juvenalis et A. Persii Flacci satyræ. Notis novissimis ac perpetuâ interpretatione illustravit Josephus Juvencius Societatis Jesu, cum Appendice de Diis et Heroïbus poëticis, ad Poëtatium intelligentiam necessaria. Nova editio Prioribus longè auctior et emendatior. Marque des Cramoisy. In-12 de 502 p.

1740

133. De opinionis Imperio Oratio habita in regio Ludovici Magni Collegio Soc. Jesu Idibus Martii anno Domini M. DCC. XL. Ab Ægid. An. Xaverio de la Sante, ejusdem Societatis Sacerdote. In-4° de 37 p.

(P. C. SOMMERVOGEL.)

1741

134. Mémoire pour le sr Barbou, seigneur de Monimes, contre M. de La Guérinière, abbé-chef de Grandmont, et Aymé de Myomandre, archiprêtre de Rancon et curé de Bessines. In-fol.

135. Modèles des caractères de l'imprimerie et des autres choses nécessaires audit art, gravés par Simon P. Fournier le jeune. In-4° oblong.

1744

136. P. Danetius. *Magnum Dictionarium latinum et gallicum*. In-4°

1745

137. Joannis Commirii e Societate Jesu Carmina. Editio novissima emendator. In-12 de 444 p. slt.

(P. C. SOMMERVOGEL, II, 1344.)

138. Recueil de vers choisis. Tiré des meilleurs auteurs. Recueillis par le P. Bouhours, de la Compagnie de Jésus. In-12 de 445 p.

C'est l'édition de 1701 avec un nouveau titre; elle est faite avec peu de soins; voir par exemple les pages 61 et 63. (P. C. SOMMERVOGEL, I, 1914.)

139. *Musæ Rhetorices, seu carminum libri sex, à selectis Rhetorices alumnis in Collegio Ludovici Magni elaborati*. 2 vol. in-12.140. *Magnum dictionarium poeticum*. Nova editio, auctior et emendator. In 4°.

1746

141. *Quinti Horatii Flacci Carmina nitori suo restituta, accurante Steph.-Andr. Philippe*. In-12.

La dissertation sur Mécènes, par le P. Rodelle, S. J., se trouve en tête de cette édition. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1935.)

142. Vanierii (Jacobi) e Societate Jesu, *prædium rusticum*. In-12. Frontispice gravé par Brunet et 16 gravures non signées.

C'est l'édition de Marc Bordelet, qui parut en 1746, que celui-ci vendit presque aussitôt à Barbou.

1747

143. *Principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair, plus étendu et plus exact. À l'usage du Collège de Louis le Grand*. In-8« Le P. Fleuriau remania et publia sous cette forme les *Nouveaux principes de la langue latine*, du P. Robert Saulger. Noël-François de Wailly retoucha en 1768 la sixième édition des *Principes*. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des anonymes*, p. 753.)

1748

144. *Eloge de Charles-Quint, traduit du poème latin de Jacques Masenius, par le P. Ansart, dédié à la Dauphine*. In-8.« Il y eut une édition en 1774, tirée à très petit nombre et distribuée aux sommités des cours d'Autriche et de France (*Catal. des curiosités bibliogr.* de M. de la Roche. Paris, Charavay et Claudin, 1868, n° 828. » (*Bibl. de la Comp. de Jésus*, V, 687 et 688.) Il est possible que les éditions de cet ouvrage de 1757 et 1771 ne soient pas de Barbou. Elles portent : *Venit Parisiis*, c'est-à-dire se vendent à Paris. (P. C. SOMMERVOGEL.)

1751

145. *Eutropii Breviarium historiæ romanæ ab urbe condita ad annum ejusdem urbis M C XIX, integritati suæ non restitutum modo, sed et notis gallicis illustratum in tyronum gratiam*. In-24.146. *Abrégé des particules, contenant ce qui est le plus difficile et le plus nécessaire pour composer correctement en latin*. Nouvelle édition revue et corrigée. In-18.

Joseph-Gérard Barbou (1752-1790)

Nom : Josephum Barbou, J. Barbou.

Domiciles : Rue Saint-Jacques, proche la Fontaine Saint-Benoit; Viâ Jacobea Sancti Benedicti jusqu'en 1765; à partir de 1766, rue des Mathurins, rue et viâ-à-vis la grille des Mathurins, viâ Mathurinensium, viâ et contrâ cancellos Mathurinensium.

Enseigne : Aux Cigognes. *Sub Ciconiis. Sub signo Ciconiarum.*

Marques : Celle des Cramoisy, alternant avec celles aux devises : *Non Solus*, à partir de 1754; *Meta laboris honos*, à partir de 1757; *Et fructu et foliis*, à partir de 1763.

1752

147. Cornelius Nepos, en François. In-12.

148. Œuvres diverses du P. Rapin, qui contiennent : I. L'Esprit du Christianisme, la Perfection du Christianisme, l'Importance du Salut; II. La Foi des derniers Siècles, la Vie des Prédestinés. Nouvelle édition. 2 vol. in-12, 473 et v-416 p. silett.

Lettres sur les ouvrages de piété (1756), IV, 121-8. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1456.

149. Dictionarium novum latino-gallicum. Ex Cicerone, aliisque præcipuis linguæ latinæ scriptoribus, grammaticis, oratoribus, historicis, medicis, jurisconsultis, philosophis et aliis, concinnatum. Serenissimo duci Burgundiæ dicatum. Marque des Cramoisy. 1 vol. in-4° de 12 p. non chiff. au commencement et 1-1496 p. chiff.

Bien que la dédicace soit signée par Barbou, cet ouvrage n'est pas autre chose que le Dictionarium du P. Tachard qui avait paru précédemment sous le nom de l'auteur en 1687 et 1693. L'édition de 1727 avait subi des modifications et d'autres jésuites ont dû y avoir une certaine part, si l'on s'en rapporte au titre. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des ouvrages anonymes.*)

150. Dissertation sur l'Ecriture hyéroglyphique. In-12.

1753

151. Joannis Commirii à Societate Jesu Carmina. Editio novissima auctior et emendatio. 2 vol. in-12, XII-XVII-507 p. et 304-XIV p. P. C. SOMMERVOGEL, II, 1344.

152. P. de la Sante, Orationes... In-12.

153. Histoire du Théâtre de l'Opéra en France, depuis son établissement jusqu'à présent, par Jacq.-Bern. Durey de Noinville. In-8°.

154. Cicéron, Traité de la Consolation, traduit par Jacq. Morabin. In-12.

155. Phædri Fabulæ, cum notis gallicis. In-12, fig.

156. L'Histoire poétique pour l'intelligence des Poètes et des

Auteurs anciens. Par le P. Gautruche, de la Compagnie de Jésus. Dernière édition. Petit in-12 de 198 p. slt.

« *L'Appendix de Diis*, du P. de Jouvancy, est une traduction presque littérale de l'ouvrage du P. Gautruche. » (P. C. SOMMERVOGEL, III, 1290.)

157. Publii Terentii Afri comœdiæ sex, ad optimorum exemplarium fidem recensitæ, etc. — *Paris, Leloup et Mérigot.* — 2 vol. in-12. 6 à 8 fr.; pap. de Hollande, 10 à 12 fr.

Collection Barbou.

Il y a quelques exemplaires imprimés sur parchemin; vend. en 3 vol. *mar. doublé de tab.*, 300 fr., Gouttard; 70 fr. en feuilles, Lamy; 153 fr., d'Ourches; 131 fr. *m. bl.* Lair: 75 fr. en 1841. (BRUNET.)

1 fleuron qui sert pour les titres des deux volumes avec le portrait de Térence, 1 frontispice, 6 figures, 36 vignettes et 18 culs de lampe, tous par Gravelot, gravés par Delafosse et Sornique (de 15 à 20 fr.).

Illustrations charmantes. Les culs de lampe sont d'autant plus remarquables que tous sont variés, quoique représentant toujours des masques scéniques. (CORN.)

Catalogue Delalain frères, à Paris, 1893.

158. Catullus, Tibullus et Propertius acced. fragmenta Corn. Gallo adscripta. 1 vol. in-12.

Collection Barbou.

3 fig., 3 vignettes non signées et 4 culs de lampe; 3 et 4 fr. et plus en pap. de Holl. Cette édition est imprimée page pour page sur celle de Coustelier de 1743. Le titre seul a été réimprimé au nom de Barbou. (BRUNET.)

La première édition porte *Lugduni Bataavorum* (Leyde), 1743. Elle est peut-être préférable pour les épreuves (de 5 à 6 fr.). (CORN.)

1754

159. Phædri Aug. Liberti Fabulæ Æsopicæ, Opera Le Mascrier. In-12.

Collection Barbou. (Coustelier, 1742.)

Joli frontispice par Coypel, gravé par Fessard (de 5 à 6 fr.). (CORN.)

160. Phædri fabulæ. Ad mss. codd. et optimam quamque editionem emendavit Steph. Andr. Philippe (accedunt Fl. Aviani Fabulæ et L.-An. Senecæ ac. P. Syri Sententiæ. In-12.

Collection Barbou. (Grangé, 1747.)

« Fig. de 2 à 3 fr. et plus en pap. de Hollande.

» La seconde partie contenant Avianus, etc., sous la date de 1747, n'est pas dans tous les exempl. Il s'en trouve avec un titre à l'adresse de Barbou et sous la date de 1754. (BRUNET.)

1 frontispice, 7 vignettes et 5 culs-de-lampe par Durand, gravés par Fessard et Sornique; 2 vignettes ne sont pas signées (de 7 à 8 fr.). (CORN.)

161. Titi Lucretii Cari De rerum natura libri sex, accedunt selectæ lectiones dilucidando poemati appositæ cura Steph.-And. Philippe. In-12, fig., 3 à 4 fr.

Collection Barbou.

Vend. en pap. de Hollande, *m. dent.* 13 fr., F. D. — Il y a des exempl. sur vélin, mais ils ne sont pas beaux : vend. (rel. en *mar.*) 100 fr. La Vallière; 90 fr. Laire; 43 fr., librairie de Bure; 21 fr. 50 en 1839.

On trouve des exemplaires de cette édition dont le titre porte : *Apud. Joan. Aug. Grangé, 1718*, et qui ont de plus que la plupart de ceux de 1844, une partie de 76 pp. contenant : *Præmium ad notas in Lucretium*, suivi du *Glossarium lucretianum*. Cette partie n'a pas été réimprimée dans l'édition de Barbou, 1754, in-12, calquée sur celle-ci. (BRUNET.)

1 frontispice, 6 très jolies figures et 6 vignettes fleuron par Van Mieris, gravées par Duflos (de 10 à 12 fr., sur pap. de Hollande, de 15 à 20 fr.).

Il a été tiré plusieurs exemplaires sur vélin. L'exemplaire de M. de Limare, vendu en 1786, était imprimé sur vélin et relié en *mar. violet* en 2 vol. Il a été adjugé à 144 livres. Une nouvelle édition ou un nouveau tirage a paru en 1754, avec le nom de Barbou, au lieu de Coustelier. (COHEN.)

On trouve à la tête du livre la Dissertation de Lambin sur la patrie, la naissance, le génie, la vie, la mort et les écrits de Lucrèce. Chaque livre du poème est précédé d'un argument analytique, qui en met sous les yeux toute la substance. Le volume est terminé par de bonnes variantes. Cette édition, bien exécutée, quant à la partie typographique, est encore ornée de belles estampes, qui représentent les sujets les plus pittoresques de chaque livre. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

162. Virgilii Opera, curis et studio Steph.-Andr. Philippe. 3 vol. in-12, fig.

Collection Barbou.

8 à 10 fr.; en *mar. r.* pap. de Hollande, 40 fr., F. Didot.

C'est la même édition, sauf le changement du titre, que celle donnée par Coustelier en 1745. Les éditions de 1767 et 1790 n'ont que 2 vol. (BRUNET.)

1 frontispice et 17 fig. par Cochin fils, gravées par Duflos, 25 entêtes et 20 culs-de-lampe non signés, dont plusieurs se répètent (de 25 à 30 fr.).

Il y a des exemplaires en papier de Hollande (de 50 à 60 fr.).

Barbou a mis un nouveau titre à cette édition en 1754. Dans ces conditions, l'exemplaire Grézy (1869), vendu 21 fr. (COHEN.)

163. Horatii Flacci carmina, accur. S. A. Philippe. In-12.

Collection Barbou.

Frontispice gravé par Duflos.

C'est l'édition de 1746 de Coustelier avec un nouveau titre. (BRUNET.)

164. Velleius Paterculus, Historiæ romanæ, accur. And. Philippe. In-12.

Collection Barbou.

C'est la même édition, avec un nouveau titre, que celle éditée en 1746 par Coustelier; frontispice de Sève et vignette; mais elle n'est pas jointe au Florus, comme dans l'édition de 1747. (BRUNET.)

165. Eutropius Historiæ romanæ libri X. In-12.

Collection Barbou.

Frontispice d'Elsen gravé par de Lafosse et 10 charmantes vignettes de de Lafosse gravées par lui dont 5 se répètent et 5 culs-de-lampe du même.

Cette édition est celle de Coustelier de 1746 avec un nouveau frontispice. L'édition de 1793, soignée par Capperonnier, est mal imprimée, mais elle contient de plus que la précédente le *Sextus Rufus*. (BRUNET.)

166. Decii Juvenalis Satirarum libri quinque ex recognitione Steph.-And. Philippe. Marque : *Non Solus*. In-12.

Collection Barbou.

2 frontispices gravés par Duflos, 5 entêtes et 5 culs-de-lampe non signés.

Cette édition est la même que celle de Coustelier de 1746. Le titre portant le nom de Barbou a seul été changé. L'éd. Coustelier vendue 41 fr. pap. de Hollande *mar. r.* F. Didot. Il y a eu une autre édit. imprimée par Barbou en 1776. Elles sont toutes bonnes. (BRUNET.)

167. Martialis (M. Valerii) Epigrammatum libri, ad optimos codices recensiti et castigati (edente Abr. Le Mascrier). Marque : *Non Solus*. 2 vol. in-12 de 5 à 7 fr.; pap. de Holl. 8 à 12 fr.

Collection Barbou.

Il y a des exemplaires au nom de *Robustel* et de *Le Loup*. (BRUNET.)

1 frontispice par Eisen, gravé par Lemire, et 2 vignettes par Eisen, gravées par Legrand (de 8 à 10 fr.). Vendu en *mar. r.* par Derome, à la vente Morante, 80 fr. (COHEN.)

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

On trouve ici jusqu'aux épigrammes attribuées à Martial dans quelques manuscrits, mais séparément et à la fin du second tome, avec de nombreuses variantes. Cette édition est ornée d'un frontispice et de deux vignettes qui caractérisent l'auteur. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

168. Sallustius, ex recens. Steph.-Andr. Philippe. In-12, de 3 à 5 fr.

Collection Barbou.

Même édition que celle de David, 1744 (Barbou a caché le nom avec une bande de papier). Un exempl. en pap. de Hollande, rel. en *mar. r. dent.* 18 fr., F. Didot.

Il y a eu des éditions en 1761 et 1774. Les trois éditions sont également bonnes. (BRUNET.)

3 figures par Cochin fils, gravées par Fessard; 1 fleuron sur le titre et 3 vignettes par Pierre, gravées par Fessard, les deux dernières non signées (de 5 à 6 fr.). (COHEN.)

169. Terentii Comœdiæ Expurgatæ. Notis novissimis et argumentis illustravit Josephus Juvencius, Societatis Jesu. Nova editio prioribus auctior et emendatior. In-12.

170. Novus apparatus græco-latinus, cum interpretatione gallica. Ex Isocrate, Demosthene aliisque præcipuis Auctoribus græcis concinnatus... Nova editio auctior et emendatior. In-4° de 878 p.

Dans la collection d'autographes du Collège de Vaugirard à Paris, il y a le contrat, écrit de la main du P. de Jonvancy, avec M^{me} Dallin, veuve de Simon Bénard, daté de Paris, 8 janvier 1692, pour plusieurs ouvrages : « Un livre intitulé *Lexicon Græco-latinum*, le *Martial*, le *Ratio discendi et docendi*, l'*Horace*, la 1^{re} *Philippique* de Démosthènes, avec des remarques et la traduction français « s'il la fait ». A la fin de la pièce, sous la date du 1^{er} avril 1699, le P. de Jouvancy reconnaît avoir reçu, selon les conventions, le *Ratio*, le *Martial* et l'*Horace*. D'après cela, on peut con-

clure que le *Lexicon* serait un ouvrage différent du *Noous apparatus* et n'aurait pas été imprimé non plus que la *Philippique*. (P. C. SOMMERVOGEL, *Dict. des Anonymes*, p. 640.)

171. Q. Horatii Flacci Carmina expurgata. Cum adnotationibus ac perpetua interpretatione Josephi Juvencii, à Societate Jesu. Nova editio accuratissima. 3 vol. in-12

Réédition de celles de 1721 et 1736.

172. Caroli Ruæi e Societate Jesu Carminum libri quatuor. Editio sexta. In-12 de 233 p.

173. Natalis Stephani Sanadonis e Societate Jesu carminum libri quatuor. Nova editio auctior et emendatior. Marque des Cramoisy. In-12.

174. R. P. Sautel Lusus allegoricus. In-12 de vi-182 p.; à la suite : G. Madeleneti Carmina, 134 p.

175. Dictionarium novum latino-gallicum ex Cicerone aliisque præcipuis linguæ latinæ scriptoribus concinnatum : serenissimo duci Burgundiæ dicatum. In-4.

Même ouvrage que celui de 1727.

176. Les livres de Cicéron, de l'Amitié, de la Vieillesse, les Paradoxes, le Songe de Scipion, la Lettre politique à Quintus, latin-françois. In-12.

177. Oraisons choisies de Cicéron, avec le latin à côté et des notes. 2 vol. in-12.

178. Colloques de M. Cordier, latin-françois. In-12.

179. Ciceronis opera philosophica. In-12.

180. Quintus Curtius, cum notis. In-12, cart. et fig. et in-24.

1755

181. Indiculus Universalis, ou l'Univers en abrégé du P. F. Pomey de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition corrigée, augmentée et mise dans un nouvel ordre, par M. l'abbé Dinouart. In-8° de ix-320 p. slt.

La 1^{re} édition de Dinouart serait de 1754. L'ouvrage du P. Pomey va jusqu'à la page 390; puis vient : « Introduction à la connaissance des genres », p. 391-401; — « Observations sur les verbes », p. 401-18; — « Dictionnaire des mots latins les plus communs », p. 419-520.

(Même titre :) *Ibid.*, id., 1756, in-8 de 390 p. (?).

L'*Indiculus* a été inséré par le P. Michel Lanussa, S. J., dans son *Guide de la conversation latine*. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 987.)

182. C. Julii Cæsaris quæ exstant Opera, cum Hirtii sive Oppii Commentariis de Bellis Gallico, Civili, Alexandrino, Africano et Hispanico: Marque : *Non solus*. 2 vol. in-12.

Collection Barbou.

5 à 7 fr. et plus en pap de Hollande. — Premier auteur latin imprimé par Barbou. (RAUNET.)

1 beau frontispice, d'après B. Picart, gravé par Ch. Duflos, 2 vignettes et 4 cartes géographiques (de 5 à 6 fr.). (Cohen).

Le premier volume contient un morceau de *Vossius* le père, sur la Vie et les Ecrits de César; la Guerre des Gaules; la Dissertation de *Dodwel* sur l'auteur du huitième livre de cette guerre et de celles d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, avec une nomenclature géographique des peuples, villes, rivières, etc., dont les noms se trouvent dans César. Le second tome est composé des trois livres de la guerre civile par César, et des trois livres d'Hirtius des guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, auxquels on a joint le catalogue des éditions différentes de César. Celle-ci est ornée de quatre cartes géographiques, d'un frontispice où est le médaillon de César, et de quelques vignettes. (*Notice de la Collection des Harbou*. 1807.)

183. Les Commentaires de César, traduction nouvelle avec le latin à côté (de Nic. Perrot d'Ablancourt, retouchée par Le Mascrier), avec des notes et une carte de la Gaule, etc., par J.-B. Bourguignon d'Anville. Marque : *Non Solus*. 2 vol. in-12 avec le texte latin.

1756

184. Les Elégies d'Ovide, pendant son exil. Traduites en français, le latin à côté. Avec des remarques critiques et historiques. Par le P. J.-M. de Kervillars, jésuite. Nouvelle édition. 2 vol. in-12.

1757

185. Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse. Par feu Messire François de Salignac de La Motte Fenelon, precepteur de Messieurs les Enfants de France, et depuis archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, etc. Nouvelle édition conforme au manuscrit original. 2 vol. in-12, xvii-386 p. et 488 p.

Le premier volume contient un frontispice et 11 gravures signées de I. P. Le Bas, graveur. Le deuxième, 13 gravures, du même graveur, plus une Carte des Voyages de Télémaque, selon Mons^r Fenelon, par le s^r Roussel.

186. Sarcotis Carmen. Auctore Jacobo Masenio S. J. Editio altera cura et studio J. Dinouart. in-12 de 108 p. sll.

Collection Barbou.

187. La Sarcothée, poème traduit du latin du R. P. Masenius de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé Dinouart. In-12 de 192 p. sll.

« Cette traduction est fort libre et ne peut donner qu'une idée imparfaite du poème de Masenius, dont le style, formé sur celui des anciens, fait, pour ainsi dire, tout le mérite. (*Année littér.*, 1757, VI, 98-120; *Mém. de Trévoux*, 1757, 2377-2389; *Lettres sur les ouvrages de piété*, 1757, IV, 261-81; *Mercur*, oct. 1757, p. 87-105.) — (P. C. SOMMERVOGEL, V, 687.)

188. Poésies de François Malherbe, rangées par ordre chronologique avec un discours sur les obligations que la langue et la poésie française ont à Malherbe, et quelques remarques (par Le Fèvre de Saint-Marc). In-8.

1 beau portrait de Des Monstiers, gravé par Fessard, et un fleuron, gravé par Duflos (de 6 à 8 fr.). Cette édition existe aussi sur papier fort (de 10 à 12 fr.) et sur papier de Hollande (de 25 à 30 fr.). (Cohen.)

189. Novum Jesu-Christi testamentum ad exemplar Vaticanum accuratè revisum. 1 vol. in-12 de iv-584 p.

190. Ruris deliciæ. Colligebat ex melioris notæ latinis gallicisque poetis, Franciscus Bertrand, academiæ Andegavensis socius. 1 vol. in-12.

191. Amœnitates poeticæ, siue Theod. Bezæ, M.-Ant. Muret et Joan. Secundi juvenilia, tum Johan. Bonefonii Pancharis, etc. In-12 en 3 part.

Collection Barbou.

Sans titre collectif, les *Juvenilia* de Joach. du Bellay : l'une et l'autre sont ornées des portraits de Théod. de Beze et de Marc-Antoine Muret, grav. par Ficquet. (BRUNET.)

192. Quinti Curtii Rufi de Rebus gestis Alexandri Magni, libri decem. Marque à la devise : *Meta laboris honos*. In-12. 3 à 4 fr.

Collection Barbou.

1 frontispice, 2 vignettes et 1 cul-de-lampe charmants par Eisen, gravés par Lempereur (de 5 à 6 fr.). (COHEN.)

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Le texte de Quinte-Curce est ici le même que celui de *Henry Snakenburg*, le plus exact de tous ; mais l'éditeur l'a conféré avec les manuscrits du roi. L'impression en est très-soignée. Les ornements de la gravure consistent en un frontispice, un cul-de-lampe et une vignette, tous sujets relatifs à l'histoire d'Alexandre, et gravés sur les dessins de M. Eisen. On trouve à la fin du volume le catalogue des principales éditions de Quinte-Curce. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

193. J. Meursii elegantiarum latini sermonis. — *Lugd. Batav.*, 1757. 2 tom. en 1 vol. in-8 (xxiv-211 et 172 p.).

Collection Barbou.

D'après Brunet, le véritable auteur de cet ouvrage est Nicolas Chorier. La première édition parut à Grenoble vers 1661. Il pense que Grangé ou Barbou ont imprimé les deux éditions de 1757 et 1774, cette dernière donnée par Meunier de Querlon. Nous tenons que c'est Barbou qui a imprimé les deux, mais à cause du caractère léger de l'ouvrage, il l'indique comme imprimé à Leyde par les Elzéviros avec la marque à la devise : *Non solus*.

Titre gravé et un beau frontispice, non signé, qui paraît être de Gravelot (de 40 à 50 fr.). Il y a une nouvelle édition avec la date de 1774 contenant le même frontispice. (COHEN.)

1758

194. Th. a Kempis de imitatione Christi lib. IV, ex recens. Jo. Valart. In-12.

Collection Barbou.

Il y a eu des édit. en 1764 et en 1773. On fait peu de cas de ces édit. données par Valart parce qu'elles sont tronquées ; on y trouve ordinairement jointe une dissertation française sur l'auteur de l'Imitation en faveur de Jean Gerson, qui l'aurait écrite de 1290 à 1240. L'édition de 1789, publiée par Beauzée, se prend de préférence à celle de Valart. (BRUNET.)

195. Chrisalde, comédie française, en trois actes, sera repré-

sentée par les pensionnaires du Collège de Louis le Grand, le Mercredi dixième de may 1758, à deux heures et demie après midi. In-8 de 2 ff. *Au verso* : L'Antiquaire, comédie françoise en un acte.

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 273

196. Astyanax, tragédie françoise en cinq actes, sera représentée au Collège de Louis le Grand, pour la distribution des Prix fondés par Sa Majesté. Le Mercredi, deuxième jour d'août 1758, à une heure et demie après midi. On en fera une répétition publique le dimanche 30 de juillet, dans une salle, à deux heures et demie. In-4° de 22 p. (La musique des chœurs est de Doché.)

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 273.

197. M. Tullii Ciceronis. Cato Major. Ad. T. Pomponium Atticum. In-32.

Avec portrait-frontispice. — Jolie édit. 3 à 4 fr.. quand le volume est d'une bonne condition. (BRUNET.)

198. Traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de l'imprimerie. Par M. Fournier le jeune, graveur et fondeur de caractères. In-8.

Cet ouvrage contient :

I. Dissertation sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois pour éclaircir quelques traits de l'histoire de l'imprimerie et prouver que Gutenberg n'en est pas l'inventeur [1758].

II. De l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois ; avec une réfutation des préjugés plus ou moins accrédités sur cet art [1759].

III. Observations sur un ouvrage intitulé : *Vindiciæ Typographicæ* [1760].

IV. Remarques sur un ouvrage intitulé : *Lettre sur l'origine de l'imprimerie*, etc., pour servir de suite au Traité de l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois [1761].

V. Lettre à M. Fréron, au sujet de l'édition d'une Bible annoncée pour être la première production de l'imprimerie [décembre 1763].

199. Antonius de Arena Provençalus de bragarissima villa de Soleris, ad suos compagnones qui sunt de persona friantes, bassas dansas et branlos practicantes... Nouvellos perquam plurimos mandat. In-12, titre gravé.

Cette édition contient le *Poema macaronicum de bello Huguenotico*, par Remi Belleau.

1759

200. [Desbillons J.] Fabularum Æsopiarum libri quinque priores Diligenter emendati. Editio tertia quam solam auctor agnoscit. In-12 de 329 p.

P. C. SOMMERVOGEL.

201. Regulus, tragédie françoise en cinq actes, sera représentée

au Collège de Louis le Grand, pour la distribution des prix fondez par Sa Majesté, le Mercredi premier jour d'Août 1739, à deux heures précises après midi. La répétition de la tragédie se fera mardi 31 juillet 1739, à trois heures après midi. In-4° de 8 p. (Par le P. Duparc.)

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 274.

202. De l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois, avec une réfutation des préjugés plus ou moins accrédités sur cet art ; pour servir de suite à la dissertation sur l'origine de l'art de graver en bois, par M. Fournier le jeune, graveur et fondeur de caractères d'imprimerie. In 8.

203. L'imitation de J.-C., traduction nouvelle par Valart. In-12, fig.

Il y a eu des éditions en 1773 et 1780.

La traduction de Valart est faite sur l'édition latine qu'il a donnée, par conséquent on y remarque aussi des passages altérés. (BRUNET.)

204. Marci Accii Plauti Comœdiæ, quæ supersunt. Marque à la devise : *Meta laboris honos*. 3 vol. in-12, 10 à 12 fr.

Collection Barbou.

Une des plus jolies éditions de la collection Barbou. — Il y a des exemplaires en pap. de Hollande. (BRUNET.)

3 frontispices et 3 vignettes par Eisen. Les frontispices ont été gravés par Lempereur et les vignettes par Aliamet (de 15 à 20 fr.). (COHEN.)

Catalogue Delalain frères, éditeurs, Paris, 1893.

Feu M. Capperonnier (Jean, neveu de Claude, et oncle de Jean-Augustin, aujourd'hui conservateur de la bibliothèque impériale), garde de la bibliothèque du roi, professeur royal, etc., est l'auteur de cette édition. M. l'abbé Valart y a eu aussi quelque part. Ce livre est, sans contredit, un des plus parfaits de la Collection pour l'élégance du caractère, la correction, la propreté, le grand net et la beauté des ornements. Le texte est d'une pureté singulière ; les noms des interlocuteurs, dans chaque pièce, sont hors ligne et distingués, comme dans nos dramatiques français. Chaque volume est décoré d'un frontispice et d'une vignette, gravés d'après les dessins de M. Eisen. A la fin du troisième tome est une table alphabétique, où sont expliqués les mots et les tours particuliers à Plaute ; cette table facilite beaucoup l'intelligence de ce comique, et peut tenir lieu de notes. On y a joint un catalogue des principales éditions de Plaute. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

205. Matthiæ Casimiri Sarbievii, e Societate Jesu, Carmina. Nova editio prioribus longè auctior et emendatior. Marque à la devise : *Meta laboris honos*. In-12. 3 à 5 fr.

Collection Barbou.

Cet excellent poète lyrique, que Grotius mettoit à côté d'Horace, et qui a été réimprimé tant de fois, n'a jamais été si complet ni si soigné que dans cette édition. Les épodes sont augmentées ici de près de moitié ; les VI^e et VII^e livres paroissent pour la première fois. Ces augmentations sont le fruit des recherches faites en Pologne et en Lithuanie par M. Vander-Ketten, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Sauveur. Ce volume est enrichi d'une table historique et géographique, qui répand bien du jour sur ces poésies. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

1760

206. Placide, tragédie française en cinq actes, sera représentée au Collège de Louis le Grand, pour la distribution des prix fondez

par Sa Majesté, le Mercredi 6 d'Août 1760, à deux heures précises après midi. La répétition de la tragédie se fera le dimanche 3 d'août 1760, à trois heures après midi. In-4° de 7 p. (Par le P. Vuillermet?).

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 274.

207. Le Nouveau Testament, traduction par l'abbé Joseph Varlart. In-24.

208. Corn. Cornelii Taciti quæ, exstant opera, recensuit J.-N. Lallemand. Marque à la devise : *Non solus*. 3 vol. in-12.

Collection Barbou. (Il y a des exempl. aux noms de Desaint et Saillant.)

3 frontispices d'Eisen. Bon texte 10 à 12 fr. La réimpression de 1793, vendue 13 l. 19 s. à la vente de M. Mel de Saint-Céran en 1791, est moins belle que l'édition de 1760. (BRUNET.)

3 frontispices par Eisen, gravés par Lempereur (de 12 à 15 fr.) (COHEN).

209. Observations sur un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographiæ*, pour servir de suite au Traité de l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois. Par M. Fournier le jeune. In-8°.

210. Dissertation sur le dieu Sérapis, etc. (par Ch. Galliot). In-8. 3 à 4 fr.

Il y a des exemplaires tirés in-4°. (BRUNET.)

211. C. Cornelius Tacitus. 3 vol. in-12 avec fig.

212. Histoire de la vie et du culte de Saint Leonard du Limosin, par M. l'abbé Oroux, chanoine de Saint-Leonard de Noblac [Haute-Vienne]. In-12.

213. Les hymnes de Santeuil, traduites en françois, par M. l'abbé Poupin. 4 vol. in-12.

1761

214. Caroli Porée, e societate Jesu, sacerdotis, Fabulæ dramaticæ. Editæ ab uno ejusdem societatis sacerdote. In-12. (Imp. de Gissey.)

215. Leçons de mathématiques, à l'usage des Collèges. Par le P. de Merville, de la Compagnie de Jésus. Tome I, contenant les éléments d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie rectiligne. In-12 de 380 p. sans l'avertissement et les figures. (*Année littér.*, 1761, VIII, 67-71.)

Ce volume devait être suivi de plusieurs autres ; l'auteur comptait traiter toutes les parties des mathématiques, mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour. (DE BACKER, II, 1263.)

216. Caroli Porée, e societate Jesu sacerdotis, orationes selectiores. In-8 de 380 p.

P. C. SOMMERVOGEL, VI, 4039.

217. Oraison funèbre de Monseigneur le duc de Bourgogne,

traduite du latin du P. Willermet, de la Compagnie de Jésus. (Par le P. Yves de Querbeuf.) In-8 de 103 p.

Cette traduction qui a le titre ci-dessus se trouve jointe à l'original :

Serenissimi Burgundiorum ducis laudatio funebris. Dicta die 29 maii 1761. In regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu. A Claudio Francisco Willermet, ejusdem Societatis Sacerdote.

(P. C. SOMMERVOGEL, VI et *Dict. des anonymes*, p. 666.)

218. Remarques sur un ouvrage intitulé : Lettre sur l'origine de l'imprimerie, etc. Pour servir de suite au traité de l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois. Par M. Fournier le jeune. In-8.

219. Méthode pour la traduction du français en latin. Troisième partie des Rudiments de M. l'abbé V*** D. L. A. D. A. (l'abbé Villart de l'Académie d'Amiens). Neuvième édition. In-12.

220. Les delices de la langue latine, tirées de Cicéron et des auteurs les plus purs, revues et augmentées. Nouvelle édition. In-12.

221. Conquête de la Gaule faite et écrite par Jules César. Traduction par l'abbé Joseph Valart. In-12.

222. Selecta Senecæ philosophi opera, in Gallicum versa, operâ et studio P.-F.-X. D. (Petri-Francisci-Xaverii Denis). In-12. 2 à 3 fr.

Collection Barbou.

223. Caii Sallustii Crispi quæ exstant opera. Marque des Cramoisy. In-12.

Collection Barbou.

Même édition que celles de 1754 et 1774.

3 figures de Cochin fils, gravées par Fessard (les mêmes que celles de l'édit. de 1744, mais plus fatiguées); 2 vignettes par de Lafosse. Au lieu de la belle vignette de la page 111 dans l'édition de 1744, une gravure signée du même nom que la marque : PAPILLON INV. ET SCULP.

1762

224. Œuvres du Père du Baudory, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Marque des Cramoisy. In-12.

225. P. Ovidius Naso, Opera. In-12 avec fig. 10 à 12 fr. et plus en pap. fin.

Collection Barbou.

3 vignettes d'Eisen, gravées par Baquoy. — La réimpression faite en 1793 n'est pas belle. (BRUNET.)

226. Selectæ Ciceronis ad T. Pomponium Atticum Epistolæ. Capitibus gallicis illustratæ, breviusque notis enucleatæ. Ad usum studiosæ juventis. — Marque des Cramoisy. In-12.

227. Vies des pères, des martyrs et des autres principaux saints, trad. de l'ouvrage anglais de Butler, par l'abbé Godescard. 12 vol. in-8.

1763

228. Oraisons choisies de Cicéron, trad. nouv. (par Philippe, l'abbé d'Olivet, l'abbé de Maucroix et Fr. P. Gillet), avec le latin à côté, sur l'édition de Grævius, et des notes. — Marque : *Et fructu et foliis*. 2 vol. in-12.

229. Lettre à M. Fréron, au sujet de l'édition d'une bible annoncée pour être la première production de l'Imprimerie, *signée* : Fournier. In-8.

230. C. Julii Cæsaris commentaria de bello gallico et civili, cum notis gallicis et indice geographico. In-24.

231. M. T. Ciceronis Orator, et dialogi de Oratore, Numeris et capitibus distincti, brevibusque Argumentis per singula capita illustrati. Ad usum Collegiorum Universitatis Parisiensis. Nova editio accuratior et emendatior. — Marque à la devise : *Et fructu foliis*. In-12 de 6 p. non chiffrées au comm. et 452 p.

232. Quinti Horatii Flacci carmina Nitiori suo restituta. Ed. Valart. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12. 4 à 5 fr.

On lui préfère l'édition de Lallemand publiée par Barbou en 1775. (BRUNET.)

1 frontispice d'après B. Picart, gravé par Duflos; 10 vignettes dont 6 différentes et 4 culs-de-lampe non signés (de 8 à 10 fr.). (COHEN.)

1764

233. Josephi Juvencii e Societate Jesu ratio discendi. In-12 de 191 p.

234. Th. a Kempis de imitatione Christi libri quatuor ... recensuit J. Valart. In-12.

Collection Barbou.

Frontispice et 4 figures par Marillier, gravés par de Longueil. De 6 à 10 fr., plus en maroquin ancien). — Réimpression en 1773 et en 1789 avec les mêmes figures; elles sont usées (de 2 à 3 fr.). (COHEN.)

235. Histoire d'Alexandre le Grand par Quinte-Curce, traduite par M. Vaugelas. Nouvelle édition, augmentée des suppléments de Freinshennius; avec des notes historiques, géographiques et grammaticales. 3 vol. In-12.

236. Selectæ e novo Testamento historiæ ex Erasmi paraphrasibus desumptæ, in gratiam tyronum, latin et français, par M. de Wailly. In-12.

237. Manuel typographique, utile aux gens de lettres, par Fournier le jeune. 2 vol. in-12.

2 frontispices par Gravelot et de Sève, gravés par Ferrand, et de nombreuse planches techniques (de 5 à 6 fr.). (COHEN.)

(M. F.-Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, au mot *Typographie*, date par erreur ce livre de 1772.)

238. Poésies de Malherbe, avec la vie de l'auteur et des notes, par A. G. M. Q. (Meusnier de Querlon). In 8. Portrait non signé (de 6 à 8 fr.)

M. Mehl signale des exemplaires de la même édition avec le portrait ci-dessus gravé par Fessard. Belle édition bien imprimée. Il y a des exemplaires sur papier fort. Réimpression sous la date de 1776, avec le même portrait (de 5 à 6 fr.). (COHEN).

1765

239. Phædri Fabulæ, P. Syri Sententiæ, Faerni Fabularum. Libri quinque, cum notis gallicis. In-12.

240. Le petit Apparat royal, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée d'après les dictionnaires du P. Joubert et du P. Lebrun. In-8.

241. Anthologie française ou Chansons choisies, depuis le 13^e siècle jusqu'à présent (recueillies par Monnet). 3 vol. in-8.

Ce recueil est précédé d'un : « Mémoire historique sur la chanson en général, et en particulier sur la chanson française, par M. Meusnier de Querlon ». M. Poyet indique une autre édition de cet ouvrage, 1774, 6 petits vol. in-8 avec fig. et airs notés (n° 661, cat. Plasson).

242. Chansons joyeuses, mises au jour par un anonyme, onisisme [Collô], etc. In-8.

243. Philippiques de Démosthènes et Catilinaires de Cicéron, traduites par M. l'abbé d'Olivet, ... Cinquième édition, revue avec soin. In-12.

244. Stultitiæ laudatio Desiderii Erasmi declamatio. In-12.

Joli frontispice par Gravelot, gravé par Longueil (de 5 à 6 fr.). (COHEN)

245. Erasmi, Petrarchi et Corderii selecta colloquia, quibus adjectus est ejusdem Erasmi tractatus de civilitate morum puerilium, cum notis gallicis. In-18.

1766

246. Ovidii Metamorphoses, cum notis gallicis et Appendice gallico de Diis et Heroïbus poeticis, ad usum Scholarum. In-12.

247. Traduction en prose et en vers d'une ancienne hymne sur les fêtes de Vénus, intitulée : *Pervigilium veneris*. In-8.

248. Selectæ e Novo Testamento historiæ ex Erasmi paraphrasisbus desumptæ in gratiam tyronum. Nova editio diligenter recognita. In-12.

249. Sallustius, cum notis. In-24.

250. Métamorphoses d'Ovide. Traduction nouvelle conforme au texte latin du P. Jouvenci, par M. Fontanelle. In-12.

251. Cicéron. Entretiens sur la nature des dieux, traduits par d'Olivet. 2 vol. in-12.

252. Les Commentaires de César (même trad. que l'édition de 1755, retouchée par de Wailly). 2 vol. in-12.

La plus belle édition avec celle de 1775 (BRUNET).

253. Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui

exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie, par Fournier le jeune. 2 vol. in-12.

Joli frontispice gravé.

254. Traduction du Traité de l'Orateur de Cicéron, avec des notes. Par M. l'abbé Colin. Nouvelle édition, revue et corrigée avec le texte à la suite de la traduction. In-12.

On trouve à la suite trois discours de l'abbé Colin qui ont remporté le prix d'éloquence à l'Académie française en 1705, 1714 et 1717 et qui ont été imprimés dans les recueils de cette Académie.

255. Præcepta rhetorices collecta ex libris de Oratore M. Tullii Ciceronis ... [cura et studio P. A. Alletz]. In-12.

256. Ciceronis eclogæ, ad usum juventutis collatæ, à D. d'Olivet. In-12.

1767

257. Faciles additus ad Linguam latinam, seu Excerpta quædam ex colloquiis Matth. Corderii, et Apophthegmatibus Erasmi. Accesserunt amænæ fabulæ. In-12.

258. Abrégé de la grammaire française, par M. de Wailly, troisième édition, augmentée. In-12.

259. Beauzée. Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues. 2 vol. in-8°.

Très bon ouvrage au point de vue typographique d'après QUÉRAND, *France littéraire*.

260. Recueil de romances historiques, tendres et burlesques, tant anciennes que modernes, avec les airs notés. Par M. D. L^{***} (DE LUSSE). In-8.

Ce volume ne porte d'indication de toison ni au frontispice ni à la fin. Cependant Barbier donne 2 volumes à l'ouvrage.

261. Remarques sur la langue française. Par M. l'abbé d'Olivet. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

262. Cornelii Schrevelii Lexicon Manuale græco latinum. In-8°.

263. Novum Jesu Christi Testamentum, ad exemplar Vaticanum accuratè revisum. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

Collection Barbou.

Frontispice de Gravelot, gravé par de Longueil et une carte.

264. Virgilii Maronis opera, pristino nitore restituta, cum notis et variis lectionibus ex codicibus et optimis exemplaribus. 2 vol. in-12.

Collection Barbou.

Le même frontispice et les mêmes 17 figures par Cochin fils, gravées par Duflos que dans l'édition Coustelier (1745) et 4 en-têtes dont un porte le nom de Delafosse (de 40 à 12 fr.)

Il y a des exemplaires de l'édition de 1767 dont le titre porte : *Publii*

Virgilio opera. Dans la réimpression de 1790, les épreuves des figures sont usées. — (COHEN).

265. *Divinae fidei Analysis*, auctore H. Holden. In-12, rel. 3 fr. 25

266. *Cornelius Nepos de Vita excellentium Imperatorum*, ex recognitione Steph -Andr. Philippe. In-12 de 3 à 4 fr.

Collection Barbou.

Il y a eu une autre édition en 1784.

L'édition de 1715 imprimée par Simon est plus belle que celle-ci. Il y a des exempl. en pap. de Hollande : 4 à 5 fr. — (BRUNET).

Un frontispice par Cochin, gravé par Fessard, 1 fleuron sur le titre, 25 médaillons à portraits, 1 fleuron à la préface, 1 vignette et 13 culs-de-lampe, dont quelques-uns se répètent, par Pierre et Mathey, gravés par Fessard (de 5 à 6 fr.). — (COHEN).

La belle Epître dédicatoire de *Lambin*, professeur-royal de la langue grecque, à Henri III, sert d'introduction à ce livre. Aux vingt-trois Vies des hommes illustres, et à celles de Caton le Censeur et de Pomponius Atticus, on a joint les Fragments des chroniques et des autres écrits de Népos ; la chronologie des capitaines grecs, par *André Schott*, mais corrigée et augmentée ; celle des années de Caton, par le même ; celle de Pomponius Atticus, par *Ernest*, et un catalogue des principales éditions de l'auteur. Le frontispice du livre est orné d'une jolie estampe de *M. Cochin*. (*Notice de la Collection Barbou*, 1807.)

267. *Marci Annæi Lucani Pharsalia, cum supplemento Thomæ Maii.* Marque : *Et fructu et foliis*. In-12, 3 à 5 fr., pap. fin 5 à 6 fr.

Collection Barbou.

Il y a des exemplaires dont le titre porte : *ex recensione J. Goullin*. (BRUNET.)

Un joli frontispice par Gravelot, gravé par de Longueil et un en-tête non signé (de 7 à 8 fr.). (COHEN.)

Cette édition, imprimée avec le même soin et la même élégance que le Virgile, est décorée d'une estampe agréable, qui représente le passage du Rubicon par César. Un sommaire, placé à chaque livre du poème, en indique les principaux détails. A la suite du poème est l'Essai poétique de Pétrone sur la guerre civile, et le Supplément de Thomas May, poète anglais du dix-septième siècle. Ce Supplément contient toute la suite de la guerre civile jusqu'à l'assassinat de Jules-César. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

1768

268. *P. Virgilii Maronis opera ... Nova editio accurate recognita.* 3 vol. in-12. pp. XLVII-380, 467, 401.

L'Appendix de Diis est au t. I, p. 345.

269. Les principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair, plus étendu et plus exact. A l'usage du Collège Louis le Grand [par le P. Fleureau]. Sixième édition retouchée avec soin par M. de Wailly. In-12.

270. *M. Tullii Ciceronis opera* ; recensuit J.-N. Lallemand. 14 vol. in-12. 42 à 56 fr.

Collection Barbou.

Edition recommandable par la beauté de l'impression et par la commodité de son format. Vend. (*en maroquin rouge*) 100 l. à la vente de M. Bailly en 1800 Un bon texte, des notes rédigées avec une habile concision, et de plus une impression soignée, ont assuré le succès

de cette édition, due au modeste Lallemand. Il y a des exempl. en pap. fin qui sont un peu plus chers; 151 fr. m. r. (rel. de Derome) Jourdan, et 200 fr. en 1828. On trouve quelquefois des exempl. dont les premiers volumes sont datés de 1766. (BRUNET.)

Portrait de Cicéron en tête du premier volume, de PP. Rubens, gravé par L.-J. Cathelin en 1762.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

M. Lallemand, ancien professeur de l'Université de Paris, qui a enrichi notre Collection du Tacite en trois volumes, est l'éditeur de cette nouvelle édition de l'Orateur romain. Ce savant, pour donner le texte le plus correct, après avoir consulté les meilleures éditions, a conféré sur Cicéron quinze manuscrits de la bibliothèque du roi; les notes qu'il a placées à la fin de chaque volume, font voir les secours qu'il en a tirés. On trouve aussi dans ces notes l'explication des passages et des mots grecs employés par Cicéron.

Chaque ouvrage, et même chaque lettre, a son sommaire, qui en indique le sujet et la matière. Pour la commodité des savants, à la division de Gruter, on a eu soin d'ajouter celle de Nizolius. La première est marquée par des chiffres romains, la seconde par des chiffres arabes. A la fin du dernier volume est un petit Dictionnaire, qui renferme l'explication des expressions rares ou des termes qui ont différents sens, suivant leur différente construction. Enfin, le savant éditeur, pour rendre son travail le plus exact qu'il étoit possible, s'est fait aider pour la lecture des épreuves, par un homme de lettres. Par ce moyen, chaque épreuve a été lue au moins quatre fois.

L'abbé d'Olivet donna les plus grands éloges à cette édition, et il s'empessa de faire connaissance avec l'auteur, dont il admira également la science et la modestie. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

271. Le petit Apparat royal. Nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée d'après les dictionnaires du P. Joubert et du P. Lebrun. In-8°.

272. M. T. Ciceronis Orationes quæ in Universitate Parisiensi vulgo explicantur cum notis selectis, juxta accuratissima Lallemand editionem. 3 vol. in-12.

273. M. T. Ciceronis Cato major. In-32, fig. rel. mar. 6 fr.

274. Dictionnaire abrégé, françois et latin, dédié à Monseigneur le Dauphin, ouvrage composé sur le modèle de Boudot. In-12.

275. Terentius, traduit par M^{me} Dacier. 3 vol. in-12.

276. T. Livii Patavini Historiarum ab urbe condita. Libri qui supersunt XXXV. Recensuit, e notis ad usum Scholarum accommodatis illustravit J.-B.-L. CREVIER, Emeritus rhetoricæ professor in Collegio Dormano-Bellovaco Universitatis Paris. Marque: *Et fructu et foliis*. 6 vol. in-12.

Barbou en a fait un tirage la même année avec un titre portant sa marque et au-dessous: *Parisiis, apud D. J. Aumont, in platea Collegii Nazarenæ, sub signo Sanctæ Monicæ.*

277. Les livres de Cicéron: de la Vieillesse, de l'Amitié, les Paradoxes, le Songe de Scipion, traduction nouvelle avec le latin, revue sur les textes les plus corrects. Troisième édition retouchée avec soin, par M. Debarrett, inspecteur des Etudes de l'Ecole royale militaire. Marque: *Et fructu et foliis*. In-12, xiv-305 p.

278. Les Offices de Cicéron, traduction nouvelle, avec le latin

revu sur les textes les plus corrects. Seconde édition retouchée avec soin. Par M. de Barrett, inspecteur des Etudes de l'Ecole royale militaire. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12, xvi-464 p.

279. Dictionnaire universale seu Boudot, in-8.

280. Grammaire française par M. de Wailly. Cinquième édition augmentée de la prosodie et dédiée à l'Université de Paris. In-12.

281. *Fabulæ Æsopiæ* (libri XV), curis posterioribus, omnes fere emendatæ; accesserunt plus quam CLXX; tum etiam observationes, grammaticæ præsertim, complures, et index copiosus; nec desunt, expressæ ære inciso, hominum ac pecudum figuræ elegantes. 2 vol. in-8, 58-615 p. avec grav. de Verhelst.

« Cette édition est la meilleure est la plus recherchée ». — (P. C. SOMMERVOGEL, II, 1497.)

282. Pensées de Senèque, traduites en françois, pour servir à l'éducation de la jeunesse, par M. de la Beaumelle. Nouvelle édition. In-12.

1769

283. Francisci-Josephi Desbillons. *Fabulæ Æsopiæ*, curis posterioribus omnes ferè emendatæ; quibus accesserunt plus quam CLXX novæ. Quinta editio. (Marque à la devise : *Meta laboris honos*). In-12 de xxxvi-304 p.

Collection Barbou.

Frontispice de Blackey, gravé par Baquoy.

Les notes de cette édition sont abrégées. (P. C. SOMMERVOGEL, II, 1497.)

284. *Selectæ e Novo Testamento historiæ ex Erasmi paraphrasis desumptæ in gratiam tyronum*. Novo editio diligenter recognita. In-12.

285. Sallustius, latin et françois, traduit par M. Beauzée. In-12.

286. M. Tullii Ciceronis Orationes, quæ in Universitate Parisiensi vulgo explicantur, cum notis ex optimis quibusque commentatoribus selectis. Juxtâ accuratissimam D. Lallemand. Emeriti Rhetoricæ professoris editionem. (Marque à la devise : *Et fructu et foliis*). 3 vol. in-12.

287. *Eclogæ*, quas in usum puerorum selegit, et Gallicas ex latinis fecit Jos. Olivetus. in-12.

288. Manuel des grammairiens. In-12.

289. Principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair, plus précis et plus exact, à l'usage des principaux collèges de l'Université de Paris. Septième édition, refondue entièrement par M. de Wailly, auteur de la grammaire latine. Marque des Cramoisy. In-12.

290. Cornelius Tacitus, juxta accuratissimam Lallemand editionem. In-12.

291. La traduction de Virgile (de l'abbé de La Landelle de Saint-Rémy, retouchée par J.-Nic. Lallemand) connue sous le nom de traduction des quatre professeurs. 4 vol. pet. in-12.

292. C. Plinii Cæcilii Secundi Epistolæ et Panegyricus Trajano dictus. Nova editio, recensuit Joannes Nicolas Lallemand. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

Collection Barbou.

3 à 4 fr. Frontispice de Marillier. (BRUNET.)

C'est encore aux veilles de M. Lallemand que l'on doit cet ouvrage. Il en avoit déjà donné une édition ; mais celle-ci est de beaucoup supérieure à la première ; puisqu'il l'a revue sur six manuscrits de la bibliothèque du roi, et sur les meilleures éditions. On a apporté à la lecture des épreuves le même soin que pour le Cicéron, et cette édition est aussi correcte qu'élégante. Après les *Lettres* et le *Panegyrique*, on trouve l'explication des mots grecs ; il y a ensuite des notes dans lesquelles le savant éditeur rend compte de son travail, et explique les endroits difficiles. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

1770

293. Justini Historiarum ex Trogo Pompeio libri XLIV. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12, 3 à 4 fr.

Collection Barbou.

Edition soignée par Capperonnier. (BRUNET.)

1 beau frontispice par Gravelot, gravé par de Longueil, et 1 vignette n. signée (de 6 à 8 fr.) COHEN.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

M. l'abbé Capperonnier, de la bibliothèque du roi, s'est chargé de revoir cette édition. Il a pris pour base la meilleure, celle que *Fischerus* donna en 1737, à Leipsic. Après avoir corrigé quelques fautes échappées au savant Allemand, il a fait passer dans le texte plusieurs leçons excellentes, puisées et dans les manuscrits de la bibliothèque du roi et dans la plus ancienne édition de Justin. Il a rectifié avec beaucoup de soin la ponctuation qui étoit défectueuse en bien des endroits. Ces corrections font disparaître presque toutes les difficultés qui embarrassoient le texte de Justin. On trouve, après l'avis au lecteur, l'explication de la belle estampe qui accompagne cette édition. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

294. Journal ecclésiastique ou Bibliothèque raisonnée des sciences ecclésiastiques, dédiée à S. A. Monseigneur Louis de Rohan, coadjuteur de l'évêché de Strasbourg, par M. l'abbé Dinouart, chanoine de l'église collégiale de Saint-Benoit, de l'Académie des Arcades de Rome. 4 vol. in-12.

295. Etrennes du chrétien pour l'année 1770. In-12.

296. Nouveau choix de fables d'Esopé avec la version latine et l'explication des mots en français, divisé en trois parties pour les classes de sixième, cinquième et quatrième. Par M. Le Roy, professeur émérite de rhétorique, en l'Université de Paris, au Collège du Cardinal Le Moine. In-8, 1 l. 4 s.

297. Justini Historiarum ex Trogo Pompeio libri XLIV avec leur trad. [M. de Wailly]. In-12, 6 l.

Edition aussi correcte et aussi soignée que toutes celles des autres auteurs latins dont nous avons obligation aux presses de Barbou (*Mercure de France*, avril 1770. t. I. p. 93).

298. Novum J. C. Testamentum. In-24, 1 l. 10 s.

299. Quintilien, de l'institution de l'Orateur, traduit par M. l'abbé Gedoy, de l'Académie française ..., édition traitée d'après un exemplaire corrigé par l'auteur et revue par M. de Wailly. In-12, 4 vol. 15 l.

Nous observons que l'exécution typographique est toujours digne de Barbou (*Journal des savants*, avril 1770, p. 724).

300. Dictionnaire universel françois et latin tiré des meilleurs auteurs par le P. Le Brun. Troisième édition. 1 vol. in-4° 15 l.

301. Colloquia sacra ad linguam simul et mores Puerorum formandos Libri quatuor in quibus insigniores tam veteris quam Novi Testamenti Historiæ denarrantur. Nova editio auctior et emendatior. 1 vol. in-18, 1 l. 10 s.

302. Grammaire françoise par M. de Wailly. Sixième édition. In-12, 2 l. 10 s.

303. Abrégé de la Grammaire françoise. Sixième édition. In-12, 1 l. 4 s.

304. Fables de Phèdre, en latin, avec des notes, des éclaircissements et un petit dictionnaire à la fin, à l'usage des commençans, par M. Bourgeois, professeur au collège de Louis le Grand. Nouvelle édition. In-12, 1 l. 4 s.

305. Les mêmes latines et françoises chiffrées. Avec des notes critiques et historiques. In-12, 2 l. 10 s.

306. Principes généraux et particuliers de la langue françoise, confirmés par des exemples choisis, instructifs, agréables et tirés des bons auteurs; avec les moyens de simplifier notre orthographe, des Remarques sur les lettres, la prononciation la prosodie, les accens, la ponctuation, l'orthographe et un abrégé de la versification françoise. Par M. de Wailly. Sixième édition, revue et considérablement augmentée. In-12, 2 l. 10 s.

307. Abrégé de la même Grammaire françoise, par M. de Wailly. Sixième édition, revue et augmentée. In-12, 2 l. 10 s.

Il y a peu d'ouvrages usuels aussi souvent réimprimés que le sont ces deux-ci, il ne faut pas s'en étonner. Devenus classiques par l'adoption que l'Université de Paris en a faite, ils sont entre les mains d'un très grand nombre de jeunes gens : ainsi de tems en tems on aura besoin de les réimprimer pour leur usage. *Affiches, Annonces*, etc. ann. 1770, n° 26, p. 102.

Malgré la multiplicité des éditions de cet ouvrage et des contrefaçons de la province et de l'étranger, il est toujours recherché avec le même empressement. *Journ. Encyclop.* 1770, tome 3, partie 1, avril, p. 139.

308. Selecti Psalmi Davidici, cum Argumentis et Notis, ad usum Candidatorum Rhetoricæ. In-12, 1 l. 4 s.

309. Abrégé de l'Histoire grecque et romaine, traduit du latin de

Velleius Paterculus, avec le texte corrigé, des notes critiques et historiques, une table géographique, une liste des éditions et un discours préliminaire, par M. l'abbé Paul. In-12, 3 l.

310. Les histoires de Salluste traduites en françois, avec le latin revu et corrigé, des notes critiques et une table géographique, par M. Beauzée, de l'Académie *Della Crusca*, des Académies royales de Rome et de Metz, des Sociétés littéraires d'Arras et d'Auxerre, professeur de grammaire à l'Ecole royale militaire. 4 v. in-12, 21. 10 s.

311. Les histoires de Justin. Nouvelle édition. In-12, 3 l.

312. Mœurs et coutumes des Romains, traduit du latin de *Nieuport*, par l'abbé Desfontaines. In-12, 3 l.

313. Institution de l'Orateur de Quintilien, traduit par l'abbé Gédouin. 4 vol. in-12, 12 l.

314. Tite Live avec les notes de M. Crevier. 6 vol. in-12, 15 l.

315. Tite Live, traduction de M. Crevier, par M. Guerin, 10 vol. in-12, 24 l.

316. Instruction sur l'histoire de France et Romaine, avec un abrégé de géographie par demandes et par réponses et un abrégé de l'histoire poétique et des Métamorphoses d'Ovide. Par M. Le Ragois. Nouvelle édition augmentée jusqu'au mariage de Monseigneur le Dauphin. 4 vol. in-12, 3 l.

Les éditions multipliées de ce petit ouvrage en prouvent assez l'utilité. (*Année littéraire*, 1771, t. I, n° 2, p. 143-144.)

317. — Explication abrégée des coutumes et cérémonies observées chez les Romains, pour faciliter l'intelligence des anciens auteurs. Ouvrage écrit en latin par M. Nieuport, et traduit par M. l'abbé Desfontaines. Nouvelle édition. In-12, 3 l.

318. Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins tant sacrés que profanes, ... par M. Sabbathier, professeur au Collège de Châlons-sur-Marne. A *Châlons-sur-Marne et à Paris*, Delalain, Barbou, Hérisant fils. 9 vol. in-8.

319. Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, par Simon Pelloutier. ... Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par M. de Chiniac ... *Barbou, Delalain, Le Jay, Crapard, Edme*. 5 vol. in-12.

320. Recueil de dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France, par M. Sabbathier. *Delalain, Barbou*, in-12, 1 l. 10 s.

321. Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine, avec figures à chaque fable. *Barbou, Delalain, Guillyn*, in-8 et in-12.

322. La quantité du petit Behourt ou du nouveau Despautère. Nouvelle édition, retouchée et augmentée. In-8, 15 s.

323. Erasmi Petrarchi et Corderii selecta colloquia. Quibus

adjectus est ejusdem Erasmi Tractatus, de civilitate morum puerilium cum notis gallicis. In-12.

324. Imitation de Jésus-Christ, traduction de l'abbé Valart. In-12
1771

325. D. Junii Juvenalis et A Persii Satyræ. Notis novissimis ac perpetua interpretatione illustravit Josephus Juvencius Societatis Jesu. Cum appendice de Diis et Heroïbus poeticis ... Nova editio prioribus longe emendatio. In-12 de 489 p.

326. Appendix de Diis et heroïbus poeticis ou Abrégé de l'histoire poétique par le R. P. Jouvençy. In-12 de 188 pages.

327. Juvenalis cum interpretatione ac notis Juvencii. Nova editio. In-12.

328. Sarcotis et Caroli V. Imp. Panegyris Carmina, tum de heroica poesi tractatus, auctore Masenio. Adjecta est Lamentationum Jeremiæ Paraphrasis, auctore D. Grenan. Editio altera. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12 de LXXII-269 p.

Collection Barbou.

Dans cette nouvelle édition, Dinouart supprima la traduction. — (P. C. SOMMERVOGEL, V, 687).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Comme on a prétendu que Milton avoit pris le fond de son *Paradis perdu* dans la *Sarcothée* de Masénus, on retrouve ici les pièces insérées à ce sujet dans le *Journal étranger* et dans les *Mémoires de Trévoux*. Après ces pièces viennent un *Traité de la poésie héroïque*, la *Sarcothée* et le *Panegyrique de Charles-Quint* par Masénus. Le *Traité de la poésie* est puisé dans les meilleures sources (on voit que Masénus connoissoit parfaitement les anciens, puisqu'il discute avec un goût exquis leurs beautés et leurs défauts). Le *Panegyrique de Charles-Quint* ne le cède pas à la *Sarcothée*. Ces deux poèmes sont des exemples des règles que l'auteur a posées dans son *Traité de la poésie*. Ce volume est terminé par l'excellente paraphrase en vers des *Lamentations de Jérémie*, composée par M. Grenan, célèbre professeur dans l'Université de Paris. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

329. Pensées de Cicéron, traduites pour servir à l'éducation de la jeunesse, par M. l'abbé d'Olivet. Nouvelle édition revue et augmentée. In-12.

330. P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon. Libri XV. Cum notis gallicis et appendice gallico de Diis et Heroïbus poeticis. Ad usum scholarum. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

331. Essai d'une nouvelle typographie, ornée de vignettes, fleurons, trophées, filets, cadres et cartels, inventés, dessinés et exécutés par L. Luce, graveur du roi, pour son imprimerie royale. Dédicée au roi. In-4° de 96 ff. n. ch.

Cette ouvrage, composé, dessiné et exécuté par Louis Luce, a été commencé en 1740 et achevé en 1770.

332. Thomæ a Kempis de Imitatione Christi, libri quatuor, versiculis distincti. In-32.

333. Cornelius Nepos, latin et français, traduction nouvelle avec des notes géographiques et historiques. In-12.

334. Ciceronis de Amicitia dialogus, ex recens. J.-G. Grævii. In-32 de 112 p. avec fig. rel. mar. 6 fr.

335. Philippiques de Démosthènes et Catilinaires de Cicéron, traduites par Joseph Thoullier d'Olivet Sixième édition, revue avec soin. In-12.

1772

336. Œuvres diverses du Père du Baudory de la Compagnie de Jésus. In-12 de 384 p., rel. 2 fr. 75.

337. Oraisons choisies de Cicéron, traduction revue par MM. d'Olivet et de Wailly, avec le latin à côté, sur l'édition de M. l'abbé Lallemand, et avec notes. 4 vol. in-12.

338. Histoire d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce, de la traduction de Vaugelas, avec les suppléments de Frainshennius, nouvellement traduits par M. l'abbé Dinouart. 2 vol. in-12.

339. Cicéron, Œuvres choisies, trad. (de Villefore) revue par Noël-Fr. de Wailly, avec le latin et des notes. 3 vol. in-12.

Il y en a une autre édition en 1786. Souvent réimprimée. La traduction de Villefore, dont ces trois volumes sont extraits, a été imprimée à Paris en 1732, en 8 vol. in-12. — (BAUNET).

340. Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune, traduit par de Sacy. In-12.

1773

341. Les principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair, plus étendu et plus exact. A l'usage du Collège Louis le Grand [Par le P. Fleuriau]. Neuvième édition, entièrement refondue par M. de Wailly. In-12.

Auguste Savinien Le Blond ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude en parlant de cet ouvrage dans sa *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Noël-François de Wailly*. Suivant lui, l'habile grammairien publia des *Principes de langue latine dans un ordre plus clair*, qui eurent sept éditions. Barbou n'acquiesça qu'en 1767 la propriété de cet ouvrage, qui est originairement du P. Sauger, jésuite. L'édition de 1768 est donc la première qui ait été donnée par de Wailly et elle a été suivie de trois ou quatre autres seulement (Barbier, t. III, col. 1030). — (P. C. SOMMERVOGEL, III, 786).

342. Introduction à la syntaxe latine, nouvelle édition revue et augmentée d'un Vocabulaire latin et français, par M. de Wailly. in-12.

343. M. T. Ciceronis De Officiis ad Marcum filium. In-32 de 346 p. fig. rel. mar. 6 fr.

Un charmant frontispice par Moreau, gravé par Lemire : 6 à 9 fr. quand le vol. est relié en mar. (BAUNET); — (de 5 à 6 fr. (COHEN)).

344. Principes généraux et particuliers de la langue française . . .

Par M. de Wailly. Septième édition. Revue et considérablement augmentée ... Marque des Cramoisy. In-12.

Les éditions précédentes portent les dates : 1760, 1763, 1765, 1766, 1768, 1770.

343. Instruction sur l'histoire de France et romaine, par M. Le Ragois, précepteur de Monseigneur le duc du Maine. Nouvelle édition, augmentée jusqu'au mariage de Monseigneur le Dauphin. In-12 rel. 31.

346. L'Imitation de J.-C., traduction nouvelle sur l'édition de 1764, revue sur huit manuscrits par M. l'abbé Valart. Marque à la devise : *Meta laboris honos*. In-12.

Collection Barbou.

Un frontispice et 4 figures de Marillier, gravés par de Longueil (de 4 à 5 fr.) Ces figures sont les mêmes que celles de l'édition latine de 1761, mais elles sont généralement usées. — (COHEN).

347. Th. a Kempis De Imitatione Christi. Libri quatuor. Ad manuscriptorum ac primarum editionum fidem castigati et mendis plus sex centis expurgati. Recensuit J. Valart... Nova editio. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

Collection Barbou.

Même édition que celles de 1758 et 1764. Un frontispice de Marillier, gravé par de Longueil et 4 figures par les mêmes. — (COHEN).

1774

348. Q. Horatius, cum notis P. J. Juvencii. In-12.

Ce fut à Tours, en 1688 que parut la première édition d'Horace avec les notes du P. Jouvancy. L'édition de Rome, 1703 ou 1703, contient des augmentations et c'est cette édition qui a été souvent reproduite à Roden, à Paris et ailleurs ; les notes qu'elle renferme sont excellentes et facilitent beaucoup à la jeunesse l'intelligence de l'auteur. On ne peut pas faire le même éloge d'un autre Horace du P. Jouvancy qui a été souvent réimprimé à Paris depuis 1710 environ chez Robustel et les frères Barbou. Les notes en sont beaucoup plus historiques que grammaticales ; par conséquent elles sont moins utiles à la jeunesse ... — (P. C. SOMMERVOGEL, IV, 840).

349. Jacobi Vanierii Prædium rusticum. Nova editio cæteris emendatior. Marque : *Et fructu et foliis*. Pet. in-8, 4 à 5 fr.

Collection Barbou.

Dans les *Mémoires* autographes et inédits, laissés par l'abbé Brotier, neveu du P. Gabriel, pour servir à l'éloge de son oncle, on lit : « Il n'étoit jamais plus content que lorsqu'il pouvoit se soustraire à la nécessité de faire imprimer ce qu'il avoit promis de donner. Il avoit commencé la nouvelle édition du *Prædium rusticum* de Vanière, donnée chez Barbou. Il y en avoit déjà quelques feuilles de composées. On lui apporte l'épreuve. Il y aperçoit une transposition considérable qui eût exigé un remaniement et une révision de son Manuscrit ; il envole chercher le compositeur, lui

remet les épreuves et le manuscrit, et lui dit : « Arrangez-vous comme vous voudrez ; je ne veux plus en entendre parler. » Il a en effet laissé l'édition qui a été achevée par M. Capperonier. (P. C. SOMMERVOGEL, II, 211).

350. J. Meursii Elegantiæ latini sermonis ... 2 tomes en un vol. in-12.

Même édition que celle de 1757. (Voy. cette édition).

Dans : Les Elzevirs de la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg. (*Saint-Petersbourg*, 1864, in-16). M. Ch.-Fr. Walter, mentionne sous le n° 85 (p. 37) l'édition de 1774 de Meursius, 330 p. in-12 et il signale à la suite celle de Londres 1781 [Cazin]. 2 vol. in-18. Nous pensons que c'est une erreur de sa part. Les Elzevirs ont imprimé d'autres ouvrages de Meursius entre 1598 et 1635 mais on ne peut leur attribuer un ouvrage de 1774 qui sort certainement des presses de Barbou.

351. Sallustius (même édition que celles de 1754 et 1761).

Collection Barbou.

352. Selectæ e Novo Testamento Historiæ ex Erasmi paraphrasibus desumptæ, opusculum elementarium, in gratiam Tyronum. In-12.

353. Traité de l'Amitié, par M. de Sacy. In-12.

354. Lettres de Pline et Panégyrique de Trajan, trad. par M. de Sacy. 3 vol. in-12.

355. Justin. Histoire universelle, extraite de Trogue Pompée, trad. avec des notes critiques et historiques par M. l'abbé Paul. 2 vol. in-12.

5 fr. et plus en papier fin. (BRUNET.)

356. Florus, traduction par M. l'abbé Paul. 2 vol in-12.

357. Eloge de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi des Espagnes et des Pays-Bas, traduit du poème latin de Jacques Masénius, par D. Ansard. In-8, br. 2 fr.

1775

358. Dictionnaire françois et latin, dédié à Monseigneur le Dauphin. Ouvrage composé sur le modèle du Dictionnaire de Boudot. Nouvelle édition. In-8.

359. Lettres de Cicéron à Atticus, traduites par l'abbé Mongault, de l'Académie françoise. 4 vol. in-12.

360. Histoires choisies du Nouveau Testament, trad. par M. de Wailly, latin et françois. In-12, pet. pap. rel. 2 fr. 10.

361. Salluste, traduit en françois par Beauzée. In-12.

362. Philosophia ad usum scholarum accommodata. Auctore Antonio Seguy, presbytero Tutelate, sacræ Facultatis Parisiensis licentiato theologo, atque in studii Parisiensis Universitate philosophiæ professore, docente in Collegio Marchiano. 4 vol. in-12.

363. Les Commentaires de César, en latin et en français. Nouvelle édition. Revue et retouchée avec soin par M. de Wailly. Marque : *Et fructu et foliis*. 2 vol. in-12.

La plus belle édition avec celle de 1766. — (BRUNET).

364. Etude lyriques, d'après Horace, par de Regauhac. In-12.

365. Salluste, traduit par M. Beauzée, de l'Académie française, seconde édition augmentée de morceaux entiers tirés des fragmens. In-12.

366. Cicéron. Entretiens sur la nature des dieux, traduction par M. l'abbé d'Olivet. Quatrième édition. 2 vol. in-12.

367. Les Offices, trad. nouvelle, avec le latin revu sur les textes les plus corrects, par M. de Barrett. In-12.

368. Les livres de Cicéron. De la Vieillesse, de l'Amitié, les Paradoxes, le Songe de Scipion. Lettre politique à Quintus. Traduction nouvelle avec le latin revu sur les textes les plus corrects. Quatrième édition retouchée avec soin, par M. de Barrett. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

369. Titi Livii Patavini historiarum ab urbe condita libri qui supersunt XXXV. Cura J.-N. Lallemand. Marque à la devise : *Et fructu et foliis*. 7 vol. in-12.

Collection Barbou.

Edition estimée 28 à 35 fr. ; — vendue en pap. fin m. r. 70 fr. Saint-Céran en 1791. (BRUNET.)

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

M. l'abbé Lallemand en est l'éditeur. L'accueil favorable que le public a fait au Tacite, au Cicéron, et au Plîne le Jeune, donnés par ce savant, étoit un bon garant du succès de son travail sur Tite-Live. Il a pris pour base de son édition celles de MM. Crevier et Drakemborch. On sait que ces deux savants avoient lu et discuté, avec le plus grand soin, les manuscrits et les meilleures éditions de leur auteur. Le premier volume, orné d'un très-beau portrait de Tite-Live, contient encore un avertissement curieux, dans lequel M. Lallemand apprécie, sans partialité, le travail de ceux qui ont donné des éditions de ce prince des historiens. Cet avertissement est suivi de l'excellente préface de M. Crevier. Aux trois fragments de Tite-Live déjà connus, on a ajouté celui qui fut découvert à Rome en 1772. M. Lallemand rend compte en peu de mots de ses changements et de ses corrections à la fin de chaque volume, qui est terminé par une bonne table alphabétique des matières. On trouvera dans le dernier volume les sommaires des livres perdus, et un ample *index* des sentences convenues dans tout l'ouvrage. L'éditeur, aussi modeste que savant, s'est associé pour la lecture des épreuves une personne connue par son exactitude ; en sorte que l'on peut assurer que les gens de lettres trouveront dans cet ouvrage la même correction que dans les autres donnés par M. Lallemand. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

370. Quinti Horatii Flacci Carmina detersis recentibus plerumque maculis. Nitori suo restituta (éd. Lallemand). Nova editio. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12, 4 à 5 fr.

Collection Barbou.

On préfère cette édition à celle de 1763 donnée par Valart. (BRUNET)

Cette édition a été donnée par M. Lallemand, qui a supprimé, avec raison, toutes les leçons que M. Valart avoit insérées dans l'édition de 1763, qu'il prétendoit avoir revisée sur plusieurs manuscrits de Sorbonne et de la bibliothèque du roi. On a apporté toute l'attention possible pour la correction et pour l'exécution typographique. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

1776

371. Velleius Paterculus, *Historia romana*. Avec L. Annæi Flori epitome rerum romanorum libri IV. Marque à la devise : *Et fructu et foliis*. 2 tomes en 1 vol. in-12.

Collection Barbou.

3 à 4 fr. L'édition de Paris 1746 (David) ou avec un nouveau titre daté de 1754, in-12 même prix. Pap. de Hollande, 5 à 6 fr. (BRUNET.)

La première édition (David, 1746) ne contient pas *Florus*. Le frontispice est le même, mais il y a au lieu de 2 entêtes, 1 fleuron sur le titre, par de Sève, et 1 vignette par de la Borde, tous deux gravés par Fessard. — (COHEN.)

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

372. D. J. Juvenalis et A. Persius Flaccus, Marque : *Non solus*. In-12.

Collection Barbou.

Même édition que celle de 1754. Elle est bonne. — (BRUNET.)

2 beaux frontispices gravés par Duflos et 5 culs-de-lampes. (De 5 à 6 fr.) (COHEN.)

373. Cicéron. Les Offices, traduction nouvelle, avec le latin à côté, par M. de Barrett. In-12.

374. Tusculanes de Cicéron, traduites par MM. Bouhier et d'Olivet. Quatrième édition. 2 vol. in-12.

375. Analyse des traités des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédée d'une vie de ce philosophe, plus ample que toutes celles qui ont paru. In-12.

376. Poésies de Malherbe. Rangées par ordre chronologique : Avec la vie de l'auteur et de courtes notes, par A. G. M. Q. (Meunier de Querlon). Nouvelle édition revue et corrigée avec soin. Marque : *Et fructu et foliis*. In-8.

Portrait de Malherbe signé N. D. Monstrer. L.-J. Cathelin, sculp. 1763.

Edition remarquable par la netteté des caractères et la beauté des fleurons et culs-de-lampe. (BRUNET) Voy. ce que dit Cohen de l'édit. de 1764.

377. Homère. L'Illiade, traduction nouvelle. 3 vol. in-4°.

3 fig. de Cochin, grav. par Romanet de Launay et Gaucher.

378. Justinii Historiarum ex Trogo Pompeio libri XLIV. Accedunt excerptiones Chronologicae, ad usum scholarum. In-24 de viii-424 p.

1777

379. Principes de la langue latine (du P. Sauger) mis dans un ordre plus clair, plus précis et plus exact (par le P. Fleuriu). Dixième édition, refondue entièrement par M. de Wailly. In-12.

380. Le petit Apparat royal. Nouvelle édition, considérablement augmentée, avec un Dictionnaire géographique. In-8.

381. Manuel des grammairiens. Nouvelle édition. In-12.

382. Phædri Fabulæ, P. Syri Sententiæ, Faerni Fabulæ, en latin et en français. In-12.

383. Ovide, *Métamorphoses*, latin et français. 2 vol. in-12.

384. M. T. Ciceronis. *Opera philosophica, cum notis*. In-12.

385. Caii Velleii Paterculi *historiæ romanæ libri duo. Nova editio ex collatione veterum editorum emendata* . . . L. Annæi Flori *epitome rerum romanorum libri quatuor*. In-12 (frontispice gravé).

Collection Barbou.

Nous sommes redevables de cette nouvelle édition aux soins du savant M. Lallemand, qui nous a déjà procuré celles de Tacite, de Pline le Jeune, de Cicéron et de Tive-Live. Le texte est précédé de la notice de Vossius sur la vie et les écrits de Paterculus, et d'un extrait des annales de cet historien, dressées par Dodwel. Comme ce qui nous reste de Velleius ne fournit pas deux cents pages, le savant éditeur a cru devoir y joindre *Florus*, avant le texte duquel il a aussi placé ce que Vossius a dit de *Florus*. Cet abrégé intéressant de l'histoire romaine méritoit d'entrer dans la Collection des Auteurs Latins; et les gens de lettres sauront bon gré à M. Lallemand d'en avoir donné une édition très-correcte. Velleius Paterculus avoit été publié seul en 1746, et avec un nouveau frontispice, en 1754. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

386. *Épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de toute l'année de l'Avent, du Carême et des autres Fêtes*. Nouvelle édition. In-18.

387. Grammaire française, par M. de Wailly, huitième édition, augmentée de la prosodie et dédiée à l'Université de Paris. In-12.

388. La même, en abrégé, huitième édition. In-12.

389. *Principes de la langue latine, mis dans un ordre plus clair, plus étendu et plus correct, à l'usage des principaux Collèges de Paris*, dixième édition, refondue entièrement par M. de Wailly. In-12.

390. *Erasmi encomium moriæ. Th. Mori utopia*. 2 tomes en 1 vol. in-12, 2 à 4 fr.

Collection Barbou.

Frontispice de Gravelot. (Il y avait eu une édit. en 1765.)

On ne pouvoit réunir ensemble deux ouvrages contemporains mieux assortis, tant par ce endroit que par l'étroite liaison qu'il y eut entre les deux auteurs. La nouvelle édition du premier (*l'Éloge de la Folie*) est entièrement conforme à celle de 1765. Quant au texte de l'Utopie de Th. More, il a pour base celui de l'édition la plus récente dont nous ayons connoissance, celle des frères *Foulis* (Glasgow, 1751), qui même n'est plus fort commune ici. L'éditeur de ces deux ouvrages, M. de Querlon, par les notes qu'il y a semées, quoiqu'avec son économie ordinaire, et par la seule correction qui répand tant de jour dans les anciens écrits, les a mis à la portée de tout le monde. Le premier est trop connu pour en rien dire; le second gagnera sûrement à l'être mieux, et c'est dans le texte original qu'il faut le lire pour le connoître. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

4778

391. *Josephi Juvencii e Societate Jesu ratio discendi*. In-12 de 234 p.

392. *Francisci Josephi Desbillons. Fabulæ Æsopicæ. Curis posterioribus omnes fere emendatæ quibus accesserunt plus quam CLXX novæ. Sexta editio. Marque : Meta laboris honos*. In-12, xxxvi-504 p. 3 à 4 fr.

Collection Barbou.

1 frontispice par Blackey, gravé par Baquoy (de 4 à 5 fr.) (COHEN.)

Le P. Desbillons écrivait le 17 mai 1773 : « Mes fables se soutiennent toujours, en dépit de quelques envieux fort ignorés du public. Elles commencent à devenir classiques dans presque toute l'Europe. On les explique dans l'Université de Paris et dans quelques collèges d'Allemagne, dans la Suède, etc. Les plus célèbres journaux latins et allemands en ont donné des extraits et en ont fait des éloges, dont ceux qui sont venus à ma connaissance m'ont paru quelquefois excessifs ». — P. C. SOMMERVOGEL, II, 1947.

Cette édition est très-bien exécutée. Un mérite qu'elle a au-dessus de la quatrième publiée à Manheim, c'est que l'auteur a envoyé un exemplaire, corrigé de sa main, en beaucoup d'endroits. Les épreuves ont été relues avec soin par plusieurs gens de lettres. Ce volume contient : 1° une belle préface dans laquelle sont appréciés les ouvrages des différents fabulistes; 2° plus de cinq cents fables en quinze livres; 3° les sentences répandues dans ces fables; 4° les notes sur chaque livre; 5° une table alphabétique des fables; 6° l'explication des mots les plus difficiles de l'ouvrage. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

393. P. Virgilii Maronis Opera notis illustravit Carolus Ruæus, jussu Christianissimi Regis. Ad usum serenissimi Delphini, cum Appendice de Diis et Heroibus Poeticis ad poetarum intelligentiam a P. Juvencio. Nova editio accuratè recognita. Marque des Cra-moisy. In-12.

394. Dictionarium universale seu Boudot. In-8.

395. Orationes ex Sallustii, Titi Livii, Q. Curtii, et Taciti Historiis collectæ. Traduction nouvelle plus ample que les précédentes, latin et français. 2 vol. in-12.

396. Oraisons choisies de Cicéron, traduction [de Villefort] revue par M. de Wailly, avec le latin à côté, sur l'édition de M. l'abbé Lallemant, et avec des notes. Nouvelle édition retouchée avec soin. 3 vol. in-12.

1779

397. Racines latines, à l'usage des écoles royales militaires, des Collèges de la Congrégation de l'Oratoire, par Joseph Villier, de l'Oratoire. Marque : *Et fructu et foliis*. In-8.

398. Amœnitates poeticæ, sive Theod. Bezae, M.-Ant. Mureti et Johan. Secundi juvenilia, tum Johan. Bonnefonii Pancharis, etc. In-12, 5 à 6 fr.

Collection Barbou.

On trouve dans cette édition de plus que dans la première, *Lugd. Bata-vor.* (*Paris, Barbou*), 1757, in-12, en trois part., sans titre collectif, les *Juvenilia* de Joach du Bellay, l'une et l'autre sont ornées des portraits de Theod. de Beze et de Marc.-Ant. Muret, grav. par Ficquet. — (BRUNET).

Au commencement de cette nouvelle édition, est une notice très-bien faite des cinq Auteurs dont on trouve ici les meilleures pièces. Le goût et l'amour des lettres ont présidé au choix de ces poésies pleines d'agréments. Aux pièces des quatre premiers auteurs, on a joint, dans cette nouvelle édition, les poésies les plus intéressantes de du Bellay, trois nouvelles pièces de Muret, une quatrième de Lotichius, poète allemand, et une cinquième de Famién Strada, poète romain. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807*)

399. Caii Plinii Secundi Historiæ naturalis libri XXXVII quos

recensuit et notis illustravit Gabr. Brotier. Marque à la devise : *Meta laboris honos*. 6 vol. in-12.

Collection Barbou.

Cette édition, exécutée avec soin, est fort estimée, 30 à 36 fr. et plus en pap. fin. (BRUNET.)

1 beau frontispice par Marillier, gravé par Duflos (de 30 à 35 fr.). Edition recherchée, les exempl. sur pap. fin de 40 à 50 fr. (CONEN).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

M. l'abbé Brotier, connu si avantageusement par une excellente édition de Tacite, s'est chargé de celle-ci. Revue sur plusieurs manuscrits, sur la première édition qui n'avait pas encore été consultée, et sur quantité de monuments antiques, elle présente plus de deux mille corrections, qui avaient échappées aux recherches savantes du Père Hardouin. Le premier et le plus brillant historien de la nature parolt, non-seulement dans le format le plus commode, mais le lecteur a encore le plaisir de voir continuellement les connaissances anciennes rapprochées de nos connaissances actuelles, et de juger de nos pertes et de nos avantages, tant dans l'histoire naturelle que dans les arts. Une Vie nouvelle de Plin fait connoître son génie et ses travaux. Le frontispice, du dessin de M. Marillier, représente cet illustre amateur de la nature, mourant au pied du Vésuve. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

1780

400. Renati Rapini Societatis Jesu Hortorum libri IV et Cultura Hortensis. Hortorum historiam addidit Gabriel Brotier. In-12 de xxxvi-319 p.

Collection Barbou.

Frontispice gravé par Prévot. (P. C. SOMMERVOGEL, VI, 1446).

C'est aux soins de M. l'abbé Brotier que l'on doit cette nouvelle édition du charmant poème *des Jardins*. Le savant éditeur n'a rien négligé pour qu'elle surpassât toutes les autres. On y trouve un très-bon abrégé de la vie du Père Rapin, les passages grecs et latins d'où l'auteur a tiré ses préceptes, les changements, les additions, les retranchements qu'il a faits à son poème. A la Dissertation du Père Rapin sur tout ce qui regarde la culture des jardins, le savant éditeur en a joint une autre de sa façon, qui en renferme l'histoire depuis la création jusqu'à nos jours. Enfin, il a terminé son édition par un index alphabétique fort ample, dans lequel il explique les termes les plus difficiles du poème. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

401. L'Imitation de J.-C., trad. nouvelle revue par l'abbé Valart.

Collection Barbou.

Front. et 4 fig. Même édition que celles de 1759 et 1773.

402. Du Mas (Ph.). Liber psalmodum versibus heroicis latine redditus. In-12.

1781

403. Quinte-Curce. Histoire d'Alexandre-le-Grand, traduction par Beauzée. 2 vol. in-12, 3 fr. (BRUNET.)

404. Cornelius Nepos. Vies des grands capitaines de l'antiquité, traduites avec des notes, par M. l'abbé Paul. In-12.

1783

405. Lettres de Brutus à Cicéron (trad. par André Morellet). In-32.

On prétend que ce petit volume n'a été tiré qu'à 25 exempl. 15 fr. m. r. Mion, 12 fr. 50, Chateaugiron et quelquefois moins. — (BRUNET).

406. Remarques sur la langue française ou prosodie française, par l'abbé d'Olivet. In-12.

407. Abrégé de l'histoire romaine par Eutrope. Nouvelle édition revue et corrigée avec la traduction à côté [de Wailly]. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12 de iv-267 p.

408. Phœdri Fabularum, libri V cum notis et supplementis Gabrielis Brotier : accesserunt parallelæ J. de La Fontaine Fabulæ. In-12.

Collection Barbou.

1 frontispice, 7 vignettes et 5 culs-de-lampe par Durand, gravés par Fessard et Sornique. Bonne édition de 4 à 5 fr.; pap. fin d'Annonay, 5 à 7 fr. (BRUNET).

Réimpression de l'édition de 1754, avec le frontispice et les vignettes (usées) et sans les culs-de-lampe (COHEN).

Catalogue Delalain frères, Paris 1893.

Cette nouvelle édition de Phèdre est, sans contredit, la meilleure de toutes. M. l'abbé Brotier, connu si avantageusement dans la république des lettres, n'a rien négligé pour la rendre de la plus grande correction. Le texte du fabuliste, corrompu dans plusieurs endroits, a été restitué dans toute sa pureté; l'ordre naturel de beaucoup de fables, interverti, a été rétabli; deux fables dont il ne restait que des fragments ont été habilement suppléées. Des notes courtes, mais remplies de goût, d'érudition et de critique, suivent le texte. Un manuscrit très-précieux par sa haute antiquité, sur lequel Pierre Pithou publia en 1596 la première édition de Phèdre, communiqué avec plaisir par M. Le Peletier de Rosambo, président au parlement de Paris, et un exemplaire imprimé, enrichi des variantes que Dom Vincent a recueillies du célèbre manuscrit de Rheims, qui malheureusement périt en 1774, dans l'incendie de la bibliothèque des Bénédictins de cette ville, ont particulièrement servi de base au travail de M. l'abbé Brotier. Il a placé à la fin du volume les Fables choisies, tirées ou imitées de Phèdre par La Fontaine. En rapprochant ces deux écrivains admirables, son intention a été de présenter la plus belle des poétiques, celle de l'exemple. Ils ont été l'un et l'autre la gloire de leur siècle : chacun a son caractère original de perfection. On voit dans l'un le goût sévère de l'élégance romaine; et dans l'autre, l'enjouement naturel de la gaieté française. Il n'y a rien qu'on puisse ajouter à Phèdre : il n'y a rien qu'on veuille retrancher dans La Fontaine. Voilà les deux regies du beau les plus vraies et les plus infaillibles. Cette nouvelle édition est de plus ornée d'un frontispice et de plusieurs vignettes, dont les sujets sont tous relatifs aux fables de Phèdre. Le volume est terminé par trois tables, et par un catalogue des principales éditions de Phèdre. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

1784

409. Cornelius Nepos De vita excellentium imperatorum. In-12.

Collection Barbou.

Frontispice gravé. Même édition que celle de 1767.

410. Vie des pères, des martyrs et des autres principaux saints, traduction de l'ouvrage anglais de Butler, par l'abbé Godenard, 2^e édition (la 1^{re} est de 1762). 12 vol in-8. (BRUNET).

1785

411. Sannazari (Jacobi) Opera omnia; editio nova. In-12 br. 2 fr.

412. Aventures de Télémaque. 2 vol. in-12 (portr. front. et fig.)

413. Novum Jesu-Christi Testamentum, ad exemplar Vaticanum accuratè revisum. Marque à la devise : *Et fructu et foliis*. In-12. Collection Barbou.

Frontispice de Gravelot, gravé par de Longueil et une carte.

Il a été tiré sur vélin 4 exemplaires de cette édition 80 fr. Saint-Céran en 1791, 129 fr. Mac-Carthy; 2 liv. 5 h. Hilbert; 40 fr. en 1838. (BRUNET).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Ce volume de 573 pages est orné d'une fort belle estampe; elle représente le prophète Isaïe, qui paroît dicter à S. Jean son sublime exorde. On y trouve aussi une chronologie du Nouveau Testament, avec une carte géographique. Pour donner le texte le plus correct, on l'a conféré avec celui du Vatican; deux hommes de lettres, connus par leur exactitude, ont apporté toute leur attention à la lecture des épreuves. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

1786

414. Vanierii (J.). *Prædium rusticum. Alia editio cum vita Vanierii.* In-12, 4 à 5 fr. et plus en pap. fin.

Collection Barbou.

L'édition de 1774 ne contient pas la vie de Vanière.

Réimprimé chez A. Delalain en 1817, in-12 de xxxviii-373 p. (Brunet et Fournier placent cette édition dans la collection des in-12 Barbou, de préférence à celle de 1774, cependant plus belle, mais dont le format est plus grand (petit in-8)).

Cet excellent poëme, qui comprend tout ce qui a rapport aux travaux et à la vie de la campagne, et qui est généralement estimé pour la pureté du latin, pour la douceur et l'harmonie de la versification, est imprimé avec le soin et avec l'élégance qu'il mérite. Un des deux hommes de lettres qui avoient présidé à l'édition de 1774, entièrement épuisée, M. l'abbé Capperonnier, de la bibliothèque du roi, s'est chargé de revoir celle-ci avec une nouvelle attention, et n'a rien négligé pour la rendre de la plus grande correction. On espère qu'elle obtiendra du public un accueil favorable, et même la préférence sur l'édition de 1774, à cause de la vie du Père Vanière, dont l'éditeur l'a enrichie, et des additions assez considérables qu'il a placées dans l'*index*. Le sujet allégorique du frontispice a été exécuté par deux de nos meilleurs artistes, MM. Gravelot et de Longueil. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

415. *Selecta M. Tullii Ciceronis Opera philosophica, Numeris et Capitibus ad usum scholarum distincta, notisque illustrata,...* In-12 de 352 p.

416. Oraisons choisies de Cicéron, traduction revue par M. de Wailly. Avec le latin à côté, sur l'édition de M. l'abbé Lallemant et avec des notes. 3 vol. in-12.

417. *Principes généraux et particuliers de la langue française...* Dixième édition, revue et considérablement augmentée. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

418. *Selectæ e Novo Testamento Historiæ.* in-12 pet. pap. rel. parch. 1 fr. 25.

1787

419. D. Erasmi *Encomium Moriæ.* In-12.

420. Oraisons choisies de Cicéron, traduites, revues par d'Olivet et de Wailly, avec le latin à côté, sur l'édition de Lallemant, avec des notes. Nouvelle édition retouchée avec soin. Marque : *Et fructu et foliis*. 4 vol. in-12.

421. Lettres de Cicéron à Atticus, latin-français, par l'abbé Mongault. 4 vol. in-12 rel. 13 fr.

422. Lettres de Cicéron à M. Brutus et de M. Brutus à Cicéron, par Prévost. In-12 rel. 3 fr. 25.

423. Manuel d'histoire naturelle, par Cotte. In-8 broch. 2 fr. 50

424. Procès-verbal des séances de l'assemblée provinciale de Moyenne Normandie et du Perche, généralité d'Alençon, tenue à Lisieux, dans l'Hôtel-de-Ville, aux mois de novembre et décembre 1887. In-4°. (Imp. de F.-B. Mistral à Lisieux.)

425. Th. a Kempis De Imitatione Christi libri quatuor... Edidit, Nic. Bauzée... In-32 de xvi-352 p., édition encadrée.

1788

426. Histoire universelle de Justin, extraite de Trogue Pompée, traduite sur les textes latins les plus corrects, avec de courtes notes critiques, historiques et un dictionnaire géographique de tous les pays dont parle Justin, par M. l'abbé Paul, ancien professeur d'éloquence au collège d'Arles. Nouvelle édition. 2 vol. in-12.

427. Principes généraux et particuliers de la langue française... Par de Wailly. Onzième édition revue et considérablement augmentée. In-12.

428. Les histoires de Salluste, trad. par Beauzée et texte en regard. In-12 (un plan gravé).

429. L'Imitation de J.-C., traduction par Nic. Beauzée. In-12. Collection Barbou.

5 fr. et plus cher en papier de Hollande.

On fait beaucoup plus de cas de cette traduction que de celle de Valart. Les éditions de *Paris, H. Barbou*, 1801, ou *Delalain*, 1811, in-12 fig., sont moins belles que celles de 1788. Dans l'édition de *Paris, Saint-Michel* 1810, in-12 avec 4 fig., on a inséré les prières et les pratiques du P. Gonnelieu. — (BACNET).

Un frontispice et 4 figures, par Cipriani, Cochin et Lesueur, gr. par Prévost (de 3 à 6 fr.). Il existe des exemplaires en papier de Hollande (de 12 à 15 fr.). Ces figures ont encore servi à une édition sous la date de *Paris, H. Barbou*, 1801, et à un nouveau tirage de 1811 (*Delalain*), mais les épreuves en sont mauvaises. — (COHEN).

En même temps que l'édition latine, M. Beauzée donna une nouvelle traduction française de l'Imitation, très-estimée, exécutée avec le plus grand soin par le même imprimeur, et ornée de très belles figures. Ces figures sont différentes de celles qui se trouvent dans l'édition latine. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

430. Plinii Secundi epistolæ et panegyricus Trajano dictus, recensuit J.-N. Lallemand. In-12 3 fr. 60.

Collection Barbou.

Frontispice de Marillier.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

1789

431. Th. a Kempis De Imitatione Christi libri quatuor, ad germanam lectionem reducti, juxta editionem Rosweidianam, ad fidem autographi anni 1441 recensitam. Edidit Nic. Bauzée, unus ex Academiæ Gallicæ Quadragintaviris, etc. In-12.

Collection Barbou.

Jolies figures de Marillier. 4 à 5 fr. et plus en pap. de Hollande. Edition préférée à celles données par J. Valart en 1758, 1764 et 1773 (BRUNET). Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Cette édition de l'Imitation de Jésus-Christ est, sans contredit, la meilleure qui soit sortie de nos presses. Revue avec le plus grand soin sur l'édition du P. Rosweide, jésuite, elle offre un texte pur et conforme au célèbre manuscrit original de Thomas-à-Kempis de l'an 1441, conservé à Anvers chez les Bollandistes : avantage infiniment précieux qui ne se trouve point dans les trois éditions, prétendues corrigées par M. l'abbé Valart, que nous avons imprimées successivement en 1758, 1764, 1773. La religion et la piété seront donc éternellement reconnaissantes du service que leur a rendu M. Beauzée, un des quarantiers de l'Académie française, professeur émérite de l'Ecole-Royale-Militaire, etc., en faisant imprimer dans sa pureté primitive, dans sa simplicité originale, cet excellent Traité de moral dont le fameux Leibnitz faisoit le plus grand éloge, et qui, au sentiment de Fontenelle, est le livre le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas. Cette édition, remarquable par la beauté des caractères et du papier, est exécutée avec toute l'attention qu'exigeoit le mérite du livre. Elle est ornée de cinq belles figures, gravées par de Longueil, sur les dessins de Marillier. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

432. Instruction sur l'histoire de France et romaine, par M. Le Ragois, précepteur de Mgr le Duc du Maine. On y a ajouté un Abrégé des Métamorphoses d'Ovide, de l'histoire poétique, de la géographie et une chronique de nos Rois, en vers : le tout en faveur de la jeunesse. Nouvelle édition, augmentée jusqu'à l'année 1789. In-12.

433. Novum Testamentum J.-C. In-24, rel. bas. 2 fr.

434. Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, par Valart. In-24, rel. bas. 2 fr.

435. Histoire d'Alexandre le Grand, par Quinte-Curce, trad. par M. Beauzée. 2 vol. in-12, pet. pap. rel. 5 fr. 50.

436. Racines de la langue latine, par l'abbé du Plan. In-12, rel. 2 fr. 75.

Barbou frères

(1790-1796)

Raison sociale : Frères Barbou, Fratres Barbou.

Domicile : Via Mathurinensium.

Marques : Les mêmes que précédemment.

Enseigne : Sub Ciconiis. Aux Cigognes.

1790

437. P. Virgilii Maronis Opera... Marque à la devise : *Non Solus* 2 vol. in-12, fig. 6 à 8 fr.

Collection Barbou.

Gravures d'Eisen, de de Sève et de Fessart.

Cette édition, donnée par Capperonnier, d'après le texte de Heyne, a la même valeur que celle de 1767. — (BRUNET).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

L'excellente édition de Virgile que M. Heyne, de l'Académie de Göttingue, a publiée pour la seconde fois à Leipsic, en 1788 et 1789, a servi de modèle à celle qu'on offre aujourd'hui au public. Si l'on s'est quelquefois permis d'abandonner ce savant guide (un peu trop hardi peut-être dans les changements qu'il fait au texte), on ne l'a fait que d'après des autorités respectables qu'on a toujours eu l'attention de citer dans les notes placées à la fin de chaque volume, et dont les principales sont mentionnées dans la préface. On n'entrera pas ici dans le détail de tous les secours qu'on a invoqués; mais on se bornera à dire que deux précieuses éditions de Virgile, les plus anciennes et les plus excessivement rares, qui sont dans la bibliothèque du roi depuis peu d'années, et qui n'avoient pas été consultées par M. Heyne, ni peut-être par ses prédécesseurs, ont été collationnées avec une attention toute particulière. Cette collation, longue et pénible, n'a pas été infructueuse. Les diverses leçons intéressantes qu'elle a produites sont rapportées dans les notes et y sont appréciées. Les amateurs et les bibliographes liront peut-être avec quelque intérêt la notice, assez ample, des éditions du prince des poètes latins, données depuis le quinzième siècle jusqu'en 1790, et les jugements des savants qui l'accompagnent. Cette nouvelle édition de Virgile, exécutée avec le plus grand soin, doit, sans contredit, mériter la préférence sur celles de 1745 et 1767. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

438. *Selecta Senecæ philosophi opera...* (comme l'éd. de 1761).

In-12.

Collection Barbou.

Les ouvrages que contient ce volume, sont le *Traité de la brièveté de la vie*; celui de la Providence; l'*Épître LXXXVIII* de Sénèque qui roule sur les sept arts libéraux, et huit lettres du même à Lucilius. Ces morceaux sont suivis de la traduction française, avec des remarques. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

439. *Matthiæ Casimiri Sarbievii Carmina...* (même édition que celle de 1759). In-12 de viii-472 p.

Collection Barbou.

440. *Leçons élémentaires d'agriculture, par demandes et par réponses, avec une suite de questions sur l'agriculture, la topographie et la minéralogie, par Cotte.* In-12, broché 1 fr. 50.

441. *Histoire des deux Règnes de Nerva et de Trajan, par de Barrett.* In-12 rel. 2 fr. 75.

442. *Histoire de Théodose-le-Grand, par Fléchier.* In-12 rel. 3 fr. 25.

1791

443. *Grammaire générale abrégée, par Nic. Beauzée.* In-8 br. 90 c.

444. *Cicéron. Traité de la consolation, trad. par Jacques Morabin, avec la Divination, trad. par Régnier-Desmarais.* In-12 rel. 3 fr. 25

1792

445. *Catullus Tibullus et Propertius...* Editio nova correctior. Marque : *Meta laboris honos.* In-12.

Collection Barbou.

1 frontispice de Bernard Picard, et 1 figure, 3 vignettes, les 2 premières non signées (usées), la 3^e d'Eisen gravée par Legrand (femme couchée) a paru dans d'autres ouvrages notamment, dans les *Epigrammes de Martial* (1754).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Nous avons apporté tous nos soins pour que cette nouvelle édition ne le cédât aux deux premières données par feu l'abbé Lenglet Dufresnoy, ni pour la correction, ni pour l'exécution typographique. Le texte de Catulle est formé sur l'édition de Venise, donnée par *Corradini* en

1738. Comme ce poète est rempli d'expressions singulières, ou d'un usage assez rare, on les a expliquées dans une table alphabétique. On s'est servi, pour épurer les textes de Tibulle et de Propertius, des corrections des meilleurs critiques, et surtout des leçons de *Joseph Scaliger*. Les véritables poésies de Gallus sont à la suite de Propertius, avec les six *Élégies* du faux *Maximien*. Les trois premiers poètes sont décorés chacun d'un joli frontispice, et de quelques autres ornements. *Corradini* ayant avoué depuis que le manuscrit romain, qu'il citoit à l'appui de ses corrections, n'a jamais existé, nous rétablirons dans la première édition, le texte, conformément aux leçons qui sont le plus généralement reçues. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

1793

446. P. Virgilii Maronis opera ... (même titre que celui de 1768).
3 vol. in-12.

447. Titi Livii Patavini Historiarum ab urbe condita, cum notis Crevier. Marque des Cramoisy. 6 vol. in-12 rel. 19 fr. 25.

448. Entretiens de Cicéron sur la Nature des dieux, traduits par M. l'abbé d'Olivet. de l'Académie française. Marque : *Et fructu et foliis*. 2 vol. in-12 rel. 5 fr. 50

449. Principes généraux et particuliers de la langue française ... par M. de Wailly. Septième édition. Revue et considérablement augmentée. Marque des Cramoisy. In-12, rel. 3 fr. 25.

450. C. Cornelii Taciti quæ exstant Opera, recensuit L.-N. Lallemand. Marque à la devise : *Non Solus*. 3 vol. in-12. 3 frontispices d'Eisen.

Collection Barbou.

Bon texte : 10 à 12 fr. La réimpression de 1793 est moins belle que l'édition de 1760. (BRUNET.)

Catalogue Delalain frères.

Cette édition ne le cède point à celle de Plaute. Le texte en est très-correct, et formé principalement sur la bonne édition d'*Ernest*. A la tête du premier volume, est le tableau généalogique de la famille d'Auguste, par *Juste-Lipse*. Cette édition est enrichie de notes sommaires sur tous les livres de Tacite; on les trouve à la fin de chaque tome. Il y a aussi une table des noms propres des lieux et des personnes. Chaque volume est orné d'un frontispice et d'une vignette gravés d'après les dessins de M. Eisen. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

451. Eutropii Sexti Aurelii Victoris nec non Sexti Rufi Historiæ romanæ breviarium. In-12 (front. d'Eisen).

Collection Barbou.

Cette édition soignée par Capperonnier, mais mal imprimée, contient de plus que celle de 1754 le *Sextus Rufus*... Edition moins belle que celle de 1754, mais elle contient en plus *Aurelius Victor*. (BRUNET.)

Le public ayant favorablement accueilli les trois abrégiateurs les plus célèbres et les plus estimés de l'antiquité latine, *Justin*, *Velleius Paterculus* et *Florus*, que nous avons imprimés, il y a déjà quelques années, nous espérons qu'il nous saura encore quelque gré de lui en offrir aujourd'hui trois autres, réunis en un seul volume. A la vérité, ils ne jouissent, ni de la même célébrité, ni de la même estime, cependant ils ont leur mérite reconnu depuis longtemps par les savants. Les textes ont été revus et corrigés par l'éditeur du Père *Vanière*, de *Justin*, de *Virgile*, etc., sur les meilleures éditions qui aient été données jusqu'ici. Les manuscrits qu'il a été à portée de consulter, ont donné de nouvelles leçons importantes dont il a fait usage. La notice d'un manuscrit du douzième ou du milieu du treizième siècle, qui se trouve dans la bibliothèque de l'Académie de Rostock, publiée à Leipzig en 1791, in-8°, par les soins

de MM. Dalh et Zaepfeliho, ayant présenté quelques fragments attribués à *Eutrope*, l'éditeur a cru ne devoir pas les négliger. On les trouve à la fin du volume. La gravure du frontispice est d'après un dessin d'*Eisen*. *Eutrope* avoit déjà paru seul en 1746, et avec un nouveau frontispice, en 1754. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

442. P. Ovidii Nasonis Opera omnia quæ supersunt . . . 3 vol. in-12. Gravures d'*Eisen*. Papier ordinaire sans figures ni vignettes, rel. propre bas., éd. des Auteurs latins, 10 fr. 50.

Collection Barbou.

Réimpression de l'édition de 1762; mais elle n'est pas belle. (BRUNET).

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

On a profité pour cette édition, dont la base est celle d'*Heinsius*, revue par *Burman*, des excellentes corrections que *Politian* a faites sur son exemplaire d'*Ovide*; exemplaire que l'on conserve à Florence dans la bibliothèque *Laurentine*. On les doit à *M. Heerkens*, savant de Groningue. Chaque volume de notre édition est orné d'une estampe et d'une vignette gravées sur les dessins de *M. Eisen*. On en trouve l'explication à la fin du second volume. (*Notice de la Collection des Barbou*, 1807.)

453. Vies des Grands capitaines de l'antiquité, de *Cornélius Nepos*, lat. fr., par M. l'abbé Paul. In-12 rel. 2 fr. 75.

1794

454. Abrégé de l'histoire romaine de *L. Florus*, lat. fr., avec des notes par M. l'abbé Paul. In-12 rel. 3 fr. 25.

Florus, in-24, rel. parch., 75 c.

1795

455. *Tusculanes* de *Cicéron*, traduction par *Bouhier* et d'*Olivet*. 2 vol. in-12 rel. 5 fr. 50.

456. Les deux livres de la Divination de *Cicéron*, traduction en français par *Régnier-Desmarais*, avec le texte latin, suivis d'un *Traité de la Consolation*, par *Morabin*. In-12, rel. 3 fr. 25.

457. Les livres de *Cicéron*, de la Vieillesse, de l'Amitié, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion*. Traduction nouvelle, avec le latin, revue sur les textes les plus corrects. Nouvelle édition, augmentée de la lettre politique à *Quintus*, par M. de *Barrett*. In-12, rel. 2 fr. 75

458. *Cicéron*, *Traité de la consolation*, trad. par *Jacq. Morabin* (1^{re} édition 1753), avec la *Divination*, trad. par *Régnier-Desmarais*. In-12, rel. 3 fr. 25.

1796

459. Les *Académiques* de *Cicéron* avec le texte de l'éd. de *Cambrige* et des remarques nouvelles, outre les conjectures de *Daviès* et de *Bentley*, suivies du comment. latin de *P. Valence*, par de *Castillon*. (Ed. procurée par M. *Capperonnier*.) 2 vol. in-12, rel. 5 fr. 50.

Contient de plus la traduction du commentaire de *P. Valence*, par *Castillon*; mais comme elle est imprimée sur mauvais papier, il faut en prendre les exempl. en pap. fin. Un exempl. imprimé sur vélin, d'une qualité inférieure, 36 fr. *Chardin* (BRUNET).

460. Les Offices de Cicéron, traduction nouvelle avec le latin, revue sur les textes les plus corrects, par de Barrett, 4^e édition, in-12 rel. 2 fr. 75.

461. Métamorphoses d'Ovide. Traduction nouvelle avec le latin à côté. Nouvelle édition retouchée avec soin par de Barrett. 2 vol. in-12 rel. 5 fr. 50.

462. Les fables de Phèdre, traduites en français, augmentées de huit fables. Nouvelle édition. In-12, rel. 3 fr. 25.

463. — Entretiens de Cicéron sur les vrais biens et les vrais maux, lat. français, par Regnier-Desmarais, in-12 rel. 3 fr. 25.

Joseph-Hugues Barbou

(1797-1808)

Noms : H. Barbou.

Domicile : Viâ Mathurinensium. Rue des Mathurins.

Marques : celle des Cramoisy, devise : *Et fructu et foliis*, initiales J. B. (1808).

Enseigne : *Sub Ciconiis*. Aux Cigognes.

1797

464. Instruction sur l'histoire de France et romaine, par Le Ragoic, précepteur de Mgr le duc du Maine. On y a ajouté un abrégé des Métamorphoses d'Ovide, de l'histoire poétique, de la géographie et une chronique de nos rois en vers, le tout en faveur de la jeunesse. Nouvelle édition. Augmentée jusqu'à la mort de Louis XVI. In-12, 3 fr.

1799

465. Leçons d'histoire naturelle sur les mœurs et sur l'industrie des animaux, par Cotte, 2 vol. in-12, rel. 6 fr. 50.

1800

466. Eutropii breviarium historiæ romanæ, in-24, rel. parch. 75c.

467. Q. Horatii Flacci carmina expurgata, cum notis Juvencii et Appendice de Diis et Heroïbus poeticis, in-12, rel. 2 fr. 75.

468. C. Sallustii Crispi conjuratio Catilinæ, etc., cum notis. In-24, rel. parch. 1 fr.

469. Histoires de Salluste, latin-françois, par Beauzée. In-12 rel. 3 fr. 25.

1801

470. Sallustii Crispi, quæ exstant opera. Nova editio expurgata. Marque des Cramoisy. In-12, frontispice gravé, br. 2 fr. 40.

Collection Barbou.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Ce volume, dont le texte vient d'être revu et corrigé par M. Beauzée, de l'Académie française, contient la Vie de l'historien; les Guerres de Catilina et de Jugurtha; deux Lettres attribuées à Salluste, et adressées à César sur le gouvernement de la République; les Fragments des histoires et de quelques autres écrits de Salluste; la prétendue Déclamation de Cicéron contre cet historien; deux tables, l'une des choses et l'autre des mots, et le catalogue des éditions de l'auteur. Celle-ci, très-élégamment imprimée, est décorée de belles estampes gravées d'après M. Cochin. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

471. L'Imitation de J.-C. Trad. Nic. Beauzée.

Collection Barbou.

Même édition que celle de 1788, mais moins belle. (BRUNET).

472. Juvenalis et Persii Satiræ. Marque à la devise : *Et fructu et foliis*. In-12. Gravures de Duflos.

Collection Barbou.

Catalogue Delalain frères, Paris, 1893.

Au commencement du volume est la savante Dissertation de *Nicolas Rigault*, sur la Satire de Juvénal, adressée à Jacques-Auguste de Thou. On a joint à ces deux poètes la Satire de *Sulpicie*. Les gravures consistent en deux frontispices, et en plusieurs vignettes. (*Notice de la Collection des Barbou, 1807.*)

473. Epîtres et évangiles des dimanches et fêtes. In-18, rel. bas. 1 fr. 25, rel. parch. 1 fr.

474. La Journée du chrétien..., augmentée, rel. dorée sur tranches, 2 fr. 50.

475. Selectæ e veteri Testamento Historiæ. In-12, pet. pap. parch. 1 fr. 25.

476. Visite au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge. In-18 rel. 1 fr. 25.

1802

477. Phædri Augusti Liberti fabularum libri quinque. Editio VI... Edebat Gabriel Brotier. In-12.

Collection Barbou.

478. L'Ange conducteur. In-18, 2 fr.

479. C. J. Cæsaris Comment. cum notis gallicis et indice Geographico. In-24, 1 fr. 25.

480. Commentaires de César, latin-français, par de Wailly. 2 vol. in-12, rel. 6 fr. 50.

481. Nouveau choix des Fables d'Esopé, avec la version latine, par Le Roi. In-12 cart. 1 fr. 25.

482. Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. In-12 rel., 2 fr. 75.

483. Rhétorique française à l'usage des jeunes demoiselles. 2 vol. in-12, 2 fr. 75.

484. *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ*. In-12, pet. pap. rel. parch. 2 fr.

1803

485. M. T. Ciceronis pro Archia poeta oratio. In-4° de 11 p., 20 c.

486. M. T. Ciceronis Opera Philosophica selecta ; de Officiis libri tres ; de Senectute, de Amicitia Dialogi ; Paradoxo ad M. Brutum ; Somnium Scipionis ; Tusculanarum Quæstionum, lib. I et V. In-12, rel. 2 fr. 75.

487. M. T. Ciceronis orationes, quæ in Universitate Parisiensi vulgò explicantur, cum notis ex optimis quibusque commentatoribus selectis, juxta accuratissimam D. Lallemand editionem, 3 vol. in-12 rel. 9 fr. 75.

488. Oraisons choisies de Cicéron, traduction revue par de Wailly, avec le latin à côté. 4 vol. in-12, rel. 13 fr.

489. — Grammaire ou principes généraux, etc., par de Wailly, onzième édition, revue par de Wailly fils. In-12, 3 fr. 25.

490. Introduction à la syntaxe latine, suivie d'un abrégé de l'histoire grecque et romaine, par J. Clarke, ouvrage traduit de l'anglais, augmenté d'un vocabulaire latin français, par M. de Wailly. In-12, rel. 3 fr. 25.

491. Préceptes de rhétorique (abrégé des) tirés de Quintilien. In-12 cart., 1 fr. 25.

492. Prosodie latine, par l'abbé Chevalier. In-8 cart., 60 c.

493. Histoires et Maximes morales, extraites des auteurs profanes par M. Heuzet, et traduites par M. de Barrett. In-12 rel. 3 fr. 25.

494. Traité de l'Amitié, par M. de Sacy, pet. in-12 rel. 2 fr. 20.

1804

495. Cornelius Nepos de vita excellentium imperatorum. Editio novissima, notis gallicis adornata. In-12 de 270 p.

496. Gradus ad Parnassum... accurante J. S. J. P. Boinvilliers, ex instituto gallico Academia Rhotomagensi, etc., etc., Decima sexta. Editio prioribus longè emendatior. — *Rhotomagi, ex typis Augusti Delalain, Bibliopolæ*. In-8 12 ff. et 1004 p.; rel. parch. 6 fr.

497. Eutrope, abrégé de l'histoire romaine, revu par de Wailly, mais sans nom d'auteur (même que celle de 1783). Rel. 2 fr. 10.

498. Appendix de Diis et Heroibus poeticis, par le Père Jouvency. In-24 parch. 75 c.

499. Abrégé de l'Histoire des Dieux et des Héros des poètes, nouvelle traduction. In-12, rel. 1 fr. 75.

500. M. T. Ciceronis Eclogæ quas in usum puerorum selegit, Jos. Olivetus, édit. tertia. In-12, cart. 1 fr. 25.

501. Pensées de Cicéron, lat. fr. trad. par l'abbé d'Olivet, onzième édit. In-12, rel. 2 fr. 75.

502. Fables d'Esopé, mises en françois, avec figures et les quatrains de Benserade. In-12, rel. 3 fr. 25.

503. Fables de Phèdre, avec des notes, des éclaircissemens et un dictionnaire à la fin, par Bourgeois. In-12, cart. 1 fr. 50.

504. Abrégé de la Grammaire de Wailly. In-12, cart. 90 c.

505. Justinii historiarum ex Trogo Pompeio Libri XLIV. In-24, rel. parch. 1 fr. 25.

1805

506. Publii Terentii Afri Comœdiæ omnino expurgatæ : interpretatione ac notis illustravit Jos. Juvencius à Societate Jesu. Vélin in-12 de 424 p. sll., 3 fr. 25.

507. P. Terentii Andria, broch. 75 c.

508. D. Junii Juvenalis et A. Persii Flacci Satyræ. Notis Novissimis ac perpetua interpretatione illustravit Josephus Juvencius Societatis Jesu. Cum Appendice de Diis et Heroibus poeticis... Nova editio prioribus longe emendatior. In-12 de viii-446 p., rel. 3 fr. 25.

Le même, sine notis. In-24, rel. parch. 1 fr.

509. Pensées de Cicéron, traduites, pour servir à l'éducation de la jeunesse, par M. l'abbé d'Olivet, de l'Académie Française. Onzième édition, revue et corrigée avec soin. Marque : *Et fructu et foliis*. In-12.

510. De Viris illustribus urbis Romæ, auctore C. F. Lhomond. In-24, rel. parch. 75 c.

511. Dictionnaire Universel, françois et latin, par MM. Lallemand, dixième édit. In-8, 7 fr.

512. Dictionarium Universale latino-gallicum Boudot. In-8, rel. parch., 7 fr.

513. Abrégé de l'histoire sainte, latin-français, par Lhomond, trad. nouvelle. In-12, 1 fr. 75.

514. Eucologe ou livre d'église à l'usage de Paris. In-18, rel. 2 fr. 25.

515. Q. Horatii Flacci Carmina expurgata, cum adnotationibus ac perpetua interpretatione J. Juvencii. 2 vol. in-12, rel. 5 fr. 50.

516. La Journée du chrétien. In-24, rel. bas. 1 fr. 25.

517. Histoire universelle de Justin, par M. l'abbé Paul. 2 vol. in-12, rel. 5 fr. 50.

518. P. Ovidii Nasonis (*Selectæ Fabulæ ex libris Metamorphoseon*) ex recensione A. H... In-12. cart. 1 fr. 25.

519. Histoire d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce, lat.-fr., traduite par M. Beauzée, augmentée des suppléments de Freins-hennius. 2 vol. in-12, rel. 6 fr. 50.

520. Cornelius Tacitus juxta accuratissimam D. Lallemand editionem. In-12, rel. 3 fr. 25.

521. C. Taciti de moribus Germanorum et vitâ Agricolæ, broc. 75 c.

522. Vie de J. Agricola, pap. fin, broch. 1 fr. 50.

523. Excerpta ou Morceaux choisis de Tacite. In-12 br. 1 fr. 25.

524. P. Virgilii Nasonis Opera. In-24, rel. parch. 1 fr. 25.

1806

525. Aventures de Télémaque. In-12, portrait et fig.; rel. 2 fr. 75.

526. Œuvres du chevalier de Boufflers, membre de l'Institut. 2 vol. in-8, portrait gravé par Gaucher et 8 grav. de Marillier.

527. La Henriade, avec les variantes. In-12, 2 fr. 75.

528. Abrégé de l'Histoire Sainte, avec des preuves de la religion par demandes et par réponses. In-12, cart. 90 c.

529. Les hommes illustres de Rome depuis Romulus jusqu'à Auguste, lat. fr., nouv. trad. In-12, rel. bas. 2 fr. 25.

530. Dictionnaire. Cornelli Schrevelii Lexicon manuale græco-latinum. Editio novissima accurante J. Ph. Jannet, bibliopolâ. In-8, rel. parch. 13 fr.

531. Epitome historiæ sacræ. Auctore Lhomond. In-12, jolie édit. très correcte, rel. parch. 75 c.

532. Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine, nouv. édit. revue avec soin; avec la vie de l'auteur, et suivie d'un Vocabulaire qui tient lieu de notes. In-12, gr. pap., rel. 3 fr.

Le même, pet. in-12, beau pap., rel. 2 fr. 40.

533. Le Vocabulaire seul. In-12, broché 60 c.

534. Fabularum Phædri libri V cum notis gallicis P. Syri sententiis, parallelisque fabulis J. de La Fontaine juxta, édit. G. Bro-tier. In-12 cart., 1 fr.

535. Grammaire latine (éléments de la), par C. Lhomond. In-12, rel. parch.. 1 fr. 25.

536. Guide des humanistes ou premiers principes de goût, développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et françois, par M. l'abbé Tuet. In-12, rel. 2 fr. 75.

537. Histoire de France et romaine (instruction sur l'), par Le Ragois, nouvelle édit. augmentée jusqu'au traité de Presbourg,

avec les portraits de nos rois et celui du premier Consul Bonaparte, aujourd'hui premier Empereur des François et roi d'Italie. Gros vol. in-12, rel. 3 fr. 60.

538. Histoire de Charles XII, Roi de Suède, par Voltaire. In-12 avec portrait, rel. 2 fr. 75.

539. Histoire du Vicomte de Turenne, par M. l'abbé Raguenet, nouvelle édit. augmentée d'une addition à la vie de M. Turenne ; les médailles ont été retouchées et les légendes défectueuses ont été corrigées. In-12, rel. 2 fr. 75.

540. P. Virgilii Maronis opera, cum interpretatione ac notis C. Ruæi et Appendice de Diis et Heroibus poeticis à P. Juvencio. 3 vol. in-12, rel. 9 fr. 75.

541. Idem cum notis tantum et appendice. In-12, rel. 3 fr. 25.

1807

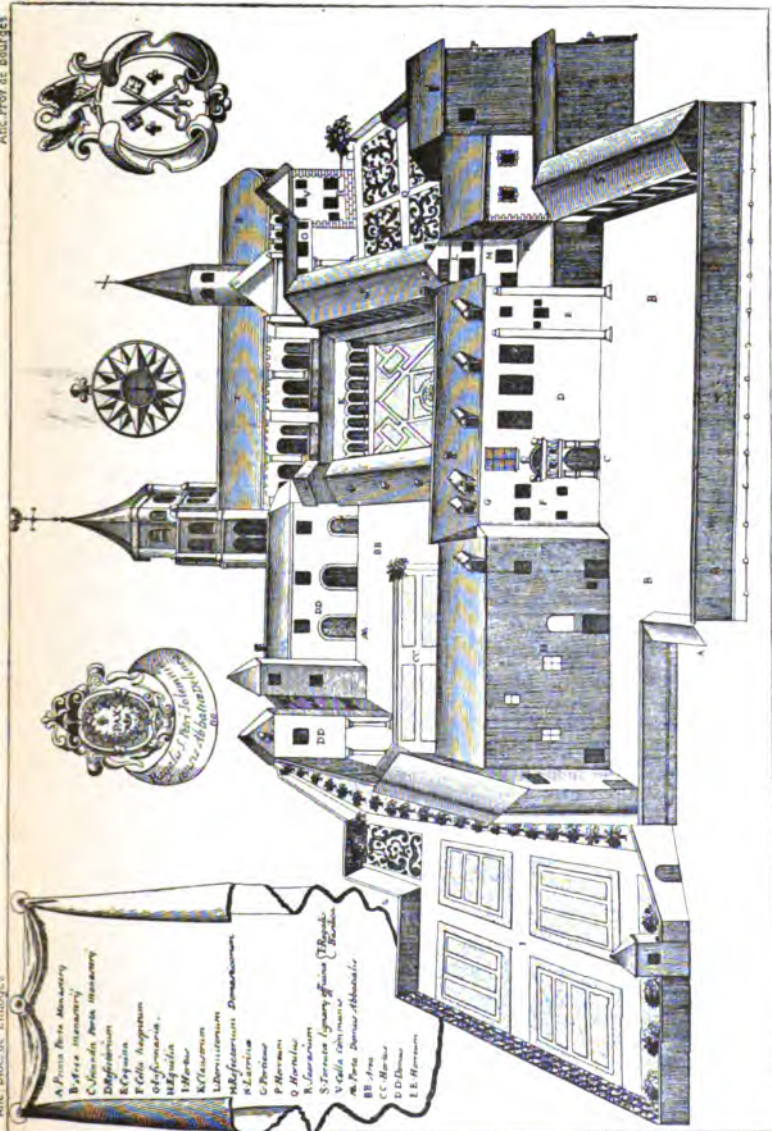
542. Les Offices de Cicéron, traduction avec des notes par M. de Barrett, le latin conforme à l'édition de M. Lallemand. Cinquième édition. Avec des changements considérables, d'après les manuscrits de l'auteur. In-12.

543. Conciones sive Orationes ex Sallustii, Livii, Taciti et Curtii historicis collectæ. In-12 parch., 2 fr.

1808

544. Plinii Cæcilii Secundi epistolæ et panegyricus Trajano dictus. Nova editio. Recensuit Joannes-Nic. Lallemand. Marque : initiales J. B. In-12, 3 fr. 60.

545. Lettres de Pline le Jeune, traduction de Sacy. 2 vol. in-12, rel. 5 fr. 50.



VUE GÉNÉRALE DE L'ABBAYE DE SOLIGNAC, d'après le *Monasticon gallicum*.



CHRONIQUE DU MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE DE SOLIGNAC

(Suite et fin.)

CHAPITRE XXV

Quelques autres personnages considérables du monastère de Solemnac.

Outre les abbés ci-dessus rapportés, il se trouve quelques autres personnages qui ont illustré ce monastère :

SANCTUS TILLO. — Quoique sa vie ait été rapportée ci-dessus, je ne laisserai pas d'ajouter qu'il faudroit un livre pour mettre ce que nous en avons, et sa vie, et les miracles dont Dieu l'honore encore à présent, tant en ce monastère qu'ailleurs, où il est demeuré, comme en un prieuré proche Pompadour, et en une chapelle proche de Nedde, où on croit qu'il demeura quelque temps.

Entre lesquels il y en est un arrivé depuis quelques années en la personne d'un enfant du sieur de Beaune, lequel ne pouvoit se soutenir, et d'ailleurs travaillé d'une grosse fièvre. Et en un temps fort rude fut mis en la fontaine du saint, de laquelle il sortit entièrement guéri, au grand étonnement de sa mère, qui a publié ce miracle partout et s'est offerte de contribuer à la réparation de la chapelle (1).

On dit encore qu'à demi-lieue ou environ du même Nedde, proche de la ville d'Eymoutiers, il y a une chapelle qu'on appelle Notre-Dame de Chadieras (2), et on croit qu'il y a eu autrefois des religieux dépendant de ce monastère de Solemnac. Et dans icelle chapelle il y a un tombeau sur lequel on fait coucher ceux qui ont la fièvre quarte. La plupart desquels sont guéris. Et on tient que c'est un religieux de ce monastère qui est enterré.

Dieu favorise aussi en d'autres endroits ceux qui, avec confiance, ont recours à ce grand saint.

AMBLARDUS, prior solelniacensis, Abbas Sancti Martialis. — Il vivoit l'an 1135. De prieur de Solemnac, il fut élu abbé de Saint-

(1) Ce fait est rapporté, avec plus de détails, vers la fin de ce chapitre.

(2) Chadièras, qui était prieuré en 1318, auquel nommait l'abbé de Solignac, n'est plus désigné à la fin du siècle dernier que comme chapelle rurale dans la paroisse de Nedde. Sa fête était l'Assomption de la Sainte-Vierge.

Martial de Limoges, du consentement de tous les religieux, car l'abbé étant décédé, les religieux procédèrent à une nouvelle élection et fut élu un certain Bernard, qui s'en retourna bientôt après à Cluny, et Ponce, abbé de Cluny, vouloit faire élire un autre abbé à sa volonté au lieu de Bernard ; iceux n'en voulurent rien faire. Il eut recours à Rome pour faire interdire l'église de Saint-Martial, mais n'ayant pu obtenir ce qu'il prétendoit du Souverain Pontife, et s'étant retiré dans une tour avec son train, pour voir comment il pourroit se venger des religieux de Saint-Martial, le plancher vint à tomber, dont un religieux eut un bras rompu, un autre une jambe, et son chapelain fut tué ; les autres se sauvèrent avec peine et voyant que c'étoit une punition de Dieu, ils retournèrent à Limoges, et *ecclesiam apostoli benignius tractaverunt ; electus nempe est a monachis Sancti Martialis Amblardus prior Solemniacensis*.

Il est fort loué dans un catalogue des abbés de Saint-Martial. Il est appelé : *Magnæ religionis et virtutis vir* ; il renouvela presque toute l'abbaye, laquelle avoit été brûlée. Il commanda aux consuls de faire faire les murailles et les fossés de la ville de Limoges, et encore il y a une tour qu'on appelle la tour d'Amblard, peut-être de son nom.

BERNARDUS, Cellerarius Solemniacensis, Abbas Sancti Martini. — Il vivoit l'an 1202. De Célerier de ce monastère, il fut élu abbé de Saint-Martin de Limoges, autrefois de notre ordre, mais à présent possédé par les Révérends pères Feuillants. Il le gouverna fort bien en sa charge, paya les dettes du monastère, et tempore suo multa bona venerunt, est-il dit dans ce catalogue des abbés d'icelui, lequel il gouverna durant douze ans et mourut l'an 1214. Il défendit d'allumer plus d'un cierge à son enterrement. Il semble qu'il avoit l'esprit de prophétie ; car il prédit souvent, durant sa vie, à un certain Hugues, abbé de Beaulieu, duquel il étoit grand ami, qu'il viendrait mourir à Limoges et seroit enterré proche de lui ; ce qui arriva, car Hugues étant venu à Limoges pour résigner son abbaye, il fut surpris de maladie et s'étant fait porter à Saint-Martin, il y mourut et fut enterré dans le chapitre proche de l'abbé Bernard.

Il fit faire un bras d'argent pour enchâsser une relique de saint Martin.

HÉLIAS DE CEYRAC. — Il fut moine de Solemnac, et post electus abbas Sancti Sori de Terrasso. Je crois que cette abbaye est dans le Bas-Limousin et qu'elle subsiste encore (1).

(1) Terrasson, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Dordogne, est sur la Vézère qui sépare le Bas-Limousin du Périgord. On n'y trouve plus que les ruines de l'abbaye bénédictine de Saint-Sour.

GILBERTUS. --- Il fut aussi moine de Solemnac et puis élu abbé de Saint-Martin de Limoges.

PETRUS, magnus Cellerarius. — C'est l'unique sur le tombeau duquel se lit une épitaphe qui est dans le cloître proche du chapitre, inter capitulum et portam Beatæ Mariæ, car cette porte par laquelle on passe pour aller à l'église, étoit la porte de l'église de Notre-Dame de ce côté, et le devant s'appelait *parvus porticus*, à laquelle porte fait allusion l'épitaphe. Depuis on a fermé ce passage :

*Petra tegit Petrum ; — Christus petra det tibi tetrum
Infernum fugere, — Cœlisque locum det habere.
Vos qui transitis — me cernere quæso velitis.
Quod vos sentitis, — hoc sensimus ; iuimus, itis.
Pro me quæso piam — nunc exorate Mariam
Ne mihi claudatur — quæ cœli porta vocatur (1).*

Son anniversaire et de plusieurs autres se trouve dans le livre des anniversaires.

J'ai trouvé dans le même livre que longtemps après : Capellanus Sancti Michaelis fuit sepultus in sepulchro Petri magni Cellerarii.

Le sépulcre qui est du même côté du cloître et est élevé, est d'un simple religieux nommé Girbert, qui fuit sepultus in parvo porticu, in medio, super caput cujus in pariete dormitorii, est formatus crucifixus de petra cum Beata Maria et sancto Joanne, dont il paroît encore quelques restes.

Quant aux trois autres qui sont proche de l'église, je n'ai pu trouver leur nom, plusieurs feuilles du livre des Anniversaires étant rompues, où ils pouvaient être. Il paroît seulement que c'étaient trois abbés et fort anciens. Et prenant garde de plus près au dit livre, y ai trouvé un abrégé de tous les anniversaires qui y étaient contenus, quand il étoit en son entier, entre lesquels se voit celui du roy Dagobert, fondateur du monastère, et de trois abbés, savoir :

Archambaudi, abbatis Solemniacensis ;

Hugonis de Malo Monte, abbatis ;

Et Domini Girberti, monachi Solemniacensis et abbatis.

Si ce sont ces trois dont on voit les tombeaux, on ne sauroit l'assurer, puisque les feuilles qui nous eussent pu en donner connaissance sont perdues et ôtées du susdit livre, qui pour l'ordinaire explique l'endroit où ceux desquels il parle ont été enterrés : ou

(1) Les auteurs du *Gallia Christiana* pensent que c'est l'épitaphe de Pierre I, abbé de Solignac, mort vers 1262.

dans l'église qu'il appelle *monasterium*, ou dans celle de Notre-Dame, ou dans le cloître.

Je ne saurois passer sous silence une chose qui m'a été assurée par des personnes dignes de foi et que nous voyons en pratique, à savoir qu'il n'y a aucune hôtellerie dans la ville, aucun n'étant assez osé que d'en tenir, étant certain qu'il lui arriveroit quelque punition. En effet, nous avons vu qu'un habitant de la ville, voulant tenir hôtellerie, loua sa maison qu'il y avoit et s'en alla demeurer dans un faubourg. Le bon Dieu ne voulant pas, ce semble, que ce lieu qui a été sanctifié par la demeure de tant de saints, ses serviteurs (car il est certain qu'autrefois l'abbaye contenoit au moins tout le circuit de la ville), soit profané par des ivrognes, jureurs et autres débauches qui se passent ordinairement dans les hôtelleries.

Je finirai ceci par un miracle, lequel m'a été rapporté par deux de nos confrères, arrivé par l'intercession de saint Théau, religieux de ce monastère. Iceux donc ayant été envoyés l'année passée à Anedde pour y prêcher le jour de saint Martin, patron de la paroisse, furent assurés par le sieur de Beaulne, gentilhomme, et sa femme (1) qu'ils avaient un petit enfant, lequel ne se pouvoit soutenir en aucune façon, et icelui ayant été apporté en une chapelle qui est tout proche, dédiée à saint Théau et presque ruinée, et trempé dans une fontaine, de laquelle, ainsi que la tradition porte, le saint, demeurant en ce lieu, a souvent bu, il fut entièrement guéri et élevé même sans que, depuis, il ait été attaqué d'aucune incommodité, au grand contentement de ses père et mère, lesquels publient, en toute occasion, ce miracle, et ont eu la volonté de faire remettre la dite chapelle, pour augmenter la dévotion envers le saint qui y est grande à l'occasion de semblables miracles, et en reconnaissance de la faveur qu'ils confessent avoir reçu par les mérites du même saint. Ils ont déclaré la même chose au R. P. Prieur qui y est allé au mois d'avril de la présente année 1665.

Chose remarquable touchant le monastère de Solemnac, tirée de la fondation de celui de Beaulieu faite par Rodulphe, archevêque de Bourges :

Hilari mente promptaque voluntate, Deo salvatori omnium devote

(1) Apparemment Pierre Romanet, sieur de Beaune, et Marie Theveaud, son épouse, dont plusieurs enfants naquirent vers cette époque, comme le constatent les registres paroissiaux de Saint-Pierre-Château, et le *Nobiliaire du Limousin*, tome IV, p. 110. Le château de Beaune, autrefois de la paroisse de Saint-Pierre-Château, est aujourd'hui dans la commune d'Eymoutiers, sur la route de Nedde.

offero, et in vice Christi, Bernulfo abbati Sollempniacensis monasterii, Cuniberto abbati ejusdem loci, nec non Godoni monacho, Frannario, Bernardo, Gainulfo, Storgiso, Rigaldo, Chœinulpho, Abraham trado; ita duntaxat ut prædictus Cunibertus abba et præfati monachi in eodem loco cœnobium monachorum sub regula S. Benedicti degentium, in honore beatissimi apostolorum principis Petri construant : et ibi sub vera religione viventes, pro regis nostri, parentum que nostrorum erratibus, quin etiam pro catholicæ cuncteque universalis Ecclesiæ statu, sedulis precibus divinam clementiam implorare decertent.

Rodulphus, archiepiscopus Bituricensis subscripsi, Data donatione mense novembri anno vi, regnante Corolo rege christianissimo, xv indictione (1).

Par où on voit que les premiers religieux qui peuplèrent le monastère de Beaulieu furent tirés de ceux de Solemnac, lesquels sans doute étaient d'une grande observance et discipline monastique.

CHAPITRE XXVI

Catalogue des Prieurs de ce Monastère depuis l'union d'icelui à la Congrégation de Saint-Maur.

Après avoir rapporté les abbés que j'ai pu trouver qui ont eu le gouvernement de ce monastère, j'ai pensé qu'il seroit à propos de mettre ensuite les noms de ceux qui l'ont gouverné en qualité de prieur, depuis son union à la congrégation.

Ce que je ferai brièvement, rapportant les réparations qu'ils ont faites durant leur temps, et laissant plusieurs choses que je pourrois dire à leur louange, s'ils n'étaient encore vivant : *Lauda ducis fælicitatem, sed cum pervenerit ad triumphum.*

L'an 1619, la réforme fut introduite.

LE R. P. DOM RORICE LIMOGAUD fut le premier prieur. C'étoit un grand religieux ; il fut le prieur trois ans et mourut ici l'an 1622, au mois de septembre, regretté de ses confrères et des séculiers. De son temps on commença à travailler à faire le jardin, de l'argent que

(1) On peut voir ce testament de Rodulfe, archevêque de Bourges, dans le *Cartulaire de Beaulieu*, publié par M. Maximin Deloche en 1859, page 3, où l'on remarquera plusieurs variantes dans le texte.

nous donna M. l'Abbé, qui venoit à la somme de quatre mille livres, mais il coûta beaucoup davantage. Le dit s^r abbé fit aussi faire le dortoir et, moyennant la dite somme, se déchargea de tout le reste.

LE P. DOM BERNARD JAVARDAC. — L'an 1623. Il ne fut prieur qu'un an. Le chapitre général se tenoit pour lors tous les ans.

LE R. P. DOM MAURICE PONCIGNON. — L'an 1624, et gouverna trois ans.

LE R. P. DOM MAUR TASSIN lui succéda l'an 1627. Il fut prieur cinq (1) ans et mourut à Jumièges, en Normandie, étant abbé de Chezal-Benoit. Il étoit tenu pour un saint, et en effet c'étoit un grand religieux en vertu et en doctrine, Il étoit fort adonné à l'oraison, y employoit d'ordinaire tout le temps qui reste depuis matines jusqu'à la méditation. Il avoit une grande dévotion envers le T. S. Sacrement de l'autel, et pour l'ordinaire il entendoit toutes les messes qui étoient ici célébrées chaque jour, et après avoir célébré la sainte messe, il avoit le visage tout lumineux. Il prêchoit presque tous les dimanches, et bien souvent le matin il alloit prêcher au Vigen, et après dîner il prêchoit dans la grande église, et après vêpres, il faisoit le catéchisme dans la chapelle où nous faisons le service divin, n'étant encore dans la grande église à cause des anciens religieux. Je pourrois rapporter plusieurs autres choses, l'ayant connu fort particulièrement, et accompagné souvent durant ses prédications, et par ainsi conversé avec lui fort familièrement; car il étoit d'une agréable conversation, et se plaisoit fort à parler des exercices de dévotion. Il avoit aussi une dévotion particulière à saint Jean l'Evangéliste et à sainte Madeleine. J'espère que ceux qui ont eu une plus grande connaissance de sa vie et de sa mort auront soin de mettre ses actions par écrit pour servir d'édification à la postérité. Il avoit été visiteur dans la congrégation. Durant son temps et de ses prédécesseurs, on ne fit pas de grandes réparations à cause de la pauvreté du monastère, seulement on travailloit à mettre le jardin en état, ce qui fut achevé de son temps.

LE P. DOM MARTIN FITEAULX. — L'an 1631, il fut prieur deux ans. Il acheta le grand calice avec les burettes d'argent doré. Le calice fait à l'antique nous fut donné quelque temps auparavant par M^r le Prévôt d'Eymoutiers, et celui d'argent ciselé par Dom Jean Bardoulat, chanoine d'Eymoutiers. Quelques temps après icelui s'étant rendu religieux de notre congrégation. Et l'un et l'autre nous ont

(1) Dans la copie de la bibliothèque nationale on lit *six ans* ce qui s'accorde encore moins avec la date de nomination de son successeur.

été donné à la sollicitation de Don Eloi Dumas, ancien religieux de ce monastère, et bientôt après, de la congrégation, ayant quitté les anciens pour se mettre dans la réforme. Du temps aussi du susdit Dom Martin Fiteaulx, la grande custode d'argent doré nous fut donnée par Madame Blondeau.

Le R. P. Dom FLORENT BOUDIN, l'an 1633. Il gouverna cinq ans. De son temps nous entrâmes dans la grande église pour y célébrer le service divin, et comme elle étoit en pauvre état, il la fit réparer, blanchir, parer, il fit faire la sacristie et acheta quelques ornements, pauvres à la vérité, mais honnêtes. Il fit conduire une fontaine au milieu du préau du cloître, mais après avoir jeté de l'eau quelques jours, les canaux se crevèrent parcequ'on les faisoit passer dans la rivière. C'est pourquoi à l'occasion de ces réparations et autres choses, le monastère s'endetta fort de son temps. Il y eut aussi un cours de philosophie, mais il ne réussit pas. Il fit encore accommoder le réfectoire, la cuisine, etc.

Le R. P. Dom CONSTANTIN NAVARRE lui succéda. Monseig^r l'Archevêque d'Arles, abbé de ce monastère l'établit son grand vicaire ; il fut prieur l'an 1637 et gouverna deux ans.

Le R. P. Dom BRUNO VALLES, l'an 1640 (1), gouverna cinq ans, après fut prieur à N. D. d'Evron. Il fit accomoder le chapitre et y faire la cheminée, à la sollicitation du R. P. Visiteur, de laquelle on s'est servi fort peu de temps. Il acheta la petite custode pour porter à l'autel de N.-Dame pour la communion des séculiers. Il fit faire aussi quelques ornements, entre autres, la chape rouge avec les fleurs d'or. On acheta la maison qu'on appelle communément du merle, qui est devant notre réfectoire. Bref il fit si bien par sa conduite, qu'on n'emprunta pas la somme de deux mille livres qu'on avoit eu permission d'emprunter pour subvenir aux nécessités du monastère. De son temps, nous recûmes une petite relique de saint Eloy.

Le R. P. Dom RUPERT LAVIALLE lui succéda l'an 1645, lequel après avoir prêché le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge de l'année suivante tomba malade, et étant allé au monastère de saint Augustin de Limoges, il y mourut et fut enterré l'an 1646, si bien qu'il ne fut prieur qu'un an et quelques mois.

De son temps, nous achetâmes le poêle pour porter le Très Saint Sacrement et deux chapes de satin à fleurs, et quelques ornements pour l'autel de la Sainte Vierge. La cellérierie fut ainsi faite de son temps.

(1) Il avait pour sous-prieur Dom Martin Deliesme dont il est parlé dans le chapitre suivant.

Après son décès, le R. P. Dom Ambroise Frégeac, sous-prieur, eut le gouvernement du monastère jusqu'à l'année suivante que le R. P. Dom MONMOLLE GEOFFROY, de prieur claustral et de maître des novices de Saint Augustin, fut nommé prieur de Solemnac, en la diète qui fut tenue la même année de 1647. Il ne gouverna qu'un an, car au chapitre général de l'année suivante, il fut élu prieur de saint Rémy de Reims. De son temps fut fait le rétable de Notre-Dame.

Le R. P. Dom AMBROISE FRÉGEAC lui succéda l'an 1648 et gouverna trois ans, et l'an 1651 fut élu abbé à Saint-Augustin-les-Limoges. Il fit faire le Chartier pour conserver les titres du monastère, et la petite chambre basse pour les hôtes, proche la cuisine. Il fit aussi faire deux grands reliquaires de bois doré pour y enchâsser certaines reliques qu'on nous avait données. On commença de son temps de faire les reconnaissances d'Ancdde. Il fit faire le grenier qui est sous les chambres du dortoir.

Le R. P. Dom FRANÇOIS DU CHER, prieur claustral de Saint-Augustin, fut nommé prieur de Solemnac l'année 1651 et fut prieur trois ans. Il fit faire diverses réparations sans endetter le monastère, car il fit faire le rétable du grand autel avec les tableaux, une chape de satin à fleur, garnie de dentelles d'or (1) avec la chasuble, tunique et parement d'autel pour les jours solennel. Il fit faire l'entrée du monastère et le côté du cloître qui est du côté du réfectoire et quelques autres. Et après il fut élu prieur du monastère de la Très Sainte Trinité de Vendôme, au chapitre général tenu à Marmoutier-les-Tours, l'année 1654 (2).

Le R. P. Dom LOUIS JAMET, de prieur claustral de Saint-Augustin, fut élu prieur de ce monastère l'an 1654. Il a continué le cloître que son prédécesseur avoit commencé et a fait faire le côté devers l'abbaye et donné commencement du côté de l'église; il a fait

(1) Cette chape existe encore à Solignac, ainsi que plusieurs autres dont il est parlé précédemment.

(2) Dans la vie de Saint-Martial, le père Bonaventure parle de ce religieux en ces termes : « Nous avons à traiter de la fondation du monastère de Solignac, en laquelle nous nous servons des mémoires du R. P. Ducher, bénédictin, qui en a fait une Carthe assez curieuse et en bel ordre, qu'il a eu la bonté de me prêter, quand je fus à l'abbaye de Solignac, pour y visiter les monuments du monastère, » (*Bonaventure de saint Amable*, III, p. 229. Ouvrage imprimé en 1680.) — Cette « Carthe curieuse et en bel ordre » est peut-être le « Tableau historique du Monastère de Saint-Pierre-de-Solignac » conservé à la Bibliothèque nationale n° 13691, où je prends la liste des abbés terminant cette chronique.

changer le puits qui étoit comme nous l'avons désigné ailleurs et fait agrandir la cour de chez Sinigou. Il a fait griller la sacristie et procuré la grande croix d'argent pour porter aux processions, en laquelle il y a un morceau de la vraie croix de notre rédemption. Il a fait réparer un pilier de l'église qui menaçoit ruine (le feu y ayant été mis au dernier siècle par les Huguenots) et autres réparations au clocher et à l'église, et même un conduit du côté du cimetière pour empêcher les eaux d'entrer en icelle qui gâtaient le fondement. Il l'a encore fait couvrir toute de nouveau, à cause qu'il pleuvoit en divers endroits sur les voutes.

Nous avons eu aussi de son temps un bras d'argent qui coûte plus de cinquante écus, pour y mettre une petite relique de saint Cloud, laquelle lui avoit été donnée par un de nos amis.

C'est lui encore, qui l'année 1657, ayant été continué prieur de ce monastère, a procuré que le tabernacle du grand autel a été doré, et ce par les libéralités de Léonarde Chavagnac, veuve de feu Jacques Lombard, lequel ayant été enterré dans notre église devant l'autel de saint Cloud, la dite Léonarde Chavagnac pour ce sujet et autres œuvres de charité exercées envers elle, ou défunt son mari, témoigne d'une grande affection à ce monastère, ce qui a obligé le R. P. Prieur de lui procurer des lettres d'affiliation. Il a fait faire aussi quelques ornements, entre autres, une chape de damas blanc garnie de petite dentelle d'or.

En la diète annuelle tenue l'an 1658, il fut fait prieur de Brantôme et eut pour successeur :

Le R. P. DOM BENOIT RABBY, lequel, la même année 1658, de prieur de Brantôme fut élu prieur de ce monastère. Il a fait acheter des tapisseries pour orner et accomoder la sacristie.

De son temps, par les libéralités de quelques personnes, a été achetée une croix d'argent doré, dans laquelle la particule de la Sainte-Croix qui étoit à la croix qu'on portoit aux processions a été mise, afin de l'exposer aux fêtes solennelles sur le grand autel, et la donner à baiser plus facilement à ceux qui la demandent assez souvent. Il fit faire quelques autres petites réparations. De son temps, le rétable du grand autel a été doré. Il s'est étudié à mettre la confrérie du Saint-Rosaire en meilleur état qu'elle n'étoit auparavant. Il ne fut prieur que deux ans, car au chapitre général, tenu l'année 1660, il fut déchargé de son office.

Le R. P. DOM ETIENNE ROULLEAU lui a succédé, l'année 1660, ayant été nommé prieur par les Révérends Pères définiteurs du chapitre général tenu à Marmoutier-les-Tours, ayant été cédier et sous-prieur auparavant. C'est lui qui a fourni aux dépenses qui ont été

faites par ses trois prédécesseurs, tant pour les réparations qui ont été faites durant leur temps, que pour l'embellissement du grand autel et de l'église, auxquels il a beaucoup contribué. De son temps le rétable de l'autel de la Sainte Vierge a été fait et doré, et celui qui y étoit auparavant a été mis à saint Cloud et doré, comme aussi celui de l'autel de saint Eloy, communément dit l'autel de sainte Anne, a été fait et doré. Il a fait aussi accommoder le dortoir pour la commodité des religieux, et acheté le reste des maisons qui sont devant le réfectoire, en intention de fermer le passage, mais nonobstant la permission de M. l'Abbé, et obtenue pour ce sujet, ce dessein n'a pas encore réussi jusqu'à présent, au commencement de cette année 1665. Mais il faut espérer que le Bon Dieu fera que le tout retournera à sa gloire et à son honneur pourvu que nous soyons conformes à sa très sainte volonté.

L'année 1663, les tableaux qui sont aux chaires des religieux dans le chœur, ont été faits par un peintre de la ville de Limoges nommé le sieur Beulaigue (1).

L'année 1664, les maisons qui étaient devant le réfectoire, depuis la porte murée jusqu'à la maison de Chambon, ont été ou changées ou achetées, hormis deux qui étaient déjà au monastère depuis quelques années; Monsieur l'abbé a donné son consentement pour fermer la dite porte et chemin. L'achat de toutes ces maisons revient à quelques sept mille livres, ce qui a endetté le monastère. Mais l'année 1666 au chapitre général, il fut élu prieur de Saint-Angel, n'ayant pu exécuter son dessein touchant la clôture prétendue, pour les oppositions du sieur Blondeau et autres habitants, comme il sera dit ailleurs.

Le R. P. DOM ILDEFONSE VIGIER, prieur de Saint-Angel, et l'ayant été en d'autres monastères, et enseigné la théologie, lui a succédé la même année 1666. Il fit achever de paver l'église en partie des libéralités de Madame Lombard. Les pierres furent prises au Mas du Puy, du consentement du sieur du Vergier, trésorier et seigneur dudit lieu. Il fit aussi diminuer la communauté pour épargner quelque chose et pouvoir payer les dettes contractées par son prédécesseur pour l'achat des maisons desquelles il a été parlé. Il fut

(1) On voit encore quelques-uns de ces tableaux aux stalles du chœur de Solignac. Leur auteur est apparemment Psalmet Beulaigue, maître peintre à Limoges, mort en 1679 âgé de soixante ans, ou Pierre Beulaigue, aussi maître peintre de cette ville, mort le 2 décembre 1685. Cette famille avait quelques rapports avec celle de notre grand peintre émailleur Léonard Limosin, puisque le 28 mars 1691, Jean Beulaigue était parrain de sa fille Simone Limosin.

prieur cinq ans, et l'année 1671, en la diète tenue la même année à Paris, a été déchargé de son office, et a eu pour successeur :

Le R. P. dom DIEUDONNÉ Buisson, qui est arrivé le 21 de juin, après avoir fait son possible auprès des supérieurs majeurs pour être exempté de cette charge. La communauté a été augmentée, et il a eu soin des jeunes profes, desquels il a été le directeur. De son temps, les deux petits reliquaires d'argent ont été faits, et achetés le 2 de juin de l'année 1672, et ont coûté cent quarante six livres, et pesent un chacun deux marcs, une once et cinq deniers.

Dans l'un desquels a été mise la petite relique de saint Eloy que nous avons eue du monastère de Chelles, comme il est dit plus bas, et de l'huile du tombeau de sainte Catherine, vierge et martyre, tiré d'un chef de cuivre, où est demeuré une partie du crâne de saint Paul, apôtre, et quelques petites reliques de saint Marc, évangéliste, saint Martin et saint Blaise, tirées du même chef.

Dans l'autre a été mis un morceau de bois, qu'on croit être de la Sainte Croix, comme témoigne l'ancien sacristain, et a été tiré du même chef de cuivre. Et une dent et un petit ossement de la main de saint Martin, tirés d'un chef en bois, où le tout avait été conservé longtemps. Et partant il faut corriger ce qui se trouve dans le procès-verbal des reliques de ce monastère, fait par le R. P. dom Placide Roussel, ci-dessous rapporté.

CHAPITRE XXVII

Catalogue des Prédicateurs de notre Congrégation qui ont prêché en ce monastère depuis notre introduction en icelui.

La voie la plus commune dont N.-S. se sert pour attirer les âmes à sa connaissance et à son amour, c'est la prédication, par le moyen de laquelle une infinité de personnes ont fait et font tous les jours divorce d'avec le monde et le péché, pour embrasser la vertu. C'est pourquoi je veux mettre ici un catalogue des personnes qui se sont adonnées à ce saint exercice, depuis notre introduction en ce monastère, tant pour faire voir l'obligation que ce peuple a à Dieu, qui a eu le soin de leur envoyer de temps en temps des personnes capables de les instruire et zélées pour leur salut, que la charité de nos RR. PP. qui les y ont occupées.

Le premier qui commença de s'adonner à ce saint et louable

exercice fut le R. P. RORICE LIMOGAUD, durant les années qu'il fut prieur.

Le 2°, DOM BERNARD JEVARDAC.

Le 3°, DOM CHRYSOSTOME THOMAS ; on l'appeloit ici le père maldisant à cause qu'il reprenoit fort le vice. Il étoit de Lorraine et y est mort.

Le 4°, le R. P. DOM MAUR TASSIN ; il s'y employoit avec une grande ferveur, comme nous avons vu ci-dessus.

Le 5°, DOM MARTIN FITEAULX. Il prêcha en divers lieux, et une fois en la paroisse Saint-Michel de Limoges le jour de fête du dit Archange au mois de septembre, avec applaudissements.

Le 6°, DOM MAUR BARRIS. Il fut envoyé peu après en Gascogne et y est mort ayant un grand soin d'instruire le pauvre peuple des monts Pyrénées, duquel il étoit fort affectionné.

Le 7°, DOM LOUIS PONTU ; il prêcha en d'autres endroits et fut abbé de Saint-Alyre-les-Clermont.

Le 8°, DOM HUGUES COLCON, lequel Mgr l'archevêque d'Arles, abbé de ce monastère, ayant entendu, pour porter les habitants de la ville à le venir entendre, dit qu'il lui sembloit entendre un autre père Coton. Il fut prieur à Notre-Dame de la Daurade à Toulouse.

Le 9°, DOM BONIFACE LETANT, lequel est à présent visiteur en la province de Gascogne.

Le 10°, DOM RAPHAEL BOYGE, lequel prêcha depuis l'Avent et Carême à la Chaise-Dieu, et les dimanches et fêtes de l'année à Saint-Jean-d'Angély et ailleurs. Il alloit souvent au Vigen.

Le 11°, DOM RORICE GOTTEREAU. Il fut prieur de Saint-Pierre-de-Mauriac.

Le 12°, DOM AMBROISE FREGEAC, étant ici simple religieux, puis sous-prieur, et enfin prieur, s'est fort employé à ce saint exercice. Il alloit aussi fort volontiers par les villages instruire le simple peuple.

Le 13°, DOM GERALD PINET, étant ici sous-prieur. Il fut après élu prieur de Brantôme.

Le 14°, DOM MARTIAL BACHELLERIE, lequel étant allé prêcher à Saint-Augustin un jour de N. B. P. saint Benoit, mérita de recevoir cette louange de Monsieur l'official qui y assistoit : *potens opere et sermone*.

Le 15°, DOM ANDRÉ HEGUET. Durant trois ou quatre ans qu'il a été ici sous-prieur, a prêché à diverses fois et est allé aux villages.

Le 16°, DOM JEAN CHANALLE.

Le 17°, DOM HILARION DURAND.

Le 18°, DOM FRANÇOIS DUCHER, lequel auparavant de venir ici pour être prieur, ayant prêché à Saint-Augustin la fête de N. B. P. saint Benoit, un bon père que je ne nomme pas, de ceux qui pen-

sent tout savoir dit, en applaudissant à sa prédication, qu'il ne pensoit pas qu'un bénédictin sut si bien prêcher.

Le 19^e, DOM CLAUDE TOURNEMIRE, l'an 1654.

Le 20^e, DOM JEAN VILLARET, sous-prieur, l'an 1655.

Le 21^e, le R. P. DOM LOUIS JANET, l'année 1656.

Le 22^e, DOM PHILIPPE MICHEL, l'année 1657.

Les 23^e et 24^e, DOM ANTOINE SALES et DOM FRANÇOIS CHAPPE, en 1658, ont prêché alternativement les dimanches et fêtes de l'Avent et du Carême.

Le 25^e, le R. P. DOM BENOIT RABBY, tandis qu'il étoit prieur, a commencé à prêcher le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge l'an 1658 et continué l'Avent, Carême et autres fêtes 1659.

Le 26, DOM ROBERT NEMPDE, l'année 1660.

Le 27^e, DOM HUGUES BÉRALD, les années 1662-63.

Les 28^e et 29^e, DOM JACQUES MORANDON et D. JEAN-FRANÇOIS BARTHÉLEMY, l'Avent de l'année passée et le Carême de cette année 1665.

Outre ceux-là qui ont prêché longtemps ici, ou Avent, ou Carême, en voici d'autres qui ont donné quelques prédications en passant :

Le R. P. DOM MAUR DUPONT, étant abbé de Saint-Augustin, venoit ici parfois prêcher. Il fut président de la Congrégation et depuis peu est mort à Saint-Denis en France. Celui-ci me reçut à la Sainte Religion.

DOM AUGUSTIN DUPIN, natif de Limoges.

DOM JEAN DE VAULX.

DOM ELOY ENIQUE.

DOM JOSEPH BOURGUINOUX ; il enseigna la théologie en Normandie et mourut à Bordeaux.

DOM CONSTANTIN NAVARRE, étant prieur, fit le catéchisme et quelques prédications du temps que Mgr d'Arles demouroit ici.

DOM RUPERT LAVIALLE, comme nous avons dit, parlant des prieurs de ce monastère.

DOM MONTMOLLE GEOFFROY, étant aussi prieur, donna quelques prédications.

DOM MARTIN DELIESME (1), étant sous-prieur sous le R. P. Bruno

(1) C'est à lui que Laurent Dumas envoya le manuscrit que possède aujourd'hui la Bibliothèque nationale (fonds latin n° 12697). Voici une partie de sa lettre d'envoi :

« Pax Christi. — Mon Révérend Père,

» Je vous envoie un abrégé des antiquités de ce monastère de Solignac, ne sachant à qui m'adresser qu'à votre Révérence, que je salue de tout mon cœur, quoiqu'il semble qu'elle ne se souvient plus de moy. Il y a longtemps que j'avois ce désir, mais certes mes incommodités journalières m'en ont empêché, et encore ay je eu bien de la

Valle, fit le catéchisme et quelques prédications, D. RAPHAEL BOYGE, prédicateur ordinaire, s'étant trouvé incommodé.

DOM ANDRÉ FAYE, natif de Solemnac, prêcha un jour de l'Ascen-

peine de venir à bout de ce petit échantillon, n'ayant peu ny en mieux escrire, ny en mettre plus longt, ainsi que je l'ai redigé dans un livre, il y a plus de seize ans, depuis que le Très Révérend Père supérieur général Dom Grégoire Tarrisse, d'heureuse mémoire, en fit l'ordonnance à tous les supérieurs de la Congrégation. Si vous trouvez qu'il y ait quelque chose en ce monastère qui puisse servir à nos pères qui travaillent, quelqu'un prendra la peine de le faire savoir à nostre Révérend Père Pricur, et il le fera descrire plus au long. Il me semble que des le commencement j'ai envoyé copie de tout ce que j'avois trouvé, hormi des privilèges de Charles le Chauve que je ne pouvois lire, mais du depuis l'ayant leu et décrit, je vous l'envoie. Je n'ai point aussi fait de mention de ce qui se passa à nostre introduction, ni du pauvre état ou étoit ce monastère, ni du service qu'on a rendu aux habitants, soit par les prédications, confessions, et m'assurant que vous en avez assez de connaissance; comme aussi des réparations qui ont été faites. Si neantmoins vous jugez que cela soit nécessaire, faites le savoir (s'il vous plaist) et le tout vous sera renvoyé bien au longt.

» . . . Je pensois finir icy, mais j'ay creu que vostre Rev. seroit bien aise de scavoir les petites réparations qui ont esté faictes depuis que vous estes sorty de Solemnac. L'entrée du monastère a esté renouvelée, et la porte qui estoit toute. et que vous aviez veue a esté mise; les costés du cloitre, du réfectoire et de l'abbaye sont faits, mais non pas lambrissés, et le costé de l'église commencé. Le dortoir qui ressembloit à un galettas, a esté couvert, est a présent fort beau et commode. Nous avons eu une belle croix d'argent pour porter en procession; et la particule du bois de la Sainte Croix, que le R. P. dom Placide Roussel y avoit fait mettre, en a esté tirée, pour mettre dans une petite d'argent doré, pour donner à baiser à ceux qui la demandent, pour actions de grâce de guérison reçue. On a fait faire aussi un bras d'argent dans lequel a esté mise une relique de Saint-Cloud. Au grand autel il y a un retable tout doré, avec le tabernacle et l'autel de la Sainte-Vierge, et mesme le tabernacle et retable d'où au milieu duquel est l'image de la Sainte Vierge. A l'autel de Saint-Cloud et de Sainte-Anne, chacun leur petit retable doré. Vostre Révérence scait bien qu'elle nous procura l'encensoir d'argent, quoique avec beaucoup de peine. Ce sera assez pour ceste fois. Souvenez vous toujours du pauvre Solemnac, et particulièrement en vos saints sacrifices, n'oubliez pas celui qui est de cœur et d'affection,

» Mon Révérend Père,

» Votre tres humble et obéissant confrère,

» FR. LAURENT DUMAS, B. J.

» De Solemnac, le 30 septembre 1663.

» Au Révérend Pere Martin Deliesme, religieux benedictin, demeurant au monastère de Saint-Germain-des-Près-les-Paris. »

sion, il fut prieur de Brantôme, de la Chaise-Dieu et de Saint-Maixent.

DOM LOUIS SERRE, natif aussi de Solemnac, étant venu voir ses parents, prêcha le premier dimanche d'octobre à la fête du Saint-Rosaire. Il a prêché en divers lieux, mais particulièrement à Saint-Porcin, où il a demeuré fort longtemps.

DOM MAUR AVOL a prêché ailleurs plusieurs fois Avent et Carême.

DOM PIERRE RÉTIF, étant celérier en ce monastère, fit quelques prédications.

DOM CHRYSOSTOME VEYSSIER ; il a prêché en divers lieux.

DOM ETIENNE LÉGRIS, étant secrétaire du R. P. Visiteur, s'étant ici trouvé le jour de la Conception de la T. S. Vierge, y prêcha, l'an 1651.

DOM FRANÇOIS DE VILLEMONTÉYS, étant prieur claustral de Saint-Augustin, prêcha ici un dimanche de Carême de l'an 1655.

DOM FRANÇOIS DE MONCLAR, à deux diverses fois.

DOM GERMAIN BACQUELIN a prêché ici le premier dimanche de Carême de l'année 1656 et à la paroisse le jour de la dédicace de Saint-Michel.

DOM JEAN LANOTHEUR, lecteur en philosophie, a fait quelques prédications.

DOM JEAN-DAMASCÈNE COUDERT, DOM JEAN NICAUD, D. JACQUES MARCHANDON, D. JEAN PIGNE et DOM ANSELME COLOMBET, étant religieux de Saint-Augustin, vinrent prêcher un dimanche de Carême de l'année 1661. Et le dit Dom Jean-Damascène Coudert, étant ici depuis sous-prieur, a fait d'autres prédications l'année 1664.

DOM HUGUES BÉRARD a prêché trois Carêmes et trois Avents avec les principales fêtes de l'année.

CHAPITRE XXVIII

Diverses coutumes pratiquées autrefois en ce monastère de Solemnac.

ET PREMIÈREMENT DES FÊTES.

En lisant quelques vieux manuscrits qui nous sont restés des antiquités de ce monastère, j'y ai rencontré plusieurs saintes pratiques dont nos prédécesseurs avaient accoutumé de se servir,

lesquelles comme étant saintes et louables, j'ai jugé à propos de les ramasser ici pour les laisser à la postérité, pouvant servir d'édification à ceux qui prendront la peine de les lire. Je commencerai donc par ce qui concerne la célébration des fêtes et la solennité avec laquelle ils avaient accoutumé de les célébrer.

Or comme les fêtes sont diverses, aussi la solennité en étoit diverse, et pour ce, ils la réduisaient, ce me semble, à trois ou quatre classes.

La première étoit des plus solennelles auxquelles ils avaient accoutumé de mettre *omnes in cappis*.

La seconde de celles qui n'étaient pas si solennelles qu'ils appelaient simplement *in cappis*.

La troisième de celles auxquelles tous les religieux étaient revêtus en aube seulement, et celles-ci y étaient en grand nombre, et ils les distinguaient par ces mots : *omnes in albis*.

Et la quatrième étoit de celles qu'ils spécifiaient par ces mots : *duo in albis*.

Après celles-là, ils avaient les autres fêtes qui se célébraient simplement et sans une solennité.

§ I. — DES FÊTES DE LA 1^{re} CLASSE.

Les fêtes que nos prédécesseurs célébraient fort solennellement étaient suivant l'ordre des mois où elles arrivent :

Au mois de janvier — L'Épiphanie ou jour de Rois, *omnes in cappis*. *Duplex majus*, dit le manuscrit duquel ceci a été tiré. Et après le jour de saint Théau, religieux de ce monastère, avec octave, la fête duquel ils célébraient le lendemain de Rois qui fut le jour de son décès.

Au mois de mars, le saint jour de Pâques, ou selon le mois auquel il arrivoit, et de même en étoit de l'Ascension et de la Pentecôte.

Au mois de mai, le 9 d'icelui, ils célébraient de la même façon le jour de la Dédicace de notre église.

Au mois de juin, le quinzième d'icelui, la translation de sainte Fauste, vierge et martyre, avec octave.

Au même mois, le lendemain de saint Jean-Baptiste, ils célébraient la translation du bras de saint Remacle, avec octave, et la fête des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Au mois de juillet, ils célébraient avec pareille solennité, la translation du bras de saint Eloy notre fondateur, de Noyon à ce monastère, qui nous fut donné par l'évêque Baldoyn, ainsi que nous avons dit ailleurs ci-dessus ; c'étoit le cinquième du dit mois.

Au mois d'août, la fête de saint Pierre aux liens, le premier jour d'icelui, et le quinzisième la fête de l'Assomption de la T.-S.-Vierge étoit du même ordre, avec octave.

Au mois de septembre, la fête de saint Remacle, premier abbé de ce monastère et puis évêque de Liège, avec octave.

La nativité de la T.-S.-Vierge fut mise en ce rang par l'abbé Archambaud.

Au mois de novembre, la fête de Tous les Saints étoit de cet ordre.

Au mois de décembre, le 1^{er} jour d'icelui, la fête du glorieux saint Eloy, notre fondateur, et la fête de la Nativité de N.-S.-J.-C. avec pourtant quelque différence comme nous verrons à présent.

Parmi ces fêtes, il n'est pas fait mention de celle du Très-Saint-Sacrement, parce que comme je crois, elle n'étoit pas encore instituée quand le livre dont ceci a été tiré fut écrit (1), car il est certain qu'après elle fut célébrée avec pareille solennité.

§ II. — QUELQUES DIVERSITÉS TOUCHANT LES SUSDITES FÊTES.

Or, quoique toutes les fêtes fussent en quelque sorte semblables quant à la solennité, néanmoins, il y en avoit quelques unes qui avoient quelque chose pardessus les autres ; et telles étaient la Nativité et la Résurrection de Notre Sauveur, le jour de l'Epiphanie, l'Ascension, le jour de la Pentecôte, l'Assomption de la Très-Sainte-Vierge, la fête de saint Pierre et de saint Paul, et la fête de saint Eloy. Auxquelles premièrement on sonnoit les cloches extraordinairement, spécialement la nuit pour matines. De plus le grand autel et tous les religieux étaient encensés, et on mettoit quatre parements au grand autel, et à la fin de chaque nocturne, le sacristain avoit soin d'en oter un, ils étaient tous de diverses couleurs. De plus on allumoit plusieurs cierges à l'entour du grand autel, comme nous voyons être pratiqué ès églises cathédrales et en quelques uns de nos monastères les plus célèbres. On faisoit aussi la procession solennelle par le cloître, tous les religieux étaient revêtus de chappes. De plus l'octave des dites fêtes avoit quelque chose de particulier, car l'invitatoire à matines étoit chanté par deux religieux revêtus en chappes, et semblablement à la grande messe, les chantes se revêtaient. La commémoration de la Très-

(1) La fête du Très-Saint-Sacrement a été célébrée pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte en 1264, ainsi que le prescrit la Bulle d'Urbain IV instituant cette fête. L'observation de Dom Dumas est parfaitement exacte.

Sainte-Trinité, la fête de saint Pierre aux liens, et la fête de tous les Saints sont de pareille solennité que les précédentes, mais on ne fait point de procession par le cloître, et on ne met point trois parements d'autel, on ne sonne point extraordinairement à matines. Quand l'Annonciation de la Sainte-Vierge n'arrive point en Carême, elle est de pareille solennité.

§ III. — LES FÊTES DU SECOND ORDRE.

Les fêtes de cette classe étaient : Au mois de février, la Purification de la Sainte-Vierge, auquel jour ils allaient à l'église de Notre-Dame faire la bénédiction et distribution des cierges. Le cardinal Baronius remarque que saint Eloy fut instituteur de cette sainte cérémonie en l'église (1). Avec octave.

Au mois de juin : La fête du glorieux saint Jean-Baptiste, et de saint Martial. Avec octave.

Au mois de juillet : La translation du corps de notre B. P. saint Benoît, avec octave et quatre parements à l'autel.

Au mois de novembre : La fête de saint Martin de Tours, avec octave.

Au mois de décembre : La fête de la Conception de la Sainte-Vierge, et la fête des saints Innocents. Ils appelaient ces fêtes *in cappis*.

§ IV. — LES FÊTES DU TROISIÈME ORDRE.

Les fêtes de cette classe sont en grand nombre. Ils les signifiaient par ces mots : *omnes in albis*. Telles étaient :

En janvier : La Circoncision de Notre-Seigneur. La Conversion de saint Paul, et la fête de saint Vincent. Avec octave.

En février : La Chaire de saint Pierre, et saint Mathias apôtre.

(1) « L'origine de cette cérémonie est assez difficile à assigner d'une manière précise. Selon Barnius, Thomassin, Baillet, etc., elle aurait été instituée vers la fin du cinquième siècle, par le pape saint Gélase, pour donner un sens chrétien aux restes de l'ancienne fête des Lupercales, dont le peuple de Rome avait encore retenu quelques usages superstitieux. » (DOM GUERANGER. — *L'année liturgique*.)

« Le pape Gélase I^{er}, saint Ildéfonse, saint Eloi, sermon 2^o, saint Sophrone de Jérusalem, saint Cyrille d'Alexandrie, etc., en parlent dans les discours qu'ils ont faits sur cette fête. » (GODESCARD. — *Vie des Pères Martyrs*, etc.) Il pourrait se faire que saint Eloi fut l'instituteur de cette cérémonie dans les contrées qu'il évangélisa, ce qui ne contredit en rien les autres opinions.

En mars : La fête de notre B. P. saint Benoit, et l'Annonciation de la Sainte-Vierge, et si cette fête venoit après Pâques, ils la célébraient fort solennellement comme nous avons vu ci-dessus. Il est aussi croyable qu'ils en faisaient de même de celle de notre B. P. saint Benoit, néanmoins, comme elle tombe toujours en Carême ils n'en ont point fait mention.

En avril : La Translation de saint Téau, et saint Marc évangéliste.

En mai : Saint Jacques et saint Philippe. L'Invention de la Sainte-Croix. Saint Jean devant la porte latine, et l'ordination de saint Eloy, qu'ils célébraient le quatorzième.

En juin : Saint Barnabé apôtre, et la translation de saint Eloy qu'ils célébraient le vingt-septième.

En juillet : La Commémoration de saint Paul. L'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul. L'octave de la translation du bras de saint Eloy, sainte Marie-Madeleine, saint Jacques, et sainte Anne mère de la Sainte-Vierge.

En août : L'Invention de saint Etienne. La transfiguration de Notre-Seigneur, l'octave de saint Pierre, saint Laurent, saint Barthélémy. L'octave de l'Assomption, et saint Ouen qu'ils célébraient le vingt-sept, et la Décollation de saint Jean.

En septembre : L'octave de saint Remacle. L'Exaltation de la Sainte-Croix. L'octave de la Nativité de la Sainte-Vierge, sainte Fauste, vierge et martyre, saint Mathieu, apôtre, saint Maurice, saint Michel, saint Cloud.

En octobre : Saint Prime et saint Félicien, saint Denis. La Translation de saint Martial, saint Luc, saint Simon et saint Jude, apôtres.

En novembre : L'octave de tous les Saints, sainte Catherine, saint André.

En décembre : La Translation de notre B. P. saint Benoit que nous appelons l'illation, saint Nicolas. L'octave de saint Eloy, saint Psalmet qu'ils célébraient le sixième, saint Thomas, apôtre, saint Etienne, saint Jean, évangéliste, saint Thomas, archevêque de Cantorberie.

§ V. — LES FÊTES DU QUATRIÈME ORDRE.

Outre les fêtes que nous avons rapportées ci-dessus, desquelles la solennité étoit plus grande, il y en avoit d'autres qu'ils célébraient moins solennellement, lesquelles sont spécifiées par ces mots : *duo in albis*. Telles sont :

Au mois de janvier : Saint Hilaire et sainte Agnès, vierge et martyre.

En février : Sainte Agathe, vierge et martyr.

En mars : Saint Grégoire, pape.

En novembre : Sainte Cécile, vierge et martyr, et saint Clément, martyr.

En décembre : Sainte Valérie, vierge et martyr, sainte Luce, vierge et martyr.

Il n'ont point spécifié ce qu'ils avaient coutume de faire en ces fêtes, ni aux précédentes.

Voilà généralement toutes fêtes qu'on avoit accoutumé de célébrer avec des solennités particulières en ce monastère, desquelles nous en avons retenu une bonne partie, et délaissé quelques-unes quoique en petit nombre. Entre lesquelles il n'est point fait de mention de la Visitation de la Sainte-Vierge que nos prédécesseurs immédiats célébraient avec une solennité particulière. Pour les autres qu'ils célébraient simplement il n'y a rien de particulier. Quand aux fêtes les plus solennelles, l'office étoit long extraordinairement, car à matines, ils lisaient des leçons qui étoient fort prolixes, comme on peut le voir dans un grand bréviaire, écrit à la main, qui nous est resté.

Le jour de saint Jean-Baptiste on avoit accoutumé de dire deux grandes messes, comme le jour de Noël on en dit trois ; mais cette coutume a été abrogée. Ils avaient ordinairement des offices propres pour la célébration des dites fêtes ; comme aussi des hymnes, antiènes et oraisons pour chaque heure de l'office, comme on peut le voir dans les livres qui nous sont restés, où il se trouve diverses bénédictions pour plusieurs choses en particulier ; comme aussi la manière de faire profession, différente en quelque chose de celle dont on se sert à présent, et non seulement pour les religieux, mais encore pour les religieuses. Des oraisons quand on coupoit les cheveux aux petits enfants qu'on admettoit dans le monastère ; comme aussi quand on faisoit la tonsure aux religieux, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de raconter, qui toutes, dénotent pourtant la dévotion de la vénérable antiquité.

CHAPITRE XXIX

Des processions qu'on avoit accoutumé de faire autrefois en ce monastère.

Tous les bons catholiques savent comme il n'y a rien si fréquent en l'église de Dieu que l'usage des processions, lesquelles sont un

moyen efficace, tant pour arrêter la colère de Dieu irrité par les péchés de ses créatures, que pour obtenir abondance de ses bénédictions et faveurs, comme nous voyons souvent par expérience, de sa bonté et miséricorde infinies. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que nos prédécesseurs qui ont été si portés au bien, ont si soigneusement pratiqué ce saint exercice. Je dis nos prédécesseurs qui ont vécu ici du temps de saint Remacle et saint Téau, ou quelque temps après, car pour ceux que nous avons vu de notre temps, au moins la plus part *melius est tacere quam loqui*.

Je trouve donc premièrement que tous les dimanches ils avaient accoutumé d'aller en procession à l'église de la Sainte-Vierge dont nous avons parlé ailleurs.

De plus nous avons vu ci-dessus, comme aux fêtes principales de l'année, ils avaient accoutumé de la faire par le cloître, tous les religieux revêtus en chappes, lesquelles ont été consommées par l'injure du temps. Cette sainte pratique s'observe encore en beaucoup de monastères de notre Congrégation.

Davantage, comme le saint temps du carême est un temps destiné à la pénitence et que notre B. Père saint Benoit ordonne dans sa sainte Règle de s'adonner pendant icelui plus particulièrement aux œuvres de piété et de surerogation : *iis ergo diebus*, dit-il au chapitre qu'il en a composé, *augeamus aliquid ad solitum pensum servitutis nostræ, orationes peculiares*, et nos vrais zelateurs de la sainte Règle avaient accoutumé de faire tous les mercredis et vendredis de carême, comme aussi aux vigiles de saint Jean-Baptiste et de saint Laurent et quelques autres, la procession par le cloître, disant les litanies des saints et des répons et oraisons conformes au temps. Et arrivés à l'église ils disaient les sept psaumes pénitentiels, tous prosternés contre terre, et plusieurs autres oraisons, et ce, auparavant la grande messe.

La même pratique observaient-ils depuis l'Exaltation de la Sainte Croix, jusqu'à la fête de tous les Saints, pourvu qu'il n'arrivât point de fête de douze leçons, ou quelque office solennel pour les défunts.

Que si néanmoins le temps étoit commode tous les vendredis de carême, et le lundi après le dimanche de la passion, ils allaient en procession au Vigen, *ad sanctum Elegium*, chantant en y allant les répons *Inter vestibulum* et *Tua est potentia ; Creator omnium*, ou autres qu'ils spécifiaient, et au retour les litanies des saints.

Quant au jour des Rogations ils faisaient leur procession en cette sorte. Le lundi ils allaient en l'église de Saint-Michel dans la ville, le mardi au Chatenet, où il y avoit un couvent de religieuses de

Grandmont (1), et le mercredi au Vigen, où nous remarquerons en passant que la plupart de leurs processions s'en allaient au Vigen, à cause, comme je crois, que saint Teau y vecut quelque temps, et qu'il y eut une église dédiée au glorieux saint Éloy, comme nous avons remarqué ailleurs.

De notre temps nos prédécesseurs avaient accoutumé de faire tous les soirs procession après vêpres, depuis Pâques jusque à la Visitation de la Sainte Vierge, et ce dans l'église seulement, mais certes de telles processions n'excitaient pas beaucoup à la dévotion, ce que je dis pour les avoir vues.

On nous a aussi assuré qu'au temps de l'Ostension des saintes reliques, qui ordinairement se fait dans le Limousin de sept en sept ans, ils allaient en procession à Limoges visiter le corps du glorieux apôtre saint Martial et les autres saintes reliques qui sont dans la ville de Limoges (2). Ils faisaient aussi de même à Saint-Léonard, à quatre lieues d'ici, où ils allaient en procession visiter son saint corps. Il pourroit bien y en avoir d'autres qui ne sont pas venues à notre connaissance.

De notre temps, auparavant que nous fissions le service dans la grande église, nous avons taché d'abolir une coutume qui s'y pratiquoit à la fête des Rois, tant par les anciens religieux que par le peuple ; on l'appeloit la fête des Pastoureux, d'autant qu'on y commettoit de grandes irréverences.

CHAPITRE XXX

Dès anniversaires qu'on célébroit anciennement en ce monastère.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur, dit la Sainte Ecriture. C'est une sainte et salutaire

(1) Le Chalenet, commune de Feytiat, est éloigné de sept à huit kilomètres de Solignac ; mais les religieux de cette abbaye faisaient encore un trajet plus long lorsqu'ils allaient en procession à Limoges qui est à treize kilomètres.

(2) Une charte du *Cartulaire d'Aureil* que publie en ce moment M. de Senneville parle aussi d'une procession, pendant le carême, allant de Saint-Pierre de Solignac à Limoges, vers 1180. « Domina Richardis, concedentibus suis filiis, Geraldo de Frachet scilicet et Petro Geraldo, pro anima sua donavit Deo et Sancto Johanni duodecim denarios in bordaria de la Vaiseira, qui sunt reddendi in quadragesima, quando processio sancti Petri de Solemniaco vadit ad Lemovicis. Hoc donum fuit factum in generali capitulo Aureliensi. »

pensée que de faire des prières pour les défunts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, auxquels ils n'ont pas satisfait tandis qu'ils étaient en ce monde, et pour l'expiation desquels ils souffrent les flammes du purgatoire, pour la délivrance desquels ils implorent les secours des vivants, à ce que par leurs prières et bonnes œuvres ils puissent en être quittes, et après aller jouir de Dieu à toute éternité.

Nous savons, généralement parlant, la charité dont notre ordre de Saint Benoît a usé autrefois envers ces pauvres âmes, puisque c'est un de ses abbés qui le premier institua dans le monastère de Cluny, la commémoration des fidèles trépassés, le lendemain de la fête de tous les Saints. Ce que l'Eglise reçut par après universellement partout. Et c'est peut-être de là, je veux dire de cette charité, qu'on a remarqué en l'ordre de notre B. P. saint Benoît à prier Dieu pour les âmes du Purgatoire, que sont venues tant de donations qu'on a faites à nos monastères, pour obliger de plus en plus les religieux à s'occuper à ce saint et louable exercice. Car combien d'anniversaires ont été fondés en divers temps, et par toute sorte de personnes, pour le soulagement des pauvres âmes du Purgatoire ; et ensuite combien il y en a-t-il qui par ce moyen ont été délivrées et sont à présent jouissantes de Dieu.

Or si ce monastère a excellé autrefois en plusieurs autres choses de piété et de dévotion, comme nous avons vu ailleurs, il n'a pas été négligeant en celle-ci. Et pour en dire quelque chose en particulier : j'ai trouvé dans un vieux manuscrit qu'après l'enterrement d'un des religieux d'icelui, qui étoit fort long, venant de la sépulture, ils entraient au chœur de rechef et récitaient, tous prosternés à terre, les sept psaumes de la pénitence et plusieurs autres oraisons.

Et pour les anniversaires qu'ils célébraient durant l'année, tant pour les abbés de ce monastère, que religieux ou autres, j'en ai compté dans un manuscrit (1) jusqu'au nombre de deux cent septante quatre. Si bien que à ce compte il ne se passoit guère jour qu'ils ne disent les vigiles et une grande messe pour les défunts, outre la grande messe conventuelle qu'ils disaient toujours à l'ordinaire. Mais il sera bon de voir en particulier comment ils célébraient ces anniversaires.

(1) On peut voir ce Nécrologe qui existe aux Archives de la Haute-Vienne. Il a été publié en grande partie par M. A. Leroux dans les *Archives historiques du Limousin*, tome VI, p. 338.

CHAPITRE XXXI

Comment étaient célébrés les Anniversaires pour les défunts.

Comme les Anniversaires étaient divers, aussi la façon de les célébrer étoit diverse. Or pour en donner quelque connaissance, je ne saurois mieux faire qu'en rapportant les paroles mêmes d'un vieux manuscrit. Je n'en rapporterai que deux ou trois pour éviter proximité :

In Anniversario Geraldi Rodier, monachi. — De dicto cellario debent reddi cuilibet hostiario parvus panis et justa (1) parva de vino; et de prædicto cellario debent offeri sex denarii, videlicet ad primam missam populi unus denarius. Ad missam B. Mariæ unus denarius. Ad missam sancti Michaelis unus denarius. Ad missam matutinalem de prædicto Anniversario duo denarii. Ad missam majorem unus denarius. Tamen dicti hostiarii non debent habere prædicta nisi pulsaverint vigiliam et missam de dicto Anniversario.

On pourra remarquer par ceci, que la messe qu'ils disaient en ces Anniversaires, ils l'appelaient *matutinalis*, à la différence de la grande qu'ils appelaient *major* ou *senior*. Voici celui qu'ils avaient accoutumé de célébrer pour les religieux de Saint-Remacle, avec lesquels ils avaient contracté une grande société, comme nous avons dit ailleurs et l'avons rapporté tout au long. On pourra remarquer en celui-ci beaucoup de particularités.

Anniversarium pro fratribus nostræ Congregationis de Sancto Remacle, quod fit semper quarto die novembris, nisi die dominica venerit, aut fratris nostri obitus :

Debemus dicere vigiliam et missam festive omnibus pulsantibus signis, sicut in aliis bonis anniversariis, et per septem dies, post capitulum, facere processionem cum septem psalmis, videlicet : Verba mea etc. Finitis collectis pro defunctis, dicetur prima die ad altare majestatis, Ant. Adesto Deus unus. > Sit nomen Domini : Salvos fac, et : A porta inferi. Collecta : Omnipotens sempiternus Deus qui dedisti, et collecta : Deus veniæ largitor. Collecta : Deus Caritatis.

Secunda die, ad Sanctam Mariam, cum Ant. Sancta Maria suc-

(1) *Justa* est un vase à boire dont il est parlé au chapitre suivant.

curre miseris, cum versu et collecta de ipsa, et aliis collectis ut supra.

Tertia die, ad altare Sancti Petri, cum Ant. De tuo principatu. ✠ Tu es Petrus. Collecta : Deus qui de beato Petro, et alia ut supra.

Quarta die, ad altare Sancti Dionisii, cum Ant. Sanctus Dionisius. ✠ Viri sancti. Collecta : Deus qui beatum Dionisium, et alia ut supra.

Quinta die, ad altare Sancti Elegii, cum Ant. Sancte Elegi in dulcedo. ✠ Ora pro nobis. Collecta : Deus bonitatis, et alia ut supra.

Sexta die, ad altare Sancti Tillonis. Ant. Deus Pater. ✠ Sancte Tillio confessor. Collecta : Propitiare, et alia ut supra.

Septima die, ad altare Sancti Martini, Ant. Sacerdos Dei Martine pastor. ✠ Ora pro nobis. Collecta : Deus qui populo tuo, et alia ut supra.

Tel étoit l'Anniversaire qu'ils faisaient tous les ans pour leurs confrères de Saint-Remacle. Je l'ai voulu rapporter tout au long, à cause qu'on y peut apprendre particulièrement la solennité qu'ils observaient en semblables Anniversaires, quoiqu'ils ne les célébraient pas tous si solennellement, et plusieurs autres choses.

Pour le même sujet j'en rapporterai un autre qu'ils célébraient tous les ans, le dimanche après la fête de Saint-Léonard :

Anniversarium Confratriæ Sancti Tillonis.

Ipsa die, post vespervas dicitur vigilia, et in crastinum missa omnibus pulsantibus signis. Et illi qui deferunt crucem, candelabra, aquam benedictam, thuribulum debent esse induti. Et primo dicuntur septem psalmi pœnitentiales; et si non sufficiunt alii septem psalmi, videlicet : Verba mea, cum quatuor stationibus videlicet :

Prima in claustro ante capitulum, cum Respons : Subvenite Sancti Dei.

Secunda in portico, cum ♩. Heu mihi Domine.

Tertia ante portam Sancti Dionisii, cum ♩. Ne recorderis.

Quarta ante clucherum ♩. Libera me Domine.

In prima statione, post ♩. Kyrie et Pater, et ne nos. ✠. A porta inferi, et Dominus vobiscum, dicuntur collectæ : Deus veniæ largitor. Deus cui proprium.

In secunda : Præsta Domine, et Quæsumus Domine.

In tertia : Inclina Domine, et Absolve quæsumus Domine.

In quarta statione, collecta : Deus in cujus miseratione, et Fidelium Deus. Pro quo anniversario Bailivi dictæ confratriæ debent x # vini, de bono vino albo et optimo. Il ne falloit pas oublier ceci.

Je n'en rapporterai pas davantage ; ceux-ci suffiront pour faire voir la piété de nos anciens envers les pauvres âmes trépassées. Il y en a pour toute sorte de personnes, et entre autre un qui fut

fondé pour tous les pauvres, et se célébroit le neuvième de novembre tous les ans.

Ils célébraient aussi celui du roi Dagobert, qui donna à saint Eloy ce lieu pour y bâtir le monastère. Mais je n'ai pu trouver la solennité, d'autant que les feuilles du livre ont été perdues par l'antiquité, comme plusieurs autres choses.

Il y en avoit auxquels ils ne faisaient point d'absoute, et tel étoit l'anniversaire de Guido, abbé de ce monastère, et de Audoenus aussi abbé. In quibus septem paupere debent recipi, quibus dantur a Cellario septem parvi panes et dimidium # vini, et a præposito septem oboli pro pitantia : Tamen nos consuevimus facere absolutionem pro illis. Et ainsi de plusieurs autres.

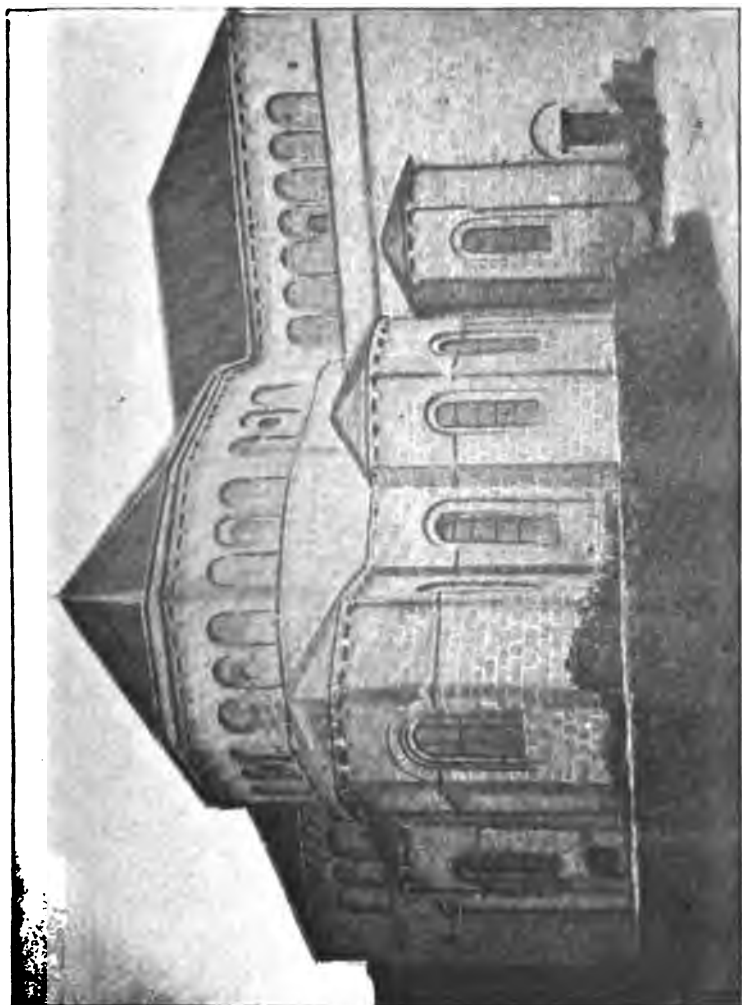
J'avois promis de ne rapporter que deux ou trois de ces anniversaires, pour faire voir ce qu'ils avaient coutume d'y observer, mais d'autant que j'en ai rencontré un autre où il y a quelque chose de particulier, je le rapporterai encore, au moins en partie :

Anniversarium Domini Petri abbatis.

In die anniversarii debent recipi duodecim pauperes in reffectorio, quibus duodecim panes dantur parvi a cellario, et 1 # vini, et a præposito duodecim denarii pro pitancia, et in sero caritatem debet habere conventus ad collacionem. Et sacrista debet facere duos cœreos de duabis libris ceræ, qui cerei debent ardere a principio vigiliæ, usque post absolutionem factam post missam, et facere offertoria omnibus missis, videlicet cuilibet sacerdoti, qui in die anniversarii missam celebraverit, 1 denarium de percantu, et debet dare hostiariis duodecim denarios, videlicet cuilibet sex denarios pane, et vino, et pitantia. Ceux-ci suffiront.

In anniversario Aldegarii de Jaunhac, monachi, tres presbyteri debent recipi in reffectorio, vel alibi, ubi Domino Abbati placuerit, quibus datur a cellario panis et vinum, et a præposito generale et pitancia.

J'ai rapporté ci-dessus une sainte coutume que les religieux pratiquaient tous les ans, le samedi des quatre temps des Avants, laquelle j'ai rencontrée depuis peu dans un de nos monastères, et qu'il sera bon de mettre ici comme en son propre lieu : Die mercurii post festum sanctæ Lucie fiunt jejunia quatuor temporum. Et sabbato leguntur evangelia in clauastro, et il dit que cette coutume se pratiquoit de cette sorte : Le samedi susdit, quatre prêtres, après matines, accompagnés chacun de deux serviteurs, avec deux cierges, s'en allaient aux quatre coins du cloître où ils lisaient les quatre évangélistes tous entièrement, et ce à intention que la foudre ne tombât sur le monastère.



ABSIDE DE L'ÉGLISE DE SOLIGNAC.



CHAPITRE XXXII

De la nourriture des religieux.

Il est croyable que l'observance de notre sainte règle a été longtemps en vigueur en ce monastère et que l'usage de la viande y fut défendu durant plusieurs siècles conformément à icelle, et non seulement l'usage de la viande, mais encore le vin n'y étoit pas servi ordinairement aux religieux. C'est ce que nous pouvons apprendre du règlement que l'abbé Archambaud fit touchant cela et qui est porté dans un des anciens manuscrits.

Il commence ainsi : *Ordonatum est et institutum a Domino Archambaudo juniore venerabili abbate Solemniacense, quod conventus habeat semper vinum ad cenam, vel in sero, diebus feriatis et non feriatis, a festo Natalis Domini usque ad octabas Purificationis Beatæ Mariæ ob reverentiam ipsius. Or, cet Archambaud vivoit l'an 1323, comme nous avons dit ailleurs.*

Ensuite de ce que dessus il ordonne ce qu'on devoit servir aux religieux au réfectoire durant l'année, où il n'est point fait mention de viande en aucune façon ; et même bien rarement de poisson, si ce n'est aux fêtes les plus solennelles, comme Pâques, la Pentecôte, Saint Eloy, Notre Bienheureux Père Saint Benoit, et quelques autres en fort petit nombre, auxquels jours on leur devoit donner *optimos pisces* (1), ou bien *anguillas* (2) *cum poirata* (3) ; par exemple :

(1) Par *optimos pisces*, il faut entendre des poissons de choix, sortant de l'ordinaire. Cette manière de dire se retrouve dans un bon nombre de Coutumiers ou Statuts. Il ne faut pas en conclure toutefois qu'il s'agit de poisson de mer.

(2) *Anguillas*. L'anguille paraît avoir été très abondante dans nos rivières et nos étangs, où on la trouve encore de nos jours.

(3) *Poirata*, le même que *Poreta*. C'est une plante potagère appelée poirée, belle ou corde, que l'on trouve encore communément dans les jardins des habitants de la campagne. Les botanistes la nomment *Betta Cicla*.

In Circoncisione Domini sepias (1) et roffiol (2) et justas desmesurals (3), est-il rapporté.

In festo sancti Tillonis, duquel ils faisaient grande fête, sepias et roffiol, et pisces optimos, et cornutas (4), et ad cenam nebul (5) et oblat (6), et tria ova, et ainsi de plusieurs autres.

(1) *Sepias. Cepias*. Ce mot se trouve fréquemment dans les *Chroniques, coutumiers, obituaires* des monastères limousins aux ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles. Tous les auteurs qui ont publié ces textes, ou qui en ont parlé, le traduisent invariablement par seiches, espèce de poisson de mer. Bien des raisons cependant s'opposent à ce qu'on lui donne cette signification.

Notre chroniqueur vient de nous dire que les religieux de Solignac, qui ne mangeaient jamais de viande, n'avaient alors du poisson que bien rarement. Or, dans les six menus qu'il va citer, les *cepias* s'y trouvent cinq fois, c'est le plat qui est le plus souvent nommé. Il y aurait donc contradiction dans ce qu'il dit si *cepias* indique le poisson de mer nommé seiche.

Ensuite, la distance qui sépare Limoges de la mer, aussi bien que la difficulté et la lenteur des transports au ^{xii^e} siècle ne permettait pas aux religieux de se procurer ce mets dont ils font cependant un si grand usage. De plus, c'est un principe de la règle bénédictine que les religieux doivent se procurer le nécessaire dans le pays même qu'ils habitent.

Enfin un texte de la même époque, que je trouve dans les *Consuetudines Floriacensis cœnobii*, chap. II, lève toute difficulté en nous faisant connaître d'où les religieux tiraient les *sepias*. On y lit : *Ad prandium..... sepias et porretam ab hortulano*. Les sepias et la poirée sont fournies par le jardinier. Il est facile de voir que ce terme désigne les oignons *cœpa* et que dans tout ce chapitre Dom Dumas parle de ce modeste légume et non du poisson, ou mieux du mollusque connu sous le nom de seiche (*Sepia officinalis* L.).

(2) *Roffiol*. Du Cange nous dit que *Roffolus* était une espèce de gâteau que l'on servait dans le monastère de Solignac seulement aux grandes solennités et en dehors du temps de carême, d'où il conjecture que ce gâteau était fait à la graisse, ou confectionné avec des œufs, qu'on ne mangeait pas pendant le carême.

(3) *Justas desmesurals. Justas* ou *Justa*. Justice était un vase à boire, différent du *scyphus*, et dans lequel on versait la rasade supplémentaire aux jours de régal. On le voit cité au commencement du chapitre précédent.

(4) *Cornutas*. Cornuta est une sorte d'échaudé de forme triangulaire (symbole de la Sainte-Trinité), dont l'usage est constaté dans tous les monastères du Limousin. De nos jours, on en fait encore dans un grand nombre de paroisses pour en décorer les rameaux le dimanche de leur bénédiction. Ce gâteau porte maintenant le nom de Cornue.

(5) *Nebula* est une pâtisserie légère. Du Cange nous dit : « *Panes que dicuntur Nebulæ, ex flore farinæ et aquâ* », et ailleurs : « *In ferramento characterato de conspersione farinæ tenuissimæ fiunt*. » C'est ce qu'on fait encore de nos jours sous le nom de gaufre.

(6) *Oblat. Oblatæ*, des oublies, offrandes ou eulogies. C'étaient les

Dominica 1^a, 2^a, 3^a, 4^a et 5^a quadragesimæ ad prandium generale et pitanciam de anguillis vel castaneis (1), et ad cenam sicut aliis diebus dominicis.

Sancti Benedicti, sepias et anguillas cum porrata, sicut in festo Sancti Elegii, si vero evenierit in carnali sepias et ova farsata (2).

In Ressurrectione Domini sep. et roff. et pitanciam de salmone (3), vel optimis piscibus, et justas tert. et cornut. et ad cenam tria ova et unum brassadeu (4); duo brassadelli sunt de (?) uno pane parvo. Ad collationem charitatem (5).

Leur pitance ordinaire étoit des œufs, comme on peut voir dans le susdit règlement, et deux fois l'an ils avoient du *pigmentum* (6), le jour de Noël et le jour de saint Eloy.

Il est vraisemblable qu'ils ne se servaient pas de beurre durant l'Avent et le Carême, d'autant qu'il est rapporté dans l'anniver-

hosties présentées à l'autel au moment de l'offertoire. Dans les monastères, en effet, on avait continué d'observer l'antique coutume de faire « l'offrande ». Mais comme il eut été souvent superflu de consacrer tous ces pains légers, le sacristain en prenait seulement quelques-uns qu'il présentait aux ministres sur une cuillère d'argent. Le reste était réservé et mis à part dans deux vases pour être distribué au réfectoire au moment des repas.

(1) *Castaneis*. La châtaigne, très abondante en Limousin, devait naturellement faire partie de la nourriture des religieux de Solignac. Du Cange cite encore ce passage du Coutumier de Solignac : *Feria secunda quadragesimæ pitanciam de castaneis vel de sepiis imperatis*.

(2) *Ova farsata*, sont les œufs farcis.

(3) *Pitanciam de Salmone*. La pitance était une portion de surrogation. Ce mets était généralement composé de poisson ou d'œufs. Les religieux pouvaient prendre le saumon au pied des murs de leur monastère, car ce poisson voyageur remonte de la Vienne où il est abondant, jusque dans la Briauce son affluent qui baigne Solignac.

(4) *Brassadeu, Brassadelli*. Brassadeu est une espèce de gâteau cuit sur la braise, et Brassadellus un diminutif du même. *Brassadellus, placenta species in prunis excoctæ*, dit du Cange.

(5) *Charitatem*. Il n'est pas facile de bien traduire ce mot; Du Cange en parle dans un grand nombre de significations diverses. Je crois qu'ici il s'agit d'un mets supplémentaire.

(6) *Pigmentum*, n'a pas d'équivalent en français, à moins qu'on le traduise par vin épice ou aromatisé. On trouve aussi dans la Chronique de Saint-Martial (Champeval. — *Bull. de la Soc. arch. du Lim.*, XLII, 337) *vinum herbatum*, qui a le même sens. Le pigmentum constituait le coup du dessert. On voit que les religieux de Solignac ne le prodigèrent pas, puisqu'ils ne l'avaient que deux fois dans un an : à la fête de Noël et à celle de saint Eloi, leur fondateur.

saire de l'abbé Gaubertus, que l'abbé Hugues « assignavit redditus qui erant assignati in ecclesia de Vicano pro anniversario domini Gauberti abbatis, rectorario ad oleum conventus in Adventu Domini et in quadragesima, et etiam camerario ad augmentum vestituræ fratrum. »

Néanmoins ils se servaient des œufs durant les Avents, comme il est rapporté dans le susdit livre. Dominica prima adventus : quinque ova et pitanciam ad valenciam unius denarii, — Octava Sancti Elegii, qui tombe dans les Avents, comme aussi le jour de Saint Thomas, apôtre, decem ova, et justas desmesural.

CHAPITRE XXXIII

Desolations ou ruines du monastère de Solemnac, et par qui causées.

Omnia tempus habent, dit la Sainte-Ecriture, *tempus congregandi et tempus dispergendi*. Il y a un temps pour amasser et un temps pour répandre ce qu'on a amassé. Le premier a passé, il nous faut parler du second. C'est la condition des choses d'ici bas qu'il n'y a rien de stable, mais tout est sujet aux vicissitudes et changements. Notre Bienheureux Père Saint Benoit n'eut pas plutôt fondé son monastère du Mont-Cassin, qu'il eut révélation qu'il devoit être détruit, et quoiqu'il put faire, il fallut se résigner à la volonté de Dieu, et qu'il se contenta de la promesse qu'il lui fit que ses religieux seraient conservés et préservés de la fureur des barbares, encore eut-il assez de peine pour obtenir cette grâce du Bon Dieu, duquel les jugements sont un abîme qu'il n'est pas permis de pénétrer, mais d'adorer comme très justes et équitables. C'est le même malheur qui est arrivé à la plupart de nos monastères, dont il ne faut pas s'étonner, puisque les membres ne peuvent attendre un meilleur traitement que le chef. Mais pour ne point parler des autres, arrêtons-nous seulement à considérer les ruines de celui dont nous parlons.

Que le monastère de Solemnac ait été ruiné, il n'est que trop véritable. Nous avons rapporté ce que nous avons dit jusques à présent, par quelques conjectures et par quelques mémoires qui nous sont restés, mais pour nous assurer de sa ruine, nous n'avons point besoin de mémoires, car nous la voyons de nos yeux. Et si nous en recherchons les causes, nous trouverons que [environ l'an

735 il fut ruiné par les Sarrasins, et remis par Louis le Debonnaire (4)].

§ 1^{er}. — LA PREMIÈRE RUINE. — LA PERSÉCUTION DES NORMANDS.

La première secousse qu'il reçut fut l'an 848 [864] ou environ, comme nous avons pu apprendre de ce qui a été dit ci-dessus en deux endroits. Ce fut cette année funeste à tant de monastères qui furent ruinés de fond en comble, mais glorieuse pour tant de religieux qui donnèrent leur vie et leur sang pour l'amour de Dieu. Cette année, dis-je, en laquelle les Normands, tigres et barbares, c'est ainsi que les appelle une de nos écritures, tetra et spurcissima natio, mettaient tout à feu et à sang, n'épargnant que ce qu'ils ne pouvaient attraper, brûlant les églises, renversant les monastères, et n'épargnant choses saintes ni profanes.

L'état auquel fut réduit ce monastère, nous le pouvons apprendre de ce que l'abbé Bernard, étant allé à Soissons pour obtenir quelques privilèges pour son monastère, d'un concile qu'on y célébroit, ne put apporter que la fondation d'icelui par saint Eloy, les autres écritures ayant été brûlées par les Normands. Et de ce que nous avons vu en la translation de sainte Fauste que les religieux s'étaient retirés de ce lieu. In solitudinibus errantes et in cavernis terræ, angustiat, afflicti pour fuir la persécution de ces barbares.

Ce fut sans doute à ce coup que les saintes reliques amassées par saint Eloy, et ces riches chasses qui contenaient ces précieux dépôts expérimentèrent la fureur de ces perfides détestés et abhorés, mais non tant qu'ils méritent.

§ 2. — LA SECONDE. — LE FEU.

Ce fut bien la première ruine du monastère de Solemnac, mais non pas la dernière. Car nous trouvons qu'environ l'an mil cent septante, il fut brûlé par accident. C'est ce que nous apprenons des Chroniques de Limoges dans lesquelles il n'y a que ces deux mots, sans spécifier comment cela arriva, ni s'il fut tout brûlé (2). C'est un malheur qu'ont expérimenté beaucoup de monastères de l'ordre.

(1) L'auteur a surchargé son texte primitif de ce qui est entre crochets ; tout comme deux lignes plus bas, il a mis 864 à la place de 848.

(2) Voici le passage des Chroniques de Limoges dont parle Dom Dumas : « L'an 1178, se brulla entièrement l'abbaye de Solompnact, le dimanche 6 callande de juin. » (*Annales manuscrites de Limoges*, dites *Manuscrit de 1638*, page 160)

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si on recommande aux religieux d'être fort circonspects quand ils tiennent du feu dans leur chambre, et si on punit rigoureusement ceux qui y manquent. C'est aussi la cause pourquoi, aux jours que nous disons après complies les petites litanies des saints, on dit cette oraison, par laquelle nous demandons à Dieu qu'il préserve le lieu où nous sommes et les autres qui nous sont sujets de toute incendie et calamité.

§ 3. — LA TROISIÈME. — LES HÉRÉTIQUES.

La troisième cause de la ruine de ce monastère et que j'estime plus grande que les précédentes, et que nous ressentons encore à présent, quoique nous n'en trouvions aucun mémoire, fut celle qu'il endura au siècle passé par le moyen des huguenots, plus cruels et barbares que les Normands et autres infidèles. Car il est croyable qu'il s'étoit en quelque façon relevé des ruines précédentes et qu'il contenoit en soi un grand trésor de précieuses reliques. Et en effet celles que nous avons rapportées ci-dessus lui furent apportées longtemps après la persécution des Normands. Mais à ce coup, il expérimenta une telle secousse qu'il n'est pas croyable qu'il s'en relève jamais ; il faut que je confesse que la main me tremble, étant contraint d'écrire ce que j'ai vu et peux voir tous les jours des restes de l'impiété, de la perfidie et de la rage de ces enfants de Satan. Et qui n'en feroit de même s'il voyoit de ses yeux, ramassés dans une châsse qui paroît avoir été très belle autrefois, ramassés dis-je, des ossements des précieuses reliques, rompus, brisés et demi brûlés, pêle-mêle avec les cendres du reste qui fut brûlé. Et le tout ramassé par le marguillier du monastère qui s'étoit caché dans le clocher, d'où il vit jouer toute cette tragédie et remis dans cette châsse. Faudroit-il pas avoir un cœur de tigre pour n'être pas ému à compassion.

C'est ce qui crie vengeance devant Dieu aussi bien que le sang d'Abel, et servira de plus grande confusion et condamnation à ces misérables, qui ont été si hardis et si téméraires que d'exercer leur ravage et leur fureur sur les ossements des corps morts, non pour autre sujet que pour empêcher qu'ils ne fussent honorés des fidèles. C'est la belle réforme que tu as introduite, ô abominable Calvin, ce sont tes principes, c'est ta doctrine, c'est ce que tu as laissé à tes sectateurs, mais misérable tu connois à présent qui tu as attaqué et pour cela et tes autres crimes tu souffriras durant toute l'éternité les supplices de l'enfer. Et les saints que tu as persécutés même après leur mort, et martyrisés pour la seconde fois, seront à tout

jamais jouissants de bonheurs éternels, et pour l'affront qu'ils ont reçu en leurs ossements sacrés, ils auront des honneurs et des contentements qui ne peuvent être compris (4).

§ 4. — LA QUATRIÈME. — SES PROPRES ENFANTS.

Outre les misères qu'a souffertes le monastère de Solemnac, il y en a deux autres qui ne sont pas moindres que les précédentes, qui ont grandement contribué à sa ruine, la première desquelles et la quatrième en ordre, est celle qui lui a été livrée par ses propres enfants, car il peut bien dire que *filii matris meæ pugnauerunt contra me*. Que ses propres enfants lui ont fait une cruelle guerre. Lorsque oubliant leur devoir, et ce à quoi leur profession les obligeoit, ils ont vécu plutôt en séculiers qu'en religieux, et ne tenant compte de leur règle, ce qui est le principal et le plus riche ornement d'un monastère, et qui traîne tous les autres biens après soi, n'observant de ce qu'ils avaient promis à Dieu, peut-être que la pauvreté, plus par une nécessité que par une bonne et franche volonté, car cette sainte régularité, cette observance de la sainte règle dont nous avons parlé au commencement n'y a pas toujours été en vigueur.

Elle y persévéra plusieurs siècles, il est vrai, mais enfin elle s'évanouit, et au lieu de ces vrais enfants de saint Benoît qui éclairaient le monde et par leur piété et par leur doctrine, il en est venu d'autres bâtards, qui n'ayant de religieux que la tonsure et l'habit,

(4) Le pillage de Solignac par les armées calvinistes en 1569, dont il est déjà parlé au chapitre III^e, est encore attesté par la pièce suivante : « Henry, par la grâce de Dieu roi de France et de Pologne, au sénéchal de Lymousin, ou l'un de ses lieutenants premier des con^{ts} au siège présidial de Limoges, et chacun d'eux sur ce requis. Salut. Notre très cher et bien aimé frère Louys Lectoure, religieux et chambrier de l'abbaye de Solempnhac en Lymousin, nous a fait remontrer qu'à cause dudit office de chambrier lui sont dheus plusieurs cens, rentes, dixmes et autres debvoirs par plusieurs personnes demeurant audit pays de Lymousin, desquels droits et debvoirs ses prédécesseurs chambriers ont jous jusqu'à l'année 1568, que ladite abbaye, couvent et ville Solempnhac, furent vollées et pilbées par les gens de guerre et en l'année 1569 par le passage de deux armées tellement qu'il ne demeurat audit exposant aulcun titre concernant lesdits droits, et n'en a depuis pu recouvrer, quelque diligence qu'il ait faite, si non es mains d'aulcuns personnages qui autrefois avaient été fermiers. Donné le 2 mai de l'an de grace 1584. » Par cet acte le roi autorise la confection d'un nouveau terrier, et c'est à la première page de ce dernier qu'on trouve cette autorisation. — (Archives de la Haute-Vienne, fonds Solignac, n° prov. 2542.)

ont laissé perdre avec une négligence damnable ce que leurs prédécesseurs y avaient amassé et conservé avec tant de soin et de diligence. Et en bannissant le silence, le jeûne, les mortifications et autres exercices que nos anciens pères pratiquaient avec tant de ferveur et de piété, y en ont introduit d'autres tout contraires. Mais quels ?

Je craindrois d'infecter l'air si je les racontois. C'est pourquoi je me contenterai de dire que ne sachant plus ce qu'étoit [la vie] de pénitence, d'oraison et de mortifications, ils ont quitté Dieu. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Dieu les a aussi quittés et abandonnés, les rendant l'opprobre et le rebut du peuple. C'est de là sans doute qu'est venue la perte de nos titres et autres écritures concernant les possessions du monastère qu'ils ont laissé perdre, ou donné à leurs parents et fait ce qu'ils ont voulu. C'est de là qu'au lieu d'un grand et ample monastère que nous avions autrefois, contenant, au témoignage de saint Ouen, trois quarts de lieue de circuit, nous sommes à présent bornés et limités de toutes parts, en ayant donné les maisons ou pour le moins les lieux où elles ont été bâties depuis à leurs parents pour ne pas dire à leurs familles.

Enfin pour ne m'étendre davantage sur ce sujet, j'estime que c'est une des choses qui a le plus contribué à la ruine de ce monastère et que c'est comme une source de toutes les autres misères. Car tandis que la Sainte Règle est bien observée en quelque monastère, Dieu le prend en singulière protection, y verse ses bénédictions en abondance, et par ce moyen tout y prospère. *Nusquam vidi justum derelictum, nec semen ejus querens panem.* Mais sitôt que l'observance s'y perd, on peut bien dire que tout est perdu. C'est ce qui s'est vu et se voit tous les jours par expérience, car combien de grands et opulents monastères ont misérablement fait naufrage dans peu de temps pour avoir négligé l'observance de leur règle ; au contraire, combien se sont augmentés et accrus, de petits qu'ils étaient, par l'observance d'icelle. C'est pourquoi j'estime qu'il faut tenir ceci pour une vérité très constante et un principe indubitable que toute la grandeur, la noblesse, l'abondance, l'excellence et avancement d'un monastère, non seulement quant au spirituel mais encore quant au temporel, dépend de l'observance de la Règle qu'on y garde et qui y est en vigueur.

§ 5. — LA CINQUIÈME. — LES ABBÉS COMMENDATAIRES.

Voici la dernière cause de la ruine de ce monastère et de plusieurs autres de notre ordre, laquelle est d'autant plus grande

qu'elle dure encore : à savoir les abbés commendataires. Car encore bien qu'il s'en trouve ayant l'honneur de Dieu en recommandation, et le bien et avancement de leur monastère, comme nous l'avons expérimenté en celui-ci et en plusieurs autres, néanmoins parlant universellement c'est la ruine des monastères, car s'il s'en trouve un qui soit porté d'un saint zèle pour ce qui touche le service de Dieu, il s'en trouvera d'autres qui n'auront en vue que leurs intérêts propres et augmentation de leurs rentes et revenus, car n'étant pas les vrais pères des religieux, ils les traitent, au moins la plupart, non pas en enfants, mais en esclaves, retenant pour eux le meilleur du revenu, ne donnant aux religieux que ce qu'ils ne peuvent pas leur ôter. Et de là procède la chute des bâtiments, la démolition des temples qui ont été si magnifiquement bâtis, où Dieu a été si fidèlement servi autrefois, et plusieurs autres calamités que nous voyons arriver tous les jours.

Ainsi, le bien qui avoit été donné autrefois si libéralement par les rois, princes et grands seigneurs, pour l'entretien et augmentation du service divin et pour le salut de leurs âmes, sert à présent à ce que messieurs les Abbés soyent superbement traités, et pour se faire traîner dans des carrosses, et à la mienne volonté qu'il ne fust pas employé en choses pires. Et par ainsi les saints fondateurs sont frustrés de leur intention, lesquels sans doute, n'eussent eu garde de faire telles fondations, s'ils eussent prévu telles calamités.

Il est pourtant bien à craindre que les excommunications et anathèmes qu'ils avaient accoutumé de fulminer contre les infracteurs de leurs pieuses volontés ne soient déjà tombés sur les têtes de plusieurs, et ne tombent encore sur ceux qui n'emploient les revenus qu'ils tirent des monastères selon leurs devoirs et obligations.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, me contentant de déplorer ce malheur en mon particulier, comme étant la cause (ainsi que je pense) de la plupart des misères que nous expérimentons à présent par toute la chrétienté. Prions ceux qui lirons ceci qu'ils prient le bon Dieu qu'il nous fasse la grâce de voir en nos jours ce qui est souhaité par tous les gens de bien, et avait été résolu par Louis treize d'heureuse mémoire, surnommé le Juste et père de notre grand roi Louis XIV Dieudonné, afin que par ce moyen le service divin en soit augmenté et Dieu de plus en plus glorifié.

Or si une de ces calamités est seule capable de ruiner un monastère, que sera-ce quand elles se rencontrent toutes ensemble. Véritablement nous pouvons dire que ce monastère étoit aux abois, et nous ne saurions mieux faire voir l'effet de ses misères qu'en rapportant l'état auquel il étoit à notre introduction.

CHAPITRE XXXIV

Etat misérable du monastère de Solemnac.

Or pour comprendre plus facilement l'état pitoyable d'icelui, imaginez-vous un bel arbre chargé de beaux fruits qui donnent du contentement à ceux qui les regardent, ou une vigne bien fermée en sorte que difficilement peut-on y entrer que par un certain endroit, et au reste chargée de raisins. Mais qu'il vienne une grêle un peu forte, elle met en pièces tous ses fruits, en sorte qu'il semble que ce ne soit pas le même arbre qu'auparavant, et qu'après que la vigne a été vendangée et les raisins cueillis, on y entre par où on veut, et n'y reste plus que quelques grains de raisin épars par ci par là. C'est en quelque façon l'état auquel étoit réduit ce monastère. Il est vrai, il avoit été comme un bel arbre qui a apporté de beaux fruits, fruits de sainteté, d'observance, de jeûnes, de mortifications, d'oraisons et autres saints exercices qui donnaient de la dévotion à ceux qui prenaient la peine de les contempler. Mais la grêle de la négligence et de la tépidité et de l'inobservance, pour me servir de ce mot, est venue qui a mis tous ces beaux fruits par terre, en sorte que *factum est in derisum et in opprobrium gentibus*, il a servi de dérision et d'opprobre au peuple, pour ne pas dire de scandale et de ruine, par la vie dérégulée de ceux qui y demeuraient, lesquels l'avaient réduit à telle extrémité, qu'au lieu de la solitude et closture dont les religieux font profession, il servoit d'un passage commun à toute sorte de personnes, hommes et femmes, car tous y pouvaient entrer indifféremment comme en lieu public, délaissé et abandonné. Jugez par là si l'observance régulière y étoit en vigueur. Certes la sainte règle y étoit écrite, mais c'étoit tout.

Pour les bâtiments, hormis l'église en laquelle pourtant pleuvoit de tous côtés, tout étoit ruiné, n'y ayant aucun des lieux réguliers en état, en sorte que c'étoit misère que de voir ce monastère auguste être à présent réduit à une telle condition. C'est ce que nous avons vu et voyons encore, si ce n'est quelques réparations qui ont été faites depuis quelque temps. Le cloître étoit et est encore à présent en tel état que nous n'y osons passer de peur d'être accablés sous ses ruines. Tout ce qui y est ne ressent que trop son antiquité, témoins les quatre ou cinq sépulcres qu'on y voit encore

avec quelques épitaphes tout effacées, et des figures qui y sont représentées presque toutes en pierre. Bref tout y émeut à compassion.

L'église qui est la maison de Dieu se ressentait mais bien fort de la calamité. Car, chose véritable, et qu'on aura peut-être de la peine à croire, il n'y avait pas une seule nappe qui fut honnête et décente pour couvrir un autel ; de parements, il n'en falloit pas parler ; de calice d'argent, on ne savoit ce que c'étoit. Je ne peux passer outre à décrire une telle pauvreté et il me prend envie de m'écrier et de dire avec le dévot Saint Bernard, à l'occasion de ce monastère, ce qu'il disoit autrefois à l'occasion de tout l'ordre : *heu me miserum qualemcumque monachum me adhuc vivo videre ad id devenisse ordinem nostrum*. Eh quoi voir ce monastère qui a été autrefois le premier en observance parmi tous les monastères de France, ce monastère autrefois auguste, bâti et enrichi si magnifiquement par Saint Eloy, voir cette église si dévote et si riche en ornements au temps passé, venue à une telle disette et nécessité que de n'avoir pas une nappe pour couvrir ses autels, voir ses prêtres et ses ministres envelopper et consacrer le précieux corps et le précieux sang de son époux et l'auteur du monde, Jésus-Christ, dans des linges et vaisseaux desquels on n'oseroit pas se servir à des usages ordinaires. *O tempora ! o mores !*

Mais ce n'est pas le tout, il faut un peu nous contraindre pour voir encore des choses tristes et pitoyables. Nous avons vu ci-devant comme ce monastère avoit été décoré d'un grand nombre de très saintes et précieuses reliques, mais quelles y avons-nous trouvées et que nous en reste-t-il ?

L'inventaire de quelques unes incertaines, comme nous pouvons voir par le procès-verbal qui en fut dressé les années passées par le R. P. Dom Claude Roussel, visiteur, que je veux rapporter ici.

*Extrait du procès-verbal dressé par le R. P. Dom Placide
Roussel, visiteur des religieux du Monastère de Solemnac.*

(1641)

Un chef de cuivre dans lequel il y a partie d'un chef avec cette inscription : Pars cranii S^{ci} Pauli apostoli. — Et dans ce chef il y a une boîte d'ivoire, laquelle contient trois petits paquets, en l'un desquels il y a une liqueur figée dans un fragment de fiole de verre avec cette écriture : De olco S^{ctæ} Catharinæ. En l'autre il y a quelques

trente religieux, il donne charge à l'évêque de Limoges que ce nombre soit accompli sans en pouvoir recevoir davantage, n'étoit que les possessions vinssent à s'augmenter. Enfin ce nombre est encore diminué et réduit à vingt-quatre, autant étaient-ils à notre introduction, lesquels avec leurs petites pensions et ce qu'ils pouvaient gagner à l'église vivaient assez pauvrement.

C'est tout ce que je pouvois dire touchant l'état de ce monastère, tant pour le temporel que pour le spirituel.

CHAPITRE XXXV

Instructions tirées des ruines du monastère.

Jugez par ce que nous avons entendu touchant un changement si étrange arrivé à ce monastère, combien grande est l'inconstance des choses humaines, et le peu d'état qu'il faut faire de tout ce qui paroît beau et excellent en ce monde, puisque tout passe comme la fumée. C'est ce que nous pouvons tirer de ces ruines que nous voyons de nos yeux. Elles nous doivent servir de motif bien puissant pour nous porter à aspirer avec un grand amour à ces biens éternels, qui ne sont point sujets à l'injure du temps, qui sont exempts des mains des voleurs, et qui seuls peuvent rassasier ceux qui les possèdent. C'est ce que nous prêchent les vieilles mesures de ce monastère, et ce d'autant plus efficacement que nous savons qu'il a été autrefois très beau et magnifique. O qu'il fait bon de s'attacher indissolublement à celui *cujus anni non deficiunt*, mais est toujours le même, comme étant celui *apud quem non est transmutatio, nec viscissitudinis obrumbatio*.

Apprenons encore la grande estime que nous devons faire de l'observance de notre sainte règle, et comment un chacun en particulier se doit porter à la garder le plus parfaitement qu'il lui sera possible, s'imaginant que le bien et l'avancement d'une congrégation ou d'une communauté dépend de la perfection de chaque religieux en particulier, étant tout certain que tandis que les particuliers feront leur devoir, tout le corps ou de la congrégation ou de la communauté se maintiendra parfaitement. C'est de l'observance de notre règle que nous pouvons dire assurément que *venerunt nobis omnia bona pariter cum illa*, qu'elle nous peut attirer toute sorte de biens et de bénédictions du ciel. Et au contraire le mépris et la négligence ne peut causer que misère et pauvreté. Et si par la grâce

de Dieu il paroît qu'il y ait quelque observance parmi nous, donnons-nous bien de garde de nous élever, mais souvenons-nous de ce que dit l'apôtre : *Qui stat videat ne cadat*.

En effet, qui eut vu ce sacré monastère en son commencement, si bien et si solidement bâti par saint Eloy, enrichi de tant de beaux revenus, décoré de tant de reliques, cette si grande observance qui le rendit le chef des autres monastères, qui eut vu un si grand nombre de religieux qui y servaient Dieu avec tant de perfection, comment eut-il pu s'imaginer qu'il dut deschoir d'un si haut état, et venir en une condition si ravallée que nous l'avons vu en nos jours.

CHAPITRE XXXVI

Sujets de consolation et d'action de grâce envers Dieu.

Néanmoins, parmi toutes ces misères nous ne laissons pas d'avoir de grands motifs de consolation, de louanges et bénédictions envers la divine majesté, de ce qu'il n'a pas permis que ce monastère ait pris le train commun de quantité d'autres, qui ont été plus puissants et plus somptueux, desquels à présent ne paroît aucun vestige, pas plus que s'ils n'avaient jamais été, mais l'a voulu conserver un si long temps par les mérites et intercessions de saint Eloy son fondateur, saint Rémacle, saint Tau et ses autres saints tutélaires et glorieux patrons.

Il a permis que la plupart de ses grandes possessions et revenus nous ait été usurpée. *Hæreditas nostra versa sit ad alienos, et domus nostra ad extraneos*. Mais c'étoit lui qui nous les avoit donnés, s'il nous les a otés que son saint nom soit béni. Tout est à lui ; peut être nous en eussions abusé : *Melius est modicum justo*. Les biens de ce monde ne sont rien, et partant la perte en est facile à supporter, au reste *multa bona habebimus si timuerimus Deum*.

Il a permis, il est vrai, que ces saintes reliques aient été brûlées et profanées, mais *judicia Dei abyssus multa*. Il nous en reste encore quelques unes.

Et nous avons la relique des reliques, son précieux corps au Saint Sacrement de l'autel, de laquelle peut-être on ne fait pas tant d'état, pour être si commune, mais néanmoins cet excès d'amour ne doit en rien préjudicier à l'estime que nous en devons faire, étant préférable à toutes les reliques de la terre : *Ubicumque fuerit*

corpus congregabuntur et aquilæ: Il est capable d'en attirer d'autres, comme il l'a fait en nos jours.

Bref, il a permis que cette si grande observance et sainteté qui a paru autrefois en ce monastère se soit flétrie, et qu'au lieu des vrais enfants de saint Benoit, il en soit venu d'autres qui n'ont jamais eu l'esprit de ce grand patriarche. Mais il a voulu faire voir par là, ce que c'est que l'homme, combien il est impuissant et faible au bien sans l'aide de sa grâce. Et il est aussi bon et aussi puissant que jamais pour nous faire revivre des vrais zélateurs de l'observance religieuse : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*. Au lieu de ces avortons et bâtards, il nous suscitera des autres saint Eloy, des autres saint Remacle et saint Teau, qui auront le véritable esprit de saint Benoit et continueront à suivre les exercices et actes de mortification que ces grands saints et tant d'autres religieux ont pratiqués autrefois en ce monastère.

Enfin, il a permis qu'il ait été tout démolí et ruiné, il peut le rendre aussi beau et fleurissant que jamais. Que s'il n'arrive pourtant pas à cette grandeur et magnificence anciennes par faute de revenu, il en aura suffisamment pour entretenir un nombre médiocre de religieux pour faire le divin service, et autres choses concernant son saint culte. *Tantum in disciplina perseveremus, quæ quamvis non gaudii sed mæroris in præsentí videatur fructum tamen paccatissimum reddet per eam postea justitiæ*, comme dit l'apôtre (1). C'est ce qu'il semble vouloir faire en nos jours, par le moyen des vrais religieux de saint Benoit de la Congrégation de Saint-Maur qu'il y a introduits. Mais d'autant que c'est une des principales pièces concernant ce monastère, il la faut dilater plus au long.

CHAPITRE XXXVII

De l'union du monastère de Solemnac à la réformée Congrégation de Saint-Maur.

Le monastère de Solemnac étant en l'état que nous avons dit et déclaré ci-dessus, et tout l'ordre de saint Benoit en un grand désastre, particulièrement en France, enfin la divine bonté jeta les yeux sur lui, et imprima de forts sentiments en l'âme d'un saint

(1) *Epttre aux Hébreux XII. 11*. On voit que l'auteur cite de mémoire l'Epttre de saint Paul aux Hébreux et non textuellement.

religieux du monastère de Saint-Vanne en la ville de Verdun en Lorraine, nommé le R. P. Didier de la Cour, duquel la mémoire sera à jamais en bénédiction, de pratiquer ponctuellement la règle de laquelle il avoit fait profession, et la faire pratiquer dans son monastère, à quoi il s'appliqua avec tant de bonheur qu'il fit réussir son dessein, non-seulement dans son abbaye, mais dans une autre du pays des Vosges nommée Saint-Hidulphe. Et ce fut ce qui donna commencement à la Congrégation de Lorraine, laquelle pour ce sujet s'appelle de Saint-Vanne et Saint-Hidulphe, environ l'an 1598. Quiconque voudra voir plus au long ce commencement et le progrès de cette Congrégation, comme aussi la vie du susdit père Didier dont Dieu se servit pour ce grand acte, pourra lire le quatrième tome de la chronique générale de l'ordre où il y a des choses très dignes d'être sues.

Les religieux donc de cette Congrégation s'étudiaient à observer la sainte Règle au pied de la lettre et le mieux qu'ils pouvaient. Or leur ayant été dit que dans la Congrégation du mont Cassin en Italie, l'observance régulière était en vigueur selon l'esprit de la Règle, ils crurent que c'étoit ce qu'ils cherchaient, et envoyèrent à Rome pour avoir les statuts et pratiques concernant la dite Règle et observances, et connaissant qu'elles s'accordaient aux leurs, ils obtinrent du pape Clément VIII, l'érection d'une Congrégation sous le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe.

Cette Congrégation ayant fait quelques progrès en pays de Lorraine, plusieurs bons religieux français poussés d'un saint zèle s'y transportèrent, y firent leur noviciat et profession, bien instruits des pratiques de la dite Congrégation, retournèrent en France et appelés par Messieurs les abbés et religieux établirent la réforme dans quelques monastères; le premier desquels fut le monastère de Saint-Augustin-lès-Limoges, après les monastères de Noaillé près Poitiers, Saint-Faron de Meaux, en Brie, Jumièges en Normandie et les Blancs-Manteaux, dans Paris, où ils pratiquaient ce qu'ils avaient appris dans la Congrégation de Lorraine; et pour leur gouvernement faisaient des assemblées extraordinaires, ce qu'ils jugeaient nécessaire pour le bien et manutention de ladite réforme. Cela fut ainsi pratiqué jusque en l'an 1621, qu'ils obtinrent du pape Grégoire XV, à l'instance du très chrétien roi de France et de Navarre, Louis XIII, d'heureuse mémoire, l'érection d'une Congrégation des dits monastères et autres de France, qui voudraient s'y unir et aggreger, sous le nom de Saint-Maur.

Et c'est cette Congrégation sur laquelle notre bon Dieu a versé abondamment ses grâces et bénédictions, par le moyen desquelles nonobstant les contradictions que le diable lui a suscitées en dedans

et dehors, elle a fait un notable progrès dans peu de temps. Car la bonne odeur que les premiers religieux qui s'y sont établis répandirent, attira les affections de plusieurs Messieurs les abbés, qui les introduisirent dans leurs abbayes pour les réformer. Entre lesquels fut M^{re} Jean Jaubert de Barraud, alors évêque de Bazas et depuis pour ses grands mérites, archevêque d'Arles, lequel étant abbé commendataire de ce monastère, poussé d'un saint zèle de l'honneur et service de Dieu, le 27 du mois d'août de l'an 1615, passa Concordat avec les Révérends Pères Dom Maur Fontaines, prieur claustral de l'abbaye de Saint-Augustin-lès Limoges, Dom Mathieu Oudin et Dom Colombain Corleux, religieux de la dite abbaye, pour introduire la réforme en ce monastère, lequel Concordat, il fit homologuer en cour de Rome, sans avoir égard aux frais et dépens qu'il lui fallut faire pour ce sujet.

Le dit Concordat fut approuvé par le chapitre général, mais néanmoins ne put être sitôt exécuté, à cause que les anciens religieux s'opposaient aux pieux desseins du seigneur archevêque. Mais tout cela au lieu de le refroidir, lui ralluma le courage, et Dieu qui seconde toujours les saintes intentions des gens de bien, lui ayant donné bonne issue d'un procès intenté par les dits anciens religieux pour empêcher notre introduction, il se résolut de la procurer au plus tôt.

Ce qui fut enfin exécuté le 26 de juin de l'an 1619, que six de nos confrères furent admis dans ce monastère pour y faire revivre l'esprit de saint Benoît (1). Mais d'autant que les anciens religieux

(1) Les *Annales manuscrites de Limoges* signalent ce changement en ces termes : « Reforme de l'Abbaye de Solomniac. — Le 26^e juingt 1619, Monsieur Baraud, abbé de Solomniac, mist en possession six religieux de l'ordre de Saint-Benoist pour reformer ledit convent; et les antiens moynes qui ne voulurent suivre la réforme jouyrent de pansion durant leur vie. Lequel sieur abbé et archevesque d'Arles décéda en ladite abbaye ». Cette dernière indication est inexacte comme on le verra un peu plus loin, à la fin du chapitre XXXIX.

Les archives de la Haute-Vienne possédaient le procès-verbal de cette prise de possession; j'y ai trouvé la dernière feuille du cahier sur lequel il était écrit. Je la reproduis ici : « maisons et chambres, et remis les clefs d'icelles ez mains desdicts vénérables pères réformés, dont et du tout nous avons concédé acte et dressé notre présent procès-verbal, les jour, mois et an que dessus, ainsi signé : Dom Coulombin Reynier, Dom Maurice Pontignon, de Trenchant, procur. dudict seigneur abbé, et à mesme instant, en présence dudict seigneur évêque de Bazas, et desdicts Pères Reynier et Pontignon, ledit contrat de Concordat, Bulle de Sa Sainteté, lettres patentes de Sa Majesté, et arrests de la cour de Parle-

étaient au nombre de vingt et qu'ayant été introduits contre leur volonté, ils eussent pu molester nos confrères, pour obvier à cela, le dit seigneur abbé nous donna le dortoir, cloître et chapitre, et pour église nous fit accommoder en chapelle le lieu qui nous sert à présent de réfectoire, ce qui dura quelques années pendant lequel temps nous n'avions point de communication avec les anciens religieux, iceux faisant le service dans la grande église, et nous dans la petite chapelle, ayant pour ce sujet acheté calices et ornements nécessaires et fait faire un petit tabernacle doré pour reposer le Saint-Sacrement, lequel tabernacle fut donné depuis à Pierre-Buffière lorsque la prévôté nous eût été résignée.

CHAPITRE XXXVIII

Établissement de la Confrérie du Saint-Rosaire en ce monastère.

Combien que ce soit le propre des moines de vivre seuls, séparés de la conversation et commerce du monde, néanmoins la nécessité et l'ignorance dans lesquelles croupissoit le pauvre peuple, obligea nos premiers pères à s'employer de tout leur possible à prêcher, instruire et entendre les confessions, tâchant par ce moyen de porter chacun à la vertu et à la perfection, ce qui s'est toujours pratiqué depuis, non par devoir, mais par charité. La dévotion à la Sainte Vierge, mère de Dieu, ayant été de tout temps unie et comme inséparable de l'ordre de Saint-Benoit, nos pères sachant combien elle est utile aux âmes qui s'y adonnent, firent tout leur possible dès le commencement d'y porter un chacun et de l'enraciner bien avant dans le cœur du peuple comme un moyen efficace pour obtenir les grâces et bénédictions du ciel, desquelles la Très Sainte Vierge est la dispensatrice. C'est pourquoi leur zèle les porta à présenter requête aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique de la ville de Limoges, pour obtenir l'érection de la confrérie du Saint-Rosaire. Ce qui leur fut accordé l'an 1625, comme il se

ment de Bordeaux, ont été retirés des mains du commis du greffier par ledit vénérable frère Jean Seoman, vicaire général dudit seigneur en ladite abbaye de Solompnhat, dont nous avons concédé acte et déclaré ledit greffier déchargé des dites pièces. Fait comme dessus. — Signé : Seoman, vicaire général susdit. — Nicolas ». (Archives de la Haute-Vienne. — Fonds de Solignac, n° provisoire 5081).

voit par l'acte qui en fut dressé et qui se garde parmi les papiers du monastère. Tandis que nous fûmes dans la petite chapelle ; on y faisoit aussi les exercices de la dite confrérie, mais l'année de notre entrée dans la grande église, la confrérie fut transférée de cette chapelle à celle de Saint-Martin, laquelle pour ce sujet changea de nom et fut appelée Notre-Dame-du-Rosaire. Et l'an 1638, cette congrégation fut agréée et confirmée par un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, nommé le Père Pierre d'Héricourt, selon la puissance qui lui avoit été donnée par le R. P. Prieur du Couvent de Limoges, le 7 janvier 1638.

Et pour attirer davantage le peuple à la dévotion envers la Très Sainte Vierge, on fit faire l'image, laquelle y est honorée à présent, à laquelle on a eu depuis une grande dévotion, et la Très Sainte Vierge qui ne se laisse jamais vaincre, mais reconnoît jusqu'aux plus petits services qu'on lui rend, a témoigné plusieurs fois combien il est utile d'avoir recours à elle dans nos nécessités. Je m'estimerois trop ingrat si je ne mettois ici quelques exemples assez remarquables de cette vérité, afin que ceux qui viendront après nous soient excités par iceux d'honorer de plus en plus la mère de Dieu. Je ne parle point des changements notables qui ont été faits en diverses personnes par le moyen de la dévotion envers la Sainte Vierge, quoique je pourrois en raconter beaucoup. Je ne parle point aussi de la consolation qu'elle a apportée à beaucoup de personnes qui ont recours à elle dans diverses afflictions, car cela ne sauroit se dire. Je laisse tout cela pour en raconter deux qui m'ont été assurés par les personnes mêmes à qui la chose est arrivée.

Le premier est d'une personne de considération, laquelle venant de dire son chapelet et se recommander à la Très Sainte Vierge, comme elle voulut entrer dans sa maison, il arriva par malheur que la porte de la cave se trouva ouverte, et comme elle ne prenoit point garde à ses pieds, elle tomba du haut en bas, de sorte que naturellement elle se devoit rompre quelque bras ou jambe, et néanmoins en tombant ayant réclamé la Sainte Vierge, elle n'eut aucun mal, si ce n'est qu'elle fut étourdie du coup, et le lendemain, elle me vint prier pour lui faire dire une messe devant la Très Sainte Vierge, en actions de grâces de la faveur qu'elle avoit reçue par son moyen.

Le second est d'une personne, laquelle sortant pour quelques nécessités de sa maison, fut contrainte d'y laisser un sien petit fils auprès du feu ; l'ayant auparavant recommandé à la Sainte Vierge, et revenant de là à quelque temps, trouva que le feu s'étoit pris à la chaise de son petit et l'avoit brûlé jusques à la ceinture, et de

lui-même s'étoit éteint sans avoir apporté aucune incommodité à l'enfant. Ce que cette personne jugea ne pouvoir être arrivé que par un particulier secours de celle à qui elle l'avoit recommandé, comme elle témoigna par les larmes qu'elle versoit en me racontant ce qui lui étoit arrivé.

Je pourrais raconter plusieurs autres exemples qui sont arrivés en nos jours à diverses personnes, mais ceux-ci suffiront pour faire voir qu'elle est toujours la même, c'est-à-dire toujours prête à secourir ses fidèles serviteurs, et qu'à présent il se fait autant de miracles qu'il s'est fait autrefois, mais on n'y fait pas réflexion.

A ces exemples de la Très Sainte Vierge, j'en veux raconter un de son cher époux saint Joseph, arrivé depuis peu de jours à une fille des plus honorables familles de Solemnac, laquelle depuis longtemps avoit une incommodité dans le nez, en sorte qu'on ne savoit ce que c'étoit, ce qui affligeoit fort sa mère ; pour la fille, comme bien vertueuse, ne s'en mettoit beaucoup en peine. Enfin la mère voyant qu'il y avoit longtemps que cela duroit et qu'il n'y avoit point d'apparence de guérir, quelques jours auparavant la fête de saint Joseph, elle s'avisa de faire une neuvaine de prières à l'honneur de ce grand saint, et de faire dire messe le jour de la fête. Voilà que justement le jour même de saint Joseph, après que la mère et la fille se furent confessées, la fille s'étant retirée à part selon sa coutume pour entendre la messe que le R. P. Prieur alloit dire à son intention, venant à se moucher, elle jeta une petite peau noire qu'elle avoit dans le nez, avec abondance de sang qui en sortit, dont tous les assistants qui étoient là auprès, et ne sachant ce que c'étoit, furent troublés, et moi-même craignant qu'il lui fut arrivé quelque chose, si bien qu'elle fut tout à fait délivrée de cette incommodité au grand contentement de sa mère ; la fille depuis s'est rendue religieuse.

Puisque donc la dévotion à la Très Sainte Vierge est si utile, nous avons espérance que ceux qui viendront après nous feront leur possible pour l'entretenir et augmenter comme étant un des principaux fruits de notre ordre, et la Très Sainte Vierge étant comme la mère et la protectrice de notre Congrégation et tous nous autres ses enfants, les supérieurs d'icelle l'ayant reconnue pour telle par les vœux qu'ils lui ont faits, les années passées, avec ordonnance de dire tous les jours la première messe de six heures en son honneur, et de chanter tous les samedis, et à toutes ses fêtes, aux premières et secondes vêpres la prose *Inviolata*. Ce qui s'est toujours pratiqué depuis au profit, contentement et plaisir de toute la Congrégation et de tous les religieux en particulier.

CHAPITRE XXXIX

De notre introduction dans la grande église.

Nous avons vu ci-devant comment les excès que les anciens religieux eussent pu commettre en notre endroit, obligèrent Monsieur l'Abbé à nous faire dresser une chapelle pour faire le service divin. Cela dura jusques en 1633, car aux années 1631 et 1632 six anciens religieux étant morts, on commença à se disposer pour rentrer dans la grande église, pour y faire le divin service, à cause du petit nombre des anciens qui restoit, qui n'étoit que de six. Mais comme elle étoit en un très mauvais ordre on commença l'an 1633 à y travailler, la blanchir, l'orner, l'embellir, hausser, paver et peindre ; bref la mettre en l'état auquel on la voit à présent. On changea aussi le chœur, car il étoit entre les quatre piliers qui soutiennent le dôme du petit clocher. En ce temps on fit faire la sacristie, la tribune qui est pardessus, et la galerie par laquelle nous descendons en chœur. Le tout coûta environ sept ou huit mille livres.

L'église étant donc mise en meilleur état, nous commençâmes à y célébrer le divin service le 17 d'avril de l'an 1633. Que si vous désirez savoir les richesses et ornements qui y étoient, j'en ai parlé ci-dessus et à présent je me contenterai de dire que tous les ornements consistoient en deux chapes, une chasuble et deux tuniques, de damas rouge tout décoloré, qu'on a fait reteindre depuis, qui avoient été données, comme il est à croire, à cause de leurs armoiries qui y étoient, par Messieurs les Barton, desquels nous avons parlé au catalogue des abbés. C'étoit leurs vaisseaux d'or et d'argent, c'étoit leur brocatel qui servoient pour toutes les fêtes de l'année. Leurs calices et autres ornements dont ils se servoient pour le saint sacrifice de la messe étoient si sales, qu'on eût osé s'en servir en d'autres usages communs et ordinaires. Chose certes pitoyable et digne d'être pleurée avec des larmes de sang, voir les irrévérences qui en suite de cela ont été commises envers le précieux corps et le précieux sang du fils de Dieu, lequel mérite et doit être traité avec tant de respect et de révérence. Quel compte rendront à Dieu et les abbés commendataires qui ont vu cela et n'y ont apporté de remède, et les religieux qui l'ont pratiqué. Car sans doute il eut été plus expédiant de ne pas dire de messe, que de la dire avec des ornements si sales, et quoiqu'ils puissent en quelque

façon s'excuser sur le peu de revenu qu'ils avaient, lequel étoit à peine suffisant pour leur entretien ordinaire, néanmoins ils en trouvoient assez pour entretenir autres choses, ce qui les rendoit criminels devant Dieu. Je dis ceci, afin que un chacun de nous autres, et ceux qui viendront après nous soient excités à servir Dieu avec plus d'amour, en un lieu où il a été si mal servi et que *ubi abundavit delictum superabundet et gratia*.

N'y ayant donc point d'ornements, on fut contraint d'en acheter quelques uns, pauvres véritablement, mais néanmoins nets et propres, desquels on s'est servi dudepuis. On acheta aussi des calices et autres meubles pour la sacristie, un soleil pour exposer le Très-Saint-Sacrement, et les années passées on a fait faire une chappe rouge avec des fleurs d'or, et deux autres de satin blanc à grandes fleurs ; comme aussi le tabernacle doré qui est à la chapelle de Notre-Dame, pour faire plus décemment reposer le Très-Saint-Sacrement, aux jours qu'on le porte à la dite chapelle pour la communion du peuple. Depuis peu on a aussi fait faire un poêle ou pavillon pour porter le Très-Saint-Sacrement aux processions. On se servoit auparavant de celui de la paroisse ; comme aussi quelques chasubles pour la célébration de la messe.

Pour entretenir la dévotion qu'il y a toujours en ce monastère à saint Cloud, on fit faire le tableau qui se voit à son autel, où se font plusieurs miracles, desquels, si on eut pris la peine de les ramasser, on pouvoit faire un livre entier. Plusieurs personnes vivantes de Limoges et d'ailleurs se recommandent ici à saint Cloud, y offrent des figures de cire et autre en reconnaissance de la santé qu'elles reçoivent par ses miracles. J'en veux mettre ici un arrivé depuis peu de temps :

L'an 1649 un pauvre garçon qui demandoit l'aumône et alloit avec deux potences, après avoir entendu la messe qui se dit tous les jours à six heures en l'honneur de la Sainte Vierge, fit ses prières et autres adorations qu'on a accoutumé de faire à l'autel de saint Cloud. Après avoir entendu la messe qu'il y fit dire des aumônes qu'il avoit amassées, ayant encore demeuré quelque temps pour se recommander au saint, comme on eut commencé une autre messe à l'autel de la Vainte-Vierge, il dit à un des confrères qui la servaient : Mon frère je me porte bien, je m'en vois laisser mon bâton. Lequel il laissa en effet et s'en alla joyeux et content. Plusieurs personnes furent témoins de ceci.

Depuis notre introduction dans la grande église, Monseigneur l'archevêque d'Arles venoit passer la plus grande saison de l'année en ce monastère. et en tout donnoit de grands exemples de piété et dévotion, car il étoit assidu au service divin, ne manquant d'y

assister fêtes et dimanches, aux premières et secondes vêpres, aux processions du Rosaire qui se font les premiers dimanches des mois et fêtes de Notre-Dame, aux prédications, et même au catéchisme, hormis la dernière année à cause de ses incommodités extraordinaires. Mais il ne manquoit d'y envoyer ses domestiques et autres, hormis ceux desquels il ne pouvoit se passer.

Mais l'an 1643 il partit d'ici pour s'en aller à Paris, le mardi d'après la Pentecôte, et le dernier du mois de juillet ensuivant, il y mourut, son corps fut porté à Bordeaux, à la maison professe des Jésuites, et son cœur aux Pères Chartreux de Glandier. Nous lui fîmes ici un office fort solennel, avec chapelle ardente et autres solennités. Il donna par son testament la somme de mille livres aux pauvres de la ville. Il fut fort regretté des habitants, lesquels durant sa vie il avoit protégés autant qu'il avoit pu, et de nous autres comme ayant perdu un grand bienfaiteur du monastère, et grand ami de la Congrégation. Je laisse à ceux à qui il touche de plus près de rechercher les vertus de ce grand personnage.

CHAPITRE XL

De la relique de Saint-Eloy, et des processions pour obtenir pluie ou beau temps.

L'an 1639 le Révérend Père dom Constantin Navarre, prieur de ce monastère, désirant avoir quelque relique assurée du grand Saint Eloy notre fondateur, s'adressa au R. P. dom Albert Mainburiel, prieur de nos confrères d'Ecuant au monastère de Chelles (1). Lequel fit en sorte qu'il obtint des religieuses bénédictines dudit monastère, un petit ossement du chef de Saint Eloy, lequel ossement ledit R. Père dom Albert emporta au monastère de Saint-Sulpice de Bourges, y étant allé pour le gouverner en qualité d'abbé, attendant quelque commodité assurée pour nous l'envoyer. Ce qu'il fit enfin par le R. Père dom Marie Bastide, abbé de Saint-Augustin, lequel accompagné de dom Celse Badet, l'apporta audit Saint-Augustin. Or, comme nous attendions la commodité pour faire un reliquaire pour enchasser la sainte relique, et le R. Père dom Placide Roussel

(1) L'abbaye royale de Chelles, à quatre lieues de Paris, conservait dans le trésor de son église un beau buste en argent dans lequel étoit le chef de saint Eloi.

visiteur de cette province pour savoir l'ordre qu'il voudroit être observé en la réception de la Sainte-Relique, il arriva l'année 1644 une grande sécheresse, laquelle ayant duré longtemps, menaçoit le peuple de grande calamité, ce qui occasionna les habitants de la présente ville de Solemnac, de venir prier le R. Père Prieur dom Bruno Valles, et toute la communauté, de vouloir faire une procession générale, à la manière accoutumée, pour demander à Dieu de la pluie, ce qui leur fut accordé. Et pour ce on ordonna que la procession se feroit le dimanche ensuivant, jour de la Très-Sainte-Trinité. On prit donc cette occasion pour apporter la Sainte relique. Et pour ce, l'on envoya le soir précédent le R. Père dom-Eutrope Birot, cellérier de ce monastère à Limoges, tant pour avoir permission de Monsieur l'Official, en l'absence de Monseigneur de Limoges, pour pouvoir exposer la Sainte Relique, que pour la porter le lendemain matin au Vigen, où nous fûmes la recevoir en procession, portant toutes nos autres reliques, pour, par les mérites et intercessions des saints, obtenir plus facilement l'enterinement de nos prières. La grand'messe y fut célébrée par le R. P. Prieur à l'honneur de la Très-Sainte-Trinité. A la fin, il prit entre ses mains le petit coffret où étoit la Sainte-Relique, et l'apporta, le tout avec un grand concours, joie et dévotion extraordinaire du peuple, espérant que notre Bon-Dieu, par les mérites et intercessions des Saints, et particulièrement de notre glorieux patron saint Eloy exauceroit leurs prières et les délivreroit de la misère dans laquelle ils se voyaient réduits. Ce qui en effet arriva par la bonté et miséricorde de Dieu, car peu de jours après il y eut abondance d'eau ; les fruits de la terre reverdirent et l'année fut bonne. Dieu soit à jamais béni, qui est si admirable en ses Saints.

Outre la susdite relique de Saint Eloy, nous en avons reçu quelques autres de notre temps. L'an 1651 ont été faits et achetés deux grands reliquaires de bois doré dans lesquels elles ont été mises, et exposées au peuple par permission de Monseigneur François de La Fayette, évêque de Limoges. Les reliques sont de saint Gui, martyr, de sainte Eulalie, vierge et martyre, et une dent de saint Alyre, évêque de Clermont en Auvergne, qui a un grand pouvoir pour chasser les diables. Toutes ces reliques nous ont été données par le R. P. Girard des Aleux, abbé autrefois de Saint Augustin et de Saint Alyre.

Or, à l'occasion de cette procession dont nous avons parlé, et de l'effet qui s'en suivit, il sera bon de savoir que c'est une chose qui se pratique ordinairement dans semblables nécessités, assavoir qu'au temps de grande sécheresse, ou abondance d'eau extraordinaire, les habitants de la ville en députent deux ou trois des principaux

d'entre eux pour venir, au nom de toute la ville, prier le R. Père Prieur et toute la communauté, pour faire procession générale pour obtenir ce dont on a besoin. Et le R. Père Prieur condescendant volontiers à leur demande, on assigne d'ordinaire le dimanche en suivant, ou quelque autre jour de fête, s'il se rencontre à propos. Et le jour auparavant on sort la chasse qu'on appelle de Saint Marc, dont j'ai parlé ci-dessus, dans laquelle on met les plus assurées reliques que nous avons, et l'ayant honnêtement accommodée et ornée, on la met sur le petit brancard fait à ce dessein, et ainsi on la pose sur l'autel de Saint-Eloy, qu'on appelle l'autel de Sainte-Anne, ou autre. Ayant fait sonner quelques coups de cloche après vêpres ou complies, on va chanter quelques répons propres au temps devant la dite chasse, en ajoutant les oraisons convenantes. Et le lendemain, après la grand messe ou vêpres, selon qu'on trouve plus à propos, on va en procession au Vigen, deux religieux revêtus en aube portant la chasse, et la prédication étant faite sur la présente nécessité, on s'en retourne par le même chemin, et on remet la chasse sur le même autel, et après vêpres ou complies, si la procession a été faite le matin, on va chanter les mêmes répons que le soir précédent. Puis, pour satisfaire à la dévotion du peuple, on prend les chapelets et autres choses qu'ils présentent, et on les fait toucher à la chasse. Puis on l'emporte à la sacristie, ou on la laisse sur le même autel un jour ou deux, dans lequel temps d'ordinaire on obtient ce que l'on a demandé, comme je l'ai vu trois ou quatre fois depuis que je suis en ce monastère. Puis sans autre cérémonie, on la remet en son lieu ordinaire. La procession se doit faire à l'honneur de Saint Theau, ainsi qu'il se pratique de tout temps.

CHAPITRE XLI

Chose extraordinaire arrivée l'an 1656.

Scribantur hæc in generatione altera, et populus qui creabitur laudabit Dominum. Comme en effet étant digne de toute louange et amour, tant pour les bienfaits ordinaires qu'il confère à ses créatures à tout moment, que par les extraordinaires qu'il leur départit dans leurs nécessités urgentes, quand pendant icelles ils ont recours à sa divine Majesté d'un cœur contrit et humilié. On saura donc qu'en la présente année 1656 il y eut une grande sécheresse au mois de juillet et août, en sorte que en beaucoup d'endroits les ruisseaux et fontaines étaient taris. Le peuple ne trouvoit plus

d'eau tant pour lui-même que pour le bétail, lequel pour ce sujet mouroit en plusieurs lieux, d'où vint que Messieurs de Limoges firent défense aux bouchers de ne plus tuer de bœufs, ni autre gros bétail, pour le danger qu'il y avoit qu'ils ne prissent du mal. Cependant, de tous côtés, on faisoit des processions et prières publiques, pour obtenir du Bon Dieu de la pluie, et l'obliger à détourner son ire de dessus son pauvre peuple qui apprehendoit de tomber dans quelque grande calamité. Néanmoins il sembloit que le ciel fut de bronze, car encore bien qu'il paraissoit se vouloir disposer à donner de la pluie, c'étoit sans effet. N'y ayant donc point d'apparence d'en avoir de longtemps, les habitants de cette ville vinrent en corps, le 19^e jour du mois d'août, pour supplier le R. P. Prieur dom Louis Jamet, et toute la communauté de vouloir faire la procession au Vigen, et porter la chasse qu'on a accoutumé en semblable nécessité. Ce que leur ayant été très volontiers accordé par le dit R. P. Prieur, on désigna le lendemain, jour de dimanche, dédié à la mémoire du glorieux saint Bernard, pour faire la dite procession après vêpres, qu'on dit pour ce sujet à deux heures après midi. Lesquelles, incontinent qu'elles furent commencées, le ciel commença à s'obscurcir, et de grosses nuées à paraître; et à peine la procession fut-elle commencée et la chasse sortie de la ville, qu'une grosse pluie la surprit à moitié du chemin du Vigen, dont tout le peuple commença à remercier Dieu. Mais ce ne fut qu'un échantillon de celle que Dieu envoya les jours suivants, pendant lesquels il plut abondamment, et la terre fut suffisamment abreuvée, dont un chacun eut sujet de ne jamais se défier de la bonté et miséricorde de Dieu, lequel quoiqu'il mortifie parfois, ne laisse pas de vivifier comme il fit en cette occasion, donnant vie et vigueur aux fruits de la terre qui semblaient être morts et secs par la grandeur de la sécheresse. Il y a autant de témoins de la vérité de ceci, qu'il y a d'habitants dans cette ville et aux environs qui assistèrent à la dite procession et furent mouillés à leur grand contentement. Nous avons vu ci-dessus un semblable miracle arrivé l'an 1069.

CHAPITRE XLII

Quelques actes de charités exercés envers le prochain.

L'an 1646, à la persuasion du R. P. dom Placide Roussel, on commença d'exercer un grand acte de charité envers le pauvre

peuple, lequel on a continué depuis, de l'avis des autres reverends pères visiteurs, dom Marc Bastide, et dom Albert Marchand, lesquels ont témoigné une grande satisfaction : Assavoir d'aller enseigner aux pauvres villageois les principes de la foi et autres choses concernant leur salut dans leurs villages. Ce qui leur a apporté un profit très notable, quoiqu'au commencement on pensât que cela ne devoit pas réussir. Car, comme ces pauvres gens n'entendent pas bien le français, et que d'ailleurs dans les prédications on ne descend pas si en particulier à parler ou expliquer les mystères de la foi, de là venoit que la plupart d'entre eux étoient si ignorants en cela, que cela causoit étonnement. Car entre deux ou trois cents à peine en eut-on trouvé trois qui sussent les commandements de Dieu. Même il s'en trouvoit, et des plus vieux, qui ne savaient pas faire le signe de la croix. Si bien que pour trouver des infidèles il n'est pas besoin d'aller aux Indes et au Japon, car il s'en trouve en nombre, sans nombre, parmi ceux qui se disent chrétiens, lesquels peuvent être nommés fidèles infidèles. Ce qui nous a grandement porté à continuer cet exercice, outre les persuasions de nos Révérends Pères visiteurs, a été le zèle que ces pauvres gens ont témoigné à venir quelquefois de fort loin pour écouter ce qu'on leur dit, les bénédictions qu'ils nous donnent et le profit qu'ils en font, qui en plusieurs est extraordinaire. Car tout de même que la terre desséchée par les ardeurs du soleil venant à recevoir par après une douce pluie qui la pénètre produit son fruit à merveille, ainsi ces pauvres âmes toutes séchées par défaut d'instruction venant à recevoir la pluie de la parole de Dieu, et des instructions proportionnées à leur capacité, produisent des fruits dignes de la vie éternelle. Et non seulement les pauvres paysans, mais encore des personnes de noblesse et considération ont pris la peine de s'y trouver, témoignant ressentir plus de profit en leur âme de ces instructions familières que non pas des prédications.

Or, ce en quoi on a remarqué plus de profit a été en ce qui touche les sacrements de la confession et communion ; tant pour la fréquentation d'iceux, que pour les dispositions nécessaires pour les recevoir. Aussi cela a été une des principales choses qu'on a taché de leur inculquer, et faire connaître l'importance qu'il y a de se bien servir de ces sacrements, que Notre Seigneur a institué pour notre sanctification, si nous nous en servons comme il faut. Ce d'autant qu'en ce sujet il est arrivé quelques cas extraordinaires, j'en veux rapporter deux tant seulement, car on peut en retirer un grand profit et instruction.

Le premier est arrivé l'an 1648 à une femme, laquelle ayant commis quelque péché demeura douze ans sans oser jamais s'en

confesser. Mais ayant entendu dans quelque village où elle s'étoit trouvée que, quiconque garde volontairement un péché mortel dans sa conscience sans vouloir s'en confesser, ne doit attendre de part en paradis, et autres choses touchant l'intégrité de la confession, enfin se résolut de se confesser de son péché, et en effet le déclara à son confesseur avec beaucoup de regret. Et interrogée par hasard comment elle avoit osé recevoir Notre Seigneur en cet état, répondit qu'à chaque fois qu'elle communioit ainsi indignement, il lui étoit avis que la sainte hostie l'étrangloit ; et avertie de revenir dans quelques jours pour savoir si elle avoit ressenti la même difficulté en sa communion, se présenta le dimanche ensuivant, assurant avoir reçu la sainte hostie sans aucune difficulté, mais avec un grand contentement intérieur, et au lieu qu'auparavant elle avoit de la difficulté d'entendre une messe, ce jour elle en avoit entendu trois, ressentant une grande satisfaction en son âme, ce qu'elle disoit les larmes aux yeux. Dont je fus fort consolé voyant ce que Dieu avoit opéré en cette pauvre villageoise.

Le second arriva l'an 1630. Le jour de Pâques dorée de la susdite année se présenta un homme qui depuis vingt ans avoit été en péché par honte, sans oser jamais le confesser ; encore qu'il connut fort bien qu'il le falloit faire, car il lui étoit avis qu'il avoit une pierre continuellement sur son estomac. Or, ayant entendu parler de la façon dont il faut se confesser, et qu'il faut chasser toute honte qui empêche de déclarer tous les péchés, que telle honte vient du diable et choses semblables, enfin touché de Dieu qui ne vouloit pas le perdre, il prend la résolution de se confesser de son péché. Duquel s'étant confessé il fut averti de revenir en un temps plus commode pour le mieux aider à nettoyer sa conscience, ce qu'on ne pouvoit faire à cause de l'affluence du peuple. Il ne manqua pas de revenir le jour même après la prédication, et se confessa généralement de tous ses péchés le mieux qu'il put. Or, me ressouvenant de ce qui étoit arrivé à d'autres, je lui demandai s'il n'avoit point eu de peine durant ce temps d'avalier la sainte hostie. Il me répondit que oui, d'autant que d'ordinaire elle s'attachoit au palais de la bouche, ce qui lui faisoit une grande peine. Or, ayant reçu l'absolution et une pénitence assez légère pour tant de péchés, le voyant d'ailleurs fort contrit, il fut renvoyé en paix, l'avertissant néanmoins de me faire savoir ce qui se seroit passé en sa communion. Ce qu'il fit le lendemain, et me dit n'avoir ressenti aucune difficulté, mais une grande satisfaction, me faisant mille offres de son petit service, et m'assurant que sans nous il ne croyoit pas qu'il se fut jamais confessé de son péché. Et partant que lui et les autres nous avaient de grandes obligations pour la peine que nous

prenions à les instruire, nous souhaitant mille bénédictions. Or, averti d'en remercier le Bon Dieu, et de rapporter à lui seul la gloire de tout ce qui lui étoit arrivé, et de le servir fidèlement les reste de ses jours, il me promit de le faire.

Je pourrais rapporter plusieurs autres exemples arrivés depuis quelques années, en suite de ces instructions familières qu'on a données au pauvre peuple, mais ceux-ci suffisent pour porter ceux qui les liront à glorifier Dieu, et à admirer sa bonté à attendre les pauvres pécheurs à miséricorde, et les incitant à se remettre en sa grâce par des voies si extraordinaires.

CHAPITRE XLIII

Lettres de Monseigneur de Lionne, évêque de Gap, aux Religieux de Solemnac.

L'an 1648, messire Georges d'Aubusson, sieur de la Feuillade, abbé commendataire de ce monastère, ayant succédé à Mgr l'Archevêques d'Arles, fut nommé de Gap, et Mgr Artus de Lionne, évêque de Gap, à l'archevêché d'Embrun. Mais ledit seigneur de Lionne étant déjà sur l'âge, ne cherchant que le repos pour vaquer à Dieu, ~~refusa~~ l'archevêché d'Embrun. C'est pourquoi ledit sieur de la Feuillade fut fait archevêque et résigna son abbaye de Solignac audit sieur de Lionne, au nom duquel un certain ecclésiastique demeurant dans la ville de Limoges, en prit possession l'année 1650. Or quelques mois auparavant, il prit la peine d'écrire de sa propre main à toute notre communauté une lettre toute remplie d'affection. Je la veux mettre ici tout au long et mot à mot, car elle le mérite, ne pouvant mieux faire voir la vertu et la sainteté de Mgr de Lionne, à présent notre abbé, que par ladite lettre et l'espérance qu'on peut tirer du bonheur qu'a eu ce monastère de l'avoir pour abbé. Voici donc sa teneur :

A mes Révérends Pères,

Les Révérends Pères Religieux au vénérable monastère de Solignac, à Solignac.

Mes Révérends Pères et Frères en Jésus-Christ, salut ! Je ne puis que demeurer grandement confus des grâces qu'il a plu à Sa Sainteté et à Sa Majesté très chrétienne de me faire, le Roi m'ayant honoré de la nomination en l'abbaye de Solignac, et Sa Sainteté en

ayant accordé ses bulles et provisions en ma faveur. Ce ne sont point mes mérites, mais leur seule bonté, qui les a invités à me gratifier de la sorte. Ce qui augmente ma confusion, c'est de me voir établi comme Père directeur et gouverneur sur des enfants de la dextre, sur une si sainte maison et troupe religieuse, et sur tant de bonnes âmes qui tendent à grands pas à la perfection, si déjà elles n'y sont arrivées, perfection de laquelle je me sens si éloigné, que j'ai grand sujet de m'étonner comment j'ai pu me résoudre d'accepter une dignité et charge de laquelle je me reconnois si peu digne. Toutefois ce qui me donne du courage, c'est votre même perfection et piété.

Mes très Honorés et Révérends Pères, vous savez qu'un certain qu'on vouloit élire pour supérieur, s'en excusoit en ces termes : *Non sum medicus*, signifiant par ces paroles que c'est l'office et devoir d'un bon supérieur et prélat, d'apporter et appliquer les remèdes convenables et propres pour la guérison des infirmités et maladies spirituelles de ceux qu'il a sous sa charge, et je sais qu'en notre S^t Ordre, qui est un des plus anciens, illustres et étendus que nous ayons en l'église de Dieu, il y a des monastères et couvents qui sont malades et dans l'infirmité spirituelle. Ils se sont détraqués du premier institut et de leur règle, et ceux-ci ont besoin d'un bon médecin, d'un bon supérieur et d'un bon prélat qui appliquent les remèdes purgatifs, lenitifs et correctifs, et qui tâche de les guérir par sa parole et par son exemple. Mais pour vous, mes Révérends Pères, qui vivez dans la pureté de votre institut, et qui ici-bas menez une vie si angélique, il me semble que je puis méritoirement vous appliquer les paroles du grand médecin de vos âmes : *Non est opus bene valentibus medicus* ; vous êtes en un état très-saint et très-sain, et vous n'avez pas besoin de médecin. C'est ce qui m'a donné l'assurance pour ne m'excuser sur mon peu de capacité et d'expérience en la direction et conduite des âmes religieuses. Ce mien défaut ne pouvant pas apporter à votre famille si bien ordonnée et réglée, le préjudice qu'il feroit en une autre maison qui ne vivroit pas dans la pureté de son institut, comme vous faites. Dieu vous conserve par sa bonté en ce saint état et me fasse la grâce d'imiter votre piété et vos vertus. Vous me l'obtiendrez s'il vous plaît par vos saintes prières, auxquelles je me recommande de tout mon cœur. C'est ce que j'ai de meilleur et ce que je vous offre avec l'humble service que je désire rendre à tout votre corps religieux et à tous les particuliers de votre dévote et vénérable famille, quand j'en aurai le moyen ; je manquerais plutôt de pouvoir que de bonne volonté. Je me recommande à vos ss. sacrifices et prie la divine bonté qu'elle comble très abon-

damment votre Sainte Maison de toutes les grâces et bénédictions spirituelles et temporelles que vous souhaitez

Mes Révérends Pères et Frères en J.-C.,

Votre très humble et très affectionné serviteur,

ARTUS, évêque de Gap, abbé de Solignac.

A Gap, ce 25 octobre 1648.

Depuis quelques jours il a pris encore la peine d'écrire une autre lettre de sa main au Révérend Père Prieur, du même style, et témoignant les mêmes sentiments, par laquelle aussi bien que par la précédente, il fait paraître sa profonde humilité et les autres vertus qui reluisent en lui, et nous apprend quels nous devrions être en nous estimant cela qu'il étoit.

L'année 1650, le sieur Mosandy lieutenant d'une compagnie de cavalerie logée à Banueit (1) nous amena un sien domestique nommé Jacques Bonenfant, huguenot, pour l'instruire et lui apprendre les points de la foi, son capitaine et lui furent à Limoges pour obtenir permission de Monseigneur l'évêque pour l'absoudre et lui faire abjurer ici son hérésie. Ce qui fut fait le jour de l'Ascension de Notre Seigneur.

Voici la teneur de la permission :

Nous, François de la Fayette, évêque de Limoges, permettons au R. Père Prieur des Pères Bénédictins de Solignac, d'absoudre de l'hérésie celui qui lui sera mené par M. de Salis. Fait à Limoges, ce 24 mai 1650.

† FRANÇOIS, év. de Limoges.

Le R. Père Prieur est aussi prié d'en garder un procès-verbal signé de sa main et de ceux qui seront présents.

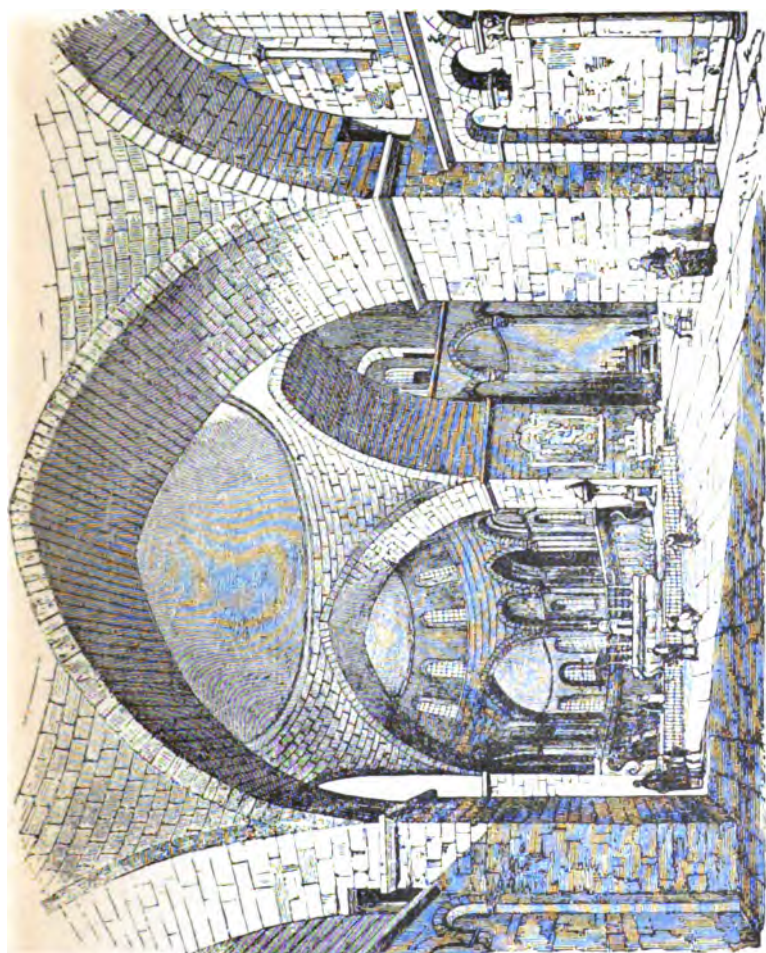
Le procès-verbal se trouve parmi les papiers du monastère, reçu par Béchade, Monsieur de Salis, dont il est parlé dans la permission, est le nom du capitaine.

CHAPITRE XLIV

Autres lettres de Monseigneur de Gap écrites l'an 1651

Cette année le R. P. Dom François Ducher ayant succédé au R. P. Dom Ambroise Frégeat, écrivit une lettre à M^r notre Abbé,

(1) Peut-être Banneix, commune de Journac.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SOLIGNAC



de soumission et congratulation du bonheur de ce monastère d'avoir pour abbé une personne de si grande vertu et considération, lui faisant présent d'un anagramme sur son nom Artus de Lyonne, (S^t-Eloy dure) ce qui nous faisoit espérer beaucoup de sa piété et de son zèle et choses semblables. A cette lettre ledit seigneur fit une réponse modeste et d'un personnage tel qu'il est.

M. R. Père,

Vous me rendez confus par votre humilité et les éloges qu'il vous a plu de me donner en votre lettre du 27 de juillet, que j'ai reçue depuis quelque jours. Je vous suis particulièrement redevable de l'honneur qu'il vous a plu me rendre, et à l'auteur de l'anagramme, dont vous m'avez fait part. Il est vrai que S^t-Eloy dure. Il dure en votre vénérable et dévot monastère, et sa sainteté et ses mérites reluisent en vos bons religieux et en vous, mon R. P. qui en avez le régime et la conduite. On y voit durer et revivre S^t Eloy par la pratique des plus solides vertus religieuses, et par l'étroite observance de notre Sainte Règle ; mais il ne dure pas en moi qui suis par trop éloigné de la sainte perfection d'un si grand Saint, S^t Eloy dure au chef et aux membres de l'abbaye de Solignac, mais non pas au chef gouverneur tel que je le suis par la grâce de Sa Sainteté et la faveur de Sa Majesté, mais au chef homogène, tel que vous êtes mon R. P. qui étant vêtu du caractère et ornements de la profession religieuse, avez été choisi de Dieu, pour présider et résider en cette sainte maison de Dieu, qui y réglez toutes choses, autant par votre bon exemple que par l'autorité qui vous est commise. Je prie de tout mon cœur la divine bonté qu'elle vous augmente la santé, les forces et les grâces, afin qu'augmentant votre couronne, vous perfectionniez toujours cette sainte maison et les âmes qui vous sont soumises. Je me recommande bien fort à leurs saintes prières et aux vôtres. Et si je puis quelque chose pour votre service, employer, s'il vous plait, une personne qui sera le reste de ses jours.

Mon R. P.

Votre très humble et affectionné serviteur

Artus, évêque de Gap, et abbé commendataire de Solignac.

A Gap, ce 21 septembre 1631.

On ne sauroit mieux voir la sainteté et les vertus de Mgr de Gap que par ces lettres, car quelle humilité en un si grand personnage doué de si belles qualités et de nature et de grâce. Il a bien fait paraître cette humilité en refusant ce que d'autres pourchassent

avec tant d'ardeur et d'avidité. C'est cette même humilité qui lui donne de si bas sentiments de lui-même et lui fait estimer tous les autres des Saints. Quelle haute estime de la perfection religieuse, si ravalée par d'autres qui à présent semblent n'avoir autre désir que de l'exterminer s'ils pouvaient. Quel état de la règle de notre saint patriarche, la qualifiant de ce titre qui lui a été donné il y a si longtemps et par les Souverains Pontifes, et par les Conciles, lesquels ne l'appellent, et à leur imitation Monseigneur de Gap, que Sainte Règle, sainte véritablement puisque la pratique et l'observance d'icelle a fait tant de Saints. Nous espérons qu'il sera un digne successeur de Saint Eloy, puisque à l'exemple, de ce grand Saint il fait tant d'état de la perfection religieuse, et a jeté de si profondes racines d'une parfaite humilité. Animé donc et poussé de l'esprit de notre saint fondateur et suivant ses exemples il a grandement à cœur le profit et l'avancement de ce monastère, ainsi qu'il le témoigne jusqu'à présent. Et voici en quoi particulièrement :

L'année 1632 M. le Prévost de Sainte-Fauste-de-Brvezac ayant été tué, nous en fûmes avertis par quelques uns de nos amis, et sollicités de rentrer dans le bénéfice dépendant de ce monastère, dont la nomination appartenait à M. l'Abbé. Lequel, sans doute, nous considérerait en cette occasion, et nous préférerait à plusieurs autres qui faisaient toutes les diligences possibles pour obtenir le susdit bénéfice. Nonobstant toutes les difficultés qui se présentèrent, le R. P. Prieur se résolut d'envoyer notre serviteur à Gap où était M^r notre Abbé, pour lui donner avis de tout ce qui se passait, et le prier de se vouloir ressouvenir du pauvre état de son monastère et des bâtiments d'icelui qui s'en allaient en ruines, à quoi il pouvoit remédier en confiant ce bénéfice à un de ses religieux qu'il lui nommoit, et que ce seroit le moyen de faire revivre saint Eloy de nouveau, de quoi nous autres, nous lui en demeurerions grandement obligés. Monseigneur de Gap, après avoir reçu et lu la lettre écrite sur ce sujet, fit promptement les dépêches pour notre domestique et accorda le tout en notre faveur, envoya les provisions, fait réponse à la lettre que lui avoit écrite le R. P. Dom François Ducher, avec des protestations de nous servir et en cela et en tout ce qu'il pourroit. Voilà un acte d'un vrai père et qui n'est pas comme la plupart des autres commendataires qui n'ont rien moins à cœur que l'avancement de leurs monastères. Car encore que nous ignorions quel succès aura cette affaire, néanmoins ledit seigneur abbé y a contribué en ce qui étoit nécessaire de sa part, et nous espérons qu'il réussira à l'honneur et gloire de Dieu, qui semble l'avoir conduit jusqu'ici heureusement et la terminera selon son bon plaisir et divine volonté.

CHAPITRE XLV

Refroidissement de Monseigneur de Gap envers nous l'année 1653.

Jusqu'à présent nous avons eu tout sujet d'espérer beaucoup de Mgr de Gap, notre Abbé, comme nous avons vu par les lettres pleines d'affection qu'il nous a écrites. Mais voici qu'au commencement de cette année, nous expérimentons tout le contraire, tant il est aisé de donner de belles paroles, mais d'en venir aux effets : *Hoc opus, hic labor est*. Or, afin qu'on sache le peu de sujet qu'il a eu de se refroidir à notre endroit, je dirai la chose tout naïvement comme elle s'est passée. Nous avons vu ci-dessus, comment, sur la fin d'octobre de l'année passée, la prévôté de Brivesac étoit venue à vaquer, et comment nous avons envoyé vers Mgr de Gap, pour le supplier de la confier à quelqu'un de la communauté, et que ce seroit le moyen de pouvoir remettre ce monastère qui étoit presque tout ruiné, et comment ledit seigneur avoit condescendu à nos desirs et envoyé des provisions en notre faveur. Ayant donc reçu cette faveur singulière du dit seigneur, le R. P. en donna avis tout incontinent au R. P. Dom Placide de Sareus, assistant du T. R. P. supérieur général de notre Congrégation, pour savoir comment il falloit se comporter en cette affaire, tant pour la prise de possession que du visa de Monseigneur l'Evêque de Limoges qu'il nous falloit prendre, conformément aux provisions que le dit seigneur nous avoit envoyées, desquelles ayant envoyé copie au R. P. Dom Placide furent jugées nulles par les trois plus fameux avocats de Paris, d'autant qu'il ne conféroit pas le dit bénéfice *pleno jure*.

C'est pourquoi nos RR. PP. jugeant que Mgr du Gap seroit encore dans les mêmes sentiments de nous faire du bien, se résolurent d'envoyer vers lui celui qui avoit été pourvu du dit bénéfice qui étoit le P. Dom François de Villemontey, étudiant lors en théologie au collège de Tournon comme religieux de la Chaise-Dieu, afin de mettre les choses en l'état qu'elles devoient être pour le bien de ce monastère. Mais on verra l'issue de son voyage et de tout ce qu'il y négocia par la lettre qu'il écrivit au dit R. P. Assistant, duquel elle nous a été envoyée.

« Mon Révérend Père,

» La présente sera pour avertir votre Révérence comme j'ai été voir Mgr de Gap, duquel je n'ai pu obtenir aucune faveur touchant

la prévôté de Brivesac : au contraire. La première fois que je l'ai vu, il m'a parlé assez rudement. Les discours qu'il m'a tenus cette fois, sont qu'il n'auroit plus pour nous la bonne volonté qu'il avoit ci-devant, que s'il eût su pour lors ses droits, il n'eût pas lâché si facilement la pièce, que poussé par sa bonté, il alloit volontiers s'obliger à plus qu'il ne devoit, mais que dorénavant il tiendrait la bride serrée. Ce qui fut dit à l'occasion des réparations de Solemnac, que nos pères, à ce qu'il dit, lui ont demandées. A tout cela, je tâchai de satisfaire avec beaucoup de soumission, en lui remontrant que nos pères n'avaient jamais eu dessein de le choquer en rien du monde, qu'au contraire, ils ne respiraient que son honneur et la conservation de ses droits, et que le Père Prieur de Solemnac n'avoit pas supprimé dans sa lettre le droit que Sa Grandeur avoit de conférer ce bénéfice pour le surprendre, mais que plutôt lui-même y avoit été surpris. Le lendemain il m'envoya quérir par un laquais, et me dit qu'il avoit pensé à l'affaire dont je lui avois parlé ; qu'il seroit bien aise, si je l'avois pour agréable, que nous nous déduisissions tous deux nos raisons devant M. le Juge qui est tout son conseil. Il commença donc à raconter toute l'affaire ; les paroles que je lui avois tenues, la chaleur avec laquelle il m'avoit répondu, l'humilité que j'avois témoignée en cette conférence qu'il étendit sur notre Congrégation, des religieux de laquelle il dit quelques louanges. Enfin sa conclusion fut que cette nomination première préjudicoit à ses droits et qu'il étoit nécessaire d'en faire une révocation : le Juge, dans son discours, conclut la même chose. Ayant ensuite demandé à Monseigneur la permission de parler, je voulus faire une récapitulation de tout ce qu'ils avaient dit, et la réduire à deux ou trois choses. Je commençai par les droits de Monseigneur et m'accordai que cette nomination préjudicoit à icceux et qu'il étoit absolument nécessaire de la révoquer, mais qu'il n'étoit pas besoin d'en faire un acte particulier, seulement que Monseigneur me voulut gratifier d'une collation, il seroit facile d'y insérer la révocation suivant la forme que Votre Révérence m'avoit envoyée. A cela M. le Juge me répondit un peu brusquement : Savez-vous, dit-il, si Monseigneur ne l'a pas conférée à quelque autre ? Et le dit seigneur m'a dit après qu'il ne pouvoit pas faire collation pour des raisons qu'il ne pouvoit pas dire, et il persista toujours dans ce sentiment, en sorte que je ne me rendis plus importun.

» Il m'a fait intimer un acte de révocation duquel j'ai demandé copie que j'envoie à Votre Révérence. J'y ai fait une réponse la plus succincte qu'il m'a été possible. Je crois que la cause du peu de succès de cette affaire est qu'avant mon arrivée Monseigneur à été

informé de ses droits, et que peut-être on lui a fait entendre que nous l'avions voulu surprendre, et lui faire perdre son droit à collation, ce qui l'auroit rendu inflexible à nos requêtes.

» Hors de cette affaire, il m'a témoigné toutes les civilités possibles, car il me mena après aux Capucins où il voulut entendre ma messe, et ensuite me contraignit d'aller diner avec lui, où sa familiarité combattit beaucoup avec sa civilité. Ayant pris congé de lui et demandé sa sainte bénédiction, je fus à la maison de M. le Juge pour savoir de lui, le plus adroitement qu'il me seroit possible, si Monseigneur n'avoit point conféré en effet le bénéfice à quelqu'un, mais jamais je ne pus lui parler. »

Voilà la lettre qu'écrivit le P. Dom François de Villemontey au R. P. Dom Placide de Sareus, lui rendant compte de son voyage, par laquelle on voit combien l'homme est changeant et le peu de confiance qu'il faut mettre aux grands de ce monde, puisque Mgr de Gap, après avoir si bien commencé et protesté tant de témoignages d'amitié, s'est laissé emporter aux paroles de quelques envieux à l'encontre de nous, et tellement changé qu'il dit nous vouloir dorénavant tenir la bride serrée et n'avoir plus pour nous l'affection qu'il avoit autrefois, de laquelle pourtant nous n'avons vu aucun effet que de belles promesses, au moins jusques à présent, nous verrons quels moyens il prendra pour exécuter ses menaces. Cependant *nolite confidere in filiis hominum, in quibus non est salus*. Je ne prétends pas par ceci déroger à sa vertu, laquelle j'admire toujours et en toute occasion comme étant très grande à ce qu'on dit. Mais le proverbe est très véritable qui dit que *septies in die cadit justus*; que s'il tâche de se relever de la faute qu'il a faite, nous aurons encore sujet de le publier et admirer davantage et lui témoigner l'état que nous en faisons. Ce sera peut-être quand il aura été assuré de notre innocence, laquelle me fait espérer, étant reconnue, qu'il rejettera toutes sortes de menaces et usera à notre endroit de sa bonté ordinaire.

Cette même année ont été faites diverses réparations à l'église, savoir le rétable qui est au grand autel, avec les deux tableaux dont l'un contient le couronnement de la T. S. Vierge, et l'autre le ravissement de notre bienheureux père Saint Benoît. Le tout a coûté environ six cents livres.

La chapelle aussi de la T. S. Vierge a été réparée, reblanchie et peinte. De plus, nous avons fait faire une chape de satin à grandes fleurs avec diverses couleurs, pour le célébrant des jours des grandes fêtes, avec une chasuble et deux tuniques de même étoffe, le tout garni de grandes dentelles d'or fin, et a été acheté par le consentement du T. R. P. Supérieur général de notre Congrégation

et coûte environ quatre cents livres. Nous ne manquons pas de bonne volonté d'en faire davantage si nous avons de quoi, mais le bon Dieu y pourvoira, qui récompense toujours et bien avantageusement ce qui se fait pour son service.

CHAPITRE XLVI

Bref d'Innocent X de l'année 1654.

Nous commencerons cette année par une faveur spéciale que nous avons reçue de Notre Saint Père le Pape Innocent X. C'est un bref pour un autel privilégié, que nous a envoyé un bon père minime, lequel allant à Rome passa par ce monastère le samedi saint de l'année passée, et se chargea fort volontiers de nous l'obtenir, dont voici la teneur :

Innocentius P. P. X.

Ad futuram rei memoriam. Omnium salutis paternae charitate intenti, sacra interdum loca spiritualibus indulgentiarum muneribus decoramus, ut inde fidelium defunctorum animæ Domini nostri Jesu Christi, ejus que sanctorum suffragia meritorum consequi, et illis adjunctæ ex purgatorii poenis, ad æternam salutem per Dei misericordiam perducere valeant. Volentes igitur ecclesiam domus monachorum ordinis sancti Benedicti loci de Solignac, Lemovicensis diocesis, in qua nullum aliud altare privilegiatum reperitur concessum, et in ea situm altare majus hoc speciali dono illustrare, dummodo in ea septem missæ quotidie celebrentur, auctoritate nobis a Domino tradita, ac de omnipotentis Dei misericordia, et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, ut quandocumque sacerdos aliquis ejusdem ecclesiæ dumtaxat missam defunctorum in die Commemorationis defunctorum, et singulis diebus infra illius octavam, ac secunda feria cujuslibet hebdomadæ, pro anima cujuscumque fidelis qua deo in charitate conjuncta ab hac luce migraverit ad præfatum altare celebrabit, anima ipsa de thesauro Ecclesiæ, per modum suffragii indulgentiam consequatur. Ita ut ejusdem Domini nostri Jesu Christi et beatissimæ Virginis Mariæ, sanctorumque omnium meritis sibi suffragantibus, a purgatorii poenis liberetur, concedimus et indulgemus. In contrarium faciens, non obstantibus quibuscumque præsentibus. Ad septennium tantum valeturis. Datum Romæ apud sanctam Mariam majorem, sub annulo piscatoris, die xxvi novembris M.D.C.L.III. Pontificatus nostri anno decimo.

Gratis pro Deo et scriptura,

G. GALTERIUS.

Tel étoit le bref qui nous a été envoyé, lequel nous avons reçu avec grande satisfaction. Monseigneur l'évêque de Limoges en a permis la publication, laquelle a été faite le premier jour de mars, second dimanche de carême de la même année à la prédication, la teneur de la permission étoit telle :

Nous François de la Fayette, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Limoges, après avoir vu et lu le bref ci-dessus, et icelui trouvé en bonne et due forme, nous avons permis et permettons aux religieux du monastère de Solignac d'en faire la publication et de célébrer à l'autel désigné dans ledit bref aux jours y marqués les messes pour gagner les indulgences et les grâces accordées par notre Saint Père le Pape en la manière spécifiée dans ledit bref.

Donné dans le palais épiscopal de notre cité de Limoges, le vingt-cinquième jour du mois de février mil six cent cinquante quatre,

† FRANÇOIS, év. de Limoges,
Par commandement de mondit seigneur, Palays.

CHAPITRE XLVII

Autres particularités concernant le monastère de Solemnac.

Mgr l'évêque de Condom après avoir demeuré sept ou huit mois chez Mgr de Limoges, s'en retournant en son évêché, voulut nous honorer de sa visite, venant coucher dans ce monastère avec tout son train. Il nous témoigna une grande affection, et écrivit à Mgr de Gap, notre abbé, pour le désabuser de ce qu'on lui avoit voulu faire croire de ce que nous avions fait contre lui, à l'occasion du bénéfice de Brivesac, et à sa sollicitation le P. Prieur lui écrivit aussi touchant le même sujet, auquel enfin il fit réponse témoignant encore la bonne volonté qu'il avoit autrefois. Néanmoins nonobstant tous ces beaux témoignages, craignant que par son éloignement il perdit quelque chose de ses droits, il a constitué pour son grand vicaire le fils de Monsieur Pinot, lequel à son arrivée a voulu accorder quelques différends que nous avions contre le vicaire et prêtres de la paroisse. Mais on lui a fait entendre qu'il falloit suivre la sentence donnée par l'official de Mgr de Limoges. Le différend et autres choses qui s'en sont suivies sont décrits plus au long dans un autre liyre, comme aussi diverses réparations qui ont été faites tant en

l'église qu'au cloître, et ce les années 1654, 1655, 1656, entre lesquelles je n'en peux omettre une fort notable que le R. P. Prieur a procuré au commencement de cette année 1656, qui est la plus grande croix.

§ 1. — LA GRANDE CROIX D'ARGENT POUR PORTER AUX PROCESSIONS.

Il y a bien longtemps que nous avons un grand désir d'avoir une croix d'argent pour porter aux processions, n'en ayant qu'une de cuivre de laquelle nous nous étions servis depuis notre introduction. Mais la nécessité dans laquelle nous étions à présent particulièrement ou on faisoit faire diverses réparations grandement nécessaires, étoit cause qu'on n'osoit seulement y penser, jusqu'à ce que le Bon Dieu qui pour l'ordinaire fait paraître son pouvoir dans les plus grands besoins, nous en présenta une occasion, de laquelle le R. Père Prieur s'étant servi, en demanda la permission au très Révérend Père supérieur général de notre Congrégation. Lequel la lui accorda très volontiers et en donna la conduite au Révérend Père dom Placide Roussel, son secrétaire. Lequel se comporta si bien que nous avons une des belles croix qui soient dans tout le Limousin, ayant coûté près de cinq cents livres, quoique au commencement on ne croyoit pas passer la somme de cent écus au plus. Mais le Bon Dieu qui exauce le désir de ses serviteurs a fait voir que ceux qui ont confiance en lui ne sont jamais trompés. Encore pardessus tout cela, il nous a fait une grâce que nous n'eussions jamais osé espérer, car il a suscité ledit Très-Révérend Père Supérieur général Dom Jean Heret, pour nous procurer un petit morceau de la vraie croix de notre rédemption, qui y a été enchassé, et a été reçu avec un indicible contentement, tant de tous les religieux que du peuple. Cependant nous jouirons de ce très grand trésor, attendant que le Bon Dieu nous élargisse encore quelque libéralité, le remerciant humblement de celles dont il a usé envers nous jusqu'à présent.

§ 2. — APPROPRIATION DE LA PARTICULE DE LA VRAIE CROIX REÇUE CETTE ANNÉE 1656.

Après avoir reçu la particule de la vraie croix que nous avons vu ci-devant nous avoir été procurée par le T. R. P. Supérieur général de notre congrégation, enchassée dans la grande croix d'argent qu'on porte aux processions, on trouva à propos d'avoir l'approbation de ladite particule, afin de la rendre plus assurée et

par ce moyen la pouvoir exposer au peuple et adorer avec plus d'assurance. C'est pourquoi le R. P. Prieur en écrivit au P. Dom Martial Pichon, prieur du monastère de Corbie, qui nous avoit fait la charité de nous envoyer ladite particule, auquel il fit une réponse remplie d'affection, se réjouissant avec nous de ce qu'il avoit enrichi ce monastère d'un morceau du bois de la croix de notre Rédemption et envoya l'attestation authentique comme s'ensuit :

Nos frater Martialis de Pichon, humilis prior monasterii Sancti Petri Corbiensis, nullo medio ad sedem apostolicam pertinentis, omnibus, quorum intererit, fidem facimus, die mensis martii vigesima nona, anni millesimi sexcentissimi quinquagesimi sexti, eductam esse e sacro hujusce monasterii thesauro ligni veræ crucis particulam ex ampliori ejusdem sacri ligni decisam portione, argentæ cruci, antiquo opere affarie (?) laboratæ inserta, quam Robichardus de Clery, ex illustri hujus nomini apud Picardos familia ortus, a Balduino Flandriæ comite, Constantinopolitanorum que imperatore acceptam, huic monasterio benigne contulerat. Præfatamque particulam Reverendis Patribus monasterii Sancti Petri Solemniacensis monachis, a nobis esse concessam. Quod hisce litteris testatum esse volumus, quas nostro, nostri subprioris, thesaurarii que chirographis, nec non monasterii sigillo munitas dedimus. Corbeia die prima septembris. Anno millesimo sexcentesimo quinquagesimo sexto.

Fr. Martialis de Pichon, humilis prior

Fr. Robertus Hardy, humilis subprior

Fr. Cyrillus Godin thesaurarius

Locus sigilli primi

Locus sigilli secundi.

La susdite attestation est écrite en parchemin, scellée de deux sceaux, et sera conservée soigneusement. Les sceaux sont en cire verte.

La même année 1656, le peuple ayant su que nous avions reçu la susdite particule de la vraie croix, il y eut une femme nommée Anne Plaignard, à laquelle, quelques mois après la réception de la susdite particule, étant survenu une incommodité aux yeux, elle se voua à la Sainte Croix, et ayant fait dire une messe, et baisé la sainte relique elle fut entièrement guérie. Laquelle l'a publié depuis à diverses personnes, et augmente la dévotion envers la Sainte Croix.

§ 3. — LA DÉVOTION AU PETIT-JÉSUS.

Cette guérison m'a fait ressouvenir de quelques autres qui arrivèrent l'année passée, que j'avois oublié de décrire. Mais

auparavant que de le faire il faut savoir que depuis quatorze ans ou environ, nous avons accoutumé de mettre dans l'église, à côté de l'autel de la sainte Vierge, une petite crèche de paille, la nuit de Noël, où on expose le petit Jésus dans un petit berceau, sur un peu de foin, avec la sainte Vierge, et autres choses qui représentent le mystère que la sainte église célèbre ce jour là, lesquelles on y laisse jusque au soir de la Purification de la Sainte Vierge. Or le peuple qui d'ordinaire se laisse plus facilement toucher par ces choses sensibles que autres qui ne tombent pas sous ses sens, y témoigne beaucoup de dévotion, et quelques uns y présentent des cierges blancs ou de l'huile pour être brûlés devant le petit Jésus. Ce qui a été vu et approuvé par tous les supérieurs qui ont été ici depuis, et même les Révérends Pères visiteurs, qui n'ont point improuvé cette petite dévotion, mais quelques uns même y ont été visiter le petit Jésus dans sa crèche, et lui ont fait des présents, entre autres le R. P. dom Albert Marchand, et dom Placide Roussel. Il arriva donc, l'année passée, qu'un certain homme de cette ville, nommé Jean de Vieille-Ville, et communément Jean de Paibarou, tomba gravement malade avec sa femme, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il en échappât, étant d'ailleurs assez infirme, avec accès de fièvre fort violente. Dans cette nécessité donc il se voua au petit Jésus, avec sa femme, et promirent de lui présenter un cierge pour la nuit de Noël. L'un et l'autre ayant recouvré la santé, accomplirent leur vœu, et donnèrent un beau cierge ainsi qu'ils avaient promis.

La même chose arriva à un autre habitant de cette ville nommé Mathurin Marsoudon, autrement Guérin. Lequel étant aussi gravement malade, sa femme fit le même vœu que dessus et l'accomplit, son mari ayant retrouvé une santé parfaite.

L'année 1637, le R. P. Prieur dom Louis Jamet, ayant été continué prieur de ce monastère au chapitre général tenu cette année, a procuré que le tabernacle du grand autel a été doré, et ce par la libéralité de dame Léonarde Chavaignac, veuve du sieur Jacques Lombard, lequel ayant été enterré dans notre église devant l'autel de saint Cloud, icelle pour ce sujet et autres œuvres de charité exercées envers elle et son défunt mari, témoigne une grande affection à ce monastère. Ce qui a obligé le R. P. Prieur de lui obtenir des lettres de filiation de nos Révérends Pères du chapitre général.

Il a fait faire aussi quelques ornements, entre autres une chape de damas blanc, garnie de petite dentelle d'or, comme aussi un bras d'argent, pour y mettre une petite relique de saint Cloud, qui lui avoit été donnée par un de nos amis. L'église aussi a été cou-

verte de nouveau. Le reste de ce qu'il a fait a été rapporté ci-dessus, au catalogue des supérieurs, comme aussi ce que son successeur le R. P. dom Benoît Rabby a fait faire, et comme icelui après avoir gouverné deux ans, a été déchargé de son office, a eu pour successeur le R. P. dom Etienne Roulleau, lequel avait été longtemps cellier et sous-prieur en ce monastère, a fait les réparations aussi rapportées ci-dessus.

L'année 1659, en la diète annuelle tenue à Paris, a été institué un cours de philosophie en ce monastère, composé d'un maître et neuf étudiants. Le maître s'appelle le R. P. dom Jean Lavasseur. Il a été heureusement commencé le quinzième du mois de septembre de la même année, a fini le quinzième de juin 1661. Le maître a été envoyé à la Chaise-Dieu pour enseigner un autre cours (1).

L'année 1659, nos Révérends Pères assemblés en la diète annuelle ont institué ici un cours de philosophie, et pour maître le R. P. dom Levasseur; et icelui fini, un cours de théologie en la diète tenue l'année 1661, et pour lecteur le R. P. dom Louis Thoumin.

L'année 1661, le septième jour du mois de juillet, la communauté de ce monastère a souscrit à la formule de profession de foi, dressée par l'Assemblée de 1657. En foi, nous prieur et senieur avons soussigné avec le secrétaire de la communauté.

FR. ETIENNE ROULLEAU (2).

(1) La rédaction de cette note diffère de celle du manuscrit de la Bibliothèque nationale. Je donne ici l'une et l'autre.

(2) Les lignes ci-dessus sont toujours écrites par dom Laurent Dumas, mais c'est le prieur qui a signé lui-même le manuscrit, où ne se trouve pas la signature du secrétaire.

Le formulaire, rédigé par l'Assemblée du clergé, le 17 mars 1657, imposé par une bulle d'Alexandre VII, que vint confirmer une déclaration royale du 29 avril 1665, était ainsi conçu : « Je soussigné me soumetts à la constitution apostolique d'Innocent X, du 31 mai 1653, et à celle d'Alexandre VII, du 16 octobre 1656, et rejette et condamne sincèrement les cinq propositions extraites du livre de Corneille Jansénius, intitulé *Augustinus*, dans le propre sens du même auteur, comme le Saint-Siège les a condamnées par les mêmes constitutions. Je le jure. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. » Ce serment devait être prêté par les évêques à leur entrée en fonction, par les professeurs des universités, des séminaires et des collèges, par tous les séminaristes promus au sous-diaconat ou aspirant aux grades universitaires; par tous les bénéficiers déjà pourvus ou à pourvoir, par tous les novices faisant profession et prononçant des vœux dans un monastère.

§ 4. — QUELQUES PARTICULARITÉS CONCERNANT LE MONASTÈRE
DE SOLEMNAC (1).

Quoique nos pères de la Congrégation de Saint-Maur, depuis qu'ils ont été introduits dans ce monastère, aient tâché d'assister les habitants de ce lieu en tout ce qu'ils ont pu, tant par le moyen des prédications, confessions et autres œuvres de charité, et qu'en effet quelques-uns en témoignent quelque reconnaissance, néanmoins plusieurs autres n'ont pas laissé de temps en temps de les molester par des violences assez considérables que je rapporterai ici, non par esprit de vengeance, mais plutôt de commisération.

La première fut livrée par les anciens religieux l'année 1615, lorsque messire Jean Jaubert de Barraud, évêque de Bazas, abbé commendataire, ayant passé concordat avec quelques religieux de Saint-Augustin, dom Mathieu Oudin, dom Colombin Carleux et dom Maur Fontaine, pour notre introduction à ce monastère, les mêmes anciens religieux, tous unanimement, s'y opposèrent de tout leur possible. Ayant intenté procès au parlement de Bordeaux pour ce sujet, et comme ils n'avaient de quoi fournir aux frais du procès, ils alièrèrent un pré appelé le pré de l'Auradour, pour la somme de cinq cents livres, quoiqu'il soit estimé plus de cinq cents écus ; mais le bon Dieu, nonobstant leur opposition, ne laissa pas de seconder les bonnes volontés du sieur abbé, lui donnant bonne issue du procès et telle qu'il souhaitoit, les religieux ayant été condamnés à l'amende.

La seconde arriva l'année 1629, lorsque notre jardin étant en bon état, plusieurs des habitants y entrèrent la nuit, au mois de septembre, mettant tout à perdition, arbres, fruits, et tout ce qu'ils y rencontrèrent, découvrant même la moitié des murailles, dont fut fait procès-verbal par Messieurs de la justice de Limoges qui se transportèrent ici pour ce sujet.

La troisième advint l'année 1631, lorsque nos confrères voulurent les empêcher d'enterrer les corps infants dans un petit cimetière qui étoit joignant et sous quelques fenêtres des chambres du dortoir ; car ils furent si transportés que de brûler la porte que nos confrères avaient fermée et de tirer un coup de fusil à un d'iceux et à un domestique qui s'opposaient à leurs violences, dont fut intenté un autre procès qui leur donna bien des affaires, la plupart

(1) Cet article, qui se termine au 22 avril 1665, ne se trouve pas dans notre manuscrit, mais seulement dans celui de la Bibliothèque nationale, n° 19,857.

ayant été contraints d'aller à Bordeaux comparaître en personne. Et si nos pères eussent voulu, ils eussent été punis exemplairement, mais comme ils ne voulaient que les intimider, ils se contentèrent de les faire condamner à payer la somme de cent écus. Et Monseigneur de Limoges, François de la Fayette, s'étant trouvé à Bordeaux, se chargea de l'affaire touchant le cimetière. C'est pourquoi le vingtième de juin de l'année 1633, il vint lui-même en personne, et ayant reconnu par les grandes murailles et autres circonstances du dit cimetière que c'étoit une usurpation manifeste faite au monastère, condamna les habitants de laisser le dit cimetière au profit d'icelui ; et lui présent fit mûrir la porte, y mettant lui-même la première pierre, coupant par ce moyen chemin aux désordres qui eussent pu s'en suivre. Depuis, la sacristie y a été bâtie.

La quatrième fut suscitée par les prêtres de la paroisse de Saint-Michel de cette ville (1), l'année 1633, lesquels voulurent se rendre indépendants du monastère, faire leur procession à part, ne point assister aux nôtres, et l'un d'iceux écrivit une lettre à Mgr de Gap, pour lors abbé, pleine d'invectives et de faussetés à l'encontre de nous, pour l'attirer de leur côté s'ils l'eussent pu, mais le dit seigneur se contenta de nous en envoyer une copie, sans lui faire de réponse. Le procès a duré longtemps, pendant lequel se sont faits quelques accommodements, mais enfin l'année passée 1664, l'arrêt définitif fut donné au parlement de Bordeaux en notre faveur, le sieur abbé et les religieux ayant été déclarés curés primitifs de la paroisse de Saint-Michel. [Il fut ordonné que le curé] nommé François Dardent, se rendroit dans quinzaine dans le cloître

(1) La paroisse de Saint-Michel, dont il est parlé aux chapitres IV, XV et XXVIII, avait pour curé, le 25 septembre 1616 Jean Baillot (Archives de la Haute-Vienne, n° prov. 4,593) ; Jérôme Magerat, dit ancien curé, par son testament du 1^{er} juillet 1662, demande à être enterré dans l'église du monastère (n° prov. 26) ; François Dardant était curé le 2 mai 1663 (*idem*) ; Martial Mandavy, nommé curé de Saint-Michel en 1754, résigna cette cure le 4 août 1788, à son neveu Mathieu Jonchade ; ce dernier est mort pour la foi, sur les pontons de Rochefort, le 9 août 1794. On a vu aussi au chapitre XXIV que le clocher de l'église de Saint-Michel avait été construit sous l'abbé Guillaume Barton, vers 1517.

Il a existé dans cette paroisse un usage fort curieux que M. L. Guibert a déjà signalé dans l'*Almanach limousin* de 1878 ; je veux parler de l'organisation périodique de pèlerinages d'enfants à Saint-Michel-en-Mer. L'abbé Legros dans la *Continuation des Annales du Limousin* nous fournit à cet égard les détails fort intéressants que je reproduis ici : « Le 11 août 1779, les *Micholets* de Solignac sont partis pour le Mont-Saint-

du couvent des Bénédictins et là, en présence du supérieur du dit ordre, du premier juge royal des lieux non suspect et de deux témoins numéraires de l'information, déclareroit qu'il étoit marié de ce qui s'étoit passé dans l'église de Saint-Michel de Solignac contre les dits religieux, et qu'il les prioit de l'excuser. Condamné à dix écus. C'étoient quelques insultes qu'il avoit faites un jour de la Pentecôte à nos confrères qui y étoient allés pour faire l'office.

La dernière arriva sur la fin de l'année passée et dure encore ; car après avoir acheté les maisons qui sont devant le réfectoire et

Michel, armés de piques, selon l'usage. Je ne fais ici cette remarque que pour avoir occasion de faire connaître cet usage, qui subsiste de temps immémorial. Il s'agit d'une espèce de pèlerinage, que les jeunes gens de la ville de Solignac font chaque année au Mont-Saint-Michel, qui est une célèbre abbaye, située sur un rocher dans la mer, proche la Normandie, et où on va en pèlerinage de toutes parts, dit M. Vosgien, dans son *Dictionnaire géographique*. Chaque année les jeunes gens de Solignac, au nombre de vingt à trente, entreprennent ce pèlerinage, ayant à leur tête un ou deux hommes faits, qui ont fait précédemment le même pèlerinage. Ils s'arment de bâtons ferrés en forme de piques, pour se précautionner contre les bêtes fauves ou autres qu'ils pourraient rencontrer sur la route. Ils passent d'abord par Limoges, où ils font la quête le premier jour, et on dit qu'ils quêtent aussi pendant toute la route. On ajoute qu'à leur arrivée sur le bord de la mer, celui qui découvre le premier de loin le clocher du Mont-Saint-Michel est réputé *roi* parmi eux, non seulement durant tout leur séjour dans ce pays, mais aussi pendant toute la route, et surtout à leur retour, dans la ville de Solignac, le jour de Saint-Michel, auquel ils font en sorte d'être rendus dans cette ville, pour y célébrer avec beaucoup de solennité cette fête, qui est celle de la paroisse. A leur retour, ils emportent des espèces de collerets, semblables à ceux des pèlerins de Compostelle, et ornés de coquillages et d'autres ornements en plomb, etc. Ils ont aussi des casques en plomb, en forme de couronnes, — mais celui du *roi* est beaucoup plus grand que ceux des autres, — et de petites trompes ou trompettes de terre, dont ils sonnent à leur passage dans Limoges. Leur départ se fait ordinairement vers le milieu du mois d'août, et leur retour est fixé, pour Limoges et Solignac, à la veille de Saint-Michel, 28 septembre. On les nomme *Micholets*, ce qui est un diminutif de Michel, et c'est comme si on disoit *petits Michels* ou pèlerins de Saint-Michel. Je crois qu'ailleurs ceux qui entreprennent ce pèlerinage sont nommés *Miquelets*. Pour être admis dans leur bande, il faut être natif de Solignac, et ils n'en souffrent pas d'autres dans leur compagnie. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient jamais commis aucun excès ni forfait. On y voit quelquefois des enfants de neuf ou dix ans ; plus communément, ils sont tous entre douze et dix-huit ans. »

autres lieux réguliers, et obtenu le consentement du seigneur abbé de fermer la porte et le passage qui conduit à Saint-Michel, ceci fut exécuté la veille de Noël. Quelques-uns (nonobstant le dit consentement et des syndics de la ville et de plusieurs habitants) s'y sont opposés avec tant de violence, et après en avoir sollicité tant qu'ils ont pu, ou par menaces ou autrement, pour les ranger de leur côté, et menacé ceux qui faisoient pour nous, ont porté l'affaire si avant que le T. R. P. Dom Bernard Audebert, supérieur général de notre Congrégation, a été contraint de mander qu'on remit la chose en son premier état. Ce qui fut fait le mercredi saint de la présente année, ayant eu par ce moyen sujet de participer sinon aux douleurs, au moins à une partie des moqueries et confusions de notre divin maître, par celles qu'ils nous ont faites et font assez souvent pour l'ouverture du passage. Car sans parler de ce qu'ils ne voulurent attendre qu'on eut ouvert une des portes qu'on tenoit fermée, pour ôter plus facilement ou ranger quelque chose qui étoit dans la prétendue basse-cour, à la sortie des ténèbres, quelques habitants furent rompre la serrure et emportèrent une petite chaîne qui y étoit, et le tout de leur propre autorité. Nous croyions qu'ayant ouvert le dit passage, ils seraient contents, mais tant s'en faut, car prenant avantage de ceci, ils y passent et font passer par dépit, et ne se contentent pas d'y passer simplement, mais ils y chantent, huent comme des chats-huants, tirent des coups de pistolet et commettent mille autres insolences. Et cependant l'auteur de cette tragédie, et qui est cause de tous ces désordres, quoiqu'on lui ait fait parler d'accommodement par ses plus grands amis, et que le R. P. abbé de Saint-Augustin Dom Joseph Séguin ait été le voir, est rempli de joie dans son cœur, étant bien aise qu'un chacun admire son pouvoir, et s'étonne de ce qu'il se soit trouvé si peu des habitants qui aient reconnu le grand service qu'il croit leur avoir rendu, disant que ce sont des ingrats, et qu'ils ne méritent pas qu'il s'emploie pour eux, qu'il s'est bien mieux comporté en cette affaire que nous, qui ne nous sommes adressés qu'à M. l'abbé, mais que lui s'est adressé immédiatement au roi, étant bien aise de nous voir dans une si grande humiliation, qu'on n'ose rien dire et faire qu'il n'en prenne avantage, tournant tout en venin. Bien plus, il y en a, à ce qu'on dit, qui se sont vantés de faire encore ouvrir la porte du petit cimetière dont il a été parlé ci-dessus, fermée par ordre de Monseigneur de Limoges. Enfin si leur pouvoir étoit conforme à leurs désirs, et à ce qu'ils témoignent, et le tout sous l'ombre du dit sieur, les affaires de ce monastère seroient en pauvre état; mais nous espérons tout de la bonté de Dieu, qu'il nous assistera et qu'après

avoir laissé ses serviteurs dans l'humiliation tant et si longtemps qu'il lui plaira, si les hommes n'y mettent point ordre, et si cette injustice continue, il y mettra la main et fera réussir le tout à sa plus grande gloire. *Qui habitat in cælis*, etc.

Nous le prions pourtant de n'en pas user de la sorte, mais qu'il leur pardonne selon le saint commandement qu'il nous fait : *Diligite inimicos vestros et orate pro persequentibus et calomniantibus vos*.

Cette affaire est en l'état que dessus. Cejourd'hui 22 avril 1665.

Depuis l'année 1661 il s'est passé des choses de conséquence, et en grand nombre, lesquelles sont fidèlement rapportées ailleurs dans un autre livre, et au long.

Cette année 1670, le Révérend Père dom Joseph Seguin, visiteur de la province de Chesal-Benoit, par ordre du très Révérend Père Supérieur général de la Congrégation dom Bernard Andebert, en présence du Révérend Père dom Ildephonse Vigier, prieur, dom Simon Pochet, sous-prieur, et dom Jacques Fayolle, senior, a tiré le petit coffret où étoit enfermée la petite relique de saint Eloy, dans l'intention de faire faire un reliquaire pour la mettre, de la grande chasse qui est conservée dans la sacristie, où elle avoit été mise pour la porter en procession au temps de quelque nécessité publique depuis quelques années, et a été mise dans le coffre du dépôt. Et de ce que dessus le dit Révérend Père visiteur a fait dresser un acte, lequel a été signé des susdits et de son secrétaire. Depuis elle a été mise dans un reliquaire d'argent, comme il a été dit ci-dessus.

L'année 1734, le 18 de mai (1), le feu du ciel tomba sur le petit clocher du chœur et le consumma sans qu'on put porter aucun remède. Toute la charpente de la croisée de l'église fut endommagée, les deux cloches qui y étoient furent entièrement fondues, que le R. P. dom Etienne Vernet, alors prieur, avait fait fondre. C'est ce même prieur qui fit fondre les autres trois cloches du grand clocher, qui fit faire le réservoir qui est dans le bas jardin, les commodités du grand dortoir qui sont proches les écuries, et fit la communication d'icelui dortoir avec les greniers de M. l'abbé pour aller à l'église dans le bas de la nef, qui a acheté trois devants d'autel de cuir doré pour la décoration de l'église.

(1) Cette dernière note est la seule de notre manuscrit qui ne soit pas écrite de la main de Fr. Laurent Dumas ; il était mort cinquante-six ans avant l'événement qu'elle rapporte.

*Prière au grand Saint Eloy, fondateur du monastère
de Solemnac (1).*

O glorieux saint ! puisque je n'ai pas eu la hardiesse de vous offrir le petit recueil que j'ai fait autrefois des antiquités de votre monastère, quoique je vous sois obligé en tant de façons, écoutez au moins la prière que je vous fais du meilleur de mon cœur, quoique vous soyez là haut élevé dans la gloire et enivré du torrent de volupté qui réjouit tous les citoyens de cette noble cité. Puisque étant en ce monde vous étiez si amoureux des pauvres, jetez les yeux sur votre pauvre monastère de Solemnac qui, par la grâce de Dieu et vos intercessions, commence un peu à respirer et se relever de la misère dans laquelle il avoit demeuré si longtemps. C'est le monastère que vous avez fondé et qui vous devoit servir d'échelle et au roi Dagobert pour monter au Ciel, c'est ce monastère que vous avez daigné visiter si souvent de votre sainte présence, pour l'étroite observance de la Sainte Règle qui y étoit en vigueur, observance qui provenoit des ferventes exhortations que vous faisiez aux religieux d'icelui, tant en public qu'en particulier, tachant selon votre possible de les faire avancer toujours de vertu en vertu, c'est ce monastère que vous avez ennobli et enrichi tout autant que vous avez pu, tandis que vous étiez ici bas, en sorte que les enfants du siècle en avaient de la jalousie, comme il est rapporté dans votre vie, mais nonobstant tout cela, vous ne laissiez pas d'y fournir tout ce qui étoit nécessaire pour le service de Dieu, et y ramasser tant de saintes et précieuses reliques. Hélas ! ô grand saint, tout cela de quoi est-il devenu ? Et en quel état avons-nous vu ce pauvre monastère, lequel autrefois contenoit trois quarts de lieue de circuit et étoit habité par plus de cent cinquante religieux. Protégez-le contre ceux qui voudraient s'opposer à son avancement, et ne lui refusez pas une de vos œillades, par le moyen de laquelle les religieux d'icelui soient animés de plus en plus à mettre en pratique les célestes documents de leur Sainte Règle, et que toute la Congrégation dont ils sont membres puisse faire revivre l'esprit de la même règle, laquelle vous avez tant dilatée autrefois, fondant divers monastères pour qu'ils fissent profession de l'observer parfaitement.

C'est ce que je vous demande avec toute l'humilité possible.

(1) Cet article ne se trouve pas dans notre manuscrit, mais seulement dans celui de la Bibliothèque nationale,

APPENDICE

Dom Laurent Dumas dit en terminant le xxiv^e chapitre de sa chronique, qu'on pourrait faire un catalogue complet des abbés de ce monastère, avec ceux qu'il a donnés. C'est ce qu'un religieux du même ordre (peut-être dom François du Cher, dont il est parlé au chapitre xxvi page 186), a essayé de faire dans son *Tableau historique du monastère de Saint-Pierre-de-Solignac*, que l'on trouve à la suite des écrits de notre chroniqueur, dans le manuscrit n° 12691 de la Bibliothèque nationale.

Je donne ici ce catalogue en y ajoutant quelques notes que je place entre crochets [].

1. — SANCTUS REMACLUS, 641. Etabli par saint Eloi, fut ensuite évêque de Maestrich. [Sa vie est au chapitre xxii^e p. 643.]

2. — DAGOBERTUS [Saint Ouen raconte que visitant les frères de Solignac, saint Eloi leur aurait donné vers 646, un second abbé. Cet abbé est appelé Dagobert dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale qui portait le n° 5452.]

3. — CHILDEMNUS.

4. — PAPOLINUS.

5. — CHILDEMARUS, ou Childomarus, était abbé vers 698.

6. — GODOBERTUS, ou Gundobertus [voir chapitre xxiv p. 656].
Vers 698.

7. — SILMO, vers 700.

8. — FROTARIUS.

9. — AGIULFUS, neuvième abbé qui vivait l'an 790.

10. — EBBO, ou Ebulus — fut ensuite évêque de Limoges. [Voir chapitre xxiv, p. 657.]

11. — GERARDUS I.

12. — AYMERICUS.

13. — DUCTRAMNUS, 823 et 839. — Rodulfe qui fut ensuite archevêque de Bourges aurait été abbé de Solignac en 841 et 842. [Voir *Cartulaire de Beaulieu* par M. Deloche, page ccxx.]

14. — ALEXANDER.

15. — BERNULPHUS. 846 — De son temps Rodulfe, archevêque de Bourges fonda l'abbaye de Beaulieu en Limousin et y mit des religieux de Solignac, du nombre desquels Chunibert fut choisi pour en être le premier abbé, comme il est marqué dans la charte de fondation, qui fut la 6^e année du règne de Charles-le-Chauve, qui revient à l'année 846. [Au lieu de cette date il faut porter cette fondation à l'année 859 et 860. — Voir le *Cartulaire de Beaulieu*, page CCXXXI.]

16. — SILVIUS, — 852 — nommé abbé à la sollicitation de Stodile évêque de Limoges, par Charles-le-Chauve l'an 12 de son règne. [Voir chapitre xxiv p. 658. C'est à lui que l'archevêque Rodulphe confia en 856, l'administration du monastère de Vegennes au moment de sa fondation. — Voir *Cartulaire de Beaulieu*, page CCXLVI.]

17. — BERNARD I qui alla au 3^e concile de Soissons, pour les affaires de son abbaye, dont les titres avaient été brûlés par les Normands, 866.

18. — ETIENNE I.

19. — GÉRALD II.

20. — DANIEL.

21. — SICARD.

22. — RICHAMBAL.

23. — BOZON I.

24. — THÉODERIC.

25. — ETIENNE II.

26. — GÉRALD III. — [En février 942, sous l'abbé Gérald les religieux de Solignac firent société de prières avec ceux du monastère bénédictin de Floirac (Lot); on en trouve l'instrument publié par M. Champeval dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XLII, p. 312. — Le même abbé donna le village de Lonzac à l'abbaye de Tulle. Cette donation qui figure au cartulaire de cette abbaye, a aussi été publiée par M. R. de Lasteyrie : *Etude sur les comtes et vicomtes de Limoges*, p. 119.]

27. — RAMNULPHUS.

28. — BERNARD II DE COMBORN. — 958 — Oncle du vicomte de Comborn, qui fut envoyé par son père Hugues, un des principaux de la Guienne, dans le monastère de Fleury-sur-Loire pour y être instruit aux lettres, prit l'habit de Saint Benoit à Solignac, d'où il fut tiré pour être abbé de Beaulieu, que son père avait conquis par le droit des armes, fut par après abbé de Solignac et ensuite évêque de Cahors, environ l'an 970, selon le catalogue des évêques de Cahors rapporté

dans *Gallia Christiana*. [Voir la notice biographique qui lui est consacrée par M. Deloche dans le *Cartulaire de Beaulieu*, page CCLII.]

29. — ETIENNE III.

30. — ADALBALD qui fut le 6^e abbé de S^t Augustin de Limoges, et le 12^e de S^t Martial, environ l'an 1000. [Voir chapitre xxiv, p. 658.]

31. — GÉRALD IV qui se trouva au concile tenu à Limoges à l'occasion de l'apostolat de S^t Martial l'an 1031. [Voir chapitre xxiv p. 659.]

32. — UMBERT.

33. — ADALFREDE. — 1055. — Une donation lui fut faite de la borderie de Monteil par Gérard de Bonneval.

34. — GUI I. — 1070. — De son temps le monastère de Sainte-Croix de Pierrebuffière fut fondé et donné à Solignac par les seigneurs de Pierrebuffière. [Voir chapitre xxiv, p. 659.]

35. — ROBERT. — 1090. — Pendant son administration Ildegarius de Jaunac étant au lit de la mort, donna la terre de Lobeac, et voulut être associé au nombre des Enfants de saint Benoit en prenant son habit. [Voir chapitre xxiv, p. 660.]

36. — AUDOIN, ou Elduin, qui eut le régime environ l'an 1105 ; auquel temps Adémar, vicomte de Limoges, fit quelque donation au monastère. [Voir chapitre xxiv, p. 661.]

37. — GÉRALD V. — 1117 — obtint deux bulles en faveur de ce monastère, l'une d'Eugène III et l'autre d'Adrien IV. Il fit conduire une fontaine dans le cloître, à la sollicitation d'un religieux de ce monastère, prévôt d'Arthon, qui donna trois cents sols pour cet effet. [Voir chapitre xxiv, p. 661. — On a une lettre écrite, en 1157, à Henri II Plantagenet, par l'empereur Frédéric I, pour lui recommander l'abbé Gérald, qu'il avait très honorablement accueilli à Aix-la-Chapelle, à la prière de Wibald, abbé de Stavelo. (*Historigens de France*, tome XVI, p. 685). L. Guibert.]

38. — ARCHAMBAUD I. — 1160 — à qui Beaudoin II, évêque de Noyon, donna le bras de saint Eloi. [Voir chapitre xxiv, p. 662.]

39. — HUGUES DE MAUMONT, qui contracta une confraternité, si elle n'était déjà contractée, avec Raoul, premier abbé de Saint-Eloi de Noyon l'an 1214. [Cet abbé que quelques uns appellent Hélié, assistait à la consécration de l'église d'Altavaux en 1208. (Nadaud.) De quelques débats entre cet abbé et les bourgeois de Solignac en 1218, on pourrait conclure qu'il y avait dès lors dans cette ville un commencement d'organisation communale. Voir à ce sujet les

Notes pour servir à l'histoire de la ville de Solignac, publiées par M. L. Guibert, dans l'*Almanach limousin*, 1883.]

[Dom Laurent Dumas place ici : Bernard, chapitre xxiv, p. 663.]

40. — ADÉMAR I. — 1228 — qui fit quelques donations à l'abbaye de Grandmont.

[Dom Laurent Dumas place ici : Hugues, chapitre xxiv, p. 663, pendant que le présent catalogue n'en fait qu'un avec celui du n° 39.]

41. — MAURICE. — 1234. — contracta confraternité avec le monastère de Stevelo, fondé par saint Remacle, dont les lettres d'union sont imprimées par les soins du R. P. Dom Jean Mabillon dans son second tome des actes des Saints de l'ordre de N. B. P. saint Benoît.

42. — PIERRE — 1250 — qui fit quelques acquisitions au monastère [et dont l'épithaphe est rapportée au chapitre xxv, page 181.]

43. — ARCHAMBAUD II. — 1263 — qui confirma la confraternité contractée avec les religieux de saint Remacle, en envoyant quelques uns des siens pour les en assurer, et pour avoir d'eux quelques reliques de ce glorieux saint, dont ils obtinrent seulement quelques morceaux de la crosse, de ses sandales et de la chasuble avec laquelle il fut enterré. Mais cinq ans après, en 1268, les religieux de saint Remacle ayant translaté ce saint corps dans une chasse magnifique, ils envoyèrent à l'abbé et aux religieux de Solignac un bras de leur saint patron, quelques reliques des onze mille vierges et des saints Thébains, martyrs, avec des lettres remplies d'affection que le R. P. Dom Jean Mabillon a mises dans son second tome des actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît. Il mourut l'an 1270 [Voir chapitre xxiv, p. 665], et fut élu :

44. — BERTRAND ADDEMAR I. — 1270 — qui vécut peu de temps dans son régime.

45. — GERALD VI, qui fut sacré par Aimeric, évêque de Limoges dans l'octave de Pâques l'an 1272 ; mourut à Bourges l'an 1276, en s'en retournant de la cour du roi de France, où il plaidait avec le roi d'Angleterre et la vicomtesse de Limoges. [Voir chapitre xxiv, page 665.]

46. — ADÉMAR II. — 1280 — duquel on ne trouve autre chose. [Voir chapitre xxiv, p. 666.]

47. — ARCHAMBAUD III — 1290 — qui fonda une vicairie dans notre église en l'honneur de saint Martial l'an 1314. [Voir chapitre xxiv, p. 666. Le sceau ogival de cet abbé se trouve sur plusieurs

pièces des archives de la Haute-Vienne de 1304 à 1312. Il représente un abbé, accosté de deux fleurs-de-lys et de deux quintefeuilles, avec la légende : *Sigillum Archembaldi, abbatis Solemniacensis*.



Le contre-sceau porte dans un quadrilobe, une croix accostée de deux étoiles, entourée du mot : *Contrasigilum*. (*Bull. de la Société Archéologique*, tome xxxix, p. 418).

Il est surprenant que cette chronique ne mentionne pas le passage du pape Clément V à Solignac. Voici comment il est rapporté dans celle des Frères prêcheurs de Limoges : *In sequenti vero tempore paschali, anno Domini m^occcvi^o. in festo beati Georgii martiris (23 avril), quod fuit in sabbato, dominus Clemens Papa V cum octo cardinalibus venit Lemovicam et ad domum fratrum Predicatorum declinavit..... In crastino vero in quo fuit dies dominica, littera dominicali B., idem Papa, visitato prius corpore sancti Martialis, et benedictione data populo congregato in platea sancti Geraldii, recessit apud Solempniacum, versus Burdegalam dirigens gressus suos.* (*Bull. Société Archéologique du Limousin*, tome xl, p. 278.) D'après le *Registum Clementis papæ V*, publié par les Bénédictins du Montcassin, il y a deux bulles datées de Solignac, où Clément V se trouvait le 24 avril.]

48. — BERTRAND II — 1318 — dont on ne trouve que le temps de son régime.

49. — ARCHAMBAUD DE SAINT-AMAND IV, dit le jeune, — 1326 — ; sa piété l'a rendu très recommandable ; il augmenta le revenu du sacristain pour l'entretien du luminaire de l'église. Sa dévotion envers la Saint-Vierge lui fit faire célébrer quelques unes de ses

fêtes plus solennellement qu'on avait de coutume, et ordonna qu'à son honneur on donnerait du vin tous les soirs aux religieux, depuis Noël jusqu'à la Purification. Il fit en outre de belles ordonnances pour le vivre des religieux, qui témoignent assez de la frugalité que l'on y gardait en ces temps-là. Elles sont couchées à la fin du livre des obituaires de ce monastère. [Voir chapitre xxiv, p. 666.]

50. — GAUDEBERT dont on ne trouve que le nom et le lieu de sa sépulture dans le livre des obituaires, sans y marquer le temps de son régime. [Voir chapitre xxiv, p. 668.]

51. — BERTRAND d'ADÉMAR III. — 1360 — qui mourut l'an 1370. [Voir chapitre xxiv, page 666. Ceux qui parlent du passage du pape Urbain V à Solignac du temps de cet abbé, l'ont sans doute confondu avec celui du pape Clément V, en 1306.] Dans la même année fut élu par les religieux capitulairement assemblés :

52. — BERTRAND DE SAINT-AMAND IV — 1370 — prévôt de Brivezac. L'on ne sait s'il donna son consentement à cette élection, parce qu'il est dit plus bas, et que deux ans après on trouve le suivant. [Voir chapitre xxiv, p. 666.]

53. — GUI II était abbé en 1372, duquel on ne dit autre chose.

54. — BERTRAND V. — 1388 — à qui Charles VI, roi de France donna un privilège par lequel il prend le monastère sous sa protection. [Voir chapitre xxiv, p. 667.]

55. — HUGUES II — 1393 — qui pourvut en l'an 1417, de l'office d'aumônier, un religieux de ce monastère.

56. — JEAN RAIMUNDY, — 1444 — qui pourvut d'une vicairie fondée à Brivezac par Bertrand de Saint-Amant qu'il appelle notre prévôt de Brivezac, ce qui donne à connaître qu'il mourut prévôt de Brivezac, n'ayant point voulu consentir à son élection de 1370.

57. — MARTIAL BONY, de la maison de La Vergne en Limousin, 1470. — De prieur de Nedde, il fut élu abbé. Pendant son administration, il fit faire les chaires du chœur, comme les armes qui y sont donnent à le connaître. Elles sont aussi dans quelques vitres de l'église : *De gueules à trois annelets d'argent.*

58. — HERCULE DE GAING, — 1480. — Nous colligeons le temps de son administration avec celle de ses trois successeurs de diverses chartes qui ont été faites sous leur autorité.

59. — ARCHAMBAUD V, — 1485, — qui fit quelques acquisitions.

60. — JEAN BOOZ. — 1494.

61. — BOSON JOUSSINELLI II. — 1498. [Voir chapitre xxiv, p. 668. — A la mort de cet abbé, une partie des moines de Solignac élut

François de Beausoleil, qui prit possession ; les autres nommèrent Aimeric de La Vergne, moine et sacristain du monastère. Jean Barton, évêque de Limoges, cassa ces élections. Guillaume Barton, qui suit, acheta les droits de François de Beausoleil, et lui fit une pension de 200 livres jusqu'à ce qu'il lui fit céder, par son neveu, la cure de Nieul.]

Abbés commendataires.

62. — GUILLAUME BARTON, de la maison des vicomtes de Montbas en Poitou, — 1517. Fut évêque de Lectoure, doyen de la cathédrale de Limoges et premier abbé commendataire de ce monastère, où ses armes sont en divers endroits : *d'azur au cerf d'or à la reposée, au chef échiqueté de gueules et d'or.* [Voir chapitre xxiv, p. 668.]

63. — JEAN BARTON de Montbas II, abbé commendataire.

64. — ROLLAND BARTON de Montbas, — 1542. — Celui-ci fut abbé régulier, quoiqu'il fut de la même maison que ses deux prédécesseurs. [Voir chapitre xxiv, p. 669.]

65. — ANTOINE BOUDOU, — 1578, — avec son successeur, fut l'abomination de la désolation dans le sanctuaire, étant confidentiaires de Messieurs de Châteauneuf et de Bourdeilles, calvinistes.

66. — PIERRE BELUT, — 1590. — De même étoffe que son prédécesseur ; natif de Pierrebuffierre, mit un sien neveu dans ce monastère, nommé Pierre Belut comme lui, pour lui succéder dans la belle qualité de confidentiaire, mais

67. — JEAN JAUBERT DE BARRAULT, évêque de Basas, et depuis archevêque d'Arles, ayant jeté un dévolu et prouvé la confiance, emporta l'abbaye l'an 1600. Ce digne prélat passa un concordat avec les religieux de Saint-Augustin de Limoges, l'an 1615, pour unir ce monastère à la congrégation de Saint-Maur, qu'il fit approuver par le roi Louis XIII, et homologuer en cour de Rome, et y introduisit la réforme l'an 1619, malgré toutes les oppositions des anciens qui vivaient dans le dernier dérèglement. Mourut à Paris l'an 1643 [Voir chapitre xxiv, p. 670 et chapitre xxxvii, p. 222], et lui succéda :

68. — GEORGES D'AUBUSSON DE LA FEUILLADE, — 1643, — depuis archevêque d'Embrun [Voir chapitre xxiv, p. 671], qui la laissa entre les mains de :

69. — ARTUS DE LIONNE, évêque de Gap — 1648 — [Voir chapitre xxiv, p. 671 et xliii, p. 234], auquel succéda son petit-fils :

70. — JULIUS-PAULUS DE LIONNE, fils de feu Monsieur de Lionne, secrétaire d'Etat — 1657 — [Voir chapitre xxiv, p. 672], et enfin :

71. — PIERRE DE GODEFROY DE BEAUVILLIERS — 1665 — qui la possède aujourd'hui. [Voir chapitre xxiv, p. 672. — Voici le nom des religieux composant la communauté peu après la mort de dom Laurent Dumas : 29 octobre 1683. « R. P. dom Claude Bernard, prieur, dom Gilbert de La Porte, sous-prieur, dom Malachie Tremeau, dom Simon Poché, dom Marcellin Pinel, dom Michel Chastaing, dom Claude Blanchet, frère Pierre Charrière, frère Firmin Louys, frère Robert Liotard, frère Nicolas Leblois, frère Pierre Lougier et frère Antoine Michel, tous religieux et profès et composant la communauté dudit monastère. » (Archives de la Haute-Vienne, fonds de Solignac, n° provisoire 26.)]

Ici se termine le catalogue des abbés de Solignac dressé par les religieux bénédictins. On pourrait encore y ajouter quelques indications contenues dans celui des abbés Nadaud et Legros, qui est publié par l'abbé Roy de Pierrefitte dans son étude sur *l'Abbaye de Solignac*.

Voici la suite de ceux qui ont possédé cette abbaye jusqu'au moment où la Révolution est venue les en déposséder :

72. — LOUIS DU BAN, nommé par brevet du roi en avril 1689, n'obtint ses bulles que le 8 août 1693, en même temps qu'il en obtint pour l'abbaye de Notre-Dame-du-Mont, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Besançon. Il prit possession par procureur, à Solignac, le 25 janvier 1695, et, en 1697, il permuta pour l'abbaye de Pontières avec le suivant :

73. — GUILLAUME BITAULT, prêtre du diocèse de Paris, docteur en théologie, fut nommé le 15 août 1697, obtint ses bulles le 20 novembre suivant, étant âgé de 44 ans, et prit possession par procureur le 27 janvier 1698. Dans le *Gallia Christiana nova*, qui termine ici sa liste, il est dit excellent abbé : *optimus abbas, a cujus laudibus abstinemus inviti*. Il mourut le 28 octobre 1724.

74. — PIERRE-ADRIEN DE MOUCHY, du diocèse de Paris, clerc de la chapelle du roi, fut nommé en décembre 1724, étant âgé de 53 ans et prêtre depuis l'âge de 28 ans. Il fut préconisé dans le consistoire que tint le Pape le 26 juin 1727, obtint ses bulles le 30 juillet, prit possession par procureur le 21 septembre de la même année. Il mourut à Paris le 18 juillet 1750. Pendant qu'il était abbé, le clocher placé sur la coupole centrale de l'église fut incendié par la foudre, le 18 mai 1734, ainsi qu'on le voit dans la note ajoutée à la fin du manuscrit de Dom Dumas, (p. 252). Quelques auteurs ont confondu la ruine de ce clocher, avec la chute de celui qui était placé sur la porte occidentale, dont la cause fut toute différente. Il est parlé de ce dernier ci-après en 1783.

75. — N.... du BOURC, vicaire général de l'évêque de Cahors, fut

nommé à l'abbaye de Solignac au mois d'août 1750, et à celle d'Orbais au diocèse de Soissons en mai 1751, époque où il se démit de celle de Solignac, puisque le suivant prit possession la même année.

76. — BENOIT-VICTOR GÉRARD, diacre, né d'une bonne famille du diocèse de Lyon, fut nommé abbé de Solignac en mai 1751, étant âgé de 23 ans, et obtint ses bulles le 19 juillet suivant. Il prit possession, par procureur, le 20 août de la même année 1751. Il était aussi prieur de Randon au diocèse de Lyon. Il mourut en 1783. Pendant qu'il était abbé, le grand clocher de l'église s'écroula. Le journal de l'époque rapporte cet événement en ces termes : « Samedi dernier, 29 mars [1783], environ sept heures et demie du matin, le côté sud-ouest du clocher de l'abbaye des Bénédictins de Solignac s'est écroulé dans l'étendue d'environ 20 pieds de large, sur 35 ou 40 d'élévation. Cette masse a entraîné dans sa chute les vastes greniers de l'abbaye qui se trouvaient au-dessous ; et après avoir pénétré dans le cœlier, qu'elle a écrasé avec les tonneaux propres à recevoir la vendange, elle a enfoncé une voûte et a comblé une cave vide qui était au dessous. Le reste du clocher menace tellement de ruine qu'on n'a pas voulu permettre à aucun ouvrier d'y monter pour en constater l'état. Cet accident a attiré tous les habitants de Solignac et des environs, et tous s'empresrent de donner du secours au religieux. Mais les Bénédictins ont arrêté le courage officieux de leurs vasseaux, en leur disant qu'ils préféreraient de perdre totalement les deux cents setiers de bled, que cette chute a mêlé aux décombres, plutôt que s'il arrivait le moindre mal à personne. L'activité des habitants de Solignac, et l'attention des Bénédictins pour veiller aux besoins de ces vigilens ouvriers font l'éloge des vassaux comme de ces bons seigneurs. On évalue à deux cent mille livres la perte et les frais que causeront la démolition et la reconstruction des bâtimens et du clocher. » (*Feuille hebdomadaire de Limoges*, 2 avril 1783.)

77. — ANTOINE-CLERIADUS-RENÉ DE PONS DE RENNEPONT, vicaire général de Nancy, est nommé par le roi le 9 octobre 1783. Ses bulles sont du 7 des ides de novembre 1783. Jean-Baptiste Imbert, vicaire de Saint-Michel-des-Lions de Limoges, prit possession en son nom, le 23 décembre 1783. A cette cérémonie étaient présents : Martial Mandavi, curé de Saint-Michel de Solignac ; Joseph-Marie Barrot, prieur ; dom Sylvestre Barthez, sous-prieur ; fr. G.-J. Garrentet, cellérier ; fr. Citaud la Peyrouse, fr. P. Voisin, etc. (Archives de la Haute-Vienne. Insinuations ecclésiastiques. Registre n° 298, folio 1). Il mourut en 1787, âgé de 31 ans.

78. — ARMAND DE FOUCAULD, chanoine de l'église métropolitaine d'Arles et vicaire général, ayant été nommé par le roi, eut ses

bulles datées des calendes d'août 1787. Par procuration passée à Arles le 14 août 1787, il chargea M. Romanet de Mérignac, doyen de l'église de Limoges et vicaire général, de prendre possession en son nom. (Archives de la Haute-Vienne. Insinuations ecclésiastiques. Registre n° 299, folio 75, verso.) Il fut abbé de Solignac jusqu'au moment où la Révolution vint le déposséder.

Le 30 avril 1790, la municipalité de Solignac fit l'inventaire du mobilier et du trésor de l'abbaye. Cette pièce est publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXXIX, p. 610. La suivante fait connaître les derniers religieux de ce monastère :

Liste des religieux bénédictins composant la communauté de Solignac.

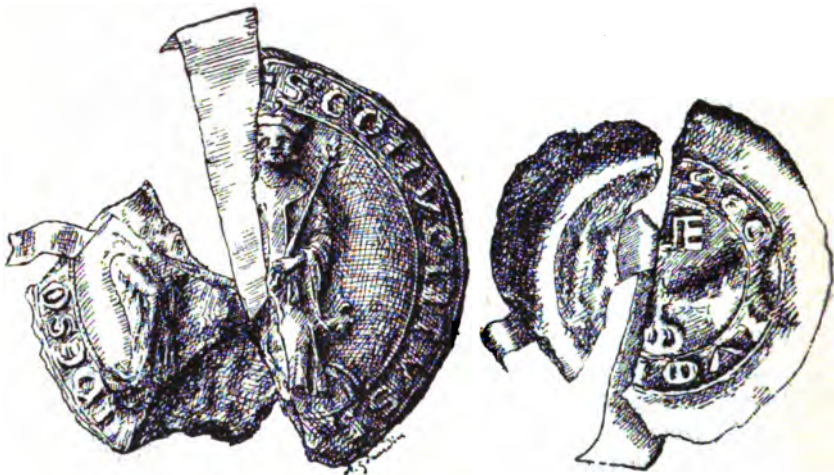
1. — Dom Antoine Vergne, prieur, né à Ussel, le 18 novembre 1747, profès le 27 avril 1768.
2. — Dom Antoine Maurin, sous-prieur, né au Pont-en-Peyrat, le 18 mai 1730, profès le 18 janvier 1773.
3. — Dom Pierre Voisin, doyen, né à Limoges, le 22 novembre 1736, profès le 15 mai 1760.
4. — Dom François Boutineau, né à Limoges, le 19 juillet 1727, profès le 17 juillet 1743.
5. — Dom Pierre Bonnefont, cellérier, né à Ussel, le 15 juillet 1747, profès le 21 février 1766.
6. — Dom Guy-Joseph Gerentet, procureur, né à Saint-Rambert, le 29 septembre 1743, profès le 29 juin 1768.
7. — Dom Jean-Baptiste Beraud, dépositaire et sous-cellérier, né à Saint-Paulien, le 18 novembre 1748, profès le 17 juillet 1774.
8. — Dom Guillaume Tardif, né à Billom, le 23 mars 1761, profès le 26 avril 1782.
9. — Dom François-Félix Michel, né au Puy-en-Velay, le 4 octobre 1764, profès le 9 octobre 1783.
10. — Dom Léonard Blois, né à Saint-Julien près Brantolme (*sic*), le 21 janvier 1763, profès le 5 février 1786.
11. — Dom Guy La Pourraille, né à Nontron, le 11 mars 1763, profès le 13 mars 1786.
12. — Dom Pierre-Paul Cornet, né à Melle en Poitou, le 19 août 1763, profès le 3 avril 1786.
13. — Dom Jean-Baptiste Barny, né à Grandmont, le 8 août 1765, profès le 15 août 1786.
14. — Dom François Benoit, né à Montluçon, le 16 mars 1766, profès le 18 mars 1787.

Je soussigné, certifie que la liste cy-dessus est conforme à la vérité, et que les quatorze religieux y énoncés sont tous prêtres.

A Solignac, ce 30 décembre 1790.

F. ANTOINE VERGNE, prieur.

(Archives de la Haute-Vienne.)



Le sceau de l'abbaye de Solignac que l'on trouve sur un acte de 1260 (1) est de forme ronde. On y voit, dans un double cercle perlé, un personnage couronné, le col découvert, revêtu d'une sorte de robe à larges manches qui descend presque jusqu'aux pieds, tenant de la main gauche un sceptre terminé par un fleuron, peut-être par une fleur-de-lys, et assis sur un siège dont la forme rappelle le fameux *fauteuil de Dagobert*. Les pieds de ce siège finissent en griffes, et les bras représentent des têtes d'animaux. A dextre, et agenouillé devant le roi, se tient un personnage de très petite taille, couvert d'une robe et les mains jointes. On ne distingue pas bien la tête qui paraît nimbée. C'est Dagobert concédant à saint Eloi les domaines où il fonda le monastère de Solignac.

Le type de ce sceau n'est pas antérieur au ^{xiii}^e siècle, mais il peut être inspiré par un plus ancien. La légende est : † *Sigillum conventus Sancti Petri de Sollempniaco*.

Le contre-sceau porte deux clefs, avec le mot : *secretum* (2).

A la fin du ^{xvi}^e siècle et pendant le ^{xvii}^e, l'abbaye de Solignac avait un autre sceau, qui est à peu près la reproduction du contre-sceau précédent. Il représente deux clefs en sautoir, le panneton en haut tourné vers l'extérieur, posées sur une épée en pal, la pointe en haut. Les clefs et l'épée rappellent saint Pierre et saint Paul, les patrons de l'abbaye.

(1) Archives de la Haute-Vienne, fonds de Solignac, liasse 6037.

(2) DE BOSREDON, *Sigillographie de la Haute-Vienne*.

TABLE

Avant-propos.....	Tome XLIII	585
Au grand Saint Eloi, fondateur du monastère de Solignac.....		587
Aux religieux de Solignac présents et à venir.....		588
Préface.....		591
Chapitre I. La fondation du monastère de Solignac.....		591
» II. Quelle règle on observait dans ce monastère.....		596
» III. Description de l'église de Solignac.....		598
» IV. Catalogue des bénéfices et prieurés.....		601
» V. Des saintes reliques conservées au monastère de Solignac.....		603
» VI. Translation du corps de sainte Fauste.....		608
» VII. Vie de sainte Fauste.....		611
» VIII. Du corps de saint Theau.....		615
» IX. Translations du corps de saint Eloi.....		616
» X. Translation du corps de saint Martial, apôtre.....		623
» XI. Ancien catalogue des reliques.....		624
» XII. De la confraternité de ce monastère avec d'autres.....		626
» XIII. Quelques bulles des Souverains pontifes.....		628
» XIV. Bulle du pape Adrien IV.....		629
» XV. Bulle du pape Eugène III.....		629
» XVI. Quelques autres pièces en faveur du monastère de Solignac.....		632
» XVII. Privilèges du Synode de Soissons.....		633
» XVIII. Fondation du monastère.....		636
» XIX. Privilège de Charles-le-Chauve.....		640
» XX. Des abbés et autres personnages illustres.....		641
» XXI. Vie de saint Eloi.....		642
» XXII. Vie de saint Remacle, abbé de Solignac.....		643
» XXIII. Vie de saint Theau, religieux de Solignac.....		650
» XXIV. Quelques autres abbés et personnes illustres.....		656
» XXV. Quelques autres personnages considérables du monastère.....	Tome XLIV	179
» XXVI. Catalogue des prieurs de ce monastère.....		183
» XXVII. Catalogue des prédicateurs.....		189

Chapitre XXVIII. Diverses coutumes pratiquées autrefois.....	193
» XXIX. Des processions.....	198
» XXX. Des anniversaires qu'on célébrait anciennement.....	200
» XXXI. Comment étaient célébrés les anniversaires.....	202
» XXXII. De la nourriture des religieux.....	205
» XXXIII. Désolations ou ruines du monastère.....	208
» XXXIV. Etat misérable du monastère et inventaire.....	214
» XXXV. Instructions tirées des ruines du monastère.....	218
» XXXVI. Sujet de consolation.....	219
» XXXVII. De l'union à la congrégation de Saint-Maur.....	220
» XXXVIII. Etablissement de la confrérie du Saint-Rosaire...	223
» XXXIX. De notre introduction dans la grande église.....	226
» XL. Relique de saint Eloi et processions pour obtenir pluie et beau temps.....	228
» XLI. Chose extraordinaire arrivée l'an 1656.....	230
» XLII. Quelques actes de charité envers le prochain.....	231
» XLIII. Lettres de Mgr de Lionne, évêque de Gap.....	234
» XLIV. Autres lettres de Mgr de Gap.....	236
» XLX. Refroidissement de Mgr de Gap envers nous.....	239
» XLVI. Bref d'Innocent X.....	242
» XLVII. Autres particularités concernant le monastère de Salignac.....	243
Prière au grand saint Eloi, fondateur du monastère.....	253
Appendice.	
Catalogue des abbés de Salignac.....	254
Sceau du monastère de Salignac.....	264

ERRATA

Page 660, ligne 34, au lieu de 1603 lisez 1063.
 » 666, — 3, — Dome — Dame.
 » 666, — 6, — Bernardus — Bertrandus.

DOCUMENTS

Le partage des frères Petiot, bourgeois et marchands de Limoges

(29 avril 1500)

La famille Petiot a joué autrefois à Limoges un rôle notable. Aux xv^e et xvi^e siècles, on ne peut guère consulter nos anciennes archives sans trouver les noms des membres de cette lignée mêlés intimement à l'histoire de notre cité. On les voit constamment au barreau ou dans la magistrature, et ils remplissent les diverses fonctions électives dont pouvait les charger la confiance de leurs concitoyens. Le juge Martial de Petiot emploiera un peu plus tard son influence à constituer à Limoges le parti de la Ligue, tentative d'ailleurs sans succès, qu'il payera de sa tête (17 octobre 1589).

Pierre et Mathieu Petiot, dont nous allons examiner le partage des biens paternels, étaient simplement « bourgeois et marchands » titre dont la signification est vague, car il paraît libéralement octroyé à tout citoyen se livrant au négoce ou à l'industrie et ayant un établissement d'une certaine importance dans la ville (1). Or, les Limousins étaient, on le sait, de laborieux compagnons, cherchant à suppléer par leur activité à la pénurie des ressources naturelles de leur sol ; de là cette ardeur au trafic, ce besoin des affaires qui fait que, du petit au grand, chacun fabrique, emmagasine, achète et revend ; jusqu'aux tabellions qui s'intitulent parfois « notaire et marchand ».

(1) Dès la fin du xv^e siècle, le titre de « *burgensis et mercator*, bourgeois et marchand » se trouve couramment donné, dans les actes de notaires, dans les conditions que nous indiquons ici ; et à partir du commencement du xvi^e siècle, ce double qualificatif devient à peu près constant.

C'est, sans doute, par leur valeur personnelle, et en s'appuyant sur une fortune honorablement établie (1) que les Petiot avaient acquis un rang distingué parmi leurs concitoyens. Et, de fait, Pierre et Mathieu Petiot ne sont pas de vulgaires commerçants. Ils sont en relations d'affaires avec l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et les provinces de France les plus éloignées; ils possèdent des comptoirs à Paris, à Lyon, à Limoux, à Montpellier, etc.

Leur commerce avec Lyon paraît avoir une importance spéciale. Ils y envoient notamment des pelleteries et des produits pour la teinture. Quelques détails sur ce genre de marchandises, d'un haut prix, donneront une idée du pied sur lequel était monté leur négoce. Nous voyons à l'article 52 du partage que les deux frères possédaient dans leur entrepôt de la rue Banceléger plus de cent quintaux de garance, c'est-à-dire un chargement supérieur à celui d'un wagon actuel de 5,000 kilos; à Lyon ils ont en garde (art 27) cent trente caisses d'un produit qui serait, peut-être, du bois de campêche; leur placeur à Paris, Guyot Morange, n'a pas reçu d'eux moins de quatre quintaux de brésil des Indes (art. 33).

D'ailleurs, tout est bon pour leur commerce, et avec les matières tinctoriales et les peaux, nous les voyons vendre du blé, de la morue, des draps et des étoffes de toutes sortes et de toutes provenances, de l'or fin, de la cire, etc.

Cela ne suffisait encore pas à leur activité, à leur besoin de spéculation. Ils se font fermiers des châtelainies de l'évêque de Limoges (art. 62); mais, ne pouvant suffire à tout, ils sont obligés de les sous-louer (art. 63 à 65).

Comme gestion, ils doivent, du reste, avoir assez à faire pour leur propre compte; car l'acte de partage nous apprend qu'ils possèdent plusieurs maisons à Limoges, des vignes, des pressoirs, des biens ruraux et de nombreuses rentes en argent et en nature.

Si, comme nous le disions, tout à l'heure, le titre banal de « bourgeois et marchand » est bien vague, il nous semble qu'ici sa signification se dégage d'une certaine façon.

L'acte que nous transcrivons ci-dessous est rédigé en patois, et cette forme très rare dans les actes de notaires contemporains, ajoute à ce partage un intérêt particulier.

Il est écrit sur un cahier de papier in-folio de 0^m,290 de haut sur 0^m,208 de large, une fois le cahier fermé. Dans cette position, une moitié des feuillets porte, au milieu de la page, en filigrane, une

(1) Les Petiot paraissent avoir usé dignement de leur fortune. On les voit souvent, dans leurs testaments, faire des largesses importantes aux couvents, aux églises, communautés de prêtres, confréries, œuvres pies, etc.

main qui a le pouce et les deux premiers doigts levés, les deux derniers repliés ; le poignet se termine par une manchette tuyautée.

Voici le texte de l'acte de partage :

Lo partaige deux s^r Peyr et Mathieu Petiotz frairs (1)

Lo xxx^e jour dabrieu l'an mil cinq cens, come sya vray que lo s^r Gerault Petiot, bourgeys et marchand de Limoges se agues fach son darnier testament, per loqual el aya instituit sos heretiers universaulx, soulz et per lo tout, lous s^r Peyr et Mathieu Petiotz, sos filz naturaulx et legitimes, marchans deud Limogés, losquaulx ayan demorat ensemble despuey lo deces de lourd feu payr jusques a p[rese]nt, et ayant deliberat de divire (2) et partir lous beys, marchandisas, debteys, argent contant, ceys (3), rendas et chap-taux, que lourd feu payr lour a laissatz comunas ensemble, et ce que ilz an aquistat et gasnhat despuey lo deces de lourd payr ; et lous beys que lour sont vengutz per succession a cause deu deces de feuz lo s^r mousen (4) Mathieu Petiot lour oncle, et de maistre Jorde Petiot lour frayr ; et de toutes autras chausas a ilz appartenens jusques aud jour ; an fach partaige et division perpetuelz entre ilz de cesd beys estans communs eusemble en la maniere et forme que senset :

1. — Premièrement que losd. Peyr et Mathieu Petiotz frairs an recognogut et recognoissen aveyr fach partaige et division entre ilz de tout laur et argen monedat et a monedar, aneux (5), joyeux, baguas, vexelle et utencille quilz avyan di meygo (6) ensemble, et que deusd aur, argent, baguas, aneux et joyeux, vexelle et utencille de meygo chascun dilz aget et a recognogut aveyr agut sa legitime part et porcion, et de ce an quistat lung lautre en la meillour fourme ;

2. — Item pareillement losd frairs recognoissen et confessen aveyr fach partaige et division entre ilz de toutes las marchandisas que avyan en commu, soy assabeyr que la marchandise que eys demorade and Peyr Petiot en sa meygo paternelle ent (où) el

(1) Minutes de l'ancien notaire Deschamps, à Limoges.

(2) Diviser.

(3) Cens.

(4) Abréviation de *monseigneur*.

(5) Anneaux.

(6) *Di meygo* : dans la maison. Le *g* se prononçait *j* et l'*o* se prononçait *ou*. Les paysans limousins disent encore invariablement « di meijou » pour « dans la maison ».

demouir, que son payr luy a donnade per son testament, eys et aparte et eys demorade aud Peyr Petiot. Et pareillement la marchandise que lod Mathieu Petiot a agut et emportade en sa meyo, que fut de Jehan de La Roche, laquelle sond payr luy a laissade per sond testament, eys demorade et aparte aud Math[ieu] Petiot. De laquelle marchandise lung a quistat lautre en la meillour fourme;

3. — Item pareillement losd frairs aux noms que dessus reco-gneissen et confessen aveyr fach partaige et division entre ilz de tous lous debteys que eran en commu entre ilz, tant a cause et raze de vendicion et tradicion de marchandise, dargent contant, que autrement degudamen (1) a ilz degutz; per loqual partaige et division tous losd debteys sont vengutz en la part et porcion deud Peyr Petiot, et luy sont demoratz et demoren per recompense per lod Peyr Petiot balhade aud Math[ieu], son frayr, daur et dargent contant; lousquaulx aur, argent et recompense led Math[ieu] Petiot a recognogut aveyr agutz et receubutz *realiter et de facto* deud Peyr son frayr; sauf et reservat lous debteys dessoubz escriptz, degutz ausd frairs, losquaulx sont vengutz en la part et porcion deud Mathieu Petiot.

Et premierament sont vengutz en la part et porcion deud Math[ieu] Petiot lous debteys que senseguen :

4. — Primo tout ce que deu Evrard de La Cle, allemand ;
5. — Item tout ce que deu Paulo Dahon, de Millan ;
6. — Item tout ce que deu Cheffelin, allemand ;
7. — Item tout ce que deu Bertrand Carriere, de Limoux, tant par response (caution) fache par son frayr Jehan Carriere que par se que el denia (2) ;
8. — Item tout ce que deu Perre Renard, de Lyon ;
9. — Item tout ce que deu Symon Maulyn, allemand ;
10. — Item tout ce que deu Franceys Sortia, de Montpellier ;
11. — Item tout ce que aven en garde chas Guill[eaume] Mange, hoste deu cheval blanc a Montpellier ;
12. — Item lo debte degut per Jehan Queyrol, de Limoux, et marchandise en garde que eys eyssy (3) escripche; ce que senset eys deud Mathieu :
13. — Primo deu argent contant..... XLV l.

(1) Dément.

(2) Toute la dette, tant la partie pour laquelle son frère reconnaît avoir donné caution, que celle pour laquelle il *dénie* être caution.

(3) *Eyssy* : ici.

14. — Item per cent xxxiiij lieuras conchas (1)..... xxviij l.
 15. — Item per ij bougandinas (2)..... v l.
 16. — Item per vj pessas estadmas de Flandres (3).... xvij l.
 17. — Item per ij ballas tellas Dange (4)..... xl l.
 18. — Item per ix papiers or fy (5)..... xxviij l.
 19. — Item per ij chargas merluz (6)..... xxxiiij l.
 20. — Item per ij quintaux iiij^{xx}vij lz (*sic*) cere (7).... lxix l. t.
 21. — Item per iij ballas guaranse..... xxij l. x s.
 22. — Item per compte fach de certanas marchandisas
 que lod Queyrol avya vendut..... ij^cxxxvj^{ij}vrd.
 23. — Item per vj chargas merlutz..... iij^{xx}xix l.
 24. — Item tout ce que deu Franceys Deschamps, de Limoux;
 25. — Item tout ce que deu Laurens Dur, allemand;
 26. — Item tout ce que deu Fremyn, de Verseilh;
 26 *bis*. — Item tout ce que deu Jehan Jacques, de Verseilh;
 27. — Item cent xxx quayssas peuche (8) que aven a Lyon en

(1) Il s'agit ici de bassines en bronze ou cuivre, telles que celles dont se servent encore les bouchères pour laver certains morceaux, bassines qu'elles appellent, du reste, encore, du nom de conches.

Dans un curieux Registre de ventes à la criée faites à Limoges au xvi^e siècle, que nous nous proposons de publier, nous trouvons entre autres articles : *Une conche d'airain passant cinq liorea et demy vendue à la femme de Fougassier, xxvii sous, vi deniers*. La vente était faite sur le pied de cinq sous la livre. Ici, les objets, qui doivent être analogues, sont estimés un peu plus de quatre sous la livre.

(2) Nous n'avons pu trouver ce terme dans les glossaires spéciaux. S'agit-il de *Bougran*, étoffe de lin blanc ? ou de *Brigandine*, sorte de saye ou vêtement long, d'origine militaire, porté par des corps de troupe d'infanterie désignés sous le nom de *brigands* ?

(3) Estamet, léger tissu de laine, fabriqué en Lombardie, à Beauvais, etc.

(4) D'Angers, d'Auge ? Les dictionnaires n'ont pu nous fournir l'explication de ce terme.

(5) Neuf cahiers de papier interfoliés d'or fin battu pour la dorure, comme on le trouve aujourd'hui dans le commerce ?

(6) Sans doute, des paquets de morue sèche. V. art. 23.

(7) Cire.

(8) Le mot *peuche* est précédé ici d'une sorte de *x*, qui doit être un signe abrégatif analogue au *q*, qui se lit *con* ou *can* dans les textes contemporains. Si l'abréviation a ici la même signification, nous serions tout porté à lire *campeuche*. Le bois de campêche était employé pour la teinture. Or on verra, art. 33, que les Petiot avaient à Paris quatre quintaux de *brésil*, aussi pour la teinture, et dans leur dépôt de la rue Bancléger, plus de cent quintaux de garance (art. 52). Leur commerce si étendu et si varié comprenait donc dans ce genre d'articles de gros approvisionnements, et il

garde chas Rigal Texier et chas Symon Colombiet et chas Guilhamyn de Laporte, hoste de l'agle d'argent;

28. — Item tout ce que deu Rigal Texier, de Lyon;

29. — Item tout ce que deu Dompne Nycote, bochier de Lyon;

30. — Item tout ce que deu Perre Estroble (1), allemand;

31. — Item tout ce que deu Bartholome Chavasse;

32. — Item dous cens lieuras tz que deven maistres Jehan et Gerault Petiot n[otai]res (2);

33. — Item quatre quintaux bresilh (3) que aven en garde chas Guyot Morangue, a Paris;

34. — Item doas pessas drap de peyto (4), que aven trameys a Lyon;

35. — Item xxxj pesse drap d'Angleterre que aven trameys a Lyon;

36. — Item xxvij pessas drap de peyto, que aven en garde a Lyon chas Symo Colombiet;

37. — Item doas pessas draps blans d'Angleterre, que aven en garde chas led Symon Colombiet;

38. — Item tout ce que deven Marsau Audier et Franceys Lamy;

n'est pas surprenant qu'ils eussent un dépôt de ce genre à Lyon, ville où l'industrie de la teinturerie avait une si grande importance. Limoges était un des grands entrepôts du centre de la France; les bois de campêche devaient arriver d'Amérique sur le littoral de l'Océan, où les prenaient nos négociants limousins. On pourra seulement objecter, et nous avouons que cette objection nous gêne fort, que la découverte du Nouveau-Monde était bien récente à ce moment.

(1) Les noms étrangers doivent être non seulement mal orthographiés, mais dénaturés.

(2) Après *nres*, surmonté du signe abrégatif, et qui ne peut signifier que *notres* (nos, en patois) ou *notaires* à cause du qualificatif *maîtres*, qui précède les noms de personnes, on trouve *iugys* ou *cugys*. Faut-il lire *juges* ou *cousins*? c'est peu probable.

Aux *Registres consulaires de la ville de Limoges*, tome III, page 2, 7 décembre 1592, on trouve : « Martial Grelet, dict *Le Cujit* » élu consul pour le canton de « La Fourie ».

(3) Brésil. Le *Glossaire archéologique* de M. Victor Gay donne : « Végétal arborescent, la césalpinie ou brésillet des Indes. Essence recherchée pour la couleur rouge en peinture, teinture, et pour la confection des menus objets. Il était transporté en Europe par la voie d'Alexandrie. » Si le bois de campêche avait, sans doute, reçu son nom de la ville d'Amérique d'où il était importé, par contre, le brésil donna le sien à la contrée de l'Amérique où, après la découverte, on trouva un bois de propriétés analogues à celui qui venait des Indes depuis longtemps.

(4) Nous ignorons la provenance de ce drap; drap de Poitou?

39. — Item ce que deu Perre Bachet, per response (1) fache per Anthoine Fustol, alemand ;

40. Item toute la pelletarie (2) que aven trameys desta ville de Limoges a Lyon ;

41. — Item tout ce que deu Jehan Guill[aum]e sergent [et] Jehan de Balesta ;

42. — Item tout ce que deu Bernard Samet [et] Jehan de Balesta ;

43. — Item tout ce que deu Phelix [et] Jehan de Balesta ;

44. — Item tout ce que deu lo Rouch (Roch ?) de Balesta ;

45. — Item tout ce que deu Guilho Bertrand de Labastide ;

46. — Item tout ce que deu Johan Bac, de Balesta ;

47. — Item tout ce que deu Johan Colom, de Balesta ;

48. — Item comme sya vray que losd frairs aguessan une meygo, vargier et prat et ort (jardin) a Balestat, par aquest partaige losd meygo, vargier, prat et ort sont demoratz et demoren en partaige aud Math[ieu] Petiot, reservada toute la marchandise que losd frairs an en garde dins lad meygo, laqualla marchandise eys et aparte aud Peyr Petiot *in solidum*.

49. — Item eys may (3) vengut en lo partaige deud Math[ieu] tout ce que deu Peyrot lo bastier, de Limoges ;

50. — Item tout ce que deu Mariote, relicte de Peyr Vergas ;

51. — Item tout ce que deu mous^r Danglar ;

52. — Item et comme dessus eys dich, tous autres debleys degutz ausd frairs, tant a Limoges que en Limosin, Poitou, Languedot, Rouergue, Quersy, a Paris, a Lyon, a Rouen, a La Rochelle, que ailleurs, et toutes marchandises qualxconques que aguessan en lescure de Baclacgier (4), en laquelle avyan losd frairs xj grands ballas de garance, pezans cent quintaulx ou plus (5) et iij ^{e[st]} LXX

(1) Caution.

(2) Limoges, centre d'un pays d'élevage, a dû avoir, depuis un temps très reculé, un commerce de pelleteries considérable. Aujourd'hui, d'ailleurs, la fabrication de la chaussure est une de ses plus importantes industries.

(3) De plus.

(4) Lisez : à leur dépôt de la rue Bancléger. L'orthographe *Baclacgier* est celle que l'on trouve dans plusieurs pièces contemporaines, où il est question de la « *rue de Baclacgier* ». La rue Bancléger, qui existe encore, est voisine du Marché ou *place des Bancs*. On a supposé qu'elle avait pu tirer son nom des étalages volants qui y auraient été installés.

(5) Nous avons déjà appelé l'attention sur cet approvisionnement énorme d'une marchandise coûteuse et qui suffirait à lui seul pour donner une idée du trafic en gros fait par les frères Petiot.

sestiers segle, et autras marchandises que losd frairs aguessan envoyat desfore (hors) de lour hostal, et que aguessan layssat en garde a plusours marchans et hostelz et xxxviij chargas *peuche* (1) que en a Limoux chas Queyrol en garde, sont demoratz et demoren losd debteys et marchandises aud Peyr Petiot en partaige et division entierement; sauf et reservatz lous debteys, rendas et chap-taulx que demoren par commu et indiviz ausd frairs, losquaulx sensequent :

53. — Primo ce que deu Anthony Ribault et sa femme ;

54. — Item ce que deu Johan Chambo lo jonne, filh de Jorde Chambo ;

55. — Item ce que deu Guill[aum]e Jehan, marchand de Bretagne ;

56. — Item ce que deu maistre Anthony Armand, marchand de Carcassonne ;

57. — Item ce que deu Jehan Gouges, marchand de Paris ;

58. — Item ce que deu Bartholome Lugdini, marchand de Millan, que eys en somme nou cent lieuras ;

59. — Item tout ce que deu mous^r de Saint Augusty ;

60. — Item tout ce que deu mous^r maistre Guill[aum]e Barton, abbe du Dourat (2) ;

61. — Item tout ce que deu Reverend pere en Dieu mous^r de Limoges ;

62. — Item en aquo losd Petiotz pagaran per meystal ce que sera degut a mond seigneur de Limoges par reste, a cause de las assensas que tenent de luy de sas chastellanias ;

63. — Item tout ce que deu messyre Julien Buron, cure de Saint Germain, que loue lassense deu bas pays ; soy assabeyr : Sadra, Vontizat, Allassat et Lagrouliere ; laquelle assence losd frairs an de mond Seigneur de Limoges ;

64. — Item tout ce que deu Johan Grosbuge de la Grouliere ;

65. — Item tout ce que deven Perre Bachet et Mar[ci]al Rubent, a cause de lassence d'Esmoustiers ;

66. — Item ce que deu Guill[aum]e Villo, de Rouen ;

(1) Ici le mot *peuche* n'est pas précédé du signe abrégatif. V. art. 37.

(2) Nous avons trouvé dans le même fond d'archives, divers baux de revenus ecclésiastiques appartenant à ce même Barton, abbé du Dorat, s'élevant chacun à plusieurs milliers de livres et qui prouvent l'importance de la position qu'il possédait. Il était évidemment parent de l'évêque de Limoges, Mgr Jean Barton de Montbas II, dont il est question à l'article suivant.

67. — Item xvij^evjd de rende et lous arreyraiges degutz per Gros Peyr de Nougat et sos nebotz (1) ;

68. — Item ce que deu Anthony Puisard, de Belveyr (2) ;

69. — Item tout ce que deu Marsau Permeyrat, filh de Gerault ;

70. — Item xvij^e de rende et lous arreyraiges que deven Gros Peyr de Nougat et sos nebotz ;

71. — Item ij sestiers froment de rende ; que deven aquilz do Larmitarie et lous arreyraiges ;

72. — Item xxx^e de rende et lous arreyraiges, que deu Johan Groulier sobre une meymo assise en la plasse Saint Micheu ;

73. — Item vij^e de rende et lous arreyraiges que deu Liennard (Léonard) Millennaud ;

74. — Item vij^e de rende et lous arreyraiges, que deux Gerault Boquet ;

75. — Item lx^e de rende que deven feu Marsau Meyze et sa femme ;

76. — Item l^e de rende que deven Catherine relicte de Tevenot, De Poulhe et ses enfans ;

77. — Item tout lo chaptau et abbauz (3) de buche et argent que deven Johan de Pezoux et sos frairs ;

78. — Item tout lo chaptau que deu Flory de Ventou ;

79. — Item tout lo chaptau que deu Nardo de Lachouffade, abbauz de busche et argent ;

80. — Item tout lo chaptau que deven lous Londeys d'Eyssest ;

81. — Item tout lo chaptau que deu Gastevy (gâte vin) d'Oradour ;

82. — Item lous abbauz que deu Ringuet et son frayr ;

83. — Item comme losd frairs aguessan ensemble et per commu dietz muletz (4), per aquest partaige losd x muletz en leurs habilamens sont vengutz en la part et porcion deud Peyr Petiot ; et en quicten lung lautre en la meilleur forme ;

84. — Item comme sya ainsin que feu lo s^r Johan Petiot, ayeulh pat[er]nel deud frairs et lourd payr aguessan recebut per lo douaire deud Peyr Petiot et de honneste femme Valerie Dineman-

(1) Ses neveux. *Nougat*, lisez : Naugeat, banlieue de Limoges. Cet article a été rayé. V. art. 70.

(2) Bellevue, Belair, près de Naugeat.

(3) L'abal de bois à brûler, contenait à Limoges, mesure du château ou de la cité, 16 stères, 6 décist., 6 centist.

(4) Dans l'intérieur du pays, où les routes étaient fort rares, les transports se faisaient principalement à dos de mulets, il n'y a encore que cinquante ans.

dine (1), sa femme, la somme de cinq cens escuz dor a la couronne; et pareillement lourd payr et Math[ieu] Petiot se aguessan recebut per lo douaire deud Math[ieu] et de honneste femme Yzabeau Lapine, sa femme, quatre cens escuz daur a la couronne et xlv l. ; losd frairs recognoissen et confessen assabeyr : eys lod Peyr Petiot aveyr agut et recebut deusd beys (biens) commus losd v^o (écus) daur et lod Math[ieu] Petiot losd m^j^o, xlv l. per loursd douayres et daquilz an quistat lung lautre en la meillour fourme ;

85. — Item comme losd frairs syan heretiers universaulx de lourd payr, Gerault Petiot, deusd feuz mousen (*sic*) Mathieu Petiot, lour oncle, et de maistre Jorde Petiot, lour frayr, et syan degudas certanas sommas de deniers a cause de la reste deux legatz mencionnatz aux testamens per ilz fachs, losd frairs promecten pagar chascung la meystat deusd legatz, et de en gardar de doumaige lung lautre ;

86. — Item et en eyssy losd frairs recognoissen et confessen aveyr fach partaige et division perpetuelz entre ilz en la maniere et fourme dessusd de tous lous ceys, rendas, aur, argent, marchandisas, beys moables et inmoables et heritaiges, sauf et reservatz lous heritaiges que sensequent, que sont commus entre losd frairs (2); per loqual partaige chascung deusd frairs a agut et recognot aveyr agut sa legitime part et porcion. Et diceulx lung quiste lautre en la meillour fourme. Et dounen en mandament losd frairs aux debiteurs et autres avens lasd marchandisas en garde que doresenevan ayan a pagar lousd debteys et bailhar lasd marchandisas, lasquallas an en garde deusd Petiotz, ausd Peyr et Math[ieu] Petiotz, en eyssy que lour sont vengudas en partaige; car, en ce fazen, quistent losd debiteurs et autres avens en garde lasd marchandisas. Et an fach losd frairs procureur lung lautre a levar ce que eys vengut en lourd part et de en bailhar quittance en la meillour fourme ;

87. — Item eys estat fach pacte entre losd frairs que toute la marchandise et debteys que sont demoratz en partaige aud Peyr Petiot, lod Peyr lous levare a ses propres coux et despens sans ce que lod Mathieu paye re (rien); et pareillement tous lous debteys et marchandisas que lod Math[ieu] a agut en son partaige, lod

(1) Féminin de Dinemandi, Dinematin, nom de famille qui s'est conservé à Limoges. Il était d'un usage à peu près constant, au xvi^e siècle, de donner une terminaison féminine aux noms de femme, usage qui s'est, d'ailleurs, conservé encore aujourd'hui dans nos campagnes.

(2) Ici, un renvoi en marge : « lo vy et vexelle de boys apte a teneyr vy ».

Math[ieu] lous levare a ses despens, sans ce que lod Peyr en paye re. Et no seran losd frairs tengutz de garentir losd debteys ne marchandisas, senon de lour fach et de lour coulpe;

88. — Item et lous autres debtes coumus entre losd frairs, losd frairs seran tengutz de lous levar et persegre a commus despens. Et lou profiech vendre pareillement ausd frairs. Et se lo cas advenie, que Dieu no plasse, que losd frairs detombessan de quelque proces, pagaran losd frairs losd despens per commu;

89. — Item se lo cas era que qualcun deux frairs deusd Peyr et Mathieu Petiotz boulguessan demandar lour legitime ou autres beys a cause de la succession de lourd payr, aud cas losd Peyr et Math[ieu] Petiotz seran tengutz et an promeys de persegre lod proces a commus despens;

90. — Item comme fusse vray que lod feu Johan Petiot, ayeulh, et Gerault Petiot, payr deusd frairs, et pareillement lousd frairs se ayan ung certain proces a la court de monseigneur le Seneschal de Guienne a Bourdeaulx, a lencontre de Marcial Bonenfant, prometent losd frairs persegre lod proces a commus despens. Et lo be et profiech que vendre deud proces sera commu entre ilz; et aussi linteret, doumaiges et despens que pourrie advenir a cause deud proces, sera a commus despens deusd frairs.

Enseguen ce (ici) lous heretaiges que sont commus et a partir entre losd frairs;

91. — Premierament la meygo, trueilh (1) et veyselle (2) de Baclacgier;

92. — Item la meygo que feut de Anthony Aubeyro, assise en la rue de Posse;

93. — Item la meygo assise en la rue du Verdurier que fut deud mouseu Math[ieu] Petiot, lour oncle;

94. — Item la vigne de Montjauvy, contenant xij journaulx (3);

95. — Item lautre vinhe que losd frairs an acquist de Johan lo bochier et de sa femme joignent a l'autre vinhe;

96. — Item une autre vinhe de v journaulx assise au hault Vileyrene, que fut de lourd oncle;

97. — Item lo prat de Las Teulieyras, contenant vij journaulx;

98. — Item une vismiere (oseraie) de iij journaulx assise au pont Saint Marcial;

(1) Pressoir.

(2) Vaisseaux : tonneaux, barriques, etc.

(3) Le *journal*, mesure encore usitée il y a peu de temps, comprenait 33 ares.

99. — Item une autre vismiere de ij journaulx que an agut de Johanot Dinemandi ;

100. — Item et cogneissen et confessen losd frairs naveyr fach aucuns debteys durant lad coumunaultat per cedullas ou obligatz ne autrement. Et se lod Peyr avya fach ou degues aucuns debteys durant lad communaultat, lod Peyr lo pagara et en gardara de doumaige lod Math[ieu]. Et pareillement se lod Math[ieu] avya fach aucuns debtes durant lad communaultat, lod Math[ieu] sera tengut de los pagar *in solidum* et de en gardar de doumaige lod Peyr ;

101. — Item et comme aujourduey Johan Landrieu demourant au Mont de Marsant se sia obligat aud Math[ieu] Petiot en la somme de cl ll a cause de marchandise que lod Math[ieu] a balhade aud Landrieu, comme apert per l[ett]ras passad[as] per lo notary des-soubz escript, lod Peyr Petiot cogneys et confesse que el na re aud debte, mais aparte *in solidum* aud Math[ieu]. Touchant autres debteys deu temps passat degutz per lod Landrieu, appartenent aud Peyr Petiot *in solidum*.

102. — Item comme lourd feu payr Gerault Petiot agues dounat per son testament en avantaige aud Peyr Petiot treys cens lieuras a prendre sur lo coumu, lod Peyr conveys et confesse aveyr preys deusd beys coumus lasd treys cens lieuras, de lasquallas quiste lod Math[ieu] Petiot.

103. — Item et comme sya vray que lod feu Gerault Petiot agues dounat a venerable homme maistre Laurens Petiot, son filh, sa demorance en la meygo deud Math[ieu] Petiot, que fut de Johan de La Roche, ou deus cens lieuras pagar aud maistre Laurens per lod Math[ieu] Petiot per sa demourance, lasquallas lod Math[ieu] Petiot aya pagat aud maistre Laurens, son frayr, lasquaulx lod Math[ieu] avya preys deux beys coumus deusd Peyr et Mathieu Petiot, lod Peyr quiste lod Mathieu de losd dous cens lieuras en la meillour fourme.

104. — Item et comme sya ainsin que losd Peyr et Math[ieu] Petiotz ayan acquest ung luec (1) de Lachassaigne et de Viron, et certanas autras terras estans ausd luecz, lod Peyr quiste a sond frayr tout lo drech et action que el a ausd luecz de Lachassaigne et de Viron ; et lod Math[ieu] promect gardar de doumaige lod Peyr de l'argent degutz envers lous tenenciers deusd luecz de Lachassaigne et de Viron et tous autres quelzconques a cause deud achat.

(1) Lieu, *locus*.

Quodquidem partagium et alia premissa superius declarata ut premittitur facta jamd[icte] partes, non seducte et ymo gratis, etc., laudaverunt, approbaverunt, ratificaverunt et omologaverunt expresse, et valere voluerunt, et tenere, et habere perpetui roboris firmitatem, et in illis suos prebuerunt assensus pariter et consensus, et eadem actendere, tenere, complere et observare promiserunt et convenerunt, et contra non facere nec venire casu aliquo in futurum. Et hinc inde emendare dampna, etc., renunciaverunt, etc., ac. . . . (1) etc., voluerunt compelli per regem, per officialem, etc., juraverunt, etc., obligaverunt, etc., concesserunt l[itte]ras sub sigillis regis et officialis in forma etc.; p[rese]ntibuz dilectis in Christo dominis Matheo Latousche et Petro Clementis, p[re]s[en]tibus, eiusdem ville Lem[ovicensis] h[ab]itatoribuz, testibuz notis, etc.

DE CAMPIS.

Limoges, 15 février 1896.

L. BOURDERY.

Remboursement des deniers provenant de la Vente des Argenteries et reliquaires des églises, aux bourgeois qui avaient fait des avances pour la défense de la ville de Limoges. 29 janvier 1562 (nouveau style 1563) (2).

Les dissensions religieuses ensanglantaient la France. Le parti des Guise venait à peine de commettre les odieux massacres de Vassy (1^{er} mars 1562), que le contre-coup s'en ressentit dans presque tout le royaume, où les réformés usèrent de violentes représailles. Nos édiles effrayés prirent des mesures exceptionnelles pour parer à toutes les éventualités et garantir la sécurité de la ville. Les principaux habitants furent convoqués, et, sur l'avis du gouverneur, François de Pontbriant, seigneur de Montréal, après délibération commune, un guet et une garde de nuit et de jour furent organisés, on élut des cantonniers et dizeniens et l'on embau-

(1) Deux mots illisible; peut-être : *erroris calculi* ?

(2) Etude de M^e Billard, notaire à Limoges, fonds Thoumas, 1676-1686 et divers.

cha des soldats étrangers. Une seule porte de la ville demeura ouverte, surveillée constamment par deux cents hommes de garde. Chaque jour, des courriers étaient envoyés aux environs et dans les villes voisines, pour tenir le Consulat au courant des événements et éviter quelque surprise. Les capitaines de La Chapelle, de Molin, de Leychoussier et d'autres, furent appelés du dehors avec leurs troupes. Les tours, les fortifications et les murailles furent réparées et remises en complet état de défense. A l'intérieur même de l'enceinte, on creusa de nouveaux fossés et l'on établit de nouvelles portes. Toutes les pièces d'artillerie furent mises en batterie, et les deux grandes pièces de campagne furent braquées, l'une à la porte des Arènes, l'autre à la tour de la prison neuve. Les faubourgs de Manigne, spécialement menacés, furent protégés par des fortifications provisoires. Pierre Sanxon, consul, reçut pouvoir de ses collègues et mission de diriger ces travaux. Ils furent exécutés au moyen des avances faites par les bourgeois, auxquels on promettait de rembourser plus tard les deniers qu'ils auraient fournis et de répartir sur tous les contribuables les charges qu'entraîneraient ces dépenses exceptionnelles. Le 23 juin 1562 une lettre du roi de Navarre félicitait les consuls et les habitants de leur zèle pour la défense de la ville et le service du roi.

A la fin de décembre 1562, un édit du roi ordonna que toutes les pièces d'argenterie et les bijoux précieux des églises seraient saisis et vendus au plus offrant et dernier enchérisseur pour subvenir aux frais de la défense du royaume. Les consuls, sur l'injonction du gouverneur, eurent le douloureux devoir de mettre l'édit à exécution, et ils durent livrer le grand joyau de l'église Saint-Martial « d'argent dore ou estoit l'effigie dud saint Marcial pose sur ung pedestal enrechie de piarrerie et perles, ensemble deux efigies de prians en habitz de papes, d'argent dores, estans aux deux coustes dicelluy joyaulz, ouvrage et mainfacture industrieusement de grand sumptuosite, ou estoit au pied engrave et couvert desmailh la vie M^r S^t Marcial, lequel joyaulx estoit au dessus du grand autel et dans les grisles de fert qui y sont de present. Aussi fut enleve ung crucifix d'argent estant audessus led. trellis, plus ung aultre crucifix estant audessus lautel de S^t Austriclinien. Aussi fut prinse la couverture de feuille d'argent estant sur la chasse et tumbau du sepulcre de lad. église avec dix ymages d'apostres enlevées en bosse en petit volume dor, dont les ungs avoient des mains et piedz d'argent dore, estans dans les tabernacles de lad. chasse garnys de beault-coupt de piarres et perles precieuzes. Et estoient lesd. joyaulz et argenteries de la valleur de dix huict mille livres t./. Aussi fut prins de leglise Saint Pierre et Saint Michel et aultres eglises

autour de lad. ville quelques aultres joyaulx et argenteries non estant de grand valeur (1). »

Le cœur est serré à la pensée du douloureux sacrifice imposé à nos édiles par leur patriotique obéissance à l'ordonnance royale, et au souvenir de la perte irréparable qu'ont fait subir à l'art les tristes événements de ces temps troublés. En cédant leurs trésors d'orfèvrerie les consuls avaient pu obtenir que le produit de leur vente serait affecté au remboursement des deniers avancés par les habitants.

Ici s'arrêtent les renseignements fournis à ce sujet par nos annales consulaires. Nous avons pu retrouver dans l'étude de M^e Billard, notaire à Limoges, au milieu de pièces de la fin du xvii^e siècle, le document qui contient la conclusion de cet épisode.

C'est un acte, daté du 29 janvier 1562 (nouveau style 1563), écrit sur un papier de 0,253 de haut et de 0,173 de large, ne portant dans sa pâte aucune marque de fabricant. Il est cousu dans un registre d'actes divers du notaire Mouret (2), contenant des feuillets de différents formats. Il indique le montant des sommes remboursées à trente-trois habitants de la ville.

En voici la teneur :

Nous, garde du seel aucten[tique] royal, estably aux co[n]trautz au bailliage de Limoges, pour le Roy nostre Syre, à tous ceulx qui

(1) Voir *Registres Consulaires de la ville de Limoges*, 2^e vol., p. 249 et *passim* pour le récit des événements.

(2) *Ibid* p. 103 (1555) « Pour ce que l'office d'escribe vaccoit par le décès de M^e Marcial Deschamps, en fut pourveu maistre Pierre Moret (il signe Mouret), qui fit le serement et a lectres de nous. »

Ibid p. 160 (1558) « Maistre Léonard Descaux, n^{re} procureur, décéda et en son lieu fut receu M^e Pierre Mouret, nostre scribe, lequel eust la charge au lieu dudit Descoulx. »

Ibid p. 198 (7 décembre 1559). La liste des consuls élus est signée au bas « M. Deschamps, notaire royal et scribe ordinaire desd. sgrs consuls. » C'est, sans doute le fils du premier scribe qui reprend la charge, et le Pierre Mouret, procureur des consuls, est très probablement le Mouret, notaire royal qui signe le présent acte, comme notaire du Consulat.

Le registre où a été inséré cet acte est composé, comme nous le disons plus loin, de feuillets de tous formats, assemblés après coup, et contenant les divers actes passés tant pour le Consulat que pour les clients particuliers.

ces p[rése]ntes lettres verront et orront, Salut. Scavoyr faisons que par devant no[t]re féal com[m]issère not[aire] royal et juré et tesmoi ngtz cy emprès nommez, à Limoges, a esté p[rése]nt Syre *Pierre Sanxon*, marchant de la p[rése]nt ville et consul en l'année dernièrement passée, faisant tant pour luy que pour les autres consuls ses collègues, lequel a bailhé et payé contant, réellement et de faict à

1. *Jehan Boulhot* la some de cinq escus faisant la some de douze livres dix solz.
2. *Siméon Courtey* (1) cinq livres.
3. *Joseph Doyneys*, faisant tant pour luy que pour *Léonard Doyneys*, son frère, auquel a promis fere ratifier les p[rése]ntes toutes foys et quantes qu'il en sera requis, la some de douze livres dix solz d'une part, et vingt-deux livres dix sous d'autre pour led. *Léonard* (2).
4. *A. Marcial de Loménie*, cinq livres.
5. *Pierre Pignon* dict *Barbo*, sept livres dix solz.
6. *Jehan Navière*, faisant tant pour luy que pour
7. *Marcial* son frère, la somme de douze livres dix solz.
8. *Jehan Alabonne*, dict *Vigier*, faisant tant pour lui que pour *Joseph*, son frère, sept livres dix solz (3).
9. *A Jehan Alabonne*, faisant pour *Jehan* et *Gauchier Bonnes*, frères, la somme de quinze livres.
10. *A Jehan Freyssinault*, faisant pour *Léonard Freyssinault*, dict *Sardine*, son frère, la somme de sept livres dix sous.
11. *A Jacques Duplexis*, la somme de dix livres.
12. *Dame Margarite Coulomb*, faisant pour *Madalène Benoyst*, *Mathieu* et *Pierre Cibotz*, frères, la some de trente sept livres dix solz.
13. *Gilex Michel*, sept livres dix souz.
14. *Margarite Arachambau*, femme de *François Pourcheyron*, faisant pour sond mary, cinq livres.

(1) Nous avons trouvé dans le fonds des minutes de l'ancien notaire Deschamps, à Limoges, le testament de ce *Siméon Courteys*, beau-frère de *Doyneys*, dont le nom suit ici. On ne rencontre pas moins de onze noms de personnages appartenant à des familles d'orfèvres ou d'émailleurs dans cet acte, daté du 21 septembre 1565. Il a été publié dans le *Bulletin de la Société arch. et hist. du Limousin*, tome LXIII, page 691. On y verra que *Siméon Courteys* était devenu, à la fin de sa vie, et postérieurement sans doute au 29 janvier 1563, un partisan zélé du protestantisme.

(2) Ici est écrit en marge : « Grossata (grossoyé) pour led. *Sanxon* et led. sieurs consuls. »

(3) Ici est écrit en marge : « Coppiata pour les consuls par compaignie. »

15. *Jehan Nadaud*, courdonnier, faisant pour *François Betoulle*, la somme de dix livres.
16. *Marcial de Fayolles*, faisant pour son père, *Thomas de Fayolles*, dix livres.
17. *Jehan de Beaunom*, dict *Lobre*, sept livres dix solz.
18. *Léonard Leyrault* layné faisant pour luy et son frère, la somme de dix sept livres dix solz.
19. *Françoys Duboucheys*, dict *Lavaud*, [folio 1 v°] consulz (*sic*) de la p[rése]nt ville, comme ayant charge de la vefve de *Guilhaume*, le cuisinier, la some de dix livres — et ayant charge de *Mathieu et Jehans Vincens* et *Galiot Oudoeys*, dict *Bastier*, la some de sept livres dix solz.
20. A *Aymeric Guybert*, essayeur, faisant pour *Jehan Yvert* layné, la some de sept livres dix solz.
21. *Loys Cibot*, bouchier, douze livres dix soulz.
22. *Jehan Lccourt* (1) [alias *Lezes*] dict d'*Engoulesme*, sept livres dix solz.
23. A *Nohel Cibot*, filz de *Jehan Cybot*, dict *le Bureau*, la some de sept livres dix solz.
24. A *Jehan Cibot*, filz de *Marcial Cibot*, dict *La Vugas*, [alias *las Vachas*, les vaches, il appartenait à une famille de bouchers] faisant pour son père, la some de trente livres.
25. A *Jehan Bergier*, treze livres tournoys.
26. A *Marcial Merly* (2) bonnetier, sept livres dix solz.
27. A *Bartholome* et *Pierre de Malavergne*, douze livres dix solz.
28. *Paulye de La Roche* dict *Senon*, la somme de soixante deux livres dix solz tourn.
29. A *Johannete Delavaud*, femme de *Jehan Poylevé*, faisant pour sond. mari, la some [de] trente livres tourn.
30. A *Jehan Jousset*, trente livres.
31. A *Marcial Juge*, la some de vingt livres.
32. *Matias de La Chabane*, dict *Vallerique*, la some de quarante livres tourn.
33. A *Marguerite Béchameil*, femme de *Jehan Pigequay*, fasant pour son mary, la some de sept livres dix solz.

Les sus nomez p[rése]ns et recepvans lesd. somes contenues ez cédulés et quictances des somes de deniers par eulx prestées et fournies pour fere les fraictz fais pour la garde de la ville, distribués

(1) A la minute qui sult, on lit : *Jehan Lezes* dict d'*Engoulesmc*.

(2) Forme ancienne et patoise du nom actuel *Mertin*.

par les mains desd. consulz, desquelles somes délivrées et payées par led. Sanxon et receues respectivement par lesd. sus nommés, eulx et ung chascun d'eulx ont quicté lesd. consulz absens, mais led. Sanxon avec le not[air]e soubzsigné pour eulx stipulant et acceptant. Et ont les sus-nommez baillé et délivré aud. Sanxon les cédulés et quictances concernans la fourniture desd. somes, signées des mains de l'ung desd. consulz. Et néangmoins (feuillet 2^{re}) lesd. sus-nommés et ung chascun d'eulx ont voulu et consenty et ont promis et se sont obligés que si les deniers provenus des argentaries et reliquères prins par auctorité du Roy des églises de la p[ré]sente ville mentionnez au procès de Mons[ei]g[neu]r le gouverneur, ne sont suffisans pour payer et satisfaire entièrement les fraictz faictz par lesd. consulz, en payer leur cothe part comme les autres manans et habitans de la p[ré]sente ville, et qu'il en soyt faict esgalement sur tous, le conte desd. consulz estant vérifié. Et à ce que dessus ont consenty et se sont obligés et ont promis émender tous despens, dommaiges intérestz que se seroyent à faulte de l'entretènement de ce que dessus ; et y ont voulu estre contrainctz et compelles par Mons[ei]g[neu]r le gouverneur et seneschal de Limousin ou Mons[ei]g[neu]r son lieutenant. A quoy ont esté jugés et condempnés par le Not[ai]re royal soubz signé qui les choses susd. ouyes et en lieu de nous receues comme il nous a relaté, à la rela[tion] duquel nous garde susd. foy planière adjoustans, led. seel aucten[tique] que nous gardons à ces p[ré]sentes avons miz et apposé. Faict à Limoges, ez p[ré]sences de *Marcial Decombrouze*, clerc, parroisse de Janalhat, et de *Jehan Hardy*, fils de feu *Albert Hardy*, tesmoingt à ce appelez et requis, le vingt neufviesme de janvier, mil v^e soixante deux ainsing signé :

Courteys, — Doyneys, — Boulhet, — Jehan Navières et pour Marcial Navières mon frère, — Paulhe de La Roche, — Jehan Vigier faisant pour lesd. Bonnetz, — Margarite Coulomb, — Jehan Lecour, — Giles Michel, — Jehan Freysinault, — Bergier, — Debeaunom, — Loys Cibot, — Nadaud Cibot, — Jaques Duplessis, — Juge layné, — Léonard Leyrault, — Jehan Joussent, — F. Duboucheys, comme ayant procura[tion] desd. Audoy [et de] la vefve dud. cuisinier, passée par Forest, — M^e Guybert, — M^e Fayoles, — (folio 2^v) Johannète Delaval, — M^e de Malaqvergne, — J. de Malavergne, — M^e Merly, — J. Chabane, par commandement de mon père, — Bechameil, par commandement de ma cousine, femme dud. Pichequay, — J. Cibot, — J. Hardy, tesmoingt et Decombrouze.

(signé) MOURET.

Cette pièce était une copie authentique, peut-être destinée aux archives du Consulat, et qui est restée entre les mains du notaire. Elle est écrite sur une feuille double. On aura remarqué que Pierre Sanxon (1) consul en 1562, qui avait été chargé par ses collègues de faire exécuter les travaux de défense, est encore celui qui les représente ici.

Suit la minute, écrite sur une feuille simple, d'une plume très serrée, aux marges couvertes de renvois, et d'une lecture difficile. Elle porte, à la fin, les signatures de tous les bourgeois qui donnent quittance des deniers à eux remboursés. Les signatures y sont inscrites dans l'ordre observé ci-dessus pour les noms. Le notaire a dû appeler les bourgeois pour les faire signer chacun à leur rang et à leur place. En cousant la feuille simple dans le cahier, on a tourné le verso en avant. Il faut donc commencer la lecture au revers.

On lit :

« Nous, garde du seel... (suit le texte de la copie ci-dessus ; la formule est seulement un peu abrégée à la fin ; pas d'indication de lieu ni de date)... concède l[ett]res soubz seel royal, ez p[résen]ces de Marcial Decombrouze et de Jehan Hardy, filz à feu Albert Hardy, tesmoingt ; lesd. Delomenye et Pignon n'ont signé,

(Suivent les signatures originales :))

Cortey, — Doynays, — Boillet, — Jehan Navihères et pour Marcial Navihères mo[n] frère, — Paule de La Roche, — Jehan Vigier feysant pour lesd. Bonnetz, — Margarite Colon, — Jehan Lezes, — Gilles Michel, — Jehan Fresinaud, — Bergier, — Debeaunom, — Loys Cibot, — Nadaud Cibot, — Jacques Ducplessy, — Juge layné, — Lyonar Leyraut, — Jehan Joussent, — Dubouscheys, comme ayant procuration desd. Audoy, et la vefve dud. cuisinier, passée par Forestz, — A. Guibert, — M. Fayolles, — Janete de Laval, — de Malavergne, — de Malavergne, — M. Merly, — J. Chabane pour com[man]dement de mon père. — Béchameil par commendement de ma cousine Marguerite Béchameil, fame dud. Picheguay, — J. Cibot, — J. Hardy témoitz, — Decombrouze.

(La pièce n'est pas signée du notaire.)

(1) Ce Pierre Sanxon devait être plus tard un des chefs de la ligue à Limoges ; on trouve son nom, ainsi que ceux de plusieurs des citoyens désignés ci-après, mêlés aux événements tragiques d'octobre 1589.

On lit en marge, entre les signatures de Merly et de Chabane :
« Lesd. Nadaud et Archambaud n'ont [signé] » (1).

Louis BOURDERY.

(1) *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, Limoges, Gely, 1887, in-8°, tome I. *Chroniques de la Confrérie du S^t Sacrement de Limoges*, 1560-1631. Pages 332-338.

Ces chroniques donnent des détails curieux et très intéressants sur le sort des joyaux de la confrérie qui avait son siège à l'église St-Pierre-du-Queyroix, à l'occasion des événements dont nous venons de nous occuper. Tous les objets précieux furent pris, sauf le grand joyau d'argent doré, les calices et la grande croix d'argent, ainsi que deux revêtements d'argent des « deux tils (?) », ces derniers de peu de valeur. Les confrères, par respect pour le caractère sacré de leurs joyaux, et animés d'un zèle pieux pour leur conservation, parvinrent, grâce à de persévérants et généreux efforts, à éviter la destruction de leurs trésors et à en garder la possession. Ils les rachetèrent à la vente à la criée qui eut lieu en la maison du Consulat, à l'aide des deniers que purent seuls leur prêter deux citoyens désintéressés, les sieurs Marcial Verthamont et François Martin. Pour rembourser ces derniers, il fallut faire des quêtes à domicile, auprès de quarante personnes « des bonnes et aysées maisons de la présent paroisse [de St-Pierre] » qui ne purent donner à elles toutes que la somme insuffisante de 64 l. 5 s. 6 d. Ce fut enfin Jean Videau qui prêta encore cent livres pour un an, sans intérêts, comme l'avaient fait Verthamont et Martin. Les confrères paraissent avoir pu ainsi éteindre leurs dettes. A chaque emprunt, ils avaient laissé en gages quelques uns des objets précieux qui venaient d'être rachetés.

Les *Annales manuscrites de Limoges* font allusion à ces mêmes faits (p. 344), et les commentateurs, y ont reproduit les renseignements ci-dessus, tirés du P. Bonaventure et du livre de la Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre.

MADAME DE MIRABEAU

Madame de Mirabeau appartenait au Limousin par ses ancêtres, par sa naissance, par ses biens ; de la famille des Pierrebuffière, de celle des De Ferrière-Sauvebœuf et des De Vassan elle avait sa page indiquée dans les annales de cette province. Moins illustre que les Rochechouart-Mortemart, les aïeux de Madame de Mirabeau eurent cependant leur temps de célébrité, et sa famille joua un rôle que savent tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de notre Limousin.

Il y a quelques années, M. Louis de Loménie, de l'Académie française, sous la signature par trop humble : *Un homme de rien*, fit paraître dans le *Correspondant* une série d'articles très remarquables sur les Mirabeau. Ils ont été réunis en volume et ont formé le commencement de l'histoire de cette famille, que vient de terminer M. Charles de Loménie (1).

Dans ces articles où *l'homme de rien* révèle un homme de grand esprit — et ce n'est pas rien, — l'académicien nous parle des Mirabeau avec un charme de style qui rend intéressants ceux de ses personnages qui le furent le moins ; et quand arrive le tour du physiocrate, du marquis économiste, de l'ami de Turgot et du docteur Quesnay, il est obligé de nous dire un mot de sa femme Marie-Geneviève de Vassan, qui le rendit célèbre d'une certaine façon en partageant ses torts, mais en lui laissant la plus grosse part ; car, disons-le tout d'abord, si Madame de Mirabeau ne fut pas le modèle des épouses, le marquis fut loin d'être le plus excellent des maris, comme le plus dévoué des pères.

* *

Marie-Geneviève, seconde fille de Charles, marquis de Vassan, par sa femme comte de Saint-Mathieu, baron de Pierrebuffière

(1) *Les Mirabeau*. (Paris, Dentu, 8 vol. in-8°, 1870-92).

première baronnie du Limousin, seigneur de Brie, Chéronnac et autres lieux, et d'Anne-Thérèse de Ferrière, marquise de Sauveboeuf, naquit le 3 décembre 1725 au château de Pierrebuffière (1).

Le marquis abandonna exclusivement à sa femme l'éducation de leurs enfants, et tout en restant dans de très bons rapports avec sa famille, il vivait séparé d'elle : lui à Paris, où l'existence était plus gaie, les plaisirs plus faciles ; elle en province, dans ses châteaux du Limousin. Ce n'est que de loin et pour un temps relativement court (2) qu'il venait la rejoindre.

C'était une manière tout à fait Régence de comprendre la famille ; mais telles étaient les idées reçues dans la noblesse d'alors qu'il n'y avait que les gens de petit esprit et de mince fortune qui restassent à la campagne. Tous ceux qui se croyaient un peu de talent, quelque noblesse, de la fortune, s'en allaient à Paris, à Versailles, préférant, les plus favorisés, l'étroite mansarde du palais du roi aux vastes châteaux bien aérés de leurs terres.

L'éducation de Mademoiselle de Vassan ne fut pas, comme littérature, conforme à sa haute naissance. Les lettres que nous avons lues d'elle et dont nous publierons quelques extraits ne ressemblent en rien à celles de certaines de ses contemporaines, dont quelques-unes furent ses rivales (3). Rien d'ingénieux dans son style, aucun de ces tours gracieux, délicats, qui font le charme du style féminin. Ce sont, il est vrai, des lettres d'affaires, mais là, néanmoins, peut-être autant qu'ailleurs, elle eut pu se montrer femme d'esprit. Elle ne savait pas écrire sa langue. Sa phrase embrouillée laisse difficilement deviner sa pensée ; ses répétitions fréquentes fatiguent bien vite. Ne parlons pas de l'orthographe : Mademoiselle de Vassan eut ceci de commun, et peut-être n'eut-elle que cela, avec beaucoup de femmes distinguées de son temps, elle ne la connut jamais. Après sa séparation d'avec son mari, elle faisait écrire ses lettres par ses secrétaires, se contentant de les signer et d'y ajouter un post-scriptum de deux lignes où se traduisaient, la plupart du temps, ses dispositions du moment.

Comme morale, Mademoiselle de Vassan fut élevée dans les idées du temps, dans l'admiration de la philosophie que préconisait alors Voltaire, et des maximes de Jean-Jacques Rousseau, si fort

(1) Nous n'avons pas trouvé son acte de baptême et nous donnons cette indication sur la foi de la tradition.

(2) En l'année 1724 il resta en Limousin seulement un mois et son séjour fut trouvé long.

(3) Madame du Pally, Madame de Rochefort et Madame d'Epinay. Cette dernière n'eut que quelques rapports avec le marquis de Mirabeau.

goûtées parmi la noblesse de cour. Sa religion n'était qu'un déisme; et comme la mode n'était pas encore à l'impiété, elle eut tout juste ~~assez~~ de croyances pour garder les convenances. Son fils qui, plus tard, ~~redoutait~~ pour sa vieillesse la trop grande dévotion, n'avait rien à craindre; dans l'éducation première, ce point fut tout à fait secondaire.

Elevée exclusivement à la campagne, Mademoiselle de Vassan garda toujours quelque chose des mœurs libres des champs et en particulier de l'accent limousin. Le marquis de Mirabeau son mari riait plus tard de la gaucherie et du langage de sa femme, *que tout cela achevait de rendre ridicule*. Le grand bailli (1) disait : *Elle ne m'appelait que son fraire*.

Le régime seigneurial, dit Boncerf (2), fut un état contentieux par excellence. Le plus petit privilège, le moindre intérêt causèrent des procès incessants, longs, parfois même ruineux, tout au moins opposés à la paix des familles, à la concorde entre les vassaux et leurs seigneurs.

Les De Vassan avaient, sous ce rapport, une triste célébrité : un mémoire que nous avons sous les yeux affirme que, dans une période de dix ans, *ils intentèrent plus de cinquante affaires dont ils perdirent plus de quarante, malgré l'immense crédit dont ils jouissaient devant toutes les juridictions* (3). Le marquis s'en faisait gloire, semble-t-il; au moment du mariage de sa fille, il raconta à son futur gendre ses démêlés avec sa belle-mère et son beau-frère, ses transactions diverses avec d'autres personnes; peut-être pour montrer son habileté dans la procédure et enlever à M. de Mirabeau l'envie de l'attaquer un jour; en tout cas, ces tendances processives ne durent pas rassurer celui-ci outre mesure.

La famille de Vassan ne jouissait pas en Limousin, par ces raisons et bien d'autres encore, d'une grande considération. Ses serviteurs la redoutaient plus qu'ils ne l'aimaient. Les maximes qu'elle professait à l'égard de ses gens, tout en étant la pure doctrine de Voltaire à l'endroit des faibles et des petits, n'étaient pas faites pour lui gagner l'affection.

Nous avons parlé tout à l'heure du procès que M. de Vassan soutint contre son beau-frère, M. de Ferrière de Sauvebœuf. Il eut pour cause première des substitutions et pour cause seconde quel-

(1) Frère cadet du marquis de Mirabeau.

(2) Cité par M. de Loménie, t. II, p. 35.

(3) Mémoire rédigé par Guérin contre la dame de Vassan au sujet des redevances du moulin Grand, commune de Saint-Paul-d'Eyjeaux.

ques redevances, honneurs et prérogatives (1) dans les terres, forêts et tènements de Combrai (2), Aigueperses (3) et Brie (4). Mais ce procès eut une issue que n'ont pas ordinairement les affaires de ce genre ; au lieu de diviser la famille il l'unit plus étroitement : il fut convenu en effet, d'un commun accord, que pour terminer le litige on réunirait les intérêts dans la même main en mariant le fils de M. de Ferrière de Sauvebœuf avec la fille aînée de M. de Vassan son beau-frère.

Ce projet d'union, qui ramenait la paix en faisant taire les compétitions, fut un instant contrarié : la fiancée mourut ; mais comme c'était une affaire et non pas une union qu'on faisait, on le reprit avec la sœur cadette, et Marie-Geneviève, âgée seulement de douze ans, épousa en 1737 son cousin germain.

Les hommes proposent, dit le proverbe, et Dieu dispose. Or quelquefois ses dispositions sont contraires à celles des hommes. Dans le cas présent les deux familles avaient réglé cette seconde union ; lui, avait décidé qu'elle ne durerait pas. La mort qui avait une autre fois déjoué leur projet, trompa encore leurs calculs en frappant M. de Ferrière, l'époux (5), et rendit ainsi la liberté à Marie-Geneviève.

Devenue veuve, Mademoiselle de Vassan resta encore sous la direction de sa mère, dans ses châteaux du Limousin. Son père séjourna comme par le passé à Paris, jusqu'au jour où il fut question pour elle d'une seconde union avec le marquis Victor Riquetti de Mirabeau.

D'une très ancienne famille de la Provence, le marquis était à la recherche d'une riche héritière pour redorer son blason, sa fortune ayant été sérieusement entamée dans des entreprises quelque peu chimériques, dans des acquisitions et des transformations ruineuses. Voulant toujours faire grand, il avait fait petit son héritage. Cette situation, beaucoup plus que le désir de fonder une famille, l'avait fait penser au mariage, et quand il dit qu'en se

(1) Papiers de l'auteur.

(2) Commune de Saint-Bonnet-la-Rivière, arrondissement de Limoges.

(3) *Ibid.*

(4) Commune de Champagnac, arrondissement de Rochechouart.

(5) Il mourut en 1738, le 8 mai, c'est-à-dire un an après son mariage. Quelques biographes considèrent ce mariage comme de simples fiançailles, à cause sans doute du jeune âge de la contractante ; il fut cependant un véritable mariage, ratifié suivant toutes les règles de l'église catholique et non pas seulement une promesse d'union. C'est pourquoi ceux qui affirment que Mademoiselle de Vassan était veuve quand elle épousa le marquis de Mirabeau ont, d'après nous, raison.

mariant, *il voulait finir en philosophe* (1), il faut savoir que c'est de la philosophie pratique qu'il s'agit, de celle qu'inspire le besoin.

Avant de demander la main de Mademoiselle de Vassan, Mirabeau avait fait deux autres tentatives de ce genre ; la première fois il avait recherché une demoiselle de Nesle, sœur de la célèbre Madame de Mailly. Les préliminaires étaient même si avancés qu'il avait annoncé son mariage comme une affaire décidée. Qu'est-ce qui l'empêcha ? nous n'en savons rien. La seconde fois il avait recherché Mademoiselle de Glandèves ; mais tout considéré, l'union avec Mademoiselle de Glandèves, sa parente, ne lui parut pas offrir assez d'avantages. Il l'abandonna, quoiqu'il fut très avancé, parce que *le Diable lui mettait dans la tête des idées contraires à sa conclusion*. Et cet homme indiscret trahit les secrets du Diable quand il avoue que *c'est le peu d'aisance que procurait la fortune de la jeune fille, qui fut la vraie cause de la rupture*.

Pendant le veuvage de sa fille, le marquis de Vassan essayait, dans les plaisirs de Paris, de se consoler de la perte de son gendre. Fort connu de la noblesse comme un homme très riche, il était courtoisé à cause de sa fille unique, devenue héritière de la fortune des Sauveboeuf, dès lors un excellent parti. Il n'en fallut pas davantage pour attirer l'attention du marquis de Mirabeau et de ses amis, qui crurent cette fois avoir trouvé ce qu'ils cherchaient depuis longtemps, et c'est alors que, *par hasard* seulement, la pensée lui vint, en même temps qu'à M. de Saint-Georges son intime, de demander en mariage la fille de M. de Vassan.

Nous allons laisser à *l'Ami des hommes* le soin de nous raconter, tout en abrégé son récit, comment il pensa à cette union, la prépara, la réalisa, les sentiments qui l'animèrent alors. C'est un marché, non pas un mariage qui se débat entre hommes habiles et dans lequel n'entre aucunement ce qui fait le bonheur d'une famille, la solidité d'une union, la richesse véritable d'une maison, nous voulons dire les convenances personnelles basées sur la conformité des caractères, le support possible des mutuels et inévitables défauts de la nature humaine. On ne s'occupa que d'une chose, à laquelle il faut, sans doute, penser, mais non exclusivement parce qu'elle est secondaire ; on ne s'occupa que de fixer la dot. Le marquis dut comprendre plus tard, mais trop tard, que la fortune n'est pas tout dans un ménage, qu'il faut autre chose.

« J'étais, dit-il, à Paris en 1743 par l'indécision où l'on me laissait sur ma rentrée dans le service ou mon entière sortie. Je dé-

(1) DE LOMÉNIE, t. I, p. 412.

sirais de m'y marier avant mon départ pour la Provence où m'appelaient mes affaires. Cela me fit suivre avec plus de vivacité l'idée qui nous vint par hasard à M. de Saint-Georges (1) et à moi d'entamer le traité de mon mariage avec la fille unique de M. de Vassan. La proposition en fut faite par Daoust, notaire du marquis, à M. de Vassan qui me devina... D'abord il bavarda et s'enthousiasma fort de cette affaire : je donnai l'état de mes biens, il me donna le sien assez fidèle ; il fallut après cela savoir ce qu'on donnait à cette fille et ce fut le quart d'heure critique (2).

» Cet homme avait assurément à ses trousses les hommes les plus rompus, les plus concluants en affaires de toute la France, et cependant il trouva moyen de les lasser à force de battre la campagne. » Ici, Mirabeau énumère tout ce que M. de Vassan raconta de ses procès avec tout le monde, des affaires d'intérêts, du mariage, de ses calculs, de ses projets, puis il ajoute : « Connaissant depuis cinq ans M. de Vassan et son improbité à tout bien, sachant que sa femme était séparée de biens avec lui, et cependant vivait dans une grande union, ayant ouï dire que cette femme avait arrangé de grandes affaires, je m'imaginai qu'elle devait être un miracle d'habileté. Son séjour en Limousin, tandis que son mari était à Paris, me confirmait encore dans cette opinion. » Il parle ensuite de la manière de doter les filles chez les nobles de province, qui aimaient mieux leur donner un bien-fonds que de vendre la terre pour leur remettre l'argent. « Enfin, ajoute-t-il, je finis avec mon ami par ce raisonnement ; De deux choses l'une : ou le caractère de ces femmes me conviendra, et je vivrai avec elles sans les déranger et en épargnant ; ou s'il ne me convient pas, elles se conviennent, elles sont bien comme elles sont, je les y laisserai avec leurs quatre mille francs de revenu et vivrai comme garçon. » Ce solide raisonnement eut le succès qu'il devait avoir. « Quoiqu'il en soit, ma conclusion fut qu'il serait de mauvaise grâce de marchander une fille et qu'il fallait accepter les quarante mille livres qu'on m'offrait sans mettre le mot entre deux. M. de Saint-Georges, après avoir dit que ce n'était pas son avis, fut en avant. M. de Vassan traita d'ailleurs avec un air de franchise qui avait pris M. de Saint-Georges, nous livrant toutes les lettres qu'il recevait de sa femme, et comme elle a une grande habitude d'écrire, je trouvais ces lettres très bien. Je n'ai su qu'après mon mariage que ces lettres étaient doubles, celles qui étaient ostensives paraissaient en effet très raisonnables, et elle se livrait à son naturel dans les autres. »

(1) Un ami de Mirabeau.

(2) M. de Loménie dit 30,000 ll. et Mirabeau fils 50,000.

L'auteur du récit qui précède prétend que l'immixtion de Madame de Vassan ne fit qu'embrouiller davantage les choses du contrat, et ses prétentions devinrent telles que ses amis l'engagèrent à tout rompre. Il ajoute : « Je parlai à M. Daoust avec la vivacité provençale qui paraît toujours surnaturelle aux Parisiens, et à dire vrai, parmi les Provençaux même je ne suis pas des plus lents. Je m'aperçus qu'il m'écoutait avec étonnement et en souriant. Il me renvoya à M. de Saint-Georges avec qui j'eus, l'après-midi, une longue conversation sur les prétentions de Madame de Vassan. Il répondit à tout mon héroïsme qu'il était singulier que ce fut lui qui combattit de semblables sentiments, mais qu'en fin, il était sujet à être dupe en affaires, et qu'en tout, on ne contractait point comme cela, mais que, puisque je le voulais, il verrait de rapiécer les choses avec Daoust. En effet, depuis lors je n'entrai plus guère dans les détails ; ils devinrent les plus partiiaux qu'ils purent l'un et l'autre...

» Le contrat fut signé par M. de Vassan et par moi le 11 avril. Il partit sur le champ pour se rendre en Limousin, et moi le lendemain, 12. A peine fus-je arrivé dans ce pays, alors si étranger pour moi, j'eus lieu de m'apercevoir que la visière de l'esprit de ma belle-mère n'était pas bien droite. Elle me fit, sur la formule de ratification que j'avais apportée de Paris, des hoquets auxquels je ne compris ni ne voulus comprendre ; je lui dis d'accomoder tout à sa fantaisie : et quand je la vis contente je le fus aussi. Je signai sans voir. Le 19 et le 21 avril 1743 je me mariais... Voilà le détail de mon mariage, opération qui note un homme ainsi que son testament l'achève : A tout prendre, pour être venu au monde sans support, et n'étant pas de moi-même propre à très grandes ressources de ma personne, pour ne m'être marié qu'après avoir quitté le service, ce qui dans ce temps-là donnait une sorte de vernis d'homme noyé ; avec tout cela, dis-je, et l'effroy que mon grand oncle et mon père avaient donné de notre nom, je ne fis pas au fond un marché ordinaire, du moins pour notre maison, et c'était tout ce que je désirais » (1).

Voilà l'homme peint par lui-même ; il simule dans son récit un désintéressement que nous connaissons : nous avons vu ce qu'il fut dans deux autres projets qu'il estimait moins avantageux que celui-ci. Et cette phrase : *Il serait de mauvaise grâce de marchander une fille*, fait sourire chez quelqu'un qui avoue plus loin n'avoir pas fait une très mauvaise affaire.

(1) *Les Mirabeau*, par M. de Loménie, t. I, p. 419 et suivantes.

Ce qui semble étrange tout d'abord dans cette affaire — puisque le mot y est — c'est l'empressement qu'on met de part et d'autre à la conclure. M. de Vassan, d'un côté, par son verbiage étourdissant pour faire ressortir les avantages de sa situation, l'apparente franchise qu'il déploie, tous les moyens en un mot dont il use pour faire accepter sa fille difficile à placer, malgré sa brillante fortune, à cause de son éducation par trop campagnarde ; de l'autre M. de Mirabeau par son désintéressement apparent : il ne veut pas marchander mais il a eu soin, pour traiter l'affaire, de mettre aux troupes de son futur beau-père *les hommes les plus rompus, les plus concluants en affaires de toute la France* Sans le secours de ces hommes d'affaires, tout seul, il avait compris que Mademoiselle de Vassan, comme fortune, puisqu'il ne cherchait que cela, était un brillant parti et qu'il fallait, pour l'obtenir, faire des concessions, quitte au moment opportun à réclamer autre chose : *Quand je la vis contente (la belle-mère), je le fus aussi*. Ce mariage fut une espèce de tournoi astucieux, un jeu au plus fin, où en définitive l'un et l'autre furent battus ; sempiternelle histoire de tous les mariages qui sont la réunion de deux fortunes et non celle de deux cœurs.

Combien durèrent les négociations du contrat ? Nous n'avons pas cherché à le savoir, mais pas fort longtemps, croyons-nous. Ce que M. de Loménie nous apprend seulement, c'est que le contrat fut signé à Paris, entre le marquis de Vassan et M. de Mirabeau, le 14 avril 1743 et que le jour même le premier, le lendemain le second, partirent pour le Limousin afin de célébrer le mariage.

Parmi les multiples reproches adressées à la mémoire de la marquise de Mirabeau, on ne placera assurément jamais celui d'avoir contrarié ses parents dans le choix de son époux ; mariée deux fois, la première à l'âge de douze ans, elle était trop jeune, on ne la consulta pas ; la seconde elle en avait dix-sept, elle ne le fut pas davantage : elle aurait dû l'être cependant, mais l'autorité paternelle était telle alors, qu'elle disposait de la destinée des enfants comme d'un bien ordinaire.

De semblables unions expliquent plus qu'il n'est nécessaire les désordres que nous constatons au dix-huitième siècle : ces séparations scandaleuses, ces intimités qui ne le furent guère moins, ces ménages à trois d'où la femme légitime était à la fin obligée de s'enfuir, et ce relâchement des opinions en matière de devoirs, qui faisait fermer les yeux sur de véritables attentats à la morale.

Disons, pour revenir à notre sujet, que Madame de Mirabeau n'eut aucune répugnance à accepter le mari que son père lui donnait ; qu'au contraire elle l'aima d'une affection bien vive, plus

même qu'il ne l'aurait voulu. Il avait, en effet, de réels avantages lors de son mariage : à la fleur de son âge, il avait seulement vingt-huit ans ; sa tournure agréable, sa figure avenante, de l'esprit, de la réputation, il était connu dans le monde savant, décoré de l'ordre militaire et par dessus tout, puisque la fortune était tout, il avait (en apparence) seize mille livres de rentes avec de magnifiques espérances (1).

Si les premières impressions de la jeune fille, en voyant son fiancé, furent bonnes, Mirabeau n'en dit pas autant des siennes à l'endroit de toute la famille de Vassan. *Il vit tout de suite que la visière de l'esprit de sa belle-mère n'était pas bien droite.* Cette observation de la part d'un Mirabeau à l'endroit d'une belle-mère, n'a pas lieu de surprendre quand on sait qu'il était de tradition dans la famille de les détester toutes : le père du marquis, Jean-Antoine, dit *Col d'argent*, ne voulut jamais recevoir la sienne ; il exigea non seulement que Mademoiselle de Castellane, qu'il allait épouser, fut sans dot, mais en donnant quittance de tous ses droits il refusa tout ce que la famille de celle-ci lui donnait, y compris ses vêtements possédés avant le mariage : il voulut qu'elle fut vêtue des seuls habits que lui-même lui avait fait préparer, de façon que, sous aucun prétexte, Madame de Castellane ne mit plus les pieds chez sa fille.

Ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'elle ne fut une très respectable dame digne en tout point du nom des Gruel, très bonne et ancienne famille du Dauphiné..... mais il voulait être maître chez lui et l'humeur de sa belle-mère ne lui convenait pas (2).

Le moment est venu, ce nous semble, de dire un mot du caractère du jeune marquis, afin de faire voir combien peu ces deux natures étaient faites l'une pour l'autre et expliquer le peu de sympathie qu'il y eut entre elles.

Le marquis de Mirabeau eut des travers d'esprit et de caractère causés par une indépendance trop tôt acquise. Avec les avantages supérieurs de la naissance, de la jeunesse, de la fortune, même d'une instruction peu commune et des plus hautes facultés de l'esprit, le marquis de Mirabeau s'habitua de bonne heure à étendre sur les siens le joug pesant du despotisme marital et paternel. Seigneur affable et mari impétueux ; populaire et officieux parmi ses vassaux, roide et hautain avec les siens ; naturellement gai, toujours couvert au sein de sa famille d'une enveloppe sombre

(1) Avait-il avoué ses dettes à son beau-père ? Nous ne le savons pas. Il en avait beaucoup puisqu'elles le déterminèrent à se marier.

(2) DE LOMÉNIE, t. 1^{er} page 94.

et farouche; sensible, et sans cesse appliqué à combattre son cœur; sincèrement religieux, sans humilité, sans indulgence, sans pardon; philanthrope de bonne foi dans ses théories spéculatives, dur et inflexible dans le maniement de la discipline domestique; ardent apôtre de l'égalité, et gouvernant sa famille avec des lettres de cachet; économe et même avare pour soi et pour les siens, il mit tout l'ordre possible à dissiper sa fortune dans d'aventureuses entreprises; il souffrit beaucoup et fit beaucoup souffrir (1).

A ces détails son fils Gabriel, comte de Mirabeau, l'illustre tribun, en ajoute quelques autres que l'affection et le respect ne dictèrent jamais: « Mon père se glorifie de son titre *d'ami des hommes*; oui, il n'a jamais tourmenté que sa famille; il avait obtenu cinquante lettres de cachet contre sa femme, contre un de ses frères, contre ses enfants, contre ses parents. Encore, ajoutait-il, s'il avait occupé une position qui lui aurait permis d'en tourmenter d'autres! » (2). — Il se permet ensuite sur sa moralité des imputations que sa détention au donjon de Vincennes peut à grand peine expliquer.

Voici donc, très exactement dépeint, ce caractère du marquis de Mirabeau qui ne pouvait, évidemment, s'harmoniser avec celui de sa femme. A d'autres points de vue, nous voulons dire comme éducation, il y eut incompatibilité absolue. Or, nous montrions tout à l'heure, qu'avant tout, il faut pour la paix des familles et le bonheur des époux chercher dans le mariage autre chose que la dot, c'est-à-dire qu'avec la conformité des goûts, des caractères, il faut aussi une éducation semblable; autrement ce sont des froissements continuels qui commencent par des observations et se terminent par des ruptures avec éclat.

Dans le cas qui nous occupe, cette vérité ressort évidente.

Mademoiselle de Vassan était, comme origine, d'une noblesse plus relevée que celle des Mirabeau (3), mais son éducation fut différente. Le marquis avait appris à la cour les belles manières des grands seigneurs qui, toujours attentifs à l'étiquette, considéraient le plus petit oubli, le moindre écart sur ce point comme une grosse faute; cherchant à paraître vertueux sans s'efforcer de le devenir; suivant la maxime de Talleyrand, ils avaient horreur des inconvenances.

(1) *Biographie universelle*, page 356, ART. : Mirabeau-Riquetti.

(2) *Lettres originales*, t. II, page 138.

(3) Mademoiselle de Vassan avait dans sa famille, par les Pierrebuffière, des alliances avec la maison de France.

M. de Mirabeau aurait voulu trouver près de son épouse cette urbanité exquise qu'il vit chez d'autres femmes. Malheureusement pour lui, Mademoiselle de Vassan n'avait pas été élevée de cette manière; habitée à la liberté des champs, au sans-gêne des campagnes, elle avait pris au contact des paysans, au milieu desquels elle passa sa jeunesse, cette brusquerie qui ignore les mille formes doucereuses de la civilisation des grandes villes.

Ce genre d'éducation n'était pas fait pour plaire à M. de Mirabeau qui, toujours solennel, ne se mit jamais à table sans être en habit; qui restait à l'étiquette jusque dans les choses où elle n'a rien à voir. Aussi se plaignait-il amèrement et dans des termes cette fois plus qu'inconvenants, à Madame de Saillant, sa fille, de ce qu'il appelait la mauvaise tenue, le sans-gêne de sa femme; il détestait chez elle jusqu'à sa manière d'aimer et de témoigner son affection.

Le marquis de Mirabeau avait bien aperçu, dans les quelques heures qu'il passa au château d'Aigueperse et qui précédèrent son mariage, la *déplorable* (1) éducation de sa fiancée; mais les seules qualités de fille unique et future héritière de grands biens suffisaient à ses yeux pour garantir tout le reste (2) et à plus forte raison pour cacher tous les défauts qu'il aurait pu connaître. D'ailleurs c'était une bonne affaire qu'il cherchait, le mariage ne venait qu'après et comme condition indispensable. L'ayant trouvée, il saurait bien accommoder son état au mieux de son bonheur. Il avait sur ce point et dans son milieu une quantité d'exemples à suivre; il y pensait du reste quand il faisait les réflexions que nous avons citées plus haut, où il conclut que, si les caractères de ces deux femmes (son épouse et sa belle-mère) ne lui conviennent pas, il les laisserait et vivrait en garçon.

Toutes choses étant réglées, le mariage se fit au château d'Aigueperse (3), le 21 avril 1743.

Les joies que ressentit le marquis de cette union, — s'il en éprouva jamais d'autres que celle d'avoir une femme riche — furent de courte durée. « Je m'ennuyais du séjour d'Aigueperse, dit-il, car mes affaires me rappelaient en Provence. » Cette réflexion toute seule indique assez les sentiments du marquis à l'endroit de sa jeune femme. Mais il fit plus, il voulut, huit jours après son

(1) Expression que lui et le bailli employèrent souvent.

(2) DE LOMÉNIE, t. 1^{er}, page 340.

(3) Autrefois paroisse, aujourd'hui village de la commune de Saint-Bonnet-la-Rivière (Haute-Vienne).

mariage, et sous le prétexte que nous venons de dire, quitter non seulement le Limousin, mais encore son épouse. Ce n'est qu'à force de supplications qu'il consentit à l'emmenner. Dès ce morrent, dit Madame de Mirabeau, *je m'aperçus qu'il n'avait pour moi aucune affection : si je ne l'avais supplié, il m'aurait abandonnée. C'est bien des fois,, ajoute-t-elle, que je lui ai reproché cette indifférence qui me fit tant souffrir, mais je ne connaissais pas alors mon tyran comme j'ai pu le connaître dans la suite, j'étais jeune et j'avais des illusions. Il ne m'aima jamais et ne me supporta qu'à cause de mon bien* (1).

Mademoiselle de Vassan, comme unique héritière de la branche aînée des Sauvebœuf, apportait à son mari les terres de Sauvebœuf, de St-Mathieu, de Pierrebuffière, de Brie, de Chéronnac, d'Aigueperse, de Glanges, et d'autres fiefs qui constituaient un revenu annuel de cinquante mille livres, disent les uns (2), trente mille, disent les autres. Mais de suite, on ne lui donna que la terre de Sauvebœuf avec un revenu annuel de quatre mille livres. Ce n'est qu'à la mort de son beau-père et de sa belle-mère que le marquis devait posséder cette grande fortune qui lui avait fait faire tant de sacrifices (3).

Le proverbe limousin qui affirme *qu'il n'y a que ceux dont on désire la mort qui vivent longtemps*, fut surtout vrai pour Madame de Vassan, et cette éternelle belle-mère commit la faute impardonnable de vivre presque autant que son gendre et de l'empêcher ainsi de jouir jamais d'un bien tant convoité.

(1) Lettre à M. de Masgardeau.

Comme presque toutes les lettres que nous possédons sont adressées à M. de Masgardeau, nous devons faire connaître le confident de Madame de Mirabeau. Il était juge de Pierrebuffière et habitait le Treuil (*). Son père le précéda dans ces fonctions, mais pas immédiatement, car le marquis de Mirabeau qui ne l'aimait pas, avait trouvé le moyen de le faire révoquer et remplacer par un s^r Dumas. Masgardeau était avocat en parlement et allié avec Martin de l'Aubepic (**), seigneur de la Blanchardie (***).

(2) Le grand orateur, dans ses lettres du donjon de Vincennes, dit que sa mère avait 50.000^{li} de rentes, tandis que son père affirme que, tout bien considéré, elle n'avait pas plus de 30.000^{li}.

(3) Lors de son premier mariage avec son cousin de Sauvebœuf on ne lui avait donné que la terre de Glanges, bien moins importante que celle de Sauvebœuf. (Voir les archives de la Chambre des notaires de Limoges).

(*) Cette propriété sise en la commune de Saint-Hilaire-Bonneval (Haute-Vienne), appartient aujourd'hui à M. Demartial, procureur général à Toulouse.

(**) Commune de Pierre-Buffière (Haute-Vienne).

(***) Commune de Vicq, canton de Saint-Germain-les-Belles (Haute-Vienne).

De cette union, pendant dix-neuf ans de commune habitation, leur naquirent onze enfants savoir : le 16 mars 1744, Victor-Charles, qui s'empoisonna en buvant de l'encre ; 1745, Marie-Anne-Jeanne dont on fit une religieuse à Montargis ; 1746, Anne-Gabrielle ; 1747, Caroline-Elisabeth-Charlotte qui épousa, le 7 novembre 1763, M. Charles-Louis-Gaspard Lasteyrie du Saillant ; le 19 mars 1749, Honoré-Gabriel, qui fut le grand tribun ; 1750, Marie-Catherine-Louise, qui épousa Jean-Paul Chapier ou Clapier (1) ; une autre qui épousa en novembre 1769 le marquis de Cabris (2) ; en 1754, André-Boniface à qui l'histoire a donné le nom de Tonneau à cause de son obésité, et qui mourut en Allemagne (3) ; enfin quelques autres, morts en bas âge.

C'est, on le voit, une nombreuse postérité, plus nombreuse que ne l'aurait désirée le marquis (4) ; mais si seulement chacun des enfants avait répondu par ses qualités à sa noble origine ! Il n'en fut rien. Le bailli, écrivant à son frère, faisait de la famille de celui-ci l'éloge suivant : *Depuis la création du monde, on ne vit une femme de l'espèce de celle que Dieu te donna et des enfants de l'espèce des tiens*. Pouvait-il en être autrement avec les exemples qu'ils eurent constamment sous les yeux ?

Nous avons retracé ailleurs le portrait de M. de Mirabeau. Il est nécessaire, croyons-nous, de faire connaître aussi sa femme, afin que le lecteur puisse apprécier par lui-même les deux adversaires, plutôt que les deux époux ; ils passèrent, en effet, plus de temps à se combattre qu'à se soutenir.

M^{me} la marquise de Mirabeau n'était pas belle au physique : ses traits étaient durs. La lèvre inférieure, épaisse, dénotait la sensualité, mais l'ensemble de sa figure n'avait pas l'air repoussant que prétend la famille de son mari. D'un tempérament nerveux, ce qui chez la femme est toujours un danger, elle était hautaine, irascible, impérieuse ; habituée, à la campagne, parmi ses vassaux et ses

(1) Un acte de notoriété, qui se trouve dans l'étude de M^e Ruchaud, notaire à Pierrebuffière, porte Clapier.

(2) Celle qui fut la plus acharnée contre son père.

(3) Député de la noblesse du Limousin aux États Généraux de 1789.

M. J. Sarrazin, professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, a publié récemment (1892) sur ce personnage, une intéressante étude. (Voir le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XLII, 579).

M. Fray-Fournier lui a consacré un chapitre dans ses *Notices biographiques sur les députés de la Haute-Vienne aux assemblées législatives de la Révolution* (1893).

(4) Il se plaignait de sa trop nombreuse famille.

serviteurs, à voir tout le monde plier sous sa loi, à faire exécuter ponctuellement et sans observations le moindre de ses ordres, on ne lui avait jamais opposé un refus, fait entendre une contradiction ; elle n'avait donc pas appris à les supporter ; elle était ce qu'on est convenu de nommer une enfant gâtée. Sans humanité et, nous l'avons dit, sans religion pour l'apprendre ; sans foi pour voir dans les peines de la vie des épreuves nécessaires et les rendre méritoires par la soumission, elle s'abandonnait à son naturel ; elle ne sut jamais que son rôle de femme était d'obéir ou de ne commander qu'en second ; elle voulut être constamment et partout la maîtresse (1).

Le propre des tempéraments nerveux est de ne jamais savoir garder un juste milieu, d'aimer sans mesure ou de détester à l'excès ; elle fit l'un après l'autre, aima son mari de tout son cœur et le détesta de toute son âme.

Nous aurons l'occasion plus d'une fois, au cours de ce récit, de constater sa dureté à l'endroit de ses serviteurs, de ses métayers, en un mot de tous ses subordonnés, à quelque rang qu'ils appartenissent ; elle se montre, dans sa correspondance avec ses hommes d'affaires, d'un rare égoïsme, qui cadre du reste assez bien avec les maximes de Voltaire qu'elle goûtait beaucoup et avec la coutume de la noblesse de ce temps-là.

Ces deux natures, si peu faites pour s'entendre et vivre ensemble, trouvèrent encore des personnes pour les exciter l'une contre l'autre ; ce fut tout d'abord la mère du marquis et son frère, le grave bailli, qui détestaient, nous l'avons dit, celle-ci, sa bru, cet autre, sa belle-sœur, — puis quelques personnes intéressées.

La conduite de M^{me} de Mirabeau mère n'est pas tout d'abord, et dans le cas présent, digne d'éloges. Que sa belle-fille ne fut pas celle qu'elle aurait désirée (2), cela ne saurait nous surprendre ; mais ce qui nous étonne, c'est qu'une femme aux principes religieux sévères, comme elle en avait, ait témoigné après le mariage de son fils, c'est-à-dire après la chose faite, tout son mécontentement, en ne manquant jamais de faire ressortir les travers de sa bru ; elle devait savoir que son rôle était au contraire de les rapprocher.

M. de Loménie parle souvent dans son livre de l'impartialité du

(1) Le rapide aperçu que nous donnons ici est extrait de quelques lettres de M. de Masgardeau à Vergnaud, sieur de Chez-Fruigaut, qui eurent souvent à traiter avec M^{me} de Mirabeau.

(2) M^{me} de Mirabeau ne fut jamais consultée au sujet du mariage de son fils. De ce fait, elle n'éprouva jamais pour sa belle-fille de grandes sympathies.

grave bailli. Ce puissant personnage ne fut pas toujours l'homme impartial qu'il dit ; il ne fut pas surtout, entre les deux époux, l'ange de paix qu'on aurait désiré. Il se permit sur le compte de sa belle-sœur des appréciations qui n'étaient guère charitables, pas même polies, celle-ci par exemple : *Tu t'es allié à une femelle qui, sans avoir aucun des agréments de son sexe, en a tous les vices et ceux du nôtre.* Mettons que cette lettre ait été écrite après tous les scandales qu'avait donnés sa belle-sœur ; mais n'avait-il rien dit avant cette époque ? Nous le croirions difficilement, d'autant que lui-même avouait, en 1780, ce qu'il pensait en 1743 : *Trois jours après que j'eus vu ta femme, je compris qu'elle n'était pas propre à être sur un théâtre quelconque. Je ne t'ai jamais dit ce qui m'est arrivé alors et je ne te le dirais pas s'il y avait eu jamais moyen de réunion avec pareille femelle ; mais dès le premier jour, le duc de Nivernois peut te l'attester, voyant que tu avais quitté le service militaire et que tu avais quelque désir de te fourer dans les ambassades, j'avais sollicité pour toi le duc de Duras et autres amis ; j'en avais même parlé au vieux Pontchartrain et à sa femme. Tous me disaient : « Mais on assure que sa femme est une des plus ridicules créatures qu'il y ait au monde. Vous comprenez qu'il est impossible d'employer un homme qui a une pareille femme, à moins qu'il ne la laisse quand il est en pays étranger... »*

Le bailli a beau dire qu'il aurait gardé le silence sur cette particularité s'il y avait eu un moyen quelconque de réunir son frère à sa femme, on ne le croira pas. Se serait-il tu, qu'il aurait trahi sa pensée d'une autre façon, si bien que sa belle-sœur la devina. Elle en écrivait plus tard à M. de Masgardeau (1) en lui disant : *On ne m'aima jamais ; le bailli que j'avais (sic) tout fait pour avoir pour ami, se moquait de moi et riait en me traitant d'originale, comme s'il y avait du mal et de l'originalité à aimer son mari ; puis il parlait de moi à son frère en cachette et j'avais remarqué qu'après lui avoir parlé, il revenait toujours de mauvaise humeur. Aussi, plus tard, il eut beau me dire des choses gracieuses, je l'avais deviné et je le détestais.*

A ceux de la famille vinrent se joindre dans la lutte les étrangers qui, dans des critiques où perçait un léger brin de jalousie, achevèrent l'œuvre de désunion déjà fort avancée ; *car sa fortune faisait des envieux, et si elle n'était pas belle, elle était une des plus riches de la noblesse de province* (2), disait sa mère.

(1) Cette lettre fut écrite en juillet 1782, peu de temps après l'arrêt qui remettait entre les mains de M. de Mirabeau l'administration de ses biens.

(2) Lettre de M. de Vassan à M. de La Pomélie.

M^{me} de Mirabeau qui savait le peu de sympathie qu'on avait pour elle, continuait, — peut-être à cause de cela même, — à aimer, extérieurement du moins, son mari. Qu'on donne à cette affection le nom qu'on voudra, elle avait réussi à la maintenir dans le devoir pendant dix-neuf ans et l'y aurait peut-être maintenue jusqu'à la fin si une tierce personne, dont nous parlerons et qui avait intérêt à exciter la brouille, n'avait soufflé sans cesse le vent de la discorde entre les deux époux.

L'esprit de famille, qu'on voit si vivace chez les Mirabeau, qui les porta à s'aider en toutes circonstances et au prix de tous les sacrifices, ne les inspira pas, dans le cas présent, au mieux des intérêts de tous, et une question de forme, si l'on aime mieux un défaut d'éducation, fut un principe de ruine pour toute leur postérité.

A toutes ces causes extérieures, ajoutons maintenant chez le mari un état de surexcitation causé par ses affaires qui allaient mal. Il devait beaucoup et son beau-père s'obstinait à vivre et à garder cette fortune sur laquelle il comptait pour réparer la sienne si gravement compromise. Il a beau donner le change dans ses mémoires et prétexter l'entretien du ménage et l'éducation des enfants : les plus grosses dettes avaient été contractées dans des entreprises ruineuses et dans son goût pour les choses nouvelles. Il avait tort de faire retomber sa mauvaise humeur sur sa femme, car elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider dans ses difficultés ; pour lui, elle engagea ses biens, même ceux dont elle ne jouissait pas encore. Quand il acheta le duché de Roquelaure, qui fut une entreprise chimérique dont un théoricien sans pratique, comme M. de Mirabeau, pouvait seul louer les avantages, elle essaya de le défendre dans ses luttes avec le pouvoir, et quand les fermiers généraux l'eurent fait enfermer au donjon de Vincennes pour sa théorie sur l'impôt, au moment où son mari la dédaignait davantage, presque à la veille de la renvoyer dans ses terres du Limousin, elle s'engagea pour lui et alla se jeter aux pieds de M^{me} de Pompadour pour obtenir sa grâce (1).

Quand le roi eut changé la détention de l'économiste en un exil dans sa propriété du Bignon (2), M^{me} de Mirabeau l'y suivit, consentit à vivre loin de la capitale, en compagnie d'une femme (3) qu'elle savait être, pour son mari, quelque chose de plus qu'une amie ordinaire, une rivale, dont elle entendait à chaque moment, et par une

(1) *Mémoires* de M^{me} de Hausset, cités par M. de Loménie.

(2) Auj. dans le dép. du Loiret.

(3) M^{me} du Pally, femme d'un officier au service du roi.

espèce d'affectation, louer l'esprit, vanter la beauté et qui, elle seule, charma l'exil de l'*Ami des hommes*.

Un esprit mieux fait que celui de M^{me} de Mirabeau aurait pris ombrage de cette admiration qui contrastait d'ailleurs avec l'indifférence qu'on lui témoignait, et une épouse moins attachée à son mari aurait exigé, sur le champ, le départ de cette belle compagne qui tenait plus de place au foyer que la femme légitime. Mais M^{me} de Mirabeau endura tout, n'exigea rien.

Avec nos mœurs d'aujourd'hui, bien qu'assez relâchées, nous comprenons difficilement l'étrange situation de cette jeune femme de trente ans vivant sous le toit d'un homme de quarante-cinq ans, qui la déteste. Or, cette situation se trouvait trop fréquemment dans la noblesse de ce temps-là : la Régence avait introduit la mode de ces ménages à trois (1).

Nous venons de dire que M^{me} de Mirabeau endura tout et n'exigea rien, car elle voulait, par dessus tout, éviter de donner le prétexte d'une séparation que son mari désirait depuis longtemps et qu'il lui avait même proposée en 1758. Mais elle n'en fit pas moins sentir sa mauvaise humeur, et ces accès de fureur, ces saillies de caractère qui, au témoignage de son mari et de son beau-frère, en faisaient *la femme la plus exécration du monde*, n'avaient pas d'autres causes que l'abandon où on la laissait et le dédain dont on l'accablait. Ce qu'elle voyait tous les jours n'était guère fait pour calmer sa jalousie.

Sa rivale, M^{me} du Pally, devenait de plus en plus puissante au Bignon, si puissante, qu'elle dirigeait la maison. Par contre, M^{me} de Mirabeau était entièrement mise de côté (2). C'est alors que celle-ci sentit diminuer, même tout à fait disparaître, son affection et croître sa haine ; c'est alors également que son mari dut comprendre, par sa propre expérience, la vérité de cette maxime de son ami (3) : *L'affection de la femme est sans bornes, comme sa haine sans frein*.

Les rapports entre M^{me} de Mirabeau et son mari se tendaient de jour en jour davantage ; aussi était-il facile de prévoir une rupture prochaine. M. de Mirabeau désirait ardemment, nous l'avons dit, une séparation ; mais, toujours correct, il l'aurait voulue sans

(1) Plusieurs amis du marquis vivaient séparés de leur femme.

(2) « J'ai bien souffert de la part de mon tyran ; moi, sa femme, je n'étais plus dans sa maison que la dame de compagnie de M^{me} du Pally ; c'est elle qui dirigeait et commandait, comme elle eut fait chez elle, et moi je n'avais plus droit de parler sans exciter les rires de tous les deux. » (Lettre à M. de Masgardeau, 17 juillet 1782.)

(3) VAUVENARGUES, *Pensées diverses*.

éclat, pour éviter le bruit qui donne toujours tort à celui qui le provoque. C'est pourquoi il profita habilement d'une occasion qui s'offrait pour arriver à ses fins.

M^{me} de Vassan étant tombée assez sérieusement malade en Limousin, le marquis représenta à sa femme qu'il était de son devoir de se rendre auprès d'elle. Son désir secret était de profiter de son absence pour réaliser ses projets. M^{me} de Mirabeau, qui aimait tendrement sa mère, sans arrière-pensée, se rendit à l'avis de son mari, d'autant que celui-ci lui promettait, en partant, d'aller la rejoindre après quelques semaines. Arrivée en Limousin, elle lui écrivit une lettre affectueuse pour lui donner des nouvelles (1) de la malade et lui parler de certains projets de mariage pour l'une ou l'autre de ses filles, projets dont on l'avait entretenue dès son arrivée; puis elle lui rappelait sa promesse de venir bientôt. Bonne âme, en somme, à qui la distance faisait tout oublier; enfin, dit M. de Loménie, une lettre qui n'est pas d'une femme irritée contre son mari et qui se termine par une accolade affectueuse dont le *post scriptum* est celui-ci : « Adieu, je me recommande à la bonté de votre cœur pour les autres et pour moi. »

Le marquis qui poursuivait son idée fixe, se débarrasser d'elle, se rendit, suivant sa promesse, en Limousin, et là, en face de sa belle-mère, il aborda la question, la seule qui l'avait fait entreprendre ce voyage. Les deux femmes l'écoutèrent sans mot dire, mais refusèrent net toutes ses propositions.

M^{me} de Mirabeau parlait, vingt ans après, de cette entrevue qui lui laissait d'ineffaçables souvenirs; elle disait : *Mon départ était décidé entre mon tyran et ma rivale. Celle-ci désirait beaucoup se faire la main à ses nouvelles fonctions* (2). *J'ai réfléchi depuis qu'elle faisait des allusions à mon voyage que je ne comprenais pas, ne sachant pas maman malade; je pensais seulement à quelque projet, étant toujours, elle, la première informée* (3).....

Evidemment contrarié de son échec, M. de Mirabeau revint à Paris, bien résolu de trouver un autre moyen d'arriver à son but; ce moyen, le *hasard* le lui présenta.

Décidément, le marquis était l'enfant gâté de cette divinité aveugle. Toutes les fois qu'il dut faire une chose importante, le hasard lui fournit un inspirateur, un secours : c'est lui qui fut

(1) Lire cette lettre dans *Les Mirabeau* de M. de Loménie, t. II, pages 461 et suivantes.

(2) Elle veut parler du rôle de maîtresse de maison que M^{me} du Pally remplit chez le marquis après le départ de sa femme, même de son temps.

(3) Lettre de M^{me} de Mirabeau à M. de Masgardeau.

cause de son mariage, c'est lui encore qui, tout à l'heure, va lui procurer les petits papiers avec lesquels il accusera sa femme.

Des amis qui connaissaient les projets de M. de Mirabeau, qui voulaient les encourager et même les favoriser, lui remirent, avec une bienveillance qu'on nous permettra de trouver excessive, des lettres prises on ne sait où, qui, ils l'espéraient, fourniraient des armes pour ses desseins.

Ces prétendues lettres contenaient, d'après eux, la preuve du déshonneur de M^{me} de Mirabeau, tandis que celle-ci affirma plus tard qu'il n'y avait là qu'un jeu de société que probablement son inexpérience dans l'art de savoir dire rendit dangereux. Il faut en effet se rappeler que la mode était alors parmi les gentilshommes spirituels — et tous voulaient l'être — d'adresser aux dames, soit dans des billets, soit dans la conversation, de jolies improvisations, des galanteries auxquelles celles-ci répondaient de leur mieux ; amusements pleins de périls, mais auxquels M^{me} de Mirabeau se mêla comme les autres et qui la compromirent sans la corriger (1).

L'occasion était trop favorable aux desseins du marquis pour la laisser échapper, et sa confidente habituelle, M^{me} du Pally, trop sévère sur les convenances pour pardonner, nous ne dirons pas une faute, mais seulement un oubli. Du reste, le châtiment devait servir à tous deux ; d'autre part, les amis de M. de Mirabeau, entre lesquels se distingua M^{me} de Rochefort (2), proposèrent comme tribunal, pour un tel crime, le cabinet du ministre et une lettre de cachet comme sentence.

A partir de ce moment, le marquis feint l'homme outragé et, écrivant à son frère le bailli, il lui dit : *J'ai tout supporté jusqu'à ce que j'ai appris le fumier qu'un honnête homme ne doit pas couvrir de son manteau.* Et pour montrer toute son indignation il ne répondit plus à sa femme qui, en ce moment encore chez sa mère, ignorait les graves accusations portées contre elle et ne savait à quoi attribuer son silence. Elle finit par tout apprendre indirectement.

(1) M^{me} de Mirabeau, devenue vieille, et retirée soit à Aigueperse, soit à Limoges, continua à jouer de cette façon dans les réunions auxquelles elle assista. On a retrouvé, et nous en avons vu au moins un, de ces billets frivoles adressés à un homme pour qui elle eut peu de tendresse, M. de l'Aubepie, et qu'elle traita du reste toujours avec rigueur. C'était, dans le cas présent, plutôt de la prétention mal placée du reste à l'esprit, qu'autre chose ; mais ces manières peu en usage en province, jointes chez elles au laisser aller, la firent très mal juger.

(2) Une amie intime du marquis et une adversaire déclarée de sa femme.

Cette indignation de commande pourrait paraître sincère chez un homme qui n'aurait jamais eu rien à se reprocher vis-à-vis de sa femme, qui lui aurait au contraire toujours témoigné une grande tendresse ; mais tout Paris savait fort bien que ce n'était pas son cas, que la femme n'était plus que gênante et que le prétendu déshonneur du mari servait dans la circonstance ses intérêts.

Quand Madame de Mirabeau sut de quoi on l'accusait, elle provoqua hardiment le marquis et le mit au défi de produire en justice les pièces en question. Le défi ne fut pas relevé et M. de Loménie essaye d'en donner quelques raisons que nous croyons à côté. La véritable, d'après nous, se trouve dans la peur des représailles et dans cette persuasion qu'il valait mieux pour la renommée du marquis et qu'il était plus sûr pour ses projets, d'obtenir contre elle une lettre de cachet, qu'une condamnation devant le Parlement.

Menacée, Madame de Mirabeau écrit à son mari une lettre où M. de Loménie (1) croit voir un aveu de sa faute, *d'après son écriture*, dit-il, *qui manifeste l'état de son esprit : celui d'une femme irritée, effrayée, qui consent à tout ce qu'on exige d'elle en feignant de n'avoir peur de rien, qui renonce à son droit sur ses enfants avec une facilité singulière et qui garde toute sa sollicitude pour la question d'argent*. Nous croyons que M. de Loménie exagère l'importance de l'orthographe et de la ponctuation.

De Madame de Mirabeau, nous avons vu et nous avons encore sous la main des lettres dont quelques unes ne furent pas écrites *ab irato* — le contenu nous le garantit — et cependant il n'y a qu'un ou deux points dans quatre pages, pas un alinéa, rarement les t sont barrés. Quant au reproche d'avoir renoncé à son droit sur ses enfants, il nous paraît assez mal fondé. Comment le faire valoir, ce droit, avec un mari qui les veut garder pour pouvoir garder aussi une grande part des revenus de leur mère ? Elle veut voir sa fille, — nous ne savons si on le lui permet. Elle veut éprouver sa vocation, — c'était son droit et son devoir (peut-être ne l'éprouva-t-on pas assez). Elle ne voulut donc pas les abandonner. Sa sollicitude pour la question d'argent était naturelle, puisque son mari possédait toute sa fortune, elle devait pour vivre se faire fixer une pension ; de plus, fort souvent elle fut dans la nécessité de fournir aux besoins de ses enfants comme nous le prouve la lettre suivante, du 19 juin 1782, où retraçant son état de gêne elle déclare à M. de Masgardeau : *J'ai donné toute ma provision de 12,000^l à mon fils le chevalier et*

(1) DE LOMÉNIE, tome II, pages 465 et suivante.

à M. de Cabris que M. de Mirabeau poursuit de sa méchanceté. Il (son mari) n'a pas eu honte de donner trois louis pour être présenté au roi et à sa famille (suivent quelques mots illisibles puis elle termine) : ce qui m'a mis mal à l'aise, sans secours, en fournissant mes enfants; mais le chevalier est un excellent sujet qui s'est couvert de gloire..... Ceci parlera contre mon tyran qui ne fait rien pour sa famille.....

Si donc nous n'avions d'autres preuves pour croire à la culpabilité de la marquise que celles qu'on nous donne, nous la déclarerions absolument innocente. Du reste, si nous voulions user du même raisonnement, nous pourrions dire contre le marquis que sa facilité à lui accorder, dans son état de grande gêne, tout ce qu'elle lui demande, dénote chez lui, avant tout et pardessus tout, le désir de se débarrasser de sa femme plutôt que de venger son honneur.

Les petits papiers de la marquise commençaient à faire du bruit dans Paris et l'irritation de l'accusée qui voulait absolument être jugée, était grosse de menaces. Les révélations les plus compromettantes pour l'honneur du mari pouvaient en résulter. C'est pourquoi celui-ci trouva dans les négations énergiques et dans le défi de sa femme un obstacle qui le fit réfléchir et contraria les projets de Madame du Pally. M. de Mirabeau avait beau se draper dans sa dignité d'homme offensé, ce manteau le couvrait mal. Il s'était quelque peu usé dans la fréquentation publique de ses amies qui le compromirent trop.

Une personne bien avisée, leur cousin — celui-là, du moins, leur ami — conseilla à tous deux, dans l'intérêt de l'un et de l'autre, d'arrêter l'affaire par un arrangement qui imposerait silence aux mauvaises langues et donnerait, en apparence, raison au mari sans cependant condamner la femme. Madame de Vassan qu'on avait consultée était de cet avis. Il fut donc convenu : que Madame de Mirabeau resterait en province, qu'elle s'interdirait de retourner avec son mari, que celui-ci à son tour s'obligerait à servir à sa femme une pension de six mille livres qui serait portée à dix mille après la mort de Madame de Vassan. Madame de Mirabeau pouvait choisir le lieu de sa demeure, aller où bon lui semblerait, excepté cependant à Paris.

Cet arrangement, sans être un jugement de Salomon, ne manquait pas de sagesse. Puisque la cohabitation était devenue impossible, le séjour dans la même ville eut été un sujet constant de froissement. Ils se seraient surveillés, et comme celui qui écoute à la porte entend toujours ce qu'il désire, de même celui qui sur-

veille son voisin le trouve bientôt coupable. Il était donc de beaucoup préférable que les époux vécussent loin l'un de l'autre.

M. et Madame de Mirabeau acceptèrent ces conventions, mais non pas loyalement ; chacun garda devers soi une arrière-pensée : le premier, de donner le moins possible d'argent à sa femme, la seconde de briser son ban dès que l'occasion s'en présenterait. Nous verrons comment l'un et l'autre exécutèrent leurs plans.

(A suivre)

Abbé P. GRANET.

L'étude que l'on vient de lire a été retrouvée dans les papiers de M. Granet, qu'une mort prématurée a ravi à l'estime de ceux qui l'ont connu. L'auteur, qui avait, à plusieurs reprises, entretenu notre Société archéologique de ce travail et lui en avait même lu quelques parties, n'avait pas eu le temps d'y mettre la dernière main. Force nous a donc été de modifier, *dans sa forme*, plus d'un passage et d'ajouter quelques notes indispensables. A cela d'ailleurs s'est bornée la révision de manuscrit, que le bureau de la Société avait bien voulu nous confier. — A. Lx.

TEMPLE DE JUPITER A AUSIAC

SUIVI

d'une observation sur la légende de saint Martial

I

Dans l'ancienne légende de saint Martial, composée par un écrivain du vi^e siècle sous le nom d'Aurélien, second évêque de Limoges, il est question d'une bourgade nommée Ausiac, dans laquelle l'apôtre de l'Aquitaine aurait renversé une idole de Jupiter : citons ce passage de la légende du pseudo-Aurélien.

« Le bienheureux Martial, de retour de Mortagne, regagna le territoire des Limousins. Or, le duc Etienne avait ordonné, comme on l'a dit plus haut, de bâtir, sur le tombeau de la bienheureuse Valérie, une église à laquelle il fit beaucoup de présents, que nous énumérerons par la suite. Comme saint Martial se proposait de consacrer cette basilique et d'en faire la dédicace solennelle en l'honneur du bienheureux Etienne, premier martyr, son cousin, — de la même manière qu'il avait dédié son siège épiscopal, — il alla d'abord à une bourgade (*vicum*) nommée *Ausiacum*, où était érigée une idole de Jupiter, que les païens avaient en grande vénération ; il y avait en ce lieu une grande multitude de malades et des infirmes de diverses sortes. Dès que le très saint Martial arriva dans cette bourgade, les habitants du lieu se mirent à le supplier qu'il ordonnât à l'idole de parler, parce qu'ils avaient appris d'elle-même qu'elle était étroitement liée avec des chaînes de feu par les anges qui accompagnaient saint Martial.

» Alors Martial, souriant, dit à l'idole :

« Je t'adjure, méchant démon, qui as coutume, dans cette statue, de donner des réponses aux hommes que tu trompes, je t'adjure d'en sortir, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la briser

en apparaissant à tous ceux qui sont ici présents, avec un tel visage et une telle forme qu'ils puissent le voir et le connaître. »

» A la voix de Martial, le démon, étant sorti de la statue, se tint debout devant le peuple.

» C'était comme un petit nègrillon, plus noir que la suie : ses cheveux, noirs et très épais, descendaient jusqu'à ses pieds ; et un feu, mêlé d'une odeur fétide, sortait par sa bouche, ses narines et ses yeux.

» Le vénérable Martial, l'ayant regardé, se tourna vers le peuple, et dit à ces hommes :

« Vous voyez le Dieu que vous honoriez. Reconnaissez qu'il ne peut rien faire ni pour lui ni pour vous.

» Alors, se tournant vers le démon, il lui dit : « Je te commande, au nom du Seigneur, comme je l'ai dit déjà, de sortir de cette statue et de la briser, jusqu'à ce que tu la réduises en poussière, et d'aller dans un lieu désert, sans nuire à personne, et d'y rester jusqu'au jour du jugement. »

» A la voix de Martial, le démon brisa la statue et la réduisit en poussière, et ensuite il ne reparut jamais plus.

» Le bienheureux confesseur du Christ fit, à la même heure, rassembler autour de lui tous les malades, et tous ceux qui étaient atteints de diverses infirmités, et après avoir fait sur eux le signe de la croix, il les rendit tous à la santé. Puis, après avoir baptisé tous ceux qui demeuraient en cet endroit, le saint prêtre Martial revint à Limoges (1). »

Où se trouve cette bourgade d'Ausiac ?

Le Père Bonaventure Saint-Amable, qui a étudié avec un soin si minutieux tout ce qui se rapporte à la vie de saint Martial, n'avait pu découvrir cette localité. Nous lisons dans le tome second de son histoire : « Ajoutons à ces deux missions une troisième faite à Ausiac, qui n'était pas beaucoup éloigné de Limoges : on ignore ce lieu (2). »

Il semblerait que, depuis le premier tiers du XI^e siècle, on avait perdu la connaissance de cette localité d'Ausiac ; car l'auteur des *Sermons synodaux*, Adémar, en rapportant ce miracle, dit que saint Martial s'en alla *dans un certain lieu* où les païens avaient en grande vénération une statue de Jupiter : *Abiit homo Dei in quemdam locum, ubi pagani statuam Jovis multum venerabantur* (3).

(1) *Historia S. Martialis episcopi*, édition Beaulxamis, 1566, fol. 173. — Walter de Gray-Birch, 1877, p. 28. Voyez le texte *ad calcem*.

(2) P. BONAVENTURE, *Histoire de saint Martial*, t. II, p. 296.

(3) P. BONAVENTURE, t. II, p. 296.

De nos jours, divers savants ont cherché, — mais sans succès, — à identifier cette localité d'Ausiac.

Ce qui augmentait les difficultés, c'est que dans plusieurs manuscrits anglais de la légende aurélienne, cette localité est appelée *Ansiacum*, *Hanziacum* (1); et dans les diverses éditions de l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital — qui a reproduit en grande partie la Vie de saint Martial par le pseudo-Aurélien, — cette bourgade est appelée, tantôt *Ansiacum*, tantôt *Asiacum*.

M. Le Prévost, dans son édition de l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital (2), met cette note sur ce mot *Ansiacum* — *ignotus locus*, lieu inconnu.

Les éditeurs de la *Patrologie* de Migne, en publiant cette *Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital, ont mis cette note au mot *Asiacum* — *forte Axia* (Aixe *prope* Lemovicum) — peut-être *Axia*, Aixe près Limoges (3).

M. Maurice Ardant, dans la traduction qu'il a donnée de la Vie de saint Martial, d'après Orderic Vital, avait cherché, mais sans succès, à identifier cette bourgade d'*Asiacum*; il avait parlé d'Aixesur-Vienne, d'Ansac en Poitou, d'Archiac en Angoumois (4); mais ce nom d'*Ausiacum* ne convenait à aucune de ces localités.

Nous-même, depuis plus de trente ans que nous étudions les diverses questions qui se rattachent à l'apostolat de saint Martial, nous avons cherché en Limousin et en dehors du Limousin, cette bourgade d'Ausiac sans pouvoir la découvrir; nous avons trouvé dans l'*Histoire de Tulle*, par Baluze, cette mention, dans une charte de l'an 847 — « *Ausiaco, in pago Caturcino* (5) »; mais cette localité d'Ausiac se trouvait dans le Quercy, et non en Limousin. Nous n'espérions plus trouver cette localité quand le hasard s'est chargé de nous la faire découvrir.

Dans la séance de la Société archéologique du Limousin, tenue le 26 janvier 1892, M. Nivet-Fontaubert annonçait, d'après un de ses correspondants, qu'on avait découvert au village d'Ausiac, commune de Saint-Laurent-les-Eglises, non seulement un grand nombre de tuiles à rebord, mais des fûts de colonne et des chapiteaux en granit qui paraissaient indiquer l'existence, dans cette localité, d'un édifice de quelque importance (6).

(1) Walter de Gray-Birch, 1877, p. 28.

(2) 4 vol. in-8, 1838-1852.

(3) *Patrologie*, t. CLXXXVIII, col. 194.

(4) Maurice ARDANT, *Les Ostensions*, 1848, p. 173.

(5) BALUZE, *Historia Tutelensis*, p. 314.

(6) *Gazette du Centre*, 19 février 1892. — *Bulletin de la Société archéologique*, t. XLI, p. 638.

Nous reconnûmes aussitôt la bourgade d'Ausiac, que nous cherchions depuis si longtemps ; et dans ces fûts de colonne, nous reconnûmes les débris du temple de Jupiter, dont saint Martial avait brisé l'idole.

Nous écrivîmes aussitôt à M. l'abbé Sabroux, curé de Saint-Laurent-les-Eglises, pour le prier de nous envoyer la description des colonnes antiques trouvées à Ausiac. M. Sabroux s'empressa de nous répondre, et dans une visite que nous fîmes avec lui et M. de Chaptès, le 29 mai 1892, nous étudiâmes, sur place, ce qu'on a retrouvé du vieux temple de Jupiter. Voici, d'après les notes envoyées par M. Sabroux, les circonstances de cette découverte et la description des colonnes :

« Au milieu d'un champ, situé au bas du village d'Ausiac et laissé en friche depuis un temps immémorial, couvert de bruyères et de vieux troncs d'arbres, s'élevait un chêne énorme plusieurs fois séculaire. Le propriétaire, ayant à bâtir une maison et voulant cultiver son champ, arracha le chêne dont il fit douze solives. Quand la pioche fut arrivée au bas des racines, à une profondeur considérable, elle se heurta à de la pierre. Le maître du champ, croyant avoir trouvé une carrière, creusa d'avantage : et bientôt il dégagait et ramenait sur le sol deux ou trois tronçons de colonnes antiques. Plus tard, soit en défrichant, soit en arrachant les vieilles souches, il découvrit d'autres débris de colonnes, des pierres de taille, et une grande quantité de briques et de tessons de poteries en grès.

» Le nombre de tronçons de colonnes retrouvés est de six, dont l'un a été utilisé dans la bâtisse du propriétaire, avec des pierres de taille provenant du même champ. Voici la description des cinq autres, qui ont chacun une base de forme ronde, avec moulures assez semblables à celles de l'ordre ionique.

» 1^{er} tronçon. — Hauteur ou longueur totale : 0,77 cent.

» Circonférence du fût : 0,95, ce qui fait un diamètre d'environ 0,32 cent.

» Circonférence de la base, dont les moulures sont à peine apparentes : 1^m,47 cent.

» Ce tronçon est percé aux deux extrémités d'une entaille polygonale peu profonde, et d'entailles carrées de chaque côté de la base.

» Ces entailles semblent avoir été pratiquées pour caler et emboîter la dite colonne, de manière à la rendre inébranlable.

» 2^e tronçon. — Hauteur ou longueur totale : 0,88 cent.

» Même circonférence pour le fût et la base que pour le précédent tronçon ; c'est-à-dire, fût : 0,95 cent. ; base : 1^m,47 cent.

» Ce tronçon a des entailles aux deux bouts, mais pas sur les côtés de la base.

» 3^e tronçon. — Celui-là n'est pas semblable aux précédents, quoiqu'il soit à peu près de même hauteur ; il forme comme un angle rectangle dans lequel figure une taille arrondie en moitié de colonne. Ce tronçon devait sans doute faire partie d'une porte de l'édifice ; il est sans entaille.

» Ces trois tronçons de colonne ont été transportés dans le village devant la maison du propriétaire, les deux autres ont été abandonnés dans le champ, distant du village d'environ 400 mètres.

» 4^e tronçon. — Hauteur ou longueur totale : 0,67 cent. — circonférence du fût, comme pour le 1^{er} et le 2^e tronçon, 0,95 cent. — circonférence de la base : 1^m,35 cent. — Ce tronçon est percé de légères entailles aux deux extrémités.

» 5^e tronçon. — La circonférence du fût, au lieu d'être de 0,95 cent. comme pour les précédents, n'est que de 0,87 cent. ; ce tronçon est brisé à une des deux extrémités ; ce qui reste a 0,95 cent. de hauteur ou de longueur totale ; sur le fût même, à 0,65 cent. de la base, se trouvent deux légères entailles ; l'une est rectangulaire ; du côté opposé, l'autre ressemble assez à une mortaise de serrure.

» Ausiac est un village assez important (180 habitants), distant du chef-lieu de la commune de Saint-Laurent-les-Eglises d'environ trois kilomètres. Il est situé sur le versant droit de la Gance, gros ruisseau qui se jette dans le Taurion à 1,500 mètres de là.

» Le champ où ces colonnes antiques ont été découvertes et qui est situé à 400 mètres environ au-dessous du village, offre une surface à peu près plane, et est tout parsemé de morceaux de briques, quelques-unes très épaisses, mises à nu par le défrichement. Ce champ est aujourd'hui ensemencé, et on ne pourra continuer les fouilles que pendant l'automne. » (1).

L'idole de Jupiter renversée par saint Martial supposait l'existence d'un temple ; or les débris de colonnes, trouvées près du village d'Ausiac, constatent en effet l'existence d'un temple païen.

Quelle était la forme de ce temple ?

Etait-il de forme circulaire ou octogonale, comme le temple de Montélu ou de Diane à Chassenon, comme le temple de Vesta à Rome, qui nous semble avoir été le modèle du temple de Chassenon ?

Etait-il de forme rectangulaire, comme un grand nombre de temples païens, par exemple comme le temple de la Fortune Virile à Rome, que nous avons vu en face du temple de Vesta ?

(1) Lettre de M. l'abbé Sabroux, 8 février 1899.

Nous pensons que le temple d'Ausiac était de forme circulaire. Le sanctuaire proprement dit, ce qu'on appelle la *cella*, était construit en pierre de taille : autour de la *cella* s'élevait une rangée de colonnes, comme celles dont a retrouvé les débris.

Au reste, le diamètre assez exigü des colonnes n'indique pas que celles-ci aient eu une grande hauteur : c'était un petit temple de bourgade, curieux néanmoins à étudier, puisque les monuments de cette sorte sont très rares.

Espérons que les fouilles qui seront pratiquées ultérieurement permettront de déterminer la forme et les dimensions de ce temple, et de trouver quelques objets curieux ayant servi au culte païen.

Voilà une localité romaine, dont la trace était perdue depuis longtemps, et qu'on pourra identifier dans une carte géographique du Limousin à l'époque gallo-romaine.

II

Nous avons lu le Mémoire qui précède au Congrès des sociétés savantes, à la Sorbonne, section d'Archéologie, le 7 juin 1892.

Nous l'envoyâmes en Angleterre à M. W. de Gray-Birch, directeur du *British Museum*, qui a publié à Londres, en 1877, une édition nouvelle (après trois siècles) de la légende de saint Martial, par le pseudo-Aurélien, d'après plusieurs anciens manuscrits du Musée britannique.

Il nous répondit par la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier :

« *British Museum*, 13 december 1892.

» MY DEAR SYR,

» It is very kind of you to send me your treatise entitled « Saint Martial à Ausiac », which i have read with much appreciation. I am glad to know that you are as keen as ever in procecuting your interesting researches into the history of that great Saint.

The discovery of stone pillars beneath the tree is very remarkable, and it is to be hoped that they have been carefully examined by architects and their age determined.

» I think you are to be very highly congratulated upon the circumstance of the excavation.

» With kind regards belive me,

» Yours very sincerely,

» W. DE GRAY-BIRCH. »

En voici la traduction (4) :

« CHER MONSIEUR,

» C'est une très grande bonté de votre part de m'envoyer votre traité intitulé « Saint Martial à Ausiac », que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Je suis heureux de savoir que vous êtes aussi ardent que jamais à poursuivre vos recherches intéressantes sur l'histoire de ce grand saint.

» La découverte des colonnes de pierre sous l'arbre est très remarquable; et il faut espérer qu'elles ont été examinées avec soin par des architectes et que leur époque a été bien déterminée.

» Je pense que vous méritez d'être grandement félicité pour le sujet de ces fouilles.

» Avec mes sentiments de considération, croyez-moi très sincèrement à vous,

» W. DE GRAY-BIRCH. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter à cette lettre le billet suivant :

Nous avons envoyé ce Mémoire à Son Eminence le cardinal Bourret, évêque de Rodez, qui nous répondit à la date du 13 décembre 1892.

« Merci, cher et bon chanoine, de m'avoir envoyé votre Dissertation sur l'identification d'Ausiac que vous me paraissez avoir parfaitement établie. Saint Martial vous devra décidément une protection spéciale et il ne manquera pas de vous l'accorder. »

III

M. l'abbé Sabroux, curé de Saint-Laurent-les-Eglises, nous écrivait à la date du 3 mai 1893 :

« MONSIEUR LE CHANOINE,

» Je viens vous annoncer qu'un huitième tronçon de colonne a été récemment extrait à Ausiac, avec des débris de pierres et de tuiles. Ce tronçon, haut d'environ 0,96 cent., est à base circulaire et exactement de même style que les précédents....

(4) Nous avons été aidé, pour la transcription et la traduction de cette lettre, par sœur Saint-Bernard (Clara Bredley) du couvent des Sœurs de Nevers, à Limoges.

» J'estime que la Société archéologique agirait sagement en faisant dès maintenant exécuter quelques fouilles.

» Le champ doit être ensemencé, à partir du 18 de ce mois, pour plus d'une année. Trois journées de travail à trois hommes suffiraient peut-être pour creuser une bonne tranchée, en attendant des fouilles plus sérieuses.

» Ce serait une dépense de 25 à 30 francs.

» Agréez, etc.

» A. SABROUX. »

Je répondis immédiatement à M. le curé de Saint-Laurent que je mettais à sa disposition, au nom de la Société archéologique, la somme de 30 francs qu'il réclamait.

Le 19 mai suivant, en compagnie de M. le commandant de Chaptes et de M. l'abbé Sabroux, tous deux membres de la Société, nous visitâmes le champ des fouilles, où travaillaient les ouvriers. Nous remerciâmes M. Mangaud, propriétaire du champ, de la parfaite courtoisie avec laquelle il avait sa terre à la disposition de la Société, et du soin qu'il avait pris de diriger et de surveiller les travaux. Nous priâmes M. le curé de Saint-Laurent de faire un rapport sur ces fouilles. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et ce rapport fut lu à la séance de la Société archéologique le 30 mai suivant (1).

Voici ce rapport :

« Douze journées à trois ouvriers ont été employées à ce travail, à raison de 2 fr. 50 pour la journée de douze heures ; neuf journées pour les tranchées et les diverses excavations ; trois journées pour combler les terrassements et enlever les matériaux. La tranchée principale avait trente mètres environ de longueur.

» On a d'abord mis à nu les fondements et le plan d'une maison qui n'a, il est vrai, aucun caractère d'antiquité, mais qui fait ressortir avec évidence, par le contraste et la comparaison, l'importance et le style des colonnes, et la vétusté des débris gallo-romains retrouvés non loin de là. L'ancien propriétaire de cette maison, dont il ne reste aucun souvenir, a dû employer, pour cette construction, comme l'a fait dernièrement le propriétaire actuel, ce qu'il a pu recueillir du vieil édifice païen. C'est ainsi qu'on a dégagé des fondements de cette demeure une pierre de taille presque carrée, de 0,40 sur 0,45 centimètres. Or, en examinant attentivement ce débris, on s'aperçoit qu'il a eu certainement une forme circulaire, et a dû appartenir à une colonne mutilée par le marteau de l'ouvrier pour être adaptée à la bâtisse.

» Puis, à quelque distance de la tranchée, l'on a mis à nu un

(1) *Bulletin de la Société archéologique*, t. XLII, p. 599.

remarquable tronçon de colonne, heureusement laissé intact. La hauteur est de 0,85 centimètres environ. Au lieu d'être ronde, la base est munie d'une plinthe représentant un rectangle de 0,48 sur 0,50 centimètres.

» Plus loin encore, non plus près de la tranchée, mais dans une excavation plus profonde et faite au hasard, on avait découvert, plusieurs jours auparavant, un autre tronçon de colonne fort bien conservé, haut de 0,96 centimètres, à base ronde, exactement de même style que les autres, et munie des mêmes entailles.

» Ces fondements de murailles reposent sur le solide à un mètre environ de profondeur.

» C'est plus loin que vraisemblablement devait s'élever l'antique édifice, car, à trois et quatre mètres de profondeur, l'on ne trouve encore que de la terre rapportée. A cet endroit et à cette profondeur, aucun vestige de débris récents, mais des débris paraissant être de la plus haute antiquité.

» C'est ainsi qu'on a découvert un vase de forme oblongue et à rebord, orné de deux petites anses, dont le fond a été brisé par le coup de pioche; un autre vase de forme assez bizarre dont il ne reste au contraire que le fond terminé en manière de cornet; puis, avec plusieurs autres débris de poteries, quelques pointes jadis en fer, dont les unes tombent en poussière au simple contact, et dont les autres sont creuses comme de petits tubes, semblables à celles que j'ai vues, mêlées aux ossements, dans une urne funéraire datant de l'époque des Antonins, d'après deux vieilles pièces de monnaie qui ont été soumises à l'examen de la Société dans une des séances de 1892.

» En résumé, outre les pierres de construction qui sont en grande quantité, outre les débris de tuiles gallo-romaines et autres débris de poteries antiques, neuf magnifiques tronçons de colonnes à moulures ont été extraits jusqu'à présent près d'Ausiac, sur l'emplacement de l'antique bois de chênes.

» Quoique très homogènes et de même style, ces colonnes sont cependant dissemblables et forment trois catégories distinctes. Cinq sont à base ronde; deux à base ronde, mais munies de plinthe représentant un rectangle de 0,48 à 0,50 centimètres; deux enfin forment comme un angle dans lequel figure une taille arrondie en moitié de colonne, à l'instar des colonnes placées aux angles d'un édifice. Les moulures — tores et gorges — des colonnes à plinthe sont exactement les mêmes; semblables entre elles aussi sont les moulures des colonnes à base ronde. De plus, celles-là n'ont pas d'entaille à la base, tandis que celles-ci en sont munies. Ce qui donnerait à croire que les cinq colonnes à base ronde sans plinthe

sont plutôt des chapiteaux fixés à l'entablement par les entailles, tandis que les quatre autres sont de vrais piédestaux.

» A ces neuf tronçons de colonne, nous pouvons à la rigueur en ajouter un dixième, mais complètement mutilé, dont j'ai fait mention plus haut. »

IV

La découverte de ce temple païen d'Ausiac prouve que la légende aurélienne de saint Martial mérite une certaine confiance quand elle dit que sur l'emplacement de la cathédrale actuelle de Limoges s'élevait un temple en l'honneur de Jupiter, Mercure, Diane et Vénus.

1. — D'après cette même légende, il y avait dans la bourgade d'Ahun (aujourd'hui *Creuse*) une idole de Mercure, qui devint muette à l'entrée de saint Martial ; et dans un autre lieu, une statue de Jupiter qui, sur l'ordre du saint, fut réduite en poussière. Ces deux idoles supposent deux temples.

2. — On voit encore, à Châteauponsat, au bas d'une des piles du pont de la Gartempe, l'inscription suivante, qui n'est autre chose que la dédicace d'un temple en l'honneur, et suivant la formule consacrée *Pro salute imperatoris Caii* (?), c'est-à-dire en l'honneur de l'empereur Caius Caligula (an 97), dédié par Lucanus (?) fils de *Vericus*.

PRO. SAL. IMP. CAI (?)
MONMEN. LVCAN
VERICI FIL. ET PATRI SV[o].

Ce monument votif ne pouvait être qu'un temple.

Les chapiteaux et les colonnes du chœur de l'église de Châteauponsat nous paraissent avoir fait partie de ce temple païen.

3. — Dans le bourg de Rancon, sur le portail d'une maison qui appartenait autrefois à l'abbaye de Grandmont, on lit une inscription romaine ainsi conçue :

NVMINIBVS AVE[ustis]
FANVM PLVTONIS
ANDECAMVLEN
SES DE SVO POSVE[re]
Aux divinités d'Auguste,
Les Andécamulens
Elevèrent à leurs frs
Le temple de Pluton.

Cette inscription, dit l'abbé Legros, a été portée de Puy-Martin, fief de la paroisse de Blanzac, qui appartenait autrefois à MM. de Grandmont.

Il y avait donc au Puy-Martin un temple de Pluton, dédié à l'empereur Auguste.

4. — Sur une pierre de la halle de Rancon, on lit l'inscription suivante :

HERCVLI DKO
TIB. IVL. IVLIANVS

Cette inscription devait être placée au frontispice d'un temple élevé à Hercule par Tibérius Julius Julianus.

5. — Un temple dédié à Jupiter existait à *Juvé*, commune de La Roche-l'Abeille, dans le champ de l'*Impéradou*. La statue, décapitée, fut achetée, en 1852, par la Société archéologique et transportée au Musée de Limoges, où on la voit aujourd'hui.

6. — L'étymologie de Breuil-au-Fa (*fanum*, temple) semblerait indiquer l'existence d'un temple païen dans cette commune de l'arrondissement de Bellac.

APPENDICE

Voici le texte de la légende de saint Martial relative à Ausiac. Pour publier un texte sincère, nous avons collationné l'édition de Beaulxamis (Paris, 1566, p. 173), celle de M. W. de Gray-Birch (London, 1877, p. 28), et le manuscrit de la Bibliothèque du Vatican (Collection de la reine de Suède, n° 543). Ce manuscrit paraît antérieur à la définition de l'apostolat de saint Martial (1031).

Post hæc beatus Martialis, a Mauritania reversus, Lemovicum solum repedavit..... Perrexit ad quemdam vicum vocabulo Ausiacum, in quo erat idolum Jovis statutum, quod pagani multum venerabantur. In quo loco jacebat multitudo magna languentium ac diversis oppressa infirmitatibus. At ubi pervenit sanctissimus Martialis ad prædictum vicum, cœperunt deprecari illum ipsius loci incolæ, ut ipsum idolum juberet loqui, quia audierant ab ipso catenis se constrictum igneis a comitantibus beatum Martialem angelis. Tunc beatus Martialis subridens dixit : « Adjuro te, demon inique, qui in hac statua responsa dare deceptis hominibus consuevisti, ut exeas ab illa in nomine Domini Nostri Jhesu Christi, et confringens eam, tali vultu et forma omnibus hic adstantibus appareas, quâ videri et cognosci ab ipsis possis. » Ad cujus vocem egressus de statua cœpit stare ante eos. Erat enim quasi niger puerulus, obscurior fuligine, capilli ejus tetri et densissimi usque ad pedes, et per os illius et nares, perque oculos ejus ignis cum fetido ardore (f. *odore*) emanabat. Quem intuens venerandus Martialis, conversus ad populum, dixit : « Ecce videtis quem Deum colebatis : perspicite quia nec se, nec vos quicquam juvare prævalet. » Tunc conversus ad demonem dixit : « Præcipio tibi, in nomine Christi Jhesu, ut, sicut jam dixi, exeas ab hac statua, et confringas eam usque ad pulverem, pergasque in locum desertum, nullum lædens hominem, sed ibi permanens usque ad diem Judicii. » Ad hanc vocem confractam statuam redegit in pulverem et postea nusquam comparuit. Beatissimus autem confessor Christi Martialis eadem hora congregari fecit ad se cunctos egrotos, ac diversis infirmitatibus languentes, et, facto signo crucis super eos, cunctos reddidit sanos, baptizalis omnibus qui ibi commonere videbantur. Inde reversus magni meriti sacerdos ad propriam remeavit sedem.

Observations sur la légende de saint Martial

Nous profitons de l'occasion pour faire une observation importante sur la légende de saint Martial qui a pour auteur le pseudo-Aurélien, soi-disant successeur du premier évêque de Limoges. Cette remarque n'a été faite jusqu'ici, que nous sachions, par aucun des écrivains et des savants qui se sont occupés de la question de saint Martial. La voici :

L'auteur pseudonyme de la légende Aurélienne a pris pour modèle un autre écrivain pseudonyme, le faux Abdias, l'auteur prétendu des *histoires des apôtres* qui ont pour titre : *Historia Certaminis Apostolici, Histoire du Combat apostolique*, écrite en hébreu par Abdias, évêque de Babylone, traduite en grec par Eutrope, un de ses disciples, et mise en latin par l'historien Jules l'Africain, qui vivait en 221 (1).

Le faux Abdias, qui dit avoir vu le Seigneur, et avoir été ordonné évêque de Babylone par les apôtres saint Simon et saint Jude, donne la preuve de son imposture en citant Jules l'Africain, historiographe du III^e siècle (2). Son livre est donc apocryphe. Toutefois il est très ancien, car il est antérieur au V^e siècle, puisqu'il est cité plusieurs fois par saint Augustin, qui rapporte un trait tiré de l'histoire de saint Thomas, et qui en parle en ces termes : « Les Manichéens lisent certains livres apocryphes, écrits au nom des apôtres, par je ne sais quel collecteur de fables (3) ». Ces *Histoires apostoliques* ont été probablement composées en Afrique, au III^e ou au IV^e siècle, par quelque Manichéen.

Le pseudo Aurélien a emprunté au faux Abdias des pensées, des locutions, des tours de phrase, des phrases textuelles, comme nous allons le montrer, non seulement par le passage relatif à Ausiac, cité plus haut, mais encore par d'autres passages de la légende

(1) *Abdias, Babyloniarum primi episcopi...*, de *Historia Certaminis Apostolici, libri decem, Julio Africano interprete, Parisiis, 1566.*

(2) Lib. VI, édit. 1566, p. 83.

(3) *Legunt scripturas apocryphas Manichæi, a nescio quibus auctoribus fabularum sub apostolorum nomine scriptas. (Contra Faustum Manichæum, cap. 79, Patrolog., t. VIII. S. Augustini, col. 451.)* — Voir encore *Contra Adamantem*, t. VIII, p. 158. — *De Sermonem Domini in Monte*, L. I, cap. XX, Patrolog., t. III, col. 1263. « Cui scripturæ licet nobis non credere, non est enim in catholico sermone : illi tamen eam et legunt, et tanquam incorruptissimam vericissimamque honorant... »

d'Aurélien, presque identiques à des passages des *Histoires apostoliques*.

Le pseudo-Aurélien, imitant le faux Abdias, dit être le successeur de saint Martial, et avoir appris, soit de la bouche de ses disciples, soit de sa propre bouche, les faits merveilleux dont il donne le récit (*Ego vero Aurelianus*, etc. (1). Peut-être cette phrase est-elle une addition d'un copiste postérieur, qui a cru donner plus d'autorité à cette légende, en la faisant passer sous le nom du successeur de saint Martial ; si cette addition est de l'auteur lui-même, il faut avouer qu'il s'est grandement trompé dans son calcul ; car en croyant donner plus d'autorité à cette légende, il lui a enlevé, par le fait, une grande partie de son crédit.

Mais de même que tout n'est pas faux dans les *Histoires apostoliques* d'Abdias, de même tout n'est pas suspect dans la légende de saint Martial, notamment dans les détails qu'il a empruntés à l'ancienne Vie, car, comme nous l'avons dit ailleurs, « la biographie d'un saint que tout un pays connaît est nécessairement conforme à ce que la tradition locale dit de ce saint » ; et la découverte du temple de Jupiter à Ausiac vient confirmer cette thèse.

Citons maintenant quelques passages de la légende Aurélienne où l'auteur s'est inspiré du faux Abdias en lui empruntant ses pensées ou ses propres expressions.

Pour simplifier les citations, nous indiquerons par la lettre A l'édition de la légende de saint Martial publiée à Paris, en 1566, par le P. Thomas Beaulxamis ;

Par la lettre B, l'édition de cette même légende, publiée à Londres en 1877, par M. W. de Gray-Birch, directeur du British Museum ;

Par la lettre C, l'édition des *Histoires apostoliques*, donnée à Paris en 1566, par Jean Faber, docteur de Sorbonne ;

Par la lettre D, l'édition de ces *Histoires apostoliques*, qui fut insérée, en 1719, par Jean-Albert Fabricius dans son *Codex apocryphus novi testamenti*.

1° Démon d'Ausiac

Adjuro te, demon inique, qui in hac statua responsa dare deceptis hominibus consuevist, ut ex eas ab illa, in nomine domini nostri Jesu Christi.

(A, p. 173^b ; — B, p. 28.)

Histoire de Saint Thomas :

(1) *Historia S. Marcialis episcopi*, édit Beaulxamis, p 178.

Ait apostolus ad simulacrum : « Tibi loquor, *dæmon*, qui in isto simulacro habitas, et qui *das responsa* stultis et *deceptis hominibus* qui simulacrum vident; *adjuro te*, in nomine Domini mei *Jesu-Christi*, quem Judæi crucifixerunt ut *ex eas*, et stes ante me, ut videant te, et quod imperavero tibi, hoc facias. »

(C, p. 114; — D, p. 716.)

2° Démon du château de Toull

Adjuro te per Crucifixum, quem prædicas, ne me in abyssum mittas.

(A, 137^b; — B, p. 10.)

Histoire de Saint Thomas :

Rogo te, apostole Dei, ne me in abyssum releges.

(C, p. 114; — D, p. 717.)

Cf. Luc, cap. VIII, 31 : « Et rogabant eum, ne imperaret illis ut in abyssum irent. »

3° Saint Martial au démon de Toull

Per ipsum Crucifixum te adjuro ut *ex eas* de corpore hujus puellæ, sed *vade in locum desertum*, ubi *neque avis volat*, neque habitatio hominum est.

(A, p. 137^b; — B, p. 11.)

Saint Barthélémy au démon :

Dixit ad *dæmonem* qui in eo erat : « Si vis ut non te faciam in abyssum mitti, exi de isto simulacro, et confringe illud, et *vade in deserto*, ubi *nec avis volat*, nec arator arat, nec unquam vox hominis resonavit. »

(C, p. 100; — D, liber VIII, p. 681.)

Saint Philippe au dragon :

Præcipio tibi, draco, in nomine Domini Jesu-Christi, *exi de loco isto*, et *vade et morare in loco deserto*, ubi *non est accessus hominum*.

(C, p. 122; — D, lib. X.)

4° Vision de saint Martial à Ahun

Commorante autem beato Martiale in eodem loco, apparuit ei Dominus in visu, et dixit ei : « Ne timeas descendere in urbem Lemovicam, quia ibi te glorificabo, et semper ero tecum. »

(A, p. 109^b; — B, p. 13.)

Vision de l'apôtre saint Thomas :

Apparuit ei Dominus in visu noctis, dicens : « Ne timeas, Thoma, descendere in Indiam. Ego enim vado tecum, et non derelinquam te, sed glorificabo te istic, implebisque certamen bonum.

(C, lib. 9, p. 103 ; — D, p. 690.)

5° Les démons au gour de Garry

Erant autem quasi *Æthiopes nigriores fuligine* : pedes eorum magni, oculi terribiles et cruenti. Capilli totum tegebant corpus, atque per os erum et nares sulphureus *emanabat ignis*. Loquentes vero corvinam imitari vocem videbantur.

(A, p. 165^b ; — B, p. 20.)

Le démon d'Ausiac :

Erat enim quasi niger puerulus, *obscurior fuligine* : capilli ejus tetri et densissimi *usque ad pedes*, et per os illius et nares, perque *oculos ejus ignis* cum fetido ardore (*odore* ?) *emanabat*.

(A, p. 174 ; — B, p. 28.)

S. Simon et S. Jude chassent les démons :

Visi sunt ab omni populo duo *Æthiopes nigri*, nudi, horribili vultu, et ululantes, dirasque voces emittentes.

(C, lib. VI, p. 84^b ; — D, p. 634.)

Vie de Saint Barthélémy :

Ostendit eis angelus Domini ingentem *Ægyptium, nigriorem fuligine*, faciem acutam habentem cum barba proluxa, et *crines usque ad pedes, oculos igneos* sicuti ferrum ignitum, *scintillas emicantes ex ore ejus*, et ex naribus egrediebatur *flamma sulphurea*.

(C, lib. VIII, p. 101.)

6° Locutions particulières

Tantum autem gratiam contulit Dominus beato viro (Martiali), ut, etc.

(A, p. 175^b. — B, p. 30.)

Tantum autem gratiam immensa Christi bonitas Aureliano contulit, ut, etc.

(A, P. 176^b. — B, p. 31.)

Même locution dans la légende de saint André :

Tantum autem gratiam Deus præstiterat sancto apostolo.

(C, lib. 3, p. 30.)

Au moment du martyre de sainte Valérie, une voix d'en haut se fait entendre : *Noli timeri, Valeria, quia te expectant angeli, ut te recipiant in claritate quæ nullo fine clauditur.*

(A, p. 162^b. — B, p. 16.)

Avant la mort de saint Martial, Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit : *Eris jugiter mecum, in claritate quæ nullo fine clauditur.*

(A, p. 178^b. — B, p. 33.)

Même expression dans la Vie de saint Thomas :

Illam vitam perpetuam quæ nullo fine clauditur.

(C, lib. 9, p. 105.)

Par la comparaison des textes qui précèdent, et d'autres que nous pourrions ajouter, on voit clairement que le faux Aurélien, auteur de la légende de saint Martial, s'est inspiré du faux Abdias, auteur des *Histoires apostoliques*.

L'abbé ARBELLOT.

BERCEAU DE LA FAMILLE DUPUYTREM

Tous les biographes du baron Guillaume Dupuytrem, né à Pierrebuffière en 1777 et mort à Paris en 1835, donnent le nom de son père, Jean-Baptiste Dupuytrem, avocat au parlement, et de sa mère, Marguerite Faure ; un d'eux dit aussi que son grand père était chirurgien à Pierrebuffière.

C'est tout ce que l'on sait de ses ancêtres ; et je ne crois pas que personne ait poussé plus loin les recherches généalogiques sur cette famille qui est toute limousine.

Quelques contrats et quelques pièces d'un procès devant la justice d'Aixe m'ont permis d'allonger d'un siècle la suite des ascendants de notre compatriote, membre de l'Institut et le premier chirurgien du roi Charles X.

Remarquons d'abord que le berceau de cette famille est le lieu du Puytrem, dans l'ancienne paroisse de Saint-Martinnet. Il est situé sur une hauteur, comme son nom l'indique, entre les deux branches de la petite rivière l'Aixette, et à égale distance de Burgnac et de Meilhac. Il fait partie de cette dernière commune depuis la nouvelle division géographique qui a supprimé la paroisse de Saint-Martinnet.

C'est dans ces deux paroisses, maintenant communes de Meilhac et de Burgnac, que je trouve des membres de la famille Dupuytrem dès la fin du xv^e siècle. Ils y sont propriétaires de maisons, de terres assez considérables.

Messire Gérard du Puytrem était curé de Meilhac le 5 avril 1503.

N..... du Puytrem avait épousé dame Louise-Gabrielle Berny, qui fut marraine de la cloche de Burgnac en 1662.

Le plus ancien Dupuytrem qui soit nommé dans les contrats que je possède et qui vivait à la fin du xvi^e siècle, avait au moins deux fils : Thomas Dupuytrem, qui a continué la descendance, et Isaac Dupuytrem, prêtre, prieur de Fargeas. Quoique ce dernier nom

soit très lisiblement écrit, il faut probablement lire Forgeas, au lieu de Fargeas ; un petit prieuré de ce nom existait dans la paroisse de Saint-Basile, pendant que je n'en connais pas du nom de Fargeas. Lorsque ce prieur mourut, vers 1693, il fit héritière sa nièce Pétronille Dupuytrem.

L'ainé, Thomas Dupuytrem, laissa au moins trois enfants :

1° Pierre Dupuytrem, sieur de Leyssard, qui suit ;

2° Isaac Dupuytrem, sieur du Masfaure ;

3° Pétronille Dupuytrem, qui, étant majeure et jouissant de tous les droits de son père et de sa mère, se maria le 16 septembre 1692, avec Pierre Sègue, notaire et procureur en la juridiction d'Aixe. Elle avait une assez belle fortune en meubles et immeubles, et apportait en outre 10,000 livres en espèces le jour de son mariage. Dans un partage fait au mois d'août 1693, son lot comprenait une maison ancienne, la moitié du fond appelé Leyssard, à Burgnac, etc., etc.

Pierre Dupuytrem, sieur de Leyssard, son frère, avait dans son lot l'autre moitié de Leyssard. En 1725, il eut des difficultés à ce sujet avec sa sœur et son beau-frère Pierre Sègue. Pierre Dupuytrem possédait la partie haute des *Grandes-Terres*, situées au-dessus du bourg de Burgnac, et Pétronille sa sœur la partie basse. Or, les terres de cette dernière furent ravagées par les eaux un jour d'orage, et elle en rendit son frère responsable. Cette contestation fut portée devant Louis Descouture, avocat et juge d'Aixe, qui nomma des experts pour constater le dégât et en rechercher les causes. Ces derniers n'ayant pu se mettre d'accord, un tiers arbitre fut alors désigné. Celui-ci déposa son rapport devant le juge d'Aixe le 12 janvier 1726. Il dit Pierre Dupuytrem responsable du dégât, parce que, dans la partie supérieure qui lui appartient, les eaux ont été détournées de leur cours ordinaire, qui était entre certaines terres, et envoyées dans le chemin qui va de Burgnac à Beynac. Ce dernier n'ayant pu les contenir un jour d'orage, elles ont fait irruption dans les terres d'en bas et causé le dégât dont on se plaint. Le jugement adopta les conclusions de ce rapport.

Pierre et Isaac Dupuytrem vivaient en même temps que Michel Dupuytrem, chirurgien et aussi fermier au bureau de tabac à Pierrebuffière en 1719. Je ne sais s'ils sont frères, ou cousins, mais la descendance de l'un deux s'est continuée à Burgnac, et celle d'un autre à Pierrebuffière. Voici comment on établit cette dernière :

François Dupuytrem naquit à Pierrebuffière. Il commença à travailler en qualité de chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1742, passa ses examens à Limoges en 1746, s'établit à Pierrebuffière et y mourut victime de son devoir, en revenant de voir un malade

s'étant noyé dans la Breuille transformée en torrent. Il avait deux frères : 1° Jacques Dupuytrem, qui était chirurgien militaire; 2° Léonard Dupuytrem, qui exerçait à Pierrebuffière en même temps que lui et fut père de Jean-Baptiste, reçu maître chirurgien pour exercer à Pierrebuffière, le 5 mars 1785.

François Dupuytrem fut père de : 1° Guillaume qui étudia la chirurgie à Paris, devint un des plus forts élèves de l'Hôtel-Dieu, mais rentré chez lui succomba peu après; 2° Jean-Baptiste, qui suit :

Jean-Baptiste Dupuytrem, avocat au parlement de Bordeaux, épousa Marguerite Faure de la paroisse de Condat. De ce mariage naquirent : 1° Guillaume qui suit; 2° Louis, né à Pierrebuffière, capitaine de de vaisseau, mort à Cadix; 3° Emile *alias* Pierre, né à Condat, docteur en médecine, pharmacien en chef de l'hôpital des Enfants trouvés à Paris, vint ensuite fonder une pharmacie à Limoges place du Poids-Public; 4° N... Dupuytrem qui a épousé M. Pigner, propriétaire à la Maison-Dieu de Limoges; 5° N... Dupuytrem qui épousa le général Preuz et habitait le château de La Remardière (Indre-et-Loire); 6° N... Dupuytrem, épouse de M. Tarnaud, de Bellac; 7°, 8° et 9° trois autres enfants morts en bas-âge.

Guillaume Dupuytrem, notre célèbre chirurgien, né le 5 octobre 1777 dans la paroisse de Sainte-Croix de Pierrebuffière, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, est mort à Paris le 7 février 1835. Il n'a laissé qu'une fille Adeline Dupuytrem, qui a épousé le comte de Beaumont, et est morte en 1885.

A. LECLER.

PIERRE DE SAINT-MARTIAL

Archevêque de Toulouse, 1391-1401

Le *Bulletin de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne* (t. XXII, année 1894, p. 183) contient parmi les biographies des hommes remarquables sortis de ce département, celles d'un prélat, qui est né en Limousin, et non comme le suppose l'auteur, dans la banlieue de Montauban. En rectifiant cette question d'origine il est bon de recueillir les autres indications fournies par cette notice biographique que je reproduis ici :

« Pierre de Saint-Martial, évêque de Rieux de 1359 à 1372, évêque de Carcassonne de 1372 à 1391, archevêque de Toulouse du 23 octobre 1391 à décembre 1401, fonda un obit au chapitre de Montauban le 8 juillet 1380 (Invent. des Arch. du Tarn-et-Garonne, G. 230, 237 et 244).

» Le 16 octobre 1363, Pierre de Saint-Martial, évêque de Rieux, avait cédé au chapitre de la cathédrale de Montauban tous ses droits sur la moitié de la dime dont jouissait autrefois Bernard de La Mothe et son héritier immédiat, au terroir de Bonnefon, entre la rivière d'Aveyron, le ruisseau de Mortariou, le chemin de Falguières et le vieux chemin de Cos à Montauban (Idem G. 244).

» Ces diverses circonstances nous permettent de croire que Pierre de Saint-Martial tirait son origine de la banlieue de Montauban. Nous devons cependant ne pas omettre que l'*Histoire de l'église de Toulouse* le fait naître dans la paroisse de Saint-Thomas de la Chapelle-du-Plan, au diocèse de Tulle (Abbé SALVAN *Histoire de l'église de Toulouse*, 9^e série, 425). »

La supposition que fait ici l'auteur n'est pas conforme à la vérité, qui se trouve dans l'*Histoire de l'église de Toulouse. Le Nobiliaire du Limousin* (t. IV, p. 326) et le *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle*, par M. l'abbé Poulbrière (t. I, p. 43) font connaître cet archevêque de Toulouse, sa famille et le lieu de sa naissance.

La Chapelle-aux-Plas (*Capella de Planis*), ou de Beaupuy (*de Bellopodio*) se trouve aujourd'hui dans le département de la Corrèze, sur un mamelon des bords du Doustre. Là fut autrefois une église paroissiale dédiée à Saint-Thomas. Par son testament du 17 septembre 1397, Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse, lui légua un vêtement sacerdotal complet, pouvant s'élever à la valeur de vingt francs d'or, avec une aumône aux pauvres de la paroisse de quatre francs d'or aussi, pour l'âme de ses parents. Cette toute petite paroisse, de deux ou trois villages et d'une cinquantaine d'âmes, a été définitivement supprimée en 1830, comme la commune qui en était issue, et fait maintenant partie de celle d'Argentat. A côtés se trouvait le château appartenant à la famille de Saint-Martial, maison honorée non seulement par la naissance de l'archevêque de Toulouse, mais par celle de son frère le cardinal Hugues de Saint-Martial, et celle aussi de Bernard de Saint-Martial, évêque de Saint-Papoul.

Cette notice biographique se termine par les lignes suivantes :

« Du Mège, dans son *Histoire de Toulouse*, tome III, page 110, dit : « Cet archevêque reçut de l'abbé de Cadouin la célèbre relique » du suaire du Christ, et fit faire à ses dépens de magnifiques » chasses en argent pour renfermer les reliques de saint » Exupère. »

» On voit au Musée de Toulouse sa dalle gravée au trait, d'un travail commun, figurant, selon l'usage, le prélat couché sur sa tombe ; on y lit :

» Anno dñi · MCCCCI die p̄ra decemb. obiit Reverendus in XPO Pater dñs Petr. de sc̄o Martiale, archiepiscopus Tolosanus, juris canonici egregius doctor, cujus anima in pace req̄scat in perp. Amen. P̄r. et Ave dicant omnes devote. Amen. »

A. LECLER.

VITRAUX DE SAINT ÉLOI

La vie de Saint Eloi, dont le culte est si populaire dans plusieurs contrées, a souvent inspiré les artistes du moyen âge. Un certain nombre de leurs œuvres existent encore et nous montrent avec quel talent ils savaient rendre, soit par la peinture ou la sculpture, soit sur les tapisseries et les vitraux, la vie de notre grand artiste limousin.

Dans peu de jours, on pourra admirer dans l'église de Saint-Eloi de Dunkerque une nouvelle série de seize grandes verrières traitant encore une fois ce sujet. M. Latteux-Bazin, peintre-verrier au Mesnil-Saint-Firmin (Oise), qui est chargé de cette œuvre importante, a bien voulu nous en communiquer les cartons dessinés par M. Lionel-Royer. Voici les sujets qu'ils représentent.

1^{re} fenêtre. — Avant la naissance du Saint, sa mère voit en songe voltiger au-dessus d'elle un aigle qui présage la gloire à venir de l'enfant.

2^e Saint Eloi présente au roi Clotaire deux fauteuils magnifiques, fabriqués avec l'or fourni pour un seul.

3^e Le roi veut lui faire prêter serment de fidélité sur les reliques des Saints. A la vue des pleurs de saint Eloi, le roi cesse ses instances.

4^e Un ange apparaît au Saint endormi, sur un calice, verse sur lui un baume précieux et l'assure de l'amitié de Dieu.

5^e Il travaille à des vases précieux, il est assis, ayant à ses côtés Thillon, son serviteur.

6^e Il reçoit les ambassadeurs, religieux et laïcs étrangers, qui lui demandent des conseils et des secours d'argent.

7^e Saint Eloi distribue du pain aux pauvres.

8^e Grâce à la médiation de saint Eloi, le prince de Bretagne se réconcilie avec le roi de France.

9^e Dagobert, le roi magnifique, aime à s'entretenir avec saint Eloi.

10° Saint Eloi fait construire le beau monastère de Solignac.

11° Les prières de saint Eloi arrêtent l'incendie qui embrase déjà l'église de Saint-Martial et préservent le monastère.

12° Un homme perclus de ses membres, se trouvant dans la basilique de Saint-Germain, est guéri par le Saint.

13° Saint Eloi est sacré évêque de Noyon en même temps que saint Ouen.

14° Après avoir cherché pendant plusieurs jours le tombeau de saint Quentin, avec ses frères, il le découvre à l'apparition d'une lumière éblouissante.

15° Il meurt, pleuré des siens : son âme monte au ciel sous la forme d'un globe de feu, venant d'une croix plus brillante que le soleil.

16° Son tombeau. Translation de son corps. Miracle.

C'est pour composer le 10° tableau : « Saint Eloi fait bâtir le monastère de Solignac, » que M. Latteux-Bazin nous demandait les armoiries de ce monastère. En voici la description d'après le sceau d'un acte de 1260 conservé aux archives de la Haute-Vienne. Il représente « un personnage couronné, le col découvert, revêtu d'une sorte de robe à larges manches, qui descend presque jusqu'aux pieds, tenant de la main gauche un sceptre terminé par un fleuron, peut-être une fleur de lys, et assis sur un siège dont la forme rappelle le fameux *fauteuil de Dagobert*. Les pieds de ce siège finissent en griffes, et les bras représentent des têtes d'animaux. A dextre, et agenouillé devant le roi, se tient un personnage de très petite taille, couvert d'une robe et les mains jointes. On ne distingue pas bien la tête qui paraît nimbée. » Ce sceau représente probablement Dagobert concédant à Saint Eloi les domaines où il fonda le monastère de Solignac. On lit autour : « *Sigillum conventus Sancti Petri de Sollempniaco* » (Sigillographie de la Haute-Vienne, n° 561). Le contre-sceau porte *deux clefs*, car l'abbaye était sous le patronage de saint Pierre. A la fin du siècle dernier on trouve les armoiries de ce monastère ainsi blasonnées : *d'azur à deux clefs en sautoir et une épée en pal brochante, le tout d'or*. C'est encore en souvenir des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Parmi les vitraux anciens représentant la vie de saint Eloi, on peut citer ceux de la maison commune des orfèvres de Rouen. Deux exécutés en 1634 sont surtout remarquables :

« Le premier représente saint Eloi dans son atelier, son chapeau à la main, recevant la visite de Clotaire, vêtu du manteau royal et portant le sceptre. Par un anachronisme dont les artistes de ces anciens temps ne se faisaient pas faute, il est décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel, alors en grande vogue. Un ou-

vrier est à la forge, d'autres sont occupés aux travaux indiqués par l'inscription qu'on lit au-dessous de ce vitrail : *Comme Saint Eloi fist pour le roi Clotaire deux selles d'or et pierreries.*

« Le deuxième a pour sujet l'intronisation de saint Eloi comme évêque de Noyon. Assis et revêtu de ses habits pontificaux, deux évêques accompagnés de leurs acolytes posent une brillante mitre sur sa tête. Sur le devant de la scène, deux jeunes clercs tenant des chandeliers complètent ce joli tableau dont les couleurs ont un éclat vif et séduisant. Une banderole qui court au-dessous des personnages, comme au précédent panneau, porte ces mots : *Comme saint Eloy fut faict evesque de Noyon.* » (*Maisons historiques de Rouen*, par M. Delaquerrière, II, 151).

Martial de Bony, abbé de Solignac de 1456 à 1484, avait orné la grande église de cette abbaye de nombreux vitraux ; aujourd'hui il n'en reste que deux ou trois. Un de ceux-ci représente saint Eloi en costume d'évêque, qui était placé en face d'un autre représentant dans le même costume saint Martial, le patron du donateur.

La vie et les miracles de saint Eloi ont aussi exercé le talent des tapissiers. On voyait dans le chœur de la cathédrale de Noyon « une riche tenture de tapisserie » qui lui avait été donnée en 1499, par maître Adrien de Lamet, docteur en théologie, jadis archidiaque de cette église. Les chanoines « pour l'honneur de ce digne personnage » mentionnèrent ainsi cette donation dans leurs registres : *Archidiaconus hujus ecclesiæ, y lisons-nous, decanus Ambianensis, petita venia Romam et in Hierusalem eundi post Nativitatem Domini, ecclesiæ dedit tapeta, vita et miraculis beati Elegii diversomodo depicta et figurata, dedit etiam duodecim libras (aut aliam summam) pro tensoribus, deditque archam ad ea reponenda.* L'archidiacre de cette église, doyen d'Amiens, ayant demandé la permission d'aller à Rome et à Jérusalem après Noël, fit présent à l'église d'une tenture de tapisserie diversement historiée et contenant la vie et les miracles du bienheureux Eloi, dressée à l'intérieur du chœur et pendante du haut en bas ; il a aussi donné douze livres (ou autre somme) pour ceux qui la tendront et un coffre pour la serrer. Cette tapisserie existait en 1633, mais avait besoin de réparations, car alors on recherchait un ouvrier capable de la réparer.

L'église de Noyon possédait aussi un « ancien tableau de la vie de Saint Eloi » qui vers 1633 fut « dextrement réparé par un bon ouvrier ». Quelques recherches faites dans les églises dont ce saint est le patron en feraient assurément découvrir plusieurs. On peut

signaler celui que conserve l'église de Crocq, qui est sous son patronage (arrondissement d'Aubusson, Creuse). C'est une peinture de Nuremberg, donnée à cette église par Dauphine de Montlaur, dame de Crocq, qui fonda un chapitre en ce lieu en 1444. Il est formé de sept panneaux sur lesquels sont représentés les principaux événements de la vie de saint Eloi.

Enfin, la sculpture aussi a publié la vie et les miracles de notre saint : on signale, dans une église de Florence, en Italie, un bas-relief en marbre reproduisant un des traits les plus extraordinaires de sa légende.

Dans les *Remarques sur la vie de saint Eloi*, par Jacques Le Vasseur, érudit et littérateur mort à Noyon en 1636, on trouve un curieux portrait des compatriotes de saint. L'auteur y trace, dans le style de l'époque, les qualités de nos pères, d'où il fait découler les vertus et les talents qui illustrèrent l'enfant de Chaptelat, l'ouvrier de Limoges. Voici comment il s'exprime :

« Brievement doncques je diray pour remarque de ce lieu (Chaptelat où naquit Saint Eloi), que la ville de Limoges en laquelle Sainct Eloy fit ses apprentissages de piété et de sçavoir en sa profession, a esté non sans raison appelée l'ouvroir et la boutique de la diligence et l'ergastule ou prison de la fainéantise ; à cause qu'elle est le vray théâtre où le travail et les emplois jouent perpétuellement leur rollet : comme à l'opposite des fainéans y ont toujours esté très mal venus.

» D'où je remarque deux choses à l'avantage de nostre bienheureux : l'une, que ce n'est de merveille s'il a esté si parfaict en sa vocation d'orfèvrerie, et s'il en a usé en tant de lieux, et laissé tant d'excellens chef-d'œuvres, l'ayant apprise en la boutique de la diligence. La seconde servira d'illustration pour le second chapitre du second livre de sa Vie composée par Sainct Ouen, où se trouve ce qui suit, ou environ ; que celui qui ne feroit réflexion de sa pensée sur l'exemple de Jésus-Christ et qui n'auroit ce fondement pour sus-bastir ses actions d'humilité, sans doute il auroit honte de rendre à ses égaux les devoirs qu'il rendoit à ces pâles et plombastres faineans, tant méprisés à Limoges, lesquels il recueilloit en qualité de pauvres (tels sont ordinairement ceux qui n'ont autre exercice que l'oisiveté) et les accueilloit à l'endroit de ceux de sa qualité.....

» Or, pour remonter vers Limoges, non à la ville seulement, mais à tout le pays, appartient d'aymer la vie laborieuse, comme

aussi la tempérante ; d'où se peut conclure que le bienheureux de la vivacité et des longues années acconsuit le peuple originaire de ces quartiers. Ce qui leur est dû encore d'un autre chef, à cause de leur debonnaireté et humeur paisible. La terre estant l'apanage des debonnairetes, comme les paisibles ont droict d'estre appelés les enfants de Dieu, qui est éternel et immortel, tels seront ses enfants en la société des anges, après s'estre paisiblement comportés en la société des hommes. Qui est encore une remarque digne du pays, que les Limosins sont passionnément amoureux de la société. Un seul passage de l'histoire universelle de Jacques de Charron (cap. XXXVI, p. 197) fera foy de tout ce que dessus. Voici donc ce qu'il en escrit : « Limos ou Limovix se saisit du pays, qui » fust depuis de son nom appelé Limosin : auquel les hommes » vivent longuement pour leur sobriété (1). Et s'y maintiennent » encore à présent en telle amitié les uns avec les autres, qu'on y » verra quelques fois plus de cent personnes vivans et mourans » ensemble en une mesme maison, sans aucun partage ny dissension. »

» Voilà pourquoi nostre saint aimoit si parfaitement la paix, la sobriété, et la vie de communauté, tant pour l'inclination naturelle que lui causoit l'air du pays à chérir ces vertus, que par le grand soin et l'exercice qu'il apportoit à cultiver en luy ces dons de la nature. »

A. LECLER.

(1) « L'Enfant prodigue, observe finement Le Vasseur, n'estoit donc de Limoges ; ou s'il en estoit, il en fust jeté hors comme dénaturé. »

JEANNE D'ALBRET

Et les Limousins

Lorsqu'une grande figure historique a joué un rôle dans les événements d'un pays, d'une province ou d'une cité, qu'elle y a par ses actes, son caractère ou sa politique tenu une large place, il est bien rare à quelques siècles d'intervalle que sa mémoire se soit conservée parmi les générations postérieures dans toute son intégrité et que la légende, cette poésie parfois un peu folle de l'histoire, n'y ait pas ajouté certaines amplifications.

Cette remarque peut s'appliquer dans quelque mesure à la personnalité de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, vicomtesse de Limoges, au point de vue des souvenirs qui sont restés d'elle dans notre contrée. Au cours de sa carrière si mouvementée et pendant les dernières années de sa vie tout au moins, la célèbre princesse a entretenu avec ses vassaux du Limousin des rapports multiples et fréquents ; ses voyages, ses démêlés avec les bourgeois de Limoges au sujet des droits seigneuriaux et surtout de la question de religion, ses efforts persévérants pour acclimater le culte réformé dans une province qui relevait de son patrimoine, tous ces faits ont laissé dans nos annales locales une trace assez profonde (1). Par cela même l'imagination populaire dûit en être frappée et cette impression transmise à travers les âges a bien pu sans doute avoir pour effet de dénaturer la réalité des faits et donner lieu à des croyances fictives et sans apparences même de fondement.

(1) De 1556 à 1572, les registres consulaires du Château de Limoge contiennent au moins 150 pages sur les événements auxquels la reine a été plus ou moins mêlée.

Ne serait-ce point à une origine de cette sorte qu'il faudrait faire remonter une tradition assez singulière, d'après laquelle la reine de Navarre aurait habité le château d'Aixe durant la dernière partie de son existence et y aurait même été inhumée ? tradition ou plutôt légende, fort vague et peu accréditée même, semble-t-il, parmi les habitants de l'attrayante petite localité voisine de Limoges, mais qui toutefois ne paraît pas avoir pris naissance dans le cerveau fantaisiste de quelque contemporain (1).

En effet, le *Dictionnaire géographique, historique, industriel et commercial* de Girault de Saint-Fargeau contient à l'article « Aixe » cette mention : « La tradition rapporte que Jeanne d'Albret, reine de Navarre, en fit sa résidence (du château) pendant les dernières années de sa vie et qu'elle y est enterrée ».

Le témoignage d'un dictionnaire est une faible autorité en la matière ; mais l'auteur de la notice n'a rien inventé apparemment ; il n'a dû faire que puiser ses renseignements dans un écrit antérieur, sans doute dans un de ces ouvrages qui n'ont pas grand chose à voir avec la critique et la vérité historique.

La tradition a contre elle, en tous cas, non seulement toutes les vraisemblances, mais encore les témoignages les plus authentiques ; les mémoires du temps permettent de suivre la carrière de Jeanne d'Albret, sans laisser la moindre place pour une résidence au château d'Aixe, et les circonstances qui suivirent sa mort n'autorisent pas davantage la possibilité d'une inhumation en ce lieu. Il convient même dès à présent de faire observer que l'un de nos principaux annalistes limousins, le Père Bonaventure de Saint-Amable, a rapporté que la reine fût enterrée à Lescar dans la sépulture de ses aïeux. On verra plus loin que cette assertion du Père Bonaventure repose sur une simple conjecture ; car il y a, pour dire vrai, un certain doute, une question à poser et à résoudre en ce qui concerne le lieu de l'inhumation définitive de la reine de Navarre ; mais le château d'Aixe n'a rien à faire dans cette question.

De la légende il faut donc revenir à l'histoire.

Mais de cela même qu'une légende a pu exister, il nous a paru d'un certain intérêt de rappeler cette curieuse figure de Jeanne d'Albret et de rechercher quels furent exactement ses agissements en Limousin et ses relations avec les habitants de cette province.

(1) Il y a quelques années, à propos d'un article inséré dans un journal de Limoges où le fait était indiqué, un de nos concitoyens, originaire d'Aixe, nous affirma avoir vu ce fait rapporté dans un ouvrage fort ancien, dont il ne put nous faire connaître, il est vrai, ni le titre ni l'auteur.

Au cours de cette esquisse rapide et succincte, nous retrouverons bien des faits déjà connus par la lecture de nos chroniques, déjà même commentés et appréciés par quelques-uns de nos érudits les plus compétents. Mais nous avons essayé de les grouper, en nous plaçant à un point de vue tout spécial, pour en faire ressortir plus distinctement le rôle du personnage dont nous nous occupons. Les lecteurs y pourront juger de l'étendue de ce rôle sous ses différents aspects et discerner eux-mêmes si dans ces faits une légende quelconque devait trouver quelque racine.

I

La province du Limousin faisait partie de l'apanage des rois de Navarre, depuis le mariage accompli, en 1470, de Françoise de Blois avec Alain, sire d'Albret, qui fut le bisaïeul de Jeanne. Cette princesse devint elle-même vicomtesse de Limoges, à la suite de son père Henri d'Albret, mort en 1555, et en l'honneur duquel les consuls firent célébrer, le 15 juin de cette même année, sur la demande de M. d'Hautefort, gouverneur du Limousin, un service funèbre en l'église collégiale de Saint-Martial.

Jeanne d'Albret avait épousé en 1548 Antoine de Bourbon, duc de Vendôme (1).

(1) Le contrat de mariage est du 20 octobre 1548.

De cette union naquirent quatre enfants : 1^o Henri, duc de Beaumont, né au château de Coucy le 21 septembre 1551 et mort à La Flèche le 20 août 1553 ; 2^o Henri IV, né à Pau le 14 décembre 1553, baptisé le 6 mars suivant ; 3^o un autre fils né au château de Gaillon, en Normandie, le 19 février 1554, et qui périt l'année même de sa naissance d'une chute par une fenêtre due à l'imprudence de sa nourrice ; 4^o une fille, Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, née le 7 février 1559, mariée le 30 janvier 1599 à Henri de Lorraine, duc de Bar, morte sans postérité le 13 février 1604. Quelques historiens font mention d'une autre fille qui serait née le 12 avril 1566 et morte quelques jours après sa naissance.

Il est constant que quatre années avant son mariage avec Antoine de Bourbon, Jeanne d'Albret avait été unie avec Guillaume de La Mark, duc de Clèves ; mais ce mariage, imposé par des influences politiques, ne fut pas consommé et la nullité en fut prononcée par le Saint-Siège l'année d'après (1545). M. le baron de Rubbe a publié un historique intéressant des péripéties de ce mariage dans le tome XIV des publications de la Société de l'histoire de France.

Voir aussi l'ouvrage de M. de Rochambeau qui a pour titre : *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, (Galerie des hommes illustres du Vendômois).

Dans l'année qui suivit leur avènement, les deux époux firent leur premier voyage dans la province et visitèrent Limoges, sa capitale. Les consuls avaient été avisés de leur intention par une lettre d'Antoine qu'avait transmise M. d'Escars, et le voyage devait de prime abord s'effectuer au mois de mai 1555 ; mais il fut retardé par des circonstances politiques et n'eût lieu qu'au mois de décembre suivant. Arrivés en Haut-Limousin, les princes passèrent la nuit du 19 décembre au château des Cars et se rendirent le lendemain au château d'Isle où les magistrats, accompagnés d'un grand nombre d'habitants, vinrent leur apporter les clefs de la ville et leurs congratulations ; de là ils partirent le même jour pour Limoges, avec une escorte de seigneurs et de prélats et s'arrêtèrent au prieuré de Saint-Gérald ; ils couchèrent au prieuré et le jour suivant eut lieu leur entrée solennelle en nos murs.

Les registres consulaires donnent de longs et curieux détails sur les préparatifs de la fête, sur le défilé des autorités, des corporations et de la milice et sur l'entrée du roi et de la reine qui eut un caractère très imposant ; une pompe somptueuse y fut déployée et trois grandes pièces en vers ou moralités furent exécutées pendant le parcours. Les princes firent du reste chacun leur entrée à part et descendirent ensuite au château du Breuil. Les cérémonies et les fêtes continuèrent le lendemain et les jours suivants, et le surlendemain, ajoute notre chronique, on fit hommage aux illustres visiteurs de deux magnifiques pièces d'orfèvrerie en or, parfaitement travaillées et contenues dans des coupes d'argent.

Les princes séjournèrent à Limoges pendant toutes les fêtes de Noël et n'en repartirent que le 28 décembre, accompagnés avec grand honneur par les magistrats et les habitants jusqu'au lieu du Majambost, à une demi-lieue de la ville (1).

Cet empressement des bourgeois à bien recevoir leurs vicomtes était non seulement une marque de haute déférence à leur égard, mais aussi sans doute un acte de bonne politique. Depuis longtemps en difficulté et même en lutte avec eux, malgré les arrêts de justice, au sujet de l'exercice des droits seigneuriaux, ils opposaient à leurs revendications une inertie ou des négociations patientes dans lesquelles ils se sentaient soutenus par le pouvoir royal toujours grandissant ; mais ils estimaient à juste titre devoir plus attendre, pour la solution du conflit, de la bienveillance de leurs suzerains que des décisions des parlements.

(1) *Registres consul.*, t. II, pages 405 et suiv., 408 et suiv.

V. aussi les ouvrages du Père Bonaventure de Saint-Amable et de P. de Jarrige.

A ces causes de dissentiments assez sérieuses, car elles touchaient aux intérêts pécuniaires, allaient bientôt venir s'ajouter des différends d'un ordre plus général, mais encore plus graves pour l'époque. La question religieuse, en effet, préoccupait déjà vivement les esprits, soulevait les passions et suscitait de grands embarras. Le Limousin n'avait pu échapper au contact et à l'invasion des idées réformistes qui avaient conquis dans le Midi et dans l'Ouest de la France d'assez nombreux adeptes. Le mouvement était encore peu sensible, et n'était pas appelé d'ailleurs à prendre une grande extension. Mais depuis un certain nombre d'années déjà, les calvinistes avaient pris pied sur certains points de la région, à Beaulieu, à Pierrebuffière, à Aubusson, au Vigeant, à Uzerche où les chefs de l'abbaye eux-mêmes avaient pris l'initiative du mouvement; quelques années plus tard, leur présence ou leur influence était constatée à Rochechouart, à Saint-Junien, à Aixe, dans quelques autres localités encore; à Saint-Yrieix, au mois de janvier 1561, les gens de la nouvelle religion célébrèrent la cène dans la maison d'un viguier de cette ville, en présence de trois ministres (1). La Marche et le Bas-Limousin, où le pouvoir central se faisait sentir de moins près, se montraient encore plus accessibles aux idées nouvelles.

A Limoges, la propagande rencontrait une résistance des plus énergiques; cette ville avait assisté en 1553 au triste spectacle du supplice de Guillaume du Gognon, vicaire de la Jonchère, brûlé comme hérétique sur la place des Bances. Les répressions ou les menaces n'empêchaient point cependant les manifestations de se produire. En 1539, le libraire Guillaume de La Nouaille publia à Limoges un cathéchisme extrait de celui de Genève par Jean Raymond Merlin et une édition vulgaire du Nouveau testament (1). Vers le même temps, un pasteur du nom de Lafontaine faisait des prédications dans les bois du Moulin-Blanc, aux environs de la ville; ces prédications et les assemblées s'étendirent bientôt jusque sous les murs de celle-ci, à la Borie, à Montjauvy, à la Couture. En 1561, après l'édit de tolérance inspiré par la politique modérée du chancelier de l'Hospital, les réformés transportèrent leurs prêches dans les maisons; ils achetèrent même l'immeuble de l'orfèvre Jean Bertrand, situé près de l'hôpital Saint-Martial, et c'est là qu'on venait entendre le ministre Brunel Peleus du Parc, qui peut être considéré comme le véritable organisateur de la nouvelle église à Limoges; autour de sa chaire, affirment quelques chroniques,

(1) *Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin*, par M. Alfred Leroux, p. 24.

affluaient quantité de gens, même des enfants de Limoges ; deux moines Augustins de la ville y laissèrent, dit-on, leurs frocs.

Cette agitation n'allait point sans doute sans des querelles, sans des excès ou des violences réciproques ; les récits du temps sont remplis de faits, tels que bris de croix, profanations, même d'entreprises contre les personnes dont la preuve, il est vrai, demeure assez douteuse ; ils parlent à chaque instant de rassemblements, de prises d'armes ou d'émotions populaires et de mouvements de troupes.

Les magistrats municipaux, très perplexes, recouraient souvent à l'intervention des officiers du roi ou même au roi directement. En 1560, celui-ci délégua le maréchal des Termes pour faire une enquête au sujet d'un meurtre qui aurait été commis sur un ecclésiastique ; mais le gouverneur, M. de Ventadour, avait déjà recueilli ses informations et reconnu le mal fondé de ces bruits ; sa simple présence, assurait-il dans son rapport, avait suffi pour dissiper les assemblées de religionnaires et faire cesser les prêches publics (1).

En cette même année les consuls, pour calmer les esprits de nouveau surexcités par le fait de la mutilation d'une statue de la vierge dans l'église de Saint-Michel, envoient à la cour un de leurs secrétaires, Martial Deschamps, et le roi répond en engageant les habitants à éviter tous désordres et à faire preuve de sagesse et de modération (2).

De cette époque date la création à Limoges d'un guet ou corps de maréchaussée qui fut augmenté et renforcé dans la suite (3). En même temps les citadins s'induisaient en frais pour réparer les murailles et les portes de leur ville et la mettre en bon état de défense.

Au milieu de ces conflits et de ces sollicitudes, la tâche des

(1) *Histoire de la Réforme*, page 33.

Ces divers événements et beaucoup de ceux que nous aurons encore à relater brièvement, ont été commentés avec plus de détails par M. Achille Leymarie dans son *Histoire du Limousin* et par M. Alfred Leroux dans son *Histoire de la Réforme en Limousin*. Il faut nécessairement se reporter à ces ouvrages, comme aux mémoires contemporains, pour connaître l'histoire d'une époque qu'il nous suffit ici d'indiquer.

(2) On sait que la petite chapelle que l'on voit à l'angle nord-ouest de l'église Saint-Michel fut édifiée par le chanoine de Chauzat en commémoration du fait et en signe d'expiation.

(3) Cette période de l'histoire locale fut marquée par d'autres créations beaucoup plus importantes, par exemple celles du présidial, d'une bourse et d'un tribunal de commerce.

consuls était difficile et ingrate. Ils avaient sous leur responsabilité à veiller à la sûreté de la ville, à prévenir les troubles ou à les réprimer, à apaiser les alarmes et à prêcher la conciliation ; représentants d'une cité foncièrement catholique, fidèles eux-mêmes à leur foi religieuse, mais soumis, comme toutes les collectivités délibérantes, aux influences des partis, ils devaient en outre se conformer aux désirs et aux volontés du pouvoir royal qui parlait en maître, sans entrer en lutte ouverte avec la cour de Béarn qu'ils avaient tant de motifs de ménager ; celle-ci penchait visiblement pour la nouvelle religion et au mois d'avril 1559, Jeanne d'Albret adhéra formellement à la réforme, en prenant part à la Cène en la forme de Genève.

Cette adhésion, il est vrai, n'était pas à ce moment une déclaration de guerre aux catholiques et l'attitude de la reine de Navarre ne devait prendre un caractère militant qu'après la mort de son mari.

Le conflit demeurait donc encore à l'état latent. Au surplus, Antoine de Bourbon, après avoir subi pendant les premières années de son mariage l'ascendant du caractère et des idées de sa femme et donné même quelques gages à sa politique et au mouvement réformiste, s'était rapproché peu à peu de la cour qui l'avait fait lieutenant général du royaume. Prince doué de qualités extérieures assez brillantes, mais de mœurs légères et sans convictions, à tous égards antithèse vivante de Jeanne d'Albret, il finit par rompre complètement avec ses premières attaches et par embrasser le parti des Guise qui dirigeait alors la cour et le roi (1).

Les nouvelles dispositions du roi, non moins que son naturel assez insouciant, expliquent assez bien la facilité des rapports qu'il entretenait avec les bourgeois de Limoges ; vis-à-vis d'eux, il témoignait toujours, semble-t-il, de condescendance et de bonne volonté. C'est ainsi qu'on le vit en 1559 et en 1560, à la requête des consuls, maintenir les privilèges du Château, notamment celui qui permettait aux habitants de ne pas loger les gens de guerre et de ne pas supporter la charge de leur entretien ; cette immunité était de grande importance et d'autant plus opportune que les allées et venues de gens armés n'étaient pas rares en ce temps là et que les

(1) Il est permis de supposer que cette sorte de conversion du prince fut secondée dans quelque mesure par ses relations avec une fille d'honneur de Catherine de Médicis, M^{lle} Louise de la Béraudière, demoiselle du Rouet. Antoine en eut même un fils, Charles de Bourbon, qui devint évêque de Comminges, archevêque de Rouen, et qui mourut, dit-on, de douleur en apprenant la mort de son frère Henri IV.

citadins étaient souvent des premiers à solliciter leur intervention ou leur assistance.

Fréquentes étaient les députations envoyées par les magistrats au roi de Navarre. En l'année 1560, ceux-ci apprenant que le roi se rendait à la cour de France en passant par Angoulême et Poitiers, lui envoyèrent des délégués qui ne purent le rencontrer dans la première de ces villes qu'il avait déjà quittée, mais le rejoignirent à Chaulnay en Poitou et s'acquittèrent soigneusement de leur mission. Le compte rendu du voyage et de l'entrevue ne laissa rien subsister des allégations de quelques écrivains qui ont prétendu que le roi de Navarre avait fait route par Limoges et y avait reçu la visite de huit cents gentilshommes venus pour lui promettre, au nom des réformés du Midi, leur concours et l'assistance de dix mille hommes, s'il voulait se prêter à l'enlèvement du jeune roi des mains des princes Lorrains (1).

Lorsqu'à la fin de l'année 1561, encore au rapport de notre chronique, « certains citoyens, manants et habitants de Limoges et lieux circumvoisins, sous prétexte de religion, s'emparèrent de l'église Sainte-Valérie, près et au dessous de celle des Jacobins, pour y faire des presches et assemblées, malgré l'opposition des consuls », ceux-ci en référèrent à la fois au présidial et au roi de Navarre ; ce dernier reçut les deux envoyés, le consul Jean du Monteil et le chancelier de l'évêque et répondit à cette démarche par une lettre très catégorique dans laquelle il ordonnait la restitution de l'église aux mains des plaignants.

L'année d'après, au mois d'avril, les prédications et les craintes de troubles recommencèrent ; les magistrats, de nouveau alarmés, demandèrent des secours de troupes ; on prit des mesures de protection encore plus sérieuses que les précédentes et les habitants du faubourg Manigne ayant demandé à relever leurs murailles, cette autorisation leur fut accordée.

Antoine de Bourbon approuva pleinement la conduite des consuls et leur écrivit le 15 juin 1562, en termes très sympathiques, pour les encourager à persévérer dans leurs sentiments de fidélité au roi et à leur religion. Cette missive offrait ceci de particulier qu'elle portait à côté de la signature du prince l'indication de son nouveau

(1) *Registres consulaires*, t. II, p. 204.

Il convient de noter une autre ambassade envoyée par les consuls à la reine de Navarre elle-même en août 1561, mais qui n'avait d'autre but que de lui faire leurs révérences. Pour tout ce qui concernait leur conduite à tenir et la protection de leurs droits et intérêts, les magistrats s'adressaient directement à Antoine de Bourbon dont ils suivaient la politique.

taires de la ville à Paris pour les fêtes de la Pentecôte, sans toutefois leur donner d'assurances très certaines. Mais vers cette époque la transaction aboutit. Entre temps, les délégués avaient recueilli les avis de « plusieurs doctes scavants et fameux advocatz » ; à leur retour de la capitale où ils avaient passé deux mois, ils rendirent compte de leur négociation aux consuls et à une assemblée de notables qui nommèrent une commission de dix membres pour terminer l'affaire. Cette commission choisit elle-même de nouveaux délégués qui furent le lieutenant-criminel Jean Hugon, sieur de Faye, Pierre Boyol, Martial du Boys, Jean Verthamon, et qui, munis de pleins pouvoirs, retournèrent à Paris pour traiter définitivement. Le traité fut signé le 30 juillet 1566. Mais la reine, en donnant son consentement, ne se contenta pas de l'engagement formel pris par les mandataires de la ville ; elle exigea en outre que la convention fut ratifiée par les habitants de Limoges avec des garanties et des formes assez solennelles qu'il est intéressant de rappeler (1).

Cette ratification fut donnée, en effet, de deux manières : En premier lieu, les citoyens convoqués à un jour fixé (23 novembre 1566), dans la maison commune du Consulat, sur avis publiés en chaire et dans les carrefours au son du tambourin et de la grosse cloche de Saint-Martial, entendirent la lecture de l'acte transactionnel faite par le scribe Pierre Mouret, déclarèrent l'accepter et jurèrent par serment et la main levée de l'observer, ce dont il fut dressé acte par les notaires Mouret et Deschamps. Puis le lendemain 26 novembre 1566, à la requête des consuls Martial du Boys et Pierre Benoist, le notaire Deschamps se rendit aux domiciles de soixante-dix des principaux habitants et recueillit leurs adhésions personnelles dans un acte formel qui contient leurs noms, parmi lesquels on remarque ceux de trois femmes (2).

(1) Les délégués s'engagèrent personnellement « à peine de mille escus en leurs propres et privés noms » à faire approuver les conditions de l'accord par leurs concitoyens et à fournir à la reine des lettres authentiques de ratification, pour la date du 24 juin de l'année suivante. L'accord avait été passé à Paris par devant Jehan Marchant et Guillaume Payen, notaires du roy au Chastellet de Paris.

(2) L'existence du procès-verbal du notaire Deschamps nous a été révélée par une intéressante communication de M. Louis Bourdery, membre de la Société archéologique et historique du Limousin, à la réunion de cette Société du 31 mars 1896. (Voir le compte rendu de cette réunion au présent bulletin, 3^e livraison 1896.) Cet acte, extrait des minutes du notaire Deschamps et conservé au dépôt du fonds de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Limoges, contient de curieux détails reproduits en partie dans notre récit.

D'après cette transaction, la vicomtesse conservait les droits de justice qui étaient un des principaux objets du litige ; mais elle renonçait à ce qu'on appelait le droit de suite en armes, aux fours et moulins bannaux, aux tailles, aux quatre cas et aux fruits perçus par les consuls dont elle avait réclamé la restitution, comme au droit d'exiger la réédification de son ancien château sur la place de la Motte, moyennant le paiement de la somme de dix mille livres qui devait être employée au rachat de la seigneurie de Ségur et qui de fait, paraît-il, servit au rachat d'autres seigneuries en Périgord (*Reg. cons.*, pages 300 et ss.). Le traité réservait jusqu'au 24 juin 1567 (fête de saint Jean-Baptiste) les questions ayant trait aux censives, péages, barreiges, vinages, ainsi qu'au pré Vicomtaut ; il ne résolvait donc pas toutes les difficultés. Encore moins pouvait-il régler les contestations qui étaient de nature à s'élever dans la suite au sujet de l'érection de juges de police choisis par les consuls, de la création d'une bourse et d'un tribunal de commerce que le roi Charles IX autorisa par lettres patentes et à laquelle les officiers de la vicomtesse firent opposition (1).

Cependant, même avec ces restrictions et dans ces limites, l'accord intervenu terminait une longue période de procès et de contestations ; il marquait aussi un nouvel affaiblissement du pouvoir féodal, déjà si diminué par les privilèges reconnus de la ville et par les conquêtes de la royauté, et qui ne devait pas tarder du reste à disparaître tout à fait, avant la fin du siècle, comme pouvoir distinct, par l'effet de la réunion de la vicomté à la Couronne.

III

Les questions d'intérêt matériel cédaient le pas évidemment aux préoccupations religieuses ; la Réforme rencontrait toujours à Limoges une résistance opiniâtre ; elle était loin d'y avoir conquis le droit de cité, ni même le droit à la tolérance. Mais le parti protestant déployait tous ses efforts pour arriver à ce résultat ; assemblées, prédications, démarches et tentatives afin de rendre le culte

(1) Le conflit relatif à l'institution de deux juges de police élus par les habitants fut tranché par une ordonnance du roi du 1^{er} février 1567 (*Reg. consul.*, tome II, page 325). L'élection fut maintenue. C'était encore un échec pour le pouvoir féodal et en même temps pour le parti réformé qui aurait eu intérêt à ce que cette juridiction demeurât entre les mains des officiers de la reine.

public, immixtions dans les affaires de la ville et dans les élections, recours aux parlements et aux autorités qu'il supposait être le plus sympathiques à sa cause, aucun de ces moyens d'action n'était négligé.

Les historiens locaux s'accordent à reconnaître que ce fut pendant cette période comprise entre l'année 1539 et l'année 1564, que le parti compta le plus de partisans et exerça le plus d'influence.

La majorité catholique, guidée par ses magistrats, et puisant ses forces dans l'appui du gouvernement central, luttait avec énergie sur tous les terrains et s'opposait à tous les empiètements ou aux réclamations des religionnaires. Pour combattre l'ascendant de la parole des pasteurs, on faisait venir de Rodez un prédicateur nommé Cérè, qui passait pour un homme très éloquent, et devait se mesurer avec eux. Les habitants s'opposaient, comme nous l'avons déjà vu, à toutes les entreprises des protestants pour s'emparer d'une des églises de la ville et lorsque ceux-ci s'adressaient à M. de Pontbriant pour avoir un temple, les consuls résistaient formellement à cette demande en faisant valoir qu'aux termes de l'Edit d'Amboise les réformés ne pouvaient posséder qu'un temple par sénéchaussée et qu'ils en avaient déjà un à Uzerche dans le ressort de celle de Limoges.

Les protestants n'étaient pas plus heureux dans une réclamation formulée contre un emprunt de 6,000 livres que le pouvoir royal avait imposé à la ville et que la municipalité avait trouvé moyen de mettre à leur charge exclusive ; leur protestation, il est vrai, fut bien accueillie en principe ; le roi ordonna même la restitution ; mais cette restitution ne pouvait avoir effet qu'à l'encontre du roi lui-même, dans le trésor duquel les fonds étaient déjà versés ; c'était un succès assez dérisoire. Malgré tous leurs efforts, malgré la formation d'une sorte de syndicat que le gouverneur les autorisa, paraît-il, à constituer et dont un sieur Barthélémy Matherbaud fut nommé syndic, il n'y a pas apparence qu'ils aient obtenu une satisfaction réelle (1).

Un conflit aussi grave naissait au sujet des élections des consuls ; comme le parti s'efforçait de les influencer, sentant bien que le moyen le plus efficace de parvenir à ses fins était de faire entrer dans cette magistrature des hommes à lui ou qui lui fussent sympathiques, les religionnaires avaient été éliminés sous divers prétextes du corps électoral ; ils protestèrent contre les élections, et après que le roi les eut confirmées, ils les attaquèrent devant le

(1) *Histoire de la Réforme*, par M. A. Leroux, page 44.

parlement de Bordeaux, mais le roi évoqua le jugement de l'affaire devant son conseil privé, et sa sentence rendue le 22 février 1563 valida définitivement ces élections.

Ces luttes et les mesures de défense qu'il fallait prendre contre les entreprises et les incursions des gens de guerre qui parcouraient les campagnes, entraînaient des dépenses fort onéreuses pour les habitants ; pour subvenir à ces dépenses, les consuls avaient demandé à la cour l'autorisation d'aliéner les riches joyaux de l'abbaye de Saint-Martial et d'autres églises de Limoges (1). Ces objets furent vendus au début de l'année 1563, mais comme ces ressources ne pouvaient suffire, on fut obligé peu de temps après, sur l'ordre du roi, de mettre aussi en vente une partie des biens fonciers des églises et le clergé dut se soumettre à cette dure exigence (2).

De tous ces faits des écrivains distingués ont cru pouvoir tirer cette conclusion, que le parti réformé avait à cette époque à Limoges une sérieuse importance. M. Achille Leymarie a écrit qu'il ne tint qu'à de certaines circonstances que la nouvelle religion ne s'implantât définitivement dans cette ville. M. Alfred Leroux admet que dès le mois de juillet 1560 les protestants y formaient un parti assez nombreux pour qu'on ait tenté, en leur nom et peut-être avec leur appui, de soulever la population contre le clergé (3). Il considère que d'après les aveux des magistrats municipaux eux-mêmes, ce parti levait assez haut la tête non seulement pour réclamer, ainsi qu'on l'a dit, contre les élections des consuls, mais encore en fait pour influencer ces élections, car les registres tenus par ceux-ci trahissent en certains passages la mauvaise humeur de leurs rédacteurs officiels.

Le même auteur, cherchant à supputer les forces du parti et les éléments dont il devait se composer, estime, mais à l'état de simple conjecture, qu'il pouvait former la dixième partie de la population du Château, lequel ne comptait guère alors plus de douze mille âmes. D'après lui, ses prosélytes devaient se recruter surtout dans

(1) A parler plus exactement, l'aliénation de l'orfèvrerie des églises avait été édictée par une mesure générale du gouvernement. Mais les consuls obtinrent que le prix des objets vendus à Limoges fut affecté au remboursement des avances ou emprunts faits pour la garde de la ville.

(2) M. A. Leroux, qui relate aussi le fait, fait observer que ces aliénations immobilières furent une des origines du morcellement de la propriété foncière que l'on a constatées à partie de cette époque en Limousin (*loco citato*, page 39).

(3) *Histoire de la Réforme*, page 31.

la bourgeoisie, de l'aveu même d'un contemporain fort mal disposé à l'égard des nouvelles doctrines (1). N'est-ce pas d'ailleurs un fait assez volontiers reconnu, que ces doctrines trouvaient généralement un accès plus facile auprès des gens exerçant des professions libérales ou artistiques, auprès de tous ceux dont les esprits cultivés étaient par cela même plus rebelles aux préjugés et à la routine, plus ouverts aux idées de morale élevée et de progrès ?

Malgré la valeur de ces témoignages et de ces arguments, et en l'absence de preuves plus positives, le champ reste ouvert, semble-t-il, aux suppositions ; le parti pouvait se montrer actif et remuant, sans être très nombreux ; l'élément étranger à la cité — on voyageait beaucoup à cette époque — devait y figurer pour une assez grande part ; quant aux indigènes, qu'un certain nombre de jeunes hommes, d'artistes ou de lettrés, d'artisans ou de marchands, séduits par l'attrait de la nouveauté ou même par une certaine générosité de sentiments, se soient associés tout d'abord au mouvement, c'est ce que l'on ne saurait contester ; mais ces convictions nouvelles étaient-elles assez ardentes, assez fermes et surtout assez durables pour former au sein de la bourgeoisie un noyau de dissidents qui fut réellement redoutable ? La rapidité avec laquelle le mouvement réformiste décrut peu d'années après permettrait peut-être d'avoir quelques doutes.

Les mêmes historiens constatent, au surplus, que les populations limousines furent généralement récalcitrantes et opposées aux idées de réforme ; ils fournissent de cette attitude des explications un peu différentes, quoique également désavantageuses pour l'amour-propre de ces populations ; mais cette constatation même semble assez mal se concilier avec les affirmations qui précèdent (2).

(1) M. A. Leroux fait ici allusion au *Registre des confrères du Saint-Sacrement* (p. 335). Il tire aussi argument des *Annales manuscrites de 1638* (page 243).

(2) L'auteur de l'*Histoire du Limousin*, dans ses études si remarquables du reste sur la bourgeoisie de Limoges, a attribué la résistance acharnée que celle-ci opposa alors à l'envahissement du protestantisme à des motifs d'ordre surtout matériel, au souci de ses intérêts pécuniaires qui lui fit rechercher avidement la protection du roi pour pouvoir mieux triompher des réclamations de ses vicomtes ; il reproche aux habitants leur égoïsme, leur servilité envers le pouvoir royal, leur mépris de la liberté de conscience, et envisage cette époque comme une période de décadence complète pour cette bourgeoisie.

La même idée de décadence se fait jour dans l'œuvre de M. Alfred Leroux, sous un aspect encore plus général, car il l'applique à l'ensemble

Ce fut, à n'en pas douter, pour encourager les réformés de Limoges, pour stimuler leur zèle, leur prêter l'appui de sa présence et leur donner des témoignages publics, que la reine de Navarre fit un nouveau voyage en cette ville au cours de l'année 1564 ; ce voyage eut-il un caractère spontané ou fut-il provoqué par les sollicitations des religionnaires de la ville ? Les deux suppositions sont plausibles. C'était l'heure où Jeanne d'Albret prenait ouvertement en mains la défense de la Réforme, et manifestait déjà par des actes son désir de la faire triompher dans ses Etats ; elle pouvait bien ne pas négliger ses vassaux de Limoges, vassaux assez récalcitrants et qui se piquaient d'une certaine indépendance, mais dont elle avait reçu un excellent accueil huit années auparavant.

du Limousin, à quelques exceptions près, au double point de vue moral et intellectuel ; mais le savant érudit, négligeant la remarque visant le seul mobile des intérêts, s'en prend surtout à l'état des esprits et des âmes régnant alors dans le pays ; après avoir fait une peinture très sombre de la démoralisation qui existait depuis longtemps dans le clergé limousin ; articulé des faits qui établiraient une certaine désaffection des convictions religieuses chez le peuple en même temps que l'abaissement des caractères et des mœurs, il considère que l'appel de Calvin ne devait point trouver écho dans notre région ; la réforme s'adressait, dit-il, à l'un des sentiments les plus élevés de la nature humaine, celui de la personnalité libre et responsable ; c'était sans doute trop espérer des populations limousines (*Histoire de la Réforme*. Introduction, page XLVIII).

Ces appréciations des deux honorables écrivains paraissent l'une et l'autre sévères. Est-il équitable de ne voir, comme M. Leymarie, dans la résistance des bourgeois de Limoges à l'introduction d'une religion nouvelle, qu'une question d'intérêt matériel ou pécuniaire, et n'est-ce point, à l'encontre de toutes les vraisemblances, faire trop bon marché des sentiments de foi, de l'attachement aux vieilles croyances enracinées dans l'âme de nos ancêtres depuis tant de siècles, et que les désordres du temps, quels qu'ils fussent, ne pouvaient avoir mis à néant ?

D'autre part, l'affaissement, la démoralisation des esprits était-elle devenue si grande, si profonde en Limousin, que le peu de succès des doctrines protestantes ne saurait s'expliquer que par cette cause ? Mais à ce compte il faudrait en dire autant des autres provinces de la France où l'insuccès fut le même ou encore plus caractéristique. Le mal fut grand en ce seizième siècle et notre province, bien qu'assez éloignée des centres où la corruption se faisait le plus sentir, en eut sans doute sa large part. A-t-on des raisons suffisantes d'admettre que le mal y fut plus intense qu'ailleurs !

Sans vouloir faire ici œuvre de critique, nous pensons donc que le dernier mot n'a peut-être pas encore été dit sur les faits de cette période de l'histoire locale.

La reine, pendant son séjour, encouragea les prédications de tous ses efforts ; elle fit prêcher les ministres devant elle, notamment au lieu de la Croix-Mandonnaud, où les protestants se réunissaient alors de préférence. On a même prétendu qu'elle fit enlever la chaire de l'église Saint-Martial pour servir à l'usage de ses prédicants et que les chanoines refusèrent ensuite de la reprendre et la firent brûler en signe de purification.

Qui ne connaît aussi à Limoges le célèbre petit vitrail qui représente une femme en chaire, à l'ombre d'un arbre, symbole parlant de la maison d'Albret, discourant devant un auditoire assez mesquin, avec l'épigraphe :

Gens sont fort mal endoctrinés
Quand par femme sont sermonnés (1)

L'allusion est plus que transparente, la satire peut être mordante, mais ce n'est qu'une satire, vengeance de quelque adversaire malin, qui ne saurait impliquer la certitude d'un fait par lui-même trop invraisemblable et qui prouve tout au plus l'impression assez vive causée dans certains milieux par les faits et gestes de la reine.

Nous savons au surplus peu de chose de ce voyage, sur lequel les *Registres consulaires* ont gardé un silence absolu, par des raisons de prudence et peut-être aussi de convenance que l'on s'explique (2). Nous ne savons donc pas quelle fut la durée du séjour de la reine, quels rapports elle eut avec les magistrats de la ville, et il est permis de le regretter. Un annaliste dit qu'elle résida au Breuil. Le château ou plus simplement la demeure du Breuil était bien alors le lieu où descendaient les princes et les grands personnages de passage à Limoges ; mais la visite de Jeanne d'Albret avait une signification particulière et toutelois, à ce qu'il semble, rien d'officiel ; il est donc possible qu'elle ait pris logement ailleurs. Dans un rapport fait par M. Maurice Ardant à la Société archéologique

(1) Ce vitrail, qui existe encore, et d'une facture assez insignifiante en elle-même, a été souvent reproduit dans les publications faites de nos jours. En dernier lieu il a figuré à l'exposition de l'art rétrospectif de Limoges en 1886 et un *fac simile* a été inséré dans le compte rendu de cette exposition publié par MM. Louis Guibert et Tixier (1887, planche 82).

(2) C'est principalement dans l'ouvrage du Père Bonaventure de Saint-Amable qu'on trouve des renseignements sur le voyage de Jeanne d'Albret ; mais cette source ne saurait être consultée sans quelque circonspection (*Annales ecclésiastiques et civiles du Limousin*, 1685).

du Limousin (1), au sujet d'un groupe de médailles et de monnaies trouvées au lieu de la Couture et contemporaines de l'époque, l'auteur avait indiqué l'existence en ce lieu, et à proximité du *pré Vicomtal*, d'une ancienne maison connue sous le nom de *Maison de la Reine* (2). Que cette maison ait servi de séjour à Jeanne d'Albret, la conjecture n'a rien d'excessif, si l'on réfléchit qu'elle était située en dehors de la ville et dans un quartier où les réformés avaient tenu et tenaient peut-être encore des réunions.

La princesse dut quitter Limoges assez peu rassurée sur les résultats de ses démarches et sur le succès de sa propagande. Il est constant qu'après son départ l'église réformée de Limoges ne fit pas de progrès et que dans les années qui suivirent elle alla même en déclinant. Jeanne d'Albret conservait toutefois dans la place des intelligences et des sympathies et n'avait pas renoncé à tous projets pour l'avenir ; on en verra quelques preuves par la suite. Mais pour l'instant les esprits en étaient encore aux idées de modération relative et aux ménagements réciproques ; il ne faut pas oublier qu'à cette date les contestations au sujet des droits féodaux n'étaient pas encore réglées et qu'elles ne le furent que vers la fin de l'année 1566. Les habitants et les consuls qui poursuivaient leurs pourparlers amiables, tout en se maintenant au point de vue religieux sur le terrain d'une résistance tenace, devaient sans aucun doute éviter les occasions de froisser inutilement leur suzeraine et de perdre ses bonnes grâces. C'était là le fait d'une politique habile, mais sage après tout, car on n'eut guère compris qu'ils eussent trahi leur foi pour sauvegarder leurs intérêts pécuniaires, et pas davantage qu'ils eussent sacrifié ces intérêts à la satisfaction de faire preuve d'une hostilité ouverte et déclarée.

Mais à mesure que les événements vont se presser et les querelles s'aggraver sous l'influence des menées ambitieuses des politiciens, que du domaine des consciences la lutte passera de nouveau et plus ardente que jamais aux actes et aux faits, l'antagonisme des habitants de Limoges vis à vis de leur suzeraine ou du parti dont elle est devenue le champion, prendra aussi un caractère plus marqué. La guerre civile continue à ensanglanter le Béarn et les provinces du Midi ; presque partout ailleurs elle est à l'état de menace. En 1567 éclate la seconde guerre générale de religion

(1) *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome IX, page 137).

(2) Cette indication est purement hypothétique, car l'existence d'une demeure dite maison de la reine au lieu de la Couture n'a pas été parfaitement démontrée.

signalée par la victoire des troupes royales à Saint-Denis, et bientôt suivie de la paix de Lonjumeau ; mais cette paix ne dure que six mois. En cette même année 1567, les bourgeois de Limoges invoquent le secours de MM. d'Escars et de Lavauguyon pour les protéger et ils fondent, à l'encontre des Huguenots, une sorte de ligue placée sous l'invocation de la Sainte-Croix dont la fête se célèbre le 3 mai, et qui réveille toutes les ardeurs des catholiques (1).

Les consuls eux-mêmes, sans se départir de leur prudence habituelle, font cause commune avec les habitants ; en cela ils obéissent au sentiment général qui est aussi vraisemblablement celui de la grande majorité d'entre eux, non moins qu'aux vœux et aux instructions des agents du pouvoir central. Ne cèdent-ils pas en outre à cette appréhension que les dissidences religieuses en s'affirmant n'amènent de plus grands désordres et des luttes à main armée entre les citoyens, et peut-être aussi dans quelque mesure, à cette pensée qu'en combattant les réformés ils combattent non seulement les adversaires de leur religion, mais encore les ennemis du roi ? (2)

(1) C'est peu de temps après la formation de cette ligue que se place le passage dans la ville de Montluc et de ses bandes qui étaient composées de 3,000 hommes de pied et de plusieurs compagnies à cheval. Les soldats laissèrent une marque de leur passage en brûlant les baus charniers de la Cité (*Journal* de Pierre de Jarrige).

(2) Selon M. Alfred Leroux, l'attitude des consuls ne devint hostile à la reine de Navarre que dans les années qui suivirent son voyage à Limoges en 1564 ; jusqu'alors, fait-il observer, ces magistrats surent conserver la neutralité ; mais plus tard ils durent subir l'ascendant, peut-être même la pression des agents du gouvernement central, sans compter les craintes assez légitimes que pouvait leur inspirer la perspective des guerres civiles.

Si l'on suit cependant avec attention leurs actes dès l'origine des dissensions religieuses, actes que nous avons relatés brièvement, on voit les consuls de Limoges prendre en mains en plus d'une circonstance les intérêts de la population catholique, s'opposer aux tentatives des réformés, recourir contre eux auprès du roi ou des autorités compétentes, ou même prendre à leur sujet des mesures assez caractérisées, telles que celle qui les tenait à l'écart du corps électoral ou encore la décision qui mettait à leur charge exclusive l'impôt extraordinaire de 6,000 livres. Aucun fait positif de leur part ne semble indiquer la neutralité, dans le sens nécessaire du mot, pas même le fait d'avoir gardé le silence dans leur chronique sur les événements qui marquèrent le voyage de la reine, car cette abstention peut s'expliquer par des motifs de vulgaire prudence. N'est-il pas au contraire probable que les consuls eurent toujours la même ligne de con-

IV

L'année 1569 ouvrit de nouveau en France l'ère générale des hostilités ; et cette fois la guerre se trouva portée en Limousin pour une période du reste assez courte ; battue en effet par le duc d'Anjou à Jarnac, où son chef le prince de Condé trouva la mort, l'armée protestante se retira d'abord en Saintonge pour se rapprocher bientôt du Limousin où elle espérait faire sa jonction avec les renforts de troupes allemandes envoyées à son secours. Le succès répondit à cette attente. Après la mort des princes, l'amiral de Coligny avait été reconnu sans conteste comme général en chef de cette armée ; la reine de Navarre le secondait de tous ses moyens et de toute son énergie ; on sait qu'elle lui avait conduit elle-même son fils Henri, alors à peine âgé de seize ans. C'était de tous les gages le plus cher et le plus précieux que son prosélytisme put fournir à la cause. Elle-même ne perdait guère de vue le théâtre des événements. Elle ne revint pas à Limoges, mais il est permis de supposer qu'elle se trouvait dans la région à la veille des faits que nous avons encore à retracer ; un de ses biographes dit même qu'elle tint à cette époque des conciliabules à Châlus avec les autres chefs réformés (1).

Coligny, parti de cette dernière localité, s'était emparé de la ville d'Aixe, tandis que les Allemands conduits par Wolfgang, duc de Deux-Ponts, s'avançaient pour le rejoindre, après avoir échappé non sans grandes pertes aux poursuites des ducs d'Aumale et de Nemours, et accomplissant ainsi à travers la France une marche des plus audacieuses.

Menacés des deux côtés, les bourgeois de Limoges avaient réclamé l'assistance du duc d'Anjou, qui de Razés où il était campé, se

duite, mais que tout en marchant d'accord avec la majorité de leurs concitoyens dans la résistance au protestantisme, ils se montraient assez circonspects, s'attachèrent surtout à pacifier les esprits, à éviter toutes violences inutiles comme tous conflits directs avec Jeanne d'Albret, et firent preuve ainsi d'une sagesse et d'une modération assez méritoires dans des temps aussi troublés ?

L'opinion de M. Achille Leymarie qui incrimine le rôle tenu par ces magistrats comme celui de leurs administrés eux-mêmes, en l'expliquant par la seule considération des intérêts, ne saurait en tous cas être acceptée.

(1) *Histoire de Jeanne d'Albret*, par M^{lle} Vauvilliers — Tome II, page 341.

mit en marche et arriva à Couzeix la veille de la Fête-Dieu. Le duc se rencontra à Limoges avec la reine-mère et les cardinaux de Lorraine et de Bourbon qui étaient logés au Breuil et avaient reçu un accueil très empressé des habitants. Puis, transportant ses quartiers à Isle, il alla incendier les faubourgs d'Aixe, et après une lutte assez vive, reprit cette place aux Huguenots.

L'amiral recula vers Saint-Yrieix et dans son mouvement il fut rejoint par l'armée allemande qui avait passé la Vienne à Saint-Priest-Taurion, déjouant la manœuvre des troupes envoyées au gué de la Salesse pour s'opposer à son passage (1).

De la ville de Saint-Yrieix, surprise par le comte de Bonneval qui l'avait ravagée et pillée, au dire de Pierre de Jarrige, les princes protestants adressèrent une requête au roi pour demander de nouveau le libre exercice de leur religion et la convocation d'un concile ; mais la parole était aux armes et non plus aux négociations.

Deux jours après, le 25 juin, se livrait le combat de la Roche-l'Abeille ; ce ne fut guère qu'une escarmouche entre les avant-gardes des deux armées, mais avec cette particularité que les rangs de celles-ci comprenaient des soldats de quatre nationalités différentes. Les réformés français et allemands avaient en effet pour adversaires les troupes du duc d'Anjou, qui, en plus des soldats du duc d'Aumale et d'un certain nombre d'Espagnols, avait reçu un secours de trois mille Italiens et de douze cents chevaux, envoyés par le Pape, sous la conduite du comte de Santa Fiora (2).

Les catholiques furent obligés de se retirer, après avoir perdu un assez grand nombre de gentilshommes, parmi lesquels se trouvait le sieur de Masset, dont la mort causa un grand deuil aux bourgeois de Limoges et qui fut inhumé avec pompe dans l'église Saint-Pierre-du-Queyroix de cette ville (3).

La coalition réformée éprouva dans le même temps une perte des plus sensibles, mais à laquelle le fer ou le feu de l'ennemi demeura étranger, en la personne du duc des Deux-Ponts, qui mou-

(1) *Revue archéologique*, par M. l'abbé Arbellot, page 100 et 104. V. aussi le *Journal de Pierre de Jarrige*.

(2) Mémoire de Castelnau.

(3) Le combat de la Roche-l'Abeille et les mouvements militaires qui le précédèrent ou l'accompagnèrent, ont été relatés avec quelques détails dans certaines chroniques de l'époque ; rappelons aussi, que M. d'Hennin, en a publié un commentaire technique dans le *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Limousin*. (Tome IV, p. 106 et T. V, p. 161).

rut presque subitement d'un accès de fièvre quarte, à ce qu'il semble, aux environs de Nexon (1).

Les hostilités continuèrent pendant la fin de l'année 1569, mais en dehors du Limousin, dans l'Angoumois et le Poitou, où elles furent marquées par la victoire des catholiques à Moncontour, victoire bientôt balancée par un succès de leurs adversaires à Arnay-le-Duc.

Ces alternatives amenèrent de nouveaux pourparlers qui aboutirent à la paix, dite de Saint-Germain, et à un nouvel édit de pacification par lequel les protestants obtenaient, au grand mécontentement des catholiques, des garanties importantes et dont le résultat eut été très profitable pour leur cause, si peu que les intentions de la cour eussent été sincères. La reine-mère, fidèle à la politique de bascule dont elle avait déjà fourni maintes preuves, ménageant tour à tour chacun des partis opposés pour mieux arriver à l'affaiblissement de tous les deux, chercha alors à se rapprocher des Huguenots et employa tous ses efforts et ses artifices pour attirer la reine de Navarre à Paris, laissant entrevoir dès ce moment la possibilité d'un mariage entre le prince Henri de Béarn et la sœur du roi Charles IX.

On sait que parmi les concessions faites aux réformés par le nouvel édit, figurait celle de quatre places de sûreté qui furent celles de La Rochelle, de Cognac, de Montauban et de La Charité. Certains passages de la chronique des consuls ont permis de supposer que Jeanne d'Albret aurait usé de son pouvoir pour y faire ajouter celle de Limoges ; cette interprétation peut paraître excessive : quels motifs valables eut pu invoquer la reine d'imposer une mesure de ce genre à une cité où son parti était trop peu nombreux et la majorité catholique réellement trop considérable, pour que cette mesure ne fut pas considérée comme une violence faite aux sentiments de la population ? Quelque fut son désir de vaincre la résistance de cette population, ou encore d'avoir dans le centre Ouest du pays et dans une province relevant de son hommage, un nouveau lieu de refuge ou de rendez-vous pour les siens, elle n'aurait pu compter sur la réussite d'un tel dessein. Il paraît plus probable que la reine, prétextant de l'édit qui permettait en principe le libre

(1) Le père Daniel a écrit qu'il avait succombé à un excès de boisson, mais son assertion manque de preuves.

D'après plusieurs chroniques, le corps du duc fut transporté à Angoulême, puis à La Rochelle, et de là, par mer, dans son pays. La pierre que l'on montrait près de Nexon, comme marquant le lieu de sa sépulture, n'a certainement pas le caractère qu'on a voulu lui assigner.

exercice du culte protestant, voulut l'imposer dans la ville, et dans des conditions qui eussent beaucoup modifié l'état des choses (1).

Quelques fussent en tout cas ces intentions et ces démarches, les consuls en ayant été informés, y firent une très vive opposition, et le gouvernement du roi leur donna raison.

Jeanne d'Albret, dont le caractère entier et résolu souffrait difficilement la contradiction, conçut de cet échec une irritation dont les annales limousines ont conservé le souvenir.

Lorsqu'un peu plus tard, la reine, après de longues hésitations, se fut décidée à se rendre à la cour pour prendre part aux pourparlers de l'union projetée entre son fils et la princesse Marguerite de Valois, les consuls n'oubliant pas leurs devoirs de déférence envers leur suzeraine, lui envoyèrent des députés pour l'engager à passer par Limoges ; la reine avait en effet deux chemins pour gagner Paris, celui de Poitiers qui était plus commode pour l'escorte et les équipages, et celui de Limoges, qui devait offrir plus de ressources aux voyageurs ; telle est du moins la remarque consignée aux *Registres consulaires*. Mais les députés, Jean Pénicaud et Martin Dubois, (ou Benoist), accompagnés de deux bourgeois, ne purent rejoindre Jeanne d'Albret qu'à Mareuil, en Périgord (2). Celle-ci leur fit un accueil très froid et leur adressa même quelques paroles piquantes qui témoignaient de ses rancunes.

On ne saurait mieux faire ici peut-être, que de reproduire cette partie du récit, extraite des *Registres* : « ... M. de Biron, qui lors la conduisait (la reine), les présenta à la dicte dame à lad. heure qu'il vit la plus opportune. Par la réponse de la dicte dame, bien qu'elle reçeupt humainement et à la coutume des princes et grands

(1) Il est difficile de savoir exactement par les passages des *Registres* que nous relatons plus loin dans notre récit et qui sont ceux dont on a raisonné, qu'elles étaient les prétentions de Jeanne d'Albret ; en cette circonstance comme en d'autres, les rédacteurs de ces sortes de procès-verbaux se montrent très circonspects, très sobres d'explications, et se bornent à des allusions générales, sans préciser les points en difficulté.

L'auteur de l'*Histoire de la Réforme en Limousin* a admis l'hypothèse dont nous avons parlé, tout en reconnaissant d'ailleurs que la demande de la reine pour faire de Limoges une place de sûreté n'était guère admissible. Il ajoute cette réflexion judicieuse, à savoir que l'échec de cette demande dût épargner à la ville, pour l'avenir, bien des luttes et des ruines. Il est certain que sa réussite eut entièrement changé les destinées de cette ville. (*Histoire de la Réforme*, p. 68).

(2) Les *Registres* assignent à cette rencontre la date du 26 janvier 1572, mais cette date paraît hasardée. Voir note de M. Emile Ruben, *Reg. consul.*, tome II, page 377.

seigneurs, les depputés descouvrirent quelque mescontentement, pour ce que la dicte dame declaira sestre toujours employée comme ferait à ladvenir pour tous ceulx qui luy avoient este bons et loyaulx subjects en la dite ville et ailleurs, faisant taisiblement entendre qu'elle ne réputait indifféramment pour telz tous les habitants de la dicte ville. Telle différences, selon le jugement de ceulx qui scurent raporter l'intention des hommes à lhumeur et passion qui les conduit, dépendait de la diversité des religions et du mainement de la ville au temps des guerres passées, auquel Limoges ne recogneu aultre que le roy, et quelques pactiques et conspirations qu'on heust dresse pour le ruyner et livrer en proye, voire que, selon lapparence extérieure, elle heust souvent este proche de sa désolation, toutes foys ne peult estre divertie de lobeysance de son souverain ne tant soit peu favoriser les ennemis de sa majesté ».

Un secrétaire de la reine accentua ces reproches, en les rendant beaucoup plus clairs : « ... Reprochant arrogamment et rudement que les cytoiens de Limoges estoient les plus malings et desobeysants subjectz de la dicte dame ; que toute leur vie ilz avaient plaidé contr'elle et reffusé luy obeyr en tous ses commandementz, mesmes les derniers jours qu'elle avait voulu establir auc-dit Limoges l'exercice de sa religion où elle avait élu son domicile ».

Les représentants de la ville se défendirent modestement, raporte la chronique, faisant remarquer l'inconvénient qu'il y avait d'établir la nouvelle religion au milieu d'un peuple zélé catholique et en faisant valoir enfin l'obéissance qu'ils devaient aux édits royaux.

La colère du secrétaire fut un peu apaisée, et « il remit les depputés en court pour le différent de la Cité ». Ceux-ci accompagnèrent Jeanne d'Albret pendant une certaine partie de la route pour « la mieux contenter par obeyssance et service » et ils la suivirent toute la journée jusqu'au château de Marthon, où le congé leur fut donné à une heure très tardive, « tellement qu'ils furent contraincts, pour trouver logis et retraite, cheminer une grande partie de la nuit ».

La reine ne se tenait point du reste pour battue ; elle avait des intelligences dans la ville, peut-être même au sein du consulat (1). Partie de Mareuil, elle s'était dirigée vers Blois où se trouvait la cour et où elle arriva dans les premiers jours de mars 1572. C'est

(1) On l'a supposé ainsi, d'après quelques indices, notamment d'après une phrase qui se trouve dans le récit du voyage en cour, relaté plus loin, récit qui, soit dit en passant, est d'une rédaction assez remarquable.

là que la rejoignit presque en même temps une nouvelle députation, composée de Jehan Pénicaud, consul, et de Jehan Dubois, maistre de la monnaie ; la mission de ces délégués était double ; elle avait en effet pour objet, d'une part, le règlement du différend avec la Cité, au sujet duquel la reine avait « remis en court » les envoyés de Mareuil, et d'autre part, la querelle religieuse, laquelle ainsi était loin encore d'être tranchée. Le différend avec la Cité était relatif aux marchés qu'on avait voulu établir dans l'intérieur de celle-ci, au mépris des privilèges de la ville ou Château, à l'instigation ou avec l'appui de « ceulx qui se disaient consulz de la Cyté » (1). Pour le succès de leur cause, les délégués devaient compter sur la protection de la reine de Navarre, seigneur de la ville, mais en même temps, sur l'opposition possible de Mgr de l'Aubespine, évêque de Limoges, co-seigneur et protecteur naturel de la Cité. Sur la question de la religion, ils espéraient au contraire en la faveur et dans le crédit de ce dernier, membre du conseil privé, pour « s'opposer et moyenner, selon le dheu de sa charge, que la reine de Navarre n'establit en la ville cappitale de son evesché l'exercice de la dite religion prétendue ». Il leur fallait donc user de grands ménagements et de beaucoup de diplomatie pour arriver à leurs fins. Ils réussirent du reste auprès de l'évêque, comme auprès de Monsieur frère du roi et de la reine-mère, sur les deux points. La difficulté avec la Cité se termina par une transaction avantageuse pour les deux parties ; et en ce qui concernait le point de savoir si la reine de Navarre aboutirait dans ses efforts pour établir à Limoges sa religion, la reine-mère à qui les délégués avaient bien voulu faire entendre l'extrême péril et la ruine qu'on préparait pour la dicte ville, s'il plaisait au Roy la priver du bon office de ses ecditz et franchise du dit exercice », les assura « qu'il nen y aurait et qu'il nen fallait avoir craincte ».

Quant à la vicomtesse, ils attendirent vainement quinze jours qu'elle voulut bien leur donner audience, et las d'attendre, ils durent repartir sans en avoir été reçus. Ce fut la vengeance de Jeanne d'Albret, vengeance du reste platonique, puisque les délégués avaient obtenu de l'évêque une satisfaction suffisante.

Les choses en demeurèrent là. Les catholiques de Limoges triomphaient en définitive dans leur opposition à la propagande de la religion réformée, et aux tentatives de la reine. Les consuls, comme on l'a écrit, avaient eu pour but de conserver l'intégrité catholique du corps municipal, et sans doute aussi de la ville elle-même, est-il permis d'ajouter : « Ils y réussirent, fait remarquer

(1) Ce sont les termes mêmes de la phrase à laquelle fait allusion la note précédente.

M. Leroux, mais en mettant leurs concitoyens hors la loi ». La résistance de ces magistrats, comme celle des citoyens, ne fut certainement pas toujours exempte de procédés arbitraires ni même de violences. Mais pouvait-on leur demander de se montrer plus sages et plus libéraux que la plupart des hommes de leur temps ? Les habitants de Limoges étaient demeurés, malgré les défaillances des idées et des mœurs, profondément attachés de conviction ou de sentiments aux vieilles croyances de leurs pères ; le respect de la liberté de conscience, qui était un principe trop nouveau pour le siècle, disparaissait, à leurs yeux, devant ce qui leur semblait être une nécessité supérieure, celle de faire cesser les dissidences pour mieux assurer l'union des citoyens et la tranquillité du pays.

Après une lutte religieuse qui avait duré près de douze ans, la ville de Limoges, jouit d'un calme relatif ; si elle fut encore témoin de quelques troubles et de quelques excès à l'époque de la Saint-Barthélémy (1) et plus tard pendant la ligue, elle ne fut guère atteinte cependant par les événements politiques, encore moins par les longues guerres qui désolèrent une grande partie de la France. Le parti réformé y comptait sans doute et y compta même au siècle suivant, un certain nombre d'adeptes, mais ce nombre décroissant, et en tous cas trop minime, ne pouvait réveiller les alarmes sérieuses des catholiques.

(1) A consulter aux *Registres Consulaires* (tome II, page 387) le récit signé : J. Pénicaud, qui se rapporte aux événements de la Saint-Barthélémy. Ce récit laisse entendre que s'il n'y eut pas de massacres ordonnés à Limoges, c'est que les consuls et les agents des autres autorités n'avaient reçu aucune instruction de la cour, et en outre que la populace en prenant les armes, aurait bien pu s'en servir, non seulement contre les protestants, mais encore contre les citoyens qui passaient pour être fortunés. L'abstention des magistrats en cette triste circonstance ne paraît donc pas avoir été dictée par des sentiments d'humanité et de générosité qu'on aurait aimé à leur prêter. Ceux-ci cependant, après avoir mentionné qu'ils envoyèrent une missive au roi pour connaître ses intentions et marquer leur bonne volonté à les suivre, ajoutent que par ces moyens, on retarda l'exécution du massacre « qu'aucuns avaient préparé et entrepris et presque commencé en la dicte ville », et plus loin « Ainsi la ville fut soulagée et le peuple retenu en tranquillité, jusqu'à ce que le Roy escripvit aux consuls sa volonté et peu après la declaira plus ouvertement par edictz publiés en ce siège ».

Tout cela n'est pas très clair. Pour pouvoir discerner le fond de la pensée des magistrats, et apprécier les mobiles sans doute assez complexes auxquels ils obéissaient, il faudrait peut-être tenir compte de certaines considérations, ne pas oublier par exemple, qu'ils devaient être poussés par l'opinion, obligés de la ménager et de prendre avec elle certaines précautions dans leurs actes et même dans leurs récits.

V

Au cours de cette notice, nous avons pu relever deux voyages bien authentiques de Jeanne d'Albret à Limoges, et un troisième seulement probable dans la région de la province qui avoisine le Périgord. Il n'est pas impossible, mais il est peu vraisemblable qu'elle y soit venue en quelque autre circonstance que les chroniques ou récits du temps auraient négligé de signaler. En tous cas, ces voyages et ces séjours furent évidemment de très courte durée ; on ne saurait guère les envisager que comme de simples incidents de son existence si active et si mouvementée. Il convient du reste de faire observer que dans les *Mémoires* qu'elle a laissés, Jeanne d'Albret, non seulement ne dit mot de ces visites en Limousin, mais qu'elle ne fait même pas allusion à ses démêlés et à ses rapports avec les habitants de Limoges (1). A la remuante princesse, à l'adversaire intrépide de la maison de Lorraine, il fallait assurément une scène plus vaste pour y développer les facultés remarquables dont la nature l'avait douée, pour y poursuivre les desseins que lui inspiraient son prosélytisme religieux ou sa politique.

Il n'y a pas place dans cette carrière si remplie, ni surtout dans les dernières années d'une vie qu'il est facile de suivre presque pas à pas, pour un séjour prolongé dans le Limousin, dans la ville d'Aixe, encore moins que dans d'autres localités de la province. Cette ville, dont l'amiral de Coligny s'était emparé en 1569 et dans laquelle la nouvelle religion comptait sans aucun doute quelques adhérents (2), était demeurée fort peu de temps entre les mains des

(1) *Les Mémoires* de Jeanne d'Albret, ont été édités par M. le baron de Ruble (Paris, imp. Paul Huart et Guillemin. 1893). M. de Ruble est du reste de tous les historiens et érudits de nos jours, celui auquel on doit les travaux les plus étendus et les plus complets sur le sujet de Jeanne d'Albret ; il a publié successivement, le *Mariage de Jeanne d'Albret*, (in-8° Labitte, 1877), *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, 4 volumes, in-8°, Labitte, 1881-86. Ce dernier ouvrage a été honoré par l'Académie des inscriptions et belles-lettres du grand prix Gobert. La suite de ces travaux, qui aura trait à Jeanne et à la Réforme, a été annoncée il y a déjà quelques années.

(2) Aixe ne paraît pas avoir eu jamais d'église particulière ; on sait seulement que Brunel du Parc, qui était ministre à Limoges, vint y prêcher en 1562 ; le culte réformé ne tarda pas à être pros crit de cette ville ; il est vrai que ce culte s'établit dans une châtellenie voisine, celle de Rochefort, aujourd'hui, commune de Séreilhac. (*Histoire de la Réforme*, p. 49.)

protestants ; elle avait été reprise, comme on l'a vu, presque aussitôt après par l'armée du duc d'Anjou.

Mais de plus, le château d'Aixe ne faisait plus partie des domaines de la maison d'Albret depuis le 19 avril 1555, car à cette date, la châtellenie d'Aixe avait été cédée par Antoine de Vendômois et de Beaumont, stipulant pour lui et Jeanne de Navarre son épouse, à Claude de Rochechouard, vicomte de ce lieu, en échange de tous les droits que celui-ci possédait dans le comté de Brûlois (1).

Si tous les témoignages de la vie de la reine protestent contre l'hypothèse d'une résidence en ce lieu, les circonstances qui marquèrent sa mort permettent encore moins de supposer que son corps ait pu y être, à quelque moment que ce fut, transporté.

Jeanne mourut à Paris, le 9 juin 1572, à la suite d'une courte maladie ; partie de Blois le 15 mai, après un voyage de huit à neuf jours, elle était arrivée dans la capitale où l'appelaient les solennités et les fêtes ordonnées par le roi pour célébrer la réconciliation apparente des partis et le mariage prochain du prince de Navarre avec Marguerite de Valois ; elle avait pris logement, paraît-il, non à la cour, mais rue de Grenelle, dans la demeure de Jean Guillard, ancien évêque de Chartres, qui était un fervent protestant et avait même été excommunié par le pape Pie IV, en 1563. C'est là que la reine fut prise le 4 juin d'une fièvre violente, qui amena sa mort quelques jours après ; elle était âgée de quarante-quatre ans.

Cette mort si rapide, qui fut accueillie à la cour par une douleur trop bruyante pour être bien sincère, donna lieu immédiatement aux accusations les plus graves ; on prononça très haut le mot d'empoisonnement ; et le roi Charles IX donna l'ordre de procéder à l'examen du cadavre ; le résultat de cet examen fut que toutes les parties du corps étaient saines et nettes de substances toxiques ; mais, au dire de certains chroniqueurs, l'autopsie du cerveau ne fut pas faite, malgré les injonctions réitérées du roi, et c'était dans cet organe, assurait-on, que l'on eut pu reconnaître les traces de ce poison subtil, que le parfumeur René, italien d'origine et protégé de la reine-mère, lui avait fait respirer dans une paire de gants qu'il lui avait vendue.

L'accusation n'avait rien d'étrange pour l'époque, mais elle ne fut jamais matériellement démontrée. La croyance que la princesse était morte d'une affection subite, foudroyante même, mais natu-

(1) Le document relatant cette cession ou transaction existe à la Bibliothèque nationale, fonds Doat, f° 195. Il a été relaté par M. de Rochembeau, dans son étude de *Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon*, et aussi dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*, tome XXXI, p. 103.

relle, était d'ailleurs très plausible. Claude Begin, évêque d'Oloron, ancien conseiller et maître des requêtes de la Navarre, écrivit sur l'événement une notice publiée à Lyon, où il était dit que : « Jeanne était morte d'une pleurésie contractée par elle le 3 juin » (1). Dans une lettre, datée de Chanoy, le 13 juin et adressée à M. d'Arros, lieutenant général de Béarn, Henri de Navarre lui mandait qu'il venait d'apprendre que sa mère était morte à Paris, d'une pleurésie qui avait duré cinq jours, quatre heures (2). Cette croyance a été acceptée par la plupart des historiens dignes de foi.

D'après des relations contemporaines, la reine de Navarre était morte en exhortant ses coreligionnaires politiques, et en montrant au milieu des souffrances la fermeté d'âme et la constance inébranlable dont elle avait fait preuve toute sa vie. Avant de rendre le dernier soupir, elle avait dicté à deux notaires son testament par lequel elle instituait son fils Henri pour légataire universel, faisant diverses stipulations au profit de sa fille Catherine et de ses serviteurs, nommait pour exécuteurs testamentaires le cardinal de Bourbon et l'amiral de Coligny, et demandait au roi de France de protéger ses enfants dans l'exercice de leur religion.

Une autre clause de ce testament est à retenir, car elle y demandait expressément que son corps fut transporté à Lescar, aux environs de Pau, pour être inhumé auprès de ceux de sa mère et de son père Henri d'Albret, selon le rite protestant et sans aucune pompe.

Le vœu émis par la reine était formel, mais comment fut-il rempli ?

La majorité des annalistes s'accordent à dire qu'après les funérailles de la reine, qui furent célébrées dans toute la simplicité du culte réformé, son corps embaumé et mis dans un cercueil de plomb, garni de velours noir, mais sans armoiries et sans aucun ornement, fut, d'après les ordres du roi et de la reine-mère, transporté à Vendôme, et enseveli dans la sépulture de la famille de Bourbon, où reposait son mari. Une somme de six mille livres fut même empruntée et employée à cet effet.

Mais un des biographes de Jeanne d'Albret, M^{re} Vauvilliers, fait observer que, d'après un mémoire dont le témoignage est respecté,

(1) Cette notice a été insérée par extrait dans l'ouvrage de M. de Rochambeau que nous avons cité plus haut.

Claude Begin fut le quarante-quatrième évêque d'Oloron, et occupa ce siège de 1560 à 1590.

(2) D'après une autre version, la reine aurait succombé à une affection nerveuse.

Henri de Navarre fit transporter dans la suite les restes de sa mère à Lescar auprès des sépultures de ses parents.

La biographie de M^{lle} Vauvilliers est une publication déjà ancienne, mais fort étendue et nourrie de faits, en même temps que très sympathique à son sujet; l'auteur y déclare qu'elle a puisé ses informations dans les mémoires et dans tous les documents de l'époque et de la période qui l'a suivie (1).

Mais elle n'a pas indiqué plus clairement le mémoire auquel elle fait ici allusion.

Or aucun de ces mémoires contemporains, que nous avons pu consulter, ne fait mention du transport à Lescar.

L'assertion admise par le biographe n'est pas cependant une opinion isolée; on la retrouve dans d'autres écrits; il est même intéressant de rappeler que notre vieux chroniqueur Limousin, le Père Bonaventure, a rapporté purement et simplement que Jeanne d'Albret avait été inhumée en Béarn auprès de son père, sans même parler d'un ensevelissement antérieur à Vendôme (2).

Lescar est une petite ville, située à deux lieues de Pau, qui eut jadis son importance et qui fut même le siège d'un évêché jusqu'en 1790. C'était à Lescar que se trouvaient les tombeaux des princes ou du moins de plusieurs des princes de la famille de Navarre.

On aime à supposer sans doute que le fils et l'héritier de Jeanne, devenu plus tard le roi de France, ait tenu, avant son avènement ou pendant son règne, à remplir les dernières volontés de sa mère, ne fut-ce que pour obéir à un devoir de piété filiale, qui devait du reste répondre à la générosité de son caractère et à son amour du pays natal.

Cependant, le fait du transport de Vendôme à Lescar n'est rien moins que certain; il n'existe aucun témoignage matériel ou même moral de cette translation qui aurait été assez dispendieuse et qui par cela même, aurait laissé quelques traces dans les annales de la province de Navarre, ou dans les comptes de la maison royale; or les annales sont muettes et les comptes, que l'on pos-

(1) Elle cite notamment les mémoires de l'Estoile, de Duplessis-Mornay, de Castelnau, les manuscrits de Fontanieu, de Mesmes, le fonds de la bibliothèque de Laussat, etc. . .

Histoire de Jeanne d'Albret, par M^{lle} Vauvilliers, t. III, p. 494. (Paris, Guitel et Janet, 1818, 3 vol. in-8.)

(2) C'est probablement sur la foi de ces documents, que le *Guide des Pyrénées* de M. Joanne mentionne l'église de Lescar comme ayant reçu les restes de Jeanne d'Albret.

serait le patron. C'est lui qui, en cherchant un point d'appui contre la noblesse rebelle, trouva ce point d'appui dans le Tiers-Etat, composé de marchands et de riches roturiers. C'est lui qui, en donnant aux roturiers le privilège d'acquérir à prix d'argent des fiefs nobles, comme il le fit dans son voyage à Limoges et dans son pèlerinage à Saint-Junien, créa une nouvelle classe sociale inférieure à la noblesse, mais se rapprochant de la noblesse et s'élevant au dessus du peuple proprement dit.

§ 1^{er}. — Bourgeois

Dans les actes authentiques et officiels de la province du Limousin, à partir de la fin du xv^e siècle, et pendant les trois siècles suivants jusqu'à la Révolution, dans les actes de baptême, de décès, de mariage, dans les listes des consuls de Limoges, de Saint-Junien, de Bellac, de Saint-Léonard, nous trouvons ce titre de bourgeois ajouté au nom de famille. Donnons des exemples :

Jacques Benoit, bourgeois. (*Acte de 1511*, dans les *Registres consulaires de Limoges*, t. I, p. 55.)

A partir de la fin du xvi^e siècle, ce titre de bourgeois revient plus fréquemment dans les actes administratifs et officiels ; il semble que, à partir de cette époque, on attache plus d'importance à ce titre. Exemples :

Consuls de Limoges : 1597 : Jehan Colin, bourgeois. (*Reg. cons.*, t. III, p. 39.)

1603 : Jehan Boyol, bourgeois ; — Pierre Du Bois, bourgeois. (*Ibid.*, p. 73.)

1604-1605 : Grégoire Decordes, bourgeois de la dite ville ; Jehan Vidault, aussi bourgeois ; Pierre Dubois, bourgeois. (*Ibid.*, p. 79.)

1607-1608 : Sire Jacques Benoit, bourgeois ; sire Martial Dubois dit Mouriquet, bourgeois. (*Ibid.*, p. 117.)

1648-49 : Sieur Jehan de la Fosse, bourgeois ; sieur Jehan David, aussi bourgeois ; sieur Pierre Sarrasin, aussi bourgeois. (*Ibid.*, p. 354.)

Consuls de Saint-Junien : 1677, Martial Lamy, bourgeois ; 1688, Jean Roussillon, bourgeois ; 1683, Pierre Maisondieu, bourgeois ; 1736, Martial Simon, bourgeois. (*Documents historiques sur la ville de Saint-Junien*, 1847, p. 249 et suiv.)

Bellac : 1694, 2 août, inhumé proche le banc de la Fabrique ; Jean Arbellot, bourgeois, âgé de 61 ans. (*Mairie de Bellac*.)

Saint-Léonard : 31 juillet 1792, mariage de François Arbellot,

fil de sieur Simon Arbellot et de d^{lle} Jeanne Mallebay, *bourgeois*, demeurant en la ville de Bellac. (*Mairie de Saint-Léonard*.)

Quelle était la signification et la valeur de ce titre de bourgeois ?

Ce titre était distinctif et honorifique : il indiquait qu'on appartenait à une classe sociale au-dessus des artisans et du peuple, mais au-dessous de la noblesse. La bourgeoisie formait une classe à part.

Quelle était l'origine de cette distinction ?

Dans le principe on était bourgeois, quand — sans être noble — on possédait un franc-fief, un domaine noble, qui permettait de vivre *noblement*, c'est-à-dire de vivre du produit de son domaine ou du fruit de ses rentes, sans s'adonner au commerce, sans se livrer à un travail manuel.

Ce n'était pas par un séjour plus ou moins prolongé dans un bourg ou dans une ville qu'on acquérait ce titre de bourgeois : un manant, un ouvrier pouvait séjourner vingt ans, trente ans, dans un bourg ou une ville sans acquérir ce titre.

On devenait bourgeois, soit par l'acquisition d'un fief noble ou d'un domaine roturier, soit par l'exercice d'une profession libérale par exemple, d'avocat, de médecin, de chirurgien. L'élection aux fonctions de consuls, dans certaines villes, conférait le droit de bourgeoisie.

On était bourgeois, quand on portait le titre de *sieur* de tel ou tel domaine, titre dont nous parlerons dans l'article suivant.

On était bourgeois, quand, sans posséder de domaine noble ou roturier, on appartenait à une famille bourgeoise.

Nous avons vu, dans le premier tiers de notre siècle, les bourgeois faire une caste à part : ils avaient entre eux des rapports de société, en évitant de se mêler au peuple.

Ce titre de bourgeois était-il conféré officiellement par l'autorité supérieure ?

Nous ne connaissons pas de règlement administratif sur ce sujet. Ce titre était plutôt conféré par l'usage et la coutume. La classe bourgeoise admettait dans ses rangs tous ceux qui, par leur fortune honnêtement acquise, pouvaient vivre noblement, c'est-à-dire de leurs revenus, — tous ceux qui, par leur profession ou leur éducation libérale, s'étaient élevés au dessus de la condition artisanale.

§ 2. — *Bourgeois et marchand*

On ne pouvait pas être tout à la fois gentilhomme et marchand, à moins d'être gentilhomme verrier ou maître de forges ; mais on

pouvait être tout à la fois bourgeois et marchand. Dès la fin du xv^e siècle et pendant les trois siècles suivants, on trouve très fréquemment ces deux locutions accolées l'une à l'autre dans les actes officiels tels que : actes de baptême, de mariage et de sépulture, dans les listes des consuls de Limoges, de Saint-Junien, de Bellac et de Saint-Léonard. On était tout à la fois bourgeois et marchand lorsque, par exemple, on possédait à la campagne un domaine noble, un franc-fief qu'on avait acquis à prix d'argent, et que, en même temps, on se livrait au commerce, en ville. On était bourgeois et marchand, quand on avait une grande maison de commerce, occupant un certain nombre d'ouvriers. Nous voyons encore aujourd'hui cette distinction : on appartient à la société bourgeoise, quoiqu'on se livre au commerce, quand on fait le négoce en grand ; de là cette locution : le *bourgeois*, dont se servent les ouvriers, quand ils parlent de leur patron.

On trouve ces termes *bourgeois* et *marchand* dans des titres manuscrits de la famille Petiot, analysés par M. Bourdery dans une séance de la Société archéologique (1) : ces titres datent de l'an 1500. On les trouve également dans un inventaire de la sacristie de Saint-Pierre, analysé par le même, et daté de 1535.

1543 : Martial de Cordes l'ainé, et Jehan Gergot, bourgeois et marchands de Limoges (*Registres consulaires*, t. I, p. 333).

Si nous consultons la liste des consuls de Limoges, publiée dans les *Registres consulaires*, nous trouvons :

1593 : François Aliér, bourgeois et marchand.

Jehan Moulinier, *id.*

Bartholome Chartaignac, *id.*

Jehan Lafosse, *id.*

Jacques Martin, *id.*

Pierre Boudet, dit Bauge, *id.*

Pierre de Plenasmeyjoux, *id.* (t. III, p. 20, 21).

1597 : François Vidaud, bourgeois et marchand.

Joseph Croisier, *id.* (*ibid.* p. 39).

1601 : Sire François Nantiat, sire François Sellière, sire Guillaume Roulhac, sire Gérard de Proges, sire Pierre Martin, sire Jehan Navières, bourgeois et marchands (*ibid.*, p. 57).

1611 : Sire Joseph Decordes, sire Pierre Du Boys, de la Ferrerie, bourgeois et marchands (*ibid.*, p. 60).

1615 : Sire Pierre Veyrier, sire Jehan Maledent, bourgeois et marchands (*ibid.*, p. 190).

(1) *Bulletin de la Société archéologique*, t. XLV, p. 269.

1623 : Sire Martial Guybert, bourgeois et marchand (*ibid.*, p. 232).

1662 : Jean de Maledent, seigneur de Fontjaudran, bourgeois et marchand (*ibid.*, p. 408).

1695 : M^r Gregoire Théveny, bourgeois et marchand (*ibid.*, t. IV, p. 89).

1765 : Barbou, bourgeois et marchand (titre relatif à sœur Barbou, de Saint-Alexis).

Consul de Saint-Junien

1667, 1682, 1688 : Aymeric Surin, bourgeois et marchand.

Consul de Saint-Léonard

1684 : Gabriel Daniel, bourgeois et marchand (Mss. Fontaneau).

Consul de Bellac

1752-1754 : Simon Arbellot des Aguzons, marchand bourgeois (*Mairie de Bellac*).

Les bourgeois, à partir du xvi^e siècle, ayant emprunté à la noblesse le titre de *sieur*, suivi d'un nom de domaine, nous allons parler de ce titre dans l'article suivant.

ARTICLE SECOND

Du titre de sieur, suivi d'un nom de fief ou de domaine

I

Dans le principe le titre de *sieur*, diminutif et équivalent du mot *seigneur*, était l'apanage exclusif de la haute noblesse.

C'est ainsi que nous voyons cités, dans l'histoire du Limousin en 1427, le *sieur de l'Aigle* (Jean de Bretagne) (1), le sieur de la Barre, le sieur de Jumel (2).

Au xvi^e siècle, ce mot fut adopté par la petite noblesse. Les nobles de second ordre, tels que les écuyers, ajoutaient à leur nom patronymique et à leur titre d'écuyer, le titre de sieur de tel fief ou de tel domaine noble, pour lesquels ils devaient hommage à des seigneurs d'un rang plus élevé, par exemple :

Jehan de Châteauneuf, écuyer, sieur de Chabannes (3).

Léonard de Massiot, écuyer, sieur du Muraud, 1606.

Les bourgeois, imitant l'exemple de la petite noblesse, usur-

(1) P. BONAVENTURE, t. III, p. 627.

(2) DUROUX, *Essai historique sur la Sénatorerie de Limoges*, p. 205.

(3) Abbé GRANET, *Histoire de Bellac*, p. 90.

pèrent le titre de sieur, en le faisant suivre du nom de quelque fief qu'ils avaient acquis à prix d'argent, ou du nom de quelque domaine qu'ils avaient reçu en héritage.

Ce n'est pas seulement de nos jours que la bourgeoisie aspire à la noblesse, et veut échanger son nom de famille pour un nom moins roturier, c'est-à-dire un nom de domaine précédé de la particule nobiliaire : la vanité humaine est de tous les temps. Molière, dans son *Bourgeois gentilhomme*, a ridiculisé les bourgeois qui veulent singer « les gens de qualité », et se donner des airs de noblesse ; La Fontaine a dit : « Tout bourgeois veut avoir des pages » ; nous pouvons dire également : Tout bourgeois veut ajouter à son patronymique un nom de domaine précédé de la particule, ce qui lui donne un air anobli. Un économiste du siècle dernier, Munier, en parlant du bourgeois ambitieux, disait : « Le faux brillant l'engage à changer de nom. à prendre celui d'un fief ou d'un domaine roturier (1). »

Au xvi^e siècle, les bourgeois, placés entre la noblesse et la classe ouvrière, aspiraient naturellement à la noblesse ; mais comment faire pour y parvenir ?

On sait que, depuis saint Louis jusqu'au xvi^e siècle, l'anoblissement se faisait souvent par l'acquisition, à prix d'argent, des fiefs ou domaines nobles. Des roturiers, enrichis par le commerce, achetaient à des gentilshommes, besogneux ou ruinés, des fiefs, des terres nobles, et s'ouvraient ainsi, avec la clef d'argent, les portes de la noblesse. Tout bourgeois qui acquérait un fief devenait noble, et sa famille devenait entièrement noble à la *tierce foy*, c'est-à-dire au troisième hommage ou à la troisième génération (2).

Cette sorte d'anoblissement, qui forma longtemps le droit commun du royaume, fut aboli dans le xvi^e siècle (3).

L'Ordonnance de Blois, de 1579, disposa, d'une manière absolue, que la possession d'un fief ne pourrait plus anoblir : « Les roturiers et non nobles, acheteurs de fiefs nobles, ne seront pour ce anoblis, de quelque revenu et valeur que soient les fiefs par eux acquis (4) ».

Cette Ordonnance ne découragea pas les roturiers qui aspiraient à la noblesse : ne pouvant y arriver par la ligne droite, ils cherchèrent à y parvenir par la ligne oblique. Ne pouvant entrer dans

(1) *Essai d'une méthode générale*, etc., 1779, t. I, p. 109.

(2) *Etablissements de saint Louis*, ord. I, § 18.

(3) CHÉRIN, *Abrégé chronolog.*, discours XX ; — VICTOR DE MAUMIGNY, *Univers*, 16 juillet 1858.

(4) *Ordonnance de Blois*, art. 258. — ISAMBERT, t. XIV, p. 439.

la noblesse par l'acquisition des fiefs, ils voulurent au moins se rapprocher de la noblesse en prenant le titre de *sieur* de tel fief, *sieur* de tel domaine noble dont ils avaient fait l'acquisition. Cela n'était pas tout à fait la noblesse, mais cela donnait un air de noblesse, et c'était suffisant pour satisfaire la vanité bourgeoise.

Les rois de France avaient encouragé cette ambition des roturiers. Louis XI, voulant se rendre favorable le Tiers-Etat, avait accordé aux consuls de Limoges, en 1463, le privilège de pouvoir acquérir, sans être nobles, des domaines nobles ou des fiefs, qu'on appelait alors des francs-fiefs. La tradition populaire à Saint-Junien rapporte que Louis XI accorda le même privilège aux consuls de cette ville, qui portaient le dais sur sa tête, quand il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame-du-Pont. Cette concession fut, pour les bourgeois, une occasion de se rapprocher de la noblesse. Pouvoir ajouter à son nom roturier le titre honorifique de *sieur* de tel fief, de tel domaine noble qu'on avait acheté, cela ressemblait beaucoup à la noblesse et les bourgeois aspiraient naturellement à cet honneur.

En Limousin, dans le cours du xvi^e siècle et dans les deux siècles suivants, les bourgeois qui avaient acquis, à prix d'argent, un fief, un domaine noble, ou qui en avaient hérité, ne manquaient pas d'ajouter à leur nom de famille le titre de *sieur* de tel fief ou de tel domaine. Citons des exemples tirés des archives de Limoges, Saint-Junien et Bellac.

Limoges

Parmi les consuls de Limoges, au xvi^e et au xvii^e siècle, nous trouvons :

1595. Jehan Martin, sieur de la Bastide (*Registres consulaires*, t. III, p. 32).

1596. Mathieu Petiot, sieur de Chavagnac (*Ibid.*, p. 35).

1597. Jean Colomb, sieur de Proximart (*Ibid.*, p. 39).

1602. Pierre Du Boys, sieur du Boucheyron (*Ibid.*, p. 89).

1603. Jehan Verdier, sieur d'Arfeuille ; Pierre de Douhet, sieur du Puymolinier (*Ibid.*, p. 73).

1616. Pierre Dubois, s^r de la Jourdanie (*Ibid.*, p. 196).

1617. Joseph Decordes, sieur de la Grange (*Ibid.*, p. 201).

Saint-Junien (consuls)

1645. Pierre Reys, sieur de la Jobertie.

1650. Junien Pouliot, sieur des Granges ; François Lamy, sieur de Maziéras.

1676. Jean Lamy, sieur de Montvailler.

1681. Pierre Allegraud, sieur de Montmeynard.

1700. Jean Simon, sieur de Périssat (1).

Bellac (consuls)

1572. Jacques Bonnet, sieur de Truchat, un des quatre premiers échevins ou consuls de Bellac (2).

Estienne Arbellot, sieur de Rouffignac, un des quatre premiers consuls de Bellac (3). † 1607.

1619. Jehan Arbellot, sieur de Rouffignac (4), fils du précédent.

1641-1645. Jean Arbellot, sieur de Chenaumorte (5).

Simon Arbellot, d'abord sieur de Chenaumorte (1697, 1701), puis sieur de la Gasne, 1704, 1708 († 1736), eut trois fils, Jean l'aîné, qui prit le titre de *sieur de la Gasne* (1730).

Jacques, le second, qui prit le titre de *sieur de Rouffignac* (6).

Bernard, le troisième, qui prit le titre de *sieur des Aguzons* (1736), c'est-à-dire le titre des domaines qu'ils avaient reçus en héritage (7).

Bernard Arbellot, sieur des Aguzons (8). † 1785.

1777. Simon Arbellot, sieur des Aguzons (9), fils du précédent.

(1) *Documents historiques sur la ville de Saint-Junien* à la suite de la *Chronique de Maleu* (éditée par nous en 1847), p. 247 et suiv.

(2) ROY-PIERREFITTE, *Histoire de Bellac*, p. 84.

(3) ROY-PIERREFITTE, *ibid.* — GRANET, *Histoire de Bellac*, p. 89. Dans le contrat de sa fille Marguerite, Estienne est dit *sieur de Rouffignac*, et « quand vivoit, lieutenant en l'Élection de la Basse-Marche, en cette ville de Bellac. » (Alfred LEROUX, *Archives départementales*, série B, Bellac, p. 95. Ms. B, 135, fol. 71, v°).

(4) Alfred LEROUX, *Archives départ.*, série B, Bellac, Sénéchaussée, p. 6, 2^e col.

(5) Alfred LEROUX, *Archives départ.*, 1889, fonds de Bellac, t. I, série E, supplément, p. 257, 231.

(6) Chef des branches Arbellot du Repaire et Arbellot de Vacqueur.

(7) *Testament ms.* — Mairie de Bellac.

(8) *Mairie de Bellac*, titres de 1741, 1748, 1751, 1754. — Alfred LEROUX, *Archives départ.*, série B, p. 64.

(9) Mairie de Bellac, actes de baptême de 1758, 1760, 1762. — Alfred LEROUX, *Archives départ.*, série B, p. 4, 2^e col. B. 7, an 1777.

II

Les bourgeois, propriétaires de fiefs ou de domaines nobles, devaient hommage au seigneur duquel dépendait le fief. M. Paul Ducourtieux, dans son *Histoire des Barbou, imprimeurs* (p. 92), a publié le texte des hommages rendus, pour le fief des Courières, au bureau des Finances par Jean Barbou, en 1723, et Léonard Barbou, en 1785. Voici, sur ce sujet, deux notes que nous devons à M. Champeval :

« Le fief et dîmes de la Gasne (paroisse de Peyrat, près Bellac) possédés par le sieur Arbellot de la Gasne, bourgeois, furent saisis, faute d'hommage, le 22 juillet 1767, — il a satisfait le 11 mars 1768.

« Le fief du Repaire et de Vacqueur (paroisse de Peyrat) possédé par le sieur Arbellot du Repaire, fut saisi pour même cause le 22 juillet 1764, — il a satisfait le 5 août 1767. »

On verra, d'après le document qui suit, quelles étaient les cérémonies usitées quand on faisait hommage :

« Les Présidents Trésoriers de France, Généraux des finances, chevaliers Conseillers du roy, juges directeurs du domaine, le Grand voyer en la Généralité de Limoges au Bureau des finances de la Généralité de Limoges ; s'est présenté sieur Jean-Baptiste Lagorce, greffier en chef en la sénéchaussée de Bellac, au nom et comme procureur spécial de Bernard Arbellot, sieur de Rouffignac, bourgeois, suivant sa procuration du dix de ce mois passée devant Sénemaud, notaire, et contrôlée, déposée en minute au greffe après avoir été contresignée dudit sieur Lagorce, lequel satisfaisant à notre ordonnance de cejourd'huy, ayant les mains jointes, nu-tête, sans épée n'y éperons, les genoux en terre, a fait entre nos mains les foy et hommage lige que ledit sieur Arbellot est tenu de faire pour raison du droit de dixme a lui appartenant sur la paroisse de Berneuil, situé en la paroisse de Berneuil, sénéchaussée de Bellac, élection de Limoges, qu'il tient à titre successif relevant du roy, à cause de son comté de la Basse-Marche, promis et juré sur les saints Evangiles d'être bon et fidel vassal à Sa Majesté et à son successeur, auquel hommage ledit sieur Lagorce au dit nom, a été reçu en présence du procureur du roy et de son consentement, à la charge des droits et devoirs seigneuriaux si aucuns sont dûs et fournis de son aveu et dénombrement dans les quarante jours de l'ordonnance. Fait au Bureau des finances à Limoges, le douzième juillet mil sept cent soixante quinze. Signé Lagorce en vertu de ma procuration, Régnaudin, Nouaillet des Bailles, Garat, Desbint père, Sourin de Rogère, Barbarin et Ducoyon, procureur du Roy. Bardy, greffier. »

III

Vers le milieu du xviii^e siècle, les consuls de Limoges et sans doute beaucoup d'autres bourgeois, trouvant que le titre de *sieur* était trop suranné et pas assez noble, l'échangèrent pour le titre plus distingué de *seigneur* de tel ou tel fief, de tel ou tel domaine. Exemples :

1644. Jehan Dupré, seigneur d'Aigueperse (*Registres consulaires*, t. III, p. 329).

1659. Jacques de Douhet, *seigneur* du Puymolinier (*Ibid.*, p. 394). Il était *sieur* en 1603.

1662. Jehan Vidaud, *seigneur* du Carrier.

Jehan de Maledent, *seigneur* de Fontjaudran (*Ibid.*, p. 408). Il était *sieur* en 1644.

1663-64. Martial Martin, *seigneur* de la Bastide (*Ibid.*, t. IV, p. 7). Il était *sieur* en 1646.

Pierre de Petiot, *seigneur* de Chavagnac (*Ibid.*, p. 8). Il était *sieur* en 1595.

C'est toujours le même esprit qui anime la bourgeoisie ; sans cesse elle veut *monter plus haut* et se rapprocher de la noblesse.

IV

Vers le milieu du dernier siècle, sous l'influence de l'esprit philosophique qui précéda et prépara l'ouragan de la Révolution, et qui, au point de vue social comme au point de vue religieux, combattit « les préjugés gothiques », le titre de *sieur* tomba en désuétude ; et les bourgeois, supprimant ce titre dans les actes publics, se contentèrent de faire suivre leur nom de famille du nom de leur fief ou de leur domaine roturier, en reliant ces deux noms par la particule prétendue nobiliaire ; exemples :

A Limoges :

De Roulhac du Rouveix.

Barny de Romanet.

Vidaud du Gareau.

Consuls de Limoges en 1753 (1) :

Romanet du Caillaud.

(1) *Registres consulaires de Limoges*, t. V, p. 55.

Martin du Puytison.
Ardant du Majembost.

A Bellac :

Mallebay de Noussac.
P. Mallebay de Chabannes.
Simon Arbello de Vacqueur (1).

A Rochechouart :

Moreau de Montcheuil.
Goursaud de Merlis.
Périgord de Beaulieu.

A Saint-Léonard :

Gay de Vernon.
Veyrier du Muraud.
Frayseix de Veyvialle.

On voit que les bourgeois, portant le même nom de famille, se distinguaient entre eux en ajoutant à leur nom patronymique le nom du domaine dont ils étaient propriétaires. Ainsi à Saint-Léonard :

Veyrier du Muraud.
— de Maleplane.
— des Montagnères.

A Rochechouart :

Goursaud de Merlis.
— de la Jous sellenie.
— du Mazé, etc.

Simon du Roule.
— du Maine.
— Bachellerie.
— La Raside.

Et de même que dans les grandes familles nobles, on donnait aux enfants des titres différents, de sorte que des frères ne portaient pas le même nom, l'aîné ayant le titre de duc de tel ou tel fief, le second ayant le titre de comte de tel ou tel autre fief, de même, dans quelques riches familles bourgeoises, on donnait aux enfants, à leur naissance, les titres de divers domaines, sous le nom duquel ils étaient connus ; exemples :

A Rochechouart :

Périgord de Beaulieu.
— de Villechenon.
— des Conties, etc.

(1) GRANET, *Histoire de Bellac*, p. 245 ; — Alfred LEROUX, *Archives départementales*, t. I, Bellac, p. 218.

A Saint-Léonard :

La Nouaille de Lachèze.

— Tourniol.

— des Gabies, etc.

V

A l'époque de la Révolution, on supprima la particule nobiliaire par crainte de l'échafaud ou de la déportation, et l'on se contenta d'ajouter le nom du domaine au nom patronymique pour distinguer les diverses branches d'une même famille. Exemples, à Bellac :

Mallebay-Chabannes.

Mallebay-Lavigerie.

Arbellot-Lagasne.

Arbellot-Rouffignac.

Arbellot-Repaire.

Arbellot-Vacqueur (1).

Génébrias-Gouttepagnon.

A Limoges :

Lamy-Lachapelle.

Mourier-Lalande.

VI

De nos jours, un certain nombre de familles bourgeoises ont repris officiellement la particule nobiliaire qu'elles possédaient avant la Révolution : qui pourrait les en blâmer ? C'est un simulacre de noblesse qui flatte la vanité de ceux qui l'exploitent, et qui offre, après tout, quelques avantages temporels.

Boileau a dit avec raison :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère.

C'est un patrimoine d'honneur qui console dans la pauvreté, et qui, parfois, supplée à la fortune absente. Combien de fils de famille auxquels il manque une dot, et qui, grâce à des titres de noblesse, grâce à un nom historique, se placent avantageusement dans la société et trouvent le moyen, par une riche alliance, de redorer leur blason ?

(1) Abbé GRANET, *Histoire de Bellac*, p. 242, 247.

Sans doute la noblesse *bourgeoise* qui consiste en un nom de domaine précédé de la particule n'est qu'une *ombre* de noblesse ; souvent la possession de ce domaine noble ne date pas de deux siècles ; parfois ce domaine, dont on a pris le nom, a passé, par une vente forcée, entre des mains étrangères ; mais qu'importe ? le nom reste, et ce simulacre de noblesse a du prestige et éblouit le vulgaire.

Toutefois ce prestige a diminué de nos jours, et l'on convient que la noblesse personnelle, qui consiste dans la loyauté des sentiments, est supérieure à la noblesse héréditaire. C'était le sentiment du grand Condé : un jour qu'il s'entretenait avec Vincent de Paul, — comme le saint, par humilité, lui rappelait la bassesse de sa naissance, — le prince lui répondit en lui citant ce vers latin :

Moribus et vita nobilitatur homo.

Ce qui fait la véritable noblesse, c'est la pureté des mœurs et la dignité de la vie.

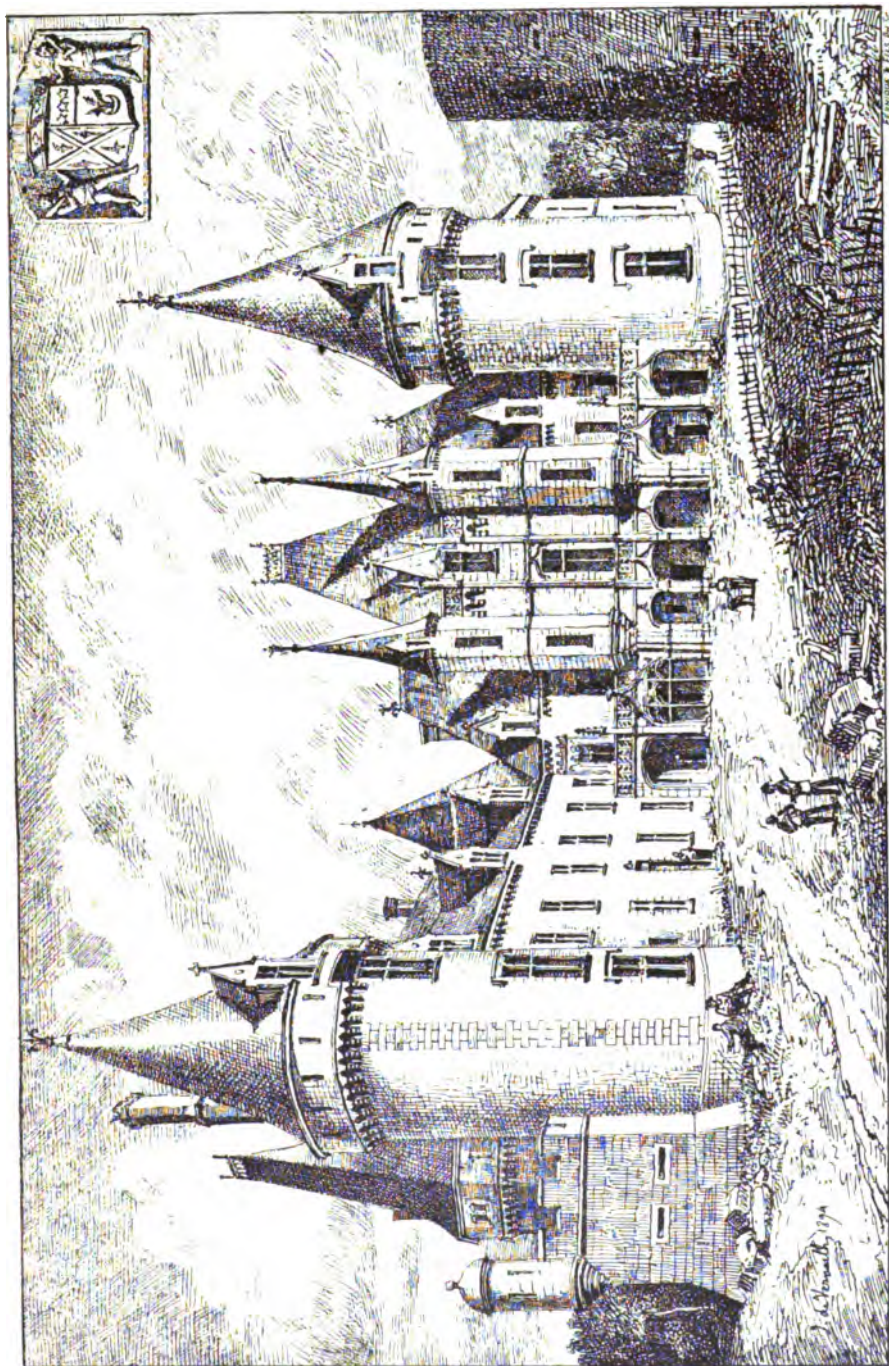
L'abbé ARBELLOT.

LE CHATEAU DE BORT

Pour parler du château de Bort, dont le *Bulletin de la Société archéologique* donne aujourd'hui une vue, j'éprouve un certain embarras. Il y a tout juste quarante-deux ans, que je vis pour la première fois et dessinai cette belle demeure, dont les travaux de restauration n'étaient pas encore achevés et, depuis, je n'y suis pas revenu. C'est donc à des souvenirs bien anciens que je suis forcé de faire appel et, nécessairement, ces souvenirs sont insuffisants. Ils le seraient surtout, si les deux dessins que je fis de Bort n'étaient pas sous mes yeux et ne me rappelaient pas très exactement l'architecture du château. C'est à ces dessins que je vais avoir recours pour une description que complètera la gravure jointe à ce travail un peu sommaire, faite de plus amples documents.

En 1854, au moment de ma visite, les maçons, dirigés par un habile architecte du Mans, M. Delarue, très à la mode en ce temps-là, n'avaient pas encore enlevé les derniers échaffaudages. Il restait même du château primitif une vieille tour, couverte de lierre, qui fait le premier plan à droite du dessin et qui dut être démolie peu après. Cette vieille tour n'était pas la seule chose qui restât de l'ancien château. Bien qu'il eût l'aspect d'une chose neuve, pas mal de vieilles constructions avaient été utilisées et englobées dans les bâtisses modernes et on en retrouvait facilement des traces, dans la chapelle notamment ; mais en somme, cette restauration de M. Delarue équivalait à une reconstruction et avait complètement transformé l'aspect de l'ancien château déjà plus ou moins modernisé à diverses époques.

Actuellement il a l'air d'un manoir de la fin du moyen âge ; mais il n'est pas besoin d'être très archéologue pour constater que, tout en faisant beaucoup d'effet au point de vue décoratif et pittoresque, il n'est pas d'une irréprochable pureté de style. Il se compose



CHATEAU DE BORT.



de deux corps de logis importants, qui se rencontrent à angle droit et sont flanqués de tours rondes à machicoulis à leurs extrémités. En outre de ces tours, deux pavillons octogones rompent les lignes de la façade du Nord et, sur celle du Levant, se détache l'abside polygonale, accompagnée de contreforts, de la chapelle. Et enfin, à la rencontre des deux corps de logis, s'élève un gros pavillon, sans caractère, percé régulièrement de fenêtres d'aspect tout moderne. Ce pavillon, antérieur aux restaurations de M. Delarue, avait été conservé tel quel ; mais devait être plus tard, nous dit-on, arrangé dans le style du xv^e siècle et converti en un donjon, dont la masse devait dominer l'ensemble des constructions. J'ignore si cette transformation a été faite ; mais, le soin mis dans les autres parties de la construction, le luxe de maçonnerie qui y règne me portent à penser que, depuis longtemps déjà, ce pavillon d'angle a été mis en harmonie avec l'aspect moyen âge et féodal du château.

Tout ce que nous venons de dire s'applique aux façades extérieures que ne montre pas notre dessin. De ce côté là, vu d'angle, Bort fait un très bel effet. Il domine des prairies en pente animées par les plus belles vaches du monde, et un grand étang où se reflètent de vieilles futaies de chênes. C'est le type accompli des paysages limousins, avec lesquels nous sommes familiarisés, sans doute, tant ils sont répandus dans notre beau pays ; mais qui n'en sont pas moins admirables dans leur verte rusticité.

Du côté opposé, c'est-à-dire du côté de l'angle rentrant formé par les deux façades et que représente notre dessin, une description est presque inutile. Comme on le voit, l'aile gauche, précédée d'une sorte de petit bastion avec tourelle en encorbellement d'un goût contestable, et flanquée de sa grosse tour, est régulièrement percée de fenêtres et a sur sa toiture d'ardoise des lucarnes de granit à pignons aigus, style du xv^e siècle. Je soupçonne que les murs de cette façade étaient anciens et que, simplement, les ouvertures en ont été remaniées. Sur la porte d'entrée, placée au milieu, des armoiries du temps de Louis XIII, représentant deux écussons supportés par des sauvages et couronnés d'un tortil de baron, ont été conservés soigneusement par M. Teisserenc de Bort et reproduits plus en grand sur diverses parties des constructions nouvelles. Nous en reparlerons plus tard à l'occasion des divers seigneurs qui ont possédé la terre et la maison noble de Bort.

Le corps de logis qui se soude à angle droit à celui-ci est d'une plus grande richesse. En avant de la chapelle et sur le reste de la façade, une sorte de porche dont les arcades surbaissées sont garnies de meneaux de style flamboyant est surmonté d'une terrasse

à balustrade de même style, finement taillée dans le granit. Au milieu, deux petites tourelles prismatiques accompagnent une sorte d'avant corps ou de pavillon, à toiture indépendante, d'un effet décoratif assez réussi, mais sans autre utilité apparente, que d'ajouter un caractère pittoresque à l'ensemble des constructions qui n'en manquent assurément pas. Car, et c'est une remarque qui doit être faite, le souci du pittoresque, du théâtral, de l'aspect moyen âge avant tout, des pointes et des girouettes menaçant le ciel, paraissent avoir été la note dominante des châteaux bâtis par M. Delarue. Gustave Doré, dans ses compositions, avait souvent de ces inventions invraisemblables, mais toujours d'un pittoresque effréné ; il semble que l'architecte de Bort ait voulu réaliser les imaginations du dessinateur. Je m'empresse d'ajouter qu'il l'a fait avec un réel talent.

De l'intérieur du château, inachevé à l'époque de ma visite, je n'ai rien à dire. Il est vraisemblable qu'il fut mis en rapport avec les magnificences de la construction et la haute situation de l'homme de goût, de l'artiste qu'était M. Teisserenc de Bort, avant de devenir un personnage politique important. Seule, la chapelle où se voyaient d'anciennes voûtes et des peintures paraissant appartenir aux premières années du XVII^e siècle, parmi lesquelles des blasons pareils à ceux de la porte d'entrée, m'avait paru terminée. Autant qu'il m'en souvient elle avait fort bon air et semblait plus ancienne qu'elle ne l'était en réalité.

Bort est situé au nord-est de Limoges à une quinzaine de kilomètres, dans le canton d'Ambazac et dans la commune de Saint-Priest-Taurion. C'est une excursion que peuvent faire les touristes soit en voiture, soit, ce qui est plus à la portée de tout le monde et plus rapide, en chemin de fer.

C'est grâce à une obligeante communication de mon respectable ami le savant abbé Lecler, que je suis en mesure de dire quelques mots, plus que suffisants, sur l'histoire du château de Bort ou plutôt sur ses divers possesseurs. Je vais me contenter de publier, telles quelles, les notes qu'il a bien voulu me fournir.

« Jacques Daniel, écuyer, seigneur de Condat et de Bort en 1489 (*Nobiliaire*, II, 37).

» Pierre Daniel, en 1530, est bailli et gouverneur du château et repaire noble de Bort, paroisse de Saint-Priest-les-Olieyres (ancien nom de cette paroisse) pour dame Loyse de Linard (*Nobiliaire*, IV, 464).

» Procès et ensuite transaction entre Louise de Gain, dite de Linard, épouse de Louis de Neufville, avec les consuls de Limoges (*Registres consulaires de Limoges*, I, 195).

» Louise de Linard, dame du repaire noble de Bort, épousa 1^o avant 1530, Jacques Daniel, sieur de Bort et du Repaire, dont elle n'eut pas d'enfant. Elle hérita des biens de son mari. Elle épousa 2^o en 1530, Louis de Neuville, fils de noble Antoine de Neuville, seigneur de Magnac, dont elle n'eut pas d'enfants (*Nobiliaire*, II, 2, 197, 252).

» Gabriel Daniel, écuyer, seigneur de Bort et de Fontléon, vivait en 1567, il était fils de Jacques (*Nobiliaire*, II, 3).

» Joseph des Coutures, sieur de Bort, consul de Limoges en 1647. Conseiller du roi, son avocat, puis juge au siège présidial, avait souscrit pour le Collège de Limoges, en 1598 (*Nobiliaire*, I, 2^e édition, 742).

» Simon IV des Coutures (l'auteur du *Nobiliaire* que publie M. l'abbé Leclerc dans le *Bulletin de la Société de Tulle*), seigneur de Bort, épousa Anne-Jeanne de Verneilh, fille de François, sieur de Lège et co seigneur de Nexon. De ce mariage 1^o Anne-Françoise qui épousa, le 6 octobre 1674, Pierre de Maledent d'Hardy, écuyer, seigneur du Puytison ; 2^o Léonarde-Françoise qui épousa Jean Mathias Rogier des Essarts. Elles partagèrent la succession de leurs père et mère le 8 juin 1715. Anne-Françoise, dame du Puytison, eut le château, fief et repaire noble de Bort, et Léonarde-Françoise, dame des Essarts, la maison noble de Nexon (*Nobiliaire*, I, 2^e édition, 743).

» Pierre Muret, écuyer, seigneur de Bort, eut pour fils : Léonard Muret, seigneur de Bort, qui épousa en 1789 Catherine Brisset du Puydutour, dont : 1^o Léonard dit Léon, qui suit ; 2^o Marie-Zélie Muret, mariée à Châteauroux à N. Teysserenc.

» Léonard dit Léon Muret de Bort, député sous Louis-Philippe, qui épousa en 1817 Rosalie-Amena Barbou des Places de la Grènerie, dont Hermine, née en 1825, qui a épousé en 1844, Edmond Teisserenc, son cousin, fils de Marie-Zélie Muret de Bort, sénateur, ambassadeur à Vienne, etc. (*Nobiliaire*, IV, 436). »

Je ne me charge pas d'expliquer comment les Daniel et les Gain de Linards ont été, à la même époque, seigneurs de Bort, ni comment cette terre passa aux des Coutures. Ce qui me sera plus facile, ce sera de blasonner les armes sculptées sur la porte d'entrée du château. Ce sont celles de Simon des Coutures, qui dût vraisemblablement, faire de grandes réparations à Bort dans les premières années du règne de Louis XIV, sinon un peu plus tôt, et de sa femme Anne-Jeanne de Verneilh. Ces armes sont, pour des Coutures : *de gueules au sautoir d'or, cantonné de quatre épis de blé d'or*, et pour Verneilh : *d'argent au croissant de gueules*,

sommé de trois palmes de sinople, au chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent, rangées en fasce.

En sa qualité de rédacteur du *Nobiliaire de la généralité de Limoges*, Simon des Coutures était évidemment versé dans l'art héraldique. Le double blason qu'il fit sculpter en pierre calcaire sur la porte de son château est irréprochablement composé et exécuté ; les sauvages barbus qui le supportent ont des mines rébarbatives, comme il convient à leur rôle et le tortil de baron surmontant le tout est parfaitement dessiné. A voir cette pierre finement taillée et d'un caractère qui se rapproche des choses de la Renaissance, on serait tenté de la vieillir de cinquante ans au moins ; mais, les dates des mariages des filles de Simon des Coutures ne permettent pas de reculer celle de son mariage avec Anne de Verneilh au-delà de 1650. C'est à cette époque que dût être sculpté le blason d'alliance de la porte d'entrée.

On voudra bien nous excuser d'en avoir parlé un peu longuement. Ces armoiries sculptées sur la porte des châteaux, sont assez rares en Limousin et celles de Bort nous ont paru mériter, par leur importance et le soin qui présida à leur exécution, une mention particulière. Elles la méritent encore plus peut-être par la façon respectueuse dont elles ont été traitées, dans la restauration du vieux manoir, par M. Teisserenc de Bort, qui les a remises en place d'honneur et les a reproduites en grand dans diverses parties neuves de la construction, alors qu'il avait tant de raisons d'y mettre celles de sa famille.

BARON DE VERNEILH.

VISITE A SAZEIRAC

Sazeirac est une riche propriété qui appartient à M. le marquis de Coustin, et qui est située dans la commune d'Arrènes, non loin de la gare de Marsac (Creuse).

C'est dans un des domaines de Sazeirac qu'on trouva en 1864, une curieuse inscription latino-celtique, qui figure aujourd'hui au musée de Guéret, et qui a excité l'attention et provoqué les discussions des savants. Cette inscription est ainsi conçue :

SACERPEROCO
IEVRVDIARO
NICOV.S.L.M.

Les quatres dernières lettres sont les initiales des mots *votum solvit libens merito*.

Cette inscription est curieuse surtout à cause du mot IEVRV, mot celtique, qui, d'après la majorité des savants (1), est un verbe actif, lequel peut se traduire en latin par le mot *consecravit* et en français par les mots *a dédié* *a consacré*.

Voici la traduction qu'on a donnée de cette inscription : « *Sacer Peroco* a consacré [ce temple, ce *sacellum*] à Diaronic, accomplissant ainsi le vœu qu'il avait fait et pour lequel il a été exaucé. »

Sacer serait-il le nom (*nomen*) du personnage dont *Paroco* serait le surnom (*cognomen*)? Nous en doutons, car nous ne connaissons pas d'autre nom de ce genre ; et les payens, par esprit superstitieux, évitaient de prendre des noms *consacrés*.

Sacer ne serait-il pas plutôt l'abrégé de *sacerdos*, prêtre, s'appliquant à *Peroco*, prêtre gaulois? Le champ reste ouvert aux conjectures.

(1) Voir pour la signification du mot IEVRV, un article de M. H. de La Villemarqué, dans la *Revue des Sociétés savantes*, 1862, p. 463 et suiv.

Diaronic serait une divinité gauloise, un dieu topique, en l'honneur duquel le prêtre *Pero*co aurait érigé un *sacellum*.

Dans les mêmes domaines de Sazeirac, on a découvert des urnes cinéraires et d'autres antiquités romaines. M. le marquis de Coustin nous avait invités, M. Louis Guibert et moi, à aller les visiter.

Le jeudi 3 septembre 1896, répondant à cette gracieuse invitation, nous nous sommes rendus à Sazeirac.

Nous ne ferons pas ici la description du château de Sazeirac, construction moderne, flanquée de tours gothiques. Nous ne parlerons pas du parc magnifique qui l'entourne et de la petite rivière qui entoure le parc et lui sert de ceinture ; nous nous bornerons à parler des antiquités qu'on a découvertes dans les domaines, et nous signalerons en particulier les trois urnes cinéraires dont nous donnons ici le dessin.

L'urne du milieu, en pâte fine rouge, vernie, a 0^m, 46 de hauteur ; elle est couverte, dans la partie inférieure, de petits ornements qui représentent, tantôt un personnage drapé à l'antique, tantôt, dans de petits cadres accolés l'un à l'autre, des figures de dauphin, symbole d'immortalité. A en juger par cette ornementation, celui dont cette urne renferme les cendres ne devait pas être un personnage vulgaire.

L'urne placée à droite est en pâte fine, noirâtre, vernie, elle a 0^m, 22 de hauteur, elle est ornée, vers le milieu, de pointillés et de rainures circulaires.

L'urne de gauche, poterie commune, est de plus grande dimension, elle a 0^m, 27 de hauteur.

Ces trois urnes sont remplies de cendres ; on n'y a trouvé aucune monnaie romaine qui pût servir à déterminer l'époque où vivaient les personnages qui s'y trouvent incinérés.

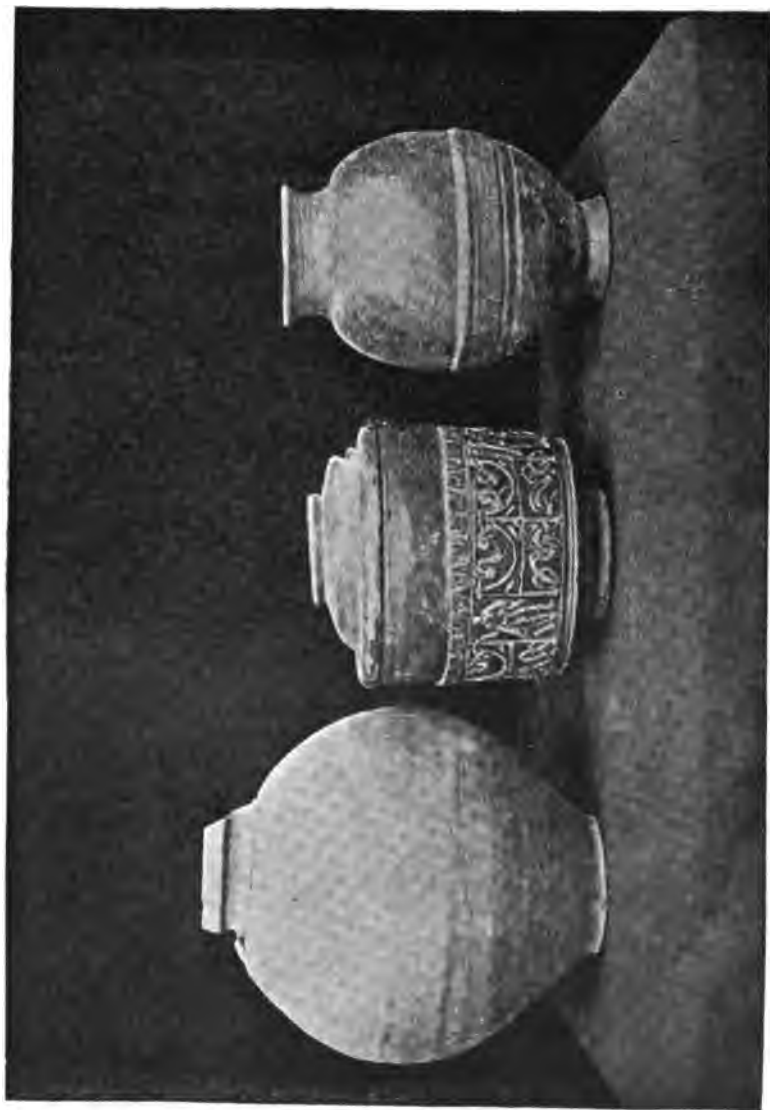
La photographie de ces urnes a été prise par M. Georges Rendu, le gendre de M. Henri Tandeau de Marsac.

On sait combien est friable la poterie qui a séjourné plusieurs siècles dans la terre ; nous devons savoir gré à M^{lre} de Coustin, qui ont découvert ces urnes et qui ont eu la peine de les extraire d'avoir pris les plus grandes précautions pour les conserver intactes.

M. de Coustin nous a montré un petit lot de vieilles ferrailles qui ont été trouvées dans les fouilles et au milieu desquelles nous avons remarqué :

1° Une large cuillère, espèce de petite poêle assez semblable à celle dont se servent nos paysans pour faire cuire les galettes ou crêpes de maïs ;

2° Un grand anneau en fer, qui semble avoir fait partie d'un harnais ;



VASES GALLO-ROMAINS découverts à Sazeirac, commune d'Arrènes (Creuse).

Bull. de la Soc. arch. et hist. du Lim., t. XLV.



- 3° Une hachette ;
- 4° Un grand nombre de clous et d'objets indéterminés ;
- 5° Une monnaie romaine dont l'effigie est méconnaissable, et qui paraît remonter à l'ère des *Antonins*.

Ces objets ont été trouvés avec les urnes cinéraires dans le champ dit en patois *las Bouyas* (*les Boiges*, champ non cultivé), qui fait partie du domaine d'Algueperse.

Un fragment de porphyre, qui semble avoir été détaché d'un pavé, provient des ruines romaines au milieu desquelles on a découvert l'inscription latino-celtique dont nous avons parlé plus haut. Quelques savants ont pensé que ces ruines étaient celles d'un *sacellum*, ou petite chapelle, dédiée à une divinité locale, dont le nom serait *Diaronic* (1).

Dans la même commune d'Arrènes, on a découvert trois belles urnes en verre, dont M. le marquis de Coustin a fait l'acquisition pour le musée de Guéret.

Outre les antiquités gallo-romaines, Sazeirac renferme des antiquités préhistoriques. Nous avons visité un *chuseau*, ou souterrain-refuge, dont l'entrée est située dans la cour du château et dont M. de Coustin a fait consolider la voûte.

Mentionnons en terminant un magnifique livre généalogique de famille, orné d'armoiries coloriées, composé et calligraphié par M^{lre} de Coustin.

Après avoir remercié nos hôtes de leur cordiale et brillante hospitalité, nous avons repris, à quatre heures du soir, le chemin de la gare de Marsac. Journée pleine de charmes ; voyage plein de doux souvenirs.

L'abbé ARBELLOT.

(1) Voir sur cette inscription de Sazeirac, un article de M. Pierre de Cessac, *Assises scientifiques de Guéret*, 1866, p. 186.

DERNIERS EXTRAITS
DU
REGISTRE DE LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT
de Limoges
(1647-1663)

Sous le titre d'*Extraits du Registre de la Compagnie du Saint-Sacrement de Limoges*, nous avons déjà tiré, du gros registre que possède M. E. Hervy, toutes les mentions qui offrent un intérêt général (1) — et sous le titre de *Nouveaux extraits*.... toutes celles qui se réfèrent aux protestants du Limousin (2). — Nous rassemblons maintenant, sous la rubrique *Derniers extraits*..., tous les passages de ce même registre qui ont trait à l'activité proprement théologique et spirituelle des membres de cette compagnie. Nous croyons avoir épuisé de la sorte tout ce que le contenu du registre offre d'essentiel pour l'histoire de cette association.

Nous faisons suivre ces *Derniers extraits*.... de la reproduction des statuts de la Compagnie, tels qu'ils se retrouvent dans un cahier supplémentaire (36 feuillets in-4°) que nous a également communiqué l'obligeance de M. E. Hervy. A vrai dire, ces statuts sont avant tout ceux de la compagnie-mère (celle de Paris), mais adoptés par la « filiale » de Limoges et probablement aussi des autres villes. Comme ils n'ont jamais été imprimés, que nous sachions, leur mise au jour présente un intérêt qui dépasse les limites du Limousin.

Bien qu'il en soit plusieurs fois question dans la *Vie de M. de Renty* publiée à Lyon en 1659 (dern. édit.) par le P. J.-B. S. Ivre, la Compagnie du Saint-Sacrement est restée longtemps ignorée des historiens les plus versés dans la connaissance du XVII^e siècle. Elle est aujourd'hui suffisamment connue par deux études qu'on peut dire récentes. La première, fort

(1) *Bull. de la Soc. arch. et histor. du Limousin*, 1886, t. XXIII, pages 58 à 76.

(2) *Archives histor. de la Marche et du Limousin*, 1887, t. I, pages 210 à 250.

courte, est due à la plume de dom Beauchet-Filleau. Elle a paru en 1884 dans une revue d'édification qui ne pénètre guère jusqu'au public profane : *Le règne de Jésus-Christ* (Paray-le-Monial, in-4°, t. II, pages 24 et 77). — La seconde, de beaucoup plus substantielle, s'appuie sur les annales de la Compagnie retrouvées dans le manuscrit français 14469 de la Bibliothèque nationale. Elle est l'œuvre du P. Ch. Clair et a été insérée dans les *Etudes religieuses* de la Compagnie de Jésus (nov. et déc. 1888, janv. et fév. 1889). On peut dire que cette étude épuise le sujet en ce qui touche la Compagnie de Paris. Malheureusement elle ne fait que nommer les compagnies-filles de la province, au nombre de trente : Lyon 1630 ou 31, Orléans 1631, Angers...?, Blois 1636, Aix 1638, etc. Encore ignore-t-elle la compagnie de Limoges formée en 1647, la seule pourtant dont on ait jusqu'ici retrouvé les archives. Nous en avons jadis esquissé la courte histoire dans une étude sur la contre-réformation dans le diocèse de Limoges au xvii^e siècle.

Alfred LEROUX.

SUJETS DE CONFÉRENCES

(Du 21 février 1647 jusqu'au 14 août suivant, il n'y a pas de procès-verbal bien distinct pour chaque séance. Les résolutions se suivent sans que les dates soient indiquées. Voici les sujets traités) :

- Sur les motifs et moyens de glorifier dignement Dieu.
- Touchant la charité considérée au regard de Dieu ; touchant ses causes, ses circonstances et ses effets.
- Touchant la charité au saint Sacrement de l'autel ; ses causes, ses circonstances et ses effets ; sa pratique.
- Touchant la charité envers le prochain.
- Sur la patience et la charité.
- De la charité pratiquée dans l'humilité.
- Touchant l'amour propre.
- De l'horreur des vices et poursuite des vertus.
- Sur l'élection des officiers.

1647. — 12 septembre. Sur l'union que nous devons avoir entre nous.

19 septembre. Sur l'humilité.

3 octobre. Sur l'aumône.

10 octobre. Sur ceux qui doivent faire l'aumône et à qui on la doit faire.

17 octobre. Sur l'aumône.

22 octobre. Sur les motifs et effets de l'aumône.

5 décembre. La manière de dresser nos actions en particulier à la gloire de Dieu.

12 décembre. Sur la différence qu'il y a d'agir pour la gloire de Dieu et d'agir par coutume, par vanité et par intérêt.

1648. — 9 janvier. Sur les autres motifs qui nous peuvent porter à faire nos actions à la plus grande gloire de Dieu, comme la rédemption et l'exemple de N.-S. J.-C.

16 janvier. Les autres motifs de la gloire de Dieu : de la justification et glorification.

23 janvier. Sur les efforts de procurer la gloire de Dieu.

30 janvier. Sur les efforts particuliers d'agir pour la gloire de Dieu : lumière dans l'entendement, charité dans la volonté.

4 mars. Sur la première béatitude : [*Beati pauperes*]. Sur l'emploi du temps.

12 mars. Sur la deuxième béatitude : *Beati mites*.

19 mars. Sur la troisième béatitude : *Beati qui lugent*.

26 mars. Sur les larmes de N.-S.

3 avril. Des marques de la résurrection.

16 avril. *Beati qui esuriunt et sitiunt justiciam* (quatrième béatitude).

22 avril. Cinquième béatitude : *Beati misericordes*.

30 avril. Sixième béatitude : *Beati mundo corde*.

7 mai. Sixième béatitude.

21 mai. Septième béatitude. *Beati pacifici*.

4 juin. Huitième béatitude : *Beati qui persecutionem patiunt propter justiciam*.

9 juillet. Les signes de l'humilité.

16 juillet. De l'excellence de l'humilité.

23 juillet. De la nécessité de l'humilité.

30 juillet. Des effets de l'humilité.

10 septembre. Sur les maux et dommages de la dissension.

17 septembre. Sur les mauvaises paix.

24 septembre. Sur les diversités d'une bonne paix.

8 octobre. De la paix du cœur.

18 octobre. De la paix de la langue.

20 octobre. La paix des œuvres.

3 décembre. Premier chapitre de Gerson (1).

11 décembre. Sur le deuxième chapitre [de Gerson].

17 décembre. Sur les paroles de saint Pol : [*Abjecit (?) semetipsum formam servi accipiens*].

23 décembre. Sur le deuxième chapitre de Gerson.

(1) C'est-à-dire l'*Imitation de J.-C.*

31 décembre. Sur le troisième chapitre : *De doctrina veritatis*.
1649. — 14 janvier. Sur le quatrième chapitre : *De providentia in agendis*.

21 janvier. Sur le cinquième chapitre : *De lectione sanctorum scripturarum*.

27 janvier. Sur le sixième chapitre.

5 mars. Le septième chapitre de Gerson.

12 mars. Le huitième chapitre du même Gerson.

18 mars. Neuvième chapitre de Gerson.

7 avril. Sur le dixième chapitre de Gerson.

22 avril. Onzième chapitre de Gerson.

2 juin. De la nature de l'oraison.

11 juin. La division de l'oraison en mentale et vocale.

17 juin. Des conditions de l'oraison : l'attention et l'humilité.

23 juin. Des autres conditions nécessaires à l'oraison : la confiance et pureté d'intention.

9 juillet. Sur les autres conditions de l'oraison : la pureté de l'âme et la persévérance.

15 juillet. Des causes de l'oraison.

29 juillet. Sur les effets de l'oraison.

2 septembre. Du premier titre que Dieu fait au saint sacrement, se rendant ami des hommes.

9 septembre. Nous considérerons comment Dieu nous a aimés longuement, largement, profondément, hautement.

16 septembre. Comme hostie et victime au Père éternel pour les hommes.

23 septembre. Les parallèles de rapports du sacrifice de la croix à celui du saint sacrement.

31 septembre. Comme maître et docteur au saint sacrement, nous enseignant principalement l'humilité.

14 octobre. N.-S. au saint Sacrement comme faisant des miracles.

28 octobre. Nous considérerons Dieu comme capitaine au saint sacrement de l'autel.

2 décembre. La donation que fait N.-S. de son sang au saint Sacrement de l'autel.

16 décembre. Sur la fête de Noël. Sur ces paroles d'Esaië : *puer natus est nobis et filius datus est nobis*.

23 décembre. Les paroles de saint Luc : *Vocatum est nomen ejus Jesu*.

1650. — 15 janvier. Sur le saint Sacrement en tant que testament.

20 janvier. L'abondante effusion de ce sang pour la rémission des péchés.

3 février. Sur la continuation de la donation que Dieu fait au saint Sacrement.

3 mars. De l'union que cause la sainte eucharistie entre les chrétiens.

10 mars. Le saint Sacrement nous unit à Dieu.

17 mars. L'union de la virginité avec la maternité de la sainte Vierge.

24 mars. L'effet du saint Sacrement qui est de produire la vie.

6 avril. Que le saint Sacrement ressuscite l'âme.

21 avril. Le saint Sacrement nourrit l'âme.

5 mai. L'amendement ou correction de vie qu'opère le saint Sacrement.

9 juin. Sur ces paroles : *Erit fons patens domus David*. Le saint Sacrement considéré comme la source des grâces.

15 juin. Sur ces paroles : *Super aquas refectionis educavit me*.

24 juin. Le sujet de la conférence se prendra de ces paroles : *Qui est homo quoniam visitas eum* ? où M. le directeur qui en fera l'ouverture traitera des rapports qui se rencontrent entre le mystère de la Visitation de N.-D. et le très saint Sacrement de l'autel.

7 juillet. Sur ces paroles : *Super aquas fundavit eum*.

14 juillet. Le sujet de la conférence se prendra de ces paroles : *Aquæ nostræ infirmatæ sunt*.

21 juillet. La première disposition pour recevoir le saint Sacrement de l'autel, qui est de se purger de ses péchés.

4 août. La seconde disposition qui est un grand désir de recevoir le très saint Sacrement.

1^{er} septembre. Les moyens d'acquérir la pureté de conscience.

8 septembre. Les moyens d'acquérir l'amour de Dieu.

[...?.. septembre]. Touchant l'amour du prochain.

6 octobre. De la douceur que nous devons pratiquer au saint Sacrement.

24 novembre. S'il est mieux d'assister au sermon qu'entendre la messe un jour ouvrier, ne pouvant faire l'un et l'autre.

1^{er} décembre. S'il est mieux d'aller à vespres aux jours de festes que vaquer à d'autres cérémonies pieuses non nécessaires.

9 décembre. S'il est mieux d'assister à la messe et à l'office dans sa paroisse qu'ailleurs hors de nécessité.

15 décembre. S'il est mieux de faire des œuvres cachées que des œuvres qui paroissent, hors l'obligation.

29 décembre. S'il est mieux de donner l'aumône aux religieux qu'aux pauvres, hors de nécessité.

1651. — 12 janvier. S'il est mieux de tolérer un scandaleux que de le chasser sans espérance qu'il soit meilleur ailleurs, voire même dans la crainte qu'il soit pire.

- 19 janvier. Sur la fête de la Purification.
- 26 janvier. Les motifs de joie et de consolation qu'avait saint Siméon tenant le fils de Dieu incarné dans ses bras dans le temple.
- 9 mars. La contrition.
- 15 mars. Sur toutes les causes et motifs de la contrition.
- 23 mars. La passion de N.-S. J.-C. comme le principal motif de la contrition.
- 29 mars. La nécessité de la contrition.
- 21 avril. Sur la pénitence en qualité de sacrement.
- 28 avril. Les dispositions qu'il faut apporter à une bonne confession.
- 1^{er} juin. La satisfaction qui est la dernière partie de la pénitence.
- 22 juin. Des satisfactions volontaires et mortifications en général.
- 28 juin. Sur les mortifications intérieures.
- 14 juillet. La mortification des passions en général.
- 20 juillet. De la mortification du consentement et de la volonté.
- 10 août. La préparation à l'élection des officiers.
- 30 août. De la naissance de la Vierge sur ces paroles de l'Evangile *Liber generationis*, etc.
- 7 septembre. De la présence de Dieu avec sa crainte.
- 21 septembre. Du mépris de la gloire du monde.
- 5 octobre. Du péché comme étant le souverain mal.
- 17 octobre. Sur le péché.
- 3 novembre. De l'immensité de notre cœur.
- 9 novembre. Sur les dispositions requises aux officiers.
- 1^{er} décembre. De l'essence et de la nature du saint sacrifice de la messe.
- 7 décembre. Des deux fins de la messe pour honorer et remercier Dieu.
- 14 décembre. De la seconde fin du sacrifice de la messe qui est de remercier la divine bonté.
1652. — 4 janvier. De la troisième fin du sacrifice de la messe qui est d'estre propitiatoire.
- 11 janvier. D'une autre fin du saint sacrifice de la messe qui est de nous remettre en mémoire le sacrifice de la croix.
- 18 janvier. Du respect qu'on doit au saint sacrifice de la messe particulièrement quant à ceux qui l'entendent.
- 1^{er} février. De l'aumône.
- 8 février. De l'attention qu'on doit apporter au saint sacrifice de la messe.
- 7 mars. De l'excellence [de] l'esprit de la compagnie.

14 mars. Des moyens de bien passer la semaine sainte.

5 avril. Ce qu'on doit observer dans la mission.

20 juin. De la communion spirituelle.

27 juin. Nécessité d'entendre la messe tous les jours.

11 juillet. Qu'il faut visiter souvent le très saint Sacrement.

18 juillet. Des motifs qui nous doivent porter à accompagner le saint Sacrement.

1^{er} août. Qu'il faut procurer l'honneur au saint Sacrement de l'autel.

8 août. La pratique de la dévotion à N.-D. pour obtenir la dévotion au saint Sacrement.

12 septembre. Comme quoy nous devons faire toutes nos actions à l'honneur et gloire de Dieu.

26 septembre. Vivre la vie de J.-C. pour procurer la gloire de Dieu.

10 octobre. Que nous nous devons consacrer à Dieu au saint Sacrement de l'autel, comme le fils de Dieu s'est consacré lui-même.

17 octobre. De considérer J.-C. caché au saint Sacrement qui nous donne la vie et obtient les grâces nécessaires à la condition d'un chacun.

25 octobre. De considérer le respect que J.-C. nous apprend à rendre à Dieu son père.

7 novembre. De l'amour tendre que nous devons porter à J.-C.

5 décembre. Ce qu'il faut faire pour entendre fructueusement la parole de Dieu.

12 décembre. Les choses qu'il faut faire actuellement entendant la parole de Dieu.

12 (?) décembre. Les choses qu'il faut faire après la prédication pour en retirer du fruit.

28 décembre. Les motifs qui nous doivent porter à écouter la parole de Dieu.

1653. — 9 janvier. Les motifs que nous avons d'écouter la parole de Dieu dans la lecture spirituelle qu'un chacun doit faire tous les jours.

16 janvier. Ce qu'il faut faire pour bien consoler un affligé.

23 janvier. Sur les moyens de célébrer saintement la feste de la purification de la Vierge.

6 février. De ce qu'il nous faut faire pour bien disposer un homme à la mort.

6 mars. Ce qu'il faut faire pour observer le jeûne fructueusement et utilement.

13 mars. Ce qu'il faut faire pour donner utilement l'aumosne.

20 mars. Des motifs qui nous doivent porter à faire l'aumosne.

3 avril. Sur les motifs qui nous obligent d'accompagner le saint Sacrement lorsqu'il est porté aux malades.

17 avril. De la modestie et piété que l'on doit porter au saint Sacrement lorsqu'on l'accompagne.

1^{er} mai. Ce que l'on doit faire pour le bien des malades en accompagnant le saint Sacrement.

5 juin. Sur les principaux motifs qui ont porté N.-S. à instituer le saint sacrement de l'Eucharistie.

12 juin. Des pensées que l'on aura ou peut avoir pendant la procession.

20 juin. De ces paroles de saint Jehan où Dieu dit : *Je vous ay donné exemple. Faites aux autres comme je vous ay fait.* C'est-à-dire que chacun de la compagnie en sa condition doit servir d'exemple aux autres.

3 juillet. Sur le motif que chascun se doit proposer lorsqu'il prétend donner exemple.

10 juillet. Sur quelles actions on est obligé de donner bon exemple.

17 juillet. Sur la perte que font ceux qui ne viennent point à la compagnie avec assiduité.

7 août. Des grandeurs et merveilles (*sic*) de la sainte Vierge en son assention (*sic*).

14 août. Que nous devons renouveler nos intentions conformément à l'esprit de ceste compagnie.

21 août. De l'obligation que tout le monde a d'accompagner le saint Sacrement lorsqu'on le porte aux malades, particulièrement les confrères de cette compagnie.

4 septembre. Sur le soing que nous devons prendre de faire les œuvres de miséricorde spirituelle.

6 novembre. En quoy consistent les œuvres de miséricorde.

13 novembre. Ce qu'il faut faire pour enseigner les ignorants.

20 novembre et 4 decembre. [Ce qu'il faut faire] pour consoler les affligés.

1654. — 2 janvier. Adresser ses intentions à Dieu.

8 janvier. D'entendre la messe journellement.

15 janvier. Quelle révérence on doit avoir lorsqu'on rencontre le saint Sacrement ès rues.

28 janvier. La modestie qu'on doit avoir en entrant dans l'église. Qu'on doit saluer le saint Sacrement.

5 mars. Quel ordre on doit tenir d'accorder les différens et empêcher les querelles.

23 avril. La vertu en général. La définition de la vertu.

7 mai. Sur la foy.

14 mai. Sur l'espérance.

21 mai. Sur la charité.

4 juin. Sur les vertus morales.

3 juillet. En quoy consiste l'esprit de la compagnie du saint Sacrement.

9 juillet. Combien il est important que chaque [membre] particulier scache les statuts, exercices et résolutions de la compagnie.

16 juillet. Combien il est important de garder le secret de la compagnie et de ce qui se traite en icelle.

23 juillet. Combien il est important de se trouver assidument à la compagnie.

6 août. Qu'il est mieux de ne s'engager point dans une compagnie que de ne faire point ce à quoy elle oblige.

13 août. Le grand bien qu'il y a d'exécuter exactement ce qui est porté par les statuts de la compagnie.

20 août. Le dommage qu'encourent ceux qui négligemment n'observent les statuts d'une compagnie.

1^{er} octobre. L'importance de renouveler l'esprit de grâce qui a porté ung chacun à s'enroller dans la compagnie.

8 octobre. La force de pratiquer les exercices des statuts de la compagnie et le moyen de l'obtenir.

21 octobre. L'obligation qu'un chacun des confreres a de persévérer dans l'esprit de la compagnie.

19 novembre. La lampe, simbole de la divinité.

3 décembre. La lampe ardente devant le saint Sacrement signifie Jésus-Christ et sa présence au saint Sacrement de l'autel.

1635. — 7 janvier. La lampe signifiant la royauté du fils de Dieu au sacrement de l'autel et l'honneur que nous lui devons rendre.

13 janvier. La lampe ardente devant le saint Sacrement est un signe mystérieux de la lumière de nostre foy.

4 février. Les fruits provenant de la réception du saint Sacrement, dont le premier est la grace sanctifiante.

7 février. Le second fruit de la réception du saint Sacrement qui est d'esclairer l'entendement.

13 février et 9 avril. Le troisième fruit de la réception du saint Sacrement qui est d'exciter l'espérance et la confiance en Dieu.

15 avril. Le quatrième fruit de la réception du très saint Sacrement qui est d'allumer la charité.

22 avril. Le cinquième fruit de la réception de la sainte eucharistie est d'unir l'âme avec Jésus-Christ.

13 mai. Le sixième fruit de la sainte eucharistie qui est le goust de charité spirituelle.

20 mai. La force que cause la réception du saint Sacrement.

3 juin. Le dernier fruit de la sainte eucharistie qui est de remettre les péchés véniels.

7 juillet. La deuxième des béatitudes : *Bienheureux les débonnaires.*

15 juillet. La troisième béatitude : *Bienheureux ceux qui pleurent d'autant qu'ils seront consolés.*

22 juillet. *Bienheureux sont ceux qui ont faim de la justice parce qu'ils seront rassasiés.*

29 juillet. *Beati misericordes quoniam misericordiam consequentur*

19 août. *Bienheureux sont les purs de cœur parce qu'ils verront Dieu.*

26 août. *Bienheureux sont les pacifiques parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.*

9 septembre. Sur la dernière béatitude : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution parce que le royaume des cieux est à eux.*

22 octobre. La première demande de l'Oraison dominicale.

1656. — 20 janvier. [La seconde demande de l'Oraison dominicale] : *Que le royaume de Dieu nous advienne.*

10 février. La troisième pétition : [La volonté de Dieu soit faite].

17 février. La quatrième pétition : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

2 mars. La cinquième pétition : *Et nous remettez nos offenses comme nous remettons à ceux qui nous ont offensés.*

20 avril. La sixième demande : [Ne nous induisez point en tentation].

19 mai. La dernière demande du *Pater* : [Délivrez-nous du mal].

1^{er} juin. La salutation angélique.

9 juin. Des dispositions pour célébrer la feste du saint Sacrement.

6 juillet. Les obligations qu'impose le baptême aux chrétiens.

13 juillet. Les obligations de nous acquitter de la promesse que nous avons faite au baptême.

24 août. Sur le *Credo in Deum*. Sur la profession de foi que fait le chrétien dans le baptême.

7 septembre. Les trois cérémonies après que le baptême est fait et que dénotent les dites trois cérémonies.

12 octobre. Les effets du baptême.

9 novembre. Sur les cérémonies de la confirmation.

16 novembre. Sur les effets de la confirmation.

1657. — 4 janvier. L'institution du saint Sacrement.

11 janvier. La gloire que reçoit au saint Sacrement l'humanité du fils de Dieu.

15 février. La complaisance de Dieu de converser avec les hommes.

1^{er} mars. L'obligation de fréquenter la sainte communion.

5 avril. La ferveur du désir de l'amour enflammé de l'époux que l'âme croit voilé dans le Sacrement.

10 mai. La deuxième cause qui nous porte à communier : la guérison de notre propre infirmité.

8 juin. Troisième cause : l'indulgence des péchés véniels.

5 juillet. Quatrième cause : soulagement pour soutenir le poids de la tribulation.

12 juillet. Cinquième cause qui nous porte à communier : le moyen d'obtenir quelque grace et bénéfice.

2 août. Sixième cause de la communion : action de grâce pour les bienfaits reçus.

9 août. Septième cause : la louange de l'honneur de Dieu et de ses saints.

23 août. Huitième cause : la compassion du prochain, n'y ayant rien de plus efficace pour le salut des vivants que la compassion des morts.

4 octobre. Touchant la neuvième cause, qui est pour garder une continuelle mémoire de la passion [de Jésus-Christ] et de son amour infini.

11 octobre. La dixième cause, qui est que l'âme puisse être purgée des vices de la concupiscence ou passions désordonnées.

18 octobre. La onzième cause, qui est que la fréquente communion est un remède pour éviter et être délivré des peines du purgatoire.

23 octobre. La douzième cause, qui est que la sainte eucharistie nous fait un même esprit avec Jésus-Christ.

15 novembre. La première consolation pour ceux qui communient fréquemment, qui est la plénitude de la foy.

22 novembre. La deuxième consolation, qui est une espérance certaine de la pitié divine.

6 décembre. La troisième consolation, qui est la faveur de la charité envers Dieu et le prochain.

13 décembre. La quatrième consolation : *Pax unitatis Ecclesie quam digne communicaturus habere debet.*

1658. — 3 janvier. Le grand bien qui provient à ceux qui sont appelés en notre compagnie.

10 janvier. De l'esprit de la compagnie.

17 janvier. La cinquième consolation : *Memoria passionis Christi quam anima devota colere debet.*

24 janvier. La sixième consolation. (1).

(1) Un blanc dans le manuscrit.

14 février. Les causes qui nous peuvent empêcher de venir à la compagnie.

21 février. Sur la charité mutuelle que doivent avoir les confrères.

11 avril. Les fruits que l'on doit tirer de la résurrection.

9 mai. La septième consolation, qui consiste en la chasteté et pureté d'ame et de corps.

16 mai. [La huitième consolation] : *Amaritudo compassionis erga Christum et contritio cordis.*

23 mai. La neuvième consolation : *Splendor bonorum operum.*

6 juin. Le fervent désir de recevoir le saint Sacrement.

4 juillet. *Nous ne pouvons pas servir à deux maîtres* (en saint Mathieu, ch. VI).

11 juillet. *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de la parole qui sort de la bouche de Dieu* (en saint Mathieu, ch. IV).

18 juillet. *Là où est notre trésor, là même est notre cœur* (en saint Mathieu, ch. VI).

1^{er} août. *Prenez garde de ne pas faire vos actions devant les hommes pour leur plaisir, car notre Père celeste ne vous en récompensera pas* (en saint Mathieu, ch. IV).

8 août. *Lorsque vous faites l'aumône, ne faites point passer la trompette devant, comme les hypocrites* (en saint Mathieu, ch. VI).

14 août. *Quand nous priions, nous ne ferons pas comme les hypocrites qui se plaisent à prier dans les synagogues et les places publiques* (en saint Mathieu, ch. VI).

22 août. *Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas comme les hypocrites* [Saint Mathieu, ch. VI].

3 octobre. *Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés* (Saint Mathieu, ch. VII).

10 octobre. *De la même mesure que nous mesurerons, on nous mesurera* (en saint Mathieu, ch. VII).

17 octobre. *Pourquoi regardez vous le festu qui est dans l'œil de votre frère, mais n'apercevez pas un chevron qui est dans votre œil* (en saint Mathieu, ch. VII).

7 novembre. *Donnez et il vous sera donné* [Saint Mathieu, ch. VI].

14 novembre. *Entrez par la porte étroite* (en saint Mathieu, ch. VII).

21 novembre. *Donnez-vous garde des faux prophètes* (en saint Mathieu, ch. VII).

1649. — 9 janvier. La réponse que fit N.-S. à la sainte Vierge : *Nesciebatis quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse.*

23 janvier. L'obligation qu'on a de visiter les malades.

13 février. Sur ce qu'on doit faire fructifier la parole de Dieu.

20 février. L'exemple du centenier nous montre l'obligation que nous avons de pourvoir aux nécessités spirituelles et corporelles de nos domestiques.

6 mars. Sur l'histoire du mauvais riche : que c'est une pratique très dangereuse que celle de prendre ses plaisirs dans ce monde.

2 avril. L'évangile nous apprend que la persévérance est nécessaire dans la pratique des bonnes œuvres.

17 avril. Sur ce que nous devons ressusciter spirituellement conformément à J.-C.

1^{er} mai. Jésus-Christ a porté la paix au monde dans la résurrection.

15 mai. Notre Seigneur a porté la paix dans ce monde après sa résurrection.

40 juillet. En quoi consiste la perfection des chrétiens. Sur les paroles : *Quærite primum regnum Dei et hæc omnia adjicient vobis* [Saint Mathieu, ch. VI].

17 juillet. L'humilité chrétienne qui est le fondement de la perfection.

24 juillet. La mansuétude. Sur ces paroles de N.-S. : *Ediscite a me quia mitis sum et humilis corde* [Saint Mathieu, ch. XI].

7 août. L'Assomption de Notre-Dame.

21 août. L'obligation qu'a la Compagnie de garder le secret.

9 octobre. La manière d'instruire les prisonniers utilement.

16 octobre. La façon avec laquelle il faut faire la visite des malades.

13 novembre. L'obligation que chaque chrétien a d'imiter la vie de Notre Seigneur.

20 novembre. En quoi les chrétiens sont plus particulièrement obligés d'imiter N.-S.

1660. — 8 janvier. L'obligation qu'ont les chrétiens de dresser leurs actions à la gloire de Dieu, à l'occasion des paroles que dict Notre Seigneur à sa mère et à saint Joseph dans l'évangile de dimanche prochain : *Ne savez vous pas qu'il me faut vacquer aux affaires de mon père?* [Saint Luc, ch. II].

15 janvier. La véritable dévotion des chrétiens consiste à observer exactement les commandements de Dieu sur ces paroles de la sainte Vierge aux serviteurs du festin de Cana : *Faites tout ce qu'il vous dira* [Saint Jean, ch. II].

22 janvier. Le motif pour les chrétiens de faire de bonnes œuvres et de l'obligation que Dieu s'est imposée de les récompenser par ces paroles de l'évangile de dimanche : *Appelez les ouvriers et rendez leur la récompense* [Saint Luc, ch. XIX].

12 février. Quels motifs a eu l'Eglise d'ordonner à ceux qui com-

munient ces paroles du centenier : *Domine non sum dignus...* [Saint Mathieu, ch. VIII].

19 février. Les maux que produisent les plaisirs de ce monde en la vie future et les biens que produisent les afflictions temporelles sur ces paroles d'Abraham dans l'évangile de jeudi prochain : *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua* [Saint Luc, ch. XVI].

8 avril. Les marques d'une vraie resurrection.

22 avril. Il importe au chrestien (*sic*) de souffrir parfois des paines et desolations pour attirer par sa patience des consolations du ciel.

1661. — 13 janvier. L'obligation que nous avons du don de la lumière de la foy.

20 janvier. La foy accompagnée de dilection et d'operation.

3 février. La pratique des frequents actes de foy durant la journée.

10 février. Que chaque fidelle doit se considérer comme un ouvrier que le Seigneur a envoyé en sa vigne et considérer toute cette vie comme le travail d'une journée, duquel l'ouvrier doit s'acquiter fidèlement pour recevoir la recompense.

4 mars. De quelles armes le chrestien se doit servir contre les tentations, à l'exemple du fils de Dieu tenté par le démon dans le desert.

7 avril. Le mistere de la resurrection. Le sujet sera pris sur ces paroles de l'apostre saint Pol : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite* [Col., III].

6 mai. Sur ces paroles de saint Luc aux *Actes des Apôtres* : *Per dies quadraginta apparens eis* [Ch. I].

18 mai. La nécessité et utilité de l'oraison.

2 juin. Sur le don de piété.

..?.. juin. Des dispositions intérieures et extérieures pour assister à la procession.

14 juillet. Sur ces paroles de l'Evangile à la Magdeleine : *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum* [Saint Luc, ch. VII].

21 juillet. [Sur] ces paroles de l'Evangile : *Redde rationem villis tuis* [Saint Luc, ch. XVI].

1^{er} août. [Sur ces paroles de l'Evangile] : *Videns civitatem, flevit super illam* [Saint Luc, ch. XIX].

11 août. [Sur] ces paroles de l'Evangile : *Deus, propitius esto mihi peccatori* [Saint Luc, ch. XVIII].

6 octobre. Les motifs d'aymer Dieu : Il nous a faits pour l'aymer.

13 octobre. Motif de l'amour de Dieu : le commandement qu'il en fait.

... novembre. Autre motif d'aymer Dieu : la bonté de Dieu.

1662. — 3 février. Sur le péché d'oisiveté conformément à ces paroles de l'Evangile de la septuagésime : *Quid hic statis tota die otiosi?* (Math., XX).

16 février. Sur les moyens de bien sanctifier le jeûne.

2 mars. Des moyens de se transfigurer.

9 mars. Le deguast que fait le démon dans une âme qu'il possède.

13 avril. Sur le rapport du mystère de la resurrection avec le mystère de l'eucaristie, en ce que la resurrection est un mystère de vie nouvelle et pareillement l'eucaristie est un sacrement de vie et qui opère une nouvelle vie.

20 avril. Sur le second rapport sur les deux mystères de la vie et de la grâce.

4 mai. Sur les rapports du mystère de la resurrection et de celui du très saint Sacrement. De l'eucaristie pour la vie de la gloire.

18 mai. Sur les dispositions de la venue du saint Esprit.

... juin. Sur ces paroles : *Desiderio desideravi hoc pascha* (1) *manducare vobiscum*, prises de l'Evangile de saint Luc [ch. XXII].

7 juin. *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* [Saint Jean, ch. XIII].

13 juillet. *Arbor bona bonos fructus facit* (en saint Mathieu, ch. VII).

17 août. Sur la feste de saint Barthélemy, apostre.

7 septembre. Sur la Nativité Nostre Dame.

13 octobre. [De] l'obligation que l'on a de faire l'aumône au temps de la cherté.

9 novembre. Des recompenses que Dieu a promis[es] à ceux qui font l'aumosne.

16 novembre. Sur le grain de moutarde qui donne appétit pour le corps. De mesme le royaume des cieux considéré comme appétit pour la viande de l'âme qui est Dieu.

23 novembre. Sur le martire de saint André.

7 décembre. Des obligations que nous avons de rendre grâces à Dieu des grâces receues pendant l'année et de demander pardon du peu de coopération.

1663. — 10 janvier. Les paroles de l'Evangile : *Faites tout ce qu'il vous dira* [Saint Jean, ch. II] (2).

17 janvier. La conversion miraculeuse de saint Paul.

1^{er} février. L'Evangile du jour. Du centenier.

(1) Neutre invariable. Voy. Du Cange.

(2) Cf plus haut sous la date du 15 janv. 1660.

9 février. Sur les paroles de l'Evangile à la Cananéenne : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus* [Saint Mathieu, ch. XV].

... février. Sur les paroles de l'Evangile : *Erat quidam mendicus nomine Lazarus cupicus saturari de micis* [Saint Luc, ch. XVI].

1^{er} mars. La reflexion sur l'Evangile de la veuve de Naïn.

5 avril. Qu'il est important à toute sorte d'estas de faire l'oraison mentale.

12 avril. De la manière de faire l'oraison.

18 avril. La fidélité pour faire l'oraison mentale.

3 mai. Les fruits de l'oraison mentale.

10 mai. Les empeschements de l'oraison mentale.

17 mai. Par quelles vertus principales on doit honorer Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel.

1^{er} juin. Qu'il est important de prendre un directeur pour la vie spirituelle.

7 juin. Les qualités d'un bon directeur.

5 juillet. L'explication de ces paroles : *Discite a me quoniam mitis sum et humilis corde* [Saint Mathieu, ch. XI].

9 août. Les paroles de saint Pol : *Qui gloriatur in Domino? Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat* [II Cor., ch. X].

16 août. Sur ces paroles de Nostre-Seigneur : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* [Saint Luc, ch. XIV].

22 août. Les motifs que nous devons avoir pour accompagner le très saint sacrement de l'autel.

6 septembre. *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, detrimentum vero suæ animæ patiat* [Saint Mathieu, ch. XVI].

4 octobre. L'explication de cette première œuvre de miséricorde spirituelle en ces mots : *Corriger ceux qui peschent, peccantes corriger* [Saint Jacques, ch. V].

11 octobre. Sur la seconde œuvre de miséricorde : *Enseigner les ignorans* [Rom., ch. I].

17 octobre. Sur la troisième œuvre de miséricorde spirituelle : *Bien conseiller ceux qui sont en doute* [Rom., ch. XIV].

15 novembre. Sur la quatrième œuvre de miséricorde spirituelle : *Prier pour le salut du prochain* [Saint Jacques, ch. V].

22 novembre. [Sur la cinquième œuvre de miséricorde] : *Corriger les desbauchés* [I Tim., ch. V].

STATUTS

LIVRE DE LA COMPAGNIE DU SAINT SACREMENT ETABLIE A LIMOGES
CE 21 FEBVRIER 1647 (1).

Statuts de la compagnie du saint Sacrement établie à Paris par permission du Roy, au mois de mars 1630 (2).

La principale fin de la compagnie sera de dresser son intention et former ses actions, soit ensemblement soit en particulier, chacun selon son pouvoir et condition, pour la gloire de Dieu, et spécialement de rendre un particulier hommage, culte et reverence à la sainte eucharistie.

De l'estat de la compagnie. — 1. La compagnie sera composée de prelatz, ecclesiastiques seculiers, seigneurs, gentilshommes et personnes de toutes qualités que l'on trouvera propres à travailler pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, selon l'esprit de la compagnie.

2. Neuf d'entr'eux seront esleus et choisis pour estre l'un supérieur, l'autre directeur, six conseillers et le neufviesme secretaire ; lesquelz pourront estre tous indifferemment ecclesiastiques ou seculiers, sauf le directeur qui sera tousjours ecclesiastique.

3. Le directeur pourra exercer la charge du supérieur en son absence, comm'aussy le supérieur celle du directeur, pourveu qu'il soit ecclesiastique.

(1) Le cahier est précédé de la formule sacramentelle : *Jesus, Marie, Joseph. Loué soit le très saint sacrement de l'autel pour jamais.*

(2) D'après l'étude du P. Ch. Clair, citée en tête de ces extraits, la compagnie de Paris fut projetée par le duc de Ventadour dès 1627, mais ne trouva réellement forme qu'au commencement de 1630. Encore le registre de ses assemblées ne commença-t-il d'être tenu qu'à partir de juillet.

Devenue importune au clergé séculier par le zèle de ses membres, suspecte au pouvoir royal par le silence et le mystère dont elle entourait ses actes, cette compagnie finit par se dissoudre au cours de l'année 1665. Vingt ans plus tard (1684), un de ses membres, René II de Voyer d'Argenson, rédigea ses annales en s'aidant des procès-verbaux d'assemblées et des mémoires de M. du Belloy. Ce sont ces annales qui composent, comme nous l'avons dit, le ms. franc. 14489 de la Bibliothèque nationale. Quant aux statuts, reproduits ici, ils sont plus particulièrement l'œuvre du P. de Condren.

4. Le supérieur présidera en l'assemblée (*sic*), proposera les choses dont il sera question de délibérer, et après avoir pris et recueilly les voix, il prononcera selon la pluralité.

5. Le directeur fera les prières au commencement et à la fin de chacune assemblée, aura le soing de faire que l'esprit de la compagnie soit conservé en sa pureté et d'en faire observer les statutz. En l'absence du directeur, le plus antien conseiller ecclésiastique et, à son deffaut, le plus antien prestre en reception fera les prières.

6. Le plus antien conseiller présidera en l'assemblée en l'absence des supérieur et directeur, et l'antienneté se prendra [du jour] de la réception en la compagnie.

7. Le secrétaire sera soigneux d'enregistrer les noms de ceux qui seront receus en la compagnie, comm'aussy les résolutions qu'on y aura prises, et tiendra registre des affaires qui se traicteront et résoudront en lad. compagnie.

8. Tous les trois mois l'on procédera à l'eslection des officiers qui néantmoins pourront estre confirmés et continués pour autant de temps seulement. Le secrétaire aura soing d'en avertir la compagnie huit jours avant (*sic*) qu'on procède à l'eslection des dicts officiers, afin que chacun ayt loisir d'y penser.

9. Avant que procéder à l'eslection qui se fera par billetz, l'on invoquera l'assistance du saint Esprit et chacun mettra son billet dans un coffre destiné à cette fin. Chacun ayant porté son billet, les supérieur, directeur et secrétaire, accompagnés de deux antiens conseillers, ecclésiastique et séculier, ouvriront le coffret et déclareront celuy qui aura le plus de voix.

10. Le supérieur n'aura que sa voix aux eslections ; et lorsque les voix se trouveront esgales, les nommés seront tirés au sort.

11. Le lieu de l'assemblée, au cas qu'il n'y en ayt point d'arresté, sera choisy par celuy qui y présidera, et chacun sera soigneux de s'y rendre à l'heure indicte, s'il n'a quelque empeschement legitime.

12. L'on s'assemblera toutes les semaines une fois, qui sera d'ordinaire le jeudy, pour le respect que la compagnie porte au saint sacrement institué en ce jour. Que s'il se rencontre quelque feste (ce que le directeur prévoira), le supérieur donnera tel autre jour à la compagnie qu'il trouvera à propos, et les premiers arrivés s'occuperont à la lecture de quelque livre spirituel.

13. Sur les deux heures se fera l'ouverture de l'assemblée par la prière ; puis le supérieur commencera (*sic*) à parler de ce qu'il jugera plus nécessaire et en demandera l'avis à chacun de la compagnie.

14. Ceux qui auront quelque chose à proposer en demanderont (*sic*) licence au supérieur [et] desdairont succinctement et sans exagération ce qu'ilz auront à proposer.

15. L'on ne parlera à l'assemblée que des choses concernans la gloire de Dieu et le salut du prochain. Et quant aux propositions d'aumosnes, les proposans en feront des billetz ou mémoires, avec noms et domiciles, qu'ilz mettront dans le petit coffret ; duquel le supérieur ou celui qui présidera en l'assemblée les tirera avant l'ouverture de lad. assemblée, pour voir s'il y a quelque chose qui mérite prompt expédition. Auquel cas il en fera à l'instant proposition à l'assemblée. Et pour le regard des autres aumosnes moins pressées, il remettra à les proposer à l'issue de l'assemblée, soit à la compagnie soit aux conseillers, pour en estre informé et en délibérer à la prochaine assemblée.

16. Si quelqu'un (*sic*) désire estre admis à la compagnie, il sera adressé au supérieur, lequel prendra du temps pour en informer et en faire son rapport à l'assemblée, huit jours avant que résoudre sa réception, pour en estre pendant ce temps plus amplement informé. Et sy l'on donne advis de quelque chose qui le puisse exclure, il sera remis à un autre temps ; sinon il sera reçu à la prochaine assemblée.

17. Si messeigneurs les évesques en leurs diocèses, messieurs les gouverneurs en leurs gouvernemens ou quelques personnes pieuses habituées es villes de ce royaume, ont dévotion de former en leurs villes une semblable compagnie, les statutz et exercices [de la notre] leur seront charitablement communiqués, s'il est jugé à propos par cette compagnie, aux conditions qu'on ne pourra donner aucune communication desd. statutz pour ériger une semblable compagnie à celle-cy que par l'advis et consentement de cette dicte compagnie de Paris, comme mère et source de toutes les autres. Et seront priés les confrères de vouloir garder le mesme esprit de cette dite compagnie.

18. Ceux qui auront esté receus dans les autres compagnies seront receus à celle de Paris et y auront voix délibérative en apportant des lettres où soit apposé le cachet de leur compagnie, signées du supérieur ou de celui qui y présidera, lorsqu'ilz en partiront. Comme aussy seront priées les autres compagnies d'admettre réciproquement ceux de cette compagnie [de Paris] qui se trouveront en leurs villes aux conditions susdites.

19. Tous les ans se fera une assemblée generale et extraordinaire de ceux qui se trouveront en cette ville [de Paris], à scavoir le jeudy devant le dimanche des Rameaux, pour voir et recognoistre si l'esprit de la compagnie a esté gardé pendant l'année ; si

non le réformer s'il s'y trouve du manquement ; comme aussy pour adviser aux moïens que devront tenir tous les confrères, chacun selon son pouvoir, à pratiquer extraordinairement de bonnes œuvres pendant la semaine sainte et feste de Pasques, après avoir randa les devoirs à sa paroisse. Et ne se rassembleront lesd. confrères que le jeudy d'après Pasques.

20. Si quelqu'un (*sic*) désire entretenir la compagnie au lieu de la lecture spirituelle accoustumée, il le pourra faire et en demander licence au supérieur qui [le] luy pourra permettre pour l'assemblée suivante, afin qu'il se trouve prest à parler par forme de devis et colloque spirituel (1) et non par voye de prédication ou exhortation.

21. Et d'autant que, pour maintenir la compagnie dans l'esprit avec lequel elle a esté formée, il importe de n'y point souffrir de confrères qui ne vivent fort chrétiennement, chacun selon sa condition, il a esté résolu que sy quelqu'un d'entr'eux ne se comporte en bon chrétien et confrère, il sera adverti charitablement par le directeur de la compagnie. Et s'il ne profite de cet avertissement, le directeur priera le supérieur de le vouloir assister pour faire tous deux ensemble une seconde prière et admonition. Et sy le confrère ne profite de tout cela, le supérieur assemblera tous les officiers pour adviser conjointement aux moïens plus doux et efficaces, afin de remettre le confrère au bon chemin. Que sy après tout cela ce confrère demeure obstiné et le cas le requiert, le supérieur pourra proposer à toute la compagnie le faict dont il sera question, afin qu'elle en délibère plainement et que, si besoin est, il soit rayé du livre de la compagnie, avec néanmoins grande prudence.

Des exercices. — 1. Tous les matins, chacun de la compagnie dressera son intention à rechercher en ses œuvres la gloire de Dieu, invoquant à cet effect l'assistance du saint Esprit par l'intercession de la sainte Vierge.

2. Ceux de la compagnie auront soing d'assister tous les jours au saint sacrifice de la messe avec grande humilité et sentiment de la présence de Jésus-Christ.

3. Quand on rencontrera le saint sacrement porté aux malades, si l'on est en carrosse ou à cheval l'on mettra pied à terre pour l'adorer ; et si l'on se void (*sic*) maistre du carrosse ou en compagnie de laquelle on se puisse aisément séparer, on l'accompagnera jusques à la maison du malade ou au retour jusques dans l'église.

(1) Ce sont ces devis et colloques spirituels dont nous donnons ci-dessus l'énoncé pour la compagnie de Limoges.

4. Ceux de la compagnie se souviendront, toutes les fois qu'ilz entreront en quelque église où repose le très auguste saint sacrement, de l'aller adorer avant toutes choses.

5. Au jour du très adorable sacrement l'on assistera à la procession révéremment, et durant l'octave l'on entendra, si faire se peut, les sermons ; et aussy l'on prendra quelque temps pour faire oraison devant le saint sacrement.

6. L'on fera en sorte que la très sainte eucharistie soit décemment et révéremment tenue dans les églises des terres dont l'on est seigneur ; [et que] devant laquelle il y ayt, jour et nuict, une lampe allumée, s'il y a de quoy l'entretenir.

7. Tous les dimanches, quelques-uns de la compagnie communieront par l'ordonnance du supérieur à l'intention d'icelle, et s'emploieront durant la semaine, autant qu'il leur sera possible, aux œuvres qui seront plus agréables à Dieu.

8. Ceux qui communieront veilleront, le long de la semaine, autant qu'ilz pourront, pour recognoistre les choses où Dieu est le plus offensé (*sic*) et le rapporteront à la compagnie pour adviser aux moyens qu'il y aura d'y remédier ; et mesmes feront récit des choses plus signalées qu'ilz auront reconnu s'estre passées à la gloire de Dieu.

9. Ilz visiteront quelques hospitaux ou prisons, [les] pauvres necessiteux et honteux, pour apporter les consolations qu'ilz pourront aux malades, prisonniers et nécessaireux. Et par le rapport qu'ilz feront à la compagnie de l'estat des prisonniers, l'on advisera s'il y en a quelqu'un que l'on puisse faire sortir par prières ou par argent.

10. Si quelqu'un parle irrévéremment ou se promène dans l'église, l'on tachera avec discretion et prudence de le remettre dans le devoir et révérence que l'on est obligé de rendre au lieu et à la présence de Dieu que l'on y doit adorer.

11. Et pour ce que Dieu est grandement deshonoré, au siècle où nous sommes, par les athées, diistes (*sic*), libertins, hérétiques et schismatiques, jureurs et blasphémateurs du saint nom de Dieu et autres impies, l'on taschera par remonstrances charitables et bons exemples de les ramener dans le bon chemin, et s'ilz se rendent incorrigibles, les menacer des magistras et mesmes les en advertir.

12. Quand on se trouvera en la compagnie des personnes qui parlent avec mespris des choses saintes et sacrées et tourneront (*sic*) en dérision les parolles de la sainte Escriture, comme aussy parleront mal de nostre saint père le pape, des prelatz ecclésiastiques et religieux, du roy et des magistratz, on les reprendra doucement et discrettement.

13. Si l'on se rencontre avec des personnes insolentes qui tiennent des propos sales et indiscretz, l'on taschera doucement à leur faire cognoistre que telles actions sont desplaisantes à Dieu et aux gens de bien, pour les en advertir.

14. L'on aura soing de faire bien instruire sa famille et que les personnes qui en dépendent soyent et paroissent vertueux, et tous autres en leurs mœurs et conversation [autant] que ceux du commun.

15. Chacun aura soing ès lieux qui dependent de luy de faire en sorte que les curés ou leurs vicaires donnent une bonne instruction à leurs parroissiens, et sur toute chose que les enfans en leur bas aage (*sic*) soyent bien cathéchisés, et aussy d'accorder leurs différentz autant que faire se pourra, et mesmes empescher que l'on aille aux tavernes, au moins les jours des festes pendant le service divin.

16. Tous ceux de la compagnie auront soing, aultant qu'ilz pourront, de faire abhorrer et fuir les querelles et duelz à leurs enfans et à ceux qui dependent d'eux. Et quand quelque querelle viendra à leur cognoissance, s'ilz ne la peuvent accorder ilz auront soing d'en donner advis à ceux qui auront pouvoir d'y remedier, et cependant empescher de tout leur pouvoir qu'ilz ne se battent.

17. Le coffret dont a esté parlé pour recevoir les billetz de l'eslection des officiers, servira aussy pour recevoir les charités de ceux de la compagnie. Et sera led. coffret mis sur une table du lieu où se fera l'asssemblée, pour en estre les deniers qui s'y trouveront employés aux œuvres de charité qui se présenteront par l'ordre de la compagnie.

18. Si quelqu'un de la compagnie tombe (*sic*) malade, il fera advertir le directeur ou autre de la compagnie pour en estre visité, consolé et assisté des prières, en général et en particulier.

19. S'il arrive le decedz de quelqu'un de la compagnie et que le directeur en soit adverti, il le fera scavoir à la compagnie afin que les prestres disent une messe pour le repos de son ame et que les autres communient à son intention.

20. Tous les premiers jeudys des mois, l'on fera lecture des statutz et exercices de la compagnie y contenus, qui tiendront lieu de la lecture spirituelle qui se faict au commencement de l'assemblée, et seront exhortés tous les confrères de s'y trouver.

21. L'on n'entend pas que les susd. articles et reiglement obligent personne à les observer sur peyne d'aucun péché, mais que chacun s'efforce de les suivre pour rendre gloire à Dieu et edifier son prochain.

22. De tous les susd. articles, les principaux et fondamentaux

ne pourront à l'advenir estre changés ny altérés pour quelque cause que ce soit. Et si quelque accident inopiné et très important obligeoit quelques-uns de la compagnie à proposer d'innover quelque chose sur quelqu'un d'iceux, en ce cas l'on n'y pourra toucher qu'avec mure et grande cognoissance de cause et après que les supérieurs en auront eu advis de toute la compagnie, tant des présens que des absens et particulièrement des plus anciens qui ont assisté les premiers à former l'esprit de la compagnie.

Résolutions de la compagnie du saint sacrement. — 1. Les prières de l'ouverture de la compagnie seront les hymnes *Veni creator* et *Pange lingua*, avec les oraisons ordinaires, et à la fin le psalme *Laudate Dominum omnes gentes*, avec une antienne à la Vierge selon le temps de l'Eglise, et la prière pour le roy.

2. Deux de la compagnie, l'un ecclésiastique, l'autre laïque, seront députés, toutes les semaines, pour dire la messe et communier les dimanches au nom d'icelle et faire la distribution des aumones tant aux prisons qu'ailleurs, selon l'ordre qui leur est donné.

3. Lesquelz députés visitant les prisonniers iront avant toutes choses en la chapelle adorer le saint sacrement, s'il y repose, pour luy offrir les aumônes et tous les biens qu'ilz y trouveront à faire de la part de la compagnie, — et s'informeront sy les condamnés jouissent du bénéfice qu'on leur a procuré, de pouvoir adorer le très saint sacrement avant qu'ilz soient menés au supplice, pour en faire garder la pratique.

4. Les députés aux prisons ne rapporteront à la compagnie les mémoires qu'ilz auront pris des prisonniers et principalement de ceux qui sont accusés de crimes, que premièrement ils ne les aient examinés bien particulièrement et n'ayent parlé aux parties desd. prisonniers, sy faire se peut, afin d'estre pleinement informés du subject de leur emprisonnement.

5. Les députés en l'église Nostre-Dame offriront les soubmissions et devoirs de toute la compagnie à la sainte Vierge, à laquelle son intention est de rendre par eux une singulière vénération, culte et amour. Et honoreront aussy et pareillement les saintz dont les sacrées reliques y sont conservées. De là iront à l'Hostel-Dieu visiter et consoler les malades et les disposer à faire confession générale.

6. Trois prestres de la compagnie seront nommés, de trois mois en trois mois, pour confesser les prisonniers aux grandes festes, aux premiers dimanches des mois et aux festes de Nostre-Dame, attendu que les religieux sont, auxd. jours, assez occupés en leurs maisons.

7. Pour passer la semaine sainte avec plus de révérence et de dévotion à la passion de Nostre-Seigneur, tous communieront, le jeudy saint, jour de l'institution du saint sacrement. Et quant aux autres jours de lad. semaine sainte, deux de la compagnie seront, chacun desd. jours, à faire prières devant le saint sacrement pour l'Eglise, le roy et la compagnie.

8. Pour passer aussy le jour de la feste du saint sacrement avec plus de révérence et de dévotion, comme estant la feste de la compagnie, tous communieront aud. jour et au jour de l'octave. Et quant aux autres jours de la semaine, deux de la compagnie communieront chacun desd. jours et prieront pour l'Eglise, le roy et la compagnie.

9. Pour opposer la dévotion aux débauches qui se font pendant les trois jours de dimanche, lundy et mardy du carnaval, la compagnie sera distribuée en trois pour communier, chacun desd. trois jours, ès églises où il y a indulgence, où le saint sacrement sera exposé.

10. A la fin de chacune assemblée, le coffret sera ouvert; et de l'argent qui sera trouvé en iceluy, partie sera délivrée à ceux qui visiteront les prisonniers pour en faire la distribution, et l'autre partie sera employée aux charités ordonnées par la compagnie.

11. Ceux qui sortiront de Paris et seront absens de la compagnie pour quelque temps se souviendront, en prenant congé de la compagnie, de mettre au coffret les charités qu'ilz feroient s'ilz estoient (*sic*) presens, ou à leur retour, selon leur commodité et dévotion.

12. Ceux de la compagnie quy feront voiage prendront une lettre que le secrétaire leur délivrera suivant le formulaire qui en a esté dressé, afin qu'ilz puissent estre receus dans les autres compagnies establies ès villes de ce royaume, et seront tenus, à leur retour, de rapporter les lettres afin qu'elles ne tombent en autre main. Et l'on advertira les autres compagnies de faire de mesme.

13. Aussy, pour plus facilement et seurement faire tenir les lettres qu'ilz escriront, il sera nommé quelqu'un, avec adresse particulière de sa demeure et de sa qualité, pour luy adresser lesd. lettres. Et en cas de décedz en sera nommé un autre.

14. Lorsque la compagnie sera assemblée pour traiter des affaires, sy quelq'un, hormis messeigneurs les évesques, les supérieur et directeur, vient à entrer, personne ne se lèvera de sa place; mais il prendra la première place vuide qu'il trouvera, affin que la compagnie ne soit pas distraite et divertie en cérémonies inutiles.

15. Le secrétaire portera à l'assemblée, le jeudy avant celuy de

l'eslection des officiers et le jour mesme, une carte où seront escritz les noms de tous ceux de la compagnie, afin que chacun puisse eslire ceux que le saint Esprit luy inspirera, dont il apprendra les noms par ce moyen.

16. Le billetz de l'eslection des officiers seront veus, suivant le dixième article des statutz, par le supérieur, directeur et secrétaire et deux conseillers. Après lecture du registre et pendant l'eslection, le plus antien des conseillers lira les billetz des charités qui seront proposées ; et s'il reste du temps, on pourra faire lecture de quelque livre de dévotion ou faire la conférence ordinaire.

17. Le jour de l'eslection des officiers, le secrétaire donnera au supérieur nouvellement esleu un mémoire de ce qui sera deub (*sic*) par la compagnie afin d'y satisfaire le plus tost qu'il sera possible. Et jusques à ce, le supérieur ne recevra aucunes propositions de nouvelles aumosnes et charités, mais seront payées les charges et debtes conformément à la résolution du cinquième de décembre 1640 (1), laquelle sera tousjours escrite au bas des estats des debtes et donnée au supérieur nouvellement esleu.

18. La proposition d'un religieux d'éminent scavoir et probité pour estre reçu en la compagnie, a esté rejetée comme contraire au premier article des statutz qui n'admet en la compagnie que des ecclésiastiques séculiers.

19. Tous les premiers jeudys des mois, on lira les statutz et exercices de la compagnie, après qu'on aura traité des affaires du registre et examiné les billetz qu'on aura trouvés dans le coffret, et non auparavant, afin que la compagnie estant nombreuse, le profit soit plus grand de cette lecture, laquelle tiendra lieu de conférence spirituelle accoustumée, s'il ne reste assés de temps pour la faire. Et si quelqu'un a remarqué du deffault en l'observance d'iceux, il le pourra dire succinctement pour y estre remédié, s'il est jugé à propos. A quoy ne sera employé que demie heure de temps seulement. Et les premiers jeudys après l'eslection, sera adjousté à la lecture des statutz et exercices celle des résolutions.

20. Quand quelqu'un aura accompagné le saint sacrement, il sera bon de le rapporter à la compagnie pour l'edification d'icelle.

21. Les serviteurs et laquais de Messieurs de cette compagnie entreront en la maison où l'on s'assemblera, pour estre catéchisés par les ecclésiastiques, lesquelz seront députés par Monsieur le directeur ; et celuy qui sera député continuera la matière qui aura esté commencée au précédent catéchisme. Sera aussy député un

(1) Cette date prouve que nous n'avons ici qu'une forme retouchée des statuts primitifs.

layque pour empêcher le désordre et escrire les noms des présens, en advertir les maistres et en lire le catalogue à la fin de la compagnie.

22. Le secrétaire advertira la compagnie, le pénultième jedy des mois, de la messe solennelle qui se chante, le jedy suivant, aux Filles de la Magdeleine en l'honneur du saint sacrement que l'on y expose pour réparer les manquemens aux communions faictes pendant le mois, afin que ceux qui auront dévotion y puissent assister. Et seront députés un ecclésiastique et un layque pour s'y trouver au nom de la compagnie et après visiter et consoler les Fillies (*sic*) qui sont aud. lieu de la Magdeleine par les soins de la compagnie.

23. Le secrétaire advertira, tous les derniers jedis des mois, de la procession solennelle qui se fait le jedy suivant en l'église des Billettes en l'honneur du saint sacrement. Et sera député un de la part de la compagnie pour y assister.

24. A esté arresté que doresnavant, aucun autre que de Paris ne sera receu en la compagnie, que préalablement lad. compagnie n'ayt escript à celle qui sera establee au lieu ou à la plus proche demeure du proposé, afin d'estre aseuré de son intégrité et dévotion. Et sera soigneusement examiné s'ils ont des procès ou affaires particulières à Paris, crainte qu'ilz ne disoient estre de la compagnie pour s'en servir en leurs sollicitations, et non pour les motifs qu'il fault avoir pour y estre receu.

25. Le secrétaire se rendra soigneux, dès le commencement du mois de janvier, d'advertir la compagnie que l'on advisé aux moiens d'empescher qu'il ne se vende plus de viande en caresme, ainsin qu'on a faict publiquement et impunément ès années précédentes. A quoy l'on n'a souvent peu donner ordre pour en avoir esté parlé trop tard.

26. Pour empescher que l'esprit de la compagnie ne vienne à se dissiper avec le temps, pour le grand nombre des personnes et des affaires, il a esté résolu qu'à la fin de chaque mois se fera une assemblée des officiers, au commencement de laquelle seront leus par le secrétaire les statutz, exercices et resolutions de lad. compagnie, pour examiner entre lesd. officiers s'il y a quelque chose à désirer en l'exacte observance de chacun article, et en suite lesd. officiers proposeront ce qu'ilz jugeront regarder la conduite de ladite compagnie et la conservation de son esprit, pour estre les choses ainsy proposées et examinées, rapportées à la compagnie par le supérieur, afin qu'il y soit pourveu selon l'advis et délibération d'icelle, le premier jedy du mois suivant, quoy est le jour destiné à la lecture des estatuz (*sic*) et exercices de la compagnie. Et

sera soigneux le secrétaire d'avertir le supérieur, le dernier jendy de chaque mois, de donner aux officiers le lieu, jour et heure de la dite assemblée. Et afin que tous ceux de la dite compagnie puissent contribuer au soin qu'elle a de travailler à la conservation de son esprit par cette assemblée d'officiers, chacun pourra donner son avis, par billet ou de vive voix, au supérieur ou à quelqu'un des officiers, des choses qu'il jugera importantes à la dite compagnie, que (1) le secrétaire tiendra à cet effet advertis de la dite assemblée.

27. L'ouverture de l'assemblée se fera à deux heures et finira précisément à quatre heures durant les quatre mois de novembre, décembre, janvier et février, afin que chacun se puisse rendre en sa maison avant la nuit; aux autres temps à quatre heures et demye, et aux quatre mois de may, juin, juillet et aoust à cinq heures, et l'assemblée ne pourra durer davantage. Et pour cet effet, le secrétaire mettra sur la table ung sable (2) de deux heures qu'il tournera à l'ouverture de l'assemblée, et sera soigneux d'avertir le supérieur lorsque le sable de la pénultiesme demi-heure finira, afin qu'il remette les billetz et propositions restaptes à l'assemblée prochaine et que la dernière demie-heure soit employée toute entière à la conférence, laquelle il a esté resolu de n'interrompre jamais, excepté lorsque l'on fera la lecture des estatuz (*sic*) et exercices, s'il ne reste point de temps. Et (que) l'on recommandera à toute la compagnie de faire la dicte conférence selon que le porte le statut, dans la plus grande simplicité de paroles et de pensées que l'on pourra. Et (que) celui qui aura esté prié par le directeur d'ouvrir la conférence ne pourra parler que durant un quart d'heure, afin qu'il reste un quart heure pour les autres qui voudront dire quelque chose pour le sujet de la conférence et l'édification de la compagnie et selon l'ancienne coustume qu'elle veut estre conservée.

28. Au commencement de chacun mois, le secrétaire fera ressouvenir la compagnie d'exorter [ceux] de leur connoissance qui seront de la dite compagnie, de se trouver aux assemblées le plus souvent qu'il leur sera possible.

29. Pour se préserver de l'artifice de certaines personnes qui sans nécessité demandent l'aumosne et abusent de la facilité qu'ils trouvent en l'esprit de plusieurs, on a résolu que l'on députera tousjours quelqu'un pour s'informer si la charité que l'on demande sera bien employée et sy les personnes à quy on la fera en sont

(1) Ce *que* semble se rapporter au mot *officiers*, à la ligne précédente.

(2) C'est-à-dire un sablier.

dignes. Et afin de s'en acquiter avec moins d'amour-propre, a esté arresté que ce soing ne sera jamais commis à celui quy aura faict la proposition ou donné le billet de l'aumosne.

30. Toutes les propositions qui regardent l'Eglise, quelque ordre religieux, affaires publiques ou la conduite de la compagnie et qui peuvent estre très importantes, ne se feront qu'après en avoir communiqué au supérieur et par son advis, à la prudence duquel on remet, selon l'importance, d'en parler au directeur et officiers. Et pour les propositions d'aumosnes et de charités, suivant l'article dix-septiesme des exercices, elles se feront par billetz qui seront mis au dit coffret pour estre veus et examinés par le supérieur, directeur et conseillers avant la prière. Quant aux autres mémoires et billetz qui seront aportés après la dite prière, ilz seront remis à la prochaine assemblée s'ilz n'estoient de telle importance que le retardement en fut périlleux, et le secrétaire [sera] chargé d'advertir aux occasions les supérieur et directeur des contreventions (*sic*) au présent article.

31. Ceux qui auront esté commis pour informer du contenu aux ditz billetz seront soigneux de le faire promptement et de se trouver de bonne heure, le jeudy suivant, à l'assemblée, afin d'en rendre compte. Sinon, en cas d'empeschement légitime, ilz prieront quelqu'un de la compagnie de le faire pour eux.

32. La compagnie désirant croistre en vertu et fuir toutes les occasions qui y peuvent apporter de l'altération, a arresté que tous les ecclésiastiques et layques qui en dépendent éviteront, autant qu'ilz pourront, de se trouver ès lieux de comédies, farces et autres de semblable conséquence, pour le notable intérêt (?) et dommage que l'on y peut recevoir au préjudice de la gloire de Dieu et de son salut.

33. Le supérieur proposera à l'assemblée des officiers ceux quy se présenteront pour estre receus, auparavant que de les proposer à la compagnie.

34. Ceux quy seront admis en la compagnie seront instruits des exercices et de l'esprit d'icelle ; et sera de la prudence du supérieur de prier et commettre celui qu'il jugera plus propre pour prendre ce soin.

35. Suivant l'article 19 des exercices, lorsqu'arrivera le décès d'aucun de la compagnie, les prestres célébreront la sainte messe et les séculiers communieront à son intention à la première commodité ; et à la fin de la prochaine assemblée on dira un *De Profundis* avec l'oraison en suite des prières qui s'y feront, ce qui sera mandé à toutes les autres compagnies du saint Sacrement établies ès villes de ce royaume, quy seront priées de rendre les

mesmes charitables devoirs et offices pour le salut de l'ame du deffunct, comme il sera faict en ceste compagnie en semblables occasions, dont elles luy donneront advis, pour se conformer et unir d'autant plus d'un mesme esprit de charité.

36. Il a esté arresté que doresnavant (1) on ne recevra plus les billetz des absenz pour l'eslection des officiers en ceste compagnie, et qu'il n'y aura que les présentz en l'assemblée qui puissent donner leurs billetz pour la dicte eslection ; lesquelz billetz des presens le secrétaire ira recepvoir dans le coffret d'un chacun de suite, et comme (2) l'on sera assis, pour empescher le désordre qui pourroit arriver à la dite eslection ; lesquelz par après seront veus et examinés selon l'ordre accoustumé.

(1) Cet adverbe *doresnavant* vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut, à l'art. 24, que les statuts primitifs ont été retouchés.

(2) C'est-à-dire *dans l'ordre où...*

INVENTAIRES DES CHATEAUX

Appartenant aux de Peyrusse des Cars

Ces inventaires, au nombre de neuf, forment un groupe, qui va de 1686 à 1771. Découverts par M. Champeval dans les archives de la famille des Cars, ils m'ont été très obligeamment communiqués par lui, qui m'en a ainsi facilité la publication. Quoiqu'ils ne soient pas de première importance, ils contiennent une série de renseignements qu'un amateur des documents de ce genre ne doit pas négliger. Pour leur donner plus d'intérêt, j'aurai soin d'élucider par des notes les passages qui les réclament, sans toutefois m'attarder à reproduire des explications déjà fournies dans des circonstances analogues ni avoir la prétention de tout identifier, certains mots ne se trouvant dans aucun glossaire.

I. — CHATEAU DE LA RENAUDIE (1686)

L'inventaire forme un cahier in-4° de 28 pages. Le papier est marqué au timbre de la généralité de Bordeaux, et porte au filigrane, dans un cartouche, une fleur de lis sur un nuage qui lance la foudre. Le « chasteau de La Renaudye, paroisse de Saint-Front-la-Rivière, en Périgord », appartenait à « haut et puissant seigneur, Messire Jacques Descars, comte de Saint-Bonnet et seigneur de la présente juridiction ». A sa mort, comparurent, pour la rédaction de l'acte, « haulte et puissante dame Marie du Chastellet, dame douïairière du présent lieu ; hault et puissant Messire François, comte Descars, chevalier, seigneur de Saint-Ybard, d'Aixe et autres places ; haulte et puissante damoiselle Jeane Descars et hault et puissant seigneur, Louis de Rochouard, chevalier, seigneur du Bastimens, comme père légal administrateur

de ses enfans et de deffunte haulte et puissante dame Marie Descars, tous comme héritiers présomptifs ».

Le notaire constate qu'il a « vacqué à la faction du dit inventaire », et « a attesté l'heure de huit heures du matin estre escheüe et après l'avoir cognu à la monstre solaire (1) du présent lieu ».

Le document original, qui fait partie des archives de M. le comte des Cars, m'a été très gracieusement communiqué par M. Champeval, avocat à Figeac.

Inventaire des meubles de la Renaudie, faist au requis de Madame la comtesse de Saint-Bonnet, 1686.

Premièrement, estant à la porte dudit chasteau et sur le pontlevix d'icelluj, nous avons rencontré Thomas Duvaneau, s^r de la Faute, receveur de laditte seigneurie, auquel nous avons fait entendre le subject de nostre transport et réquisition du dit s^r du Fraisse (notaire royal et lieutenant de laditte juridiction)... pour procéder à la facttion de l'inventaire; requis ce que ledit Duvaneau nous a offert et présenté les clef dudit chasteau et d'illec nous a conduis dans icelluj et dang la salle basse. A laquelle porte du corps de logis, au dessous du degré, il y a une porte de fert à grilhes, avec une autre porte de bois par le devant, fermant en clef et de là nous a fait ouverture de la porte de la salle basse, laquelle estoit fermée en clef et ayant entré dans icelle, avons trouvé :

1. Deux tasbles longères (2), faittes en menuiserie à l'entique.
 2. Plus, une autre tasble de menuiserie, faite en auvalle (ovale).
 3. Plus, un timbre de cuivre servant à laver les mains.
 4. Plus, trente deux chaizes de bois, garnies de jons.
 5. Plus, deux grands chenets de fonte, avec une grande tacque (3) à la cheminée de laditte salle.
 6. Plus, deux grands bancs douciers (4), garnis de tapisserie, bleu, jaune et rouge.
 7. Plus, un petit lict de repos.
 8. Plus, un tapit à petit careau, servant à une tasble.
- Et d'illect sommes entrés dans l'office de la ditte salle, où nous avons trouvé :
9. Une tasble ronde, avec ses estrateaux, le tout de menuiserie.
 10. Plus, de vieux armoires, faits à l'entique, de peut de valleu.
 11. Plus, un buffet de menuiserie à l'entique, fait à deux estages.

(1) Cadran solaire. « On appelait autrefois *montre* de l'horloge, le cadran, la platine qui indique les heures » (*Dict. de Tréoux*).

(2) Tables longues et étroites.

(3) « *Tacque*. On ne connaît que sous ce nom-là, en certains endroits de la Champagne, ce que partout ailleurs on appelle *contre-cœur*, qui, selon l'Académie, est une plaque de fer qu'on attache contre le milieu du mur de la cheminée pour le conserver » (*Tréou*.) *Taque* se dit aussi en Lorraine.

(4) Banc muni d'un dos ou *dossier*.

- 12. Plus, un garde à manger de bois, auquel y a une serure.
- 13. Plus, trois meschantes chèzes, deux desquelles sont garnies.
- 14. Plus, quatre planches servant à mettre du fruit.

Et de là sommes entrés dans la cuisine, la porte d'icelle double, bien ferré, avec sa serure, deux verouils par le dernier ; ajant entré, avons trouvé, à la cheminée d'icelle :

- 15. Une tacque de fonte, rompue par le millieu.
- 16. Deux gros chefnets de fonte.
- 17. Aussi autres deux grand landiers rostisseurs (1) de fert battu, de la longueur de sept pieds ou environ.
- 18. Une broche de fert.
- 19. Une cramailière, qui est attachée avec une grosse barre de fert qui traverse la cheminée, faiste en crampons.
- 20. Plus, une grande tasble, de la longueur de six pieds, avec ses estracteaux.

21. Un grand banc douciers à l'entique et un autre banc.

22. Plus, une autre tasble au carré, avecque son chassif (2), presque neuve.

- 23. Plus, deux meschans coffre à l'entique, fermant en clef.
- 24. Plus, autre coffre de menuiserie, sans serure.
- 25. Plus, une meschante pièce servant à mettre la plume dedans.
- 26. Plus, trois paires de meschans armoires à l'entique.
- 27. Plus, un mortier de marbre blanc.

De là sommes entrés dans l'office de la dite cuizine, la porte d'icelle fermant en clef et dans ledit office avons trouvé :

- 28. Une grande tasble, avec ses estratteaux.
- 29. Plus, un paire de meschans armoires à l'entique, sans serure.
- 30. Plus, un meschant banc à l'entique.
- 31. Plus, un râteau (3) servant à mettre le pain, attaché au plancher.
- 32. Plus, une grande poille servant à la cuisine.

Et de la dicte cuisine sommes esté conduits dans la chambre appelée de *M^r*, où estant nous avons trouvé :

33. Un lit garni, avec sa coiste, cussin, matellat, le dit lict et cussin de la pesanteur de 100 livres, le matelat estant de toille garni de laine de la pesanteur de 30 livres, avecques la couverte, rideau de coulleur verthe de sarge de péys, avec le ciel de lict estant de mesme coulleur et par le dessus planché de bois.

34. Plus, douze chèzes, garnies aussi de sarge verthe.

35. Plus, six chaises, garnies de jongs, les bois d'icelles peints de coulleur verthe.

36. Plus, trois pettis oreilhers, l'un desquels fait en broderie.

(1) Landiers à crémaillères, où se posaient les crochets mobiles qui supportaient la broche à rôtir.

(2) Support pliant, voir page 447, note 1.

(3) « Dans les trois caves, un râtelier propre à y mettre des bouteilles » (*Ino. des Capucins de Bourbourg, 1791*).

37. Plus, une tasble ronde, avecques son chassif et le tapist d'icelle estant dessus.

38. Plus, une autre petite tasble, de peut de valleur, sur laquelle il y a un taspit fait en broderie.

39. Plus, une autre petite tasble, avecq ses estratteaux.

40. Plus, un guérindon.

41. Plus, deux landiers de fonte, fais en rond ; une tacque rompue par le milhieu, une petite pasle de fert.

42. Plus, dix piesses de tapisserie, faisant entièrement le tour de lad. chambre, faittes en broderie, où il y a les armes ; la première qui est sur la porte du cabinet, Monberon, les Cars, Veyrières, Lalucouere la Tour, Esnardene, Bourbon, Chaslon, Orléans, Luxembourg, Beaufremont, Vienne, Beauvaut, Avroscourt, Lisle, Arpajon, Pierre Buffière, Rocquefeuille, Pompadour, Vantadour, de Sugur, Marnier, Polhigni, Fallettant, Moncongni, de Baiseyx, Chastellet, Noncourville, Monluc.

43. Plus, un tasbleau sans chassix, (1), où il y a escript dessus *Cicero, Pompejus, Cesar, Brutus, Catto*.

44. Plus, un tasbleau, avecque son cadre, de la Madelaine agonisante.

45. Plus, un chandellier de cuivre et six potz de chambre d'estaing.

De la ditte chambre sommes entrés dans l'antichambre, où estant avons trouvé dans icelle :

46. Un chaslict, garni de son lit, sur lequel il y a un lict, avec un matellat, le lict et cuissin de la pezanteur de 50 livres, le matelat estant de toille garni de laine de la pezanteur de 20 livres ou environ, une couverte blanche en façon de Cathalongne, n'y ayant de tours de lit ni de rideaux ni de planché par le dessus.

47. Plus, un cabinet à deux portes, fermant en clef, dans lequel avons trouvé deux paires de meschans soullier et quelques meschantes nipes.

48. Plus, un coffre, fermant en clef, dans lequel avons trouvé un linceul, trois napes et huit serviettes fort uzées.

49. Plus, un autre coffre *sioe* bahut, fermant en clef, dans lequel nous n'avons rien trouvé dedans.

50. Plus, six grandes chaises garnies de tapisseries et deux petites, sur l'une desquelles y a un cuissins.

51. Plus, deux landiers de fert battu et une petite tacque de fonte.

52. Plus, six tantes (2) de tappisserie, faisant le tour de la dite entichambre.

53. Plus, une platine servant à passer du linge.

Et de la ditte chambre sommes estés conduis dans la salle haute, la porte d'icelle fermant en clef, dans laquelle nous avons trouvé :

(1) Cadre.

(2) Tringles de bois servant à suspendre les tapisseries, comme on le voit encore à l'abbaye des Châtelliers (Deux-Sèvres) ; cependant, au n° 72, le sens serait plutôt celui de *tenture* et, au n° 95, on dirait un encadrement sculpté. Au n° 103, il est certainement question d'une tapisserie brodée à la main.

54. Trois lits, celluj qui est proche des fenestres de la ditte salle de la pezanteur avec son cuisin de soix^{te} livres ou environ, soubz lequel y a une pailhasse de toille, la couverte et les rideaux de sarge verte, le tour d'icellui estant de satin blanc à careau entremellés de tapisseries, sa frange grize de soye, le ciel d'icelluj estant d'un linceul d'estoupes.

55. Plus, l'autre lict estant proche de la porte, garni de sa coytte et cuisin, de la pezanteur de quarente livres ou environ, le matelat d'un linceul garni de laine, de la pezanteur de vingt livres ou environ, deux meschantes couvertes de demi laine, les rideaux de sarge verthe fort uzés, le tour du lit estant de broderie où il y a diverses figures, avecque la frange de mesme plesse.

56. Plus, l'autre lict, où il y a deux meschans lits, l'un desquels est de plumtieux (1) et l'autre de toille, avec les deux chevet (2), de la pezanteur de quatre vingt livres ou environ, la couverte en façon de Cathalongne fort uzée, les rideaux d'icellui de sarge verthe, le tour du lict de vellours de diverses coulleurs, garni de frange de soye verthe.

57. Plus, à la cheminée, y a une tacque, avec deux meschans landier de fer.

58. Plus, quatre chaires et une petite, garnies de broderie de peut de valleur.

59. Plus, un banqc de menuiserie, garni de sarge bléné.

60. Plus, dix piesses de tapisseries, où sont les armes de la maison de Baiseyx.

61. Plus, un grand bahut, dans lequel il y a quentité de grandz et pettis livres, non autre chose, lequel nous avons fait fermer et cacheter de nostre cachet pour estre inventorizés quand besoingt sera.

62. Plus, un coffre fermant en clef, dans lequel nous avons trouvé vingt deux linceulx de boiradis fort uzés, quatre napes de boiradis ouvrées.

63. Plus, quatre linceulx d'estoupes grosses.

64. Plus, quatre douzaines de serviettes grosses ouvrées.

65. Plus, seize serviettes de brin ouvrées.

66. Plus, trois douzaines de serviettes d'estoupes primes (3).

67. Plus, un autre grand coffre de menuiserie, sans serure ni sans clef.

68. Plus, un paire de monstres (4) ouvrant à deux coutteaux en clef, dans lesquelles il y a des petites ardes de Madame, que nous avons cru n'estre besoing d'inventoriser, estant le tout de peu de valleur.

69. Plus, un autre paire de monstres, fermant en clef, dans lesquelles n'avons rien trouvé que quelques meschants arnoix de carosse.

Plus de la ditte salle haulte sommes entrés dans l'entichambre d'icelle, la porte de l'entrée d'icelle fermant en clef et avons trouvé dans icelle :

70. Deux grands chenefs de fert, avec une tacque de foncte.

(1) Expression locale.

(2) Chevets.

(3) La première cardée.

(4) Armoire plate et vitrée. « Les merciers, les épiciers ont des montres, attachées à leurs auvens, de leurs drogues ou merceries » (Trévoux).

71. Plus, un lict avecque son cuisin, de la pezanteur de soixante livres ou environ, garnj d'un matelat de laine de la pezanteur de vingt livres, une couverte blanche façon de Cathalongne, la garniture estant de sarge de peys de coulleur jaune.

72. Plus, six tantes de tapisseries, fort vieilles, faittes en ouvrage, fort uzées, faisant le tour de la dite entichambre.

73. Plus, cinq chaires de peut de valleur, garnies de tapisseries aussi de peut de valleur.

74. Plus, deux bantz de menuiserie, garnis aussi de tapisseries de peut de valleur.

75. Plus, un guérindon.

76. Plus, une petite tasble, avecques son chassif, laquelle y a un tapis peu haut, à quatre pans, fort uzé.

Et de la dite entichambre sommes estés conduis par le dit Duvaneau dans la chambre appellée *la chambre rouge*, la porte d'icelle fermant en clef, ayant trouvé :

77. A la cheminée d'icelle, deux landiers et une tacque de foncte, plus une petite pasle de fert.

78. Plus, trois pièces de tapisseries faictes pour faire un tour de lict en broderie d'argent à fleurs, les bords d'iceux estant de satin.

79. Plus un grand tapist de vellours rouge, les armes de la maison Descars sont par les deux bouts, garni autour de broderie, avecq q'une petite frange de soye rouge.

80. Plus, quatre pettis oreilher fais en broderie d'argent, le font de vellours ver.

81. Plus, autres quatre pettis oreilhers, fais en broderie en façon d'or, le fond de vellours rouge.

82. Plus, autres deux pettis oreilhers de vellours rouge à fleurs.

83. Plus, six meschans fauteuil.

84. Plus six chaires, garnies de cuisin de toille, fort meschant.

85. Plus, quatorze chaises, garnies de jongs, les bois teint de ver.

86. Plus, une tasble, aveq ses estratteaux et deux guérindon.

87. Plus, un lict au coingt de la cheminée, où il y a une coythe, avec son cuissin de la pezanteur de soixante livres, aveq un matelat de toille boiradis de la pezanteur de vingt cinq livres, la coythe dudit lict estant de peut de valleur, garnie de sa palhasse, le tour de lict de taffetas rouge où il y a des figures en broderie en façon d'or et d'argent et escript dessus les mois de l'année, les rideaux aussi de taffetas et damas rouge à fleurs.

88. Plus, un autre lict, avecques sa coythe et cussin, de la pezanteur de soixante livres ou environ, avecques un matelat de toille garni de laine, de la pezanteur de trente livres ou environ, aveq sa couverte façon de Cathalongne blanche, le tour du lit en broderie, le fond façon d'escarlata rouge et les rideaux de camelot rouge avecques des lizans dessus le ciel du dit lict d'un linceul d'estoupes fort uzé.

Et de là sommes entrés dans l'entichambre, la porte d'icelle ne fermant en clef, dans laquelle y avons trouvé :

89. Un lict, garni de coythe et cussin, de la pezanteur de soixante livres ou environ, avecques son matelat de toille d'estoupes primes, de la

- pezanteur de vingt livres ou environ, une couverte blanche à façon de Cathalongne, demi uzée, le tour du lit façon d'escarlatte rouge en broderie, avec une grande frange de soye bleue et aurore fort uzés, le ciel du dit lit planché de bois.

90. Plus, une tasble avec son estratteaux, sur laquelle il y a un tapist à careau en broderie, de peut de valeur.

91. Plus, un petit oreiller de velours et l'autre aussi de vellours, le tout de peut de valeur.

92. Plus, deux bans, garnis de tapisseries fort vielhe.

93. Plus, six chaires, garnies de tapisserie rouge.

94. Plus, trois chaires, garnies de jongs, les bois teint en verdure.

95. Plus, quatre grandes tantes de tapisseries, où il y a quantité de figures et la ditte tapisserie de peut de valeur.

96. Plus, dans la cheminée, avons trouvé deux landier de fert, une tacque de foncle fort uzée.

Plus, sommes entrés dans un cabinet appelé de Pompatour, dans lequel avons trouvé :

97. Un paire de meschans armoires, fermant à quatre couteau, dans lesquelles il n'y a rien que quelques meschantes chaires toutes rompues.

Et de là sommes entrés dans la chambre du foin, la porte fermant en clef, où avons trouvé dans icelle :

98. Une grande caysse, la serure y estant sans clef.

99. Plus, une autre caysse, sans serure, dans lesquelles n'avons rien trouvé que quelques meschants papiers, tous rompus et déchirés.

100. Plus, trois meschantes chaires, deux grilles de fert de une petite fenestre.

101. Plus, un meschans chasliet à l'entique, sans aucune garniture.

102. Et dans l'entichambre avons trouvé aussi un meschant chasliet, aussi sans aucune garniture.

103. Plus, huit grandes tantes de tapisseries en broderie, où il y a quantité de figures dessus, fort uzée et rompue.

Et de là sommes montés dans l'entichambre du grand grenier, où y avons trouvé :

104. Deux canons de mousquet, la porte d'icelle estant de fer.

105. Plus, dans le grand grenier du haut, avons trouvé quinze canons de mousquet.

Et d'illet nous sommes estés conduis par ledit Duvaneau dans le cabinet estant au coingt de la chambre du dit seigneur, la porte d'icelluj double, bien ferée, fermant en clef et estant entrés dans icelluj avons trouvé :

106. Dans la cheminée d'icelle, un paire de landier de fert battu.

107. Plus, une marmite de cuivre, avecque son couvercle.

108. Plus, une tourtière, une culhère, une poissonnière, le tout de cuivre.

109. Plus, une cassette garnie chamarée, à façon d'argent, qui ne ferme pas.

110. Plus, un coffre de menuiserie, fermant en clef, dans lequel l'on nous a dit les tiltres et papiers concernant la maison estre dans icelluj : quoy ven, nous avons icellui cacheté de cire rouge de nostre cachet pour estre procédé à la faction dudit inventaire des dits tiltres et papiers, quand besoingt sera.

111. Plus, onze chaires de bois, garnies de jongs, teintes de vert.

112. Plus, un petit cabinet de bois de sapain, fermant, à divers petits estages, dans lequel ni a rien dedans.

113. Plus, un petit lict de repos, garni de sa coyte et matellat.

114. Et dans le hault du dit cabinet y a quantité de papiers tous espalhés (1), que nous avons remis à inventoriser quand il sera requis.

Et d'illect nous sommes estés conduits dans la chappelle du dit chasteau, estant au coingt des galleries, la porte fermant en clef; estant entrés dans icelle, avons trouvé:

115. Dans un coffre, un callice d'argent, avec sa patène aussi d'argent.

116. Plus, une chazuble de vellours en broderie, doublée de trelli noir, avecque sa garniture.

117. Plus, une autre chasuble de damas cramoisy, doublé d'une toille bleue.

118. Plus, une haube de toille de pais, garnie au fond d'une dantelle, y ayant des bandes de broderie de fillet.

119. Le corporallier, avecque le voile, avec la garniture servant au divin service de la s^{te} messe.

120. Plus, le livre missel.

121. Plus, deux chandelliers d'estaing.

122. Plus, l'hostel (autel), garni de naspes, le devant d'hostel de broderie à fleurs, avecque le tapis servant à couvrir l'hostel aussi fait en broderie, où les armes^{de} Descars y sont.

123. Plus, un petit crucifix.

124. Plus, quatre petit potz de terre de fajance, servant à mettre des fleurs.

125. Plus, treise tableaux, pettis et grands.

126. Plus, un voile dessus l'hostel, où le Saint Esprit est pain (peint).

127. Plus, une tante de tapisserie, attachée à la muraille; lesquel voyle du Saint Esprit et tapisserie l'on a dit appartenir à la ditte dame.

128. Plus, le banq du seigneur et dame, dans lequel y a trois petit cussin.

129. Plus, un autre petit banq proche de la porte.

Et de là sommes montés dedans les greniers des galleries et escuries, dans lesquels nous avons trouvé du bled, froment, mesture, avoine et autres pettis bleds, desquels ledit Duvaneau a dit estre celui des mesteries qui sont pas affermé, desquels il est comptable et celui des mesteries du chasteau n'estant encore achevé de battre, desquels aussi en les recevant, il se rand comptable.

Et desdits greniers sommes descendus toutes les gualeries de la ditte maison, où avons trouvé:

130. Premièrement, une grand porte double, ferée de gros cloux de fert, servant de tasble pour les manœuvres, de la longueur de sept pieds.

131. Plus, un grand mortier de fonte.

132. Plus, un enclume, aussi de fert, servant pour un mareschal, d'une grosse pezanteur.

(1) Confondus, mêlés, éparpillés.

133. Plus, un petit bac de fonte, servant à faire manger les pourceaux.
Et du dit lieu sommes entrés dans la petite cuizine, la porte d'icelle non ferrée et fermée en clef, et dans icelle avons trouvé :

134. Un grand coffre, servant à mettre le pain, fermant à clef.

135. Plus, un garde à manger, aussi fermant à clef.

136. Plus, deux chenefps de fonte.

137. Plus, quatre pots de fert, de la contenance de trois pintes ou environ.

138. Plus, deux chauderon d'airain, un petit et un grand, à demi uzé; le grand de la contenance d'un seilhaud et le petit d'une pinte ou environ.

139. Plus, un paire de meschamps armoires à l'entique.

140. Plus, deux bassin d'arin, de la contenance d'un seigliaud chescun, à demi usés.

141. Plus, un grilhe (gril) de fert.

142. Plus, une broche de fert.

143. Plus, une passette pour passer les bouilhons.

144. Plus, un chauffe lict, aveqques sa queue de fert, demi usé.

145. Plus, une poille à frire, une cullière et un friquet pour tramper la soupe.

146. Plus, quatre chaizes et quatre escabeaux, le tout de menuzerie, fort uzé.

147. Plus, deux grands plats et deux moyens et deux siettes (assiettes) creuzes, le tout d'estaingt, pezant vingt cinq livres à poix de marcs.

148. Plus, vingt cinq petites assiettes et un esguière, le tout pezant vingt six livres et le tout aussi à poix de marcs, le tout aux armes du dit seigneur.

Et estant sortis de la ditte cuizine, sommes entrés dans une autre petite chambre estant sous les dittes galleries, servant de charnier, la porte d'icelle fermant en clef; dans laquelle chambre avons trouvé :

149. Quatre grandes pierres creuzes, servant à mettre du sallé, fermant chescune aveque leurs couvercles de bois.

150. Plus, un grand banqc servant à couper la viande.

151. Plus, une autre pierre d'uille (huile).

152. Et de là sommes entrés dans la chambre appelée *la tixerie*, la porte d'icelle fermant à deux couteaux aveq sa clef; dans laquelle n'avons rien trouvé que des bois servant à faire des tins et une grosse pierre, de la contenance d'une plesse de vin.

Et de là sommes entrés dans l'escurie estant proche de la petite cour, garnie de son rattellier et mangeoires en bon estat.

Et de là dans l'entichambre de la ditte escurie, où y avons trouvé :

153. Un coffre, servant à mettre l'avoine du palefrenier.

154. Plus, un lict de plume, aveq un meschamps chaslict, aveq ses plumtieux et cheuf (4) et couverte, de la pezanteur de trente livres ou environ, le tout de peult (peu) de vateur.

Et de là sommes entrés dans une petite escurie de dessous le portail, où n'y avons rien trouvé que meschant ratellier.

(4) Chevet.

Et des dites escuries sommes allés dans une petite chambre, servant de celier, la porte d'icelle ayant une meschampt serure en bosse, avecque son veroull en meschant estat, icelui celier garni de ses litaux (1).

Et du dit celier sommes entrés dans la chambre qui sert à mettre l'huile, la porte d'icelle fermant à clef, dans laquelle avons trouvé :

155. Six pierres d'huile et une grande pierre servant à faire saller les lars (lards), l'une desquelles pierres d'huile n'a point de couvercle.

156. Plus, deux meschantes tasbles, servant pour tirer et mettre la viande dessus.

Et de la dite chambre sommes allés dans la chambre appelée *la boulangerie*, qui est au dessous des dites galleries, la porte d'icelle fermant à clef; dans laquelle nous y avons trouvé :

157. Un moulin à passer la farine à trois toilles, lesquelles sont en très meschampt estat, la trémie du dit moulin estant par le dessus d'icellui.

158. Plus, deux metz à prestir (pétrir) pain.

159. Plus, deux grandes pierres creuzes, servant à faire la licive.

160. Plus, une chaudière de foncte, servant aussi à faire la licive.

161. Plus, un trapier (trépied) de foncte, les fours servant à faire le pain estant dans la dite chambre.

Et de la dite boulangerie sommes montés dans la chambre de la recepte, où ledit Duvaneau nous a conduit, la porte d'icelle fermant à clef, avec un cadenaq; dans laquelle y avons trouvé :

162. Un lict, garni de sa coyte et cuissin, le tout de la pezanteur de quarante livres ou environ, avec sa couverte, tour de lit et rideaux, le tout bleu.

163. Plus, un autre petit lict, autrement couchette, de la pezanteur de trente livres ou environ, garni de sa couverte faite de sarge, fort uzée.

164. Plus, deux meschamps armoires à l'entique, sans clef ni sans serure.

165. Plus, deux meschamps coffres, aussi sans clef ni sans serure.

166. Plus, un coffre presque neuf, fermant à clef, duquel nous avons fait faire ouverture au dit Duvaneau, dans lequel nous n'avons rien trouvé que les papiers concernant la recepte du dit Duvaneau.

167. Plus, une tasble, servant au recepveur pour escrire, avec un meschampt tapist.

168. Plus, deux landiers de foncte, estant dans la cheminée.

Et de la dite chambre de la recepte sommes entrés dans une autre chambre joignant icelle, le tout sur les galleries, à la porte de laquelle y a une serure sans clef; dans laquelle nous y avons trouvé :

169. Deux chaslits, l'un presque neuf et l'autre à l'entique, de peut de valleur; sur lesquels chaslits nous avons trouvé deux lits sur chacun, avecque chacun deux chevefs, de la pezanteur chacun avecque leurs dits chevefs de quarante livres ou environ, avec que deux couvertes rayées, l'une rouge et l'autre blanche, demy uzées; les tours du lit de

(1) « *Lîteau*, tringle de bois, destinée à porter une tablette ou à servir d'appui à une cloison » (*Larousse*).

tapisseries, avec leurs franges, à l'un desquels il a deux petites tantes de tapisseries servant à rideaux et les rideaux de l'autre ne vallant rien.

170. Plus, une cassette de menuiserie, fermant en clef, dans laquelle nous n'avons rien trouvé.

171. Plus, un meschampt buffez de menuiserie, sans aucun planché.

172. Plus, un autre chaslict de menuiserie, presque neuf, sans planché, sy c'est (ce) n'est le bas.

173. Et de là sommes entrés dans un petit cabinet, où le jardinier couche, la porte fermant en clef; dans laquelle nous avons trouvé un lict, avec son cuissin, le tout de la pezanteur de quarante livres ou environ, avec une meschampte couverte de demi layne (1).

Et dudit cabinet sommes entrés dans un autre, joignant icellui, la porte duquel fermant en clef; dans lequel nous avons trouvé :

174. Un meschampt chaslict, à l'entique, sans aucun lict ni autres choses.

175. Plus, une petite caysse sans couvercle, dans laquelle il n'i a rien dedans.

176. Plus, un meschampt linceulx d'estoupes, dans lequel il y a quelque meschampte layne qui a servi de matelat, qui est de la pezanteur le tout de dix livres ou environ.

177. Plus, deux meschantes chaises.

Et de là sommes entrés dans une autre chambre, en montant aux greniers qui sont au dessus des dittes galleries; dans laquelle chambre nous n'avons rien trouvé.

Et de la dite chambre sommes estés conduits par le dit Duvaneau dans la chambre du pavillon du portail dudit chasteau, la porte de laquelle fermant en clef, avecque deux verouil, l'un par le devant et l'autre par le dernier (derrière); dans laquelle chambre nous avons trouvé :

178. Un chaslict de menuiserie, sur lequel il y a un lict de plume, avec son cuissin, de la pezanteur de soixante livres ou environ, les pluntieux d'icellui estant de marchamps rayées, fort fines, avec une couverte demi uzée à façon de Cathalongne, avecque le tour de lict de sa frange rouge en tapisserie fain à careau en façon de cœur, avec trois petites tantes servant à rideaux, le tout fort uzé.

179. Plus, une petite tasble de menuiserie, avecque son tapist, fort vieux et usé, de diverses coulleurs.

180. Plus, un petit armoire de menuiserie, à quatre pettis estages, fermant en clef, dans lesquels nous n'avons rien trouvé que quelques meschampts papiers de la recepte dudit Duvaneau.

181. Plus, deux petits landiers de fert battu.

182. Plus, quatre petites tantes de tapisseries, de fort peu de valleur, tenant autour de la dite chambre.

183. Plus, une petite chaise de peut de valleur. Les fenestres et portes d'icelles ne vallant presque rien.

Et de la dite chambre sommes descendus dans la cave dudit chasteau, la porte d'icelle fermant en clef; dans laquelle nous n'avons trouvé que du

(1) Laine et coton.

vin dans deux piesses non plaines et le reste le dit recepveur a dit avoir esté employé une partie pour la maison et l'autre l'avoir débitté, dont il en a chargé sa recepte.

Nous sommes estés conduits par ledit Duvaneau dans une grange, qui est dans la basse cour dudit chasteau, où l'on fait ordinairement les vandanges, le portail d'icelle estant à demi neuf et fermant en clef, aveq une petite serure en bosse; dans laquelle nous avons trouvé :

184. Premièrement, sept grandes tines à escouller vin, bien cerclées, deux desquelles contiennent à escouller chescune d'icelles vingt bariques de vin et les autres environ dix ou douze bariques chescune.

185. Plus, un fouloir de vandange, de la contenance de neuf piesses de vandange ou environ.

186. Plus, un grand pressoir de vin, consistant en deux grands traux aveqque deux aduis, l'une desquelles est rompue par le millieu, aveqque sa met servant à presser ladicte vandange.

187. Pour ce qui est des feuts des piesses et des bariques, ledit Duvaneau a dit en estre chargé par sa recepte et en conséquence en devoit rendre compte, ce qui nous a obligé à les inventoriser.

188. Et d'illet sommes allés dans la chambre tenant à la ditte grange, appelée *du menuisier*, la porte de laquelle est ferée de ses bandes aveq sa serure et verouil, fermant en clef; dans laquelle nous avons truvé un banq servant au menuisier, plus un grand pot de fert de la contenance de deux seilhaud.

Et de la ditte chambre sommes allés dans l'escurie estant dans la ditte basse cour, la porte d'icelle double, ferée, aveq sa serure, fermant en clef; dans laquelle n'avons rien trouvé que les mangeoires et rattellier des chevaux, le tout en meschant estat.

Et de la ditte escurie sommes allés dans la grange joignant icelle escurie, servant à mettre le foin et pailhe pour le service dudit chasteau, le portail d'icelle fermant en clef; dans laquelle nous avons trouvé :

189. La quantité de trente charettées de foin ou environ.

190. Plus, environ trois ou quatre charettées de pailhe.

191. Plus, un meschampt carrosse, auquel il n'i a que les petites rouhes, le tout de peult de valleur.

192. Plus, douze aix que le dit recepveur nous a dit estre faïttes pour le pont levix.

Et de la ditte grange sommes allés dans une petite chambre, appelée *le jardinier*, la porte d'icelle fermant en clef; dans laquelle nous n'avons rien trouvé qui mérite d'estre inventorisé.

Et dudit chasteau sommes estés conduits par ledit Duvaneau au village de Belletière, proche dudit chasteau, à la maison de Françillon Faye, l'un des mestajers dudit feu seigneur des biens et domaines proches dudit chasteau; auquel Faye avons dit de nous monstrier les bestiaux de la ditte mestérie, lequel nous a conduit dans une grange au dit village qu'il a dit tenir par afferme, ledit seigneur n'ayant aucuns bastimens dans ledit village; dans laquelle nous avons trouvé :

193. Trois hœufs, eslmés à cent quarente livres, aveqque deux charettes

aveq leurs litz, icelles charettes et arnoix arratoires estimés à la somme de trente six livres.

194. Plus, trente six chef de brebis.

195. Plus, une truie, aveq cinq petits couchons, estimés à douze livres.

Et d'icelle mestérie sommes estés dans une autre, cultivée par Louis Goudon, dit Barabant, dans le mesme village et des mesmes domaynes, et estant dans la grange dudit Barabant, nous avons trouvé :

196. Deux bœufs et un veau, estimés à cent quarente livres ; plus, une charette, estimée dix huit livres ; plus, vingt trois chef de brebis ; plus, une truie et cinq peltis couchons, estimés à douze livres.

Quand aux pailhes et foings des dittes mestéries, les dits mestajers les ont retirées pour la nourriture et entretien de leurs bestiaux.

Et du dit village de Berletière, nous sommes portés au village du Buisson, parroisse de Quinssac, dans une petite mestérie au dit feu seigneur appartenant ; dans laquelle nous avons trouvé :

197. Un paire de veaux, estimés à quatre vingt sept livres ; plus, huit chef de brebis ; plus, trois peltis pourceaux, estimés à six livres. Les bastiments d'icelle estant en fort mauvais estat, les foins et pailhes estant serrés dans la grange d'icelle, les autres meubles estant dans la ditte maison, les dits mestajers ont dit leur appartenir...

Nous sommes estés conduits par ledit Duvaneau au village du Caveau, parroisse dudit S^t Front et dans la mestérie audit feu seigneur appartenant dans ledit village, cultivée par Vincent Goudon et ses nepveux et dans la grange audit seigneur appartenant ; dans laquelle nous avons trouvé :

198. Trois bœufs et une vache, qui ont esté estimés à cent soixante livres ; plus, une charette, aveq son liq et bougeau, estimés à dix huit livres ; plus, vingt chef de brebis ; plus, une truie et six peltis pourceaux, le tout estimé à vingt livres.

Et aussi sommes estés conduits par le dit Duvaneau dans une autre partie de la ditte grange et mestérie audit seigneur appartenant, dans ledit village du Caveau, cultivée par les héritiers de feu Pierre Brusdieu ; dans laquelle nous avons trouvé :

199. Un paire de beuf et deux veaux, le tout estimé à cent soixante livres ; plus, une meschante charette et un bousgeau, estimés à quinze livres ; plus, une truie et trois nourrain (1) et cinq peltis couchons, le tout estimé à vingt livres ; plus, quatre chefs de brebis...

Et des dittes mestéries, nous sommes conduits soubz la grande asle (aile) de la forge du dit Caveau..., laquelle nous a aparû en très meschampt estat...

Et de la ditte sommes estés au fourneau de la ditte forge, lequel aussi menasse tout à fait de ruine, soit par le dehors ou par le dedans...

Et dudit fourneau sommes estés soubz la petite asle de la ditte forge, laquelle aussi menasse en ruine...

Et d'icelle sommes allés aussi soubz la celle où est la chauerie, laquelle aussi est en fort mauvais estat...

(1) « *Nourrain* ou *norrain*, petit poisson qu'on jette dans les étangs pour les repeupler » (*Tréol.*). Il faut y ajouter cette autre acception du cochon qui tette encore.

Et aussi sommes entrés à la fausse escluze de la ditte forge, à laquelle nous a aparü y avoir plusieurs et diverses grandes réparations à faire...

Et de là sommes estés à la maison de la ditte forge, laquelle nous a aparü avoir besoing de recouvrir et diverses réparations à faire ; dans icelle maison ayant besoingt de plancher dans toutes les chambres...

Et de la ditte maison nous sommes portés à celle du Poumier, laquelle nous avons trouvé toutte descouverte et pleuvant partout et toutte délabrée dans toutes les chambres et greniers d'icelle...

Et de la ditte maison sommes allés dans la grange du dit Poumier, le portail et portes d'icelle estant en meschant estat, aiant icelle grange besoingt de recouvrir, pluvant presque partout ; dans laquelle il y a vingt charettées de meschant foing, provenant du pré du chasteau, de l'année dernière, que ledit recepveur nous a dit n'avoir peu vendre, ayant esté tou(t) gasté par l'inondation des eaux ; lequel foin ne vaut presque rien et ne servira qu'à faire de la litière.

200. Et de la ditte grange sommes estés dans le borderage du dit Poumier, la maison estant en meschant estat... ; dans laquelle il n'y a rien dedans..., si c'est n'est deux petits pourceaux que le dit bourdier a dit avoir par devers lui, appartenant audit feu seigneur, estimés à la somme de cinq livres ; plus cinq chef de brebis.

Et du dit lieu du Poumier sommes estés conduits par le dit Duvaneau au moulin du Sablon, dans la ditte parroisse, tenu par afferme par Léonarde Pulbareau..., où estant avons veu les empalements d'icelluy en très meschant estat...

Et d'illet sommes entrés dans la grange du pressoir, le ronds dudit pressoir ne vallant presque rien ni la met qu'on fait piller le milhet.

Le pressoir de l'huile estant assé en bon estat...

Et ce faict, nous sommes retirés... audit chasteau de la Renaudie, où estant, nous a esté dict par ledit Duvaneau avoir par devers lui, dans sa chambre, les meubles qui apartiennent à la ditte dame comtesse de Saint Bonnet en son propre et particullier...

201. Premièrement, une tapisserie de verdure de Flandre, contenant dix grandes piesses et trois petites, la ditte tapisserie servant, lors que la ditte dame estoit dans ledit chasteau, à la salle basse d'icellui.

202. Plus, une autre tapisserie, représentant les femmes illustres, contenant sept piesses, servant, lors que la ditte dame estoit audit chasteau, dans la chambre rouge.

203. Plus, un grand miroir, aveque bordure d'or et d'argent.

204. Plus, une autre miroir, le foud d'ébesne, garni d'or et d'argent.

205. Plus, douze garnitures de chaises, de sarge rouge.

206. Plus, un petit tapist rouge.

207. Plus, deux grands tapits de Turquie.

208. Plus, un pavilhon de toille peinte.

209. Plus, six rideaux, trois rouges et trois de toille peinte (1), servant aux fenestres.

(1) Des arrêts du Conseil d'Etat du Roi, rendus en 1786, concernent les « toiles peintes et toiles de coton blanches » qui se fabriquaient dans les manufactures de toille d'Alsace.

210. Plus, deux rideaux de taffetas rouge, qui servent à mettre devant les miroir.

211. Plus, quatre oreillers de damas rouge à fleurs.

212. Plus, une couverte blanche de Cathalongne.

213. Plus, un tasbleau représentant Mons^r de Bayseyx, la bordure en façon de vermeil doré.

214. Plus, la couverture d'un petit lict de repos, aveq un petit chevef, le tout estant de satin de Bruge rouge.

215. Plus, une cassette en broderie d'or, le font de vellours rouge.

216. Plus, trois portraits, l'un représentant Madame d'Auquincour, l'autre deffuncte Madame du Chastellet et le troiziesme ladicte dame comtesse de Saint Bonnet.

217. Plus, deux autres portraits, l'un représentant monditi seigneur le comte de Saint Bonnet et l'autre deffunct M^r de Bayseyx.

218. Plus, autres deux portraits, l'un représentant Madame de Bayseyx et l'autre deffunt Mons^r Charles Descars, son mari.

219. Plus, une garniture entière de lict, aveq sa contrepoincte, icelle garniture estant de vellours à fleurs, le font blancq, aveqqe six garnitures de faux œil (fauteuils) et autres six garnitures de chaises, le tout de pareil vellours.

220. Plus, un petit tapist rouge, aveq une dantelle d'or et d'argent au tour.

221. Plus, un autre petit tapist de vellours violet et jaune, aveq les armes du Chatelet.

222. Plus, sept careaux.

223. Plus, un petit miroir, le fond de bois de violette (1) et le bort d'or.

224. Plus, un crucifix de bois de Lorraine, qu'on appelle Sainte Lucie.

225. Plus, une Nostre Dame aveq une bordure dorée.

226. Plus, un tableau de l'ange gardien.

227. Plus, un petit tasbleau, représentant la dessante de la croix.

228. Plus, une petite tapisserie de satin de Bruge, rouge et verthe, qui servoit et est encore dans le cabinet desdits seigneur et dame.

229. Plus, quatre oreillers, qui servent dans l'entichambre rouge.

230. Plus, huit grands plats et deux grandes assiettes creuzes, pezant quarante deux livres.

231. Plus, trois douzaines de petites assiettes, quatre petits plats, une escuelle à oreilhes aveq son couvercle, le tout pesant treute huict livres.

232. Plus, trois grands plats bassin, deux en osvalle et l'autre romp (rond), pesant seize livres.

233. Plus, quatre esguierres, pesant neuf livres.

234. Plus, quatre petites assiettes creuses, pesant six livres. Le tout à prix de marcs, icelle vaisselle marquée aux armes de la ditte dame et du dit feu seigneur.

(1) « Bois de violette est une espèce d'ébène, qui est de la couleur de la violette » (*Trévoux*).

II. — CHATEAU DES CARS (1756) (1)

- Cuisine.* 1. Deux marmites de cuivre rouge, 45 l.
 2. Deux grandes marmites et une petite de fer, 12 l.
 3. Deux grandes casseroles rondes, et neuf à queue, 40 l.
 4. Douze couvercles de casserole de fer-blanc, 1 l. 10 s.
 5. Trois petites casseroles à sauces, cinq tourtières (2) et un couvercle, deux plateaux, une braisière et son couvercle, une pouptonnière et son couvercle, le tout de cuivre rouge, 50 l.
 6. Deux passoires de cuivre jaune et deux pollons de cuivre, deux cuillères à pot, 12 l.
 7. Deux poiles à frire et une de fer, 6 l.
 8. Une poissonnière, quatre découpoirs à pâtisserie, un bonnet à la turque (3), le tout de cuivre rouge, 48 l.
 9. Douze timbales, une poivrière en fer blanc, 1 l.
 10. Trois écumeurs et une fleur de lis (4), en cuivre jaune, 1 l.
 11. Une broche, un couteau, un tranchelard (5), deux coupoirs, deux hachoirs, un gril et deux pelles, en fer et acier, 5 l.
 12. Un moulin à poivre et un mauvais chandelier à pied de bois, 1 l.
 13. Deux grandes tables en gros bois de charpente (6), 2 l.
 14. Deux gros chenets de fonte et deux râteliers (7):
Garde-manger. 15. Trois grandes pierres creusées servant de saloir, une romaine à peser viande, 5 l.

(1) Cet inventaire a été fait à la mort de François de Pérusse, marquis des Cars, comte de Saint-Bonnet, baron d'Aixe. Je reproduis les extraits qui en ont été faits par M. Champeval, regrettant de n'avoir pas eu entre les mains l'original, qui aurait peut-être permis quelques développements sur certains points. — Le château des Cars est situé en Limousin.

(2) « *Tourtière*, vaisseau de cuivre, rond et plat, qui sert aux pâtisseries à faire cuire leurs tourtes » (*Dict. de Trévoux*). — « Trois tourtières » (*Ino. du baron de Ville*, 1708, n° 35).

(3) « *Bonnet de Turquie*, terme de pâtissier. On donne ce nom à une pièce de pâtisserie qui a la figure d'un turban » (*Dict. de Trévoux*). D'après notre inventaire, la même dénomination s'attribuait au moule lui-même.

(4) Cette fleur de lis était un moule à pâtisserie. Le musée de Chièvres, à Poitiers, en possède un en fer-blanc, qui représente un arbre à branches épanouies (xviii^e siècle).

(5) « *Tranchelard*, couteau de cuisine, fort mince, qui sert à faire les lardons » (*Trév.*)

(6) Simplement équarries, non menuisées.

(7) Le râtelier servait à disposer les broches, quand elles ne servaient pas.

Chambre, dite la sale du canon (ou commun). 16. Une grande table de charpente, servant de table à manger des domestiques, 6 l.

Chambre servant d'office. 17. Argenterie, tant en plats, assiettes, couverts, flambeaux, le tout pesant 187 marcs, estimé 48 l. le marc, 8,976 l.

18. Deux grandes poiles à provision, une petite poile, un poilon, une écumoire, quatre feuilles de cuivre (1), une cafetière, le tout cuivre rouge, 18 l.

19. Quatre tamis fort usés, 15 s.

20. Un mortier de marbre blanc, 3 l.

21. Un moulin à café, 1 l. 10 s.

22. Un alembic (2) et un réchaud, le tout de cuivre rouge, 20 l.

23. Un gaufrier de fert, 2 l.

24. Quatre cafetières fer blanc, percées, 10 s.

25. Une armoire avec linge, l'armoire seule, 18 l.

26. Un coffre, 3 l.

27. Deux tables, cinq chaises de paille, deux buffets, une étuve fermant à clef, fort vieille et sans rien dedans, 6 l.

28. Une table, un placard à deux battants, huit petits flambeaux de cuivre jaune ou potin, 6 l.

29. Douze boules d'étain servant à réchauffer les plats et pesant avec la vaisselle d'étain servant à la sale du commun, 37 l.

30. Un bassinoir, 10 l.

Chapelle du château. 31. Deux calices, avec leurs patènes, un en vermeil aux armes de la maison, un en argent, 200 l.

32. Trois ornements, un de moire en argent à fleurs, bordé d'une dentelle en argent; un de damas blanc, un noir; deux aubes avec leurs amis, 200 l.

33. Une paire de buretes, avec leur bassin, en argent; un missel, deux petits flambeaux de fayance et deux autres de bois, 50 l.

Cave. 34. Quatre barriques de vin de Bas-Limousin pour les maitres, 200 l.

35. Sept barriques de vin de Périgord pour les domestiques, 210 l.

36. Cinquante bouteilles de verre noir, 10 l.

Salon à manger. 37. Une table de marbre, cassée en trois morceaux, un pied en menuiserie, 10 l.

38. Une table à manger, avec un pied en chêne, 4 l.

39. Huit fauteuils de paille, dont moitié avec coussin (3), 6 l.

40. Deux fontaines de fayance, cassées, sans cuvette, 3 l.

41. Un lustre de bois doré, fort ancien, 5 l.

42. Un tableau sur une cheminée, avec son cadre doré.

43. Une paire de chenets, pelle et pincette, 6 l.

44. Une petite table à huit carrés (4), 3 l.

(1) Pour faire la pâtisserie.

(2) « Plus un fourneau à pied, de cuivre, servant à distiller de l'eau de roses » (*Ino. du chât. de Jarnac, 1668, n° 58*).

(3) Le coussin constituait la bergère.

(4) Octogone.

Chambre au-dessus du salon. 45. Quatre pièces de brocatel (1) rouge, fort anciennes et uzées, 30 l.

46. Un lit, dont le dedans de satin vert piqué, ses pantes, bonnes grâces et soubassements en point d'Hongrie, la housse d'une serge jaune, avec son bois de lit, le tout vieux et passé; le coucher composé d'un saumier (2), un lit de plume, deux matelats, un traversin et une courte pointe d'indienne, une couverture de coton, 280 l.

47. Une petite comode de trois tiroirs, en bois de pallissandre, fort galée et uzée, avec son dessus de marbre écorné, 20 l.

48. Un petit bureau en noyer, à huit tiroirs et une porte, 8 l.

49. Une paire chenets, pelle et pincette, 6 l.

50. Une petite glace basse sur la cheminée, de deux pièces, avec un tableau et son cadre doré.

51. Six chaises de tapisserie à gros point, avec leur bois à la capucine (3), 48 l.

52. Un lit à la Maintenon, en noyer, avec sa garniture de dedans, 90 l.

Une chambre à la suite. 53. Cinq pièces de tapisserie haute lice, anciennes, représentant des chasses, 350 l.

54. Un lit à la duchesse, avec le dedans de satin bleu en broderies rapliquées, anciennes, ses pantes, bonnes grâces et soubassements de damas bleu, une courte pointe de satin en broderies rapliquées, pareille au dedans du lit, avec la housse de serge jaune, le tout fort passé; le coucher: un saumier, un lit de plume, un traversin, deux matelats, deux couvertures de soye, une de laine fine, 350 l.

55. Sept fauteuils de tapisserie, demi uzés, 70 l.

56. Huit chaises de tapisserie, demi uzées, 50 l.

57. Une comode de trois tiroirs, en bois de pallissandre, 30 l.

58. Une glace en deux pièces sur la cheminée et un tableau au-dessus, le tout simplement encadré dans la menuiserie, sans ornement ni dorure.

59. Une paire chenets et pincette.

60. Une table de chesne à pied de biche et une petite table de noyer, 8 l.

L'antichambre de la chambre ci-dessus (elle sert de garde robe). 61. Un lit, garni d'étoffe de pais grise; le coucher composé d'une paillasse, un matelas, un traversin et une couverture laine, 20 l.

Chambre dite la Blondeau (4). 62. Deux armoires, 10 l.

63. Seize paires draps fin, demy uzés, 460 l.

64. Cent-onze paires draps toile de pais, fins, demi uzés, 666 l.

65. Trente-sept paires draps d'étaupe, aux trois quarts usées, 441 l.

66. Quatre-vingt dix-sept douzaines serviettes ouvrées, de toile de pais, demi usées, 760 l.

67. Quatre-vingt-quatre napes, 252 l.

(1) Voir ce mot à la table des matières, t. I et II des *Œuv. compl.*

(2) « *Saumier*, terme de tapissier. C'est un gros matelas, rempli de crin, qui sert de paillasse, qui fait partie de la garniture d'un lit » (*Tréor.*)

(3) C'est-à-dire brut, non peint ni verni.

(4) Cette chambre était affectée au linge.

68. Deux douzaines grosses serviettes pour la cuisine, quatre napes et six tabliers, 10 l.

La grand salle : 69. Tendue de six pièces de tapisserie haute lice, représentant des chasses et embarquement, toutes aux armes de la maison, 950 l.

70. Quatre tableaux de famille, de grandeur naturelle ; un tableau de famille, de moyenne grandeur.

71. Un tableau de Louis XIV, grandeur naturelle, à cheval, avec son cadre doré, 150 l.

72. Quatre tableaux, faisant le dessus de quatre portes (1), simplement encadrés dans la menuiserie.

73. Plus, deux autres tableaux, de moyenne grandeur, représentant deux princes du sang et quatre plus petits, dont deux représentant deux savantes et les autres deux des éléments, tous avec leurs cadres dorés, 108 l.

74. Deux lustres (2) à bras, de bois doré, 12 l.

75. Une comode en bois de palissandre, 12 l.

76. Une comode en bois de noyer, 18 l.

77. Divers morceaux de tapisserie.

78. Plus, un fauteuil de commodité (3), à gros point, 12 l.

79. Deux sofas (4) (sophas) en satin suède, fort usés, 25 l.

80. Une armoire en cerisier, contenant les habits et linge à l'usage du feu Mgr. des Cars, lesquelles choses étant destinées pour les domestiques ne seront pas estimées, 15 l.

81. Deux tables, couvertes d'un tapis de Turquie, 40 l.

82. Six rideaux aux fenêtres, de toile de pais, avec tringles, 24 l.

83. Deux chenets, garnis en cuivre jaune, 12 l.

Chambre dite des miroirs, contigue à celle ci-dessus : 84. Cinq pièces de tapisserie Flandre, représentant l'histoire d'Astrée, la sixième pièce est au garde meuble, 600 l.

85. Un lit impériale, avec son dedans de damas blanc et une brodure en velours cramoisy rappliquée, ses pantes, bonnes grâces et soubassement en tapisserie à gros point, avec sa courte pointe également de damas blanc et la brodure en velours rappliquée, la housse en serge rouge, le tout fort usé et le coucher composé d'un saumier, deux matelats, un traversin, deux couvertures, 525 l.

(1) Des tableaux à l'huile, peints sur toile, au siècle dernier et encadrés dans la menuiserie, existent encore aux Châtelliers (Deux-Sèvres), au dessus des quatre portes du grand salon.

(2) « Lustre, chandelier de cristal ou de bronze, à plusieurs branches, qu'on suspend au plancher pour éclairer un appartement » (*Trév.*). On en faisait aussi en bois et les branches se nommaient *bras* en Limousin.

(3) « Une chaise de commodité, avec son carreau garni de damas couleur vieil acier, avec une frange d'argent » (*Ino. de Fr. d'Auriol*, 1714, n° 5).

(4) « On confond quelquefois le canapé avec le sofa » (*Trév.*)

86. Deux fauteuil de damas, avec un oreillier et un petit traversin, 20 l.

87. Huit fauteuils de tapisserie à gros points, un tabouret de même espèce, 100 l.

88. Une comode de noyer, en trois tiroirs, fermant à clef, contenant des lettres, 40 l.

89. Un lit de repos (1) en satin, fort vieux et uzé, 50 l.

90. Une encoignure de bois de palissandre, avec une autre petite au-dessus en tablettes, garnies de cinq pièces de porcelaine, 50 l.

91. Un miroir, avec son cadre doré, 40 l.

92. Un tableau de famille sur la cheminée, seulement encadré dans la menuiserie.

93. Une garniture de cheminée de neuf pièces de porcelaine chinoise, 10 l.

94. Deux bras ou porte bougie dorés, à la cheminée, 5 l.

95. Une table à cadrille (2), de bois de chesne, 5 l.

96. Deux mauvais chenets et une pincette, 10 l.

Petite antichambre à côté : 97. Un lit de domestique à tombeau, garni d'étoffe de pais grise, avec deux mauvais matelats, un traversin et une couverture laine, 24 l.

La chambre dorée, au bout de la grande salle : 98. Sept pièces de tapisserie haute lice, représentant des personnages et des animaux, fort uzée, 400 l.

99. Un lit à l'impériale, dont les dedans, soupantes et bonnes grâces sont de damas cramoisy, garni d'une frange d'or, avec sa housse en serge de laine cramoisie. Le coucher dudit lit est composé d'un saumier, un lit de plume, deux matelas, un traversin, une couverture coton, une laine, 910 l.

100. Six fauteuils de damas cramoisy, franges d'or, à bois doré, fort antiques, 144 l.

101. Six chaises de tapisserie à gros point, avec le bois à la capucine, 48 l.

102. Une comode de palissandre, quatre tiroirs, toute décollée, 70 l.

103. Un miroir encadré, en bois et verre, 150 l.

104. Quatre tableaux en médaille (3), représentant les quatre éléments, avec leurs cadres dorés, 192 l.

105. Deux tables, dont l'une à cadrille, l'autre à écrire, 6 l.

106. Huit pièces de porcelaine faisant la garniture de cheminée, 20 l.

107. Deux jattes de porcelaine, 5 l.

108. Un vieux écran de gros point, déchiré, 3 l.

109. Une paire vieux chenets, garnis de cuivre, 6 l.

Petite chambre à côté, servant à coucher un domestique : 110. Un lit, avec un rideau de serge rouge, garni de paillasse, un lit de plume, un matelat, un traversin, le tout fort uzé, 24 l.

Chambre contigue : 111. Un petit lit de plume, avec son traversin ; un grand lit de plume, avec son traversin ; un lit de plume, sans traversin, 75 l.

(1) « On appelle *lit de repos* un petit lit sans rideau et sans pavillon, qu'on met ordinairement dans un cabinet pour se reposer. » (Trév.)

(2) Pour le jeu de ce nom.

(3) Ronds ou légèrement ovales

112. Huit pailliasse, 10 l.
113. Quatre couvertures de mulets aux armes de Jarzé (1), 250 l.
114. Une pailliasse neuve, 10 l.
115. Six pièces de tapisserie haute lice à personnages, fort uzées, 400 l.
116. Trois grandes pièces de tapisserie en verdure et chasses et en petits personnages, 170 l.
117. Quatre autres pièces de tapisserie d'Aubusson, représentant l'histoire de Joseph et ses frères, 130 l.
118. Sept autres pièces de tapisserie à petits feuillages, fort uzées, 140 l.
119. Six autres pièces de tapisserie en feuillages, très mauvaises, 60 l.
120. Un lit de tapisserie à bandes de velour noir, doublé de satin jaune, complet, bordé d'une frange et six fauteuils de même, faitz en housse (2), 450 l.
121. Un lit à bandes de point d'Hongrie, en soye, avec desid (dessin?) de moire jaune, doublé d'un taffetas jaune, bordé d'une frange et complet, très mauvais, 250 l.
122. Trois courtépointes d'indienne, piquées, avec une autre d'un taffetas violet, liserée d'un cordonnet blanc, 50 l.
123. Deux courtépointes de Marseille, blanches, à demy uzées, 90 l.
124. Un lit d'un taffetas vert, avec ses rideaux de serge, sans courtépointe, fort uzé, 55 l.
125. Un lit d'un damas vert, fort passé, avec ses rideaux, la housse de serge verte, avec six petites chaises antiques à housse, 85 l.
126. Un lit d'indienne, sans rideaux, fort uzé, 50 l.
- 127 bis. Deux couvrepieds, l'un d'étoffe des Indes, l'autre de moire verte piquée, 25 l.
127. Deux oreillers pour des fauteuils, avec les dessus de damas jaune et quelques fleurs en argent; un oreiller d'un mauvais couty, 10 l.
128. Un lit de camp en damas rubis, demy uzé, 120 l.
129. Trois petits rideaux de fenestre d'indienne, très mauvais, 30 l.
130. Deux porte manteaux, presque neufs, jaunes. Une malice de lit de camp de cuir et deux malles à chaises, 150 l.
131. Une table de marqueterie en écaille, avec ses deux guéridons pareils, cassée et uzée, 15 l.
132. Huit barres tournantes, 18 l.
133. Deux draps peints de toile de ménage, très uzés, 4 l.
134. Neuf tableaux de différente grandeur, dont huit avec leurs cadres (3) dorés et un sans cadre, 50 l.
135. Deux petits tableaux de peinture flamande, sans cadre, 8 l.
136. Vingt quatre bandes de tapisserie au gros point, avec quatre rouleaux de la même espèce; plus un lit conforme à la tapisserie, les tours avec les soubassements de la même couleur, les dedans d'un taffetas vert piqué en écaille, sans rideaux et uzé, 350 l.

(1) Jarzé, terre seigneuriale en Anjou.

(2) « Housse se dit des couvertures de meubles, de chaises, de lit. » (Trév.)

(3) « Trois cadres » (Inv. des Capucins de Bourbourg, 1791).

137. Six fauteuils, au même point des bandes cy-dessus, quy n'ont jamais été montés, 60 l.

138. Trois fauteuils complets, dont deux à fond jaune, un fond blanc et ramage vert, avec trois autres morceaux de tapisserie, 45 l.

139. Un tour de lit, fond brun et brodé en soye, avec ses soubassements, les deux bonnes grâces de la même façon, trois soubassements de pareilles d'un taffetas à bandes de plusieurs couleurs, 45 l.

Chambre dite le cabinet doré : 140. Deux pièces de mauvais brocatel, faisant la tenture d'icelle, 24 l.

141. Un lit, dont le dedans est d'un mauvais taffetas flambé, les pantes et bonnes grâces de satin, une housse de serge jaune ; le coucher composé d'un saumier, deux matelats, un lit de plume, un traversin, une couverture coton, une courtépointe d'indienne, 195 l.

142. Un mauvais petit bureau, 4 l.

143. Quatre chaises, encadrées de brocatel cramolsy, à gros point, avec une chaise de paille, 24 l.

144. Une paire chenets, 5 l.

145. Une petite garde robe à côté, un lit, une paillasse, un matelat, un traversin et une couverture laine, 10 l.

Chambre au bout de la galerie : 146. Cinq pièces de vieille tapisserie haute lice, faisant la tenture d'icelle, représentant fleurs et animaux, délabrée, 120 l.

147. Deux lits jumeaux⁽¹⁾ à la duchesse, dont les dedans sont de taffetas de Florence blanc fort passé, les pantes et bonnes grâces de satin vert, encadrées de point d'Hongrie, leurs housses de serge jaune ; les couchers de chacun des deux lits composés d'un saumier, un lit de plume, deux matelas, un traversin, une couverture coton, une courtépointe indienne, 360 l.

148. Trois fauteuils de tapisserie usés, 24 l.

149. Douze chaises, dont six en point d'Hongrie en soye, encadrées de damas bleu et les autres six de gros point, 72 l.

150. Deux rideaux de fenêtre d'une mauvaise toile du pays, 4 l.

151. Trois vieux fauteuils paille et une chaise, 2 l.

152. Une table de chêne à pied de biche, 2 l.

153. Une paire chenets, pelle, pincette, 10 l.

154. Cinq pièces de fayance faisant la garniture de la cheminée, 3 l.

Petite garde-robe à côté : 155. Un lit garny d'étoffe de pais, et coucher composé d'une paillasse, un matelat, un traversin, 18 l.

Deuxième étage du château, chambre au bout du colidor à droite : 156. Meublée de sept pièces tapisserie haute lice à fleurs et feuillages, fort uzé, 150 l.

157. Un lit de camelot de laine bleu, garny de ruban jaune liseré, les pantes, bonnes grâces et soubassement pareilles, la housse de serge de laine jaune ; le coucher composé d'un saumier, quatre lit de plume, deux

(1) « *Lit double ou lits jumeaux*, lit dont on peut faire deux lits à volonté » (*Dict. de Larousse*).

matelas, un traversin, une couverture coton, une laine, une courtépointe indienne, 190 l.

158. Un vieux miroir antique, garni en bois et verre, 55 l.

159. Un tableau de famille, encadré dans la boisure de la cheminée.

160. Deux tableaux de famille, avec leurs cadres dorés, fort anciens.

161. Un lit de camp d'indienne, composé de deux matelas, un traversin, une courtépointe d'indienne, 150 l.

162. Une comode de palissandre, dont le placage est presque enlevé, contenant hardes et linges, 35 l.

163. Une petite table en serisier, avec son tiroir, 8 l.

164. Un vieux fauteuil de tapisserie et six mauvaises chaises de tapisserie, 24 l.

165. Un vieux fauteuil et deux chaises de paille, 1 l. 40 s.

166. Une paire chenets, garnis en cuivre jaune, pelle, pincette, 14 l.

167. Un parevent fort uzé, avec cinq feuilles, garni d'étoffe verte, 4 l.

168. Quatre rideaux aux deux fenêtres, de toile de ménage, avec leurs tringles, 10 l.

Petite chambre à côté, servant à coucher un domestique : 169. Un lit à tombeau, garni de serge verte ; le coucher composé d'une paillasse, un matelas, un traversin et une couverture d'étoffe de pays, 18 l.

170. Une vieille chaise de paille, 10 s.

Autre chambre pareille dans l'enfoncement d'une fenêtre du colidor : 171. Un mauvais lit à tombeau, comme dessus, 24 l.

Première chambre du colidor, à droite : 172. Cinq pièces de tapisserie d'Aubusson, à personnages, fort uzées et passées, 130 l.

173. Deux lits jumeaux en indienne, dont les dedans de toile peinte, avec leurs courtépointes d'indienne, sans soubassement, les housses de serge jaune ; les couchers composés de deux paillasses, deux lits de plume, deux traversins, trois matelas, deux couvertures, 230 l.

174. Une table à écrire, dont les pieds sont cassés, 1 l.

175. Six vieilles chaises d'étoffe jaune, 12 l.

176. Un vieux miroir, 40 l.

177. Une paire chenets, pelle, pincette, 6 l.

Garde-robe au-dessus de la chambre : 178. Un lit sans rideaux ; les couchers composés d'une paillasse, un lit de plume, un traversin, une courtépointe en toile peinte, 18 l.

Chambre au milieu du colidor : 179. Cinq pièces de tapisserie d'Aubusson, représentant l'histoire de Cléopâtre, 200 l.

180. Deux lits jumeaux, dont les tours sont d'indienne bleue, bordés d'indienne d'autre couleur, avec leurs housses jaunes ; les couchers composés de deux paillasses, quatre matelas, deux lits de plume, deux traversins, deux couvertures laine, deux courtépointes indienne, 300 l.

181. Une petite banquette à deux places, fort vieille, 2 l.

182. Une paire petits chenets de fer, pelle, pincette, 5 l.

183. Une vieille table à pied d'écrevice, avec un tiroir, 3 l.

184. Deux vieilles chaises de tapisserie de diverses couleurs, 24 l.

185. Deux petites chaises de paille, 1 l.

Petite garde-robe à côté : 186. Un petit lit de plume, un traversin, une courtépointe, une paille, le tout pour coucher un domestique, deux vieilles chaises de tapisserie, 20 l.

Chambre au bout du colidor : 187. Cinq pièces tapisserie d'Aubusson, aux armes de la maison, fort uzées et gâtées par les rats, 150 l.

188. Un lit, dont le dedans de toile peinte ; le coucher composé d'une paille, un matelas, un lit de plume, un traversin, une grosse couverture laine, une courtépointe d'indienne, 120 l.

189. Un petit lit à quatre quenouilles, la housse d'étoffe de laine jaune très uzée ; le coucher composé de deux pailles, un lit de plume, un traversin, un matelas, une couverture laine et une de toile peinte, 50 l.

190. Une table noyer à tiroir, 5 l.

191. Quatre mauvais fauteuils antiques de drap vert, 3 l.

192. Une vieille table, couverte d'un tapis vert uzé, 2 l.

193. Une vieille banquettes toute déchirée, 3 l.

Chambre dite la tour du petit bonhomme : 194. Quatre vieilles tapisserie haute lice, dépareillées, rongées, 80 l.

195. Deux lits jumeaux, dont les dedans sont de grosse toile peinte, les housses de serge jaune ; les couchers, deux pailles, deux lits de plume, deux traversins, deux matelas, deux couvertures laine, deux courtépointes d'indienne, 210 l.

196. Six mauvaises chaises de drap vert et un fauteuil pareil, 10 l.

197. Une table chêne à pied de biche, 4 l.

198. Deux chenets, une pelle, 3 l.

Petite garde-robe à côté : 199. Un petit lit, un matelas, un traversin, une couverture serge, 6 l.

Chambre servant d'antichambre à l'appartement qu'habite la marquise : 200. Cinq pièces de tapisserie, en cuir argenté, servant de tenture à la dite chambre, fort uzées, 50 l.

201. Un mauvais tableau détrempé, dans la boisure de la cheminée.

202. Un tableau dans la boisure sur la porte.

203. Un bas d'armoire à deux battants, fermant à clef, contenant quelques hardes de domestiques, 24 l.

204. Deux lits à quatre quenouilles, dont l'un a ses rideaux d'étoffe verte et l'autre jaune ; les couchers ont chacun une paille, deux matelas, un traversin, une couverture laine, une courtépointe indienne, 65 l.

205. Un secrétaire en noyer, 40 l.

206. Deux fauteuils, quatre chaises paille, 4 l.

207. Une paire petits chenets, 3 l.

Chambre occupée par la marquise, boisée en plein : 208. Deux lits jumeaux en niche, dont les dedans sont de coton blanc piqué, les pantes, bonnes grâces et soubassements d'indienne ; les couchers ont chacun un saumier, un lit de plume, un traversin, deux matelas, une couverture laine rouge fine, deux coton, la courtépointe bardante de coton blanc piqué, les rideaux de futaine bleue. Le deuxième lit a une paille, deux matelas, un traversin, une couverture soye, une d'indienne, la courtépointe bardante de coton blanc piqué, les rideaux de futaine bleue, 410 l.

209. Sept fauteuils anciens de tapisserie gros point, un tabouret de même, 75 l.

210. Un petit miroir à cadre doré, 30 l.
 211. Une pendule ancienne (1), 100 l.
 212. Un tableau sur la cheminée et trois petits tableaux sur les portes, 12 l.

213. Un secrétaire en noyer, ne contenant que lettres concernant Madame la marquise.

214. Une petite table à écrire, en noyer, 3 l.
 215. Une table de toilette, 4 l.
 216. Une table en cerisier avec tiroirs, 3 l.
 217. Deux chenets fer battu et une pelle, 6 l.

Petite chambre à côté : 218. Tendue de trois mauvais morceaux de grosse toile peinte en bleu, 6 l.

219. Un petit lit à quatre quenouilles, à rideaux de grosse toile peinte ; coucher, une paille, un lit de plume, un matelas, un traversin, une couverture indienne piquée, 40 l.

220. Une table noyer à un tiroir, 3 l.
 221. Une table noyer à un tiroir, 1 l. 10 s.
 222. Trois petites chaises pailles, 30 s., 1 l. 10 s.
 223. Un rideau à la fenêtre, 4 l.

224. *Cabinet à côté de la première antichambre*, que l'on nous a dit servir de trésor pour la garde et conservation des titres de la maison.

Chambre sur celle de la marquise : 225. Quatre lits, dont trois grands en étoffe de pais grise et une en serge verte ; couchers, quatre paillasses, quatre matelats, un lit de plume, quatre traversins, quatre couvertures laine, une d'étoffe de pais grise, 120 l.

226. Une chaise paille et une table, 1 l. 10 s.

Pavillon au coin de la terrasse, Chambre au rez-de-chaussée servant à la recette : 227. Un lit sans rideau ; coucher, une paille, un lit de plume, un traversin, une couverte de serge de laine, 18 l.

Chambre de la recette au premier : 228. Un lit en niche, avec un rideau devant en serge verte ; coucher, un lit de plume, deux matelats, un traversin, une paille, une couverture laine et une de serge de laine, 40 l.

229. Deux tables en cerisier, 10 l.
 230. Une table et trois chaises paille, deux chenets fonte, 10 l.

Pavillon faisant le coin du jardin, servant à faire lessive : 231. Un moulin à bluter, un cuvier, deux maits.

Chambre sur la boulangerie : 232. Vingt-sept setiers baillarge, 81 l.

Ecurie : 233. Six juments ou chevaux de carrosse, quatre mulets de litière (2), un de bât, trois chevaux de selle, le tout servant à l'équipage de la marquise.

234. Cinq chevaux hors de marque, 500 l.

(1) « Une pendule à répétition de l'heure » (*Inv. du baron de Ville*, 1708, n° 19).

(2) « Litière, sorte de voiture ou corps de carrosse, suspendu sur des brancarts et porté ordinairement par des mulets, l'un devant, l'autre derrière » (*Trévoux*).

235. Quatre mulets hors de marque et ayant fait plusieurs campagnes de guerre, 224 l.

236. Un étalon, 300 l.

237. Un vieux baudet, 60 l.

238. Quatre couchettes, garnies chacune d'un matelas, un traversin, une courtépointe, servant à coucher les palefreniers, 40 l.

239. Un coffre à avoine, 30 sols.

Grenier au-dessus : 240. (froment, ou seigle, avoine, mesurés au seller, mesure des Cars).

Dans les ménageries faisant la clôture de la cour des écuries : 241. Trente moutons, 60 l.

Ecurie au-dessous et attenante : 242. Deux juments poulinières ayant chacune une poulaine, 224 l.

243. Deux couchettes pour les palefreniers, un matelas, un traversin, une couverture, 30 l.

244. Deux poulins, 110 l.

Grange à mettre paille et grains des dîmes : 245. (paille de froment et de seigle).

Grange à foin attenante : 246. (foin).

Grange dite grange neuve : 247. Six brettes (1) et un petit veau, 164 l.

Remise : 248. Une berline (2) à quatre places, avec six harnais de campagne complets et la selle du postillon, trois selles de domestique et deux bâts de mulets, le tout faisant partie de l'équipage de Madame.

249. Une calèche (3) à six places, doublé de velours d'Utrec, (d'Utrecht) gris, des portières et panneaux fracassés, les quatre rouhes hors d'état de servir, le limon cassé, les montants de devant fracassés, non sortie depuis sept ans.

250. Une vieille berline non sortie depuis 1733, roues mauvaises, sans panneaux ni glaces, cuir pourri. Le tout 220 l.

251. Une chaise de poste, (4), doublée de pané (5) sur soye fort passée, avec ses deux harnais, 400 l.

252. Une litière, doublée de velours d'Utrec jaune, fort passé, avec ses deux selles, brides, tabliers et ventrières, 200 l.

253. Un brancard pour des malades, couvert de toile cirée, doublé d'une grosse toile en dedans, 40 l.

(1) *Brette* se dit d'une vache laitière, ayant actuellement du lait ; d'où la locution *la brette de la maison*, qui fournit le lait de la maison.

(2) « *Berline*, espèce de carrosse, venue de Berlin » (*Trévoux*).

(3) « *Calèche*, petit carrosse coupé, qui a d'ordinaire plusieurs ornements » (*Trévoux*).

(4) « *Chaise* signifie aussi une voiture pour aller assis et couvert, tant dans la ville qu'à la campagne » (*Trévoux*).

(5) « *Panne*, étoffe toute de soie, dont les filets traversants sont composés et forment une espèce de poil qui est plus long que celui du velours et plus court que celui de la peluche » (*Trévoux*).

254. Plusieurs faux traits, bricolles (1), ameulements, tous pourris et cassés, 6 l.

255. Un chariot à l'allemande, avec ses quatre colliers complets, 120 l.

256. Quatre colliers pour des mulets, 40 l.

257. Huit selles de domestique, 100 l.

258. Douze filets d'abreuvoir, 18 l.

259. Une selle à l'angloise, couverte de velours bleu, 30 l.

260. Une autre selle de maître, à troussein de velours bleu de roy, avec ses harnois, sangles, étriés, fontes et couvertures, 30 l.

261. Une selle de velours cramoisy et trois paires de fontes, 80 l.

262. Huit bâtis de mulets, avec leurs têtes, tabliers, ventrières et moreau (2), 80 l.

263. Quatre mors de brides tous neufs, trois garnitures de brides, dont une en or, une en argent et une en cuir d'Angleterre, 40 l.

264. Trois paires de sangles neuves, 12 l.

265. Une housse et chaperon de velours bleu de roy, brodée en or, avec son émouchoir (3) et bridon de soie bleu bordé en or, 400 l.

266. Une housse de velour bleu, avec ses chaperons brodés en argent et franges, son émouchoir en soie, 150 l.

267. Une housse et chaperon de velours cramoisy, garnie d'un galon d'or. — Une housse et chaperon de velour cramoisy, garnie d'un galon système (4). — Une housse de velour d'Utrecht et chaperon jaune, 220 l.

Domaine de la Porte..... 268. Deux charrettes futines (5).

Trésor : 269. Une malle en forme de bahu, couverte de cuir, fermant à clef, contenant plusieurs sacs remplis d'argent en écus de 6 livres et de 3 livres, faisant 15,400 livres.

270. Une armoire neuve, scellée au mur, à trois battants, disposés pour recevoir un grillage de fil d'archal, contenant 400 volumes de petits livres in-12, poésie, histoire, 200 l.

271. Une table de bois, ouvrage commun, où sont des papiers épars, mémoires, lettres, projets, 6 l.

272. Une table de bois, en ouvrage commun, 3 l.

273. Une grande armoire scellée, à quatre battants, fermant à clef, vingt-huit tiroirs, contenant papiers... Par acte du 20 février 1690, la majeure partie des paroissiens des Cars reconnaît que la poule de communion (6) est due au Sgr des Cars.

(1) « *Bricole*, terme de bourrelier, partie des harnais d'un cheval de carrosse » (*Trévoux*).

(2) « *Moreau*, espèce de cabas de corde ou de jonc, dans lequel on donne à manger aux mulets, lorsqu'ils marchent » (*Trévoux*).

(3) « Le caparaçon, fait de réseau avec des cordes flottantes, qui sert à garantir les chevaux des mouches, s'appelle *émouchette* » (*Trévoux*).

(4) « Un galon d'or à système, de trois doigts de large et d'une aulne de long » (*Ino de N. D. de Beaujeu*, 1784, n° 21).

(5) « Deux charrettes, l'une ferrée et l'autre futine » (*Ino. du chât. de la Chêse*, 1699, n° 7). Une charrette *futine* est donc celle qui n'est pas ferrée.

(6) C'est la première fois que je rencontre une expression de ce genre.

Cet inventaire considérable a une réelle importance au point de vue de l'aménagement intérieur d'un château, tenu avec luxe, en raison du rang élevé de son propriétaire, qui était en 1759 François des Cars, marquis, comte et baron, « mareschal des camps et armées du roy et son lieutenant général en Limousin, menin du dauphin ».

Les murs des appartements sont tendus de trois façons : en brocatelle, en cuir et en tapisserie. Les tapisseries, fort nombreuses et anciennes pour la plupart, ont, quand on les désigne nommément, une double origine : *Flandre* et *Aubusson*.

Les meubles consistent en lits, armoires, coffres, bureaux, tables à manger, à écrire et à jouer, de toilette, secrétaires, commodes, encoignures, chaises, fauteuils, banquettes, tabourets, guéridons, tableaux, miroirs, pendules.

Parmi les tableaux quelques-uns sont de fantaisie, comme ceux qui représentent les éléments (1), mais il y a aussi des portraits de famille, entr'autres Louis XIV à cheval.

Les lits admettent une grande variété de formes et de noms : à la *Maintenon*, à la *duchesse*, à *tombeau* (2), à *l'impériale*, à la *romaine*, à *quenouilles*, en *niche*, de *repos*, *jumeau* ; le lit le plus petit est appelé *couchette*.

Le bois employé aux meubles est *cerisier*, *noyer* (3), *palissandre*.

Les étoffes et tissus sont représentés par les suivants : *brocatelle* (cramoisie, rouge), *cumelot* (bleu), *coton* (blanc), *damas* (blanc, bleu, cramoisi, jaune, rubis, vert), *futaine* (4) bleue, *indienne* (bleue, multicolore), *moire* (jaune, verte), *satén* (jaune, vert), *serge* (5),

Peut-être cela veut-il dire que le marquis des Cars, en qualité de seigneur local et de fondateur probable de l'église, fournissait, chaque année, aux frais de la communion pascale, qui comportait une certaine quantité de blé pour les hosties et de vin pour l'ablution ; par reconnaissance, les paroissiens lui auraient offert une poule en hommage.

(1) « Quatre pièces représentant les quatre éléments, le tout des Goblins » (*Ino. du baron de Ville*, 1717).

(2) « Un bois de lict, garni de matelats, traversein et housse en tombeau de futaine. Un lict brisé à tombeau, garni de serge grise » (*Ino. du baron de Ville*, 1708, n° 29, 32).

(3) « Plus, un chaslit de bois de nouhier, foncé hault et bas » (*Ino. de Jarnac*, 1668, n° 72, 73).

(4) Un baignoire, garni de son thour de rideaux de futaine des Indes » (*Ino. du baron de Ville*, 1708, n° 21).

(5) En 1607, la ville d'Angoulême habillait « les sergents de la maison commune » de « manteaux de drap de Paris, coulleur de vert brun », de « jupes », de « haultz et bas de chausses, de serge de Beauvoys, de la coulleur susdite ». — « Un lict d'usage, garni de sa housse de serge d'Angleterre » (*Ino. du baron de Ville*, 1708, n° 19).

(jaune, rouge, verte), *taffetas* (blanc, flambé, jaune, multicolore, vert, violet, de Florence), *toile* (de ménage, du pays, peinte (1), *velours* (bleu, bleu de roi, cramoisi, gris, jaune, noir, d'Utrecht).

On remarquera les rideaux aux fenêtres, les garnitures de cheminées, les faïences et porcelaines et parmi elles, celles qui sont chinoises.

III. — CHATEAU DE LA RENAUDIE (1759)

Cuisine : 1. Quatre casseroles cuivre, trois marmites fer, un gril, une broche, une poêle à frire, une paire chenets de fonte, une pelle, pincette, 33 l.

Grande salle basse : 2. Dix pièces de tapisserie haute lisse en verdure, chacune aux armes de la maison, 100 l.

3. Deux lits dont les tours sont de berguame blanche et brune, chaque coucher a une paille, un lit de plume, un traversin, deux matelas, sans couverture ni courtpointe, 60 l.

4. Deux tables communes, 3 l.

5. Vingt chaises ou fauteuils de paille, 5 l.

6. Deux petites armoires, 4 l.

Sallon du premier : 7. Six pièces de tenture de drap vert, sur lequel sont représentées les différentes alliances de la maison ; plus deux pièces non tendues, 30 l.

Chambre y joignant : 8. Trois pièces tapisserie verdure en haute lisse, dont l'une est dépendante de la tenture de la grande salle, une autre bande de tapisserie assortie aux deux premières, avec le dessus de la porte qui est pareille (2), le tout, 80 l.

9. Plus, un tour de lit d'étoffe verte, usé ; le coucher, une paille, un lit de plume, deux matelas, un traversin, une mauvaise couverture laine, le tout fort usé, 40 l.

10. Une couchette de bois, garnie d'un lit de plume, un traversin, un matelas, un mauvais morceau de serge verte, doublé de toile, servant de couverture, 10 l.

11. Six chaises et six fauteuils paille, 3 l.

12. Deux petits chenets anciens, 3 l.

13. Une table noyer, 3 l.

(1) « Plus, un lit de camp, avec les rideaux d'une étoffe rouge, avec... deux couvertes, l'une de laine et l'autre de toile peinte piquée » (*Inv. de Fr. d'Auriol*, 1714, n° 49). — Voir sur la toile peinte, Havard, *Dict. de l'ameublement*, t. IV, p. 215.

(2) Au palais du Vatican existe une frise en tapisserie qui forme dessus de porte (*Œuvr. compl.*, t. II, p. 44).

Salle au-dessus de la grand salle : 14. Une vieille armoire et une table ancienne, avec ses ajoutés en charnières (1), 6 l.

Chambre y attenant : 15. Trois pièces de tapisserie brocatelle jaune, encadré de brocatelle cramotzi, fort passé, 24 l.

16. Un vieux lit à la duchesse, dont les dedans sont également de même étoffe, les rideaux de serge orore (aurore) (2), fort usés ; le coucher comme dessus dit, 40 l.

17. Deux tables de nohier (noyer), à un tiroir, 6 l.

18. Chenets, pelle, pincette, cinq chaises et deux fauteuils paille, 5 l.

2^e étage, 1^{re} pièce : 19. Un bois de lit sans garniture, rideaux, surciel (3), une paillasse, deux lits de plume, sans traversin, 15 l.

20. Dix chaises paille et une table, 3 l.

2^e pièce : 21. Deux bois de lit, deux matelas, un lit et un traversin de plume, 20 l.

22. Une table, deux chaises paille, 3 l.

23. Chenets de fonte, 5 l.

3^e pièce : 24. Un vieux lit de bergame et son coucher comme dessus, 30 l.

25. Deux chenets, 3 l.

Logement de la recette, 1^{re} chambre : 26. Trois bois de lit avec leur tour d'une mauvaise étoffe verte, trois paillasses, trois lits et traversins de plume, un matelas, 60 l.

27. Trois couvertures laine, 4 l. 40 s.

28. Un coffre et deux armoires, 15 l.

29. Cinq chaises paille, une table, 3 l.

2^e chambre : 30. Deux lits de domestique, deux paillasses, deux matelas, deux couvertures, 12 l.

31. Trois vieux coffres, deux chenets de fonte, 6 l.

32. Cinquante-cinq livres d'étain commun, en plats, assiettes et cuillères, à 15 sols, 41 l. 5 s.

33. Quatre bassins d'airin, 6 l.

34. Trente draps, dont dix de maitre et vingt d'étoupe, 90 l.

35. Cinq douzaines serviettes, une fine, et quatre d'étoupes, 15 l.

36. Une nape fine, 4 l.

37. Une paire flambeaux d'argent aché (4), 6 l.

Cellier : 38. Soixante-huit pièces de vin vieux ou nouveau, à 35 l. pièce, 2,080 l.

Grenier : 39. Froment, mesure (5), blé d'Espagne, mesure de Nontron.

(1) Allonges, montées sur charnières et qui se replient quand on ne s'en sert pas.

(2) La serge ici est de deux couleurs : *aurors*, et *vert*; dans les inventaires suivants, elle est *brune*, *grise* et *jaune*.

(3) *Cœur. compl.*, t. I, p. 576, au mot *Surciel*.

(4) *Haché*, couvert de hachures ou traits gravés, guilloché.

(5) « Le pain de *mature* était fait d'un mélange de bailliarge, d'orge, de seigle et quelquefois de maïs ou de pomme de terre. Souvent même, il nese composait que d'une ou de deux de ces céréales » (*Rev. Poit.*, 1890, p. 90). Le mot lui-même indique un mélange.

Grange : 40. Un pressoir à deux vis, 60 l.

41. Cinq petites cuves et une grande carrée neuve, 200 l.

42. Quatre-vingt fûts de pièces vidés, 160 l.

Cabinet dit le trésor : 43. Deux vieux coffres et une armoire, 18 l.

Le château de la Renaudie, qui valait aux des Cars le titre de baron, était situé en Périgord. Son inventaire a été copié par M. Champeval, qui l'a abrégé.

IV. — CHATEAU DE LA ROCHE-L'ABEILLE (1759)

Cuisine : 1. Une table et deux bans, deux grands chenets, pelle, pincette, un tourne-broche, une plaque cassée, deux cuiviers.

Office : 2. Vingt-cinq bouteilles de vin blanc du Bas-Limousin, dans une armoire, 20 l.

3. Une grande et une moyenne table à manger, avec leurs pieds en châssis pliant (1), 6 l.

Chambre des domestiques : 4. Trois couchettes, 6 l.

Salle sur la cuisine : 5. Sept mauvaises pièces de tapisserie de drap bleu, avec des feuillages et armoiries brodées en laine, fort mangées de teignes et de rats, le dessus de la cheminée assortissant, 30 l.

6. Un buffet de cerisier à tiroirs, 20 l.

7. Quatre fauteuils et six chaises paille, deux chenets, pelle, pincette.

Chambre au bout : 8. Une table de chêne à tiroir, 4 l.

9. Une comode en cerisier, 30 l.

10. Deux fauteuils et quatorze chaises paille, 12 l.

11. Deux petits chenets, pelle, pincette.

Chambre du colidor à droite : 12. Une table chêne à tiroir, à pied de biche; quatre fauteuils et quatre chaises paille, pelle, pincette de fer, deux chenets, 24 l.

Garde robe : 13. Un bois de lit sans rideaux; coucher, une paillasse, deux matelas, un traversin, une couverture de toile piquée, 18 l.

2^e chambre du colidor à gauche : 14. Un grand lit ancien, dont les rideaux, les pantes, bonnes grâces, impériale, grand dossier (2) et sous-bassement, sont en damas cramoisy, franges de soye jaune et rouge, le tout fort uzé et passé; le coucher : une paillasse, un lit de plume, un traversin, deux matelas, une grosse couverture de toile piquée, 100 l.

15. Deux petites tables de chêne, six fauteuils, deux chaises paille, deux petits chenets, une pelle, pincette en fer, 11 l.

Garde robe de cette chambre : 16. Dans l'alcôve, une couchette et un lit de plume, 12 l.

(1) Ce châssis consiste en bandes de bois, qui se croisent en X et se replient.

(2) Dossier, morceau d'étoffe qui forme le dos du lit et tombe du ciel jusqu'au matelas.

Chambre sur l'escalier, 17. Tendue de trois morceaux de grosse toile peinte en bleu, 6 l.

18. Les deux niches tendues d'une mauvaise bergame, où sont deux lits garnis comme le ci-dessus, avec rideaux de serge jaune, 80 l.

19. Une table de chêne, un fauteuil, six chaises de paille, 9 l.

20. Deux petits chenets, pelle et pincette en fer, 3 l.

Maison dite chez Dubuis attenante. Cuisine : 21. Un seau et un godet (1), 10 s.

22. Un crochet à peser, 2 l.

23. Vingt-sept grosses serviettes, vingt-huit gros draps de domestique et deux napes de cuisine, 90 l.

24. Deux couchettes sans rideaux, un matelas, un lit de plume, deux traversins, quatre couvertures dont une de droget (2). 30 l.

Chambre du receveur de la terre de la Roche-l'Abeille : 25. Deux niches, garnies chacune de leur bois de lit, paillasse, matelas, lit et traversin de plume, couverture de laine, 50 l.

26. Une armoire en châtaigner, 10 l.

27. Huit chaises.

Cave : 28. Six petits baricots vuides, cerclés en bois, de deux charges chacun ; un baricot, 25 l.

Grange : 29. Foin, froment, avoine, seigle, blé noir, chanvre ou filasse, laine.

Le château de la Roche-l'Abeille était situé en Limousin et appartenait au marquis François des Cars, qui en était seigneur. Cet extrait de l'inventaire a été copié, dans les papiers de famille, par M. Champeval.

V. — CHATEAU DE SAINT-BONNET (1759)

Cuisine : 1. Une table, deux bancs, quatre casseroles cuivre, une poêle à frire, un couperet, un mortier de fonte, une broche à rôt, deux chenets, une plaque, une pelle, pincette, un trépier, le tout de fer, 30 l.

2. *Office y joignant* : Une table, deux bancs, deux grands coffres, un met, 4 l.

1^{er} étage à main gauche : 3. Une table, dix huit chaises paille, deux fauteuils, deux chenets, une pelle, 12 l.

Chambre joignant : 4. Un lit dont le tour est de serge brune usée ; coucher : une paillasse, un lit de plume, un traversin, un matelas, une couverture laine, 30 l.

5. Un petit lit pareil, 20 l.

6. Sept chaises paille, un fauteuil, une table, une paire petits chenets, 3 l.

(1) Voir ce mot dans le *Glossaire archéologique*.

(2) *Droguet*, voir au *Glossaire* de V. Gay.

Même étage à droite : 7. Un grand lit, à tour de serge brune; coucher comme dessus, 40 l.

8. Un petit lit, tour de serge grise, 30 l.

9. Table de noyer, 3 l.

10. Six chaises et deux fauteuils paille, 4 l.

11. Chenets, 3 l.

Chambre attenant : 12. Un bois de lit sans rideaux et coucher comme dessus, une table, trois chaises, deux chenets, 24 l.

Garde robe de cette chambre : 13. Un lit pareil et une chaise, 10 l.

2^e étage, 1^{re} chambre : 14. Un lit, tour de serge, coucher comme dessus, 43 l.

15. Un petit lit, coucher comme dessus, 7 l.

16. Une table, neuf chaises paille, chenets, 11 l.

Chambre joignant : 17. Deux lits pareils, 14 l.

18. Une armoire à quatre battants, une petite armoire à deux battants, deux petites tables, 6 l.

1^{re} chambre du 2^e : 19. Une table avec son pied à pliant, dix-huit chaises paille, et deux vieux bois de fauteuil, jamais garnis, 10 l.

Chambre joignant : 20. Un lit pareil, une table, 5 l.

Garde-robe : 21. Un lit pareil, 7 l.

3^e étage à gauche : 22. Un grand lit à rideaux de serge, coucher comme dessus, 21 l.

23. Un petit lit à rideaux de serge grise, coucher comme dessus, 6 l.

24. Trois chaises paille, 15 s.

À droite : 25. Deux lits, 50 l.

26. Une table, huit chaises et un fauteuil paille, 4 l.

Chambre joignant : 27. Un lit, 18 l.

28. Quatre chaises paille, une table, deux chenets, 5 l.

4^e étage : 29. Cinq bois de lit de domestique, sans coucher, 6 l.

Cellier : 30. Deux pressoirs avec leurs cuves de décharge, 150 l.

31. Quatorze cuves, 300 l.

32. Trente-deux portes (1), 15 l.

33. Un coffre, 3 l.

34. Trente-huit tonneaux, dont dix-huit sont foncés et en bon état et dont dix cerclés de fer, 440 l.

Cave : 35. Sept petites barriques vides, de quatre charges chacune, dont deux cerclées en fer et cinq en bois, 26 l.

Cet inventaire peu important a été copié par M. Champeval. Les des Cars étaient comtes de Saint-Bonnet (*Bullet. de la Soc. des lettr., scienc. et arts de la Corrèze*, 1890, p. 398).

La serge a deux couleurs : *brun* et *gris*.

(1) Pour recueillir le raisin et le porter au pressoir.

VI. — CHATEAU DE SAINT-YBARD (1759)

Sallon : 1. Treize chaises et deux fauteuils paille et trois tables, 10 l.

2. Deux chenets, deux pincettes, une pelle fer, 3 l.

Office à côté : 3. Deux mauvaises armoires, 2 l.

4. *Cuisine* : Quatre vieilles casseroles, moyennes, cuivre rouge, 6 l.

5. Un grand chaudron cuivre rouge, une tourtoire, une poissonnière une bassinoire cuivre rouge, 14 l.

6. Une vieille poêle à frire, un pot, un couperet, un crochet, six fourchettes, une cuillère à pot, deux chenets, le tout de fer et deux landiers et une broche à rôti, 15 l.

7. Un mortier moyen de marbre, une salière de bois (1), deux sceaux reliés de fer, une table de cuisine, un coffre, une armoire, deux chaises paille, 4 l.

8. Deux cents livres d'étain commun, en plats, assiettes, éguières, pintes et cuillères, à 16 sols, 164 l.

Chambre au-dessus du salon : 9. Tenture de six pièces de satins sur fil usée et trouée, 30 l.

10. Un lit à impériale, dont les dedans sont de taffetas de Florence blanc piqué ; les pantes, bonnes grâces et soubassement d'un petit damas (2) violet, la courtepointe de taffetas de Florence piqué ; le coucher dudit lit, une paillasse, un lit de plume, deux matelas, un traversin, 120 l.

11. Une comode en palissandre, dont le plaquage est tout enlevé, quatre tiroirs, 30 l.

12. Un miroir, avec son cadre doré, 30 l.

13. Un grand fauteuil de tapisserie, deux autres fauteuils, un couvert de satin, un sans couverture, cinq chaises de tapisserie, un fauteuil de paille et trois chaises, 40 l.

14. Une table de lit de noyer, avec un tiroir, 50 s.

15. Deux petits chenets, pelle, pincette, fer, 3 l.

Cabinet à la suite : 16. Une grande armoire, 3 l., contenant vingt-un draps fins, vingt gros draps, sept douzaines serviettes fines, une douzaine de grosses, six nappes fines, 23 tabliers ou torchons et huit rideaux fenêtre, le tout mi-usé, 90 l.

Autre cabinet : 17. Un bois de lit, avec son tour d'étoffe verte ; coucher, paillasse, lit de plume, un traversin, un matelat, une grosse couverture, 12 l.

Salle : 18. Neuf pièces de tapisserie haute lisse, fort pourrie et rongée 120 l.

(1) « Une salière de bois en fauteuil. Une salière faite en chaise » (*Ino. du chât. de Cognac*, an II, n° 1).

(2) Voir sur le petit damas *Æucr. compl.*, t. I, p. 560, au mot *damas*.

19. Dix chaises, couvertes d'une serge verte, deux banquettes et un fauteuil de même étoffe, 44 l.

20. Deux chenets moyens et une pelle, 7 l.

21. Une grande table avec son tapis, 9 l.

Chapelle : 22. Trois napes d'autel, une chasuble fort usée, une aube, un amit, deux purificateurs, deux vieux devant d'autel, un corporal et deux lavabo, 20 l.

Chambre sur la cuisine : 23. Sept chaises de tapisserie, trois fauteuils de tapisserie, 24 l.

24. Deux tables de noyer (noyer), 5 l.

25. Une petite table, avec son tapis vert, 4 l.

Garde-robe de cette chambre : 26. Un bois de lit sans garniture, couché comme dessus, 8 l.

27. Une table et deux vieux cofres, 2 l.

1^{re} chambre au 2^e étage : 28. Trois lits, dont deux garnis de serge verte et le troisième brune ; coucher : une paille, un lit de plume, un traversin, un matelas, une couverture, 50 l.

29. Neuf chaises paille et une table noyer, 6 l.

30. Un vieux miroir antique, 5 l.

31. Six pièces de tapisserie Bellegarme (bergame), 24 l.

32. Deux petits chenets, une pelle, 3 l.

Garde-robe : 33. Un lit, 8 l.

2^e chambre : 34. Six morceaux de tapisserie de Bellegarme, 18 l.

35. Deux lits, garnis de serge blue (1), coucher garni comme dessus, 100 l.

36. Cinq chaises couvertes de serge jaune, deux fauteuils paille, une table de noyer, 15 l.

37. Un vieux miroir fort antique, 5 l.

38. Deux petits chenets, pelle, pincette, 4 l.

Garde-robe : 39. Un bois de lit et lit, 9 l.

Chambre sur la salle : 40. Deux lits, dont un garni de serge blue et un de serge brune, coucher comme dessus, 80 l.

41. Une table noyer, deux chenets.

Garde-robe : 42. Une couchette.

Ecurie : 43. Quatre couchettes, un matelas, un traversin, deux couvertures, 12 l.

Grenier : 44. Seigle et avoine, blé noir, froment, foin.

Grange couverte en paille : 45. en la première cour du château.

L'inventaire donne le marquis François des Cars comme seigneur de Saint-Ybard, château du Limousin (*Bull. de la Soc. des lettr., scienc. et arts de la Corrèze*, 1890, p. 399). La copie en a été prise par M. Champeval, mais seulement en extrait.

(A suivre).

X. BARBIER DE MONTAULT.

(1) La serge ici est de quatre couleurs : *bleu, brun, jaune, vert*.

DOCUMENTS

I. — Testament de l'abbé de Lauze 1711.

[D'après une copie authentique analysée par nous dans le chartrier de M. le comte Roger de Bony, au château de Juvet (H^{te}-V^{ne}), près de La Roche-l'Abeille. M. le comte de Bony est à la fois le cohéritier et le descendant par les femmes, de nos deux très considérables maisons limousines, les de Maumont, et les Méricot de S^{te} Feyre, longtemps sénéchaux de la H^{te}-Marche].

Messire Léonard de Lauze, cy devant prieur de Manzanne (1) et de Landecourt, chanoine de S^t-Martial de Limoges, demeurant à Paris, en sa maison, rue Traversière, paroisse de S^t-Roch, fait son testament, en raison de son état d'infirmité, par acte reçu, M^e Renard Londes notaire :

« Considérant la brièveté de la vie, etc., et étant sur son âge panchant et avancé », il règle que sa sépulture devra avoir lieu en l'église de la paroisse où il décèdera.

Il « veut que son cœur soit porté en l'église de S^t-Martial de Limoges, où il a esté chanoine, après qu'il aura esté enfermé dans une boîte de plomb pour estre enterré au pied du pilastre du chœur de la ditte église à main gauche, proche les marches du m^e hôtel (*sic*), priant le chapitre de lui accorder cette grâce, et de permettre encore qu'il soit attaché contre le dit pilastre, à hauteur raisonnable, aux dépens de la succession du dit sieur abbé de Lauze, son portrait et médaille en marbre, fait par le sieur GIRARDIN, fameux sculpteur (2).

(1) *Manzane*, tombé au rang de hameau, avec 6 hab., c^{te} de Treignac (Corrèze), devint après 1146, un prieuré dépendant de l'abbaye d'Uzerche et plus tard, en outre, une petite paroisse. Voyez n^o 369 et suiv. du *Cartulaire d'Uzerche*, édité par nous au *Bulletin de la Société historique de la Corrèze* (siège à Tulle), et notre *Bas-Limousin féodal et religieux*, Limoges, V^e Ducourtieux, 1896-97.

(2) Apparemment François Girardon, le sculpteur Troyen, né en 1630, et mort à Paris en 1715. Nos confrères de la Société archéologique de

» En ce cas et non autrement, il lègue à la dite église 100 livres de rente racheptable de la somme de 2,000 livres, constituée au dit s^r de Lauze, sur les aides et gabelles de France, par contrat du 11 août 1703, à charge encore de dire en l'église susdite, un obit, composé des vigiles à 9 leçons, et une messe haute par an à perpétuité, à pareil jour du décès ou autre plus prochain jour possible ;

» Et à charge par le chapitre de S^t-Martial de payer 25 ll. de rente rachetable de 500 ll. à la fabrique de S^t-Michel-des-Lyons de Limoges, où il fonde semblable obit pour son âme et celle de ses ancêtres qui y reposent.

» Sur ces legs, le pain, vin, luminaire et ornements ou frais payés, le reste sera distribué aux abbé et chanoines présents, 2/3 ; et 1/3 aux officiers présents du bas chœur.

» Voulant qu'au bas de son portrait ou médaille, il soit *posé* aux frais de sa succession *un* épitaphe qui contiendra les dites fondations et conditions d'icelle.

» Laquelle si le chapitre S^t-Martial faisait difficulté d'accepter, sera transférée à S^t-Michel-des-Lyons, voulant au surplus que son enterrement soit fait comme à celui d'un pauvre de la paroisse, en sorte qu'il n'y ait que deux bougies de cire jaune et six prêtres, sans aucune tenture ny ornements, renonçant à la vanité de la pompe funèbre, » deffendant aussy que son corps soit *fermé* dans la bierre plutost que deux fois vingt-quatre heures après qu'il aura esté cru mort.

Il veut 400 messes basses et requiem, dont 100 en l'église de sa sépulture, et 100 au m^e autel de l'église de S^t-Martial, 100 à S^t-Michel-des-Lions, et 100 aux Jacobins, rue Neuve-S^t-Honoré, à Paris.

Il lègue 150 liv. en réparations ou ornement, à l'église du prieuré de Manzanes, par l'avis du prieur et du curé de Manzanes ; et fait legs du double à la réparation du prieuré de Landecourt, dont il a déjà rétabli le chœur de l'église ; avec légat de 200 liv. une fois payées, à l'hôpital général de Limoges ; et de 250 ll. à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Suivent de nombreux legs à ses domestiques, ainsi qu'aux nommés Raby, frères ; et de 800 l. à L^d Jourde, sieur de Lapleaux ; 400 l. à J^a Raby, curé en Poictou (1) ; 1,000 l. aux cinq enfants

Limoges, particulièrement MM. Arbellot et Guibert, pourront éclaircir la question de savoir si ce médaillon fut exécuté. Ce qui est certain, c'est que le présent testament eut effet, et que par suite de la substitution, nous avons noté dans les titres de Juvet, plusieurs Maumont du Chalar, qualifiés de *Maumont de Lauze*.

(1) Apparemment une des cures de l'ancien diocèse de Limoges, qui vers Rochechouart plus nombreuses, étaient politiquement rattachées au Poitou. Nous eûmes plusieurs fiefs de Lapleau. Villemazet et Mas-Serieyge, sont également des noms de lieux du Haut-Limousin. Ce dernier hameau est de Feytiat. Landecourt, prob^t, la comm. du d. (Meurthe-et-Moselle).

de feu P^{re} Raby, marchand à Limoges, savoir Jⁿ et P^{re} et J^{ne} et Thérèse et Marye Raby, 200 l. chacun.

Legs de 100 l. aux enfants de L^d de Lauze, s^r de Villemazet (s^t-Jouvent?); 300 l. à d^{lle} Madeleine de Lauze, veuve du s^r Palais, 200 l. aux quatre enfans de feu Jacques Lajoumard; 300 l. à d^{lle} Narde Cibot (1), fille, sœur de défunt M^e Claude Cibot, chanoine de la cathédrale de Limoges; à M^r Cibot, prieur de Manzanes, 900 l. dont il donnera ce qui lui plaira à ses frères et sœurs, plus sur sa bibliothèque trente tomes au choix; et à d^{lle} Anne Romanet, fille, 300 l. et 200 l. à l'abbé Poillevé, cousin d'icelle, chanoine de la dite cathédrale.

Il lègue à Louis-François de Prondou de Castelan, chevalier de la garde, sa maison rue Froid-Manteau, quartier du Louvre où pend pour enseigne : *Le cheval noir*; et à la fille aînée du dit s^r Prondou, sa filleule, etc... et à M^r Vorse, procureur au g^d conseil du roi, un diamant de 500 livres.

Quant à sa bague de diamant fin, il la laisse avec douze assiettes d'argent, etc., à Angélique Foucault, épouse du marquis d'Avary, lieutenant général des armées du roi, en témoignage de son mérite et vertu.

Il lègue à M^r de Puytison (2), trésorier de France à Limoges, et à M^r Malledent, abbé et chanoine de S^t-Etienne de Limoges et prieur de Peyrat, 150 liv. à chacun; et 200 à d^{lle} Léonarde Malledent sa filleule, nièce de l'abbé de Malledent; et 150 l. au fils aîné du s^r Lafont et de d^{lle} de La Joumard; plus à divers, etc...

Et au s^r Bernard Breton, bourgeois de Paris, 300 l. et sa grosse montre à réveil et sonnerie, son écritoire en bois de S^e Lucie, garni de ses ustenciles d'argent; etc., à divers autres.

Et à M^{re} Laurent de Lauze, ancien colonel du régiment de Haynault et à M^r Dalesme, cy devant maréchal des logis des chevau-légers de la garde, 100 l. chacun; et aux quatre enfants de feu M^e L^d Raby, n^{re} savoir: L^d et P^{re} aîné et P^{re} le jeune, et J^{ne} 300 l. chacun; plus 200 l. à Antoine de Maumont, seigneur du Chalard, fils de feus messire n. de Maumont du Chalard (3) et de dame Poylevé, son épouse.

Il fait enfin héritier universel, Jean Lajoumard, sieur de Masse-

(1) Narde, diminutif encore usité pour Léonarde. Cibot nous semblerait de même une déformation mignarde, du prénom Cybard, dont la forme dure a pu être prise pour péjorative.

(2) Sans doute un Maledent, car nous trouvons pour ce castel de Puytison, c^{ne} de Feytial, dès 1674, P^{re} Maleden d'Hardy, sieur de Puytison; et en 1764, d^{lle} L^d Maleden de Puytison. [Nadaud-Lecler, *Nobiliaire*].

(3) Le Chalard, château très pittoresque en la c^{ne} de Bujaleuf, sur la rive droite de la Vienne. Il fut le siège d'une chàtellenie.

rège (1), fils de défunt M^e Lajoumard, avocat et de d^{uo} Bechon, sa femme, lui substituant à défaut d'enfant, Antoine de Maumont, seigneur du Chalard ; mais à charge de porter le surnom *de Lauze*, conjointement avec le leur. Il fait exécuteur, à Paris, le s^r Orse susdit, et en Province, M^e Nouailles des Belles, président d'élection à Limoges, auquel il donne un diamant de 400 livres ; révoquant tous autres testaments, et léguant 100 liv. au dit Renard, qui reçut l'acte, le 29 octobre 1711.

Il fit codicille au 18 juin, et encore au 13 octobre 1712 pour léguer à l'abbé Jayac une bague de 200 l. et diverses sommes à ses domestiques, tout en confirmant les dispositions ci-dessus.

Collationné à Paris par Lavoyne, n^{ro}, sur une expédition en papier, le 2 juillet 1717.

J.-B. CHAMPEVAL.

II. — *Un mariage Limousin et ses longs préliminaires*

Aujourd'hui 23^e juillet 1671, au château du Chambon, paroisse de Bersat, en Limousin, ont été présans : Guillaume Sornin (2), sieur de Millac, et d^{uo} Suzanne du Vignaud, sa femme, habitants du bourg de Morterol, et d^{uo} Marie Sornin, leur fille, d'une part,

Et noble René de Moras, écuyer, seigneur de Chamborand, d'autre.

Toutes lesquelles parties ont convenu et demeuré d'accord des déclarations, pactes et conditions cy-après :

Comme soit ainsy qu'il peut y avoir trois ou quatre ans que le

(1) Auj. le Mas-Cerise, commune de Feytiat, canton sud de Limoges.

(2) Nous empruntons également cette pièce au riche chartrier de Juvet, où nous avons longuement puisé grâce à la plus aimable hospitalité. Nous en offrons de nouveau à M. le comte de Bony les meilleurs remerciements, et d'autant plus insistants qu'on ne profite pas moins à l'écouter pour la connaissance du pays, qu'à déponiller la plume à la main ses précieuses archives. Nous avons eu plein accès par son entremise fort obligeante dans les nombreux titres Quercynois et Limousins du château du Mazet, de M^{me} Glangeaud, née Du Montet de Malussent. M. le marquis de Lavergne nous a communiqué, par la même occasion de notre tournée dans la région, quelques parchemins latins vraiment de choix. Depuis lors, M. le vicomte de Bonneval nous a libéralement déroulé sa collection de titres et M. le marquis des Monstiers-Mérinville a bien voulu nous montrer porte ouverte au Fraysse. La campagne limousine, on le voit, peut encore lutter avec nos dépôts publics de titres.

dit s^r de Chamborand ayant eu la pensée de rechercher en mariage la dicte d^{lle} Marie Sornin, dont il aurait fait parler au dict s^r de Milhat, son père ;

Lequel ayant agré (*sic*) son dessain, luy auroit accordé toute liberté de recherche par les fréquentes visites qu'il auroit *agré* dans sa maison de la part du s^r de Chamborand ;

Et comme le dit s^r de Chamborand, dans le cours d'icelle recherche, auroit esté obligé par quelque conjecture d'affaires domestiques de discontinuer son assiduité pour quelque temps, sans néanmoins avoir changé la dite pensée, le dit de Milhat dans le dict temps auroit reçu à la même recherche le s^r de Savignat, sans que, de préalable, ledict Chamborand eut esté esconduit ny tesmoigné s'en vouloir retirer.

Mais comme cette seconde recherche en seroit venue à de telles avances que les choses en estant sur le point de la conclusion, icelluy s^r de Chamborand auroit fait remonstrer audict de Milhat le tort qu'il luy faisoit dans ce rencontre, le dit de Milhat se voyant si avant engagé de part et d'autre, cognoissant que le 1^{er} engagement sembloit estre le plus fort par bien des raisons, et n'auroit luy même, ny ses amys, peu trouver d'autre expédiant que de feindre un enlèvement de sa susdicte fille, affin de se mettre hors de blâme envers le dict sieur de Sauviat (*sic*), et réparer le subject de plainte qu'il luy auroit fait tesmoigner, le dict Chamborand, *sic* ;

Ce qui auroit esté proposé au dict Chamborand et auroit été accepté par luy de bonne foy, et sur la parole du dict de Milhat, il auroit envoyé sa dicte fille à La Souterraine, distant du dict lieu de Morterol de 2 grandes lieu (*sic*), et le dict Chamborand s'estant trouvé sur le chemin, par l'ordre et de concert avec le dict s^r de Milhat (1) auroit feint le dit enlèvement de la dicte Sornin, et icelle retenue pendant une quinzaine de jours dans des maisons d'honneur informées de la vérité du fait et du dessein de toutes parties, sans qu'il aye esté mesfait ny mesdist à la dicte Sornin, en aucune façon ;

(1) Par nos recherches du château de Bagnac, nous connaissons en détail cette famille Sornin, qui, alliée aux de Saint-Martin, posséda quantité de fiefs autour de La Souterraine et de Saint-Amand-Magnazeix, notamment Les Fougères, Royfasson, La Roche, La Gorce, La Vallade, Plaisance en partie, etc., La Jarrige (Saint-Maurice, sénéchaussée de Montmorillon, etc.). On la trouve principalement fixée à Morterol, autre enclave Poitevine ; mais ce n'est pas le lieu de s'étendre sur eux, non plus que sur les Chamborand mieux connus. — Le notaire, imbu de ses formules de procureur auprès des juridictions voisines, parle ici *au conditionnel*, comme s'il s'agissait d'une de ces requêtes respectueuses au juge, où l'on expose comme probable telle ou telle situation qu'on laisse au gré de ce dernier de la déclarer certaine ou non. Voy. ma *Notice hist. de la maison de St-Martin de Bagnac*, illustrée et avec carte de B.-Marche. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1897.

Pendant lequel temps ledict de Milhat pour mieux colorer sa conduite, en auroit esté donner plainte au vicesénéchal de Lymoges, ne prévoyant pas les suites d'une desmarche de cette nature, où estant engagé inconsidérément, il n'auroit pas été en son pouvoir d'apporter le remède, *commil* auroit souhaitté par après, ce qui auroit obligé ledict s^r de Chamborand à la 1^{ère} co-gnoissance qu'il auroit heu des dittes poursuittes de faire remettre la dicte d^{lle} Sornin entre les mains de son père qui du despuis l'a tousiours heüe en son pouvoir et puissance entière, et qui auroit tousiours promis au dict Chamborand de luy faire raison dès lors qu'il pourroit estre desgagé envers le dict s^r de Savignat d'une façon ou d'autre ayant mesmes gardé sa dicte fille à cette fin quelque temps dans un couvent de religieuses à Lymoges et du despuis, jusques à ce qu'ayant esté asseuré que ledict s^r de Savignat se seroit estably ailleurs despuis peu de jours, il seroit convenu avec le dict s^r de Chamborand de satisfaire à ses parolles et de faire tout son possible de remettre les choses au meilleur estat qu'il se pourroit.

Pour ce est-il que le dict jour susmarqué, datte des présantes, toutes les parties ont accordé avoir fait les pactes de mariage entre ledict Chamborand et d^{lle} Marie Sornin, savoir :

Que ledit Chamborand, fils de feu Jean de Moras, écuyer, seigneur de Chamborand, et de d^{lle} Marie Dubreuil, et maistre de ses droits, a promis de prandre à femme et loyalle espouse la dicte Sornin, et pareillement Marie Sornin, de l'avis, licence, conduite et autorité des dits sieurs de Milhac et du Vignaud, ses père et mère, a promis de prandre à mary et loyal espoux ledict s^r de Chamborand, toutes foyes et quantes que l'un en sera requis par l'autre, en face de nostre Sainte Mère Eglise catholique, appostolique et romaine, icelle y consentant ;

En faveur duquel ils constituent en dot à Marie tous les droits présomptifz qu'elle peut avoir en leur future succession et biens dont ils se trouveront saisis lors de leur décès et trespas.

Etc... (Bref).

Le futur donne à la future 20,000 livres à prendre sur les plus liquides de ses biens après son décès.

Ce qui a été accepté, etc.

En présence des soussignés.....

Signé des parties et de : Julie Sornin, Henry d'Assy, Lagoutte-Bernard, etc... (1).

Signé : Malhiorat, not^{re} royal.

J.-B. CHAMPEYAL.

(1) La Goutte-Bernard, fief de la commune des Chézeaux (Hte-Vienne).

Copie collationnée et transcrite, le 12 avril 1704, par M^{rs} Gautier et Dutour, notaires royaux à Eymoutiers, de l'acte de vente des terres, villes et châtellenies de Peyrat et Pontarion par Geoffroy et Jean de Mortemart à noble et puissant seigneur Gui Albert ou Aubert, frère du pape Innocent VI, seigneur de Boulbon, en Avignon, le 22 novembre 1364. — L'original dudit contrat, écrit en lettres gothiques sur un grand rouleau de parchemin en plusieurs feuilles collées ensemble, appartenait au marquis de Lostange, La Villeneuve au Comte et Nedde, et avait été communiqué à messire Gabriel Laborne, sénéchal de Peyrat, agissant comme mandataire de Monsieur et Madame la marquise d'Orbec, baronne de Peyrat, par M^r David Chenaud, procureur d'office de la justice de La Villeneuve. — Il doit encore se trouver au châteaudeu de Nedde. — Cette pièce importante a été libellée par Jean de La Barre, clerc du Prince et Seigneur Edouard, prince d'Aquitaine et de Galles. Il relate les nombreuses paroisses dépendant de la baronnie de Peyrat et les noms des principaux tenanciers. Le prix stipulé au contrat est de 26,400 livres, monnaie ayant cours en la principauté d'Aquitaine. Suit la teneur de ce contrat de vente en latin. Nous donnerons en note certains passages de la traduction française de ce document, faite au xviii^e siècle.

In nomine Domini. Amen. Universis presentes litteras seu presens publicum instrumentum inspecturis et audituris Joannes de Barra, clericus, gerens sigillum illustrissimi principis domini Eduardi, principis Aquitanie et Gallie, apud Pictavienses constitutus et officialis Pictaviensis, Salutem in Domino et fidem infrascriptam indubitam adhibere. Noveritis quod in jure in dictis curiis nostrorum sigilliferi et officialis predictorum sic quae infrascriptorum in totum seu aliqua parte per auctoritatem dictarum curiarum vel alterius earum minime derogetur, sed potius ex multiplicata auctoritate omnia et singula agenda infrascripta confirmantur et roborentur in jure seu judicio et figura judicii, personaliter constitutus nobilis et potens dominus Gaufridus de Mortuomari, miles, dominus de Cohiaco diocesis Pictaviensis ac de Peyraco et de Pontierone diocesis Lemovicensis, et Joannes de Mortuomari ejus filius naturalis et legitimus ex parte una, Et nobilis vir Gaubertus de Sancto Exuperio domicellus, procurator et nomine procuratorio nobilis et potentis viri Guidonis Alberti, domicelli domini de Bulbone diocesis Avenionensis, prout de procuratorio et potestate

dicti Gauberti constat per quoddam publicum instrumentum coram nobis exhibitum et ostensum, cujus tenor de verbo ad verbum est infra descriptus, ex parte altera. Præfatus inquam dominus Gaufridus de Mortuomari certus, prout dixit et asseruit, de jure quod ipse habet in dictis castris, villis et castellaniis de Peyraco et de Ponterione et eorum pertinentiis et dependentiis sicut ipse proposuit et declaravit ac juravit supra sancta Dei Evangelia, manu sua corporaliter tacta, dicto Gauberto de Sancto Exuperio procuratorio nomine dicti Guidonis Alberti et juratis notariis infrascriptis stipulantibus solemniter et recipientibus nomine et vice præfati Guidonis Alberti et heredum ac successorum suorum et causam ab eisdem in futurum habiturorum et omnium quorum interest et intererit ac poterit interesse in futurum omnia et singula infra scripta quæ subsequuntur, videlicet quod castra villæ et castellanæ de Peyraco et de Ponterione prædicta cum eorum pertinentiis et dependentiis mandamentis villis et burgis et juribus nec non et cum eorum fortalitiis muris vallatis domibus et edificiis stantibus et directis lapidibus et cementis lignis sartiis tectis domaniis proprietatibus possessionibus saginis territoriis allodiis honoribus mansis feudis refeudis et retrofeudis emphiteotis et emphiteariis rebus fidelitatibus homagiis superioritatibus et ressortis alta bassa et media justitia mero et mixto imperio et omni modo jurisdictione itineribus publicis ac cognitione et dispositione senescallarii iudicum præpositorum cancellariorum notariorum et servientium et officiariorum quorumque ad prædicta exercendo nec non et cum decimis perceptionibus fructuum vassalis emphiteotis colonis agricolis ascripturis hominibus libris franchis servis taliabilibus et mortaliabilibus questabilibus cum eorum sequela omni modo et secuta nec non cum peagiis locagiis leudis et passagiis guidagiis mansis mansonariis bordariis capimansis tenensis et saisimentis rebus emphiteariis emphiteotis investituris cadrigiis et hominibus angariis perangariis atque plaustis investituris et divertituris et affariis redditibus censibus tallis questis seu collectis aliisque servitiis diversis et explectis nec non et etiam aquis, rivis, piscariis, fossatis, fluminibus publicis privatis stangnis molendinis furnis et furnagiis nemoribus garenis sylvis seduis et forestis et durnis una cum omnibus piscationibus usibus usagiis chaufagiis ortis pratis pascuis pascueris terris cultis et incultis et cum universis et singulis utilitatibus et obventionibus costumis consuetudinibus observantiis juribus, exercitiis fructibus redditibus et proventibus et aliis majoribus et minoribus ac paribus supra expressatis universis que et singulis juribus ad dicta castra villas et castellanias de Peyraco et de Ponterione et eis dependentiis villas burgos et parochias et

eorum pertinentias pertinentibus et pertinere debentibus quibuscumque prout universa omnia et singula prædicta dictus dominus Gaufridus hodie habet tenet et possidet hactenus habere et tenere consuevit et possidere et sui prædecessores habere tenere possidere convenerunt ab antiquo et quæ præmissa universa omnia et singula sunt sua propria et quæ ad eum spectant solum et insolidum ita quod in eis aut ipsorum aliquo non habet consocium nec parsionarium seu aliquam cum aliquo societatem non habet nec communem sed ad ipsum solum et insolidum pertinent et pertinere debent pleno jure titulo ac jure veri domini sui quali domini proprietatis et hereditagii et possessionis et ad eum et suos prædecessores taliter spectaverunt et pertinerunt. Item dixit, asseruit et proposuit quod nec ipse nec sui prædecessores nec aliquis ipsorum fecerunt nec fecerint dixerant nec dixerint aliquam emancipationem donationem nec aliquam aliam actionem nec contractum per quem seu quos contractus venditionis infra scriptæ in toto seu in parte nullus cassus vel irritus sit vel possit in posterum annullari cassari vel irritari impediri vel infringi modo quolibet seu differri et quominus omnia universa et singula infra scripta possint debeant plenum et perpetuum liberumque et expeditum sortiri effectum quantum ad intellectum emptoris infra scripti et quominus robur obtineant perpetuæ firmitatis. Item dixit proposuit et exposuit dictus dominus Gaufridus quod habito consilio cum pluribus suis caris amicis certus ad plenum et informatus ac instructus de jure et facto suis et de voluntate expressa et consensu illustrissimi principis domini Ablardi [Eduardi] principis Aquitaniæ, confessus est et fuit coram nobis se vendidisse et concessisse et adhuc gratis ex sua certa deliberataque scientia provide et sponte omnique vi metu dolo et fraude machinationibus calliditatibus astuciis et terroribus inductionibus et suasionibus quibus cumque cessantibus et de voluntate expressa et consensu dicti domini nostri principis Aquitaniæ vendit et titulo puræ et perfectæ ac irrevocabilis venditionis concedit tenere præsentium litterarum seu præsentis veri et publici instrumenti in perpetuum pro se heredibus ac successoribus suis et causam ab eodem habentibus et in futuro habituris et nobili et potenti viro Guidoni Alberti et domicello Lemovicensis diocesis domino de Burbone [Bulbone] diocesis Avenionensis licet absenti tanquam præsentem pro se et heredibus et successoribus suis et causam ab eisdem in futurum habituris et nobili viro Gauberto de Sancto Exuperio præsentem procuratori dicti nobilis Guidonis Alberti et nobis juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro prædicto Guidone Alberti et suis heredibus et successoribus et causam in posterum ab eis habituris et ad opus

et utilitatem eorundem vendidit enimque dictus dominus Gaufridius et adhuc vendit ut supra et quibus supra videlicet castra, villas, castellanias de Peyraco et de Ponterione prædictas dictæ Lemovicensis diocesis villasque et parochias et burgos ad dicta castra villas et castellanias de Peyraco et de Ponterione pertinentes cum universis omnibus et singulis juribus deveriis pertinentiis et dependentiis suis videlicet prout castra villæ et castellaniam villæque parochiæ ac burgi eorumque pertinentiæ jura et dependentiæ eorundem se extendunt et comprehenduntur *in et per loca* (1) *villas et parochias seu burgos seu fines villarum, seu parochiarum, seu burgorum de Merigniaco, de Aneta, de Remnaco, de Carreriis, de Sancto Juliano, de Sancto Maurilio, de Sancto Amando, de Jertudesis, de Sancto Projecto Meluc, de Sancto Julianiano, de Sancto Pardulpho, de Castro, de Roheria, de Bellomonte, de Sancto Amando prope Peyracum, de Villa nova de Touron, de Manso, de Capella Sancti Martialis, de Sancto Georgio, de Sancto Hilario de Vidailiac, de Laposia, de Super bosco, et de Sardem, cum omnibus motis, solis, areis, edificiis et bastimentis, stantibus et dirrutis, lapidibus et sementis, sartis tectis castrorum et villarum et castellaniarum, parochiarum et burgorum prædictorum et cum allodiis, feudis, retrofeudis, superioritatibus, fidelitatibus, homagiis et hominibus ligiis fidelibus et vassalis, — videlicet domino du Chalard, domino de Sancto Georgio, heredibus domini Bertrandi de Rempnaco militis, Joanne Lasplanchas, Matheo de Roheria, Guilhelmo de Arfolieria, Ludovico d'Eychisador, domino*

(1) Or a vendu et vend..... les villes et paroisses et bourgs appartenant auxdits châteaux, villes et châtelles de Peyrat et de Pontarion avec tous et chacuns leurs droits et leurs devoirs, leurs appartenances et dépendances, savoir est comme les châteaux, villes et châtelles et les villes et paroisses et bourgs et dépendances d'iceux s'étendent et sont composés et par les lieux, villes et paroisses ou bourgs de *Meyrignat*, d'*Anède*, de *Rempnat*, de *Charrières*, de *Saint-Julien*, de *Saint-Maureil*, de *Saint-Amand de Gergondes* [*Jartoudeix*], de *Saint-Priest-Meluc* [*Palus*], de *Saint-Junien* [*la Brugère*], de *Saint-Pardoux* [*Lavaud*], de *Saint-Amand près-Peyrat* [*le Petit*], de *Villeneuve de Touron* [*au Comte*?], du *Mas-de-la-Chapelle-Saint-Martial* (?), de *Saint-Georges* [*Nigremont*?], de *Saint-Hilaire*, de *Vidailiac*, de *La Pougé*, de *Soubrebost* et de *Sardent*, avec toutes les mottes, sols, places, édifices et bâtiments sur pied et ruinés, pierres et matériaux, maisons réparées desdits châteaux, villes, châtelles, paroisses et bourgs sus mentionnés et avec les alleux, fiefs, arrière-fiefs, souveraineté, fiefs, hommages et hommes liges, féaux et vassaux savoir est : le sieur du Chalard, le sieur de Saint Georges, les hoirs du sieur Bertrand de Rempnat, chevalier, Jean de Las Planchas, Mathieu de Royères, Guillaume de l'Arfeuillère, Louis d'Eychi-

de Alba Petra, Emerico Lasmoulieras, heredibus Rigaudi de Arfolieria, heredibus Petri Chavelerii, Hugone de Sosmanias, heredibus Guidonis de Grandimonte, qui sunt tres, videlicet Geraldus de Jauniaco pro filia sua et Petrus de Roheria pro se et relicta prædicta Guidonis, pro se, Fulqueto Vigerii, Emerico Besonaudi, Guilhelmo Malorga, heredibus Durandi de Castro novo de la Selva, Rogerio La Cheza, heredibus Petri Guilhelmi de Sancto Pardulpho, Joanne Costet, Penoto de Ferugol, Guidone de Grandimonte, domino de Superbosco, heredibus Guidonis La Cella, Joanne Quintini, Guilhelmo de Campo ministerii, Joanne Mourinii, Rogerio, Guidonis de Larones, pro uxore sua, Guilhelmo d'Eychizador de Masgrangeas, Bernardo Las Planchas, qui debet tria homagia, heredibus Nicolai de Molendinis, Guilhelmo de Sancto Amando, heredibus Petri Imberti de Burgo Novo, Joanne de Auberti de Burgo novo cum acaptamento calca calcariorum aureorum, Guilhelmus Bernardi duo homagia pro se et ejus uxore, Guidone Barriera de Aneta, Joanne de Castro novo dicto Lescambas de Nobiliaco, domino Joanne de Molendino milite, heredibus Petri de Bujaleu, domino Guidone deu Cheyro milite, Fulcone de Atra duo homagia pro se et liberis suis, Bernardo Heliae de Ripeyrio, Durando de Boissa, Petro de Leyrio, Ademaro de Montagniac tria homagia pro se, matre et uxore suis, Guilhelmo de Villeta domino Guio de Roffinaco, heredibus Hugonis de Podio, Galtero de Pey-

sadour, le sieur d'Aubepierre, Aymeric Lasmoulières, les hoirs d'Arfolière [ou d'Arfeuille], les hoirs de Pierre de Chochier, Hugues de Saumagnas, les hoirs de Gui de Grandmont, qui sont trois, savoir : Gérard de Jauniac pour sa fille et Pierre de Royères pour lui et sa relicte dudit Gui, pour elle, Foulques de Vigier, Aymeric Besonaud, Guillaume Maleygue, les hoirs de Durand de Châteauneuf de la Serve, Roger de La Chèze, les hoirs de Pierre Guillaume de Saint-Pardoux, Jean Costet, Penot de Feurgol, Gui de Grandmont, le sieur de Soubrebost, les hoirs de Gui La Celle, Jean de Quintin, Guillaume de Champnétery, Jean de Maureil, Roger Gui de Laron pour sa femme, Guillaume d'Eychizadour de Masgrangeas, Bernard de Las Planchas, qui doit trois hommages, les hoirs de Nicolas Desmoulin, Guillaume de Saint-Amand, les hoirs de Pierre Imbert de Bourga-neuf, Jean Audebert de Bourga-neuf avec l'acaptement d'une paire d'épe-rons dorés, Guillaume Bernard deux hommages pour lui et pour sa femme, Gui Barrière d'Anède, Jean de Châteauneuf dit Lescombat de No-blac, sieur Jean Dumoulin, chevalier, les hoirs de Pierre de Bujaleuf, le sieur Gui du Cheyroux, chevalier, Faulcon de Latre, deux hommages pour lui et pour ses enfants, Bernard Helis du Repaire, Durand de Boisse, Pierre du Leyris, Aymard de Montagnac, trois hommages pour lui, sa mère et sa femme, Guillaume de La Vilette, Gui de Roffignac, les hoirs d'Hugues Dupuy, Gauthier de Peyrat, les hoirs du sieur Hélys de Peyrat,

raco, heredibus domini Eliæ de Peyraco, Petro de Manso Cluselli, Reymondo Vigerii de Prato duo homagia, domino Petro de Sancto Marco pro Guilhelmo Loubet, heredibus Joannis de Oratorio, heredibus domini Guidonis de Carreriis, heredibus domini Guidonis de Agiis, Joanne Arramis de Roheria duo homagia pro se et Ranulpho de Roheria, domino Guilhelmo Danielis de Nobiliaco, Guilhelmo Mourini de Philitino, heredibus Bertoli *Doupalen*, uxore Joannis de Tilia domina Agnes de Grandimonte, Penoto Jouberti cum acaptamento calcariorum, heredibus Stephani de Molendinis, Emerico de Viniaco quæ quidem homagia debentur cum quibusdam aliis in castellania de Peyraco una cum subsequentibus homagiis debitis in castellania de Ponterione videlicet cum heredibus Joannis Delavergna, heredibus Stephani Laverгна, heredibus Trineo, heredibus Renaudi de Brudieu, Denisetto Bozogleyx, heredibus dicti Salvage, domino Guilhelmo Danielis milite, Petro de Monte de Luge, heredibus domini Joannis de Mondoueyx, Joanne de Lugo, Guilhelmo Arnaudi et Joanne ejus fratre, heredibus Guidonis de Brudieu, Regnaudo filio quondam Jordani de Brudieu pro se et fratribus suis, Joanne de Monte, qui debet duo homagia pro se et Galtero de Choule, Petro Laguinenia, heredibus Remondi Laverгна, heredibus Simonis Danielis delphini de Nantes, heredibus relictæ Jordani de Brudieu, heredibus Guilhelmi de Croza, alias de Larbor, heredibus Rogerii de Pelletanges, heredibus Joannis de Mames pro bonis et rebus uxoris suæ,

Pierre du Mas Cluzeau, Raymond Vigier du Pré, deux hommages, le sieur Pierre de Saint Marc pour Guillaume Loubet, les hoirs de Jean d'Oradour, les hoirs du sieur Gui de Charrières, les hoirs du sieur Gui des Ages, Jean Aranin de Royères deux hommages pour lui et pour Rampnoul de Royère, le sieur Guillaume Daniel de Noblac, Guillaume Morin de Felletin, les hoirs de Bertol du Pallent, la femme de Jean du Theil dame Agnès de Grandmont, Penot Joubert avec l'acaptement d'éperons, les hoirs d'Etienne Desmoulins, Aymeric de Vignac, lesquels hommages et certains autres sont dus en la châtellenie de Peyrat avec les hommages suivants dus en la châtellenie de Pontarion, savoir est : avec les hoirs d'Etienne Laverгне, les hoirs Trinco, les hoirs de Renaud de Brudieu, Denizo de Bouzogles, les hoirs du nommé Salvages, du sieur Guillaume Daniel, chevalier, de Pierre de Mont de Lage, les hoirs du sieur Jean de Mondoueix, de Jean de Lage, de Guillaume Arnaud et de Jean, son frère, des hoirs de Gui de Brudieu, de Regnaud, fils de feu Jordain de Brudieu pour lui et ses frères, de Jean du Mont, qui doit deux hommages pour lui et pour Gauthier de Chaulet, de Pierre Laguennie, des hoirs de Reymond Laverгне, des hoirs de Simon Daniel, dauphin de Nantes, des hoirs de la relictæ Jordain de Brudieu, des hoirs de Guillaume de La Croze dit de Larbor, des hoirs de Roger de Peltengeas, des hoirs de Jean de Mames pour les

heredibus Bernardi Regis, domino Guilhelmo Tranchocert, heredibus Andrææ Bajuli, Geraldo Jurgelli, domino Joanne Eymoyen, milite, Guilhelmo Arnaudi pro uxore sua ratione, Arnaudi Danielis, Joanne de Asaco, Denizoto de Borgles; Guilhelmo de Sancto Amando pro filia sua, Petro de Tourol pro uxore sua, Hugone de Fagia et heredibus Guilhelmi de Teulet et aliis si qui sint vel fuerint ab antiquo videlicet tempore et a tempore quo castra, villæ, castellanias prædictæ de Peyraco et de Ponterione eorumque pertinentiæ et dependentiæ ad dominos de Peyraco et de Ponterione prædictorum predecessoresque predicti domini Gaufridi de Mortuomari quomodo libet devenerint sive infra prædicta castra, villas de Peyraco et de Ponterione et castellanias ac burgos et parrochias prænominatas sive extra et cum aliis recognitionibus subditorum et vassalorum castrorum et villarum, parrochiarum, castellaniarum prædictarum ac feudis, refeudis et retrofeudis et ressortibus, emphiteotis et cum mansis talliabilibus et questabilibus et explectabilibus existentibus infra dictas castellanias videlicet cum mansis de Legual in quo sunt tria tenementa et manso Doumeyniis in quo sunt duo tenementa et manso de Valle in quo sunt septem tenementa et manso de Lasvareillas in quo sunt tria tenementa et manso de Champeaux in quo sunt sex tenementa et manso de Panisal in quo sunt tria tenementa et manso Peco in quo sunt quinze tenementa et manso de Valueys

biens et héritages de sa femme, des hoirs de Bernard Roy, du sieur Guillaume Tranchocert, des hoirs d'André Bayle, de Gérard Gurgiel, du sieur Jean Eymoyen [Esмоingt], chevalier, de Guillaume Arnaud pour sa femme à cause d'Arnaud Daniel, de Jean d'Asac, de Denizo de Bogles, de Guillaume de Saint-Amand pour sa fille, de Pierre de Touron pour son épouse, de Hugues de Faye et des hoirs de Guillaume de Teulet et autres si aucuns sont et ont été d'ancienneté, savoir au temps et pour le temps que les châteaux, villes et châtellenies sus dites de Peyrat et de Pontarion et leurs appartenances et dépendances sont en quelque façon échus aux seigneurs de Peyrat et de Pontarion et aux prédécesseurs dudit seigneur Geofroy de Mortemar ou au-dessous desdits châteaux, villes de Peyrat et de Pontarion, châtellenies, bourgs et paroisses susdits ou dehors et avec les autres reconnaissances des sujets et vassaux desdits châteaux et villes, paroisses, châtellenies susdites et fiefs, refiefs, arrière-fiefs et ressorts, emphithécotes avec mas taillables et quétâbles et exploitables étant au-dessous desdites châtellenies, savoir avec les mas de Legual dans lequel sont trois tènements et le mas Dou-Meyniel auquel sont deux tènements et le mas de Veaux dans lequel sont sept tènements et le mas de La Vaille dans lequel sont trois tènements et le mas de Champeaux dans lequel sont six tènements et le mas de Panissat dans lequel sont trois tènements et le mas Pecon dans lequel sont cinq tènements et le mas de Vaul-

in quo sunt tria tenementa et manso de Salmels in quo sunt duo tenementa et manso de Hauso in quo sunt quinque tenementa item et manso de Langladura in quo sunt duo tenementa et manso de La Vialata in quo sunt duo tenementa et manso de Villajaleix in quo sunt tria tenementa et manso de Collona in quo sunt quatuor tenementa et manso de Podio Roserii in quo sunt tria tenementa et manso dou Cloup in quo sunt tria tenementa, manso de Perol, manso de Capella Sancti Tjllonis in quo est unum tenementum et manso de Claveyrollas in quo sunt septem tenementa et manso de La Chalmo in quo sunt duo tenementa, manso de La Martinecha, in quo sunt duo tenementa, manso de Blassaco in quo est unum tenementum et manso de Vetere Villa, in quo sunt duo tenementa et cum omnibus juribus, deveriis, decimis, redditibus et servitudibus, redibentiis et obedientiis existentibus in dictis mansis et in hominibus et mulieribus in eis et in tota terra et villis et castellanis et castris de Peraco et de Pontarione prædictis et parrochiis in burgis supra dictis et eorumdem pertinentiis ac finibus ad præsens et in futurum commorantibus cujus cumque præeminentiæ status aut conditionis existant, nobiles sint vel ignobiles, liberæ aut servæ vel ascriptiæ conditionis et cum omnimodo juridictione

ves dans lequel sont trois tènements et le mas de Soumeix dans lequel sont deux tènements et le mas des Auze dans lequel sont cinq tènements, item et le mas de Langladure où il y a deux tènements et le mas de Lavilatte dans lequel sont deux tènements et le mas de La Villajaleix dans lequel sont trois tènements et le mas de Coloigne dans lequel sont quatre tènements et le mas de Puy Rosiers dans lequel sont trois tènements et le mas du Cloup dans lequel sont trois tènements, le mas de Théoly (de la Chapelle de Saint-Tillon) et de Saint-Ybard dans lequel est un tènement, et le mas de Claveyrolas dans lequel sont sept tènements, le mas de La Chaume dans lequel sont deux tènements, le mas de La Martinèche dans lequel sont deux tènements, le mas de Blessac dans lequel est un tènement et le mas de Vieille-Ville où sont deux tènements et avec tous les droits, devoirs, dîmes, rentes, servitudes et redevances et obéissances étant ès-dits mas et ès hommes et femmes, faisant à présent et qui feront à l'avenir leur demeure en iceux et en toute la terre, villes et chàtellenies et susdits château de Peyrat et de Pontarion et ès-paroisses et bourgs susmentionnés, leurs appartenances et limites de quelque prééminence, état et condition, qu'ils soient nobles ou ignobles, de libre ou de serve ou ascriptice condition et avec toute sorte de juridiction et justice haute, moyenne et basse, voire simple, en toute sorte de causes, tant criminelles que civiles, pleine, mixte et royale et tout autre juridiction ès-dites chàtellenies et villes de Peyrat et de Pontarion, leurs appartenances, limites et dépendances quelconques et autres villes, bourgs, paroisses et mas sus exprimés, etc., etc., etc.

et justitia, alta, media et bassa etiam simplici et quibus cumque tam criminalibus quam civilibus causis ac mero et mixto imperio et omnimoda jurisdictione in dictis castris et villis et castellanis de Peyraco et de Ponterione et eorum pertinentiis et finibus ac dependentiis universis omnibus et singulis ac aliis villis, burgis et parrochiis et mansis supra expressatis et aliis si qui sint vel fuerint ab antiquo et in eorum finibus et pertinentiis et dependentiis quibuscumque et cum pleno, pacifico, libero et expedito exercitio omnium et singulorum præmissorum ac etiam cum omnibus singulis emolumentis jurisdictionis prædictæ capiteanorum, baylivorum, castellanorum, senescallorum, præpositorum judicum, bavillorum, receptorum, notariorum et servientium creatione et aliorum officiariorum quorumcumque cum quibus et per quos jurisdictio sive terra seu territorium gubernari poterit et debet et convenit etiam hactenus gubernari dictosque officarios omnes et singulos prohibito voluntatis destituendos et restituendos tenendique in castris, villis, castellanis et parrochiis, burgis prædictis et in ipsorum cuiuslibet ipsorum territoriis palam et publice assisias et potestatem et facultatem habendi carceres et de quibuscumque causis tam criminalibus quam civilibus cognoscendi, audiendi et definiendi extraordinarie et ordinarie ad instantiam partis vel ex officio mero decidendi et exequendi et inquirendi, relegandi, banniendi et ad membri mutilationem et ad ultimum supplicium condemnandi et exequendi et exequi faciendi, bona relegatorum ac banitorum et condemnatorum capiendi, confiscandi et suis commodis apprehendi, pœnas pecuniarios ac multas quascumque indicendi, imponendi et infligendi et exigendi ac pœnas criminales in pecuniarias convertendi et commutandi, statumque temporalia ac perpetua et edicta ordinandi et faciendi et voce præconia publicandi et observare faciendi preconisationesque quascumque fieri faciendi piloria seu post allos, palos et furcas et alia patibula et signa justitiæ erigendi, habendi et tenendi ac exigi et reexigi, mandandi et faciendi et cum jure et potestate faciendi et exercendi omnia alia et singula jure et ratione ac nomine castrorum et villarum et castellaniarum de Peyraco et de Pontarione prædictarum et pertinentiarum earundemque ad castrum, villas et castellanias, altam, mediam et bassam justitiam, merum et mixtum imperium omnimodamque in criminalibus et civilibus justitiam et jurisdictionem ac ad eorum usum et explectamentum et exercitium pertinent et possunt ac debent pertinere de consuetudine, usu seu stilo observantia vel de jure etiam si sint præmissis omnibus vel singula majora paria vel minora et generaliter cum omnibus aliis juribus, proprietatibus, possessionibus, usibus et saisinis, obventionibus,

fructibus, redditibus, emolumentis et perceptionibus, homagiis, recognitionibus, feudis, refeudis et retrofeudis, emphiteotis, rebus emphiteotecariis, censibus, laudiminis [lods] venditionum seu impignorationum et commissis ac servitutibus et servitiis realibus et personalibus, oneribus, charagis, angariis et per angariis atque plaustris pensionibus et aliis omnibus juribus et proventibus quibuscumque redditibusque emolumentis una cum omnibus et singulis actionibus in re vel ad rem dicto domino Gaufrido pertinentibus et pertinere valentibus in castris et villis et castellaniis de Peyraco et de Ponterione et aliis burgis et parrochiis supradictis et eorum pertinentiis et dependentiis et in aliis rebus bonis et juribus supra declaratis et quolibet eorumdem et ipsorum et cujuslibet eorum occasione et contemplatione quoquo modo, quoquo jure, quocumque titulo, usu, consuetudine, observantia, stilo vel statuto contra et adversus quascumque personas occasione et contemplatione castrorum et villarum de Peyraco et de Pontarione et aliarum villarum, burgorum et parrochiarum prædictarum et pertinentiarum quarumlibet eorumdem ac ex eis dependentium vel alterius eorumdem et cum aliis juribus universis omnibus et singulis quibuscumque nominibus seu vocabulis dici, nominari, appellari vel intelligi valeant vel censi et cum omni homine et integro statu ac prædicta castra, villas et castellanias de Peyraco et de Ponterione et eorum pertinentias et dependentias et ad burgos et parrochias super nominatas pertinentibus et spectantibus et pertinere et spectare debentibus et quæ spectare et pertinere convenerunt ab antiquo videlicet a tempore quo prædicta castra, villæ et castellanias, burgi et parrochiæ eorumdemque ac ex eis pertinentiæ et dependentiæ ad prædictum dominum Gaufridum et dominos de Peyraco et de Ponterione et suos predecessores primo devenerunt et acquisita fuerunt et citra temporibus quibuscumque sive sint infra dicta castra, villas, parrochias, burgos et castellanias sive infra loca superius nominata aut ipsarum aliquod vel aliqua sive extra et si aliquid de pertinentibus ad dicta castra, villas et castellanias, burgos seu parrochias vel de pertinentiis seu dependentiis eorumdem fuerit haclenus venditum, donatum, alienatum ne quoquo modo vel impignorum vel quoquo modo translatum in aliquam seu aliquas personas per dictum dominum Gaufridum de Mortuomari vel suos aliquos predecessores vel aliquam personam præfatus dominus Gaufridus tenebitur, promisit per pactum et solemnem stipulationem et per juramentum suum jam præstitum, tacto libro corporaliter, memorato Gauberto de Sancto Exuperio et notariis juratis infra scriptis ut publicis personis stipulantibus et recipientibus nomine et vice

dicti Guidonis Alberti emptoris et suorum heredum et successorum et causam in futurum ab eisdem habiturorum prædicta, vendita, donata, alienata, translata, impignorata dicto Guidoni et suis heredibus et successoribus et causam ab eis habituris integra libera ab omni obligatione, hypotheca et pignore restituere et restaurare ac etiam resarcire, nihil penitus dictus dominus Gaufridus venditor sibi retinendo pro se nec heredibus nec successoribus suis nec aliis quibuscumque in prædictis castris, villis, castellanis, burgis, parrochiis supra dictis nec in eorum pertinentiis nec dependentiis juris proprietatis, dominii seu quasi dominii proprietatis, possessionis naturalis vel civilis, detentionis, usus, fructus, pignoris, vel hypothecæ aut alterius cujuscumque juris quocumque modo dici, appellari, intelligi valeat vel censi actionis expositionis seu retentionis in toto vel in parte aliqua retinendo nec non et omne jus reale et personale in re et ad rem dicto domino Gaufrido competens vel competere valens in prædictis seu aliquo prædictorum quas quidem actiones reales et personales atque mixtas et rei prosecutorias et in rem stuplas, directas et utiles, civiles et pretorias et judicis officia et remedia eisdem domino Gaufrido competentia et competere valentia ad ipsa intendenda seu cujuscumque generis actiones et prosecutiones ac remedia eisdem domino Gaufrido venditori competentes et competentia et quæ sibi competere possunt et debent nec non et proprietates dominii et quasi dominii possessionem omnem civilem et naturalem et detentionem dictorum castrorum, villarum, burgarum et parrochiarum et pertinentium eorum et dependentium modo quolibet ex eisdem et rerum omnium et singularum superius declaratarum et quarumcumque aliarum etiam superius non expressatarum si quæ sint etiam extra castra vel villas aut burgos aut parrochias et castellanias supra commemoratas in præfatum Guidonem Alberti et suos heredes et successores et causam ab eis in futurum habituros totaliter ex causa venditionis præsentis et penitus et omnino transtulit et transportavit præfato Gauberto de S^o Exuperio, nomine dicti Guidonis Alberti et juratis notariis infrascriptis, prædicto Guidone et suis heredibus et successoribus et causam ab eis habituris stipulantibus solemniter et recipientibus prædicta omnia universa et singula in prædictum Guidonem Alberti et suos heredes et successores juris et rei... per stipulationem qua supra, totaliter cedendo et transferendo penitus et quictando, et voluit dictus venditor et convenit per pactum reale et personale et per solemnem stipulationem ut superius interpositam et per juramentum suum corporale quod sponte præstitit, tacto libro, quod dictus Guido Alberti et sui heredes in perpetuum et succes-

sores et causam in futurum ab eis habituri dicta castra villas castellanias burgos villas et parrochias earumque mandamenta et pertinentias cum prædicta jurisdictione et justitia, fidelitatibus, hommagiis, recognitionibus, feudis, refeudis, retrofeudis, emphiteotis et emphiteoticis rebus, allodiis, locis, mansis, proprietatibus, possessionibus, saisinis, redditibus, emolumentis, nemoribus, sylvis, ceduis et forestis, usibus, usagiis, pascuis, pascueris, chaufagiis, stangnis ac juribus aliis et deveriis quibuscumque ad dicta castra villas castellanias de Peyraco et de Ponterione pertinentibus aut pertinere debentibus et consuetis ab antiquo, videlicet a tempore quo prædicta castra et castellaniam et villam earum pertinentiam dependentiam ad dictum dominum Gaufridum et suos predecessores primo devenerint et acquisita fuerint et citra et pertinere valentibus quoquo modo expressata superius vel non expressata, si quæ vel si quid sint vel fuerint ultra quæ sunt superius expressata, prædicta cumque omnia universa et singula perpetuo habeant et teneant, possideant et explectent pacifice et quiete et plenarie et absque impedimento aliquo seu debato ad suos et suorum omnimodas voluntates per in perpetuum in vita pariter et in morte prout melius et clarius et plenius dici et intelligi potest et debet, poterit que et debebit ad uberiores utilitates dicti Guidonis Alberti et suorum heredum et successorum et causam habiturorum ab eisdem et majorem securitatem et firmitatem perpetuam eorundem itaque pro prædictis omnibus universis et singulis possit dictus Guido Alberti et sui heredes et successores in perpetuum et causam ab eis in futurum habituri in iudicio et extra exigere, agere, petere et excipere ac defendere, transigere et pasci et cetera tam in iudicio quam extra facere et dicere et exercere quæ verus dominus et quasi dominus et verus possessor et detentor, dicere, facere, vel potest seu etiam exercere de re sua et quæ dictus dominus Gaufridus dicere, agere, facere et exercere poterat ante præsentem venditionem et transportum faciens et constituens idem dominus Gaufridus venditor tenore præsentium litterarum seu instrumenti publici præfatum Guidonem Alberti dominum et procuratorem in rem propriam suam dictis Gauberto et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus ut supra nomine et vice dicti Guidonis Alberti emptoris et heredum et successorum suorum per in perpetuum et causam in posterum habiturorum ab eisdem hanc autem venditionem universorum omnium et singulorum præmissorum et supra enunciatorum *fecit præfatus dominus Gaufridus de Mortuomari* dicto Guidoni Alberti et præfato Gauberto de Sancto Exuperio ejus procuratori eis et infra scriptis notariis juratis stipulantibus, ementibus et recipien-

tibus nomine et vice dicti Guidonis et heredum per in perpetuum et successorum suorum et causam ab eis in posterum habiturorum in et pro pretio et nomine pretii *videlicet viginti sex millia et quadringentarum librarum monetæ hodie currentis in principatu Aquitanie, expensis omnibus*, ratione dicti contractus factis, in eadem somma computatis et inclusis et hoc pretium præfatus dominus Gaufridus de Mortuomari dixit, asseruit, et confessus fuit ac iuravit supra sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta esse bonum et sufficiens legale conveniens atque condignum atque justum verum et conventum inter dictum dominum Gaufridum ex parte una et nomine suo et suorum heredum et successorum et præfatum Gaubertum de S^o Exuperio procuratorem et procuratorio nomine Guidonis Alberti emptoris prædicti et heredum et successorum suorum per in perpetuum et causam ab eis habiturorum et quos præsens tangit negotium et tangere potest et poterit modo quolibet in futurum et præfatam pecuniæ summam pro dicto pretio videlicet viginti sex millium et quadringentarum librarum monetæ hodie currentis in principatu Aquitanie dictus dominus Gaufridus de Mortuomari venditor recognovit coram nobis se habuisse realiter in pecunia aurea sibi per dictum Gaubertum, procuratorio nomine dicti Guidonis Alberti numerato; de quibus viginti sex millibus quadringentis libris sibi solutis et realiter numeratis et deliberatis dictus dominus Gaufridus venditor se tenuit et habuit et habet pro contento et pagato integraliter et satisfacto et de eisdem viginti sex millibus et quadringentis libris monetæ prædictæ dictum emptorem, suos, et in perpetuum successores, heredes, et ab ipsis causam in futurum habituros et bona eorundem quitavit et quitat penitus et absolvit per pactum reale et personale, validum et solemne et per acceptilationem in aquilianam stipulationem ipsius legitime deductam et per bonam fidem suam et iuramentum suum, ut prædicitur, jam præstitum dicto Gauberto de S^o Exuperio procuratore dicti Guidonis procuratorio nomine ejusdem et infra scriptis juratis notariis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone emptore et pro suis, pro in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris et pro universis omnibus et singulis quorum interest et poterit in futurum interesse et ad opus eorum et utilitatem et fecit ac facit dictus venditor pactum expressum, solemne et reale de ulterius quacumque occasione dicti pretii non petendo et dicto Guidone Alberti emptore nec ab heredibus suis in perpetuum nec successoribus nec causam ab eis in futurum habituris nec etiam ratione sive causa rerum præditarum venditarum aut alicujus ipsarum ac etiam de non agenda propter hæc seu aliquod de prædictis contra dictum Guidonem nec suos in perpe-

tuum heredes nec successores nec causam ab eis in futurum habituros coram aliquibus iudicibus seu magistratibus in iudicio seu extra ullo modo et renunciavit et renunciat dictus dominus Gaufridus de Mortuomari pro bona fide sua ac pro juramento suo gratis per eum præstito tactis sacris sanctis Evangeliiis et per solemnem stipulationem et per pactum solemne uti certificatus, ut asseruit per juramentum suum corporaliter præstitum prout supra quid sonant et de quo optantur et optari possunt renunciationes omnes et singulæ infra scriptæ renunciavit enimque exceptioni dicti pretii non numerati et non soluti sibi et per eum non recepti et spei futuræ numerationis, traditionis, solutionis et receptionis doli mali vis et metus et in factum et contractus modis et formis supra dictis non facti et celebrati et quo aliter sit dictum que scriptum seu conceptum ac omni errori calculi et aliis exceptionibus prout infra subjacetur. Dictus autem dominus Gaufridus venditor ex causa et titulo hujus puræ firmæ et stabilis et non revocabilis venditionis et dicti pretii solutionis legitime, realiter, et integraliter et perfecte sibi ut præmissum est facte et complete cessit et per in perpetuum transtulit et quitavit omne jus et dominium et omnia jura quæ sibi hactenus competierunt usque in hodiernam diem et suis competunt et competere conseruerit totaliter dominii, proprietatis, possessionis, status ususfructus, saisinæ, feudi, refeudi et retrofeudi, allodiis, altæ, mediæ, bassæ justitiæ, meri, mixti, imperii, jurisdictionis simplicis decimarum, homagiorum et juramentorum fidelitatis et emolumentorum, censuum et reddituum, emphiteotarum, talliarum et explectorum usuum, usagiorum, consuetudinum, costumarum, servitutum, servitiorum, nemorum, sylvarum, forestarum, garennarum, dumorum, stangnorum et quorumcumque aliorum jurium et deveriorum in personnis, rebusque immobilibus, animalibus, pecoribus, bobus, quadrigiis et plaustis carrigiis, chauffagiis, angariis et perangariis et generaliter omnibus juribus et deveriis quæ et quos dictus dominus Gaufridus habet et habere potest et visus est habere et modo quolibet habere potest et sibi competunt et unquam competierunt et competere potuerunt in dictis castris, villis et castellaniis de Peyraco et de Ponterione et aliis universis omnibus et singulis rebus supra dictis venditis et pertinentiis et dependentiis eorumdem et omnes actiones, petitiones, prosecutiones reales, personnales, mixtas, rei persecutorias, directas, utiles, civiles, pretorias et pœnales et cujus libet generis actiones et beneficium et beneficia in integrum restitutionis sibi ex quacumque causa et quovis modo pertinentia et pertinere valentia in præfatum Guidonem emptorem in personnam dicti Gauberti sui procuratoris et in dictum Gauber-

tum et procuratorem dicti Guidonis et procuratorio nomine ejus faciens et constituens dictus dominus Gaufridus venditor in præmissis omnibus et singulis ex causa prædictæ venditionis præfatum Guidonem Alberti procuratorem in rem propriam suam et verum dominium et dissaisivit et divertivit se præfatus venditor pro se et suis heredibus in perpetuum et successoribus et causam ab eis habituris omnibus et singulis de dictis castris, villis, castellanis de Peyraco et de Ponterione et aliis villis, burgis parrochiis, mansis, domibus, a prædictis dependentibus et eorundem pertinentiis et universis omnibus et singulis juribus supra venditis et omni jure proprietatis, domini et quasi domini, omni possessioni naturali et civilis et detentione eorundem et de jure prædicta petendi, habendi, tenendi et possidendi vel aliqua de prædictis, in presentia venerabilis et circospecti *viri domini Joannis de Hauteville* (1), *cancellarii domini nostri principis Aquitanie* ibidem presentis coram nobis asserentis se commissarii ad hæc a dicto domini principe specialiter deputati et in ipsius manibus per traditionem cujusdem capelli quem ferens suis manibus tradidit eidem domino cancellario recipienti ad saisimentum et diversionem hujus modi pro dicto domino principe et nomine suo in signum desaisitionis et destitutionis ac desamparamenti rerum et jurium universorum omnium et singulorum supra dictorum venditorum et de illis prout et in quantum fuit in ipso id est saisivit et investivit, saisitque et investit præfatum Guidonem Alberti emptorem in personnam dicti Gauberti de Sancto Exuperio procuratoris sui et ipsum Gaubertum nomine procuratoris dicti Guidonis Alberti et pro ipso et ad opus sui saisivit et investivit plenarie de eisdem per traditionem dicti capelli quem capellum ad requisitionem dicti venditoris tradidit dictus dominus cancellarius realiter dicto Gauberto, nomine procuratorio dicti Guidonis et in personnam dicti Guidonis quem capellum præfatus Gaubertus de manibus dicti domini cancellarii eum capellum tradentis recepit procuratorio nomine dicti Guidonis Alberti in signum investituræ et saisimenti universorum omnium et singulorum præmissorum supra venditorum ac etiam tradidit

(1) Le traducteur a écrit Jean de Harbelle. Dans cette longue phraséologie à jet continu, le lecteur trouve tous les termes et les principes du droit romain : les actions réelles et personnelles, la loi Aquilienne en faveur des créanciers, jusqu'aux affranchis *ascriptices* et *inquilines*. — Le mode d'investiture par le chapeau est remarquable. Le prince d'Aquitaine *commet es-mains* du chancelier un certain chapeau, en signe de désaisine et de dévestiture, et celui-ci par le bail et tradition dud. chapeau au procureur de Gui Albert, opère la saisine et l'investiture de ce dernier, lequel est à l'instant saisi et investi.

dictus dominus cancellarius ad requisitionem dicti domini Gaufridi venditoris in signum devestitionis et desaisimenti, notulam præsentis instrumenti præfato Gauberto ipsam notulam recipienti de manibus dicti cancellarii sibi tradentis in signum prædictum nomine procuratoris dicti Guidonis prout supra nihilque omnino juris quoquo modo retinuit dictus venditor in præmissis supra venditis vel aliquo eorumdem memorato Gauberto, procuratorio nomine dicti Guidonis disaisimenta et disaisitiones ac saisimenta et investitiones prædictas semper stipulanti et recipienti. Et insuper præfatus dominus Gaufridus venditor ex causa ejus venditionis volens sibi commutare titulum tam dominii quam possessionis in universis omnibus et singulis super venditis, castris, villis, castellaniis de Peyraco et de Ponterione ac cæteris villis, burgis, parrochiis, mansis dependentibus a præfatis castellaniis et aliis universis omnibus et singulis dependentibus ab eisdem castellaniis et ad easdem pertinentibus et omnibus universis et singulis supra venditis voluit, dixit et constituit dictus dominus Gaufridus venditor ea universa omnia et singula se procuratorio nomine dicti Guidonis emptoris possidere et ad opus seu utilitatem et suorum per in perpetuum heredum et successorum et causam ab eis habituris modo quolibet habiturorum in futurum donec et quousque dictus Guido emptor per se seu alium corporalem et realem possessionem et quasi possessionem castrorum, villarum, castellaniarum prædictarum de Peyraco et de Ponterione et aliarum villarum et parrochiarum burgorum dependentium a dictis castris et castellaniis et aliorum quorumcumque supra venditorum pactus fuerit et adeptus realiter et de facto quam quidem possessionem et quasi possessionem apprehendendam adipicendam acquirendam et amittendam ac sibi et suis heredibus et successoribus per in perpetuum et causam ab eis habituris dedit et concessit dictus venditor in quantum potuit præfato Guidoni et dicto procuratori nomine quo supra et cuilibet eorumdem in solidum præfato procuratore et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus prædicto Guidone Alberti emptori et suis heredibus et successoribus per in perpetuum et causam ab eis habituris licentiam et potestatem et mandatum speciale atque auctoritatem sive ipsius et suorum heredum et successorum ac judiciis et superioris alterius requisitione et licentia petita seu obtenta sine juris offensa insuper præfatus dominus Gaufridus venditor promisit pro se et heredibus et successoribus suis et causam ab eis habituris per juramentum à se gratis prestitum supra Sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta et per pactum reale et per firmam et validam stipulationem præfato Gauberto procuratore dicti Guidonis ejus procuratorio nomine et

juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone et suis heredibus et per in perpetuum successoribus et causam habituris ab eisdem et ad opus et utilitatem eorundem ac dicto procuratori in personam dicti Guidonis et heredum et successorum suorum et causam ab eis habiturorum prædicta castra, villas et castellanias de Peyraco et de Ponterione et etiam alias villas burgos et parrochias domos et cœtera alia universa omnia et singula a dictis castris villis et castellaniis de Peyraco et de Ponterione et dependentia et ad eas modo quolibet pertinentia et omnia universa et singula supra vendita memoratum Guidonem emptorem et suos heredes et per in perpetuum successores et causam ab eisdem in futurum habituros facere, habere, licere et omnium universorum et singulorum prædictorum liberam vacuum et expeditam possessionem realiter de facto præfato Guidoni seu ejus procuratori tradere et tradi facere realiter et cum effectu nec non et dictum Guidonem heredesque suos et per in perpetuum successores et causam ab eis habituros castra prædicta villas et castellanias de Peyraco et de Ponterione et alias villas burgos parrochias et omnia alia universa et singula ab eis et quolibet eorundem dependentia et ad ea quo modo libet pertinentia et cœtera supra vendita universa omnia et singula licere habere facere tenere et perpetuo pacifice possidere et inconcusse et præmissa universa omnia et singula ut prædicitur vendita dicto Guidoni et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris defendere, garentire ac expedire et disjungere ab omni homine et persona cujuscumque præminentiæ status et conditionis ac dignitatis existat et ad versus et contra quascumque personas ecclesiasticas et seculares communitates, capitula, corpora et collegia præmissa omnia universa et singula reddere quieti libera et immunia totaliter in judicio et extra de jure et de facto ab omni vi, violentia, lite, calumnia, molestatione, perturbatione, impedimento, obligatione et hypotheca tacita et expressa proveniente ab homine et hominis consilio sive jure vel consuetudine vel statuto et occasione cujusvis dispositionis habitæ inter vivos vel ultima voluntate et dictum Guidonem Alberti solum et insolidum et post eum suos per in perpetuum heredes et successores et causam ab eis habituros in jure rerum prædictarum venditarum universarum omnium et singularum quacumque alia persona et quavis universitate corpore collegio reddere et efficere portionem totaliter libera ab omni debito et ære alieno et quocumque alio onere et obligatione et omnem et quacumque litem in quocumque status sit et in quocumque judicio calumnia molestationem impedimentum contraventionem ac debatum inquietudinem si quam vel quod per aliquem vel aliquos

in dictis rebus venditis vel earum aliqua super proprietate, dominio, vel quasi dominio, possessione, detentione vel etiam usufructu earundem rerum vel alterius earum aut aliter quoquo modo de jure vel de facto in judicio vel extra imponi seu noneri aut inferri contingere promisit ac permittit, promittit dictus venditor præfato Guidoni emptori in personnam dicti procuratoris sui, eidem procuratoris nomine procuratorio dicti Guidonis et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus nomine et ad opus utilitatem dicti Guidonis et suorum per in perpetuum juris et rei ab inde amovere facere et se curaturum facturum cum effectu prædictæ facere, complere et expedire omnisque judicii, litis ac causæ, questionis et controversiæ, molestationis, perturbationis et inquietationis, vis et violentiæ in quocumque statu præmissa forent et existent in judicio quocumque et extra et ubicumque in se suscipere tanquam suum proprium factum et contra eum motum et illatum et illis se opponere et prosecui cum diligentia et usque ad finem donec et quousque tales lites questiones causæ controversiæ inquietudines molestationes turbationes vis et violentiæ essent totaliter finitæ pacificatæ sopitæ et liminatæ et factum et in pace omnimodo derelictæ promisitque dictus dominus Gaufridus venditor per juramentum suum quod gratis præstitit ad sancta Dei Evangelia tacto libro et per pactum validum et solemne personale et reale et per firmam et validam stipulationem dicto Guidoni in personam præfati procuratoris sui et ipsum procuratorem in personam dicti Guidonis emptoris eodem procuratore et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone et ejus nomine et suorum per in perpetuum heredum et successorum et causam ab eis habiturorum et ad eorum utilitatem et opus tenere de omni evictione totali et particulari sub pœna duplici prætii rerum prædictarum supra conventi ad quam evictionem et duplicem prætii prædictæ voluit et promisit per stipulationem qua supra dictus dominus Gaufridus venditor evictionem esse et imminere et pro illa se teneri et obligatum esse ac se contringi prout ut supra esto et positoque evictio non foret nec erit ipsi domino Gaufrido de denunciata et esto ac posito quod evictio contingere imminetia per cujuslibet judicantis seu per contumacium dicti Guidonis seu quorumcumque heredum et successorum suorum vel causam habiturorum ab eisdem et esto quod non per sententiam sed per compromissum talis lis causa controversia seu questionis violentia inquietudo molestia forent terminatæ. Remisitque dictus dominus Gaufridus venditor ac remisit per stipulationem qua supra præfato Guidoni et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris omnem necessitatem denunciandi evictio-

nem prædictam imminensem sibi heredibusque et successoribus suis et causam ab eodem domino Gaufrido habituris renunciavit que dictus dominus Gaufridus ex sua certa scientia et informatus et ad plenum prout dixit certificatus de juribus infra scriptis et renunciationibus eorundem et de quo ipse renunciationes operentur, renunciavitque juribus dicentibus emptorem non posse agere de evictione nec pro ea recursum habere nisi fuerit evictio venditori denunciata et nisi res vendita fuerit per sententiam iudicis et non compromissarii evicto nec si evictio intervenerit seu sententia supra evictione lata fuerit per contumaciam emptoris de evictione agere nolentis. Promisitque dominus Gaufridus per stipulationem ut supra præfatum Guidonem et suos per in perpetuum heredes et successores et causam ab eis habituros servare in præmissis et pro præmissis indammes suis propriis sumptibus et expensis prædictis vero damna constamenta et expensas pro defectu evictionis et garentisationis complementique et observantiæ universorum omnium et singulorum præmissorum per dictum dominum Gaufridum præmissorum factas et legitime faciendas promisitque et promittit dictus dominus Gaufridus per juramentum suum ut superius præstatum per stipulationem solemnem præfato procuratori et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus nomine et vice dicti Guidonis Alberti et suorum per in perpetuum heredum et successorum ad eorum opus et utilitatem et ex pacto reali personali et solemni dicto Guidoni et suis heredibus et successoribus et causam ab eis habituris integre reddere, restituere et resarcire ac refundere ad dicti Guidonis et suorum heredum et successorum et causam ab eis habiturorum simplex juramentum sine alterius probatione requisitione et expectatione quacumque toties quoties ipse dominus Gaufridus in præmissis desideret vel aliquo præmissorum cui altera exigenda vel facienda probatione super prædictis dictus dominus Gaufridus expresse renunciavit et renunciat ex certa scientia sua per pactum validum et solemne et per firmam et validam stipulationem interpositam prout superius renunciavit que in his ex sua certa scientia illi juri quod dicit non debere probandi facultatem angustari nec iudicem debere se referre ad unam spem probationis. Promisit insuper præfatus dominus Gaufridus de Mortuomari venditor per juramentum suum ut supra præstitum et per pactum validum et solemne reale et personale et per solemnem et validam stipulationem dicto procuratori nomine dicti Guidonis Alberti et juratis notariis infra prout supra stipulantibus et recipientibus omnia universa et singula supra et infra scripta modis præmissis semper et in perpetuum tenere et servare ac tendere et complere et contra ea vel aliqua de eisdem non facere vel venire

per se vel alium seu alios directe vel indirecte clam vel palam tacite vel expresse de jure nec de facto in judicio nec extra nec dare nec procurare materiam seu formam; in contrarium veniendi nec alicui seu aliquibus in contrarium venire volentibus procuratoribus procurantibus seu acceptantibus consentire nec dare et seu eis auxilium consilium opem nec juramen quod si, quod absit, ipse venditor aliquid in contrarium facere dicere vel procurare vel attemptare presumpserit vel in posterum presumatur ipse tam pro se quam pro suis heredibus et successoribus universis et singulis hanc sibi legem dixit et exposuit ex sua cœtera scientia quæ eis et cuilibet eorum omnis audientia denegetur et judiciarius a dictis peractis percludatur tanquam expresse venientibus contra quam bonam fidem et suum juramentum. Supplicavitque dominus Gaufridus venditor et tenore præsentium litterarum seu presentis publici juramenti supplicat humiliter illustrissimo principi domino nostro principi Aquitanie quatenus contractum hujusmodi venditionis et dictam venditionem et omnia et singula in his præsentibus litteris seu in hoc presenti et publico instrumento contentis laudet, approbet, ratificat et confirmet et ex sua certa scientia et de gratia si opus fuerit speciali supplendo nihilominus omnes defectus si quis forsan in jure vel in facto vel de consuetudine observantia, usu vel statuto fuerit vel intervenerit in eisdem de sua plenitudine potestatis et quod si placeat, ea omnia universa et singula sive principalis confirmationis robore perpetuo communire ad utilitatem et commodum dicti Guidonis emptoris et suorum per in perpetuum heredum et successorum et causam in posterum habiturorum. Ab eisdemque supplicavit dictus dominus Gaufridus fieri per dictum dominum principem non obstantibus, juribus, usibus, consuetudinibus, statutis, stilis et observantionibus quibuscumque ac non obstantibus constitutionibus et ordinationibus seu arrestis vel dicti domini principis seu aliis quibuscumque requisivit nec non dictum dominum principem, et idem supplicavit præfatus dominus Gaufridus venditor tenore præsentium litterarum seu presentis publici instrumenti a quo quidem domino principe præfata castra villæ et castellanie de Peyraco et de Ponterione earumque pertinentie et dependentie universæ omnes et singulæ tenentur in feudum et sub homagio simplici et fidelitatis juramento ut idem dominus princeps præfatum Guidonem emptorem uti verum et justum dominum et quasi dominum prædictorum castrorum villarum et castellaniarum de Peyraco et de Ponterione aliarumque villarum, burgorum et parrochiarum ac mansorum ac prædicta castra et castellanas pertinentium nec non et aliarum rerum supra venditarum ex eisdem castris et villis, castellanis, burgis et parrochiis modo quolibet dependentium seu

ipsius procuratorem investiat et saisiat de eisdem, presente ipso venditore vel absente, prout eidem domino principi placuerit nec non et quæ præfato Guidoni seu ejus procuratori tradat et deliberet realem et corporalem possessionem et quasi possessionem dictorum castrorum, villarum, castellaniarum prædictarum et cæterarum rerum venditarum ac pertinentiarum earumdem et ipsum Guidonem seu ejus procuratorem in possessionem realem et corporalem vacuumque et expeditam inducat infra in sanctum festum Paschæ Domini supra scriptum ad pœnam duplicem domino principi et parti si contrarium fecerit per medium applicandam ipsius venditoris licentia seu voluntate aut consensu sive etiam scientia nullatenus in antea expectat seu etiam requisita seu etiam obtenta. Requisivitque ac etiam supplicavit dicto domino principi prout supraque præfatum Guidonem emptorem seu ejus procuratorem adjunctat et recipiat ad præstandum et faciendum sibi homagium et fidelitatis juramentum et ad alia obsequia sibi facienda sint vel fuerint per premissis requires nec non præfatum dominum cancellarium Aquitanie nomine domini principis absentis quatenus eidem dominus cancellarius vice domini principis prædicti recipiat præfatum Gaubertum procuratorem et nomine procuratorio dicti Guidonis ad faciendum et præstandum in animam dicti Guidonis memoratum fidelitatis juramentum pro feudis supra dictis ad quod quidem juramentum faciendum præfatus dominus cancellarius recepit et recipit dictum Gaubertum ut procuratorem et procuratorio nomine dicti Guidonis et illud juramentum præfatus Gaubertus ut procurator dicti Guidonis et in animam præfati Guidonis emptoris et pro eo et ejus nomine præstitit atque fecit, præstatque et facit dicto domino cancellario vice et nomine dicti domini principis illud recipienti. Et insuper præfatus dominus Gaufridus dedit tenore præsentium litterarum seu instrumenti presentis publici in mandatis et preceptis omnibus et singulis gentibus et officialibus suis prædictorum castrorum villarum et castellaniarum de Peyraco et de Ponterione et pertinentiarum suarum et cujuslibet earumdem ac etiam omnibus et singulis fidelibus et vassalis et hominibus ligiis, militibus, domicellis et armigeris et omnibus aliis tam nobilibus quam ignobilibus, emphiteotis, liberis hominibus, servis et servæ conditionis, colonis, agricolis, consulibus, universitatibus hominibusque talliabilibus, questabilibus, ascripticiis astrictis glebæ et aliis quibuscumque et quomodocumque in castris villis de Peyraco et de Ponterione prædictis et in aliis burgis villis, parrochiis, mansis et domibus pertinentibus et quæ sunt de pertinentiis mandamentis ac dependentiis dictarum castellaniarum infra dictas castellanias et extra si quæ sint et generalis ubique constitutis quæ censetur et censi possunt et

debent assoliti sunt et hactenus fuerunt de pertinentiis et dependentiis dictarum castellaniarum et cujuslibet ipsarum cujuscumque præeminentiae status aut conditionis consistent, videlicet cuilibet eorum quatenus ad eum pertinet et potest ac debet et convenit ab antiquo pertinere ut præfato Guidoni emptori et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam in posterum ab eis habituris et eorundem procuratoribus legitime constat fidelitates homagia et recognitiones faciant et juramenta fidelitatis et obedientiae præstant ac quæ de redditibus, censibus, pensionibus, questis, talliis, collectis, peagiis, leudis et aliis obventionibus fructibus proventibus, exhibitibus, emolumentis, deveriis et juribus quibuscumque castrorum, villarum, castellaniarum, burgorum, mansorum, parrochiarum, domuum ac rerum aliarum universarum omnium et singularum predictarum venditarum plene et integre et aliter ab hac hora ut antea per in perpetuum respondeant et satisfaciant præfato Guidoni Alberti emptori et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris habentibusque et officariis eorundem deinceps pareant et obediant ut vero et justo domino castrorum, villarum et castellaniarum burgorum et parrochiarum prædictarum ac pertinentiarum omnium et dependentium ex eisdem quosquidem universos omnes et singulos juratis notariis infra scriptis pro eis stipulantibus et recipientibus ac pro omnibus illis quorum interest et intererit ac poterit in futurum interesse dictus dominus Gaufridus emptor pro se et suis heredibus et successoribus et causam ab eis habituris ad finem quæ præfato Guidoni emptori seu ejus procuratori suisque per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris homagia recognitiones faciant et juramenta fidelitatis præstent ac de fructibus, redditibus, proventibus et emolumentis et quibuscumque deveriis obventionibus et perceptionibus ac ejusdem emptoris et suorum per in perpetuum heredum et successorum et causam ab eis habituris, officialibus et gentibus pareant et sine contradictione obediant omniaque universa et singula prænarrata faciant ut præfertur prout eidem venditori ante presentem venditionem faciebant seu facere tenebantur absolvit quittavit et liberavit. Deliberat ex nunc et in antea per in perpetuum ac etiam quittat et liberat de omnibus et singulis universis præmissis pro ut ipsa ad quem libet pertinet eorundem ac possunt et poterunt pertinere; fecitque ac facit pactum solemne per juramentum per ipsum gratis præstitum ad sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta prædictis procuratoribus et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone emptore et suis heredibus et successoribus et causam ab eis in futurum habituris et pro omnibus et universis et singulis quorum

interest vel potest aut poterit interesse in futurum de non petendo aliquid ulterius ab eisdem ratione seu occasione præmissorum dum tam et ipsi et eorum cuilibet, præfato Guidoni et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris seu ejus et eorum procuratori ejus et eorum officialibus et gentibus ea præstent et faciant ac respondeant de præmissis sibi et suis heredibus et successoribus pareant obediant et intendant inde et omnibus universis et singulis præmissis integraliter et perfecte prout ipsi venditori et suis predecessoribus facere et solvere obedire servire et jurare tenebantur seu erant consueti quæ omnia universa et singula supra et infra scripta præfatus dominus Gaufridus venditor per juramentum suum præstitum per eum prout supra et per pactum solemne sancta publicatione vallatum præfato procuratore dicti Guidonis et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro ipso Guidone et suis heredibus per in perpetuum et successoribus et causam ab eis habituris promisit et promittit tenere et servare ac inviolabiliter attendere et complere et contra ea seu alia et de eisdem non venire vel facere per se vel alium seu alios venire et in perpetuum, in futurum sub hypotheca et obligatione universorum omnium et singulorum bonorum rerum et jurium suorum præsentium et futurorum et promisit ac promittit sub prædicto juramento ac dicto pacto et stipulatione stipulantibus et recipientibus quibus supra pro dicto Guidone et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris tradere et deliberare reddere et restituere realiter et cum effectu libere in pace et sine questione infra dictum tempus dicto Guidoni vel suo procuratori vel suis omnia et singula instrumenta documenta cognita privilegia libros terrieres, litteras, cartularia, registra, rotulas litteras homagiorum et recognitionum, testamenta, codicillos quascumque scripturas publicas et privatas hominum fidelium et vassalorum et aliorum etiam non vassalorum et generaliter omnia documenta et recognitiones et scripturas, quascumque dictorum castrorum et villarum et castellaniarum de Peyraco et de Ponterione atque villarum burgorum parrochiarum mansorum et domuum et aliorum quorumcumque ad dicta castra pertinentium dependentium ab eisdem ad eaque pertinere valentium atque ab eis et eorum quolibet possunt dependere pertinentes facientes et tangentes et ad omnes et singulas res venditas supra dictas ac ipsorum castrorum, omnium villarum et castellaniarum, burgorum et parrochiarum et jurum quorumcumque ad eas modo quolibet pertinentium et ab eisdem dependentium et rerum omnium et singularum supra venditarum instructionem, tuitionem et conservationem et probationem et doctrinam facientia et pertinentia quæ possunt et

poterunt esse utilia dicto Guidoni emptori et per quæ potest et poterit de juribus rerum venditarum prædictarum informare et probationes facere locis et temporibus opportunis quæ et quos et quas dictus dominus Gaufridus venditor habet vel alii pro eo seu poterit habere seu ad ejus potestatem seu manum pervenire contingit et ex tunc si prædictorum aliquorum continget pervenire ad ipsius venditoris manum et potestate promisit suo quo supra dicto juramento per stipulationem interpositam et ut superius illa tradere et deliberare prædicto Guidoni seu ejus procuratori ac suis heredibus in perpetuum et successoribus vel causam ab ipsis habituris quam primum eadem tradere et deliberare poterit, bono modo, integre et sine ulla fraude ac etiam eadem revelare et revelari facere dicto Guidone et suis prout supra heredibus et successoribus vel causam ab ipsis habituris si sciat nunc et in futurum sciret vel sciverit quodcumque quemquam aliquid habere de prædictis et etiam sub pœna duplici pretii prædicti promisit sub juramento et obligatione prædicta in dictis territoriis castrorum et castellaniarum predictarum nihil acquisitione perpetuo vel ad tempus nec in territoriis earumdem. Promisitque dictus dominus Gaufridus venditor sub pœna duplici prædicta medio juramento et stipulatione interposita prout supra dicto Guidoni et suis heredibus et successoribus universis et omnes et singuli vassali nobiles et ignobiles cujuscumque status et conditionis existant qui ad homagia et fidelitates juramenta et recognitiones pro feudis quæ tenent in dictis castris et castellanis ac villis de Peyraco et de Ponterione et pertinentiis et dependentiis earum et cujuslibet earumdem et quæ tenere consueverunt retroactis temporibus et præstabant dicto domino Gaufrido et suis predecessoribus dicto Guidoni et suis heredibus et successoribus et causam ab eis per in perpetuum habituris vel suo procuratori præstabunt et facient et ea omnia et singula dictus dominus Gaufridus præstari facere cum affectu procurabit, item eodem modo promisit dictus dominus Gaufridus venditor medio juramento jam præstito et solemni stipulatione interposita prout supra quod omnes homines nobiles et ignobiles, consules, liberi et servi seu ascripturi cujuscumque status et conditionis existant debent et qui debere præstare et solvere convenerunt dicto domino Gaufrido et suis predecessoribus census redditus tallias explecta, obventiones, emolumenta et alias servitutes quascumque quocumque modo seu nomine vocari possint et dici, ratione et occasione castrorum villarum et castellaniarum prædictarum seu pertinentiarum suarum et cujuslibet earumdem quæ ea omnia et singula præmissa ex nunc ut antea præstabunt facient et solvent prædicto Guidoni emptori et

suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis modo quolibet habituris. Hanc autem venditionem præfatus dominus Gaufridus de Mortuomari venditor asseruit se fecisse de voluntate assensu et etiam promissa ac consilio expressis nobilis viri Joannis de Mortuomari filii sui primogeniti naturalis et legitimi supra dictis in præmissis omnibus et singulis supra et etiam infra scriptis coram nobis presentibus, quæ enimque præfatus Joannes asseruit et asserit esse verum per juramentum suum corporale per eum gratis supra sancta Dei Evangelia corporaliter præstitum et ideo certificatus et plenum prout dixit et juramento suo prædicto de venditione prædicta castrorum villarum et castellaniarum de Peyraco et de Ponterione ac etiam de omnibus et singulis aliis villis burgis parrochiis mansis et domibus ad ipsas pertinentibus et dependentibus ab eisdem et dependere debentibus et consuetis et ad eas pertinentibus et pertinere debentibus et omnibus aliis vassalis emphiteotis hominibus tam liberæ quam servæ conditionis, colonis, abscripturis, inquilinis, taliabilibus questabilibus sub ditis et tenentiariis ac omnibus allodiis, redditibus, censibus questis, taliis, pensionibus servitiis realibus et personalibus ac mixtis, angariis et perangariis, curribus et planstris et omnibus servitiis et juribus quæ præfatus dominus Gaufridus ejus pater habebat et habere debebat et solitus erat habere tenere et possidere in dictis castris villis burgis parrochiis mansis et domibus ad ipsa castra villas castellanias pertinentibus et debentibus pertinere Peyraco et Ponterioni ac ab eis et quolibet earum dependentibus et dependere debentibus tam in personis quam in bonis quæ sunt et esse convenerunt ac etiam erunt in futurum infra dicta castra et villas et castellanias, burgos, villas et parrochias quam extra et aliis omnibus universis et singulis supra prædictum dominum Gaufridum de Mortuomari ejus patrem supra venditorem de quibus omnibus universis et singulis præfatus Joannes de Mortuomari se asseruit certificatum ad plenum instructum et informatum per juramentum suum et supra gratis præstitum ac etiam de pretio vigenti sex millium et quadringentarum librarum supra dictarum et de ipsius pretii reali solutione facto dicto domino Gaufrido ejus genitori quam asseruit juramento suo ut supra præstito factam esse et fuisse de sua scientia expresse ac etiam de voluntate certificatus etiam prout dixit et asseruit suo juramento de promissionibus obligationibus renunciationibus juramentis factis et præstitis per dictum Gaufridum de Mortuomari ipsius Joannis genitorem et aliis omnibus supra et infra scriptis tanquam ipsis omnibus universis et singulis supra et infra scriptis, actis factis et gestis in sua presentia et de sua certa et indubitata scientia et expressa voluntate, con-

sensu et consilio. Igitur sciens quod venditio prædicta terræ dictæ et castrorum villarum et castellaniarum prædictarum de Peyraco et de Ponterione ac aliarum villarum parrochiarum burgorum prædictorum et omnium universarum et singularum dependentiarum ex eis ac ad eas modo quolibet pertinentiæ et eorum jurium pro se ut supra descripta sunt est utilis dicto domino Gaufrido de Mortuomari ipsius Joannis genitori ac etiam sibi quod dictum pretium vigenti sex millium et quadringentarum librarum ut verum conventum inter dictum dominum Gaufridum et præfatum Gaubertum de Sancto Exuperio procuratorio nomine datum Guidoni Alberti prædicti et etiam quod est justum sufficiens bonum et condignum pretium ad prædictum per dictum ejus genitorem vendita prout de præmissis universis omnibus et singulis præfatus Joannes de Mortuomari dicti domini Gaufridi primogenitus naturalis et legitimus se asseruit informatum et testificatum ad plenum et ea præmissa ac etiam infra scripta juravit esse vera ad sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta. Igitur tenore præsentium et sive litterarum seu presentis publici instrumenti memoratus Joannes de Mortuomari de voluntatis consensu et auctoritate dicti domini Gaufridi de Mortuomari genitoris sui quod asserit assuerit dictus dominus Gaufridus suo jam præstito corporali juramento verum esse, ipse namque Joannes ex sua dicta scientia et deliberato proposito et consilio non vi non metu non dolo nec terroribus, nec minis, nec inductionibus nec suasionibus dicti domini sui patris nec alterius cujuscumque nec etiam cultu reverentiæ dicti domini sui genitoris sed sua mera et spontanea voluntate et suo proprio motu ad infra scripta inductus prout præmissa assuerit vera esse et existere juramento suo quod præstitit corporaliter prædictam venditionem dictarum terrarum castrorum villarum et castellaniarum de Peyraco et de Ponterione ac aliorum villarum, burgorum, parrochiarum, mansorum, domuum ad prædicta castra et castellanas pertinentium et ab eisdem dependentium et ad ipsos pertinere et ab eisdem dependere una cum allodiis, vassalis, homagiis, juramentis fidelitatis, hominibus ligiis, uobilibus et ignobilibus, liberis hominibus et servilis conditionis, taliabilibus et quæstabilibus et aliis hominibus et mulieribus in dictis castris, villis, castellaniis, burgis, parrochiis, domibus, mansis seu extra si qui sint commorantibus ad presens vel qui in futurum morabuntur ac cum redditibus, taliis, quæstis, censibus, pensionibus, emphyteotis, rebus servitiis realibus personalibus ac mixtis angariis perangariis curibus omnibus et plaustis, nemoribus, pascuis, chaufagiis, garennis, stangnis et molendinis et furnis et rerum prædictarum universarum omnium et singularum ac personarum quibuscumque obventionibus deveriis, servitiis et emolu-

mentis, prestationibus usitatis et consuetis una cum omnibus juri-
bus universis et singulis pertinentibus et pertinere debentibus seu
quæ solvent et convenerunt pertinere ad dicta castra de Peyraco et
de Ponterione et eorum villas castellanias et alias villas burgos et
parrochias, mansos et domos et ad eorundem pertinentias et de-
pendentias ubicumque constitutas et omnia universa et singula per
dictum dominum Gaufridum ejus patrem supra vendita, præmissa,
stipulata et conventa et jurata, obligata renunciata laudavit appro-
bavit, ratificavit, homologavit confirmavit et nihilominus asserens
suo juramento corporali prout supra per eum præstito quod præ-
fatus dominus Gaufridus ejus pater nullam emancipationem de
ipso fecerat, nec castra, nec villas, nec castellanias prædictas de
Peyraco et de Ponterione nec ipsarum aliarum neque jura aliqua ad
ipsas seu aliarum ipsarum pertinentias seu ab eisdem seu ipsarum
aliarum dependentia nec aliquas res supra per dictum dominum Gau-
fridum ejus patrem vendita. Item dominus Gaufridus ipsi Joanni de-
derat nec alio modo nec titulo in ipsum Joannem transtulerat suo
deliberato proposito et mera sua spontanea voluntate prout supra
renunciavit, per pactum solemne et validam stipulationem præfato
Guidoni Alberti emptori et suis per in perpetuum heredibus et suc-
cessoribus et causam in posterum ab eis habituris præfato Gauberto
dicti Guidonis procuratori et juratis notariis infra scriptis et reci-
pientibus pro dicto Guidone et suis in perpetuum heredibus et
successoribus et causam ab eis habituris et per juramentum suum
corporaliter præstitum et ad sancta Dei Evangelia corporaliter manu
tacta universis omnibus et singulis juribus domini et quasi domini
proprietas, possessionis naturalis et civilis, ususfructus et deten-
tionis quæ habet et potest habere et possunt sibi competere quo
quomodo quodcumque titulo sive causa omnibusque petitionibus
de mandis accomodationibus realibus et personalibus mixtis et in
rem scriptis et hypothecis ac pignoribus et hypothecariis accomo-
dationibus quæ eis competunt et possunt competere et hactenus
sibi competierunt usque in hodiernam diem in dictis castris villis
castellaniis de Peyraco et de Ponterione et aliis villis burgis parro-
chiis mansis domibus ac aliis universis omnibus et singulis juribus
et pertinentibus ad dicta castra villas et castellanias burgos et parro-
chias et dependentibus ab eisdem et in aliis rebus bonis et juribus
supra venditis per dictum dominum Gaufridum de Mortuomari pa-
trem suum omnibus singulis et universis nec non et renunciavit
per solemnem stipulationem interpositam prout supra et per suum
juramentum prout supra per eum corporaliter præstitum omni
juri præmissa vel aliqua de præmissis habendi tenendi possidendi
agendique pro eis seu eorum aliquo et petendi seu expendi quo-

cumque modo quocumque jure quacumque causa sibi competat seu possit competere seu hactenus competierit usque in diem hodiernam in prædictis castris villis et castellaniis villisque aliis burgis, parrochiis, mansis seu domibus seu aliis rebus bonis et juribus supra venditis per dictum dominum ejus genitorem seu aliqua aut aliquo eorumdem et nihilominus pro majori tutione securitate firmitateque commodo et utilitate prædicti Guidonis Alberti emptoris prædicti Joannem de Mortuomari de voluntate et consensu et auctoritate dicti domini Gaufridi patris sui et ex sua certa ipsius Joannis voluntate et sponte suo prout supra omne universum et totum jus si quod habeat et sibi competat habere quæ et competere sibique possit quocumque modo quocumque titulo quacumque causa sive ex donatione venditione seu obligatione vel contractu aliquo inter vivos seu ex testamento heredis institutione legato vel codicillis seu donatione causa mortis vel aliqua ultima voluntate in castris villis castellaniis burgis parrochiis mansis domibus aut rebus bonis seu juribus supra dictis et supra venditis vel aliquo eorumdem totum et omne ac universum illud jus qualecumque et quantumcumque cessit, remisit, donavit et quittavit præfato Guidoni Alberti emptori licet absenti et dicto Gauberto de S^o-Exuperio, ejus procuratori, nomine procuratorio ipsius et juratis notariis infra scriptis pro eodem Guidone et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam ab eis habituris, stipulantibus et recipientibus prædictis autem quittance, remissionem, ratificationem, confirmationem cessionem donationem translationem et transportum fecit præfatus Joannes de Mortuomari coram nobis custode dicti sigilli Pictaviensis et officialis prædictis tanquam magistratibus sufficientibus et competentibus per præfatos patrem et filium et una parte et dictum Gaubertum de procuratorio nomine dicti Guidonis emptoris concorditer electum eadem omnia universa et singula nobis et coram nobis insignando pro majori firmitate et robore omnium universorum et singulorum præmissorum requisierunt quæ nos præfatos custodem sigilli officialem Pictaviensem prædictos dicti dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari pater et filius et eorum quilibet quatenus in præmissis omnibus et singulis per dictum Joannem ratificatis, homologatis, confirmatis, quittatis, cessis, remissis et donatis translatis nostram auctoritatem interposuimus pariter et decretum ad quorum patris et filii requisitionem et postulationem et dicti Gauberti procuratoris memorati Guidonis Alberti emptoris supra dicti. Nos custos sigilli et Officialis Pictaviensis prædictis præmissis universis omnibus et singulis tanquam veris et rite ac legitime solemniter actis auctoritatem nostram interposuimus, pariter decretum nobis officiali Pictaviensi præ

dicto prædictum patrem et filium et eorum quemlibet in solidum coram nobis presentes volentes et consentientes primo secundo et tertio pro præmissis omnibus et singulis supra et infra scriptis tenendis, complendis et inviolabiliter observandis monentibus ac monemus competenter et nihilominus ad maiorem præmissorum firmitatem et securitatem dicti Guidonis Alberti emptoris prædicti præfatus Joannes de Mortuomari præmissa universa omnia et singula prædictum dominum Gaufridum ejus patrem vendita liberata translata et præmissa et modo quolibet dicta et facta circa venditionem dictorum castrorum villarum castellaniarum de Peyraco et de Ponterione et aliarum villarum burgorum et parrochiarum dictarum castellaniarum et aliarum pertinentiarum et dependentiarum et sequelarum earumdem et ex eisdem et cujuslibet eorumdem quæ etiam per ipsum Joannem circa præmissa et præmissorum singula laudata, ratificata, homologata, confirmata dataque cessa et remissa quittata et transportata promisit dictus Joannes de Mortuomari et promittit auctoritate et licentia dicti domini Gaufridi sui patris quæ dictus dominus Gaudrifus dixit verum esse suo juramento corporali per eum præstito prout supra et per solemnem stipulationem memorato Gauberto de Sancto Exuperio procuratori et nomine procuratoris dicti Guidonis emptoris ac infra scriptis juratis notariis stipulantibus et recipientibus nomine et vice dicti Guidonis et suorum per in perpetuum heredum et successorum et causam ab eis habiturorum ad eorum commodum et utilitatem servare tenere complere attendere et in nullo contravenire nec contravenienti seu facienti aut facere seu venire volenti consentire palam vel occulte in judicio nec extra de jure nec de facto pro se vel interpositam potentiam sub pœna duplici prædicta per ipsum Joannem committenda perinde ipso facto ac si ad eam solvendam fuisset per sententiam competentis judicis judicialiter condemnatus et quæ in rem transisset judicatam et dicto Guidoni et suis applicandam quæ quidem pœna committatur per dictum Joannem de Mortuomari ejusque heredes et successores toties quoties ipse vel sui heredes vel successores venirent contra præmissa vel aliqua præmissorum ad hæc universa et singula bona sua auctoritate qua supra obligandi et ita tenere et servare, attendere et in nullo contravenire nec contravenienti consentire prout supra juravit dictus dominus Joannes auctoritate qua supra pactionibus, ratificationibus, confirmationibus remissionibus, quittanceibus, cessionibus et donationibus ac aliis supra et infra scriptis omnibus et singulis et suo robore et firmitate et nunc et in perpetuum permansuris gratisque ac firmis sub quo supra juramento et obligatione bonorum ac pœna prædicta voluit et per pactum et stipulationem supra interpositam con-

venit dictus Joannes et promisit autorisatus ut supra et hanc legem et necessitatem sibi imposuit omnis aditus judiciarius et audientia in judicio et extra sibi degenetur contra præmissa vel aliquid de præmissis venienti et facienti contra bonam fidem suam per ipsum promissam et per suam præstitum juramentum. Et nihilominus prædicti dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari et eorum quilibet, videlicet dictus Joannes autorisatus, ut supra, promiserunt per pactum et stipulationem solemnem et juramenta quibus supra quæ, si casu aliquo contingeret, venditionem et transportum supra dictum factum de dictis castris, villis, castellaniis, burgis, parrochiis, mansis et domibus eorumque juribus dependentiis seu eorum aliquo seu aliquibus rebus bonis et juribus supra venditis et translatis retrahit quovis modo per aliquam seu aliquos qui sint vel essent de genere parentela consanguinitate vel affinitate dictorum patris et filii vel alterius eorundem prænominati pater et filius et eorum quilibet in solidum solvent reddent et restituent præfato Guidoni Alberti emptori vel ejus heredibus et successoribus seu causam in posterum habituris ab eisdem omnia damna gravamina et expensas et interesse totale commune et singulare quæ quas et quod prædictus Guido et sui hères vel successores aut causam ab eis vel eorum alterius habituri pati seu substinere aut facere quomodo libet contingent directe vel indirecte consequere occasione seu ratione homologandi retractionis de quibus damnis gravaminibus et expensis ac interesse promiserunt per pactum reale et personale et per stipulationem juramenta modo quo supra interposita stipulantibus et recipientibus quibus supra et pro illis quibus supra prænominati pater et filius et eorum quilibet stare et credere prædicti Guidonis et suorum heredum et successorum ac causam ab eis seu eorum alterius habiturorum vel procuratorum eorundem simplici juramento absque alia probatione ab eis facienda vel etiam requirenda cui altera probationi ac ipsius probationis petitionis et exactioni prænominati pater et filius et eorum quilibet ex eorum certa scientia dictus enimque filius a dicto patre suo autorisatus ut supra expresse renunciaverunt per pactum et stipulationem supra dictam certiorati de factis suis ad plenum ut dixerunt juribus dicentibus facultatem probationem non debere angustari et indiscere non debere se referre ad bonam speciem seu modum probationis et ad præmissa omnia et singula supra et infra scripta tenenda et observanda et in nullo contra ea veniendo seu aliquo de eisdem prænominati pater et filius et eorum quilibet videlicet dictus Joannes autorisatus et licentiatius ut supra mediantibus juramentis et stipulationibus quibus supra seu omnia universa et singula præmissa bona et jura sua

cuilibet constituta presentia et futura penes prefatum Gaubertum et juratos notarios infra scriptos stipulantes et recipientes nomine et vice dicti Guidonis emptoris et omnium quorum interest et interierit ac potest et poterit in futurum interesse obligaverunt expresse et hypothecaverunt sub quibus juramentis promissionibus et obligationibus et hypotecis predicti pater et filius et quilibet eorum videlicet dictus filius de voluntate et auctoritate dicti patris sui sibi medio juramento prestito et per pactum in solemnii stipulatione deductum dicto procuratore et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus prout supra se curaturos et facturos cum effectu cumque nobilis et potens domina Joanna de Lazaco, uxor dicti domini Gaufridi ac mater dicti Joannis ipsiusque domini Gaufridi et ejusdem dominæ Joannæ filiæ eorumque mariti et omnes alii universi et singuli quorum interest et interesse potest seu poterit in futurum, ratificabunt et confirmabunt et homologabunt venditionem predictam et transportum predictum dominum Gaufridum factam et factum de dictis castris villis castellaniis de Peyraco et de Ponterione et aliis villis burgis parrochiis ac omnibus universis et singulis ab eisdem dependentibus et ad ea pertinentibus quoquo modo et aliis rebus bonis et juribus supra per dictos dominum Gaufridum et Joannem venditis et etiam transportatis; renunciabuntque omni juri domini sui seu quasi domini sui proprietatis et possessionis naturalis et civilis pignoris et hypothecæ usufructus et detentionis ac actionis petitionis prosecutionis seu retentionis seu eis vel eorum alteri competat vel potest ac poterit competere in futurum in predictis castris villis et castellaniis et eorum pertinentiis et dependentiis quibuscumque sibi venditis ut præfertur seu aliqua vel aliquibus earundem hinc ad primum festum Pentecostes et etiam post toties quoties per prefatum Guidonem emptorem vel heredes aut successores vel procuratorem eorum et vel alicujus eorum fuerint requisiti sub pœnis juramentis et obligationibus supra et infra scriptis commitendis dicto Guidoni emptori et suis heredibus et successoribus quibuscumque per dictum patrem et filium et ipsorum quilibet et per quemlibet heredum vel successorum suorum toties quoties ipsi vel eorum alterius deficient in præmissis vel aliquo præmissorum promissionibus et obligationibus et stipulationibus predictis semper etiam in suis roboribus et firmitatibus perpetuo permansuris ac etiam quæ fient de dictis ratificationibus confirmationibus et homologationibus cessionibus quittancebus remissionibus aut donationibus publica instrumenta cum renunciationibus et clausulis opportunis ad præmissa juxta consilium et dictam et cujus libet sapientis ad utilitatem et commodum emptoris ante dicti et suorum per in per-

petuum heredum et successorum et causam in posterum ab eisdem habiturorum pro quibus si quidem personis supra declaratis et pro aliis etiam quibuscumque personis quæ in dictis castris villis et castellanis de Peyraco et de Ponterione ac de circonsticiis et dependentiis eorundem universis et singulis cæterisque omnibus et singulis rebus juribus venditis, ut præfertur, vel eorum aliqua re aliquod jus reclamarent vel reclamare quo modo libet velent seu possent et impedimentum aliquod de jure vel de facto imponent vel imponit aut facere conarentur præfati dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari pater et filius et eorum quilibet in solidum se reddiderunt ac facerunt fortes et erga ipsos et omnes universos que et singulos et quoscumque alios garentire promiserunt per juramentum suum gratis præstitum et per firmam stipulationem prout de dicto domino Gaufrido patre et ejus promissionibus supra latius est expressum et hic promisit dictus Joannes filius de voluntate consensu et auctoritate dicti domini sui patris sub pœna duplici prædicta per eum committenda et Guidoni dicto emptori applicanda toties quoties deficiet in promissis permissione prædicta et obligatione in suo robore semper permansura firma atque rata præfato Gauberto procuratorio nomine dicti Guidonis et pro ipso ac juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone heredibus et successoribus suis et causam ab eis vel eorum altero habituris et pro universis omnibus et singulis supra et infra scriptis tenendis, servandis et attendendis inviolabiliter et complendis et contra ea vel eorum aliqua non veniendo nec faciendo per se nec alium palam publice nec occulte præfati dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari pater et filius et eorum quilibet videlicet dictus Joannes de voluntate, consensu et auctoritate dicti domini Gaufridi ejus patris obligaverunt et hypothecaverunt res bona et jura sua presentia et futura pro omni modo evictione præfato emptori et suis heredibus et successoribus et causam ab eis et eorum altero habituris præfato procuratore et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto emptore et suis heredibus et successoribus et causam ab eis et eorum altero in posterum habituris et insuper pro omnibus universis et singulis supra et infra scriptis tenendis observandis ac complendis et in nullo contra veniendum per dictum dominum Gaufridum et Joannem ejus filium et eorum quilibet prout ipsa quilibet tangunt et tangent ac possunt et poterunt tangere in futurum ipsi pater et filius et eorum quilibet suposuerunt et obligaverunt et heredes ac successores suos et omnia et universa et singula bona sua, res, et jura presentia pariter et futura foro distractis cohercioni et jurisdictioni ac compulsioni curiarum domini nostri

Papæ et Camera apostolicæ ejusque camerarii ac auditoris et vice auditoris et domini principis Aquitaniæ et castelleti Parisiis, domini Franciæ regis, parvi sigilli Montepeliani ac curiæ temporalis pariter et efficacis ac compulsioni sigilli ad contractus Pictaviensis et curiæ officialis Pictaviensis et quarumlibet earundem et cujus libet alterius judicis et curiæ spiritualis seu temporalis ad quam seu quas præfatus Guido emptor vel ejus heredes et successores aut ab eis vel eorum altero causam habituri voluerint habere recursum præfato Gauberto procuratore et juratis notariis infra scriptis pro dicto Guidone emptore et suis heredibus et successoribus et causam ab eis habituris præmissa stipulantibus et recipientibus acto per pactum et stipulationem quibus supra inter dictas partes quod simul uno cum textu et eodem tempore possint dicti pater et filius et eorum quilibet prout eos et quilibet supra et infra scripta tangant et tangant ac possunt et poterunt tangere modo quolibet in futurum per dictas curias et quamlibet ipsarum modo præmissis et quolibet eorumdem compelli ad observantiam universorum omnium et singulorum supra et infra scriptorum per omnes judices officiales et executores et servientes et curiales dictarum curiarum et cujus libet ipsarum simul et separatim conjunctim et divisim prout dictus emptor et ejus heredes et successores et causam ab eis habituri voluerint et eis videbitur expeditum nonobstante quod causalis vel controversia seu questio vel executio prout supra et infra scriptis vel eorum altero esset vel fuerit in una vel pluribus de dictis curiis inchoata vel etiam lis contestata nonobstantibus juribus dicentibus quemcumque non posse impugne suum debitorem trahere super eadem re ad diversarum curiarum seu judicum examina et quo ubi judicium captum est ibi finem accipere debet. Quibus juribus præfati pater et filius et eorum quilibet ad plenum certiorati de eis dixerunt expresse et ex sua certa scientia renunciaverunt per pactum reale et personale et per stipulationem interpositam et juramenta per ipsos et eorum quilibet præstita prout supra ad quæ omnia et singula super et infra scripta compelli voluerunt dicti pater et filius et quilibet eorum per curias prædictas et quarum libet ut prædicitur earundem et secundam stilos consuetudines et vigores earum et cujus libet ipsarum ad solam ostensionem et exhibitionem præsentium litterarum vel presentis publici instrumenti seu copiarum earundem sub sigillo authentico tanquam pro re liquida clara et confessata cognita et judicata per sententiam quæ jam irrevocabiliter in rem transiit judicatam et nihilominus voluerunt et se obligaverunt dicti pater et filius per pactum validum in stipulationem deductum per et sua propria juramenta quod omnes et singulæ clausulæ

supra et infrascriptæ eundem effectum obtineant et eodem modo in perpetuum nonobstante lapsu temporis exequantur ac si esset per arrestum latum in parlamento infra annum et quod omnes illi seu ille qui contra contenta in prædictis litteris et articulis et eorum quilibet supra et infra scriptis fecerit vel venerit aut fecerint vel venirent eandem pœnam et nihilominus omnes et singulas pœnas supra et infra scriptas incurrat seu incurrant ac si esset per parlamentum latum infra annum lapsu temporis nonobstante. Volueruntque præfati dominus Gaufridus et Joannes filius ejus et quilibet et eorum et expresse per pactum consenserunt et etiam per stipulationem solemniter interpositam et per juramenta corporaliter præstita prout supra quæ ad præmissa et infra scripta omnia universa et singula observanda et tenenda et etiam per defectum garentiæ et observantiæ et complementi eorumdem possint ipse pater et filius et eorum hæredes et successores et quilibet ipsorum quatenus supra et infra scripta eos et quilibet eorum tangunt et tangent et tangere poterunt quo modo libet in futurum compelli gagiari prædictas curias et quamlibet earundem prout supra scriptum est et per bonorum suorum et cujus libet ipsorum presentium et futurorum captionem distractionem venditionem et explectationem seu monitione aliqua seu requisitione aut interpellatione eis vel eorum alteri facienda et per cessum dominorum officiorum et ecclesiasticorum judicum quæ voluerunt et confesserunt apponi posse in omnibus et singulis, terris, castris, villis, castellaniis, burgis et parrochiis eorum et cujus libet eorumdem quas et quos pro nunc habent et obtinent et habebunt et obtinebunt in futurum tanquam ex eorum et cujus libet ipsorum proprio delicto quem cessum et interdictum promiserunt dicti pater et filius et quilibet ipsorum dictus enimque filius de auctoritate et licentia patris sui per solemnem stipulationem et juramenta quibus supra tenere et servare nec amovi posse nec facere amovi quousque dictus Guido et sui heredes et successores et causam ab eis et eorum quolibet habituri de præmissis et infra scriptis universis et singulis sint totaliter contenti. Renunciaveruntque prænominati pater et filius et eorum quilibet mediis ipsorum et cujus libet ipsorum juramenti jam præstiti ut supra certificati ad plenum ut dicto eorum juramento asseruerunt quid sonant de quo operantur renunciaciones infra scriptæ renunciaverunt enimque super de et in supra et infra scriptis omnibus unisersis et singulis per pactum reale et personale et per stipulationem ut supra interpositam omni actioni et exceptioni erroris juris et facti et deceptionis doli vis metu fori et loci conditionis ob causam et sine causa et de uno acto et dicto et alio scripto et juri per quod deceptus ultra medium justi pretii

subvenitur et beneficio restitutionis in integrum ratione minoris ætatis vel militiæ vel absentiae seu ab hostibus captivitatis et generalis prætoriae si qua mihi justa causa videbitur et alia quacumque ex causa etiam in presentibus non expressa a jure concedi possit errori calculi jurisque hypothecarum expressarum et tacitarum et omnibus et singulis obligationibus eis et eorum alteri competentibus et in posterum competituris et omni exceptioni juris et facti iniquitatis et nullitatis hujus præsentis contractus fideique et juramenti relaxationi omnique juris beneficio et auxilio scripti et non scripti omnique stilo usui consuetudini et statuto et observantiae omnibusque privilegiis ipsis et eorum cuilibet concessis et concedendis a jure vel homine ad postulationem vel a quocumque rege vel principe seu eorum loco tenentibus seu a romanis pontificibus vel eorum legatis vel alio quocumque domino ecclesiastico vel seculari proprio motu vel altero in quibuscumque causis et rationibus sive novarum bastidarum vel aliis guerrarum forte vel ultra marino passagio vel altero quovis modo sub quacumque forma verborum seu expressione gratia personarum vel publica causa seu ratione collegii vel universitatis aut quarumcumque rerum concessarum vel concedendarum etiam si de tota fide presentium litterarum vel presentis publici instrumenti expressum de verbo ad verbum justam ve legitimam plenamque et integram facient mentionem omnique juris et facti auxilio omnibusque cavillationibus et cautelis et rationibus et allegationibus quibuscumque per quæ vel quas aliqua de supra et infra scriptis possint nulla injusta infirma vel irrita dici seu censerî ex nunc vel in futurum in totum vel in aliqua parte seu cassari, annullari, infringi, irritari seu modo quolibet de jure vel de facto impugnari juriq̃ue dicenti generalem renunciationem non valere nisi quatenus est in cunctis et singularibus casibus expressa et specialiter facta volentes et consentientes dicti pater et filius et eorum quilibet per pactum stipulationem ut supra interpositam et præstitam quod hujus modi renunciationes perinde valeant et roborum firmitatem perpetuo obtineant ac si omnis casus juris civilis et canonici et observantiarum in his presentibus litteris seu publico instrumento essent specialiter inscripti et descripti. Quibus omnibus universis et singulis renunciaverunt expresse pater et filius supra dicti et eorum quilibet per pactum et stipulationem et juramentum ut supra interpositum sub quibus pactis stipulatione et juramento promiserunt ipsi pater et filius et eorum quilibet enimque in perpetuum proponere allegare aliquam iniquitatem injustitiam seu nullitatem presentis contractus seu aliquam exceptionem juris et facti supra dicti nec eis nec earum aliquibus se jurabunt contra dictum Guido-

nem Alberti emptorem prædictum nec suos heredes nec successores nec causam ab eis seu ipsorum altero in perpetuum habituros nec contra supra et infra scripta prænominati dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari pater et filius et quilibet et eorum in solidum prout ipsa universa et singula tangunt tangere possunt et tangere poterunt in futurum dictos patrem et filium et eorum quilibet communiter et divisim promiserunt ipsi pater et filius et quilibet eorum pro se et heredibus suis per in perpetuum ac successoribus suis et causam ab eis habituris per pactum solemne reale et personale et per stipulationem solemnem et juramentum suum corporaliter per eos et quilibet eorum gratis et præstitum servare attendere et de puncto in punctum complere et perficere et contra ea vel aliqua de eis nullo unquam tempore venire facere clam vel palam directe vel indirecte principaliter vel secundario nec contravenienti aut facienti vel venire aut facere volenti consentire per se nec interpositam personam ingenio arte machinatione interpretatione cessantibus quibuscumque præfato Gauberto de S^{to} Exuperio procuratore dicti Guidonis Alberti ac etiam juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus in omnibus universis et singulis promissionibus, pactionibus, obligationibus, renunciationibus, cessionibus, donationibus, quittanceibus stipulationibus et aliis universis omnibus et singulis codicillis, capitulis et punctis supra et infra scriptis pro dicto Guidone Alberti emptore prædicto et suis per in perpetuum heredibus et successoribus et causam modo quolibet in futurum ab eis vel eorum altero habituris et pro omnibus illis quorum interest et inteterit ac potest et poterit quocumque interesse in futurum et ad opus utilitatem eorundem et ad majorem præmissorum universorum omniumque et singulorum supra scriptorum securitatem et firmitatem præfati dominus Gaufridus et Joannes de Mortuomari pater et filius, dictus, inquam, Joannes de eorum consensu voluntate et auctoritate dicti domini Gaufridi patris sui quantum universa et omnia et singula supra scripta tangunt et tangent, possunt et poterunt modo quolibet in futurum tangere prædictos patrem et filium et quemlibet eorum communiter et divisim ex eorum certa et indubitata scientia fecerunt, constituerunt creaverunt et ordinarunt, faciuntque constituunt, creant et ordinant suos veros indubitatos et irrevocabiles procuratores nuntiosque speciales et suorum negotiorum gestores videlicet venerabiles et discretos ac circumspectos viros dominos Jacobum Sene, Nicholaum de Neapoli legum doctores, magistros Albertum Collum de Mediolanum, Durancium de Romanaco procuratores in romana curia sequentes curiam romanam, dominum Heliam de S^{to}-Exuperio, magistrum Guilhel-

munum Ademarii notarium hostiarum domini nostri Papæ, licet absentes, tanquam presentes eorum quemlibet insolitum ita quod occupantis conditio melior non existat sed quod per unum ex eis inceptum fuerit per alium continuari mediarique valeat et finiat, videlicet ad complendum pro ipsis constitutum et quolibet eorundem, qualibet die feriata et non feriata, ad voluntatem omnem dicti Guidonis emptoris predicti heredumque et successorum suorum per in perpetuum et ad causam ab eis et quolibet eorum in futurum quocumque habiturorum in romana curia et alibi coram iudicibus magistratibus presidentibus eujuscumque præeminentie status et conditionis sint seu existant quocumque nomine seu vocabulo eorum officia distinguantur seu appellentur secularibus temporalibus et ecclesiasticis curiarum supra dictarum et in ipsis stantibus presidentibus seu ea regentibus et gubernantibus eorumque loca tenentibus et vices gerentibus, commissariisque et delegatis et eidem et quolibet eorundem ac coram prepositis custodibus et iudicibus sigillorum curiarum predictarum omnibus et singulis tam in iudiciis quam extra nec non et ad recognoscendum et confitendum coram domino Camerario domini nostri Papæ et auditore dictæ cameræ apostolicæ seu ejus locum tenente seu vices gerente et coram qualibet dictarum curiarum magistratibus et iudicibus in ipsis et qualibet earum presidentibus et stantibus et eas regentibus eorumque loca tenentibus et vices gerentibus et commissariis seu delegatis ab eisdem datis et deputatis et quolibet eorundem prout et supra dictam venditionem et contractum venditionis predictum ac universa omniaque et singula in his presentibus litteris seu instrumento publico et supra et infra scripta contenta et ad submitendum ipsos patrem et filium constituentes predictos et eorum quilibet in solidum in propria et bonis sui tam presentibus quam in futuris ac heredes omnes per in perpetuum et successores eorum et cujuslibet eorum jurisdictioni cohercioni et compulsioni curiæ cameræ domini nostri Papæ predictæ et dicti sui camerarii et sui auditoris et vice auditoris seu ejus locum tenentis et delegati seu commissarii ab eodem deputati et omnium et singularum curiarum supra dictarum et iudicum presidum, baylivorum bajulorum magistratuum et officialium spiritualium et temporalium modo quolibet et quavis auctoritate presidentium et stantium in eisdem et eas regentium prout est supra dictum et ipsarum et cujuslibet ipsarum sigillis prepositis et custodibus earundem et ad petendum et requirendum ac recipiendum omne preceptum monitionem saisinam condemnationem excommunicationem, cessum et interdictum et sententiam excommunicationis et cessus et interdicti, specialis et generalis in personis eorum et cujuslibet ipsorum ac bonis litteris

locis villis et castellaniis, burgis et parrochiis eorum et cujuslibet ipsorum quæ nunc obtinent et obtinebunt in futurum et suorum quorumcumque per in perpetuum heredum et successorum et causam ab eis in quolibet eorum habiturorum in futurum et ad acquiescendum sponte et gratis universis omnibusque et singulis monitionibus mandatis et preceptis et sententiis tam excommunicationis quam cessus et interdicti et aliisque quod et quam camerarius domini nostri Papæ ejusque auditor seu vice auditor seu eorum et cujuslibet eorum commissarii seu delegati seu officiales aliarum curiarum quarumcumque ac aliis sententiis, mandatis et preceptis definitis et interlocutis quæ quod et quamqui judices presides magistratus seu bayllivi aut magistratus quarumcumque aliorum curiarum spiritualium et temporalium et custodes supra dicti a quolibet eorum et qui eorum dare et ferre voluerit contra prædictos patrem et filium et quilibet eorum et eorum cujuslibet ipsorum per in perpetuum heredes et successores et causam ab ipsis et quolibet eorum in futurum modo quolibet habituros pro omnibus universis et singulis supra et infra scriptis, tenendis, faciendis, complendis et per in perpetuum fideliter observandis et ad volendum et consentiendum expresse seu tacite qui dicti dominus camerarius domini nostri Papæ, auditor, vice auditor, locum tenens commissarius ejusdem et quilibet ipsorum ac quicumque alius officialis cujuscumque curiæ spiritualis in prædictos patrem et filium et quemlibet ipsorum et in eorum et cujuslibet ipsorum heredes quoscumque et successores et in tenentes bona terramque castra, villas, burgos seu parrochias eorum seu alterius eorumdem excommunicationis sententias in personas et cessus et interdicti sententiam et sententias ferat et ferant in scriptis et sine scriptis, cum jure, solemniter, et sive per totam terram prædictorum et cujuslibet ipsorum quam nunc habent vel in futurum obtinebunt vel in ipsius parte aliqua ponat et ponant et processus quoscumque faciant reales et personales contra dictos patrem et filium et eorum quilibet heredes quæ ipsorum et successores et causam ab eis habituris et cujuslibet eorumdem si deficerent in præmissis vel aliquod præmissorum seu in ipsis vel eorum altero varii fuerint seu rebelles aliumque et alios loco et vice sui substituendi procuratorem et procuratores quæ in præmissis omnibus universis et singulis comsilem habeant, per omnia, potestatem cumque et eos destituendos et iterum ipsos vel alios constituendos presenti procuratorio semper in suo robore duraturo et ad faciendum omnia universa et singula quæ circa præmissa necessaria fuerint seu etiam opportuna et quæ ipsimet constituenda facient et facere possint, si presentes personaliter in eis vel eorum altero interessent etiamsi

alterum mandatum exigent spirituale promittentes constituentes prædicti et quilibet ipsorum presentium et futurorum dicto Gauberto de S^o-Exuperio et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus prædicto Guidone Alberti et suis heredibus in perpetuum et successoribus et causam ab eis seu eorum altero habituris et pro omnibus illis quorum interest et poterit in futurum interesse se ratum et gratum ac firmum perpetuo habituros totum et quid quid per dictos eorum procuratores vel eorum alterum et substitutos et substituendos ab eis vel eorum altero in præmissis et circa præmissa confessata recognita, submissum, factum dictumque fuerit aut quolibet modo gestum. Et promiserunt præfati constituentes et eorum quilibet et ad sancta Dei Evangelia juraverunt et jurant dictos procuratores suos nec aliquem ex eis nec etiam substitutos nec substituendos ab eis vel ipsorum altero nullatenus revocare ullo tempore in futurum nec absque dictis seu factis quominus omnia universa et singula supra et infra scripta et in presentibus litteris seu instrumento publico contenta plenum et liberum sortiantur effectum. Voluntque præfati pater et filius et quilibet eorum et expresse consentiunt et promiserunt per pactum et stipulationem solemnem præfato Gauberto de S^o-Exuperio procuratorio nomine dicti Guidonis Alberti et juratis notariis infra scriptis stipulantibus et recipientibus pro dicto Guidone emptore et suis heredibus et successoribus et causam ab eis et quolibet eorum habituris et pro omnibus universis et singulis quorum interest et potest in futurum interesse et per juramentum suum corporale per quemlibet eorum præstitum prout supra quod si ipsi pater et filius vel eorum aliquis revocaret de facto dictos procuratores vel substituendos aut substitutos ab eis vel ipsorum altero seu potestatem eisdem procuratoribus datam et supra concessam quod talis renunciatio quod destitutio personnarum seu etiam mandati vel protestatis si ipso jure nulla et nullius efficaciam et momenti et pro non facta totaliter ipso jure et juris effectus habeatur estoque de toto tenore presentis procuratorii in dicta renunciatione de verbo ad verbum mentis fieret specialis tanquam facta contra eorum et cujuslibet ipsorum constituentium præstitum juramentum, et relevaverunt dicti pater et filius suos prædictos procuratores et eorum quemlibet in solidum ac omnes et singulos ab eis et eorum aliquod constituendos ab omni et quolibet onere satis dandi fidejussores quæ se constituerunt præfati pater et filius et quilibet eorum in solidum penes dictum Gaubertum et dictos juratos notarios infra scriptos stipulantes et recipientes pro dictis procuratoribus et quolibet eorumdem ac pro sustinendis omnibus et singulis ab eis et quolibet eorum et pro omnibus quorum interest et intererit et potest ac poterit in futurum interesse fidejussores et principaliter pacatores solutores

pro dictissuis procuratoribus et eorum quolibet et quibuslibet substitutis ab eisdem sub obligatione omnium universorum et singulorum bonorum suorum presentium et futurorum et cujuslibet ipsorum sub omni jure et facti renunciatione pariter et cautela et super præmissis omnibus et singulis supra et infra scriptis tenendis complendis fideliter firmiter et inviolabiliter observandis fuerunt dicti pater et filius prout supra scribitur, solemniter autorisatus a dicto domino patre suo prout in forma juris decuit ad eorum et cujuslibet eorum instantiam judicati et condemnati judicio cujuslibet curiarum dicti domini principis et officialis Pictaviensis prædicti median- tibus jurisdictionibus et cohercionibus quarum suposuerunt se suos heredes et successores ac omnia et singula bona sua presentia pariter et futura quoad observationem omnium et singulorum præmissorum, nos vero officialis Pictaviensis prædictus dictorum domini Gaufridi et Joannis de Mortuomari ejus filii prout nobis constitit et constat coram nobis a dicto patre suo solemniter autorisatus judex ordinarius eorundem ad supplicationem et requestam dictorum patris et filii eorum cujuslibet et de eorum expressis scèpissime tactis venditis traditis et limitatis et distractis ac alienatione venditione distractione castrorum de Peyraco et de Ponterione, villarum, castellaniarum parrochiarum mansorum hominum subvenientium vassalorum nobilium et ignobilium libertinorum suorum ascriptionum jurisdictionum imperiorum et quorumcumque aliorum venditorum traditorum distractorum et alienatorum modo et forma prædictis prout specificata fuerunt in suis singulis articulis debitis et solitis solemnitatibus adhibitis et observatis ratas gratas, firmas et validas habentes per decreti nostri judicialiter interpositionem laudavimus ratificavimus et approbavimus et quanto in nobis est et de jure possumus, laudamus, ratificamus et approbamus ac pro laudatis ratificatis et approbatis ab omnibus haberi volumus et volumus obtinere perpetui roboris firmitatem et si quid deficiat solemnitatis in præmissis vel aliquo præmissorum de potestate nostra ordinaria quantum et possibile illud per hoc presens decretum simpliciter et in scriptis dictis partibus presentibus et consentientibus perficimus et supplemus ad perpetuam rei gestæ memoriam. Ac ipsos patrem et filium et eorum quemlibet in solidum coram nobis presentes volentes et consentientes primo secundo tertio monuimus competenter quo ad observationem omnium et singulorum præmissorum ac sigilla curiarum prædictarum iis presentibus litteris seu presenti publico instrumento duximus apponenda; tenor vero dicti procuratorii in quo dictus Gaubertus ad omnia et singula præmissa procurator denominatur dignoscitur esse tali: In nomine Domini amen, pateat universis quod anno

Nativitatis ejusdem millesimo trecentesimo sexagesimo quarto, indictione secunda, die vigesima secunda mensis novembris pontificatus Sanctissimi in Christo patris et domini nostri Urbani divina providentia Papæ quinti, anno tertio, nobilis vir Guido Alberti domicellus dominus de Bulbone Avinionensis diæcesis in mei notarii publici et testium subscriptorum presentia, personaliter constitutus, suos fecit, constituit meros certos et legitimos procuratores et nuntios speciales, videlicet reverendum in Christo patrem dominum Hugonem Dei gratia episcopum Albiensem, venerabilem virum dominum Pontium Barriere, legum doctorem, decanum de Burlatio, Castrensis diocesis, sacri palatii auditorem nec non nobilem virum Gaubertum de S^{re}-Exuperio, domicellum diocesis Lemovicensis et eorum quemlibet in solidum, ita quod non sit mellior conditio occupantis; quibus procuratoribus et eorum cuilibet in solidum dedit et concessit plenam generalem ac liberam potestatem et etiam speciale mandatum emendi titulo emptionis sive donationis ac quoque alio titulo licito et honesto acquirendi a quacunque persona seu a quibuscumque personis terras castra villas domos redditus possessiones jurisdictiones, altas et bassas, cum mero et mixto imperio, homagiis et feudis ac rebus aliis adherentibus et adjacentibus cujuscumque naturæ seu conditionis existant, interveniendique pro eo et etiam promissiones aut conventiones circa hujusmodi aut quoscumque alios contractus necessarios et etiam opportunos et tractandi conveniendi et concordandi de pretio seu pretiis rerum venditarum seu alio titulo transferendarum, recipiendique nanciscendi ac conservandi possessionem rerum venditarum eisdemque res regendi et gubernandi, investituras recognitiones petendi ac etiam juramenta fidelitatis recipiendi prestandique juramenta fidelitatis dominis a quibus dictæ res tenebuntur et pro faciendo homagia debita, deverios et respectus petendi et obtinendi, judices castellanos, baillivos, notarios et servientes instituendi et instituendos quoties videbitur opportune redditus et emolumenta inde pervenientium levandi et recolligendi seu levatorem et receptorem unum vel plures instituendi, prætia rerum venditarum solvendi promittendique dicta prætia solvere infra terminos certos de quibus potuerint concordare seu partem illam quæ forte restaret adsolvendum mutuè contrahendi seu mutuo pecunias a quibuscumque personis et in quibuscumque quantitativis recipiendi et super his et aliis omnibus precedentibus ipsum constituentem et bona sua sub quibuscumque juribus et questionibus et sub quacumque meliori verborum forma hypothecandi et etiam obligandi, dans et concedens dictus constitutus prædictis procuratoribus suis et eorum cuilibet in solidum plenam generalem et liberam ut prædicitur potestatem ac etiam speciale mandatum, præmissa

omnia universa et singula faciendi nec non agendi defendendi in quacumque curia et coram quocumque iudice, libellum dandi et recipiendi, litem contestandi, de calumnia, de veritate dicenda iurandi, testes et litteras producendi renuntiandi et concludendi, sententias tam interlocutorias quam definitivas audiendi et appellandi, prosequendi unum vel plures procuratores ad omnia præmissa vel ad actus speciales de quibus eis et eorum cuilibet videbitur, substinendi et generaliter cætera omnia faciendi quæ boni viri et legitimi procuratores facere debent et possunt et quæ ipsimet faceret si personaliter presens esset, promittens, item constituens mihi notario infra scripto, stipulanti pro omnibus illis quorum interest vel poterit interesse, ratum, gratum atque firmum se perpetuo habiturum quidquid per procuratores et substitutos suos prædictos et per quemlibet eorundem in præmissis et circa præmissa actum fuerit, seu in aliquo procuratorum et pro ipsis et quolibet ipsorum iudicio litis et iudice solvi cum omnibus aliis opportunis et hæc sub hypothea et obligatione bonorum suorum omnium mobilium et immobilium presentium et futurorum et sub omni iuris et facti renunciatione pariter et cautela, nec non relevavit dictos procuratores suos et substitutos ab omni homine sat dandi sub hypothea et obligatione prædictæ. Datum Avenionis et laudatum in domo habitationis reverendi in Christo patris et domini Stephani permissione sanctæ Mariæ in Aquino diaconi cardinalis, anno Indictione, die, mense et pontificatu, prædictis presentibus venerabilibus viris dominis Bernardo de Bonavalle, archidiacono Forojuliensis (Fréjus), Guilhelmo de Letrangiis, licentiatum in legibus, operario conformulis et Martino de Chartris, cantore Constanciensis ecclesiarum et ac magistro Guilhelmo Adhemari, cive Tolosani, magistro ostiario domini nostri Papæ, testibus ad præmissa vocatis specialiter et rogatis; tenor subscriptionis notarii supra dicti dignoscitur esse talis, et ego Raymondus magister, presbyter Elvensis (d'Orange) diocesis publicus auctoritate apostolica notarius, præmissis omnibus et singulis dum sic agerentur et fierent una cum prænominatis testibus presens fui, eaque recepi et publicavi et in hanc publicam formam redegi, eaque scripsi cum rasis et emendatis in VIII linea sive quam rasuram et emendam approbo cum prædictis quæ signo meo solito et consueto signavi requisitus et rogatus in testimonium præmissorum. . . . De quibus omnibus et singulis petiit dictus procurator, nomine procuratorio prædicto sibi per me notarium publicum infra scriptum fieri et confici publicum instrumentum. Acta fuerunt hæc prædicta in capella episcopali, hora primæ vel circa die decima quarta mensis Martii, Indictione tertia, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Urbani, divina providentia Papæ quinti, anno tertio, presentibus venerabilibus et magnarum

circonspectionum viris dominis et magistris Joanne de Loudondonis et Joanne Rivalli in utroque jure doctoribus, Petro Mignot, Joanne Marlaudelli, advocatis civilibus, Ignatio Coignon, magistro, Petro Delroyro et Roberto Frigant, testibus ad præmissa vocatis specialiter et rogatis, anno Incarnationis dominicæ millesimo trecentesimo sexagesimo quarto signatum de Lernia pro utraque curiarum prædictarum.

Et ego Bertrandus principis clericus Pictaviensis apostolica et imperiali publicus auctoritate notarius prædictam venditionem distractionem alienationem cessionem et deseparationem dessaisitionem supplicationem seu requestam investitionem et saisinæ possessionis traditionem juramenti fidelitatis receptionem solutionem et quittance et renunciationem auctorisationem filii, et quod ad presentem ratum habilitationem, approbationem et homologationem renunciationem minoris ætatis et etiam aliis renunciacionibus et quittanceibus, obligationibus, procuratorum constitutioni, supplicationem, stipulationem, suppositionem, conventionem, decretum interpositum, signorum ac sigillorum approbationibus et omnibus aliis universis et singulis supra scriptis prout in his et aliis quatuor precedentibus pellibus cum presens processus propter ipsius et tenorem præmissis venditis prolixitatem in unico parchamino recipi non poterat superius prout ordine serio cunctis dum sic per modum per dictos patrem et filium et ad eorum requestam affirmantur dicentur proponantur simpliciter renunciaverunt imponentur moverentur et fierent una cum magistro Petro de Lernia notario prædicto et prænominatis testibus presens fui eaque omnia et singula per alium scripta, aliis occupatus negotiis, publicando me subscripsi et signo meo quo utor in tabellionatus officio, signavi in testimonium præmissorum vocatus et requisitus.

Collation extrait et vidimus du contract de vente avec les procurations y attachées ci-dessus a été fait par nous notaires royaux soussignés sur l'original dud. contract exhibé et représenté par M^r David Chenaud, procureur d'office de la juridiction du marquisat de La Villeneuve au Comte et Nedde, qui a dit le susdit titre lui avoir été remis entre ses mains par le seigneur marquis de Lostanges La Villeneuve-au-Comte et Nedde et autres places, aux fins de la susdite collation, étant ledit titre sur un grand rouleau de parchemin en plusieurs feuilles collées ensemble, écrit en lettres gothiques (1).

Pierre COUSSEYROUX.

(1) Les notaires Gauthier et Dutour, peu familiarisés avec le latin, ont tronqué beaucoup de mots et de phrases. Je me suis servi de leurs deux copies séparées pour mettre un peu d'ordre dans ce travail de reproduction, où la ponctuation n'existe nulle part. Je ne puis affirmer d'avoir complètement réussi,
P. C.

Ratification par les consuls, manans et habitants de Limoges, de l'accord intervenu avec la reine de Navarre, au sujet du procès pendant depuis un demi-siècle (25 nov. 1566).

La pièce que nous publions ici donne la conclusion d'une des graves affaires qui ont le plus préoccupé les habitants de Limoges pendant la moitié du xvi^e siècle. Il s'agit de l'interminable procès que soutenait la ville contre le roi et la reine de Navarre, vicomte et vicomtesse de Limoges, notamment au sujet des droits de justice réclamés par ces derniers, procès dont la première mention figure dans nos *Registres Consulaires* à l'année 1537, mais qui était déjà ancien, et dont les phases multiples se répètent dans nos annales jusqu'en 1566.

Sans reprendre plus haut cette affaire, nous rappellerons que, la même année 1566, les consuls et les principaux habitants, las de ces querelles ruineuses et sans fin, résolurent d'envoyer une députation à la reine de Navarre, alors à Moulins avec la cour, pour tâcher de mettre terme au procès par une transaction de nature à satisfaire toutes les parties. Les délégués furent : honorable Mgr M^e Jehan Hugon, docteur ez droits et lieutenant criminel au siège présidial, Martial Duboys, consul, et sire Jacques Grégoire, bourgeois et marchand, auxquels se joignit Gabriel Raymond, capitaine de la ville. Ils reçurent de la reine un accueil favorable, et de Moulins se rendirent à Paris, d'où ils retournèrent à Limoges, après avoir passé deux mois dans la capitale à préparer leur négociation, et consulté « plusieurs doctes scavans et fameux advocatz ».

Les députés une fois rentrés, les habitants de la ville furent convoqués de nouveau et il leur fut rendu compte par ces premiers de leur mission, de la bonne impression que leur avait laissée la réception de la reine de Navarre, et des démarches qu'ils avaient faites à Paris, où la reine les avait ajournés à la Pentecôte pour la rédaction de l'acte d'accord. L'assemblée décida qu'il convenait de se rendre une seconde fois à Paris, au jour indiqué, pour tâcher d'aboutir à un arrangement, et elle élut « dix marchantz, scavoir est Monsgr le receveur Boyol, sires Marcial Verthamon, Jehan Lascure, Pierre Saleys, François Martin, Jehan Coulomb, Marcial Malledent, Jacques Grégoire, Pierre Boyol, Sgr de Montcoqu, Anthoine du Peyrat, seigneur du Masjambost, lesquelz, avec lesdictz consulz, prandroyent la charge dudict negoce ».

Les consuls et ces dix délégués députèrent enfin pour le second voyage de Paris « ledict Sgr Hugon, led. M^e Pierre Boyol, seigneur de Mazeyretas, recepveur des tailles pour le roy au hault pais de Limosin, et ledict sire Marcial Duboys consulz, et sire Jehan Verthamon ». Ces derniers partirent, munis de procurations et des pièces et mémoires nécessaires, le jour de la Pentecôte, comme il avait été convenu. La transaction qu'ils obtinrent et que nous font connaître les *Registres Consulaires* porte la date du 30 juillet 1566.

Elle donnait, sans doute, satisfaction aux habitants de Limoges dans une mesure convenable, puisque la ratification en fut acceptée par tous, comme on le verra dans le texte de notre acte. Les droits de justice étaient abandonnés à la reine de Navarre, vicomtesse de Limoges. Certains points

restaient litigieux, tels que les droits d'octroi (péage, viuage, etc.) pour la poursuite desquels une sorte d'armistice était conclu jusqu'à la prochaine fête de la Saint-Jean-Baptiste. La reine renonçait à réclamer des habitants des contingents militaires pour le Limousin et l'Angoumois ; elle renonçait également aux tailles aux quatre cas, et à ses prétentions à faire réédifier par les consuls sur la place de la Motte son ancien château, etc. Les habitants de Limoges s'engageaient enfin à payer au terme déjà stipulé de la fête de St-Jean-Baptiste, la somme de dix mille livres tournois, au moyen de laquelle ils rachèteraient pour la reine de Navarre la terre et seigneurie de Ségur, aliénées par cette dernière pour pareille somme, et lui en présenteraient les lettres de rachat.

Les *Registres Consulaires* ajoutent que les délégués s'engagèrent personnellement, « a peine de mil escuz en leurs propres et privés noms » à faire approuver et exécuter les conditions de cet accord par leurs concitoyens, et à fournir à la reine des lettres authentiques de ratification, toujours pour la même date du 24 juin suivant.

Là s'arrêtent les renseignements fournis sur cette affaire par nos annales municipales.

La pièce authentique que nous avons trouvée nous fait assister à la dernière scène de ce long épisode de notre histoire locale. Les consuls, manans et habitants de Limoges sont réunis dans la maison commune du Consulat, après avoir été convoqués en chaire au prône des paroisses et par des édits publiés dans tous les carrefours de la ville au son du tambourin de Suisse et de la grosse cloche de St-Martial.

M^e Pierre Mouret, scribe du Consulat, donne lecture à l'assemblée, à haute et intelligible voix, des termes de l'accord passé entre M^e Hugon et ses compagnons d'une part, et la Vicomtesse de Limoges d'autre part. Alors, tous les assistants « levant les mains en hault » jurent par serment qu'ils adhèrent à l'accord traité par leurs mandataires et qu'ils le respectent comme s'ils l'avaient passé eux-mêmes.

Acte est aussitôt dressé de cette ratification solennelle par les notaires Mouret et Deschamps, dans la maison commune, et concédé aux consuls et habitants pour leur servir en temps et lieu.

Enfin, le lendemain, 26 novembre, à la requête des consuls Martial Duboys et Pierre Benoist, le notaire Deschamps, dans les minutes duquel nous retrouvons aujourd'hui cet intéressant document, se transporte en passant au domicile des soixante dix principaux habitants dont il nous fournit les noms. A chacun d'eux il donne de nouveau lecture de l'accord ; et l'un après l'autre « d'un commun avis » ils ratifient personnellement la convention et jurent une dernière fois de l'observer fidèlement. Acte est encore concédé aux consuls de cette formalité.

Telles sont les lettres de ratification que les délégués s'étaient engagés à fournir à la Reine de Navarre, et que les consuls durent lui faire parvenir. Elles offraient évidemment toutes les garanties désirables, car on a vu la solennité avec laquelle les habitants avaient tenu à contracter ce grave engagement.

Voici la teneur de l'acte (1) :

(1) Minutes de l'ancien notaire Deschamps, à Limoges.

Saichent tous p[rese]ns et advenir que comme des le trentiesme jour de juillet dernier passe, pardevant Jehan Marchant et Guillaume Payen, notaires du Roy nostre sire en son chastellet de Paris, aist este accorde, receu et passe certain contract dacord, et appointment entre haulte et puissante dame Jehane par la grace de Dieu, royne de Na[var]re, vicontesse de Lymoges, demande-resse en executions de deux arrestz de la court du parlem[ent] de Paris, l'un du vii^e septembre mil v^e trente huit, lault[re] du six[ies]me (1) sep[tem]bre mil v^e quarante quatre, dune part ; et Jehan Hugon, escuyer, sieur de Farges, lieute[nant] cri[min]el en la sen[eschau]lcee de Lymosin, Pierre Boyol, sieur de Mazeyretas, recepve[ur] des tailles et equivallan[s] pour le Roy aud pais, sieur M[ar]cial Duboys, des Taules, consul, et sieur Jehan Verthamon, bourgeois et marchand de lad ville, aux noms et comme procure[r]s et ayans charge expresse desd consulz, manans et habitants dud Lymoges deffendeurs, dault[re] ; Est-il que ce jourdhuy soubz escript, en la salle et en la maison commune du Consulat, en la ville de Lymoges, ont este p[rese]ns en leurs personnes honorables sires Pierre du Mas, prevost, Fran[cois] Duboys, Jehan Rogier, Joseph Lascure, Pierre Benoist, M[ar]cial Duboys, Jehan Romanet, Jehan Limosin et Guill[aum]e Foucaud, consulz (2) en lannee p[rese]nte de lad ville ; h[onora]bles messieurs m[ai]str[es] Leonard Barny et Jehan de Beaubrueilh, ad[voc]atz au siege presidial dud Lymoges ; sires Jehan Malledent, Francois Martin, M[ar]cial Boullon, Jacques Gregoyre, Jehan Decordes le jeune, Pierre Saleys, Jehan Crozier, Jehan Goudin, Francoys Vidault, M[ar]cial Merlin, Jehan Martin, Leo[nar]d Galichier, Estienne Tharaveau, Jehan fils a feu M[ar]cial Decordes, Pierre Crochault, Aymery du Villardz, M[ar]cial du Treuilh, Jehan Boutin, M[ar]cial Guery, Jehan Farne, Jehan Mauplo, M[ar]cial Maledent, Mathieu Decordes, Raymond Chastain, Pierre Cibot, Nicolas Johanaud, M[ar]cial Garrach, M[ar]cial de Lachenault, Mathieu Blanchard, Jehan Colomb, Pierre Cibot dict Pilat, Guill[aum]e Boutin, Jehan Farne, Colin Noaller(3),

(1) Notre pièce rectifie l'erreur de date donnée à ce sujet par les *Registres consulaires* (t. II, p. 304), qui disent « le seiziesme jour de septembre », tandis que l'on sait que la date exacte est le 6 septembre 1544.

(2) Cette énumération ne concorde pas tout à fait avec la liste des consuls donnée par les *Registres consulaires*, t. II, p. 294. Voir l'autre énumération qui y est donnée p. 307.

(3) Ce Colin Noaller pouvait être l'émailleur dont nous connaissons les travaux. Quant au Jehan Limosin qu'on a vu figurer plus haut parmi les consuls, il ne peut s'identifier avec les deux émailleurs de ce nom, qui n'apparaissent qu'à la fin du xvi^e et au xvii^e siècles.

Guill[au]m le Las Costas, Francoys Roulhac, Jehan Meyranges, Noel Benoist, Jehan de Broa, bolengier, tous bourgeois, manans et habitants de lad ville, congrez et assemblez expresse[men]t pour le p[rese]nt negoce, tant par les proclamacions publiques faictes ez prosnes des egl[is]es paruchiellles saint Pierre et saint Michel dud Lymoges, que par edict publie a ces fins par tous les carrefours de lad. ville, au son du tabourin de Suyse, a deffault de la trompette, comme est appareu par les actes et exploitz sur ce faictz et rapportez, et aussi par le son de la cloche (1) de lesglise collegialle St Mar[ci]al, comme il est accoustume fere ez assembleez publiques et cas semblables. Lesquelz apres avoir ouy et entendu la lecture dudict contract dacord et dappointem[ent], leu publicquement a haulte [et intelligible, ces deux mots rayés] voix par Pierre Mouret, lun des notaires soubz signes, lesd consulz, manans et habi[tans] prenommes, volun[taire]ment ont ratiffie, loue, approuve, heu et tenu pour agreable, ferme et valable perpetuel[lemen]t led contract dacord et app[ointemen]t, avec tous et chascuns les pactes, qualites, conditions, y conteneuz ; promis et jure par serement fait, levant les mains en hault, icell[uy] contract et pactes y contenus tenir et accomplir entierem[ent] et perpetuel[lemen]t, sans jamais venir directement ou indirectement au contraire. Et y ont voulu et consenti quil sorte son plain et entier effect, comme sils eussent este p[rese]ns a la reception et passement dicelluy, le tenant pour agreable, comme fait au proffict et advantaige des suz nommez ; Pierre Mouret et M[arci]al Deschamps, notaires royaulx en la seneschaulcee du hault Lymosin soubz signes, pour lesd sieurs Hugon, Boyol, Du Boys, Vertamont, procureur[s] susd, par tant que besoingt seroyt stipulans et acceptans.

De laquelle ratifica[c]ion et de tout ce que dessus a este balhe et concede acte par lesd Mouret et Deschamps ausd consulz, manans et habit[ans], icelle (*sic*) requerans soubz le seel royal estably aux contrauctz au baillaige de Limoges pour le Roy n[ost]re sire, pour servir et sen aider par lesd consulz et aultres suz nommez en temps et lieu comme de raison. Faict en lad maison commune de Consulat, ez p[rese]nces de Pierre Chambon, bonnetier, Mathieu Benoist, pintier, et de Pierre Bonnet, gagier, serviteurs (*sic*, au pluriel) de lad maison commune, tesm[oings] cogneuz, requis et appelez, le lundy xxv^e jour du moys de no[vem]bre lan mil v^e lxxvj.

Et advenant le lendemain xxvj^e jour des mois et an susd, requerans lesd sires M[arci]al Duboys et Pierre Benoist, consulz pre-

(1) On lit, sur un renvoi en marge qui a été raturé : « la grande cloche de St Marcial ».

nommes, led Deschamps, lun desd notaires royaulx soubz signes, sest transporte aux maisons et domicilles des manans et habitans de la presant ville cy ampres nommez, ou estant (1) et parlant aux personnes de Audoy Goudin, Joseph Dauvergne, Gabriel Senemaud, Jehan Maledent, Vincent JousSENS, Jehan de Noyeras, M[arcijal] Martin, Laurens Juge, Fran[coys] Duboys, Marcial Duboys, son frere, Jehan Verrier, M^e Jehan Lamy, Laurens Dominique et Guilhaumet Mourets freres, Loys Beauchampt, M^e Joseph Blanchard, Bartholome Petit, Jehan Pinot, Joseph Thoniaud, Lazare Colomb, Psaulme Peret (2), Pierre Sandelles, M[arcijal] Martin, sieur de Mons, Pierre Peyroche, Jacques de Felynes, Jehan Petiot, Leonard Bardet, Jehan et Pierre du Monteilh, M^e M[arcijal] Descars, Pierre Texendier, Pierre de Razes, M^e Fran[coys] Duboys, elleu, Jehan Vidault, dame Leonarde Romanet, vefve de feu Jacques Rogier, Loys Rogier, son fils, Pierre Chambon layne, Leo[nar]d Michault, Bartholome Molinier, Fran[coys] Pinchaud, Pierre Benoist, M[arcijal] Favely (?), Pierre Botin, Jacques Michelin, Guil[laum]e Brochaud, M[arcijal] Selliere, Fran[coys] Romanet, Joseph Rogier, Jehan Testes, Jehan Boyaud (?), Telhet, Thomas Bolineau, Pierre Meyze, dame Leo[nar]de Penicalhe, Jehan Yver, Jehan Bertrand dit Patissou, Jehan Colomb dit Penicaud, Pierre Manerhe, Jehan Juge, garde de la mon[noye], Marcial Eshaupre, Jacques Broussard, Pierre de Nozerines, Tomas Brugiere, M[arcijal] Verthamon, dame Galiane Boyol, Bartholome Juge, Loys Rogier, M^e Loys Romanet et Francoys Verthamon ;

Lesquelz apres avoir oy et entendu la lecture et contenu dud accord et appointem[ent], dont mention est faicte cy dessus, lun apres lault[re] dun commun advis (3), ont aussi rattiffie, loue et approuve led contract, qualites et conditions y escriptes, et tout ce que y est contenu ; promis et jure, comme dessus, icelluy tenir et acomplir, sans y contrevenir aucunement, ni souffrir y estre contrevenu. Dont parellem[ent] a este concede acte ausd Duboys et Benoist, consulz susd, icelluy requerant, par moy, M[arcijal] Deschamps, not[air]e royal susd, p[rese]nt, stipul[ant] et acceptant pour (4) les suz nommez, ez p[rese]nces de Pierre Chambon, bone-tier, et de Audoy Vironneau, dit le Barat, gagier de lad ville, tesm[oings] a ce appelez et requis, les jour et an susd.

Louis BOURDERY.

(1) Ce qui précède, depuis le mot « transporte », a été écrit ultérieurement à la place de « hostiatim par lad ville aux maisons et domicilles », texte primitif, qui a été rayé.

(2) Ou Perot ?

(3) Ici ces deux mots rayés : « comme dobl[igaci]on ».

(4) Suivent ces mots rayés : « lad princesse et tous aultres y ayans interet et a ladvenir ».

Réceptions à Saint-Cyr de 1719 à 1728

J'ai relevé à la Bibliothèque municipale de Rouen, dans le manuscrit coté 150, provenant de la collection Martainville, les noms des jeunes filles de la Généralité de Limoges qui furent reçues à Saint-Cyr entre 1719 et 1728. Ce manuscrit n'est autre qu'une sorte de brouillon-journal, où d'Hozier inscrivait ce qui concernait les admissions dans cette célèbre Maison. Il n'entre dans aucun détail, ne mentionne que rarement les noms des père et mère de l'enfant. Voici, du reste, la formule presque invariable par laquelle le Juge d'armes de France mentionnait le fait :

« Sur un placet du...., prorogé le.... de la présente année...., et »
 » sur un billet de Madame la supérieure de la Maison de Saint »
 » Louis à Saint-Cir, j'ai reçu le... les titres nécessaires (ou bien : »
 » *le baptistère*) pour la preuve de la noblesse de demoiselle X... »
 » née le... et baptisée le... (rarement de qui fille), et âgée de... »
 » ans... mois... jours, le jour où j'ai remis au Roy mon certificat »
 » de l'âge et de la noblesse de cette demoiselle, le... jour dud. »
 » mois de... aud. an... (en marge : la province). »

Voici ces noms :

Marie-Anne de Lentilhac, née le 22 octobre 1710, reçue le 3 février 1720. — Limousin. (F° 4, v°.)

Louise-Paule de Corn de Caissac, née le 8 février 1712, reçue le 26 mai 1720. — Limousin. (F° 6.)

Jeanne de Beauroyre de Villac, née le 29 novembre 1709, reçue le 29 mai 1720 — Bas-Limousin. (F° 6.)

Jeanne de Saluces, née le 25 septembre 1709, reçue le 15 mai 1721 : elle était sœur de Marie-Anne reçue en 1711, et de Françoise reçue en novembre 1715. — Angoumois. (F° 11.)

Marthe-Françoise de Lubersac de Livron, née le 7 juin 1711, reçue le 30 août 1721. — Limousin. (F° 12, v°.)

Marie de Saint-Fief de Janaillac, née le 2 février 1714, reçue le 1^{er} juillet 1722. — Basse-Marche. (F° 15.)

Marie du Plessis de la Merlière, née le 9 octobre 1714, reçue le 8 juillet 1722. — Angoumois. (F° 16.)

Françoise Hugon du Prat de Masgontier, née le 15 avril 1714, reçue le 2 septembre 1722. — Limousin. (F° 17.)

Marie-Catherine de Lentilhac (sœur de Marie-Anne ci-dessus), née le 1^{er} février 1713, reçue en décembre 1722. (F° 18, v°.)

Marie-Anne de Beauroyre de Villac (sœur de Jeanne ci-dessus), née le 2 septembre 1712, reçue le 12 février 1724. — Bas-Limousin. (F° 23, v°.)

Marguerite de Corn de Caissac (sœur de Louise-Paule ci-dessus), née le 26 juin 1713, reçue le 5 septembre 1724. — Limousin. (F° 26.)

Marie-Madeleine Bony de La Vergne, fille de Jean, écuyer, sieur de Boisgrenier et de la Roche, dans la Basse-Marche, capitaine au régiment de Piémont, et de Marie-Honorée Bécél, dame de Trouville, au diocèse d'Amiens, née le 12 mai 1714, reçue le 17 juillet 1725. — (F° 28.)

Madeleine du Plessis de La Merlière (sœur de Marie ci-dessus), née le 13 août 1717, reçue en février 1726. — Angoumois. (F° 30, v°.)

Marie-Edmée du Fraisse de Beausoleil, fille de Charles-Louis, écuyer, et de Marguerite de Fontanges, née le 29 mai 1713, reçue le 20 avril 1726. — Limousin. (F° 32.)

Marie-Louise-Penine Renouard, fille d'Isaac, écuyer, sieur de la Madeleine, et de « Marie-Louise de Vançai », demeurant paroisse de Bonneuil (ou Bonneville), en Angoumois, née le 17 avril 1717, reçue en mars 1728. — (F° 42, v°.)

Jeanne de Coux, fille de Louis, écuyer, seigneur du Chatenet, et de Jeanne de Coux, demeurant à Lubersac, diocèse de Limoges, née le 19 février 1719, reçue le 5 juillet 1728. Sa sœur, Luce de Coux, avait été reçue le 21 juin 1718. — (F° 47.)

Catherine « de Lentilhac de Fellezins » (sœur de Marie-Anne et de Marie-Catherine ci-dessus), fille de Claude, écuyer, seigneur de Fot, et de Françoise de Saint-Julien, demeurant à Saint-Maixant, diocèse de Limoges, née le 4 mars 1718, reçue le 31 août 1728. — (F° 50, v°.)

C^{te} DE S^t SAUD.

Quittance d'une part de prise

Aujourd'huy, vingt quatre avril mil sept cent quatre vingt sept, pardevant les notaires royaux de la sénéchaussée et siège royal Demontmorillon soussigné, fut présent Jean Longeau, ancien caporal durégiment de Rohan Soubise, dem' au village Delamonerie, pa^{ss} Doradour sur Vayre, lequel desongré et libre volonté a reconnu et confessé avoir tout présentement eu et reçu, ainssi qu'il nous la déclaré, dont il s'est contenté et contante, de M^{re} De Lostande, cappitaine audit régiment de Rohan Soubise, absent,

nous no^{rs} acceptant pour luy, dem^t yceluy dit messire en son château de Régnafort, pass^o d'Illes en Limouzin, savoir est : la somme de quarente six livres quatorze sols, la dite somme prove[n]te de sa part de prise faite par le vaysseau du roy l'Atallante, de laquelle dite somme de quarente six livres quatorze sols des causes cy dessus ledit Longeau tient quitte led^t messire Delostande avec promesse de ne luy en jamais rien plus demander aux peine de droit. Veut et consent que led. m^{re} Delostande aye son remboursement de pareille somme contre qui et ainssi qu'il avisera, sans cependant yceluy dit Longeau être tenu à aucune garentie ny restitution de denier quelconque. Fait et passé au bourg et pa^{rs} de St-Auvent, étude de Gravellat Delaganne, l'un de nous, lecture faite audit Longeau, a déclaré ne savoir signer, de ce sommés suivant l'ord^{ee}.

Signés : Degravellat de la Gasne, no^{rs} roy. ;
Nénert, no^{rs} roy.

Contrôlé à St-Auvent le 24 avril 1787. — Reçu sept sous six deniers.

Signé : DEMARCILHAT.

(Communiqué par M. G. TOUYÉRAS.)

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SEANCE DU 28 JANVIER 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Hervy, Bourdery, Marie, Goutenègre, Ducourtieux, l'abbé Lecler, Nivet-Fontaubert, Loupias, Biais, Louis Guibert et Camille Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu par le secrétaire et adopté après quelques observations.

Ouvrages reçus. — Parmi les publications reçues depuis la dernière séance, M. le président signale le *Bulletin de la Société de Brive*, qui contient des articles de nos confrères, MM. Leroux, Louis Guibert et Paul Ducourtieux, et une narration fort intéressante de MM. Rupin et Martel sur leurs excursions au gouffre de Padirac ; — Le tome VII du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, où M. le colonel Babinet a rendu compte des fêtes du cinquantenaire de notre Société ; — *La Revue de Saintonge et d'Aunis* où se trouve une notice de M. Audiat, relative au même sujet ; le dernier *Bulletin de la Société du Périgord*, dans lequel nous lisons un article de M. A. Thomas, sous ce titre : Raoul d'Aubusson, bienfaiteur de l'Université de Paris. (Reproduction des *Annales du Midi*).

M. le président signale encore à l'attention des sociétaires le fascicule récemment paru du *Bibliophile limousin*, contenant la suite du travail de M. Claudin sur les origines de l'imprimerie à Limoges avec un remarquable *fac simile* de la première page du *grand missel de Limoges*, chef-d'œuvre de Jean Berton, et un article de M. Camille Leymarie sur cette question : Quel est l'auteur du *Limousin historique* ?

Enfin la *Monographie de la paroisse d'Oradour-sur-Vayres* (1^{re} partie), par M. Etienne Rayet, œuvre consciencieuse, très com-

plète et bien ordonnée, où l'auteur fait revivre les hommes, les institutions et les choses du passé d'une importante localité de la province; M. Rayet s'est arrêté à la veille de la Révolution. Son travail est une excellente contribution apportée à notre histoire locale, et nous espérons que son exemple trouvera des imitateurs.

Communications. — La Société a reçu d'un Russe, M. Founderevitch, demeurant à Kiew, rue Sainte-Sophie, la photographie d'une plaque émaillée sur cuivre, riche en paillons, mesurant 0^m,214 en longueur et 0^m,184 en largeur, avec une description très minutieuse et un questionnaire. Cet émail, de belle apparence et qui représente les derniers moments de Notre-Seigneur Jésus-Christ, réunit tous les caractères qui distinguent l'école des Limosin.

M. Marie présente une plaque ronde en cuivre et émail champlévé, d'un seul ton, bleu turquoise, formant le fond et représentant les traits d'un personnage qui, selon toutes les apparences, sont ceux de notre saint limousin, saint Léonard.

Cette plaque provient de fouilles faites en 1849 dans le cimetière de Beaumont-sur-Auge (Orne) et sur l'emplacement d'une église abbatiale détruite cinquante ans auparavant.

Nous savons que le culte de saint Léonard était assez répandu dans la Normandie.

Votes. — M. Prosper Albert, médecin principal des hôpitaux militaires de Lyon en retraite, est admis, au scrutin secret, comme membre correspondant.

Situation financière. — M. Bourdery, trésorier, donne ensuite lecture du compte financier pour l'année 1895 :

RECETTES

1° En caisse au 1 ^{er} janvier 1895.....	293 44
2° 130 cotisations de membres titulaires à 15 francs.	1.950 »
3° 72 cotisations de correspondants à 10 francs.....	720 »
4° 12 droits d'entrées à 10 fr.....	120 »
5° Allocation du conseil général.....	500 »
6° Produit de la vente de bulletins et publications... ..	Mémoire
7° Bonis sur frais d'encaissement par la poste, sans déduction des frais d'encaissement et bonis divers.....	28 76
8° Retrait de fonds de l'avoir de la société déposé à la banque Maigne, Ranson et Cie.....	600 »
9° Recettes à l'occasion du cinquantenaire de la Société	1.267 40
Total des Recettes.....	5.479 57

DÉPENSES

1° Impression du <i>Bulletin</i> tome XLII (1893) soit 2,497 fr. 45 c., dont 2,000 fr. payés en 1894. — Reste pour solde	497 45
Impression du tome XLIV (1895) première livraison et tirage à part pour le volume du cinquantenaire à 130 exemplaires avec les planches phototypiques 252 fr.	2. 234 50
2° Tirage à part du <i>Spolium</i> promis à l'auteur.....	116 »
3° Bibliothèque de la Société, abonnements, achats..	85 50
4° Appointements de l'encaisseur.....	100 »
5° Chauffage, éclairage, service des séances.....	61 10
6° Ports, timbres, fournitures, impressions diverses (ports des volumes, 41, 42 et 44 : 324 francs 50 centimes)	402 75
7° Dépenses à l'occasion du cinquantenaire.....	1. 712 »
Total.....	5. 209 30

D'où un excédent de recettes de 270 fr. 27 c. en caisse au 1^{er} janvier 1896, ce qui, avec les 3,606 fr. 65 déposés à la banque de MM. Maigne, Ranson et C^{ie} (les intérêts à 3 0/0 pour 1895, soit 114 fr. 10 compris), porte l'actif de la société à la date du 1^{er} janvier 1896 à 3,876 fr. 92 c. (sous réserve des pertes que pourra faire subir à la Société la situation fâcheuse de la banque dépositaire de ses fonds). Trois cotisations de membres titulaires et une cotisation de membre correspondant restent seules à recouvrer pour 1895.

Lectures. — M. l'abbé LECLER retrace dans une biographie très complète et très documentée, la vie et les œuvres de M. l'abbé Legros ; né à Limoges en 1744, après avoir fait son éducation dans des établissements religieux d'instruction de cette ville, le continuateur de Nadaud se distingua de bonne heure par sa piété et son zèle non moins que par son amour du travail et de l'érudition ; nous le voyons, après son ordination, attaché à l'abbaye de Saint-Martial où il avait déjà occupé un bénéfice et dont l'abbé était son bienfaiteur, puis appelé à exercer le ministère dans d'autres paroisses du diocèse. Il s'était déjà fait remarquer comme prédicateur en prononçant divers sermons et panégyriques et, d'autre part, ses lumières et ses vertus l'avaient fait investir de missions de confiance, telles que celle de la vérification des trésors de Grandmont et de l'inventaire des reliques qui devaient être réparties entre diverses paroisses.

La Révolution apporta dès son début le plus grand trouble dans

l'existence de l'abbé Legros et lui suscita de longues et cruelles épreuves ; son refus de prêter le serment civique l'expose aux persécutions et l'oblige à chercher une retraite ; dans deux lettres adressées à M. et à Mme de Bonneval au cours de l'année 1791, il observe qu'il est plus facile de trouver un asile sûr dans la ville que dans les campagnes ; il fait allusion aux événements politiques du moment et note aussi divers faits locaux comme la démolition de l'église Saint-Martial, dont il donne ainsi la date précise. Ces lettres offrent cette particularité que lues séparément elles sont inintelligibles et qu'il faut les rapprocher l'une de l'autre pour en comprendre le sens. C'est une correspondance à tous égards curieuse et pleine d'intérêt.

En 1790, tout le quartier compris entre la rue Manigne et le boulevard Sainte-Catherine avait été détruit par l'incendie ; c'est au milieu des décombres de ce quartier non encore rebâti, que l'abbé Legros se créa un refuge en pleine terreur, et c'est là qu'une jeune fille, M^{lle} Lingaud, lui apportait des aliments et des nouvelles.

Plus tard il est emprisonné et compris à deux reprises dans les listes de prêtres proscrits et condamnés à la déportation ; le triste état de sa santé est sa seule sauvegarde ; il figure sur l'état des prêtres déportés, bien que demeuré à Limoges, mais il reste écroué jusqu'en février 1797.

À la restauration du culte, l'abbé Legros devient chanoine de l'église cathédrale et secrétaire de monseigneur du Bourg, un peu à l'encontre des intentions de l'administration préfectorale qui lui reprochait ses relations avec l'ancien évêque de Limoges, monseigneur d'Argentré ; au décès de ce prélat (1808), il prononça son panégyrique.

L'abbé Legros mourut lui-même en 1811.

Travailleur infatigable autant que modeste, il a pris la plus large place parmi les érudits et les lettrés de son époque, qui étaient pour lui, du reste, des amis dévoués. Collaborateur assidu de la *Feuille hebdomadaire*, membre de la Société d'agriculture à laquelle il rendit des services, il s'est consacré surtout aux recherches et aux études historiques ; il a laissé de très nombreux manuscrits, dont 67 sont conservés au Grand-Séminaire de Limoges, sans compter des plans, des mémoires et autres écrits, tous fort précieux pour l'histoire de la province et du diocèse.

M. l'abbé ARBELLOT, après avoir indiqué d'une manière générale les changements de toutes sortes que l'époque révolutionnaire apporta non seulement dans les choses, mais encore dans les noms, fait remarquer que ces changements pour les noms de per-

sonnes et de localités consistèrent soit dans les suppressions de titres nobiliaires, de particules, de noms de saints, soit dans la substitution d'autres appellations empruntées à l'antiquité romaine ou grecque ou aux idées de l'époque. Il a recherché quels furent ces changements pour les localités dans la Haute-Vienne, et il en donne une énumération qu'il croit complète ; citons par exemple : Châteauponsat qui fut appelé *Poinsat-la-Montagne* ; Saint-Léonard, que le confluent de la rivière de Vienne et du petit ruisseau de Tarn fit baptiser *Tarvienne* ; Saint-Yrieix, qu'on appela *Yrieix-la-Montagne* ; Magnac-Laval, *Magnac-la-Montagne* ; Lussac-les-Eglises, *Lussac-la-Patrie* ; Bussière-Poitevine, *Bussière-Egalité* ; Saint-Léger-Magnazeix, *Léger-le-Peuple* ; Saint-Germain-les-Belles, *Mont-les-Belles*, etc. Certaines localités, comme Eymoutiers, ne subirent pas de changements de noms.

M. BOURDERY a découvert dans un acte notarié, daté du 20 décembre 1586, une indication intéressante relative à la vente d'un banc dans l'église de Saint-Michel-des-Lions, à Limoges. Par cet acte, Anne Nadaud et Antoine Nadaud cédaient à Guillaume Foucaud le banc leur appartenant, et situé dans la nef, près la chapelle de Sainte-Catherine, moyennant cinq écus sol ; M. Bourdery estime que le prix de cession devait représenter au moins 167 fr. de notre monnaie actuelle ; l'écu sol devait avoir une valeur plus forte que l'écu ordinaire, car il était dit dans la vente que le paiement devait se faire en quarts d'écus sol. Le prix de cette vente et les clauses minutieuses insérées dans l'acte semblent prouver que la cession d'un banc d'église était à cette époque chose assez importante.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,
Camille JOUANNEAUD.

SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Hervy, Marbouty, Bourdery, Ducourtieux, Fray-Fournier, Hersant, A. Leroux, Louis Gui-

bert, l'abbé Lecler, René Fage, de Vandière de Vitrac, Loupias, Chassoux, C. Jouhanneaud, secrétaire.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus : M. le président énumère les nombreuses publications reçues depuis un mois ; il signale celles qui contiennent des articles dus à la collaboration de quelques-uns de nos collègues, telles que le dernier *Bulletin de la Société de Tulle* (1895, 4^e livraison), où l'on remarque des mémoires de MM. Decoux-Lagoutte, Ducourtieux, l'abbé Lecler, Champeval, etc., ou celles qui se rattachent aux objets de nos études.

A noter aussi dans le *Lemouzi* une étude signée : Marc, relative à Bertrand de Born.

Dans le dernier *Bulletin de la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise*, un article de Mgr Barbier de Montault sur les *inscriptions cimenteriales*.

M. Paul Ducourtieux fait hommage à la Société de trois de ses ouvrages, récemment parus : les *Barbou de Limoges (1566-1820)*, les *Imprimeurs de Brive* et les *Imprimeurs de Tulle*, à l'*Exposition du Livre limousin*, nouvelles et consciencieuses contributions à l'histoire de l'imprimerie en Limousin.

Communications : M. le Président rappelant le vœu émis pour le rétablissement de l'ancien autel dédié à saint Martial dans l'église Saint-Pierre de Rome, ajoute que ce vœu vient d'être exaucé : l'autel en mosaïque auquel on travaillait depuis quelques années a pu être installé au mois de janvier dernier et va être inauguré en avril prochain. A cette occasion, un pèlerinage limousin doit avoir lieu sous la présidence de notre évêque, Mgr Renouard, dont le zèle et les efforts ont le plus contribué à cette restauration. L'honneur est grand pour notre diocèse, si l'on considère surtout que saint Martial est le seul évêque de la région de l'ancienne Gaule qui ait son autel dans l'illustre basilique.

On a pu lire et voir ces jours-ci dans le journal le *Pèlerin* un article très explicatif et des gravures ayant trait à ce sujet.

Nous avons reçu de Munich la lettre-circulaire d'un libraire de cette ville, proposant à la Société ou aux amateurs l'acquisition d'un remarquable manuscrit, paraissant provenir de l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martial et contenant l'*Histoire de Jésus-Christ en figures* ; ce manuscrit, qui comprend trente miniatures, est du reste bien connu ; il a été la propriété de M. Bastard de l'Elang, qui en fit faire des reproductions dont un exemplaire a été offert à notre Société, puis celle de M. Didot, au décès duquel il a dû émigrer en Allemagne.

Le possesseur actuel l'offre au prix de 18,000 fr. ! Prix qui absorberait trois ou quatre de nos budgets annuels, ce qui nous dispense d'insister.

M. l'abbé Lecler présente un dessin de M. Georges Berthomier, représentant le tombeau de Catherine de Rochechouart, décédée en 1506, et de Jean d'Aubusson, décédé en 1555, qui se trouve dans l'église de Vouhet (Indre) : sur ce monument sont figurées les armes de ces deux grandes familles, assorties de divers motifs décoratifs assez intéressants.

M. Louis Guibert a reçu de M. Quinquenet, instituteur à la Porcherie, communication de la découverte par lui faite de très nombreuses monnaies au lieu de Laringeot, dans cette commune, près d'un four en démolition ; ces monnaies, dont il nous rapporte quelques échantillons, semblent devoir se rattacher à quatre ou cinq types ; en tout cas, parmi les pièces soumises, on discerne avec assez de facilité et de certitude deux *barbarins*, une pièce du roi Richard (XI^e siècle), trois pièces de la monnaie, dite *Raymondine*, de Turenne.

Lectures : M. Alfred LEROUX veut bien nous donner la primeur d'un des derniers chapitres de l'importante étude qu'il consacre à la France du Massif central ou intérieur ; dans ce chapitre relatif aux provinces du Massif, il examine les diversités, les contrastes mêmes assez frappants qui différencient ces provinces, en dépit des liens que crée entre elles la communauté de région.

Après avoir cité les remarques contenues à cet égard dans les rapports des intendants de l'ancien régime, qui en général sont peu flatteuses et parfois injustes pour nos populations, après avoir constaté aussi par des citations assez piquantes que ces populations entre elles ne se ménageaient guère dans leurs appréciations réciproques, notre confrère étudie lui-même, de plus près, chacune de ces provinces dans ses traits les plus caractéristiques pour le passé et dans le présent ; à partir du *Lyonnais* qui échappe du reste presque complètement et pour divers motifs à l'influence du massif, il parcourt successivement le *Forez*, sol fertile par endroits, pauvre en d'autres où de bonne heure s'éveillent les instincts de labeurs ; la *Marche* et le *Bourbonnais*, pays qui ont peu marqué au moyen-âge et dans les siècles suivants, mais qui se relèvent plus tard, le Bourbonnais du moins, grâce aux ressources de son sous-sol qui font naître son industrie ; le *Limousin*, très prospère, brillant même au moyen-âge, fort déchu depuis, mais qui reconquiert sa place en notre siècle par le travail et l'activité des habitants ; puis le *Quercy*, pays sans industrie, où les transactions commerciales cependant

ont toujours été dans les mœurs ; le *Rouergue* et l'*Albigeois*, qui à l'origine formaient la même *civitas*, très distincts depuis, tous deux industriels, où les esprits, dans le second surtout, se prêtent aisément aux luttes et aux illusions ; le *Vivaraïs*, le *Velay* et le *Gévaudan*, provinces dont les destinées ont été souvent communes, avec des caractères toutefois assez différents.

M. Leroux arrive ainsi au centre même du massif, dans la province d'Auvergne, et s'y arrête ; c'est là qu'il rencontre la race qui a fait preuve de la plus grande vitalité, dont le rôle a été le plus marqué et le plus soutenu pendant plus de vingt siècles ; il y trouve les idées d'indépendance, de force et de résistance, produisant de grands caractères et de grands esprits ; au regard de M. Leroux, l'Auvergne est de toutes nos provinces celle qui est vraiment le cœur et la tête du massif.

M. René FAGE, qui s'est proposé d'écrire la biographie du général Souham, né à Lubersac en 1760, détache de son travail une page intéressante, car elle nous reporte aux graves événements qui marquèrent la campagne de France de 1814 et la chute de Napoléon I^{er} ; ce n'est pas toutefois au milieu de cette lutte héroïque, vraiment grandiose, où le génie de l'empereur se révéla plus grand que jamais, qu'il nous faut suivre avec le biographe le personnage dont il s'occupe ; l'épisode qui concerne ce dernier n'a malheureusement rien de glorieux pour sa mémoire.

Vers la fin de la lutte, après la prise de Paris par les alliés, Souham se trouvait à Essonne avec le corps du maréchal Marmont, dont faisait partie sa division ; vieux général de la République, sous laquelle il avait conquis en deux ou trois ans les plus hauts grades, oublié de l'empereur pour lequel il ne pouvait avoir beaucoup de sympathie, Souham devait subir aisément l'influence de Marmont, qui étant en intrigues avec les alliés, était déjà décidé à désertir la cause de son souverain et avait pris vis-à-vis du prince de Schwartzemberg l'engagement de conduire dès le lendemain son corps d'armée à Versailles. Lorsque le maréchal accompagna à Paris Ney, Macdonald et Caulincourt, qui allaient proposer au nom de Napoléon son abdication au profit du roi de Rome avec une régence, il remit le commandement de ses troupes au général Souham ; celui-ci ne devait rien faire sans attendre les instructions formelles de son chef. Que se passa-t-il dans son esprit ? Mandé à diverses reprises par l'empereur, il ne répondit pas à ses appels ; il supposa sans doute que les intrigues de Marmont étaient découvertes, que lui-même était accusé de trahison et que le souverain le faisait appeler pour le punir ; cédant à cette appréhension, à une

sorte de peur, il résolut brusquement de conduire ses troupes à Versailles et n'eut pas de peine à faire accepter cette résolution de ses collègues. Ainsi s'opéra ce mouvement du corps de Marmont que l'on a appelé la défection d'Essonne et qui perdit sans retour les dernières espérances de l'Empire.

A Paris, quand les envoyés de Napoléon se présentèrent devant Alexandre I^{er}, qui leur avait promis une réponse, celui-ci leur fit comprendre qu'il était trop tard, que son choix était fait, et que ce choix n'était pas en faveur du roi de Rome ; le czar venait d'appréhender cette défection qui avait modifié profondément la face des choses.

L'historien Vaulabelle a décrit sous des couleurs particulièrement sombres, peut-être un peu forcées, les incidents de la retraite du corps d'armée et l'indignation des soldats quand ils se virent au milieu des alliés ; il a même accusé Souham d'avoir trompé ses troupes en leur faisant croire qu'il marchait sur Paris ; le fait n'a pas été prouvé. M. Thiers semble même admettre que le général fut induit en erreur.

Ce qui est certain, c'est que, dans l'opinion de Napoléon et dans l'histoire, la responsabilité de l'événement est retombée presque entière sur la tête de Marmont qui chercha du reste à s'en faire un mérite auprès du nouveau régime.

La conduite de Souham en cette affaire n'en paraît pas moins plus que suspecte ; elle fait tache sur la longue et belle carrière militaire qui fut la sienne.

M. Louis BOURDERY, continuant ses recherches patientes et déjà fructueuses dans les vieux actes notariés, nous fait part encore de deux trouvailles intéressantes : l'une est un contrat de mariage du 30 janvier 1527 (1528 n. s.) qui, parmi des confrontations de biens immobiliers, mentionne celle d'une vigne de Jean Berton dit de Prelly, au Clos-des-Palisses, et d'où il est permis de conclure que le fondateur de notre imprimerie limousine vivait encore à l'époque où cet acte a été passé.

Le second document est un acte de partage daté du 29 avril 1500, rédigé en patois et concernant la famille des Petiot ; cet acte est bien fait pour fixer l'attention ; on sait que cette famille des Petiot a tenu pendant longtemps un rang distingué dans notre ville ; nous trouvons parmi ses membres, aux diverses époques, des magistrats, des avocats, des fonctionnaires, voire même des politiciens.

Plusieurs d'entre eux devaient être des négociants considérables pour leur temps. Une preuve indubitable nous en est fournie dans l'acte du 29 avril 1500, par lequel Pierre et Mathieu de Petiot, qualifiés bourgeois et marchands, procèdent au partage des hérédités.

dités de leur père, d'un oncle et d'un frère, et qui contient une fort longue énumération non seulement du mobilier et des marchandises dépendant de ces successions, mais encore des créances multiples qu'ils ont à recouvrer en France et à l'étranger ; quelques-unes de ces créances se chiffrent par de grosses sommes ; elles révèlent, ainsi que l'inventaire des marchandises, l'extrême diversité des négoce auxquels se livraient les Petiot, la grande activité de ces négociants qui possédaient des comptoirs dans plusieurs grandes villes de France et trafiquaient avec les pays voisins, rappelant un peu le genre d'opérations de certains grands commissionnaires de notre époque, et qui trouvaient encore le temps de prendre des fermes en Limousin et de les administrer.

Tout est à retenir dans ce document bien authentique qui prouve une fois de plus l'esprit commercial, laborieux et entreprenant de nos ancêtres.

M. l'abbé LECLER retrace la biographie de l'abbé Etienne Jarrit-Delille, né à Saint-Léonard en 1764, mort en août 1829, à Guéret, dont il était curé et où il a laissé le souvenir d'un excellent prêtre, d'un administrateur plein de zèle et d'un prédicateur très apprécié.

L'abbé Delille, comme beaucoup d'autres prêtres ou religieux du Limousin, eut à subir les persécutions du régime révolutionnaire ; ordonné prêtre le 21 décembre 1788, après avoir fait ses études à Poitiers, il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé : élu, malgré ce refus, à la cure de Panazol, il ne tarda pas à être dénoncé, poursuivi et porté sur la liste des ecclésiastiques soumis à la déportation ; l'abbé Delille, toutefois, lutta avec beaucoup d'énergie contre l'application de cette mesure, réclama auprès du ministre compétent auquel il fit valoir qu'il avait prêté le serment de liberté et d'égalité avant l'expiration du délai imparti par la loi, mais cette réclamation, accueillie par le ministre, ne trouva pas grâce au sein des administrations locales ou plutôt des clubs tout puissants auxquels celles-ci obéissaient ; après diverses alternatives, il fut déporté le 9 thermidor an II, avec cinq autres prêtres.

L'abbé Delille fut, du reste, un des premiers libérés ; il revint le 1^{er} février 1795 à Limoges, où il fut encore en butte aux épreuves et aux tracasseries.

Il ne retrouva le calme que lorsque la pacification religieuse devint complète ; le nouvel évêque de Limoges, Mgr Du Bourg, lui donna sa confiance et l'appela à la cure de Guéret en 1808 ; à la mort de ce prélat, sa réputation et ses lumières le firent choisir comme un des vicaires capitulaires du diocèse.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,
Camille JOUANNEAUD.

SÉANCE DU 31 MARS 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Sont présents : MM. Arbellot, Hervy, Bourdery, Camille Marbouty, Hersant, Nivet-Fontaubert, Paul Ducourtieux, Mariaux, de Vandières de Vitrac, l'abbé Lecler, Louis Guibert et C. Jouhaneaud, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Ouvrages reçus : Au nombre des publications reçues depuis la dernière séance, M. le Président signale le nouveau volume des œuvres complètes de Mgr Barbier de Montault (tome XI, *Rome-Hagiographie*) qui vient de paraître ; ce volume contient un article très étendu relatif à Saint-Martial, au cours duquel l'auteur s'occupe des peintures murales qui se trouvent au château des Papes, à Avignon, dans la chapelle portant le vocable du saint et qui représentent les divers épisodes de la vie de celui-ci. Il convient du reste d'observer que ces peintures que l'on doit attribuer au *xiv^e* siècle, ont été étudiées et décrites par M. Muntz dans un de ses ouvrages récents, accompagné de belles reproductions.

M. le président mentionne aussi une nouvelle édition publiée par M. l'abbé Tharaud, curé de Peyrilhac, avec notes et renseignements, de la *vie du vénérable Bardon de Brun*, par le R. P. Petiot.

Une étude de M. Romanet du Caillaud, qui a pour titre : *Essai sur l'Eglise russe catholique et ses saints*.

A noter enfin dans le *Journal du Périgord* un article de M. Dujarric-Descombes, très élogieux pour notre collègue M. Paul Ducourtieux, au sujet de ses publications sur les Barbou imprimeurs.

Communications : M. de Vandières de Vitrac fait passer sous les yeux de la société une copie manuscrite, malheureusement incomplète (la première page manque), d'une lettre d'Henri IV, annonçant sa conversion au catholicisme ; cette lettre dut être adressée à tous les sénéchaux pour en faire la publication dans leurs provinces ; la copie rapportée, qui paraît provenir des archives de la famille de Fosse-Landry, avait certainement cette destination, car elle contient à la fin le certificat du sénéchal.

Présentation de membre. — MM. l'abbé Arbellot et Louis Guibert présentent comme membre titulaire M. l'abbé Gustave Pénicaud, vicaire à Châlus.

Lectures. — M. ARBELLOT lit un commentaire sur une légende de saint Martial, patron de la cité de *Colle*, recueilli d'après un manuscrit inédit du *xiv^e* siècle et publié à Sienne en 1892, sous les auspices de l'évêque de cette ville qui a fait l'envoi d'un exemplaire à notre compatriote, M. l'abbé Georges Ardant (1). Cette légende paraît empruntée à la légende ambrosienne, mais elle en diffère toutefois par quelques particularités et par certains traits de la vie du saint, qui ne se trouvent pas dans la dernière.

Les nouveaux Bollandistes, tout en constatant l'intérêt qu'elle peut offrir au point de vue de la légende même, font observer que la critique n'a rien à faire avec ce document.

M. l'abbé Arbellot conteste cette appréciation ; il estime que la tradition conservée depuis tant de siècles en Italie, corroborée d'ailleurs par certains monuments et d'autres témoignages dont l'authenticité ne peut être douteuse, n'a pu être inspirée par la tradition limousine ; et cependant les deux traditions, distinctes et indépendantes l'une de l'autre, s'accordent bien entre elles sur l'époque, les origines, les caractères et les faits de l'apostolat de saint Martial.

M. Paul DUCOURTIEUX continue son étude si complète sur la famille des Barbou, imprimeurs, par l'histoire de la branche des Barbou de Paris. Déjà au *xvi^e* siècle, de 1530 à 1542, un membre de la famille, Nicolas Barbou, avait exercé la profession dans cette ville, mais sans y avoir, que l'on ait su, fait souche d'imprimeurs. C'est en 1703 qu'un fils de Pierre, imprimeur-libraire à Limoges, Jean-Joseph, s'installa à Paris et fonda la maison bientôt très prospère, qu'il transmit en 1752 à son neveu, Joseph-Gérard, qui lui-même la laissa à un de ses neveux, Hugues Barbou, en 1782 ; à la mort de ce dernier, en 1808, la maison passa aux mains de M. Delalain, dont les héritiers la possèdent encore de nos jours.

L'excellente notoriété des Barbou de Paris est due surtout à leur publication des classiques latins, dans le format in-12, bien connus des lettrés et des bibliophiles, et vraiment remarquables par le type et la perfection des caractères, les détails et la beauté des éditions ; c'était une grosse entreprise que cette publication,

(1) *Leggenda di S. Marziale, patrono della città di Colle, tolta da un Ms., inedito del secolo XIV. Siena 1892.*

coûteuse et pleine de périls, d'aléas et de difficultés possibles avec les confrères aux privilèges desquels il ne fallait pas toucher. L'idée première ne venait pas des Barbou ; avant eux, quelques imprimeurs en avaient conçu le projet, et l'un de ces derniers, Coustelier, avait même, dès 1743, commencé à publier quelques volumes ; mais en 1754, Joseph-Gérard Barbou se rendit acquéreur de tous les ouvrages parus et poursuivit l'entreprise avec une persévérance qui fut couronnée de succès, car la collection atteignit avec lui le chiffre de trente-quatre ouvrages formant soixante-huit volumes.

Cette belle publication, enrichie de gravures dues aux meilleurs artistes et graveurs de l'époque, fut accueillie avec une grande faveur par les contemporains ; le *Journal des Savants*, le *Mercur de France*, d'autres revues périodiques en parlèrent avec éloge ; plusieurs ouvrages furent réédités trois ou quatre fois. Ces éditions sont encore fort appréciées des amateurs et les prix auxquels elles sont cotées prouvent que leur succès était durable et n'a pas été une vogue momentanée.

En dehors de cette entreprise qui a pu suffire, du reste, à leur réputation, les Barbou de Paris ont publié peu d'ouvrages. Les lettres françaises ne leur doivent à peu près rien, mais ils exécutèrent beaucoup d'impressions pour le compte de leurs collègues.

Les Barbou faisaient aussi le commerce des papiers en grand ; de 1703 à 1730 ils tiraient ces papiers du Limousin, mais ils s'adressèrent ensuite aux fabriques d'Angoulême et du Vivarais dont les produits étaient moins défectueux.

M. Ducourtieux fait connaître les trois domiciles successifs qu'ont occupés les Barbou à Paris et les diverses marques dont ils ont fait usage. Après s'être servi de la marque de Simon Bénard, de celle dite : *Aux Cigognes*, rappelant l'enseigne des Cramoisy, et de l'une de celles des Elzévir, les Barbou en prirent une représentant un atelier d'imprimerie avec l'ancienne devise des Barbou de Limoges : *Meta laboris honos* (la variante *honos* au lieu de *honor*) ; en dernier lieu, leur marque portait pour devise : *Et fructu et foliis*.

M. Louis BOURDERY fait l'analyse d'un procès-verbal dressé par M^e Deschamps, notaire à Limoges, à la date du 3 janvier 1553 (1554 n. st.), qui constate la remise faite aux marguilliers et fabriciens de l'église Saint-Pierre-du-Queyroix, à Limoges, de nombreux objets dépendant du trésor de cette église et consistant en objets du culte : images, ornements divers. Parmi ces derniers on voit figurer des *courtileaux* (probablement des dalmatiques), des *ostades* et *demi-ostades*, *sandales de soie*, etc. ; malheureusement ces

énonciations sont faites en termes génériques, sans détails, et l'inventaire qui avait dû être dressé ne se trouve pas annexé au procès-verbal ; tel quel cependant ce procès-verbal fournit des aperçus et des indications utiles.

Notre confrère décrit un autre document reçu par le même notaire Deschamps, le 25 novembre 1566, et qui présente un plus grand intérêt, car il contient la ratification par les consuls, manants et habitants du château de Limoges, de l'accord intervenu entre eux et la reine de Navarre sur le procès relatif aux droits seigneuriaux qui était pendant depuis plus de quarante ans. On sait qu'après de longs débats et plusieurs décisions de justice, les parties étaient entrées dans la voie de la conciliation ; une première députation s'était rendue à Moulins, puis à Paris, auprès de la vicomtesse qui lui avait fait bon accueil et avait renvoyé la conclusion de l'affaire aux fêtes de la Pentecôte : entre temps les délégués de la ville recueillirent les avis de bons jurisconsultes et soumirent la question aux consuls et à une assemblée de bourgeois, qui nommèrent une commission pour étudier de plus près l'affaire ; cette commission choisit elle-même cinq nouveaux délégués, parmi lesquels se trouvaient Jean Hugon, sieur de Faye, lieutenant criminel, Pierre Boyol, Martial Du Boys, Jean Verthamon, et qui, munis de pleins pouvoirs, retournèrent à Paris pour traiter définitivement ; la transaction aboutit avec la reine de Navarre, le 15 juillet 1566 ; celle-ci obtenait par ce traité les droits de justice, qui étaient du reste un des principaux chefs du litige ; mais elle renonçait aux logements militaires, aux tailles et aux quatre cas ; les droits d'octroi demeureraient réservés ; les habitants s'engageaient en outre à payer 10,000 livres pour le rachat de la seigneurie de Ségur. Cette transaction, de condition expresse, devait être ratifiée solennellement par les consuls et les habitants de Limoges.

La ratification eut lieu, en effet, sous deux formes ou par deux actes successifs ; tout d'abord les habitants, réunis au jour indiqué par les consuls, entendirent la lecture faite par Jean Mouret, de l'acte transactionnel, déclarèrent l'accepter et jurèrent de l'observer, ce dont il fut dressé acte par le notaire Deschamps ; puis le lendemain 26 novembre 1566, cet officier public se rendit aux domiciles de 70 des principaux habitants dont les noms sont désignés dans l'acte et parmi lesquels on remarque ceux de deux ou trois femmes, et reçut de tous la ratification formelle de la transaction.

Le document ainsi analysé par M. Bourdery est important à divers titres et fort curieux, en ce qu'il indique les garanties particulières dont la reine tenait à s'entourer vis-à-vis de ses contrac-

tants, telles que l'intervention d'un notaire et le formalisme assez solennel suivi en la circonstance.

M. Louis GUIBERT a relevé dans le grand ouvrage du Père Bonaventure de Saint Amable, où elle a passé un peu trop inaperçue, la relation française d'un traité portant la date du 27 août 1245, intervenu entre l'abbé de Saint-Martial et le vicomte de Limoges et concernant leurs droits respectifs de juridiction sur un quartier de la ville du Château appelé de l'*Echauserie*. M. Marvaud a reproduit ce texte, par extraits, dans son livre sur la vicomté de Limoges, en ajoutant que l'original latin se trouvait aux archives de Pau où, malgré les recherches, son existence n'a jamais pu être constatée.

Ce quartier de l'*Echauserie*, d'une superficie sans doute assez restreinte, et dont il est bien difficile de déterminer les origines et la délimitation, semble avoir tiré son nom des termes : *Excausarii*, *excausarius*, que l'on rencontre dans certains documents fort anciens et peu nombreux.

M. Guibert cite ces documents qui sont : 1° La chronique de Bernard Ytier où il est dit que l'abbé Etienne fit édifier la tour de la Courtine et la maison aux *échausiers*, sur l'ordre de Charles le Chauve.

2° Un des plus anciens manuscrits de l'abbaye de Saint-Martial (x^e siècle), qui se trouve à la Bibliothèque nationale (fonds latin n° 5304), et qui, sur la feuille de garde, porte une assez longue mention relative aux échausiers et présentant cette particularité qu'on y parle plutôt des droits qu'ils n'avaient pas que de ceux qu'ils possédaient ;

3° Une autre pièce (1003), publiée par Baluze, où il est question d'un chevalier, Pierre Excausarius, qui sollicita le vicomte pour obtenir la remise de l'abbaye aux mains de l'ordre de Cluny ; et, de fait, l'on sait que, peu de temps après, les moines de cet ordre, d'accord avec le vicomte, s'emparèrent de l'abbaye, en dépit des efforts et de la résistance des religieux occupants.

Dans ce dernier texte, le terme *excausarius* s'applique au nom d'un personnage même, tandis que les deux premiers font allusion à une catégorie d'individus ; ce qui n'a rien, au surplus, d'incompatible, car on a d'autres exemples de dénominations de personnes qui sont dérivées de termes servant à l'origine à désigner des collectivités.

Qu'étaient ces *Excausarii* ? Peut-être d'anciens officiers de l'abbé, lequel paraît bien avoir été, dans le principe, le seul seigneur du territoire avoisinant le monastère ; ces officiers purent conserver

dans la suite, et pendant quelque temps, une sorte de juridiction sur une minime partie de ce territoire, juridiction distincte de celle exercée au nom de l'abbé par le prévôt dans le quartier des Combes et de celles des viguiers du vicomte qui étendaient leur autorité sur la majeure partie du Château.

Cette conjecture est assez vraisemblable, mais il faut reconnaître qu'en l'absence de textes plus clairs et plus précis, elle n'équivaut point à une certitude.

Quoi qu'il en soit, la question est nettement posée par M. Guibert ; elle ne manque ni d'importance ni d'intérêt ; nous souhaitons que la découverte possible de nouveaux documents permette d'en assurer la solution.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SEANCE DU 28 AVRIL 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Hervy, Camille Marbouty, Fage, Hersant, Fray-Fournier, Savodin, Ducourtieux, Mariaux, de Vandières de Vitrac, l'abbé Lecler, de La Pomélie, Loupias, C. Jouhanneaud, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après quelques observations.

Ouvrages reçus : La Société a reçu, depuis la précédente séance, un assez grand nombre de publications ; dans ce nombre, M. le président signale particulièrement des brochures de Mgr Barbier de Montault, concernant la chape de l'église Saint-Martin-du-Fouilloux, les fers à hostie de l'arrondissement de Confolens et la chaire de Notre-Dame-de-Niort ; — une étude de M. Dujarric-Descombes sur le présidial de Périgueux ; — des articles de MM. de Verneilh et de Roumejoux sur des châteaux du Périgord, parus dans le dernier bulletin de la revue de cette province ; — l'*Album archéologique de la Picardie*, contenant de très belles gravures ; — les *Rôles*

gascons, publiés par M. Ch. Bémont, maître des conférences à l'École pratique des hautes études (supplément au tome I^{er}, avec nombreuses rectifications à ce tome qui avait été édité par M. Francisque Michel) ; — le dernier volume des *Mémoires des antiquaires de l'Ouest* où l'on remarque les souvenirs du président Thibeaudeau sur les faits de la Révolution, principalement dans le département de la Vienne ; — le tome XVIII du Bulletin de la *Société scientifique, archéologique et historique de la Corrèze* où se trouve un article de M. Paul Ducourtieux sur les imprimeurs de Brive (addition).

Le *Bibliophile Limousin* (11^e année, n^o 2) avec la suite du travail si intéressant de M. A. Claudin sur les origines de l'imprimerie à Limoges et sur Jean Berton, notre prototypographe, — publie un catalogue fort original de livres rares que beaucoup de nos collègues avaient déjà reçu au début du présent mois d'avril, et un article de M. Fray-Fournier lui servant de préface et d'explication.

A noter dans le *Bulletin des travaux archéologiques et historiques* (année 1895, 1^{re} et 2^e liv.) deux citations relatives, l'une au mémoire de M. Bourdery, sur les souterrains refuges de Liviers ; l'autre à des observations de M. Leroux au sujet d'un marché passé pour l'exécution de six pièces de tapisseries représentant l'histoire de saint Martial. Ce dernier document appartient aux archives départementales de la Haute-Vienne et non point, comme il est dit, aux archives communales de Riom.

Mentionnons aussi dans le *Journal des Débats* (n^o du 27 avril 1896), une appréciation très élogieuse du nouveau recueil des *Registres domestiques Limousins et Marchois* publiés par M. Louis Guibert en collaboration avec d'autres membres de la Société.

Admissions de membre. — M. l'abbé Gustave Pénicaud est admis, au scrutin secret, en qualité de membre titulaire.

Communications. A l'occasion de la célébration du Centenaire de l'Institut, l'Académie des inscriptions et belles-lettres veut bien nous gratifier d'un certain nombre d'ouvrages qui présentent un réel intérêt et nous annoncer qu'elle nous adressera à l'avenir ses publications périodiques en échange de l'envoi de nos bulletins. Ce don et cet offre sont acceptés avec reconnaissance.

La Société française d'archéologie annonce qu'elle tiendra son congrès annuel à Morlaix et à Brest du 3 au 11 juin prochain.

A propos d'une brochure de M. Guérin sur la possibilité de la vulgarisation de l'histoire locale, M. René Fage rappelle que l'on avait déjà proposé comme un moyen de vulgarisation, les excursions avec conférences publiques à faire dans les diverses localités

de la région. L'organisation de ces conférences peut n'être pas facile dans la pratique, mais la Société n'a pas épuisé le cycle de ses excursions, et dans tous les cas la question mérite peut-être d'être examinée. M. le président propose de confier cet examen à une commission qui est composée de MM. Fage, Marbouty, Hersant, Ducourtieux et Jouhanneaud.

M. Mariaux présente une plaque en cuivre d'une certaine dimension sur laquelle se trouve l'épithaphe, en vers latins rimant entre eux, de Jean du Chastenet de Quinsac. Au-dessous de l'inscription on remarque des armoiries (un châtaignier et deux étoiles) et la date de 1610.

Quelques membres croient se rappeler que cette épithaphe a été publiée dans le *Nobiliaire*. Cette plaque se trouvait avant la Révolution dans l'église de Bourgneuf.

Lectures. — M. l'abbé LÉCLER trace la biographie de l'abbé Richard, l'émule de Foucaud, l'auteur resté populaire de patoiseries qu'on lit encore, non sans quelque charme, dans les campagnes du Limousin.

Né en 1730 à Limoges et décédé dans cette même ville le 16 avril 1814, l'abbé Richard, au cours de cette longue carrière, ne s'est pas fait connaître seulement par les œuvres d'une imagination assez humoristique, mais encore par de réels services rendus à la cause de l'enseignement et le courage avec lequel il supporta de longues épreuves; il était dévoué à la jeunesse et il joignait à la dignité du caractère, au zèle et aux vertus du prêtre, à l'abnégation du philosophe chrétien, des connaissances sérieuses et étendues.

Après avoir fait ses études théologiques au grand séminaire de sa ville natale et occupé dans le diocèse divers postes ecclésiastiques, l'abbé Richard reçut la direction du collège d'Eymoutiers qui venait à peine d'être fondé par les soins de M. Bachelier et qui entre ses mains devint très vite prospère (1779); plusieurs années s'écoulèrent ainsi, fécondes en résultats; lorsque arriva la Révolution et qu'il eut refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, l'abbé Richard s'absorba de plus en plus dans l'administration de son collège et dut espérer peut-être qu'on le laisserait vaquer en paix à ses utiles travaux dans cette ville d'Eymoutiers où il était fort apprécié et aimé des habitants; mais il fallait compter avec l'arrêté qui interdisait aux prêtres réfractaires de demeurer dans les lieux où ils avaient exercé le ministère. L'abbé Richard ne tarda pas à être envoyé à Limoges et à être emprisonné au couvent de la Règle, avec quelques autres prêtres, car ayant plus de soixante

ans il avait dépassé l'âge au-dessous duquel la peine encourue était la déportation. C'est là qu'il apprit l'exécution de son ami, M. Esmoingt, et de plusieurs autres ecclésiastiques d'Eymoutiers guillotisés sur une des places publiques de Limoges.

Remis en liberté le 25 brumaire 1795, au retour des prêtres déportés, il fut de nouveau emprisonné sous le Directoire, cette fois à la Visitation où il eut à subir de dures privations et où il resta jusqu'au mois de février 1797. Il n'en avait point fini avec les épreuves, car une troisième fois il fut mis en suspiscion et obligé de subir une détention dans son propre domicile. En proie à une grande gêne, ayant été dépouillé du peu qu'il possédait (il ne fut jamais riche du reste), il était obligé de donner des leçons pour vivre.

Mais sa réputation à tous égards était si bien établie que lors du rétablissement du culte, les habitants de Rochechouart firent de pressantes démarches auprès de l'évêque, Mgr du Bourg, pour avoir l'abbé Richard comme curé; son grand âge et ses infirmités ne lui permirent pas de reprendre le ministère.

M. l'abbé Lecler fait ressortir les traits les plus saillants de la vie et du caractère de l'abbé Richard, en citant de nombreux extraits de la correspondance qu'il entretint pendant la période révolutionnaire avec M^{me} Gonneau, ancienne supérieure des Filles-Notre-Dame, réfugiée à Rochechouart. Ces lettres sont des documents intéressants à divers titres, mais elles révèlent surtout le naturel excellent, l'esprit de sacrifice, l'humeur candide et enjouée de ce prêtre dont les plaintes n'ont aucune amertume et qui trouve même à plaisanter sur ses ennuis et ses souffrances, sur les opérations qu'il lui faut subir, sur ses forces qu'il sent décliner et qui lui rendent le travail et le culte de sa muse de plus en plus ingrats.

La Société d'agriculture de la Haute-Vienne tenait l'abbé Richard en grande estime; à plusieurs reprises elle lui adressa des félicitations et lui décerna même une médaille d'or pour s'être mis à la portée de nos paysans en écrivant pour eux et dans leur langue des poésies qui remplaçaient avantageusement d'anciennes compositions sans valeur ou trop grossières.

On a souvent rapproché le nom de l'abbé Richard de celui de Foucaud; certains même ont cru pouvoir dire que celui-ci était inférieur à son contemporain; mais une pareille opinion n'est pas admissible. M. Othon Péconnet, qui a tracé en termes si justes le parallèle des deux écrivains, en rendant un parfait hommage aux mérites de Richard, a bien fait ressortir la supériorité du talent de Foucaud qui, sans avoir peut-être plus de couleur, a plus d'élévation de pensée et de forme, plus d'originalité, et dont l'esprit plus

vif, plus pénétrant, ne verse pas, comme il arrive parfois à son émule, dans le trivial et dans le bouffon.

Les œuvres de l'abbé Richard ont eu plusieurs éditions ; la dernière, déjà ancienne, comprend 120 pièces, chansons, récits et poésies diverses ; M. Paul Ducourtieux se propose d'en donner une nouvelle édition.

M. René FAGE donne lecture d'une notice de M. A. Thomas, extraite des *Annales du Midi* et dans laquelle celui-ci examine deux points concernant Pierre Neveu, né à Saint-Symphorien (diocèse de Limoges), doyen de la Chapelle-Taillefer, chanoine de Clermont et de Narbonne, puis évêque de Lavaur et d'Albi, et décédé en 1438, dont la dalle funéraire vient d'être retrouvée, brisée en deux, dans le chœur de la cathédrale d'Albi, portant son épitaphe avec ses armes (un lion rampant).

M. Thomas estime que le nom du prélat *Petrus nepotis* doit s'écrire Pierre Nebout et non Neveu, d'après la traduction que l'on doit faire du mot *Nepotis* dans la langue vulgaire du temps.

Quant au lieu de sa naissance, il semblerait d'abord qu'il ne puisse être question que de la localité de Saint-Symphorien (canton de Nantial), dans la Haute-Vienne ; mais toutes les circonstances font supposer que cette naissance doit être placée à Sainte-Feyre, près Guéret. Le nom de Sainte-Feyre qui est aussi celui d'une autre localité de la Creuse (Sainte-Feyre-la-Montagne) a la même origine, le même nom que Saint-Symphorien ; la modification de ce nom est purement philologique.

M. l'abbé ARBELLOT entretient la réunion de la personnalité d'Etienne de Salagnac, né au Grand-Bourg en 1210 et qui fut un des membres distingués de l'ordre de Saint-Dominique ; après avoir fait profession en 1230, il appartint successivement à diverses maisons de son ordre ; nous le trouvons en 1259 prieur à Toulouse, puis en 1264, après un voyage en Angleterre, au Puy-en-Velay, en 1271 prieur au couvent de Limoges.

C'est du reste dans le couvent de Limoges qu'Etienne de Salagnac mourut le 12 janvier 1291 et qu'il fut enseveli, à l'âge de quatre-vingt un ans.

Bernard Gui le représente comme un religieux accompli, de grande piété et d'excellent conseil ; il était très considéré de ses frères et en relations suivies avec les religieux les plus éminents.

Etienne avait entrepris des mémoires sur l'ordre de Saint-Dominique ; on a de lui un traité divisé en plusieurs parties où il parle des origines de cet ordre, de son fondateur dont il fait le panégyri-

que et des règles qui devaient assurer son existence, sa prospérité et sa durée. Mais les autres ouvrages qu'on lui a quelquefois attribués sont l'œuvre de Bernard Guidonis.

Ce fut au temps où vivaient ces deux religieux et sous l'influence de leurs conseils, pendant le priorat de Gérard de Frachet, que les femmes du Château et de la Cité de Limoges se décidèrent à adopter une sorte de coiffure qui leur couvrait les épaules et la nuque (capitèger). Cette coiffure modeste qui avait remplacé une mode plus coquette, se continua fort longtemps, mais elle n'eut pas l'heur de plaire au roi Charles VII, qui, à son passage à Limoges, la trouva laide et invita les consuls à la faire changer. Autres temps, autres mœurs.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 26 MAI 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Hervy, Fage, Bourdery, Hersant, Loupias, Cousseyroux, Leroux, Mariaux, de Vandières de Vitrac, l'abbé Pénicaud, Fray-Fournier, Louis Guibert, l'abbé Lecler et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Depuis cette séance, la Société a reçu de nombreux envois d'ouvrages dont plusieurs méritent une mention spéciale.

M. Léopold Delisle, le savant directeur de la Bibliothèque nationale et membre honoraire de notre Société, fait hommage à celle-ci d'une notice qu'il vient de publier sur les *Manuscripts originaux d'Adhémar de Chabanes*. M. le Président, qui se propose d'en tracer une analyse, fait dès à présent observer que cet important travail, accompagné d'héliogravures figurant plusieurs extraits du chroniqueur, est d'un grand intérêt pour notre histoire locale et contient des détails inédits relatifs au concile de Limoges et qui se rattachent à la question de l'apostolat de saint Martial.

De M. Maximin Deloche, nous avons reçu une étude sur le *Port des Anneaux* dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen-âge.

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (1^{re} liv. 1896) insère un article de M. Clément-Simon sur les premières franchises de la ville de Tulle, une notice et une poésie de M. Emile Fage, sur la *Plainte de Bernard de Ventadour*, la suite du *Nobiliaire de la Généralité de Limoges*, par M. l'abbé Lecler, et la publication du *Cartulaire d'Uzerche*, par M. Champeval.

Le *Bulletin de la Société les Amis des sciences et arts de Rochechouart* donne un article de M. Imbert sur le dieu gaulois de Chassenon.

A signaler aussi dans le *Bulletin archéologique et historique de la Charente* (année 1895), une étude de M. Gigon sur la bataille de Jarnac et la campagne de 1369, qui rectifie sur divers points l'ouvrage de M. le duc d'Aumale (*Histoire des Condé*).

La *Revue Benedictine* annonce la publication qui va être faite en Belgique d'une édition critique du célèbre ouvrage de Gérard de Frachet, dominicain de Limoges, qui a pour titre : *Vitæ fratrum*, et qui n'a jamais été édité dans son ensemble.

Les dernières livraisons du *Lemouzi* et de la *Revue scientifique de la Haute-Vienne*.

Présentation de membres. — MM. Emmanuel Grellet et Prosper Montaudon, avocats à Limoges, sont présentés comme membres titulaires, le premier par MM. Louvet et René Fage, le second par MM. Nivet-Fontaubert et Camille Jouhanneaud.

Il sera procédé au vote pour l'admission de ces candidats à la prochaine séance.

Communications. — Au nom de la commission chargée d'organiser les excursions, M. Fage fait connaître que celle-ci a été d'avis de choisir Saint-Yrieix et Coussac-Bonneval comme objectifs d'un premier voyage qui aurait lieu le dimanche 28 juin prochain. Cet avis est ratifié par la Société et sera porté à la connaissance des sociétaires par la voie de la presse, avec l'horaire et toutes indications utiles.

M. A. LEROUX communique quelques photographies de M. Faisat, représentant l'ancien hôtel de ville de Limoges, les bâtiments de la Préfecture dont une partie est déjà démolie et qui est sans doute appelée à disparaître.

M. l'abbé LECLER met aussi à la disposition de la Société un certain nombre de dessins figurant des vues de la ville et de plusieurs de ses monuments dont les clichés pourront être utilisés pour des publications locales ; quelques-uns de ces dessins sont peu connus.

M. Emile HERVY veut bien enrichir nos archives d'un très beau diplôme, parfaitement conservé, de Jean II Limosin, comme peintre émailleur du roi. De vifs remerciements sont adressés au donateur de ce document qui est daté du 16 juillet 1617 et porte la signature du roi Louis XIII.

M. Louis GUIBERT donne lecture d'une lettre de M. Joseph Peyrusson, annonçant qu'il a trouvé dans une tranchée ouverte dans un pré au Nouhaud, commune de Champnétery, à une profondeur de un mètre cinquante centimètres environ, dix aiguières en terre cuite, d'un ton gris rougeâtre, aux parois très minces, et paraissant avoir contenu des huiles ou matières grasses ; ces urnes étaient malheureusement en morceaux et quatre d'entre elles ont pu à peine être reconstituées ; à côté se trouvaient enfouies dans les terres des pièces de bois, de grosses branches, même des arbres. La présence de tous ces matériaux et la constatation que l'on peut faire aux environs de nombreux débris de tuiles romaines ne permettent-elles pas de supposer qu'il devait y avoir en cet endroit une fabrique de poteries ?

M. TOUYÉRAS, qui continue avec fruit aux archives de la Vienne ses recherches de documents intéressant notre région, nous signale deux nouvelles pièces : une datée du 24 avril 1787, qui est une quittance de 46 livres donnée au mandataire de M. de Lostende, par Jean Longeau, ancien caporal au régiment de Rohan-Soubise, pour une part de la prise maritime faite par le vaisseau du roi l'*Atalante* ; l'autre contenant une demande d'acceptation pour la cure de Saint-Jean-Baptiste de Sauvagnac, qui devait se trouver dans la partie angoumoisine du diocèse de Limoges (1787).

Lectures : Au nom de M. DE VERNEILH, M. Louis GUIBERT donne lecture d'une notice sur le château de Bort qui fournit quelques indications intéressantes. Tout en regrettant que ses souvenirs, déjà très anciens, ne lui permettent pas de tracer une description complète de cet édifice, M. de Verneilh rappelle qu'à l'époque de sa visite, il restait de l'ancien château une vieille tour démolie depuis et quelques autres vestiges qui ont été conservés ou englobés dans les nouvelles constructions. Celles-ci furent entreprises

par un habile architecte, M. Delarue, qui a parfois cédé aux entraînements de son imagination ; mais si certaines parties tranchent par leur aspect sur l'harmonie de l'ensemble, il faut reconnaître que cet ensemble et particulièrement la grande façade intérieure se distinguent par une grande élégance et leur richesse d'ornementation. Placé au milieu d'un de ces paysages limousins si frais et si riants, dans le cadre pittoresque que lui font ses prairies, ses étangs et ses grands bois, le château de Bort a tous les caractères d'une grande demeure seigneuriale.

Le château, d'après la généalogie de M. l'abbé Lecler, appartenait dès l'année 1417 à Jacques Daniel, écuyer, qui devait être vraisemblablement de la famille des Daniel de Saint-Léonard. Plus tard et par suite d'alliances ou d'autres causes, il passa aux de Gain de Linards, aux Puytison, aux Descoutures et, au siècle dernier, aux Muret.

On retrouve dans le château actuel, respecté et fort bien conservé par l'architecte contemporain, un double blason, qui est celui que Simon Descoutures fit faire de ses armes et de celles de sa femme née de Verneilh. Les sculptures en sont assez remarquables.

M. René FAGE, poursuivant ses recherches sur la carrière du général Souham, dont il a entrepris de retracer la biographie très complète, nous révèle un nouvel épisode de cette carrière, épisode intéressant à divers titres ; après la paix de Lunéville, Souham s'était marié ; sa femme, Rosalie Desperiers, née à Lisieux, n'avait pas une origine ni même peut-être des antécédents très purs ; elle était fille naturelle et passait pour avoir été comédienne ; mais elle était douée d'avantages physiques et intellectuels qui devaient lui permettre de faire assez bonne figure à côté des compagnes de beaucoup des chefs militaires de l'époque.

Peu après son mariage, le général s'était fixé à Lubersac, sa ville natale, et était même devenu châtelain, par l'acquisition qu'il avait faite de la terre de Saint-Vitte. Appelé en 1802 au commandement de la division militaire dont le siège était à Périgueux, il paraît bien que cette fonction ne l'empêchait pas de s'adonner aux soins et peut-être aux distractions du propriétaire terrien. La médisance ou la calomnie ne devaient pas tarder à lui en faire un grief.

Lorsqu'après la rupture de la paix d'Amiens, la police de Bonaparte eut découvert le complot de Pichegru et de Cadoudal, Souham se trouva tout à coup compromis par les intrigues d'un certain abbé David qui était son compatriote, quelque peu même son parent, et

qui était allé chercher à Paris un champ plus vaste à son ambition et à son esprit aventureux. L'abbé David connaissait le général et sa femme et profitait de toutes les occasions pour se mettre en relations et correspondre avec eux ; de ces faits et de l'existence assez libre que menait Souham, on conclut qu'il était hostile au pouvoir, qu'il connaissait la conspiration et qu'il pouvait être un complice ; sur la foi de dénonciations multiples, assez acrimoneuses et sur des rapports de police, il fut arrêté, conduit à Paris et emprisonné au Temple pour être interrogé par Real ; sa femme partagea bientôt sa mauvaise fortune (14 ventôse an XII).

Souham se défendit avec énergie contre ces accusations ; il avait connu Pichegru et Moreau, puisqu'il avait été leur compagnon d'armes, mais il ne les fréquentait plus depuis longtemps et ne pouvait rien savoir de leurs intrigues ; au reproche de négliger son commandement et de mener une vie de grand seigneur, il répondait que, sans manquer à ses devoirs militaires, il avait pu s'occuper de l'élevage des chevaux et d'autres travaux sérieux dans ses propriétés ; tout cela du reste n'avait aucun rapport avec la conspiration.

L'interrogatoire de M^{me} Souham est surtout intéressant et dénote de sa part une intelligence ferme, positive et pleine de ressources. Elle repoussa avec habileté toutes connivences, tous rapports réels avec l'abbé David qu'elle dépeignit comme un homme léger, versatile, véritable brouillon qui voulait se mêler de tout, mais dont son mari déchirait les lettres, auquel ni celui-ci ni elle-même n'avaient jamais prêté aucune importance.

Toutes ces accusations étaient fort vagues et les témoignages entendus n'y apportèrent aucune preuve. Le grand juge Regnier dûl ordonner en faveur des deux inculpés une relaxance qui s'imposait. Mais Souham avait perdu son commandement et les avantages pécuniaires dont le train de ses dépenses lui faisait une nécessité ; pour lui la disgrâce se compliquait d'une gêne réelle. Et chose encore plus amère sans doute, il allait assister de loin, inactif et impuissant, à cette succession de triomphes inouïs qui firent de cette époque (1803-1806) la plus belle période de l'épopée napoléonienne.

M. Louis GUIBERT rapporte quelques renseignements peu connus sur la fontaine Dauphine qui s'élevait encore dans la première moitié de ce siècle au milieu de la place portant ce nom, aujourd'hui place Denis-Dussoubs ; cette fontaine n'était du reste pas ancienne. Si le projet d'alimenter d'eau le quartier et la place Montmailler au moyen d'une dérivation de l'aqueduc d'Aigoulène,

remontait déjà à l'administration de Turgot, ce fut seulement en 1781 que le corps municipal, qui venait d'être informé par une lettre du roi de la naissance du Dauphin, prit la résolution de consacrer le souvenir de cet événement en élevant un monument qui donnerait en même temps satisfaction aux besoins des habitants. Les autorisations régulières furent obtenues en 1782 et l'exécution de la fontaine fut confiée à M. Cadier, ingénieur en chef, mais tous les dessins nécessités par la décoration furent faits sous la direction de M. Margrait, architecte à Paris.

Les dépenses prévues s'élevaient à 12,000 livres ; elles furent de beaucoup dépassées, et lorsque tous les comptes eurent été rassembles, on constata qu'ils atteignaient la somme de 26,490 livres ; l'embarras de nos édiles fut assez grand, car la ville n'était pas riche ; et malgré la générosité du maréchal de Fitz-James qui, non content d'avoir fait remise de son indemnité de logement, offrit 4,000 livres, il fallut chercher de nouvelles ressources et recourir à de nouvelles autorisations.

M. Guibert retrace le plan général de la fontaine qui comprenait d'assez nombreux motifs d'ornementation, œuvres de divers artistes, dauphins versant les eaux, écussons, macarons, etc. ; l'ensemble n'était pas sans valeur et méritait d'être entretenu et conservé ; mais on laissa le monument tomber de vétusté, jusqu'à l'année 1831 qui vit décider sa suppression.

M. l'abbé LECLER ajoute à ses biographies de prêtres limousins celle de l'abbé Sicellier, sulpicien, né à Autun, en 1722, mais dont la plus grande partie de la carrière se passa dans le diocèse ; entré au Grand Séminaire de Limoges en 1746, il devint économe de cet établissement en 1755 et son supérieur en 1787 ; sa compétence et ses vertus étaient fort estimées ; il fut chargé de plusieurs missions, entre autres de coopérer à l'inventaire et à la distribution des reliques de l'abbaye de l'ordre de Grandmont.

Comme la plupart des ecclésiastiques du diocèse, l'abbé Sicellier refusa de prêter le serment constitutionnel ; ce refus le fit expulser du Grand Séminaire qu'il quitta pour se retirer à Laugerie, domaine appartenant à ce séminaire, et qui, deux ans plus tard, devait être vendu pour le prix de 50,000 livres en assignats. Cette retraite était trop proche de la ville pour être sûre ; en butte sans cesse aux investigations et aux dénonciations, il ne tarda pas à être arrêté et emprisonné, puis mis en liberté, mais obligé de se retirer à six lieues au moins de Limoges.

Lors du décret ordonnant la déportation des prêtres réfractaires, l'abbé Sicellier se décida à émigrer ; il se retira d'abord à Fribourg.

puis à Rottembourg ; il mourut dans cette dernière ville le 15 avril 1802, âgé de quatre vingt-deux ans, laissant une mémoire très vénérée de ses compagnons d'exil en faveur desquels il fit des dispositions de dernière volonté. L'un d'eux, l'abbé Brissard, a laissé un récit de sa mort édifiante et a donné le texte de l'inscription mise sur sa tombe. La bibliothèque des manuscrits du Grand Séminaire conserve quelques-uns des sermons de l'abbé Sicellier.

Le Secrétaire,

C. JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 30 JUIN 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Emile Hervy, Camille Marbouty, Mallevergne de la Faye, Bourdery, Moufle, Cousseyroux, A. Leroux, P. Ducourtieux, Loupias, Hersant, Garrigou-Lagrange, Fray-Fournier, Louis Guibert, de Vandières de Vitrac, l'abbé Lecler et Camille Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté après quelques observations.

Depuis cette séance, la Société a reçu un certain nombre de publications dont plusieurs méritent une mention spéciale.

Le Bulletin monumental contient un compte rendu très complet et très exact des réunions et des fêtes du Cinquantenaire de la Société au mois de juin de l'année dernière, dont l'auteur est M. Emile Travers, membre de la Société française, délégué de l'Académie royale de Madrid, qui fut au nombre de nos gracieux visiteurs et qui a bien voulu ne pas l'oublier ; de sincères remerciements sont adressés à M. Travers pour ce nouveau témoignage d'intérêt et de sympathie.

Les *Analecta Bollandania* font mention du travail de M. A. Leroux sur les *Sources de l'histoire du Limousin* et particulièrement du chapitre relatif aux vies des principaux saints de la province. Le même recueil cite la *Vie de saint Léonard*, par l'abbé Parascan-

dolo, en rappelant que M. l'abbé Arbellot avait publié une monographie de la vie de ce saint en 1863.

Dans le Bulletin de la *Société du Périgord* (tome XXIII, 3^e livr.), M. Joseph Mallat recherche les origines de la famille de Guillaume Grimoard, fils de Guillaume, chevalier, seigneur de Bellegarde au diocèse de Mende, qui fut pape sous le nom d'Urbain V ; Baluze, se fondant sur une inscription conservée au cloître des Augustins de Toulouse et sur les assertions de très nombreux écrivains, avait déjà soutenu que la famille de Grimoard était originaire de Ségur, en Limousin. M. Mallat retrouve des traces des Grimoard dans le Périgord ; il estime que cette famille, très ancienne, a pu se fractionner en plusieurs branches, dont une, fixée à Ségur, a dû émigrer plus tard ou pousser un de ses rameaux aux environs de Mende.

La *Société archéologique de Bordeaux* (tome XX) publie une curieuse notice de M. Grellet-Balguerie sur les quatre fils Aymon, dont la légende cacherait des types très réels, ayant vécu, guerroyé et joué un rôle considérable en Aquitaine, et auxquels on a eu tort de prêter une origine allemande. Près de Cubzac, en Gironde, on montre les ruines du château qui leur avait appartenu.

A noter enfin les dernières livraisons de la *Revue scientifique de la Haute-Vienne* et du *Lemouzi*.

La Société bibliographique du *Polybiblion* demande l'échange de nos bulletins avec son recueil où elle offre de rendre compte de nos travaux ; cette proposition est acceptée.

Admissions et présentations. — MM. Grellet et Montaudon, avocats à la Cour d'appel de Limoges, sont nommés membres titulaires au scrutin secret.

M. Edouard Roche, négociant à Limoges, est présenté comme membre titulaire par MM. l'abbé Arbellot et Camille Marbouty ; il sera procédé au vote pour son admission à la prochaine séance.

Nécrologie. — M. le président rend hommage à la mémoire de M. Tandau de Marsac, membre de la société, ancien notaire à Paris, où il est décédé récemment, et s'associe aux éloges que la presse locale a déjà adressés au bibliophile distingué, à l'officier public et à l'homme privé.

Avis. — Le ministère de l'instruction publique vient de publier le programme du Congrès des Sociétés savantes, qui doit avoir lieu à la Sorbonne au mois d'avril 1897, et nous envoie plusieurs

exemplaires de ce programme contenant pour les diverses sections des questions intéressantes à traiter.

D'autre part, la section des beaux-arts, qui tiendra ses réunions à la même époque, donne avis que les envois de mémoires devront être faits à la direction des beaux-arts avant le premier février prochain.

Communications. — M. le président rend compte en quelques mots de l'excursion archéologique qui a eu lieu, le 28 juin courant, à Saint-Yrieix et à Coussac-Bonneval et traduit bien l'impression de tous, en constatant que cette excursion, à laquelle ont pris part vingt-deux membres de la Société et un certain nombre d'autres personnes, a obtenu un plein et franc succès ; il estime que ce résultat est dû au zèle du principal organisateur du voyage, M. Fage, non moins qu'à l'accueil très empressé que l'on a trouvé auprès de M. le curé de Saint-Yrieix, de la Fabrique de l'église et de M. le comte de Bonneval ; à tous il adresse des remerciements, sans oublier les excursionnistes étrangers à notre réunion, mais qui ont témoigné par leur concours de l'attrait qu'excitent généralement les tournées archéologiques.

M. l'abbé ARBELLOT communique une lettre de M. Dujarric-Descombes, où celui-ci relate un titre sur parchemin se trouvant à la bibliothèque de Périgueux (fonds de Froidefond) et portant la signature de Géraud Jeholli de Beyssio, notaire de la cour temporelle d'Avignon, qui résidait en cette ville au commencement du xv^e siècle, et qui était originaire du diocèse de Limoges.

M. Louis GUIBERT a reçu de M. le comte de Saint-Saud une note relevée par lui dans un manuscrit du siècle dernier et qui fait connaître les noms de famille d'un certain nombre de jeunes filles du Limousin admises à la maison d'éducation de Saint-Cyr de 1719 à 1728 ; l'indication de ces noms permet toutefois de supposer que ces jeunes filles n'appartenaient pas toutes au Limousin, mais à l'ensemble de la Généralité de Limoges.

M. Emile HERVY communique une dissertation manuscrite sur l'apostolat de Saint-Martial datant du xvii^e siècle.

M. MALLEVERGNE DE LA FAYE présente à la société, à laquelle il veut bien en faire hommage, un fragment de marbre ou, plutôt, semble-t-il, d'un calcaire de grain très dur et de bel aspect où se lit la partie d'une inscription figurée par la réunion des lettres

César en grands caractères. M. Mallevergne explique que le fragment a été trouvé dans un champ autrefois en vigne, au bas de la déclivité d'un coteau, à un kilomètre de Varaignes, commune de ce nom et canton de Bussière-Badil. En continuant la fouille à cet endroit, la pioche a rencontré, sans pouvoir l'entamer, une substruction comme une voûte d'une extrême dureté ; il eut fallu, pour se rendre compte de la nature de ces vestiges, étendre les fouilles aux alentours, ce qui n'a pu encore avoir lieu. Cette substruction était-elle celle d'un tombeau, d'un temple ou d'un autre monument ? M. Arbellot incline à penser qu'il y avait en ce lieu un temple dédié à César dont l'inscription paraît bien porter le nom ; mais il convient peut-être à cette heure de faire quelques réserves et de souhaiter la continuation de fouilles dont le résultat peut être plus démonstratif.

M. l'abbé LECLER fait part d'une lettre de M. Jacquet, instituteur à Saint-Martin-le-Vieux, canton d'Aixe, où il décrit des vestiges romains ou gallo-romains, qu'il avait déjà signalés il y a quelques années et s'étonne que ces restes n'aient pas obtenu toute l'attention qu'ils lui semblent mériter ; d'après lui il reste des murailles assez épaisses enfoncées dans le sol, mesurant sur un côté 80 mètres environ, beaucoup de débris de tuiles et même les traces d'une voie romaine ; un entrepreneur de la région y aurait aussi trouvé une statuette. La société remercie son correspondant, mais elle pense que l'importance de ces restes est un peu exagérée et qu'aucune voie romaine n'a pu exister dans cette contrée.

Lectures. — M. Camille Marbouty, auquel on doit déjà des récits de voyage en Egypte et dans l'Amérique du Sud des plus attrayants, nous offre la priméur de ce que nous pouvons appeler ses impressions d'Orient. Smyrne, une des principales échelles du Levant est en même temps une des portes de cette Anatolie, de cette Asie Mineure, demeurée encore de nos jours si mystérieuse en beaucoup de points et où abondent les souvenirs sinon les ruines de l'antiquité. En des pages imagées, pleines de verve et de sentiment, l'aimable voyageur sait peindre les beautés naturelles de cette grande cité, de la région qui l'entourne et les aspects multiples et si divers, parfois si étranges, qu'elles revêtent aux yeux des Européens. Il décrit ce mont *Pagus*, d'où se découvre le plus admirable des panoramas, et encore plus célèbre peut-être par les découvertes archéologiques auxquelles il a donné lieu ; encore aujourd'hui, malgré les prohibitions officielles, on y fait des fouilles et on met à jour quelques-unes de ces délicates statuettes, rivales

de celles de Tanagra, vraies merveilles de l'art grec des ⁱⁱe et ⁱⁱⁱe siècles avant notre ère.

M. Marbouty nous conduit aussi à ce fameux pont des Caravanes, ainsi nommé parce qu'il est le point où arrivent et d'où partent toutes les caravanes qui transportent dans les contrées les plus lointaines de l'Asie et à travers mille périls des marchandises de toutes sortes ; il rappelle à ce propos que notre belle industrie limousine exportait autrefois dans ces pays une quantité importante de porcelaines, en particulier de petites tasses décorées et fort recherchées des Arabes. Cette exportation, et en général celle de l'industrie française, ont beaucoup diminué dans ces régions ; et notre influence elle-même, fort affaiblie, ne se maintient guère que grâce à l'activité et au zèle de nos établissements religieux.

M. l'abbé LECLER, en consultant le journal des audiences du tribunal criminel de la Haute-Vienne pendant la Révolution (L. 892, Archives de la Haute-Vienne), a recueilli et réuni des indications fort utiles sur l'organisation de cette juridiction, sur les modifications qu'elle a subies et sur son fonctionnement. Il fait connaître la première composition de ce tribunal, qui fut établi le 4 août 1792 et comprenait un président, un accusateur public et un greffier nommés par l'assemblée électorale du département, et trois juges pris alternativement chaque mois dans les tribunaux civils des districts. Le premier président nommé fut Pierre Dumas ; ce fut sous sa présidence que le tribunal criminel eut à connaître, dès la première affaire ecclésiastique, celle des paroissiens de Vayres, qui furent poursuivis au nombre de seize pour avoir refusé de reconnaître le nouveau curé constitutionnel et dont le procès se termina par un verdict d'acquittement.

En 1793, une modification a lieu pour les juges qui sont élus par le peuple ; le tribunal, toujours présidé par Dumas, est appelé à statuer sur un certain nombre de cas très divers, notamment sur une accusation de fabrication de faux assignats (six accensés) ; celle d'incivisme portée contre vingt-deux citoyens qui furent acquittés ; l'affaire de Jean-Claude Lambert, ancien garde du corps de la compagnie de Charost, habitant depuis quinze ans la ville d'Eymoutiers où il était entreposeur des tabacs et qui fut condamné à mort le 30 mai 1793 ; enfin l'affaire de Pétiniaud-Beaupeyrat et de quelques-uns de ses collègues ou amis qui aboutit à un acquittement.

Cette dernière décision mit le comble à la fureur des démagogues ; la Société populaire demanda la création d'un tribunal révolutionnaire ; elle ne put l'obtenir ; mais on s'arrangea pour que le tribunal criminel fonctionnât désormais révolutionnairement.

Alors commence une nouvelle période qui marque réellement l'époque de la Terreur à Limoges : Dumas est suspendu de ses fonctions et même emprisonné ; le représentant du peuple en mission dans la Haute-Vienne le remplace provisoirement par Jean-Jacques-Benoist Gonneau, qui fut installé le 1^{er} octobre 1793 ; l'accusateur public, Jean Guineau, resta encore en fonctions mais il fut bientôt remplacé par Maublanc (21 décembre 1793). Le tribunal condamne à la peine de mort, pour crime d'émigration, le 13 novembre 1793 : Paul Esmoingt, curé d'Eymoutiers ; le 21 du même mois, Jean-Joseph Raymond, vicaire de Bonnac ; Jean Raymond, curé de Bussy ; Pierre-Psalmet Cramouzaud, curé de Beaumont ; Jean Tiquet, vicaire de Châteauneuf. Ces jugements furent réformés comme contraires à la loi, mais après la mort des victimes, lesquelles avaient été condamnées comme émigrées, bien qu'elles ne fussent pas sorties de leurs paroisses. Le 5 décembre 1793 il condamne encore à mort Jean-François Rampnoux, pour composition de chansons contre-révolutionnaires ; le 20 janvier 1794, Etienne Gaston, curé de Sainte-Anne, et Melchior Perol, vicaire d'Eymoutiers, pour crime d'émigration, bien que ces prêtres n'eussent pas émigré du tout ; mais « ils avaient pris des passeports, ce qui les fait présumer être rentrés en France ».

Le 5 janvier 1794, le tribunal acquitta Françoise de Brie, veuve Savignac, de l'accusation d'enlèvement d'effets nationaux dans la maison de ses enfants émigrés ; mais par un autre jugement il condamne François Rivière, instituteur à La Jonchère, pour avoir recelé les dits effets. Cette décision fut aussi réformée.

Vers la fin de l'année 1794, Dumas revint à son siège de président avec Joseph Estier comme accusateur public.

Le 26 juin 1796, le tribunal condamne à mort Jacques Larye-Chateautison, de la commune du Pont-Saint-Martin, comme émigré rentré. Ce fut la dernière condamnation capitale.

A la date des 11 et 12 avril 1798, l'assemblée électorale nomma Gonneau, du canton de Rochechouart, président du tribunal, Joseph Estier, accusateur public, Cousin, greffier.

Ce résumé succinct suffit pour faire apprécier l'importance de documents dont M. Lecler n'a voulu donner qu'une simple analyse et qui doivent trouver leur place un jour ou l'autre dans l'histoire complète de l'époque révolutionnaire à Limoges.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 28 JUILLET 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Emile Hervy, Joseph Garrigou-Lagrange, Mariaux, Brousse, l'abbé Pénicaud, Cousseyroux, Alfred Leroux, Paul Ducourtieux, Dubois, Camille Marbouty, Louis Guibert, l'abbé Lecler et Camille Jouhanneau.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté, M. le Président énumère les dernières publications reçues ; parmi elles, il y a lieu de noter le *Bulletin de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart* qui publie une notice de M. d'Abzac sur des outils néolithiques trouvés à Leymarie, commune de Beynac ; la suite du commentaire de M. Précigou sur le voyage d'Henri IV en Limousin et son entrée à Limoges en l'an 1605, dans lequel il relate deux lettres écrites par ce prince à la reine et une autre lettre adressée par le même à son ami Sornin de Morterolles, seigneur de la Croix du Breuil, chez lequel il s'arrêta à son retour de Limoges. Les circonstances de ce voyage et du retour, ainsi que les lettres, nous étaient déjà connues par nos registres consulaires, les lettres publiées par M. Berthomier et divers autres documents ou mémoires.

Le même bulletin contient aussi la suite de la monographie de la commune de Biennat, par M. le docteur Marquet, et la relation par le même auteur du procès-verbal d'une fête anniversaire de la mort du roi Louis XVI qui fut célébrée à Rochechouart, le 2 pluviôse an VII (21 janvier 1799). Ce document appartient aux archives communales de cette ville.

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (tome XVIII, 2^e livraison) insère une notice de M. Champeval sur le château de Maumont et la suite de la publication des archives historiques de la Corrèze, recueil de documents inédits depuis les origines jusqu'à la fin du siècle dernier, par M. Clément-Simon.

Dans les *Mémoires de la Société Eduenne* (tome XXIII), nous trouvons une grande étude de M. de Charmasse, sur l'abbé Jean-Louis Gouttes, né à Tulle, en 1739, qui fut évêque constitutionnel d'Autun, et qui après avoir servi la cause de la Révolution, en fut l'une des victimes.

M. Cyprien PÉRATHON nous a adressé une intéressante biographie du colonel Bord, né à Vallières (Creuse), 1743-1823, accompagnée d'une notice historique sur Vallières, par M. A. Thomas.

A noter encore dans le *Lemouzi* un sonnet de M. Gabriel Ardant, qui vient, du reste, de faire paraître un recueil de poésies non sans mérite, avec cette rubrique : « *Sous la lampe.* »

Dans la *Revue scientifique du Limousin*, un article de notre collègue M. le docteur Biais sur la morsure des vipères.

M. le Président a reçu de M. Holder, bibliothécaire à Carlsruhe (grand duché de Bade), un extrait contenant le relevé de toutes les mentions qui ont été faites du Limousin et de sa capitale dans les documents connus où d'après les monuments, monnaies et médailles; ce relevé est certainement le plus complet qui ait été publié : il doit figurer dans le grand ouvrage de M. Holder qui a pour titre : *Trésor de la langue celtique*, dont le premier volume a déjà paru.

Admission. — M. Edouard Roche, négociant à Limoges, présenté à la dernière séance, est admis au scrutin secret comme membre titulaire.

Communications. — M. Quinquenet, instituteur à La Porcherie, à qui nous devons déjà d'utiles indications, envoie à la Société un fragment de brique provenant du château de La Porcherie qui, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, a été la résidence d'une ancienne et noble famille ayant peut-être la même origine que les Bernard de Jaunac, seigneurs de Châlusset.

M. Quinquenet communique également un beau Philippe d'Espagne et une pièce d'or d'une empreinte très nette et très caractéristique, qui pourrait être attribuée à un des « tyrans de la Gaule ».

M. Emile HERVY signale l'existence d'un manuscrit bien conservé, avec ancienne reliure, contenant les poésies en français d'un religieux de l'ordre de Grandmont, de Thiers, du nom de Barge et portant la date de 1693.

Avis. — M. le Président annonce la publication très prochaine du bel ouvrage de MM. Louis Bourdery et Emile Lachenaud, qui aura pour titre : *Léonard Limosin, peintre de portraits.*

On ne saurait assez féliciter nos érudits et laborieux collègues d'avoir choisi dans l'œuvre du plus célèbre de nos artistes la partie la plus remarquable et peut-être cependant la moins connue, pour

servir de début au vaste travail par eux entrepris et poursuivi avec tant de zèle et de persévérance depuis plusieurs années sur les émaux peints de Limoges. Accueilli avec empressement par MM. May et Motteroz, imprimeurs à Paris, qui doivent l'éditer avec grand soin, enrichi de vingt illustrations hors texte, leur livre se recommande de lui-même comme une véritable nouveauté, comme l'étude la plus exacte et la plus complète qui ait été composée sur un sujet de ce genre (1). A tous ces titres il sera recherché de tous les érudits, de tous les amateurs et curieux de l'art, et nous croyons devoir ajouter, de tous les Limousins qui ont le goût des belles choses et le souci des vieilles gloires du pays natal.

Lectures. — M. Louis GUIBERT, parlant de l'hôtel de préfecture de notre ville qui s'achemine de plus en plus vers sa ruine et dont la reconstruction ou même la translation dans un autre quartier s'agit à cette heure dans nos conseils administratifs, constate que cet édifice, peu digne à coup sûr de sa destination, réveille peu de souvenirs et surtout des souvenirs peu anciens. Il ne date guère, en effet, que du milieu du siècle dernier ; mais il convient d'ajouter que sur son emplacement il a toujours existé, ou du moins depuis des siècles, une demeure importante qui, sous le nom de *Breuil*, figure dans nos annales et y a même tenu une assez grande place. Dès le règne de Philippe-Auguste, on trouve en ce lieu une maison noble appartenant à la famille de Breuil dont nous connaissons plusieurs membres, tels que Jourdain de Breuil, décédé en 1210, Hugues de Breuil, etc. ; la maison paraît avoir ensuite passé aux Jaurvion, puis aux de Julien.

Aux xv^e et xvi^e siècles, la couronne ne semble avoir encore aucun droit acquis sur l'immeuble ; et cependant, à partir de l'année 1511, tous les grands personnages de passage à Limoges, rois, princes, seigneurs en mission, y séjournent et y tiennent leurs réceptions. Les gouverneurs de la province habitent aussi au Breuil au moins pendant quelque temps ; à diverses reprises, il sert de scène à des émeutes ou à des manifestations populaires. Il est permis de supposer que cette demeure étant plus confortable que la plupart des autres habitations de la ville, était occupée à titre de

(1) *Léonard Limosin, peintre de portraits*, formera un beau volume in-8° raisin, imprimé à un chiffre d'exemplaires restreint et enrichi de vingt illustrations hors texte, tirées par les procédés directs. Prix : en souscription, 10 fr. ; à dater de la mise en vente, 15 fr. 50 ; exemplaires sur Japon, 40 fr.

Librairie May et Motteroz (ancienne maison Quantin), Paris, 7, rue Saint-Benoît.

location dans certaines circonstances. C'est, dans tous les cas, à ce titre seulement, que quelques-uns des intendants de la Généralité ont pu en faire leur résidence. Tous les intendants, du reste, ne séjournèrent pas à Limoges, et ceux qui y résidèrent n'avaient pas de demeure fixe ; ils choisirent leurs logements dans divers quartiers du Château, quelques-uns même dans la Cité où il semble avoir existé des logements convenables : c'est ainsi que l'on constate le domicile de deux d'entre eux sur le territoire de la paroisse de Saint-Maurice. Celui de d'Aguesseau, le père du grand chancelier, est signalé par la plaque commémorative apposée sur une maison de la rue du Consulat, mais n'est pas suffisamment avéré.

Quant au bureau des finances, il ne fut jamais établi au Breuil, mais dans un immeuble voisin.

Ce fut seulement en 1757, que M. Pajot de Marcheval fit décider l'acquisition de l'immeuble, propriété de M^{me} de Coux, pour y installer l'intendance malgré l'opposition de la municipalité ; on y fit des réparations, des additions que compléta Turgot, bien qu'il eût conçu le dessein de transporter le siège de l'administration dans une autre partie de la ville.

La Révolution conserva sa destination officielle à l'édifice qui devint quelques années plus tard et d'une manière définitive l'hôtel de la préfecture. Le siècle présent s'achèvera sans doute avant qu'il ait cessé de l'être.

Les projets de translation de l'hôtel ne sont pas nouveaux d'ailleurs ; M. Louis Guibert rappelle quelques-uns des projets antérieurs, notamment celui de M. Boby de la Chapelle qui avait proposé de le transporter sur l'emplacement du jardin d'Orsay ; cette proposition obtint même un certain succès.

M. Guibert retrace enfin les principaux événements contemporains dont l'hôtel actuel a été le théâtre et termine par un rapprochement avec les faits similaires dont le lieu, sinon le monument lui-même, a été le témoin dans le passé.

— M. l'abbé ARBELLLOT lit un commentaire sur les manuscrits originaux d'Adhémar, d'après la notice que vient de publier M. Léopold Delisle ; il fait remarquer l'importance de cette notice de l'éminent érudit qui a tenu à disculper notre vieux chroniqueur des attaques dont il a été l'objet ; quelques-uns de ces manuscrits sont d'un intérêt extrême pour l'histoire locale et spécialement pour la controverse relative à l'apostolat de saint Martial. Adhémar, né en 988, décédé en 1034, assistait au concile tenu à Limoges en 1031, et il a relaté les discours prononcés par les ecclésiastiques et les religieux qui préconisent l'apostolat du saint et produisent leurs justifications.

M. Arbellot mentionne quelques autres de ces manuscrits, tels que celui concernant l'ordre du concile de Limoges, le sermon prononcé par Adhémar à l'église Saint-Pierre-du-Sépulcre et le texte où il est parlé de la translation des restes de saint Martial à Montjauvy et de la consécration de l'église du Sauveur par onze évêques.

M. Léopold Delisle a relevé dans les sermons synodaux d'Adhémar des détails curieux, par exemple des citations de remèdes ou traitements médicaux usités de son temps.

On trouve aussi dans les œuvres d'Adhémar des écrits en prose et en vers en l'honneur de saint Cybard d'Angoulême ; mais M. Arbellot estime que plusieurs de ces pièces ne doivent pas être attribuées à notre chroniqueur, qu'elles sont dues à Hugues d'Angoulême, dont le nom doit être retenu à bon titre dans la liste des lettrés et des érudits de cette lointaine époque.

— M. l'abbé LECLEL, compulsant un petit cahier manuscrit qu'il doit à la communication de M. Emile Hervy, en a tiré une notice intéressante sur une ancienne paroisse de la Haute-Marche, celle de Couffy, et l'administration de son curé peu d'années avant la Révolution. Cette modeste paroisse, située aux confins de la sénéchaussée de Guéret, aux environs de Châteauevert, fut alors éprouvée par de grands désastres, d'abord par un terrible incendie qui, à la date du 22 mai 1788, ruina l'église, le presbytère et la plupart des maisons du bourg, ensuite par des épidémies et de violents orages.

Le curé de la paroisse, Pierre Sauty, a retracé dans les notes de ce cahier les infortunes de ses administrés et les efforts incessants qu'il tenta pour leur venir en aide ; le pays était fort pauvre, lui-même était sans ressources ; il résolut de venir à Limoges et fit le voyage à cheval, bien que sexagénaire. Il vit l'intendant, ne put rencontrer l'évêque alors absent, mais fut bien accueilli des autres dignitaires du diocèse qui l'autorisèrent à faire une quête dans la ville ; l'abbé Sauty a relaté, au cours de son récit, les noms des nombreuses familles dont il reçut des aumônes. On le voit ensuite, de retour à sa cure, continuer ses démarches, renouveler ses instances auprès des autorités de tous ordres, écrire à l'évêque pour le prier d'appuyer sa requête auprès du ministre Brienne, afin d'obtenir des secours pour la reconstruction de son église et les besoins de ses paroissiens, distribuer à ceux-ci à diverses reprises les fonds qu'il a pu recueillir à Limoges ou recevoir de Paris. Lui-même était en proie aux plus grandes privations, il logeait dans un grenier exposé aux intempéries. Cependant la réponse du ministre

se fait attendre ; Sauty renouvelle ses sollicitations, s'adresse aussi à l'intendant de la Généralité de Moulins, de laquelle ressortait une partie du territoire de Couffy et projette un nouveau voyage à Limoges ; le délabrement de sa santé ne le lui permet pas, et sans avoir pu mener à bonne fin l'œuvre à laquelle il avait consacré ses derniers jours, le pauvre curé mourut au mois de mai 1789, âgé de soixante-trois ans, laissant à sa paroisse le petit avoir immobilier qu'il possédait.

Peu après son décès, celle-ci qui n'avait pu réparer ses pertes était comprise dans le remaniement territorial accompli par la Révolution et rattachée au canton d'Eygurande (Corrèze).

Ces modestes feuillets, que le hasard a fait survivre à leur auteur, ne méritaient-ils pas une mention ? Ne fournissent-ils pas une note à retenir pour l'étude du rôle du clergé dans nos campagnes à la veille de la Révolution ?

M. Alfred LEROUX, qui poursuit avec tant de zèle et de compétence ses études géographiques et historiques de la région du massif central, donne lecture de quelques nouveaux extraits de son travail, relatifs aux coutumes, aux institutions et au droit qui régissaient les provinces de cette région. Malgré des affinités communes et bien que voisines, ces provinces offraient entr'elles sur beaucoup de points des dissemblances très marquées. Il n'y avait point uniformité entre leurs coutumes, leurs mœurs et façons de vivre, ni même entre leurs fêtes et leurs divertissements. Ces derniers toutefois, les danses, par exemple, avaient plus d'un point de contact. M. Leroux rappelle à ce propos ces danses singulières qui, en certaines circonstances, avaient accès jusque dans les églises, usage qui a été, il est vrai, contesté par des écrivains de nos jours. Dans le Forez, il existait une danse curieuse qui s'appelait les *jasseries*.

Les chants dans nos provinces du Massif ne manquaient ni d'originalité, ni de charme ; si la noblesse et l'élévation du sentiment leur faisaient souvent défaut, ils respiraient du moins en général le naturel, la franchise et la gaieté ; ces caractères étaient communs à toute la région. Dans les expansions des joies populaires, on sentait d'ailleurs l'influence du clergé qui avait su christianiser en quelque sorte les vieilles fêtes païennes et ne dédaignait pas de s'y associer à l'occasion.

Nos feux de Saint Jean, dont la tradition est si durable, ne sont-ils pas la réminiscence et la continuation à travers les âges des anciens hommages rendus au dieu du feu ou du soleil ? Nombreuses étaient ces fêtes dont M. Leroux cite des exemples très caractéristiques.

Le droit public ou privé tirait ses origines de la conquête romaine ou des invasions germaniques ; il serait difficile de discerner ce qui avait pu subsister du régime antérieur, car la législation celtique ne nous a transmis aucun témoignage offrant quelque certitude. Avec les Romains pénétraient pour la première fois des principes d'organisation et de gouvernement dont l'influence dut s'exercer facilement et rapidement sur le centre de la Gaule, d'autant que cette région était moins assujettie au druidisme. Mais dans les siècles postérieurs le droit coutumier vint profondément modifier, sinon remplacer le droit romain ou écrit sur plusieurs points importants du plateau ; ainsi le Bourbonnais, la Marche, l'Auvergne eurent leurs coutumes, différant entr'elles sous plus d'un rapport, tandis que d'autres provinces, le Limousin par exemple, demeuraient pays de droit écrit.

Le droit ecclésiastique lui-même avait ses variantes, bien qu'à l'origine les *Statuta ecclesiæ antiqua*, codifiés par saint Césaire d'Arles, eussent été la loi commune.

Ces différences, ces variantes, en quelque ordre d'idées ou d'institutions qu'elles se produisent, ne sont-elles pas la conséquence ordinaire, et pour ainsi dire nécessaire, de toute décentralisation ?

Ces aperçus très généraux et très succincts d'un des chapitres de M. Leroux permettent de juger de la valeur et de l'intérêt de son œuvre.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 25 AOUT 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Sont présents : MM. le chanoine Arbellot, P. Cousseyroux, Fray-Fournier, Garrigou-Lagrange père, Hersant, Hervy, abbé A. Lecler, et A. Leroux.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Le président rend compte de quelques-uns des derniers ouvrages reçus par la Société :

1° *Le Bulletin de la Société des lettres de Tulle* (2° livraison de 1896), dans lequel il faut signaler l'article de M. Rebière sur

J.-F. Melon, l'économiste ; celui de M. René Fage, sur un chapitre inédit de l'histoire du collège de Tulle (1790-92), et celui de M. Clément-Simon, sur les premières franchises de la ville de Tulle ;

2° *Le Bibliophile limousin* (n° 3), contenant une très courte notice de M. Ducourtieux sur l'imprimerie Ardant ;

3° *La Revue scientifique du Limousin* (n° 44), qui raconte l'excursion de ses collaborateurs à Chassenon, Rochechouart et Châlus ;

4° *Le Lemouzi* (n° 19), où se trouvent diverses poésies en patois limousin ;

5° *Le Journal de la Dordogne* (du 18 août 1896), renfermant un article de M. Dujarric-Descombes sur le nouveau supplément ajouté par MM. de Bosredon et Rupin à leur *Sigillographie du Bas-Limousin* ;

6° *Le Bulletin de la Société des Etudes du Lot* (t. XXI), traitant de quelques *oppidum* du Quercy assez semblables à ceux que l'on trouve en Limousin, à Courbefy, Toul-Sainte-Croix et Puy-Chalard ;

7° *Le Bulletin de la Société académique du Centre* (n° 2), où le révérend père Chevalier expose ses idées sur l'apostolicité des églises des Gaules ;

8° *Les Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire* (t. VIII), où dans un article sur la liturgie locale, on relève un usage assez semblable à celui qui existait autrefois à Limoges et qui consistait à baptiser à certains jours de l'année, tous les nouveaux-nés au baptistère S^t-Jean en S^t-Etienne. Il est également question, dans cet article, de la coutume qui existait au Puy en 1485 de réveiller les habitants pour prier pour les morts, comme cela se pratiquait à Limoges, à Bourgneuf et à Saint-Junien ;

9° *La Revue bénédictine de Maredsous* en Belgique (n° 8), rendant compte de l'étude de M. l'abbé Arbellot sur Bernard Gui, évêque de Lodève ;

10° Enfin, le premier volume de l'*Annuaire des musées scientifiques et archéologiques des départements*, édité par le ministère de l'instruction publique.

M. LEROUX a la parole pour rendre compte du second volume de l'*Analyse des actes et délibérations de l'administration municipale de Limoges*, qui vient de paraître par les soins de M. Camille Benoist. Ce second volume, qui s'étend de 1802 à 1850, renferme bon nombre de mentions intéressantes pour l'histoire des institutions publiques pendant la première moitié du XIX^e siècle. M. Leroux en signale plusieurs, se réservant de les relever toutes dans un article qui sera prochainement publié par le *Courrier du Centre*. Il

a déjà été expliqué, à l'occasion du premier volume, que le travail dont s'est chargé M. Benoist a pour objet de relier les anciens *Registres consulaires de Limoges* (1504-1790), publiés par la Société archéologique, aux *Délibérations du conseil municipal de Limoges* qui s'impriment intégralement depuis 1879.

Quand l'analyse de M. Benoist sera terminée (et l'on souhaite que ce soit le plus tôt possible), Limoges possèdera au complet pour une période de quatre siècles, la série de ses fastes municipaux. C'est un avantage que la plupart des villes de France pourront lui envier.

M. ARBELLOT communique à la Société le dessin d'une plaque de cheminée avec armoiries, conservée à Juillac (Corrèze).

M. P. COUSSEYROUX offre à la Société une vue graphique du château de Peyrat, pour être reproduite dans le *Bulletin*.

M. LECLER présente une monnaie à l'effigie de Marc-Aurèle, récemment trouvée à Limoges.

M. COUSSEYROUX juge devoir signaler le projet qu'a conçu Mgr Dabert de faire ratifier par le congrès ecclésiastique de Reims la prétention qu'ont les Périgourdins de faire naître en Périgord saint Waast, catéchiste de Clovis. La preuve que saint Waast est né à Courbefy, par conséquent en Limousin, a été si souvent faite que la Société archéologique ne croit pas utile de protester davantage contre l'innocente prétention de ses confrères de Périgueux.

On passe aussitôt à la lecture des mémoires portés à l'ordre du jour.

M. LECLER entretient la Société d'un événement du commencement de ce siècle, aujourd'hui bien oublié : la peste qui sévit à Limoges en 1809 sur les prisonniers espagnols et qu'on appela pour cette raison l'*espagnolette*. Ce n'était à vrai dire, qu'une maladie ordinaire, provoquée par l'excès des fatigues endurées et par l'humidité de notre climat. Le docteur Barailon, de Moulins, dont l'avis avait été demandé, crut reconnaître une fièvre catharale ; le docteur Faye, de Limoges, la fièvre dite des prisons. Quoiqu'il en soit, sur 1,480 prisonniers internés dans notre ville en un mois, 254 moururent. Aussi la panique fut grande à Limoges et aux environs ; les paysans, par crainte du mal, cessèrent d'apporter leurs denrées. Il fallut que le Préfet intervint et déclarât publiquement que la maladie n'était ni contagieuse, ni épidémique. Il n'en subsiste pas

moins qu'elle fit une trentaine de victimes dans les rangs de notre population : douze ecclésiastiques (entre autres l'abbé Vitrac jeune), huit religieuses, quatre dames laïques (entre autres M^{me} veuve Noualhier, M^{lle} Talandier et Plainemaison), trois bourgeois et trois ou quatre artisans. Les pestiférés avaient été placés à l'hôpital général et dans les bâtiments alors vacants des Jacobins et des Pénitents-Blancs. C'est là que l'évêque allait les confesser et que les magistrats de la ville leurs portaient le produit des dons qu'ils avaient recueillis à domicile.

M. ARBELLOT analyse ensuite le récent ouvrage consacré par Mgr Bellet aux origines chrétiennes de la Gaule. L'auteur, après avoir passé en revue tout ce qui a été écrit sur cette question depuis une cinquantaine d'années, croit devoir revenir à l'école traditionnelle que combat M. l'abbé Duchesne. Il conteste, entre autres choses, la valeur de l'argument tiré des listes épiscopales et nie qu'il n'y eut en Gaule, au second siècle, qu'un seul évêque (celui de Lyon), comme l'affirme M. Duchesne. Il ne s'entend pas davantage avec son contradicteur sur le titre de disciples des apôtres que la tradition attribue aux premiers missionnaires chrétiens de la Gaule. M. Duchesne, qui a pour lui les Bollandistes, l'Institut et la Revue des questions historiques, a déjà répondu à Mgr Bellet dans le *Bulletin critique*. La discussion est restée, de part et d'autre, calme et courtoise.

La parole est donnée à M. GARRIGOU-LAGRANGE pour commenter une inscription du xvi^e siècle, en langue vulgaire, qui a échappé à l'abbé Texier aussi bien qu'à Allou et Duroux. Elle se trouve cependant à Limoges même, en lettres capitales, à gauche de la madone du Naveix, dite N.-D. du Port, et se lit ainsi : LAVTEUR DE LABAUT. Au dire de M. Garrigou, *abaut* signifie *débordement* dans le patois local, et l'inscription doit se lire LA HAUTEUR DE L'ABAUT. Mais de quelle inondation s'agit-il ? Probablement de celle de 1530 que signalent les *Registres consulaires*, et sur laquelle les annales de 1638 donnent de grands détails. Comme l'inscription se trouve à 2^m,80 au-dessus du sol, nous pouvons apprécier assez bien l'étendue du désastre qu'eurent à subir les riverains de la Vienne.

L'ordre du jour appelle la lecture par M. LEROUX d'un nouveau chapitre de la France du Massif central, le chapitre XXI^e, dans lequel l'auteur expose à grands traits les événements généraux de l'histoire de France qui ont eu le Massif pour théâtre. En premier lieu, les invasions des Ibères, des Ligures et des Celtes qui n'ont

pris que tardivement possession de cette région ; puis les dernières résistances des peuplades gauloises à la conquête romaine ; au XI^e siècle, la prédication de la première croisade qui remua si profondément les populations de l'Auvergne, du Velay et du Limousin ; plus tard, certaines phases de la guerre de cent ans et des guerres religieuses des XVI^e, XVII^e ET XVIII^e siècles ; enfin les soulèvements royalistes qui eurent lieu sous la Révolution dans le Vivarais, l'Uzège, le Rouergue. M. Leroux rappelle que, dans la série des conciles nationaux, cinq seulement furent tenus dans notre région, et que, parmi les nombreux états-généraux convoqués aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, le Massif n'a vu que ceux de 1421, réunis à Clermont, et ceux de 1425 et 1501, qui se rassemblèrent en Velay.

Cette désertion du Massif par les grands courants de la vie nationale est un trait à noter dans l'histoire de cette région.

Conformément à l'usage, la Société ne se réunira pas en septembre.

La séance est levée à dix heures.

Pour le Secrétaire général,

Par délégation :

Alfred LEROUX.

SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Cousseyroux, Dubois, Ducourtieux, Fray-Fournier, Gany, Joseph Garrigou-Lagrange, L. Guibert, Hersant, l'abbé Lecler, Leroux, Loupias, Mariaux et C. Jouhanneau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — Au nombre des publications reçues depuis cette séance, M. le président fait une mention spéciale de la *Généalogie de la famille de Lambertie*, très beau volume grand in-4^e dont le texte est dû aux recherches et à la plume de notre érudit collègue, M. l'abbé Lecler, et comprend 170 pages de rédaction, 323 pages de pièces justificatives, 60 planches hors texte, avec de nombreux dessins. M. le marquis de Lambertie a bien voulu faire hommage à la Société de ce précieux ouvrage, qui contient les ori-

gines et l'histoire d'une de nos grandes familles limousines, émigrée en Lorraine, où elle a jeté un vif éclat.

M. le président signale aussi les deux volumes de M. Paul Ducourtieux concernant *les Barbou de Lyon, de Limoges et de Paris* ; un livre de M. Edouard Decoux-Lagoutte, consacré aux hommes illustres de Treignac, sa ville natale.

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (Brive, tome XVIII, 3^e livr.), où l'on remarque une monographie de Collonges (*Leodunum* ou le Puy de Vezy) par M. Paul Bial, et le compte rendu d'une nouvelle exploration de M. Martel aux grottes de Padirac.

Le *Bulletin de la Société des sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1896, 3^e livr.) ; où M. René Fage donne les premiers chapitres de sa biographie du général Souham.

Le *Bulletin de la Société des sciences et arts de Rochechouart*, contenant un rapport de M. Précigou sur les fêtes du cinquantième de la Société archéologique du Limousin et un article de M. Marquet sur les Reinages de la paroisse de Biennat.

Dans le *Lemouzi*, un article de M. L. de Nussac sur la maison de saint Eloi à Paris.

Dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, une intéressante étude de M. de Boysson sur la société périgourdine au temps de Bertrand de Born.

La *Revue de l'art chrétien* a publié un article de M. Rupin donnant la description de la cloche bien connue de Roc-Amadour ; — la *Revue bénédictine*, un travail à consulter sur la déportation des ecclésiastiques sous le Directoire ; la *Revue de la Société du Centre*, un mémoire sur la fameuse journée de la peur qui eut son écho au Blanc comme en tant d'autres lieux ; le *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais*, une note de M. Dupré sur la famille des Brachet, où l'auteur recherche les origines de Catherine Brachet de Salagnac en Limousin, qui avait épousé Potton de Xaintrailles ; cette Catherine Brachet de Salagnac (et non de Salignac) était évidemment originaire du Grand-Bourg de Salagnac au diocèse de Limoges.

Présentation de sociétaire. — MM. Paul Ducourtieux et Guibert présentent comme membre titulaire M. Lucien Ruchaud, négociant, demeurant à Limoges, rue Manigne.

Communications. — Divers objets sont présentés, savoir : de la part de M. l'abbé Pénicaud, une pointe de flèche en silex, trouvée à la Chautardie, sur les confins des communes de Beynac et de

Meilhac ; par M. Joseph Garrigou-Lagrange, une médaille commémorative de la naissance du duc de Bordeaux, d'une frappe assez caractéristique ; par M. Hersant, deux petites gravures très fines représentant la cathédrale d'Orléans et un vase destiné à contenir l'eau bénite, du ^{xii}^e siècle, découvert dans la commune de Vicq.

M. l'abbé ARBELLOT soumet aussi à la Société un brûle-parfum en terre, ayant tous les caractères de la fabrication du ^{xvi}^e siècle et une cérame représentant un perroquet en faïence ou poterie émaillée, très bien conservée, qu'il croit pouvoir attribuer à la même période : ces deux objets ont été trouvés dans les fouilles ou excavations du château de Lambertie. Le second de ces deux objets rappelle ces ornements que l'on mettait et que l'on met encore sur les crêtes des faitages. Il avait probablement la même destination.

M. Ducourtieux dit à ce propos qu'il existait jadis à Magnac-Bourg une fabrique de poterie de ce genre.

M. Pierre COUSSEYROUX communique un très beau plan de la métairie de Lascoux et de la ville et franchise de Peyrat-le-Château qui est une reproduction faite le 20 thermidor an VI, par l'ingénieur hydrographe Morancy, d'un original dressé le 1^{er} juillet 1769 par le géomètre-arpenteur royal Dugros et contresigné par M. Augier de Moussac, lieutenant-général de la sénéchaussée de Montmorillon.

Le même membre signale aussi la découverte faite au mois de septembre dernier par M. Moncey, gérant des propriétés de M. le baron de Berthier-Bizy, d'un très vaste manteau de cheminée, de style roman, mesurant plus de trois mètres de longueur, supporté par quatre colonnes rondes ; le tout était enfoui à côté de la grosse muraille et de la chaussée de la voie romaine, à Peyrat, en face de l'étang.

M. Cousseyroux rappelle qu'il existe au même bourg de Peyrat-le-Château des gisements de roche kaolinique recélant du mercure ; des échantillons de cette roche ont été recueillis ces jours derniers dans les caves des écoles chrétiennes de la localité par M. C. Bouhard, chef du laboratoire de M. Lacroix, professeur au muséum d'histoire naturelle à Paris, pour être soumis à une analyse.

M. Hubert TEXIER communique à la Société un manuscrit provenant de la bibliothèque de feu M. l'abbé Texier, sorte de Pouillé donnant les noms de tous les membres du clergé du diocèse au ^{xv}^e siècle.

M. Louis GUIBERT présente au nom de M. Montagne, inspecteur de la Compagnie d'Assurances Générales, une photographie par lui faite, du fanal funéraire de Coussac-Bonneval, propriété de la Société, et qu'il offre à celle-ci.

Le même membre produit de la part de M. Touyeras des pièces relatives aux trésoriers généraux de France, et de la part de M. Bellet divers documents, entr'autres une délibération d'assemblée de la paroisse de La Souterraine, datée du 10 octobre 1737, concernant l'admission d'un médecin qui demandait à être reçu à ce titre dans cette localité, alors privée de médecin, et les conditions proposées par le postulant.

Lectures. — M. Dubois donne lecture d'une notice de M. de VERNEILH sur le bourg et la ville de Nexon, son église, son château et son histoire.

Après avoir indiqué la position assez favorisée de Nexon, à l'altitude de 400 mètres, dans un site pittoresque et riant, son importance actuelle comme point de bifurcation de deux lignes ferrées et siège d'un haras privé, mais renommé, l'auteur y décrit en premier lieu, avec une grande précision de détails, l'église, édifice en granit, bien construit, de bel aspect et d'une architecture digne d'attention. A l'exception du transept et de son clocher octogone surmonté d'une flèche, qui sont de style roman du XII^e siècle, cet édifice appartient à la dernière période ogivale, ayant été construit en 1445. On y remarque, avec quelques traces de fortifications, divers motifs décoratifs, notamment une fenêtre d'un dessin original, la porte principale assez ornée dont le tympan porte les armes des Lastours, anciens seigneurs de Nexon.

L'intérieur de l'église est encore plus monumental avec sa nef à trois travées, d'un XV^e siècle très pur, soudé à un chœur roman avec lequel elle s'harmonise d'une heureuse façon ; sa voûte très élevée à nervures et clefs de voûte dont une reproduit le blason des Lastours. A la porte de l'ouest, sur un écusson, se trouvent les armes de la famille féodale de Campagne.

La sacristie offre à la curiosité des archéologues un coffret émaillé, orné de figurines, une petite sphère en cuivre doré aplatie à ses pôles qui contenait un reliquaire et qui était placée sur la pointe du clocher d'où elle fut renversée par la foudre en 1774 ; et surtout le buste reliquaire de saint Féréol, pièce curieuse en cuivre doré, reléguée parmi les objets sans valeur jusqu'en 1862, époque où l'auteur de la notice le découvrit et le révéla aux curieux de l'art ; ce buste, qui a figuré à l'exposition universelle de 1867, donne, par une exception assez rare, le nom de l'artiste, Aymeric de Chrétien, un Limousin, qui l'exécuta en 1446.

Moins ancien et moins intéressant que l'église, le château de Nexon, à proximité duquel on voit encore un logis noble du xv^e siècle, à noter en passant, a été construit en 1633 par Léonard de Gay, seigneur de Nexon et de Campagne ; bien restauré et complété en ce siècle, ce château, avec son parc, ses vastes dépendances, sa jolie fontaine de granit à deux vasques que surmonte une statuette en plomb de saint Martial, constitue cependant une des belles demeures du pays.

L'histoire de Nexon ou plutôt de ses seigneurs est assez compliquée. Dans son histoire d'Aquitaine (tome I, page 252), M. de Verneilh-Puyrazeau dit que la seigneurie appartenait d'abord à la maison de Lastours, contre laquelle celle de Bourdeilles élevait des revendications restées sans effet ; puis, dès le commencement du xiv^e siècle, aux vicomtes de Limoges ; en 1467 Alain la vendit à Gaucher de Pérusse des Cars ; au mois d'avril 1499 elle fut l'objet d'un partage entre la maison des Cars et celle de Lastours ; puis elle passa par alliances aux d'Abzac et aux d'Hautefort. Elle fut vendue depuis, pour une moitié à MM. de Gay et pour l'autre à Jean de Verneilh, sieur de Lage. La famille de Gay est toujours demeurée en possession ; l'autre partie fut transmise par suite de mariages aux Descontures de Bort, puis aux Rogier des Essarts, dont le dernier mourut pendant l'émigration.

L'importance des familles qui ont possédé Nexon pourrait faire supposer qu'il a existé en ce lieu une grande forteresse seigneuriale ; il n'en est rien cependant, selon toutes les vraisemblances ; aucune ruine, aucune trace ne dénonce la préexistence d'un château féodal avant celui du xvii^e siècle ; cela s'explique du reste naturellement. Les Lastours, les vicomtes de Limoges, les Des Cars avaient à proximité ou dans la région de véritables châteaux-forts et devaient se contenter à Nexon d'un de ces logis passagers qu'on appelait des repaires nobles.

M. de Verneilh termine sa notice en rappelant le souvenir de Wolfgang de Bavière, duc de Deux-Ponts, qui mourut à Nexon en 1589, quelques jours avant le combat de La Roche-l'Abeille et dont les entrailles, dit-on, y furent inhumées.

M. Louis GUIBERT rappelle la controverse qui s'est agitée au sujet de la prise de la Cité de Limoges par le prince Noir en 1370, concernant l'étendue du désastre et le nombre des victimes ; il a recueilli à ce sujet un assez grand nombre de textes, empruntés à des sources très diverses et qui vont être publiés du reste dans le prochain volume de la *Société des archives historiques*, tels que des extraits du calendrier du Consulat (ancien registre consulaire), des

lettres royales de Charles VI (janvier 1372), d'une bulle de Clément VI (1394), des registres de l'évêché (livre d'hommages et fonds *ac singularem*), de Thomas Walaingham, du moine d'Albans, de Baluze, etc.

Tous ces textes avec des expressions ou des détails différents s'accordent à constater que la destruction fut complète ; la Cité fut brûlée, détruite, abandonnée de ses habitants ; « *totaliter destructa* », disent plusieurs des documents sus-visés, « *totaliter deserta* » ajoute Baluze ; et le moine de Saint-Albans emploie ces termes « *excidium Lemovicensium* ». Il y eut sans nul doute des citoyens mis à mort, d'autres soumis à rançon, le plus grand nombre contraint de chercher ailleurs un gîte qu'ils ne pouvaient plus trouver au milieu des ruines.

Ces témoignages ne sont pas tout à fait inconciliables avec l'opinion de ceux qui, considérant que le périmètre de la Cité était assez restreint et que la population ne devait pas y être partout très dense, ont été d'avis que le nombre des victimes avait été beaucoup exagéré par les chroniqueurs du temps. Mais si l'importance du massacre peut être ramenée à de plus justes proportions, celle du dommage matériel ne paraît pas devoir être contestée. On a, du reste, des preuves de l'abandon de la Cité par ses habitants dans l'établissement constaté de plusieurs d'entr'eux, marchands, artisans, dans d'autres lieux et notamment dans la ville du Château ; la Cité ne tient plus dans les annales, à partir de 1370, qu'un rôle des plus effacés ; repeuplée par des habitants de conditions modestes, elle resta stationnaire, sans industrie, sans commerce réels, sans prospérité. Le sac du Prince Noir lui avait vraiment porté un coup fatal.

M. Louis Guibert donne aussi connaissance de quelques pièces relatives à la réunion de la Cité et du Château à l'époque de la Révolution, réunion qui dans certaines villes, à Périgueux par exemple, s'était opérées beaucoup plus tôt.

Il y eut un moment à Limoges où l'on compta dans cette ville trois municipalités distinctes, celles du Château, de la Cité et de Saint-Christophe ; mais à la suite de démarches répétées et de délibérations des conseils administratifs, la réunion fut enfin consommée au mois de novembre 1792. On trouve toutefois encore, en décembre suivant, une délibération de l'ancienne administration de la Cité, sans doute pour vider quelque affaire arriérée ; ce fut la dernière. La Cité qui comptait alors 712 feux et 2,174 habitants, était définitivement partie intégrante de la ville de Limoges.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1896.

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Joseph Dubois, Paul Ducourtieux, J. Garrigou-Lagrange, Goutenègre, Louis Guibert, l'abbé Guimbaud, Emile Hervy, Hersant, l'abbé Lecler, Alfred Leroux, Mariaux et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — M. le président signale particulièrement parmi les ouvrages récemment offerts à la Société ou reçus par elle :

L'*Almanach-Annuaire de la Creuse* pour 1897, de M. Paul Ducourtieux, qui contient la suite du dictionnaire topographique, archéologique et historique des communes de la Creuse, par M. l'abbé Lecler (lettre M de la commune de Magnat à celle de Moutier-Malcard).

Le dernier fascicule du *Bibliophile limousin*, aussi édité par M. Paul Ducourtieux, avec une notice de M. René Fage sur les imprimeurs d'Ussel, nouvelle contribution à l'histoire de nos imprimeurs en Limousin.

Le *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart* (tome VI, n° 3) où se trouve le compte rendu de l'excursion des membres de cette Société à Rochefort, à La Rochelle et à l'île de Ré, par M. Boissot.

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Périgord* (tome XXIII, 5^e livr.) qui publie notamment le récit d'une nouvelle excursion à la grotte de Mouthes par M. Féaux et un article de M. de Roumejoux sur le château de Claud.

Une brochure de M. René Fage sous ce titre : « Un chapitre inédit du collège de Tulle (1790-1792). »

A noter encore dans le *Journal des Savants* une étude de M. Léopold Delisle sur les traités d'hygiène au moyen âge.

Dans le *Bulletin de la Société de Borda*, un article de M. l'abbé Barbier, relatif à saint Valier, premier évêque de Couserans.

Dans le *Lemouzi* une poésie de M. Gaston David sur Crozant.

Le *Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles lettres* (juillet-août 1896) rend compte en termes justement élogieux du travail de M. Louis Guibert concernant les anciennes confréries de Saint-Martial de Limoges et vraiment précieux pour l'histoire des confréries et associations religieuses dans l'ancienne France.

M. Emile Travers, membre du conseil de la Société française d'archéologie, a consacré, comme l'on sait déjà, une longue notice aux fêtes, réunions et excursions du cinquantenaire de notre société en juin 1893 ; dans cette notice, aujourd'hui publiée en brochure, et qui mérite à son auteur nos très sincères remerciements, se trouvent des plans et dessins des lieux et monuments visités ; parmi les plans, celui du château de Châluset, est peu conforme à la topographie des lieux, et aux indications matérielles, qui ont été relevées avec tant de soins par les derniers historiens du château, spécialement par M. Guibert.

La Grande Encyclopédie contient dans un de ses derniers fascicules, sous la lettre M, un article sur la Marche, dont l'auteur est M. Alfred Leroux et qui présente les renseignements essentiels sur cette province, condensés avec une exactitude et une précision qu'on ne saurait trouver chez ses devanciers.

La Société des archives historiques de la Haute-Vienne va faire paraître, sous peu de jours, un nouveau volume de 400 pages (tome V de la série des archives dites modernes), comprenant des documents des plus intéressants pour l'histoire limousine au commencement du siècle, entr'autres des documents sur les divers services administratifs, procès-verbaux et pièces relatives à l'industrie de la porcelaine, discours d'inauguration des loges maçonniques, etc. M. A. Leroux en présente les bonnes feuilles.

Votes et présentations. — M. Lucien Ruchaud, négociant, demeurant à Limoges rue Manigne, est admis comme membre titulaire au scrutin secret.

MM. René Fage et Camille Jouhannaud présentent comme membre correspondant M. Edmond Lespinas, avocat, demeurant à Périgueux ; il sera statué sur son admission à la prochaine séance.

Communications. — La Société, par l'organe de son président, adresse l'expression de ses plus vives sympathies et de ses vœux au comité qui s'est organisé à Saint-Léonard pour la restauration de l'église de cette ville, en regrettant que l'état de ses ressources ne lui permette pas de contribuer par des subsides à cette œuvre si digne d'encouragement.

M. HERSANT communique un surmoulage fait par M. Knœpfen d'une anse romaine en bronze, découverte avec beaucoup d'autres débris dans un puits funéraire à Nèris et dont le dessin et le travail sont d'une délicatesse vraiment remarquable.

M. Alfred LEROUX, qui a publié il y a quelque temps, un mémoire sur la primatie de Bourges, signale les critiques dont ce mémoire a été l'objet de la part de M. Bladé, dans la *Revue des Pyrénées* ; ce dernier a pris à tâche de démontrer que la primatie appartenait à Auch ; cette prétention est, à tous égards, insoutenable ; quant à ses critiques, elles ne paraissent aucunement porter, à l'exception de celle qui a trait à des lettres d'un évêque d'Auch au xii^e siècle, lettres publiées par les Bénédictins et dont l'authenticité peut en effet être refusée.

Notre même collègue rappelle la vieille querelle existant entre les villes de Bellac et du Dorat au point de vue de la suprématie, et dont la polémique survenue entre M. Rougerie, aujourd'hui évêque de Pamiers, et M. l'abbé Labetoulle, fut un des derniers échos ; il donne connaissance à ce propos d'un curieux procès-verbal, datant de l'année 1760 et émanant du lieutenant-général du Dorat qui avait le droit d'aller tenir ses assises une fois par an à Bellac ; on y voit toutes les entraves apportées à sa prise de possession par les autorités locales, surtout par les magistrats MM. Mallebay et de Verdilhac, qui recoururent à tous les moyens détournés, même les plus puérils, pour lui rendre l'exercice de ses fonctions impossible. La rivalité des deux cités ne date pas de notre siècle, comme on peut en juger.

Lectures. — M. Joseph Dubois reprend sa monographie du canton d'Eymoutiers, dont il avait donné des aperçus généraux il y a deux ans. Son étude est conçue d'après un plan très étendu et des plus complets ; il s'est attaché à ne rien omettre, à ne rien négliger de ce qui peut concerner cet important canton et les onze communes dont il se compose, dans le passé comme dans le présent, sous les rapports de la topographie et de l'ethnographie, de l'archéologie et de l'histoire, comme au point de vue économique, moral et administratif. Après sa description de l'ensemble, notre collègue consacre à chaque commune une notice détaillée et minutieuse, dans laquelle il en fait connaître les origines, la superficie, les mouvements de la population, les ressources, les villages et hameaux, les édifices, les faits et personnages marquants aux diverses époques. Cette partie de son travail débute par la commune d'Augne l'une des plus petites, dont les registres paroissiaux conservent des souvenirs intéressants, tels que ceux des grandes famines qui marquèrent si tristement la fin du xvii^e siècle et le commencement du xviii^e.

Vient ensuite, d'après l'ordre alphabétique, la commune de Beaumont au sujet de laquelle l'auteur rappelle le curieux tarif

(extrait du terrier publié dans le bulletin par M. J. Brunet), convenu entre le curé et les habitants de cette paroisse, pour les baptêmes, mariages, inhumations et diverses cérémonies du culte. La commune de Bujaleuf tient le troisième rang dans le canton sous le rapport de la population ; son chef-lieu a quelque importance et possède une église commencée au XII^e siècle, assez récemment restaurée et en bon état de conservation. Parmi les curés de la paroisse qui portaient en même temps le titre de prieur, on a compté au XVII^e siècle plusieurs hommes distingués ; tout d'abord Léonard Bardoulat, décédé le 25 février 1653, qui a consigné sur les feuillets de son registre paroissial un certain nombre de faits, par exemple, la visite pastorale de Mgr de la Fayette, évêque de Limoges, à Bujaleuf, puis à Eymoutiers où il aurait donné la confirmation à plus de 9,000 personnes. Gabriel Ruben, aussi prieur, curé en 1650, qui fut un prédicateur de grand talent, et mourut à Limoges supérieur de l'Oratoire ; après lui, son frère Jacques Ruben, aussi oratorien, mort en 1699 ; Martin Dubois, prieur de Bujaleuf en 1666, puis aumônier de la Visitation de Limoges, bienfaiteur de l'hôpital de cette ville.

M. Louis GUIBERT, sous la rubrique générale « Limoges qui s'en va » s'est proposé de rappeler ou de faire connaître dans leur origine et dans leur passé, les édifices et les quartiers de cette ville destinés sans doute à disparaître avant peu.

Parmi ces derniers, le quartier Viraclaud, celui de tous peut-être que les modifications modernes avaient le moins atteint jusqu'à présent, semble enfin et très sérieusement menacé par des projets administratifs qui répondent aux vœux de la population. Cette portion de la ville, très compacte, aux ruelles sombres et escarpées, sans édifices, sans caractères et de très vilain aspect, fut d'abord une sorte de faubourg des Combes, puis comprise dans l'enceinte après le X^e siècle et dépendit, en tout temps, jusqu'à la Révolution, de la justice des Combes. Le quartier paraît avoir été toujours assez pauvrement habité ; en 1534, année de grande misère, on y logea même les nécessiteux qui étaient venus de toutes parts chercher assistance à Limoges. Mais l'affectation spéciale qu'on lui connaît de nos jours ne paraît guère antérieure au commencement de ce siècle, tout au moins à l'époque de la Révolution.

On a beaucoup discuté sur l'origine du nom. Le plus ancien que l'on puisse constater, dit M. Guibert est celui de vieilles clés (*veterris clavibus*) les dénominations de *vieilla clau*, *villa claud* sont fré-

quentes ; celle de *villa clausa*, qui a été prétendue, ne se rencontre pas dans les documents que l'on connaît.

Peu d'événements, peu de souvenirs se rattachent au quartier ; il est permis de rappeler toutefois que l'orfèvre Bertrand y avait son logis et que ce logis donna asile en 1561 aux prédications des protestants, lorsque ceux-ci durent cesser de les faire en public.

Dans la rue Sainte-Valérie se trouvait une auberge portant l'enseigne du *Petit-Louvre* qui subsista pendant deux cents ans. Au *xv^e* siècle, il est parlé d'une rue dite du Peyroux-Sainte-Valérie qui paraît être le premier nom de la rue Viraclaud actuelle.

M. L. Guibert continue en recherchant les origines et l'étymologie des diverses rues du quartier ; de la rue Sainte-Rochette dont le nom paraît provenir d'une famille Rochette et qui s'était appelée auparavant rue du Moulin-à-Vent, en raison d'un moulin à vent, fort ancien, édifié en ces lieux, probablement antérieur à l'an 1305 ; de la rue Malmanche, dont le nom paraît aussi emprunté à celui d'une famille (Malamanga) ; de la rue Soretas, qui peut tirer sa désignation des mots *Soretas*, *Sororetas*, mentionnés dans un acte de 1491. La maison confortable construite à l'angle de cette rue et de la rue des Combes, fut éditée dans la première moitié du *xvii^e* siècle.

M. l'abbé ARBELLOT rend compte d'une intéressante visite faite avec M. Louis Guibert à Sazeyrat, dans les domaines et au château de M. le marquis de Coustin, commune d'Arrènes (Creuse). On y trouve encore de nombreux vestiges de ruines romaines ou gallo-romaines, et c'est là que fut découverte une fort curieuse inscription aujourd'hui déposée au musée de Guéret, mais dont l'interprétation n'a pu encore être donnée d'une manière satisfaisante, en dépit des efforts de nos plus savants épigraphistes. La trouvaille la plus récente, déjà signalée du reste à la Société, a été celle de trois urnes ou vases en poterie, dont deux sont de terre très fine d'un travail et d'un dessin des plus délicats. M. l'abbé Arbellot a pu examiner de plus près ces poteries, qui étaient assorties de ferrailles et de beaucoup de menus objets. Il a pu consulter aussi un très beau livre généalogique, composé et conservé par la famille de Coustin.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1896

Présidence de M. le chanoine ARBELLOT, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Barotte, Joseph Dubois, P. Ducourtieux, Fray-Fournier, Joseph Garrigou-Lagrange, Louis Guibert, Hersant, Hervy, Alfred Leroux, l'abbé Lecler, de Vandières de Vitrac et C. Jouhanneau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — Parmi les publications reçues depuis un mois, M. le président signale particulièrement les *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (tome IX), contenant d'intéressants articles de M. A. Thomas, sur le château de la Chezotte, commune d'Ahun ; de M. Cyprien Pérathon, sur les *Laboreys*, inspecteurs des manufactures d'Aubusson et de Felletin ; de M. Autorde, sur les charités à Felletin au xv^e siècle ; de M. l'abbé Lecler, sur Pontarion ; de M. Toumieux, sur la vicomté du Monteil. A signaler aussi dans ce volume des mémoires de MM. Villard, Laroche, etc., et des notes de M. Charles Alluand, concernant l'histoire naturelle de Madagascar.

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1896 — 4^e livr.), où M. René Fage continue sa biographie du général Souham, et qui publie une étude de M. Lacombe sur les chants et chansons populaires de la Corrèze ; dans la même livraison se trouvent la suite du *Cartulaire d'Uzerche*, par M. Champeval et celle du *Nobiliaire* par M. Lecler.

La *Revue scientifique du Limousin* (n^o 48) où l'on remarque une notice de M. Filioux sur les archives de la commune du Buis.

L'*Almanach-Annuaire limousin* du ressort de la cour d'appel de Limoges (1897), dont un exemplaire est offert à la Société par son éditeur, M. Ducourtieux, et qui publie, dans sa partie littéraire, des articles de MM. L. Guibert, Jules Tixier, Camille Leymarie, Camille Jouhanneau, Ducourtieux, tous membres de notre réunion.

A cette nomenclature, il convient d'ajouter : une brochure de M. René Fage, ayant pour titre : *L'Introduction de l'imprimerie à Ussel : Wolpmann et Rossignol*.

Une autre de M. Piette, contenant des études d'ethnographie préhistorique.

Une notice de M. le comte de Foucault de Daugnon sur les *Tableaux inconnus du château de Saint-Germain-Beaupré* à Blois.

A signaler encore dans le compte-rendu du *Congrès archéologique de la Société Française de 1894* (La Rochelle, Saintes), une étude de M. l'abbé Noguès, relative à la question des *Statues équestres sur les portails des églises de l'Ouest*, d'après les travaux publiés depuis dix ans.

Dans le bulletin du *Comité des travaux historiques* (année 1896, 3^e livr.), la communication de M. Leroux concernant un texte de 1501 sur d'anciennes tapisseries figurant la vie de saint Martial.

Dans le *Lemouzi*, un article de M. de Nussac ayant trait à la langue limousine à l'époque de la croisade des Albigeois.

M. Alfred Leroux signale aussi une thèse très savante présentée par M. Pariset pour l'obtention du grade de docteur sous le titre : *De Primordiis Bituricensis primatiæ*. — L'auteur y conclut en faveur de la primatie intégrale de Bourges, repoussant celle de Bordeaux et, à plus forte raison, celle d'Auch, qui était soutenue encore récemment, et à l'encontre de toute vraisemblance, par M. Bladé. Il émet aussi une distinction entre la primatie et ce qu'il appelle le primatiat ; ce dernier, qui a dû s'établir à l'origine de l'organisation des évêchés, n'impliquait qu'une prédominance morale : mais c'est de lui qu'est dérivée plus tard la primatie.

Admission. — M. Edmond Lospinas, avocat à Périgueux, est nommé membre correspondant au scrutin secret.

Communications. — M. le président rappelle que l'envoi des manuscrits pour la réunion générale des sociétés savantes qui se tiendra à la Sorbonne à partir du 20 avril 1897, doit avoir lieu avant le 30 janvier prochain. La désignation des délégués doit aussi être faite avant cette date.

La Société vient de perdre un de ses membres, M. le marquis de Lambertie, décédé à Cons-la-Granville (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de quatre-vingt sept ans ; depuis plusieurs années déjà, M. de Lambertie s'était plu à entretenir les relations les plus cordiales avec le Limousin qui était le pays d'origine de sa famille ; il avait fait réédifier le château de ses ancêtres et confié aux soins laborieux et éclairés de notre collègue, M. l'abbé Lecler, la biographie et l'histoire de la famille de Lambertie ; un mois s'est à peine écoulé depuis le jour où nous avons annoncé la publication du très beau volume sorti des presses de M. Ducourtieux. Cette publication aura

été suivie bien rapidement d'un deuil auquel la Société prend une part très sincère.

M. le président fait part de la nomination de M. l'abbé Lecler comme chanoine honoraire, récompense bien due aux mérites du prêtre, de l'érudit et de l'écrivain.

M. Barotte fait hommage à la Société de reproductions photographiques faites au château de Chalucet, lors de l'excursion du mois de juin 1895.

M. Joseph Dubois présente un portrait à l'huile sur ivoire, de M. l'abbé d'Humière qui fut recteur de l'Académie de Limoges vers 1810.

M. Alfred LEROUX demande s'il existe quelques indices sur l'ancien évêché de Limoges qui a fait place à la construction actuelle édifiée sur les plans de l'architecte Broussaud. Il est répondu par plusieurs des membres présents qu'à l'exception des anciennes caves qui existent encore sous la partie la plus rapprochée de l'église, on ne possède aucun vestige, aucun souvenir exact, ni même aucune mention précise se rapportant à l'ancien édifice ; on a cependant quelque motif de supposer que celui-ci, reconstruit ou remanié au *xvi^e* siècle, n'était pas sans quelque mérite architectural.

Lectures. — M. l'abbé LECLER lit une notice sur Gilles Leduc, qui était originaire de Coutances et qui, appelé dans le diocèse de Limoges par Mgr de Carbonel de Canisy, son compatriote, y fut investi de plusieurs charges ou dignités ecclésiastiques, devint curé de la paroisse de Saint-Maurice et mourut en 1717.

L'abbé Leduc s'intéressait aux choses de l'érudition et de l'épigraphie ; il avait réuni autour de lui un certain nombre d'inscriptions, dont une même portait une addition faite de sa main. Mais il est surtout l'auteur d'un manuscrit, rédigé sur les instructions de l'évêque de Limoges et dans lequel il a dressé l'état du diocèse en 1702.

Ce manuscrit, fort bien conservé, dont M. Henri Deschamps a eu l'obligeance de relever une copie textuelle, se trouve à la Bibliothèque Mazarine (n° 3428).

Il présente à certains égards plus d'intérêt que le travail similaire et postérieur de l'abbé Bullat, car il est avant tout une œuvre de statistique précise et complète.

L'œuvre embrasse dans ses divisions tous les établissements religieux, chapitres, abbayes, prieurés, prévotés, communautés, etc. Le chapitre relatif à la constitution du *bureau ecclésiastique*

est plein de renseignements ; ce bureau formait une chambre ou juridiction à la fois royale et ecclésiastique qui connaissait de la répartition des décimes et de toutes les questions et contestations s'y rattachant ; composé d'un président, qui était l'évêque, ou son délégué, de six conseillers, d'un procureur, il jugeait en dernier ressort jusqu'au taux de 20 livres, et au delà ressortait de la juridiction d'appel de la commission ecclésiastique de Bourges.

On trouve aussi dans le manuscrit de Leduc une description de la cathédrale et des détails sur l'ancienne église de Saint-Jean-Baptiste, qui avait le privilège des baptêmes pour toute la Cité et le Château pendant les octaves de Pâques et de la Pentecôte.

L'auteur y relate encore tous les droits temporels dépendant de l'évêché de Limoges et accompagne cette relation de renseignements parfois curieux ; l'évêque était co-seigneur de la Cité, baron de Saint-Junien, baron de Saint-Léonard (en pariage) et haut seigneur de Noblat, baron d'Eymoutiers, baron d'Allasac et de la terre de Comborn ; quelques-unes de ces seigneuries étaient fort importantes ; il était en outre titulaire de sept châtellenies, telles que celles d'Isle, Nieul, Razès, La Jonchère, etc.

M. Louis GUIBERT, continuant son étude sur les origines et le passé du quartier Viraclaud, à Limoges, fait observer tout d'abord que l'affectation spéciale conservée par le quartier de nos jours, est encore plus récente qu'il ne l'avait indiqué à la précédente séance ; il semble bien en effet que la prostitution n'y aurait reçu pour la première fois asile que vers 1824 ; auparavant celle-ci avait son refuge dans la rue Froment.

M. Guibert poursuit ses recherches étymologiques sur les rues du quartier ; la rue Vigenaud a emprunté son nom à celui d'une famille assez connue ; avant le xvi^e siècle elle s'appelait rue Pagnon et a même porté antérieurement d'autres dénominations.

La rue de la Chadre, ne tire pas son origine du mot *Cathedra*, comme on pourrait peut-être le supposer ; son nom était en réalité l'*archadre*.

La rue Pélisson s'était appelée d'abord rue Bayleblat (dans un acte de mars 1503, il est parlé du *charreyrou Bayleblat*) ; sa dénomination actuelle est antérieure de deux ou trois siècles à l'exil du célèbre ami de Fouquet, mais elle vient aussi d'une famille du nom.

Même conjecture pour la rue Vaulry ; il existait à Limoges une famille Voulrès et en 1384 on trouve déjà une rue de Vaulris.

La rue Beaupuy, comme la tour de ce nom, occupait le sommet de la hauteur (Puy) ; de là son nom qui a une origine toute topographique.

Le quartier Viraclaud confinait aux remparts et s'étendait jusqu'à l'esplanade ou terrain vague fortifié, appelé plus tard terrasse de Villaclaud, qui s'étendait entre la tour Branlant et l'éperon Saint-Martin ; l'intendant d'Orsay fit établir cette terrasse en l'année 1712, en même temps que la pyramide qui donna son nom au boulevard ; il s'éleva à ce sujet, entre la ville et le bureau des finances, un conflit relatif aux démolitions et aux charges de la terrasse.

Plusieurs tours se trouvaient dans la partie de l'enceinte servant de limite au quartier ; on connaît les tours Beaucay, Branlant ou Amblard, Beaupuy. Si l'on s'en rapportait au plan du médecin Fayen, il aurait existé une quatrième tour placée entre les deux dernières ; on ne trouve dans les autres documents aucune trace ou mention de cette tour dont l'existence paraît assez incertaine.

M. l'abbé ARBELLOT lit une description de l'église de Saint-Léonard, en rappelant celle que Prosper Mérimée en a tracée et qui, sur quelques points, paraît un peu erronée.

Le monument accuse cinq ou six constructions successives, mais l'ensemble dans sa conception et son exécution relève presque en entier du roman, avec des nuances très caractéristiques.

La nef qui recouvre l'emplacement de l'église primitive, laquelle était demi-souterraine, est la partie la plus ancienne ; elle comprend des collatéraux, des voûtes soutenues par des contreforts intérieurs, des travées dont on peut constater la très bonne conservation ; cette partie fut édifiée sous les évêchés de Jourdain de Laron et d'Etienne Chabot.

Au ^{xii}^e siècle, on ajouta les deux travées de l'ouest, dépourvues de collatéraux.

M. Arbellot décrit successivement les autres parties de l'église, le transept de proportions un peu resserrées avec ses trois coupes ; le chevet d'une architecture très remarquable, construit au ^{xii}^e siècle avec les offrandes des pèlerins. Le chœur était originairement voûté en cul de four ; mais plus tard, la voûte fut modifiée, exhaussée de manière à créer les cinq fenêtres cintrées qui déversent la lumière dans l'intérieur, et soutenue par des piliers carrés.

Les chapelles latérales n'ont pas subi de remaniements.

Parmi les dépendances de l'édifice, il y a lieu surtout de noter la chapelle dite de Sainte-Luce, petit édicule supporté par huit colonnes cylindriques, dans lequel les uns ont voulu voir un baptistère, d'autres, comme M. de Verneilh, un *fac-simile* réduit du Saint-Sépulcre.

Le portail principal a été édifié au ^{xiii}^e siècle. On voyait autrefois sur la façade ouest où s'ouvre ce portail, suspendus à des clous

qui existent du reste encore, et comme autant *d'ex-voto*, les fers des prisonniers dont on attribuait la délivrance à l'intercession du saint.

Le clocher de Saint-Léonard est trop connu pour avoir besoin d'une nouvelle description ; les trois premières assises ou étages de la base datent du xi^e siècle ; le surplus, d'une élégance si harmonieuse, fut édifié au xiii^e siècle. On sait que la partie haute, frappée par la foudre et qui menaçait ruine, a dû être reconstruite de nos jours.

Si ce clocher est à cette heure en excellent état, il n'en est pas de même de l'église elle-même, dont le délabrement nécessite de plus en plus des réparations urgentes et importantes. Un comité de citoyens généreux et éclairés a entrepris sa restauration, pour laquelle il a déjà réuni de sérieux subsides ; il est en droit d'espérer que le concours de l'état et de nos grandes administrations publiques ne lui fera pas défaut.

M. Joseph Dubois termine son étude sur la commune de Bujaleuf, commencée à la précédente séance, par des indications tirées surtout des registres paroissiaux et concernant les anciennes confréries de la paroisse, les nominations de syndics, etc. Il donne aussi quelques renseignements sur les maisons nobles et châteaux du territoire.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU MOMENT DE LA PUBLICATION DU BULLETIN

BUREAU

Président-né. — M. le PRÉFET de la Haute-Vienne (1).
Président. — M. l'abbé ARBELLOT, I. P. ☙, ✕.
Vice-Présidents. MM. HERVY (Emile) et NIVET-FONTAUBERT.
Secrétaire général. — M. GUIBERT (Louis), A. ☙.
Secrétaire. — M. JOUHANNEAUD (Camille).
Trésorier. — M. BOURDERY (Louis), ☙.
Bibliothécaire-archiviste. — M. LEROUX (Alfred), I. P. ☙.
Adjoint. — MM. MOUFLE (Léonard), MARBOUTY (Camille) et DUBOIS (Joseph).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. TIXIER (Jules).
M. MARIAUX (Paul).
M. LACHENAUD (Emile).

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. FAGE (René), I. P. ☙, Secrétaire.
M. l'abbé LECLER.
M. JOUHANNEAUD (Camille).
M. LEROUX (Alfred), I. P. ☙.
M. DUCOURTIEUX (Paul), A. ☙.
M. FRAY-FOURNIER (Alfred), A. ☙.

Commission chargée de la publication des Registres consulaires de la ville de Limoges

M. GUIBERT (Louis), A. ☙, Secrétaire général de la Société.
M. DUCOURTIEUX (Paul), A. ☙.
M. FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston).
M. MARBOUTY (Camille).
M. MOUFLE (Léonard).

(1) La Société a été fondée le 26 décembre 1845 : elle s'est constituée à la suite de la nomination d'une commission pour la recherche, l'étude et la conservation des monuments historiques désignée, le 3 du même mois, par M. Morisot, préfet de la Haute-Vienne.

MEMBRES RÉSIDENTS

1845

MM.

ARBELLOT (l'abbé), I. P. , , chanoine de Limoges, correspondant honoraire du Comité des travaux historiques, boulevard de la Corderie, 49.
NIVET-FONTAUBERT, ancien directeur d'assurances, villa Saint-Georges, près Aix-sur-Vienne.

1851

GRAVE (le marquis DE), propriétaire, à Verneuil-sur-Vienne.

1858

ROQUE DE FURSAC (Victor), notaire, à Aix-sur-Vienne.

1859

LECLER (l'abbé), aumônier de l'Asile des aliénés de Naugeat.

1860

LABONNE (Martial DE), propriétaire, au château de Monthbrun, par Dournazac (Haute-Vienne).

1861

GARRIGOU-LAGRANGE (Joseph), ancien avoué, 23, avenue Foucaud.

1862

HERVY (Emile), notaire honoraire, 33, boulevard Gambetta.

1863

** FONT-REULX (Théophile DE), ancien notaire, château de Maillofray, par Blond (Haute-Vienne).

LEMAS (Elie), * I P , inspecteur d'académie en retraite, 27, avenue du Midi.

1865

LE SAGE (Charles), *, A. , ingénieur civil, ancien maire de Limoges 48, rue Pétinlaud-Beaupeyrat.

1866

LAGRANGE (Paul), propriétaire, au Masrévéry, près Saint-Léonard.

1869

MAURAT-BALLANGE, *, ancien conseiller à la Cour d'appel, 5, faubourg des Arènes.

1870

DU COURTIEUX (Paul), A. , imprimeur-libraire, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 7, rue des Arènes.

1872

MM.

ARDANT (Georges), imprimeur, 14, rue Pont-Hérissou.

GUIBERT (Louis), A. , directeur d'assurances, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, rue de l'Observatoire.

JOUHARNEAUD (Camille), avoué, 28, boulevard Victor-Hugo.

JOYEUX (l'abbé), curé de Saint-Maurice, près la Souterraine (Creuse).

ROMANET DU CAILLAUD (Frédéric), , au château du Caillaud, près Isle.

1873

** CRESSAC-BACHELLERIE (DE), percepteur au Dorat.

FAGE (René), I. P. , avocat, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, 25, boulevard Gambetta.

GADON (Abel), avoué à la Cour d'appel, 3, boulevard Montmailler.

VANDERMARCO (Eugène), propriétaire, 7, rue du Général-Cérez.

1874

BOUDET (Gabriel), A. , docteur en médecine, 1, rue du Général-Cérez.

BOURDEY (Louis), , avocat, peintre émailleur, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 32, rue Pétiinaud-Beaupeyrat.

RAYMONDAUD (E.), , I. P. , directeur honoraire de l'Ecole de médecine, 28, faubourg Manigne.

1875

CONSTANTIN (Jérémie), avocat, 42, avenue de Juillet.

LÉOBON-LÉFRANC, ancien notaire, à Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).

1876

GUERIN-LÉZÉ (Guillaume dit William), , fabricant de porcelaine, 11, rue du Petit-Tour.

** MONSTIER-MÉRINVILLE (le marquis Jean DES), au château du Fraisse, par Mézières (Haute-Vienne).

VIGIER (l'abbé), curé de Magnac-Laval (Haute-Vienne).

1877

* CERCLE DE L'UNION, à Limoges.

DELOR (Adrien), propriétaire, maire du Vigen.

* DE LURET DE FEIX, propriétaire, au Pleinard, par Pierrebuffière.

LAPORTE (l'abbé), curé-doyen à Saint-Mathieu (Haute-Vienne).

POMÉLIE (le baron Melchior DE LA), , propriétaire, au château du Montjoffre, par St-Denis-des-Murs.

1876

MM.

BERGER (Elie), I. P. , professeur au Lycée, 2, avenue Saint-Eloi.

BLANCHAUD (Charles), au Dorat (Haute-Vienne).

* DUCHATEAU (Georges), notaire à Bessines (Haute-Vienne).

GOUTENÈGRE (Eug.), A. , professeur honoraire au Lycée, 23, rue du Consulat.

** LEROUX (Alfred), I. P. , archiviste de la Hte-Vienne, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, 48, faubourg de Paris.

LEYGONIE, ingénieur-hydrographe, 3, rue du 71^e Mobiles.

THÉZARD (Lucien), notaire, 5, rue du Général Céréz.

1879

BELLABRE (Jules DE), propriétaire, au château de Puyjoubert, commune de La Geneytouse, par Saint-Léopard.

LACHENAUD (Emile), entrepreneur, 7, avenue du Midi.

LÉPINAY (Gaston DE), maire de Lissac, au château de Moriollles, par Larche (l'orrèze).

MALEVKGNE DE LA FAYE, ancien magistrat, 3, boulevard Victor-Hugo.

1880

BOULLAND (Henri), docteur en médecine, 36, boulevard Victor-Hugo.

* LAPORTE, docteur en médecine, à Bessines.

MARBOUYT (Camillo), négociant, 48, cours Gay-Lussac.

1881

GRAY, architecte, inspecteur des bâtiments diocésains, 2, boulev. Montmailler

MARIAUX (Paul), avocat, 16, boulevard Victor-Hugo.

MERLIN-LAMAS (Abel), avoué près la Cour d'appel, 29, boulevard Gambetta.

1882

BRISSET-DESISLES, ancien magistrat, directeur particulier de la compagnie d'Assurances générales sur la vie, 14, avenue de Juillet.

BOURDEAU DE LAJUDIE (André), 9, rue Cruchedor.

CATHEU (Théodore DE) , propriétaire, au château de Juillac, près Limoges.

NÉNERT (André), 4, avenue Garibaldi.

SAVODIN (Jules), 50, avenue de Juillet.

TIXIER (Jules), architecte, 31, boulevard Gambetta.

1883

BRICHARD (Jean DE), avocat, à Madic, près Saignes (Cantal).

CHASSOUX, , ancien préfet, 7, avenue de Juillet.

DEGROND, , ancien préfet, 9, place Denis-Dussoubs.

FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston), avocat, 22, boulevard Carnot.

LOUVET (André), avoué près la Cour, 8, cours Bugeaud.

MOUFLE (Léonard), avocat, rue d'Aguesseau, 16.

WOTTLING, A. , architecte, ancien directeur des travaux de la ville, 3, cours Vergniaud.

1884

MM.

- DE BLETTERIE, docteur en droit, avoué près la Cour d'appel, rue Pétiniaud-Beaupeyrat, 5.
 BOURDEAU D'ANTONY, docteur et médecine, 5, avenue Garibaldi.
 BRIGUEIL (Louis), *, ancien président du Tribunal civil de Lyon, 2, faubourg Croix-Mandonnaud.
 COURONNEL (comte DE), *, membre du Conseil général, à Magnac-Laval.
 DORAT (Hubert), O *, lieutenant-colonel en retraite, 8, rue des Augustins.
 GAUNY (l'abbé), curé de La Meyze (Haute-Vienne).
 GÉRARDIN (Albert), avocat, membre du Conseil général, 11, boul. Gambetta.
 GILBERT (A.), *, président du Tribunal civil, 1, carrefour Beaupeyrat.
 * LACOSTE (André), négociant, à Châteauponsac (Haute-Vienne).
 MAURAT-BALLANGE (Albert), avocat, 16, place du Champ-de-Foire.
 DU MAZEAUBRUN (Antoine), avoué près le Tribunal civil, 5, rue Neuve-de-Paris.
 MOYNAT (l'abbé), supérieur du Petit-Séminaire du Dorat (Hte-Vienne).
 REDON (Joseph), 4, rue de la Gare.
 SAZERAT (René), 3, rue Dalesme.

1885

- BLEYNE (Louis), I. P. ☿, docteur en médecine, 4, rue d'Isly.
 GARRIGOU-LAGRANGE (Paul), A. ☿, secrétaire général de la Société Gay-Lussac, à l'Observatoire météorologique, 23, avenue Foucaud.
 PARADIS, entrepreneur de serrurerie, 6, rue des Charseix.

1886

- DEMARTIAL (André), avocat, 21, boulevard Louis-Blanc.
 FRAY-FOURNIER (Ulfred), A. ☿, chef de bureau à la Préfecture de la Haute-Vienne, rue de la Croix-Verte, 10.
 LAYMARIE (Camille), I. P. ☿, conservateur de la Bibliothèque communale, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 20, rue Borneilh.

1887

- COURNÉJOULS (E.), O. *, I. P. ☿, proviseur honoraire du Lycée de Versailles, 16, rue Pétiniaud-Beaupeyrat.
 DUBOIS (Joseph), avoué, rue Arbonneau.
 HERSANT (Edouard), directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Providence*, 1, place Manigne.
 JUDICIS (Antoine), architecte, 13, rue Elie-Berthet.
 MONTAUDON-BOUSSERESSE, O *, directeur honoraire de l'enregistrement et des domaines, administrateur de l'hospice, 46, avenue Garibaldi.
 VERGNIAUD (Camille), conseiller de Préfecture, 1, avenue du Midi.

1888**MM.**

- DESBORDES (Charles), propriétaire à Salesses, par Ambazac (Haute Vienne).
 * Ecole nationale d'Arts décoratifs de Limoges.
 GANY, sous-chef de bureau à la Préfecture, 12, boulevard de la Cité.
 * LACHENAUD (Henri), étudiant, avenue du Midi.
 TEXIER (Hubert), avocat, 2, boulevard Carnot.
 THOMAS-DURIS (René), docteur en médecine, à Eymoutiers (Haute-Vienne).

1889

- CHARREYRON (Pierre), avocat, docteur en droit, 11, place Fournier.
 MONIQUE (l'abbé), curé de Royères, par Saint-Léonard (Haute-Vienne).

1890

- GRIFFIN (Walter), consul des Etats-Unis de l'Amérique du nord à Limoges.

1891

- COUSSEYROUX (Pierre), avocat, rue des Vénitiens, 22.
 GUIMBAUD (l'abbé), vicaire à Saint-Joseph, faubourg de Paris, 24.
 LAMOND (Jules), avocat à Bourgneuf (Creuse).
 TENANT DE LATOUR (Albert), au Chalard, par Saint-Yrieix.

1892

- ARDANT (l'abbé Georges), vicaire à Saint-Joseph, faubourg de Paris, 19.
 CHAPTES (Henry FAYOLLE DE CORUS DE), *, chef d'escadrons de cavalerie territoriale, au château du Couret, commune de Saint-Laurent-les-Eglises, par la Jonchère (Haute-Vienne).
 FONTANEAU (El.), *, ancien officier de marine, cours Bugcaud, 8.
 LAPORTE (Maurice), *, négociant, maire de Jarnac, sénateur de la Charente.
 MARQUET, docteur en médecine, maire de Rochechouart.
 ROULHAC (Abel DE), propriétaire, place Boucherie, 3.

1893

- * DU BOYS (M^{me} veuve), avenue Foucaud, 24.
 FAISSAT (J.), constructeur d'appareils photographiques, rue du Clocher, 19.
 GENTIL DE ROSIER (Alexandre DE), propriétaire, au château de Rosier, par le Châtenet-en-Dognon (Haute-Vienne).
 MOUNIER (l'abbé), chanoine, boulevard Saint-Maurice.
 BAROTTE (Edmond), manufacturier, 18, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

1894

- DANIEL DE LA GASNERIE (Paul), avocat, 32, boulevard Gambetta.

1898**MM.**

BLAIS, docteur en médecine, pharmacien-chimiste, professeur suppléant à l'Ecole de médecine, 25, place des Bancs.

BILLARD (Georges), notaire, 7, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

BROUSSE (Gilbert), propriétaire, 33, avenue des Bénédictins.

COUET (Pierre), manufacturier, maire et membre du Conseil général de la Haute-Vienne, à Saint-Junien.

DESBORDS (Eugène), clerc de notaire, faubourg Boucherie.

DU BOYS (Ernest), juge suppléant, 31 avenue du Pont-Neuf.

FRÉDY (DE), propriétaire, membre du Conseil général de la Haute-Vienne, au château de Saint-Yuvent, par Saint-Laurent-sur-Gorre (Haute-Vienne).

GARIAT (Camille), docteur en droit, maire et membre du Conseil général de la Haute-Vienne, à Saint-Sulpice-les-Feuilles.

LACAU (Charles), ~~xx~~, négociant, vice-consul d'Espagne, 32, cours Gay-Lussac.

LOUPIAS, *, secrétaire de la direction à l'Asile départemental d'aliénés de Naugeat.

MALINVAUD-BERGER, négociant, 19, rue Lansecot.

MARIE (Eugène), propriétaire, 9, rue de l'Observatoire.

MARTIN DE LA BASTIDE, lieutenant au 13^e régiment de cuirassiers, 8, place St-Jean, Chartres (Eure-et-Loir).

MOREL (Etienne), directeur d'assurances, 16, boulevard Carnot.

VANDIÈRES DE VITRAC (Antoine-Marc DE), *, ancien capitaine de cavalerie, 27, boulevard de la Corderie.

1896

GUELLET (Emmanuel), avocat, boulevard Gambetta, 27.

MONTAUDON (Prosper), avocat, place Boucherie, 11.

PÉNICAUD (Gustave), vicaire, à Bellac.

ROCHE (Edouard), négociant, square des Emaillieurs.

RUCHAUD (Lucien), négociant, rue Manigne, 17.

MEMBRES HONORAIRES (1)**1882-1876****MM.**

DELOCHE (Maximin), C *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions). ancien chef de division au Ministère du commerce, 5, rue Herschell, Paris.

ROUGERIE (Mgr) évêque de Pamiers.

1867-1874

DUBÉDAT, *, ancien conseiller à la Cour d'appel, 8, Jardin Royal, à Toulouse.

(1) Quand il y a deux dates, c'est la dernière qui indique l'année de la promotion au titre de membre honoraire.

1874-1886

MM.

CLARETIE (Jules), O *, de l'Académie française, administrateur de la Comédie Française, 40, rue de Douai, à Paris.

1875-1888

LASTEYRIE (comte Robert DE), *, de l'Académie des inscriptions, professeur d'archéologie à l'Ecole des Chartes, député de la Corrèze, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, Paris.

1879

DELISLE (Léopold), G O *, de l'Académie des inscriptions, administrateur général directeur de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, Paris.

1893

MARBY (le comte DE), *, I. P. ¶, directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne.

MEMBRES CORRESPONDANTS

1837

MM.

CLÉMENT-SIMON, *, ancien procureur général, château de Bach, près Naves par Tulle (Corrèze).

1863

COUSTIN DU MASNADAUD (le marquis DE), au château de Szeyrat, par Marsac (Creuse).

DEBORT (Gabriel), propriétaire, à Montaiguët (Allier).

1871-1873

** AUBÉPIN, archiviste du département du Cantal, à Aurillac.

1872

DECOUX-LAGOUTTE, A. (¶), ancien magistrat, rue de Bourdeilles, 12, à Périgueux.

** POULBRIÈRE (l'abbé), directeur au Petit-Séminaire de Servièrès (Corrèze)

1874-1883

DEMARTIAL (Henri), *, procureur général, à Toulouse.

1875

MABARET DU BASTY (Edouard), conservateur des hypothèques, à Sens (Yonne).

1876

** BARBIER DE MONTAULT (Mgr), X. I. P. (¶), prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.

1877**MM.**

- AUBUSSON DE SOUBREBOST (Edouard, propriétaire, au château de Poinssouze, par Boussac (Creuse).
 MONTCHEUIL (Paul DE), château de Montcheuil, près Nontron (Dordogne).
 MONTVALLIER (Paul DE), avocat à Confolens (Charente).
 PETIT-SÉMINAIRE d'Ajain (Creuse).

1878

- DAVID (Gaston), avocat, 45, rue du Mont-Thabor, à Paris.
 DUJARRIC-DESCOMBES, I. P. 4, licencié en droit, ancien notaire. vice-président de la Société historique du Périgord, 9, rue de Paris, à Périgueux.
 MALEPLANE (Paul VEYRIER DE), receveur particulier, à Cholet (Maine-et-Loire).

1878-1884

- BONHOMME DE MONTÉGUT (Henri), ancien magistrat, aux Ombrais, près La Rochefoucaud (Charente).
 BOSVIEUX (Paul), inspecteur de l'enregistrement, à Laon (Aisne).

1879

- CHALIS (l'abbé), curé de La Souterraine (Creuse).
 RANCOGNE (DE), à Angoulême (Charente).
 ** THOMAS (Antoine-André), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, rue Léopold-Robert, 10, à Paris.

1881-1894

- GILBERT (Mgr), évêque du Mans.

1881

- ** MOLINIER (Emile), conservateur adjoint au Musée du Louvre, 53, quai Bourbon, à Paris.

1882

- BERTHOMIER (Georges), propriétaire, au château de Saint-Germain-Beaupré, par La Souterraine (Creuse), et à Neuilly-sur-Seine, 38, avenue du Roule.
 GRELLET DE FLEURELLE, juge, 52, rue Voltaire, au Havre.
 SENNEVILLE (DE), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 52, rue de Grenelle, à Paris.

1884

- DEMARTIAL (Octave), *, conseiller à la Cour d'appel, 14, rue de l'Industrie, à Poitiers.
 RUBEN (Emil.), libraire, Charleville (Ardennes).

1883**MM.****HECQUART** (Arthur), au château de Vost, par Aigurande (Indre).**TOUMIEUX** (Zénon), ancien notaire, à Royère (Creuse).**1883-1894****GUYONNET**, chef de district à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, route de Bordeaux, 47, à Poitiers.**1886****** CHAMPEVAL** (Jean-Baptiste), avocat, à Figeac (Lot).**1888****BELLET**, instituteur communal, à Saint-Maurice, par La Souterraine (Creuse).**** FAGE** (Emile), vice-président honoraire du Conseil de préfecture de la Corrèze, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle.**MAZET** (Albert), architecte, boulevard des Batignolles, 26, à Paris.**** RUPIN** (Ernest), I. P. 4^e, président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.**TERMES** (Emile DE), inspecteur de la Compagnie d'Assurances générales, rue de l'Est, 30, à Poitiers (Vienne).**1889****BOSREDON** (Philippe DE), O ^{*}, ancien conseiller d'Etat, 8, rue Verte, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise).**DRAPKYRON** (Ludovic), I. P. 4^e, professeur au Lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de Géographie*, rue Claude Bernard, 55, Paris.**GONDINET** (Michel), avocat, docteur en droit, 8, rue d'Argenteuil, Paris.**MEUNIER-POUTHOT** (Narcisse), rue du Bac, à Suresnes (Seine).**TOUYERAS** (Gabriel), percepleur, à Saint-Julien-l'Ars (Vienne).**DULAU** et C^{ie}, libraires, 37, Soho-Square, Londres (2).**1890****** ALEXEIEFF** (Son Excellence le comte Georges D') G. C. ^{*}, maître de la Cour de S. M. l'Empereur de Russie, tuteur honoraire, rue Serguievskaya, 40-12, Saint-Petersbourg.**BENAUD** (L.), joaillier, à La Souterraine (Creuse).**CARS** (le duc DES), 75, rue de Grenelle, Paris.**MONTAUDON** (Ernest), notaire, ancien membre du Conseil général, à La Souterraine (Creuse).**** PÉRATHON** (Cyprien), membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, à Aubusson.**RIGAUDIE** (le R. P.), des missionnaires de N.-D. de Lourdes à Notre-Dame de Garaison, près Lourdes (Hautes-Pyrénées).**** VERNEILB** (baron DE), château de Puyraseau, par Piégut (Dordogne).**VERTHAMON** (comte DE), château d'Hauterive, par Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde).

1891**MM**

BEAUCHESNE (comte DE), membre de la Commission historique et météorologique de la Mayenne, au château de Torcé, par Ambrières (Mayenne).
 SOLANET (Paul), propriétaire, à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron).

1892-97

LORGUE propriétaire, à Oradour-Fanais, par Brillac (Charente).

1892

AUTORDE (F.), archiviste du département de la Creuse, à Guéret.
 CHASTENET DE GERY (Paul), receveur de l'enregistrement et des domaines, à Tonnay-Charente (Charente).
 SAINT-SAUD (AYMAR D'ARLOT, comte DE), C $\times$, propriétaire, membre de plusieurs Sociétés savantes, au château de La Valouze, par La Roche-Chalais (Dordogne).
 TANDEAU DE MARSAC (Henri), propriétaire, à Marsac (Creuse).
 TROUET (l'abbé), curé à Quiers, par Mormant (Seine-et-Marne).

1893

ASHER et C^{ie}, libraire, 43, Unter den Linden, Berlin.
 L'HERMITTE, archiviste du département de la Corrèze, Tulle.
 BATHÉROSSE (Eugène), 6-8, rue Parcheminerie, Paris.
 LENORMAND (Louis), architecte, 3, boulevard Saint-André, à Paris.
 HAGHE (l'abbé), curé de Saint-Chabrais, par Chénérailles (Creuse).

1894

JORDAN (Camille), consul de France à Boston, et 48, rue de Varennes, Paris.
 REGARD (Emile), sous-lieutenant au 78^e d'infanterie, à Guéret.

1895

FERRIÈRE-SAUVÉBOEUF (comte DE), au château de Marionville, par Bruyères-le-Châtel (Seine-et-Oise).
 LERICHE, docteur en médecine, à La Souterraine.

1896

LESPINAS (Edmond), 35, boulevard de Vésone, à Périgueux.

Etablissements auxquels la Société envoie ses publications :

Ministère de l'Instruction publique, à Paris.
 Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, à Paris.
 Bibliothèque communale de Limoges.
 Archives départementales de la Haute-Vienne.
 Grand-Séminaire de Limoges.
 Ecole normale d'instituteurs, à Bellevue, près Limoges.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Aisne :

Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.
Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.

Algérie :

Société Historique algérienne, à Alger.
Société Archéologique de la province de Constantine.
Académie d'Hippone, à Bône.

Allier :

Société d'Emulation de l'Allier, à Moulins.

Aube :

Société Académique de l'Aube, à Troyes.

Aveyron :

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.

Bouches-du-Rhône :

Académie des Sciences de Marseille.
Société de Statistique de Marseille.
Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Charente :

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

Charente-Inférieure :

Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

Cher :

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

Corrèze :

Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, à Tulle.
Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze, à Brive.

Côte-d'Or :

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Creuse :

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Dordogne :

Société Historique et Archéologique du Périgord, à Périgueux.

Doubs :

Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.
Comité archéologique de Montbéliard.

Eure-et-Loir :

Société Dunoise, à Châteaudun.

Finistère :

Société Académique de Brest.

Gard :

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute-) :

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.

Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Gironde :

Société Archéologique de Bordeaux.

Hérault :

Académie des Sciences et Lettres, à Montpellier.

Revue des Langues Romanes de Montpellier.

Ile-et-Vilaine :

Société Archéologique, à Rennes.

Indre :

Rédaction de la *Revue du Centre*, à Châteauroux.

Société Académique du Centre, à Châteauroux.

Indre-et-Loire :

Société Archéologique de Touraine, à Tours.

Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments, à Tours.

Isère :

Académie Delphinale, à Grenoble.

Landes :

Société de Borda, à Dax.

Loir-et-Cher :

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à Vendôme.

Loire :

Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts, Belles-Lettres, à St-Etienne.

Loire (Haute-) :

Société Agricole et Scientifique de la Haute-Loire, au Puy

Loire-Inférieure :

Société Archéologique, à Nantes.

Loiret :

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Lot :

Société des Etudes Littéraires, Scientifiques, Artistiques du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Maine-et-Loire :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Maine-et-Loire, à Angers.

Marne :

Société Archéologique, à Châlons-sur-Marne.
Académie des Lettres, Sciences et Arts, à Reims.

Meurthe-et-Moselle :

Académie de Stanislas, à Nancy.

Morbihan :

Société Polymathique du Morbihan, à Vannes.

Nord :

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.

Oise :

Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts, à Beauvais.
Comité Archéologique, à Senlis.

Pas-de-Calais :

Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras.
Société Académique, à Boulogne-sur-Mer.
Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

Puy-de-Dôme :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.

Pyrénées (Basses-) :

Société des Sciences, Lettres et Arts, à Pau.

Rhône :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon.

Saône-et-Loire :

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à Mâcon.
Société Eduenne, à Autun.

Sarthe :

Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.

Savoie :

Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, à Chambéry.
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, à Chambéry.

Savoie (Haute-) :

Société Florimontane, à Annecy.

Seine :

Société des Antiquaires de France, à Paris.
Société Française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.
Société Indo-Chinoise, à Paris.

Seine-et-Marne :

Société Historique et Archéologique du Gâtinais, à Fontainebleau.

Seine-et-Oise :

Société Archéologique de Rambouillet.

Seine-Inférieure :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Rouen.
Société Neufchâteloise de géographie.

Sèvres (Deux-) :

Société de Statistique, Sciences et Arts des Deux-Sèvres, à Niort.

Somme :

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture, à Amiens.

Société d'Emulation d'Abbeville.

Tarn-et-Garonne :

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var :

Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan.

Académie des Arts du département du Var, à Toulon.

Vienne :

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vienne (Haute-) :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Limoges.

Société Gay-Lussac, à Limoges.

Société botanique et Revue scientifique, à Limoges.

Société des Amis des Sciences et des Arts, à Rochechouart.

Yonne :

Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société Archéologique, à Sens.

Allemagne :

Société historique d'Aix-la-Chapelle (*Aachner Geschichtsverein*).

Belgique :

Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles.

Académie royale d'Archéologie d'Anvers.

Société des Bollandistes, 14, rue des Ursulines, Bruxelles.

Les RR. PP. Bénédictins à Maredsous.

Cercle Archéologique de Mons.

Russie :

Commission Impériale d'Archéologie de Saint-Petersbourg.

Suède :

Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités et Musée National (*Kongl. Viterhets, Historie och Antiquitets akademien*) de Stockholm.

Etats-Unis d'Amérique :

Société Smithsonian, à Washington.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages
Etude biographique et bibliographique sur Bernard Guidonis, évêque de Lodève, par M. l'abbé ARBELLOT.	5
Les emblèmes et les devises dans les sceaux de l'époque révolutionnaire, spécialement dans ceux du département de la Haute-Vienne, par M. A. FRAY-FOURNIER.	45
L'église des Salles-La-Vauguyon, par M. le baron DE VERNEILH.	63
La pierre dite de Saint-Martin à Jabreilles, par M. Louis GUIBERT.	65
Les Barbou imprimeurs (suite et fin) : Les Barbou de Paris, par M. Paul DUCOURTIEUX.	77
Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac (suite et fin), par M. l'abbé A. LECLER.	179
Documents : Le partage des frères Peiot, bourgeois et marchands de Limoges (29 avril 1500) (Louis BOURDERY), p. 267 ; — Remboursement des deniers provenant de la vente des argenteries et reliquaires des églises, aux bourgeois qui avaient fait des avances pour la défense de la ville de Limoges (29 janvier 1562, n. st. 1563) (Louis BOURDERY).	279
Madame de Mirabeau, par M. l'abbé P. GRANET.	287
Temple de Jupiter à Ausiac, suivi d'une observation sur la légende de Saint-Martial, par M. l'abbé ARBELLOT.	309
Berceau de la famille Dupuytren. — Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse, 1391-1401. — Vitraux de Saint Eloi, par M. l'abbé A. LECLER.	326
Jeanne d'Albret et les Limousins, par M. Camille JOUHANNEAUD.	336
Du titre de bourgeois et du titre de sieur, suivi d'un nom de fief ou de domaine, par M. l'abbé ARBELLOT.	367
Le Château de Bort, par M. le baron DE VERNEILH.	380
Visite à Sazeirac, par M. l'abbé ARBELLOT.	385
Derniers extraits du registre de la Compagnie du Saint-Sacrement de Limoges (1647-1663), par M. Alfred LEROUX.	388
Inventaires des châteaux appartenant aux de Peyrusse des Cars, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.	417

